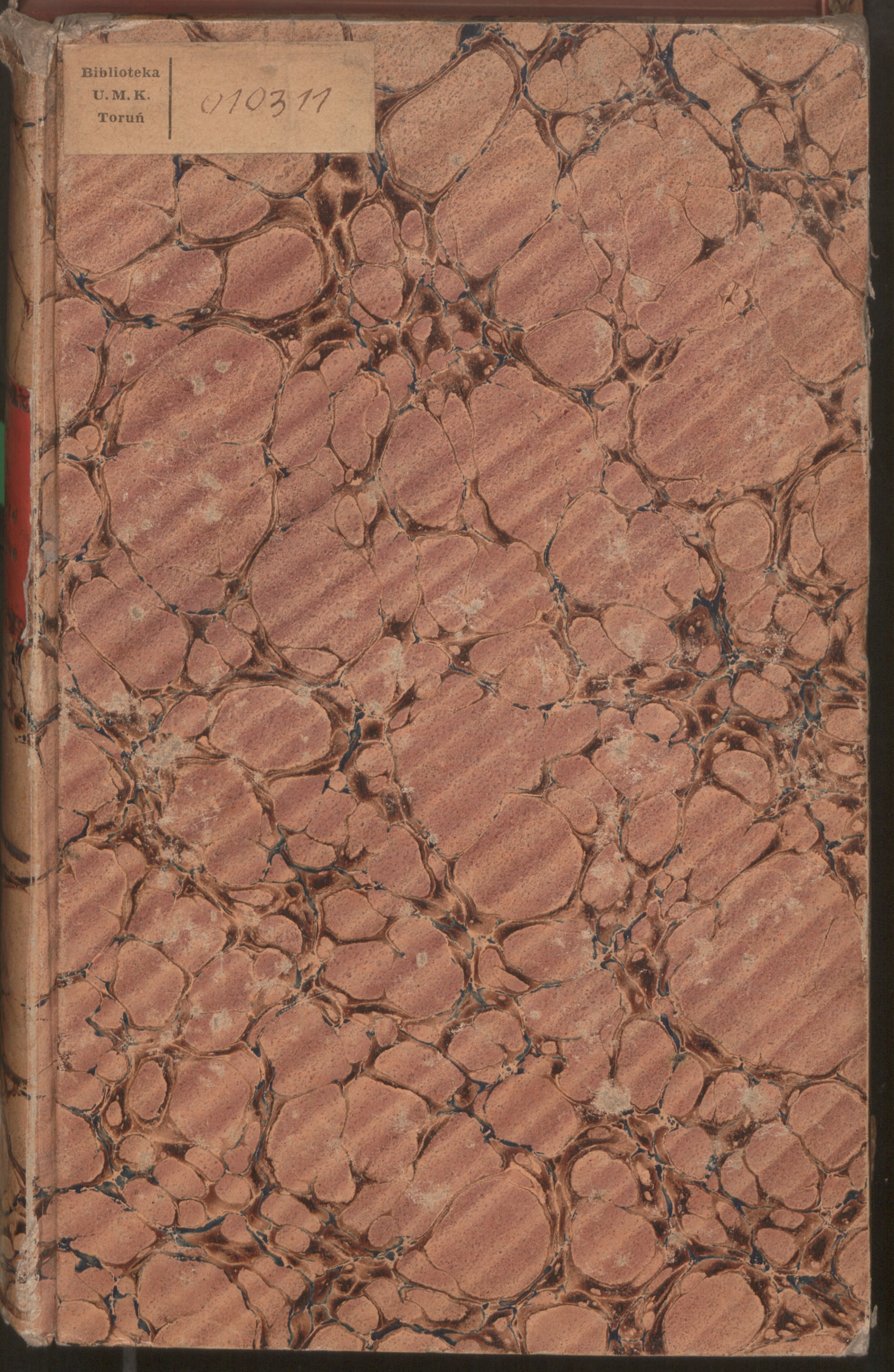



Stadt
Bücherei
Elbing

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'ARCHÉOLOGIE

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ

PAR SON SECRÉTAIRE

le Dr. B. de KÖHNE,

Commandeur de l'ordre du Christ, de Portugal, chevalier de l'ordre de l'aigle rouge de Prusse, de la 3-e classe et de celui du Sauveur, de Grèce, Adjoint du Directeur de la 2-e section du Musée de l'Ermitage Imp., membre fondateur de la société Imp. d'archéologie, membre effectif, correspondant ou honoraire des académies royales des sciences de Stockholm et de Drontheim, de l'académie royale d'Herculanum et de la Pontaniane de Naples, de l'Institut archéologique de Rome, de l'académie nationale d'archéologie de Madrid, de la Société royale des antiquaires du Nord de Copenhague, des sociétés des antiquaires de France et de la Morinie, des sociétés numismatiques de Londres, de Berlin et de la Belgique, des sociétés historiques et archéologiques de la Poméranie, de la Frise, du Meklembourg, de Riga, de Reval, de Dorpat, d'Odessa etc., etc.

VOL. IV.

Avec un supplément et le bulletin des séances XXVI—XXXV.

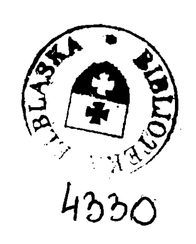
Accompagné de 20 planches.

1850.

DE L'IMPRIMERIE DE LA CONFECTION DES PAPIERS DE LA COURONNE.

St. Pétersbourg.	Paris.	Berlin,
E. Götz.	C. Rollin (Rue Vivienne, 12.)	Posen et Bromberg. E. S. Mittler.

12.)



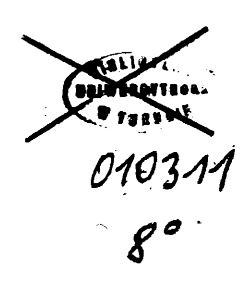
PERMIS D'IMPRIMER

à la charge de présenter au comité de censure le nombre d'exemplaires exigé par la loi.

St. Pétersbourg, 28 Novembre 1850.

Freigang, Censeur.





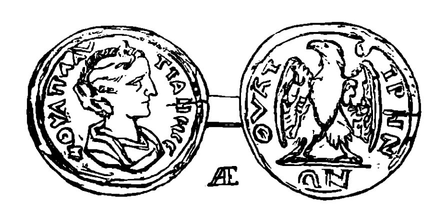
MÉDAILLES INÉDITES
de
FVLVIA PLAVTIANA,
femme de Pescennivs-Niger
et
d'EVPATOR II,
Roi de Bosphore.

Aujourd'hui que le goût et les études numismatiques se développent et tendent à se populariser de plus en plus, s'il est rare de rencontrer des médailles antiques inédites, on en trouve bien moins encore dont les légendes nous fassent connaître des villes nouvelles ou bien des noms de pays et de personnages qui ne nous aient point été déjà signalés par l'histoire. Aussi, à l'aspect d'une de ces raretés, le véritable amateur éprouve-t-il un sentiment de plaisir, ignoré des profanes et que j'appellerai le *frisson numismatique*. A mon avis, c'est un devoir, en pareil cas, pour l'antiquaire que le sort a favorisé, de proclamer sa découverte, car elle ne devient profitable qu'en raison de la publicité qu'on lui donne. Agir autrement, n'est-ce point frustrer la science, mettre la lumière sous le boisseau, et vouloir se ranger parmi la tourbe de ces collectionneurs égoïstes et froids, qui passent leur vie à entasser machinalement des plaques de métal, qu'ils apprécient au volume ou au poids? Quant à moi, je ne saurais voir des frères (en science, bien entendu!) dans ces braconniers, par malheur quelquefois très-riches, dont la déplorable monomanie vient à coup d'écus enlever à la science des sujets intéressants d'étude et d'observation. Tout se dessèche sous leur fatale main; et les germes les plus féconds sont frappés de stérilité par l'égoïsme aveugle qui n'accumule que pour enfouir. Que le dieu

des arts fasse grâce à de tels rénégats! Puisse un rayon du feu sacré dissiper un jour les ténèbres où ils s'égarent et réchauffer leurs âmes engourdies! Pour nous, loin de nous laisser abattre par de tels exemples, redoublons de zèle et conséquents aux principes que nous proclamons, propageons de toutes nos forces le culte de la science antique; que chacun s'empresse de contribuer à la répandre en apportant son tribut d'influence et de travail!

Après cette profession de foi, je me hâte d'aborder le sujet qui m'a fait prendre la plume, et je viens signaler à l'attention des numismates deux monuments importants et nouveaux, dont au reste on pourra trouver la description plus complète dans des ouvrages spéciaux que je publie sur la Numismatique romaine ainsi que sur l'ancien royaume du Bosphore. Mais comme je ne saurais me dissimuler que ces œuvres n'ont peut-être point un mérite suffisant pour exciter l'intérêt ou la curiosité du monde savant, j'ai pensé qu'un article inséré dans nos Mémoires ferait mieux et plus vite connaître les deux médailles dont je donne ici le dessin et que je vais décrire succinctement.

Médaille de Fulvia Plautiana, frappée à Thyatire, en Lydie



Æ³. ΦΟΥΛ.ΠΛΑΥ — ΤΙΑΝΑ.CЄ. Buste de Plautiana, tourné à droite.

Rv. ΘΥΑΤ — ЄΙΡΗΝ — ΩΝ. Aigle debout, les ailes éployées et la tête tournée à gauche.

Ce bronze, d'un module qui tient le milieu entre la seconde et la troisième grandeur, est d'une authenticité incontestable; il fait partie de ma collection.

Dans l'histoire de la vie de Septime-Sévère, ainsi que dans celle de Pescennius-Niger, Spartien, en parlant de la femme et des enfants de ce dernier empereur, omet de nous donner leurs noms; mais il est probable que la femme de Pescennius-Niger a dû s'appeler Plautiana: voici les raisons sur lesquelles je crois pouvoir baser cette opinion.

Baudelot de Dairval (Charles César) né à Paris en 1648, garde du Cabinet des médailles de Madame, membre de l'Academie des Inscriptions, et de celle des Ricovrati de Padoue, dans son livre intitulé: *Utilité des Voyages*, tome II, page 357, cite une médaille impériale grecque avec la légende **ΠΕϹΚΕΝΝΙΑ . ΠΛΑΥ-ΤΙΑΝΑ . ϹΕΒΑϹΤΗ**, sans indiquer toutefois où il a vu cette pièce, dont par là nous sommes peut-être autorisés à suspecter sinon l'existence, du moins l'authenticité. De son côté, Eckhel (*Doctrina numorum veterum*, tom. VII. p. 153) parle aussi de deux médailles romaines, dont la première, qui est également mentionnée par Baldinus et Beauvais, ne porte aucune indication du métal; en voici la description:

PESCENNIA . PLAVTIANA . AVGVSTA.
Tête de Plautiana, tournée à droite.

Rſ. CONCORDIA . P*opuli* . R*omani*. Type de la Concorde.

La seconde médaille est de bronze et de moyen module:

Æ2. PESCENNIA . PLAVTIANA . AVGVSTA
Tête de Plautiana, tournée à droite.

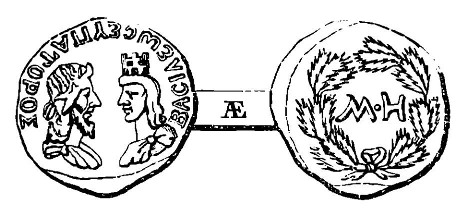
Rſ. CLOD . ALBINVS . CAES . AVG . IMP . S C
Ces mots sont écrits dans une couronne de laurier.

Après avoir décrit ces deux exemplaires, Eckhel conteste l'authenticité du premier et quant au second, qu'il a eu l'occassion d'examiner lui-même, au musée impérial de Vienne, il le déclare évidemment faux. Par conséquent les trois médailles dont je viens de parler peuvent être considérées comme non avenues, mais la confirmité de leurs légendes semblerait prouver cependant que Baudelot, Baldinus, Vaillant, Beauvais et même Eckhel inclinaient tous à reconnaître que la femme de Pescennius-Niger avait porté le nom de Plautiana. Cette opinion me paraît corroborée, sinon décidée par ma médaille, qui est d'une conservation parfaite et qui ne permet nullement de pouvoir la confondre avec les monnaies de types analogues, à l'effigie de Plautille, femme de Caracalla.

A la nouvelle de la mort de Pertinax, l'Asie presque entière et les légions d'Orient proclamèrent d'une voix Pescennius-Niger, au moment même où à Rome, Didius Julianus se faisait adjuger à prix d'or l'empire romain, et pendant que l'armée d'Illyrie élevait Septime-Sévère sur le pavois. Mais l'adresse, le courage et l'activité de ce dernier l'eurent bientôt débarrassé de ses compétiteurs, et Pescennius-Niger, vaincu dans les plaines d'Issus, fut assassiné à Cyzique, en 193, après un règne éphémère de dix-huit à vingt mois, passés en entier en Asie et dans la Syrie. Aussi les médailles coloniales grecques à l'effigie de cet empereur et celles de sa femme n'ont pu être frappées ailleurs que dans ces contrées: les trois seules de Pescennius, que nous connaissons, sortent des ateliers monétaires de Tyr, en Syrie; de Césarée, en Commagène, et d'Aelia-Capitolina, en Judée. Il est fort probable cependant qu'avec la popularité et le pouvoir dont cet empereur jouit d'abord à Antioche et dans les autres provinces qu'il occupa depuis son élévation à l'empire, il dut émettre à son effigie et à son nom une certaine quantité de monnaie coloniale, presque toute de

bronze, mais par des causes diverses, elle est presque entièrement perdue pour nous. En songeant à cette rareté, la médaille de Plautiana, frappée à Thyatire, en Lydie, n'en devient que plus précieuse; elle sert aussi à confirmer le nom de cette impératrice que nous n'avions pu que soupçonner jusqu'ici.

Médaille d'Eupator II, roi du Bosphore.



Æ[2] ΒΑϹΙΛΕϹΩϹ ΕΥΠΑΤΟΡΟϹ. Têtes affrontées d'Eupator II et d'Astarté.

Rv. Les lettres Μ Η, dans une couronne de laurier.

La tête d'Eupator II offre les traits d'un homme jeune, ce qui peut faire supposer avec assez de raison que ce roi était le fils ou le petit-fils d'Eupator I.

Ce bronze, de moyen module, appartient aujourd'hui à Mr. le Cte Alexis Ouvaroff; j'en fis l'acquisition à Kertsch, l'an dernier, et le trouvai parmi d'autres pièces de toute sorte que me vendit un Tatare. En cherchant à déchiffrer les légendes et les inscriptions de ces médailles je fus agréablement surpris de lire sur celle-ci le nom d'Eupator et par conséquent d'un nouveau roi du Bosphore, car par le type, le caractère et la fabrique de cette monnaie, elle ne peut, en aucune façon, être attribuée à Eupator I, ni être confondue avec les médailles de ce roi. Elle est évidemment d'une époque postérieure et doit trouver place dans le voisinage des monuments numismatiques de Cotys III et d'Ininthimeius. Aussi dans le système nouveau de Chronologie que j'ai proposé, (1) le

(1) *Souvenirs de Kertsch*, MDCCCXLIX, un vol. in 4°.

règne d'Eupator II occupe l'année 507 de l'ère du Bosphore, où se trouvait une lacune restée vacante, entre Sauromate IV et Rhescuporis IV. Voilà donc encore un roi de plus intronisé par la Numismatique, et si cette science est à la fois un délassement agréable et une noble passion, elle prête aussi un utile concours à l'histoire en lui apportant des noms ou des faits inconnus, et en confirmant par le témoignage et la découverte de monuments incontestables des assertions demeurées jusque-là vagues et incertaines. La médaille d'Eupator II vient à l'appui de cette vérité, qui s'applique surtout au royaume du Bosphore, dont la plupart des rois nous ont été signalés exclusivement par des médailles, offrant pour la plupart des dates inscrites en lettres numérales qui indiquent l'ère du Bosphore. On peut voir par là qu'il serait facile de classer ces rois dans leur ordre chronologique et de déterminer la durée de leurs règnes si nous possédions la série complète de leurs médailles, mais malheureusement il reste encore plusieurs lacunes à remplir ainsi que je l'ai expliqué dans mes *Souvenirs de Kertsch.* Il est du devoir des amateurs qui possèdent dans leurs collections des médailles de cet ancien royaume, de les faire connaître par l'organe des Sociétés numismatiques: ce serait le meilleur moyen de diminuer l'étendue des lacunes qui restent encore et ce système conduirait peut-être à compléter tôt ou tard cette chronologie, sur laquelle l'histoire est à peu près restée muette N'oublions pas surtout que sur les trente-trois rois, depuis Mithridate jusqu'à Rhescuporis VIII, qui ont gouverné le Bosphore pendant l'espace de quatre cent quarante huit ans, les noms de quinze de ces souverains nous seraient totalement inconnus si nous n'avions retrouvé leurs médailles; neuf autres, parmi ces rois nous ont été révélés par des inscriptions, tandis que l'histoire n'en mentionne qu'un fort petit nombre. Ce seul exposé suffit,

à mon avis, pour démontrer l'utilité de la Numismatique ainsi que l'intérêt qui se rattache à cette branche de l'archéologie. Je terminerai cet article par une liste des rois du Bosphore, à partir de Mithridate VII, en y indiquant les sources qui nous les ont fait connaître, aussi que les lacunes qui restent encore à combler dans cette chronologie. Par ce mot de lacune, j'entends l'espace d'une ou de plusieurs années qui séparent deux règnes différents et dont la date ne se trouve inscrite sur aucune des monnaies du Bosphore que nous connaissons, espace dans lequel viendront peut-être se placer encore des rois qui nous sont inconnus aujourd'hui.

Durée des règnes.	Noms des rois du Bosphore.	Sources qui nous ont fait connaître les noms de ces rois.
avant J. C.		
113 à 63	Mithridates VII	Histoire—Médailles.
63 — 47	Pharnaces	d° — d°.
47 — 11	Asander	d° — d°.
11 — 1	Polemo I	d° — d°. et 1 inscription.
7 à 13	Sauromates I	Médailles.
ap. J. C.		
APR. J. C.		
14 ?	Rhescuporis 1er (Tib. Jul.) père de Sauromates II	d°.
14 — 17	Saurom. II (Tib. Jul.)	Médailles et 5 inscrip.
17 — 38	Rhescuporis II	Médailles.
38 — 41	Polemo II	Histoire—Médailles.
42 — 49	Mithridates II et sa femme Gepaeperis	d° — d°.
49 — 69	Cotys I	d° — d° et 2 inscriptions.

Première Lacune (Onze ans.)

Années de l'Ere du Bosphore. En lettres numérales	Années de l'Ere du Bosphore. En chiffres.	Années de J. C.
ϚΞΤ	366	70
ΖΞΤ	367	71
ΗΞΤ	368	72
ΘΞΤ	369	73
ΟΤ	370	74
ΑΟΤ	371	75
ΒΟΤ	372	76
ΓΟΤ	373	77
ΔΟΤ	374	78
ΕΟΤ	375	79
ϚΟΤ	376	80

81—85	Rhescup. III. (Tib. J.)	Médailles et 1 inscrip.

Seconde Lacune (Huit ans.)

ΒΠΤ	382	86
ΓΠΤ	383	87
ΔΠΤ	384	88
ΕΠΤ	385	89
ϚΠΤ	386	90
ΖΠΤ	387	91
ΗΠΤ	388	92
ΘΠΤ	389	93

94 — 128	Sauromates III	Histoire — médailles et 1 inscription.

Troisième Lacune (Un an.)

ΕΚΥ	425	129

130—132	Cotys II	Histoire—Médailles.
132—154	Rhoemetalcès (Tib. J.) père de Sauromate IV	d° — d° et 1 inscription.
155—171	Eupator I (Tib. Jul.	d° — d° et 1 inscription.

QUATRIÈME LACUNE (Trois ans.)

HΞY	468	172
ΘΞY	469	173
OY	470	174

175—210	Sauromates IV, père de Rhescuporis IV	Histoire—Médailles et 2 inscriptions.
211	Eupator II, peut être le fils ou le petit-fils d'Eupator I	Médaille.
212—229	Rhescuporis IV (Tib. Jul.)	Médailles et 1 inscription.
228—234	Cotys III (1)	Médailles.
230—233	Sauromates V	d°.
234—235	Rhescuporis V	d°.
235—239	Ininthimeius	d°.
240—253	Rhescuporis VI	Médailles et 1 inscript.
254—258	Fareansès	Médailles.
255—268	Rhescuporis VII	d°.

CINQUIÈME LACUNE (Sept ans)

EΞΦ	565	269
ϛΞΦ	566	270
ZΞΦ	567	271
HΞΦ	568	272

(1) Köhler et après lui Mionnet ont établi, je ne sais pourquoi, entre Cotys III et Cotys IV, une différence que rien ne justifie, car les médailles de ces deux rois sont absolument semblables sous tous les rapports et de plus, les dates qui s'y trouvent inscrites se succèdent sans interruption. Ces motifs m'ont paru suffisants pour ne laisser subsister qu'un seul Cotys.

ΘΞΦ	569	273
ΟΦ	570	274
ΑΟΦ	571	275

276	Sauromates VI	Médailles.
276—279	Teiranes (Tib. Jul.)	Médailles et 1 inscript.
279—308	Thothorses	Médailles.
309—312	Sauromates VII	d°.
309—321	Rhadamsades	Médailles et 2 inscript.
314—335	Rhescuporis VIII	Médailles.

J. Sabatier.

MONNAIE

d'Alexis 1er Comnène

avec deux contremarques en caractères arabes-cufiques.

(Lu à la séance du 13 Décembre 1849.)

(V. Pl. IV N. 1—3.)

La famille des Comnène, qui a fourni des empereurs à Byzance et à Trébizonde, se disait issue de la famille *Flavia*, par Flavius Maximus Comanus, cousin germain de l'empereur Olybrius. Ce Flavius Maximus reçut le surnom qu'il portait en récompense de ses victoires sur les Comans, et pour avoir entièrement soumis, l'an 469 de J. C. ce peuple d'Asie, fixé le long des rives de la Kouma, à l'ouest de la mer caspienne, et au sud-ouest du Volga. La Comanie fait aujourd'hui partie du Caucase: on donnait le nom de *Comanie extérieure* à la partie située entre le Volga et le Jaïck ou Oural; la contrée où se trouvent actuellement les villes de Tarki, de Derbent, de Koura et de Kouba faisait aussi partie de la Comanie, sur laquelle du reste les historiens ne donnent presque aucun document. Ainsi d'après une tradition de famille, c'est du surnom de *Comanus* que les Comnène auraient dérivé leur nom. La première branche s'éteignit en 650, mais la seconde se continua jusqu'à Flavius Isaac Manuel Comnène, général des armées de Basile II Porphyrogénète et préfet d'Orient, en 976. Le fils de ce Manuel, Flavius Nicéphore, prince d'Astrakhanie et d'Argyre, fut élevé aux premières dignités de l'empire par Romain II,

et enfin son petit-fils, Isaac Comnène, monta sur le trône impérial, le 1er septembre 1057.

Alexis, second empereur byzantin du nom de Comnène était fils de Jean, *mégadomesticus* à la cour de son frère Isaac Comnène; né à Constantinople en 1048, il parvint au trône par l'usurpation et fut couronné sous le nom d'Alexis 1er Comnène, au mois d'avril 1081, après avoir exercé comme son père, sous Nicéphore Botaniate, qu'il détrôna, la charge de *mégadomesticus*, à laquelle était attaché le commandement de l'armée. Nicéphore fut relégué dans un monastère et le nouvel empereur se montra prince habile, surtout pendant le passage et le séjour des Croisés à Constantinople. Déjà, comme simple général, Alexis avait par son courage délivré Nicéphore de ses ennemis et battu les Turcs; comme empereur, il triompha des Scythes et vainquit les Normands, commandés par Robert Guiscard.

Alexis 1er, marié à Irène Ducæna en eut plusieurs enfants: l'aînée de tous, Anne Comnène, née le 1er décembre 1083, reçut dès son bas âge le diadème impérial, et à la mort de son père, survenue en 1118, elle conspira pour ravir la couronne à son frère Jean et la placer sur la tête de son propre mari, Nicéphore Brienne, homme sans caractère dont la faiblesse et l'hésitation firent avorter les projets ambitieux de sa femme. Anne, pour occuper l'activité de son esprit, écrivit alors en langue grecque l'histoire de son père, ouvrage en quinze livres, intitulé *l'Alexiade*, dont quelques qualités de style et même d'érudition ne rachètent point le défaut de véracité justement réproché à cette composition. Théodora, la sœur cadette d'Anne, fut mariée, à Constantin l'Ange et forma par cette union la tige latérale des Ange-Comnène.

L'aîné des enfants mâles d'Alexis, né en 1088, reçut le nom de Jean, fut associé à l'empire en 1099 et

succéda à son père, sous le nom de Jean II; il eut un frère du nom d'Isaac, dont descendit la branche des empereurs de Trébizonde.

Ce résumé de la généalogie et du règne d'Alexis 1er m'a paru nécessaire avant de passer à la description d'une monnaie peu connue de cet empereur. Déjà dans un article intéressant de la Revue de la Numismatique française (Tome II, p. 194 à 210. année 1836.) M. de Saulcy, en parlant des difficultés que présente la classification des monnaies sur lesquelles on lit le nom d'Alexis cite une médaille de cuivre, attribuée par le baron Marchant, d'abord à Romain Argyre et ensuite à Alexis II; Marchant, qui la croyait frappée à Édesse, nous laisse ignorer sur quels motifs il basait cette opinion. De son côté, Mr de Saulcy est d'avis que cette monnaie appartient à Alexis 1er Comnène, qu'elle sort d'un atelier monétaire de province, que d'après le style de l'inscription tracé sur le côté opposé à celui de la croix, elle peut être assimilée aux monnaies obsidionales et enfin qu'elle a été probablement fabriquée dans une des villes passées sous la domination des Croisés. Ce sont là pour la plupart des suppositions qu'il est fort difficile d'éclaircir, mais dans tous les cas, je reste d'accord avec Mr de Saulcy que la médaille appartient à Alexis 1er: il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup-d'œil sur les autres monnaies de cuivre frappées par les empereurs qui ont également porté le nom d'Alexis. Quoi qu'il en soit, cette monnaie est extrêmement rare, puisqu'on n'en connaissait jusqu'ici que deux exemplaires, assez mal conservés: le baron Marchant l'a signalée le premier, et après lui Mr de Saulcy, en publiant un second exemplaire, en fournit la description et le dessin d'après lequel on voit que cette pièce a été frappée sur une des monnaies incertaines, attribuées à Jean Zimiscès. (Revue de la Numism. franç. t. II. pl. V. N° 2.)

Depuis longtemps je possède dans ma collection, j'ai déja décrit et dessiné dans mon *Iconographie de 5000 médailles* (Section des byzantines), trois nouveaux exemplaires de cette même médaille, de coins différents, de bonne conservation et dont l'un surtout me paraît offrir un caractère d'intérêt assez grand pour lui consacrer quelques lignes dans ces Mémoires. Il se distingue de tous les autres par l'addition de deux contremarques de forme carrée, portant des caractères arabes-cufiques. Voici la description de ces trois monnaies, dessinées pl. IV. N° 1. 2 et 3.

N° 1. Æ.[2]. CЄP.CVh — ЄΡΓЄΙ.ΒΑ — CΙΛЄΙ.ΑΛ — Є3ΙΩ. Cette inscription, écrite en quatre lignes, est surmontée d'une petite croix ([1]) dont on n'aperçoit que les vestiges inférieurs.

Rv. Croix cantonnée des quatre syllabes: IC — XC — NI — KA. On voit un globule à l'extrémité des trois pointes supérieures de la croix et probablement sous la pointe inférieure, il a dû exister deux degrés, comme sur les autres exemplaires; mais on ne peut que le présumer, attendu que la monnaie a été rognée dans cette partie, ou peut-être aussi que le flân s'est trouvé trop petit pour recevoir l'empreinte entière du coin.

([1]) Le trait placé au-dessus du mot CЄP indique qu'il y a contraction: CЄP est ici pour CΩΤЄΡ. La légende ainsi complétée signifie: *Sauveur, secourez l'empereur Alexis!* C'est une imitation assez fidèle de l'ancienne légende latine: ΔЄЧS.ΑDΙЧΤΑ.ROMAhIS, adoptée sur les monnaies d'argent, par Héraclius et Héraclius-Constantin, par Constant II, par Constant II et Constantin-Pogonat, et enfin par Constantin-Pogonat, Heraclius et Tibère. On trouve aussi cette même légende latine sur un sou d'or de Constant II.

N° 2. Æ². La même inscription dans un cercle.

Rv. Croix sur deux degrés, cantonnée des quatre syllabes IC—XC—ΝΙ—KA. Vis à vis les trois extrémités supérieures de la croix, un globule; le tout dans un cercle.

Ce coin diffère du précédent par le dessin, par le module qui est plus grand, et aussi par la forme des caractères.

N° 3. Æ². Comme la précédente; coin différent; module plus grand et flân plus mince; en outre, sur le revers, la lettre N de la syllabe NI a la forme d'un H.

En haut et en bas, du côté de l'inscription, on voit sur cette dernière pièce, deux contremarques de forme carrée en caractères arabes-cufiques. Dans celle d'en-haut, est écrit le mot جايز (bon), et dans la contremarque d'en bas, malheureusement incomplète, on n'aperçoit plus qu'une partie de jambages ou de signes incertains qui, d'après l'avis des orientalistes auxquels je les ai montrés, représentent les restes de chiffres et non de lettres; mais je n'ai pu arriver jusqu'ici à lire le nombre que ces chiffres ont dû exprimer. Dans ma ferme conviction que ces chiffres indiquaient la valeur monétaire pour laquelle cette pièce avait cours chez les Arabes, je regrette vivement de ne pouvoir parvenir à l'explication de cette seconde contremarque.

Ainsi voilà une monnaie byzantine, avec le type de la croix, qui a eu un cours légal et officiel chez un peuple fanatique jusqu'à l'excès et chez lequel ce symbole religieux était un objet de mépris et de haine. Certes il a fallu des circonstances graves et tout à fait exceptionnelles pour qu'un calife se résignât à fouler ainsi aux pieds le prejugé si profondément enraciné chez son peuple et consentit à apposer son sceau sur une monnaie chrétienne. Si ce n'est pas le seul, c'est pour moi du

moins, le premier exemple connu d'une pareille singularité dans la numismatique byzantine.

Maintenant dans quel lieu, à quelle époque et pour quel motif cette monnaie fut-elle revêtue du timbre arabe qui la distingue? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer, en l'absence de tout document historique, concernant ce sujet. Réduit à de simples présomptions, je suppose que cette monnaie d'Alexis I doit avoir été adoptée par les Arabes pendant la fin du règne de cet empereur ou tout au plus dans les cinquante années qui l'ont suivi; je crois aussi qu'elle a dû avoir cours en Syrie. Cette période fut désastreuse pour Byzance et pour l'empire grec, dont les limites, autrefois si reculées, se resserraient chaque jour de plus en plus. Édesse, Iconium, Tarse, Antioche, Nicée, la Bithynie, la Cappadoce étaient à jamais perdues pour les successeurs de Constantin. Après que les hordes soumises à la dynastie de Seldjouk eurent envahi la Syrie et l'Asie Mineure, les Grecs des provinces conquises, réduits à la dernière misère, tournèrent envain leurs regards vers les souverains de Byzance, qui n'eurent ni le courage ni la force de leur venir en aide. L'empire grec courait d'ailleurs à sa ruine, s'affaiblissant par des disputes théologiques, par des révolutions de palais et par des guerres civiles. Ces souffrances des chrétiens pliant sous le joug infidèle, les malheurs de Jérusalem, et les récits des pélerins retournant en Europe, échauffèrent les têtes et inspirèrent l'idée des croisades, que vinrent encourager puissamment l'esprit religieux, les espérances et les immunités promises aux fidèles qui s'armaient pour la guerre sainte. On sait comment s'accomplirent ces pélérinages armés; ils ont été tant de fois et si éloquemment décrits que ce tableau ne pourrait que pâlir sous ma plume.

J. Sabatier.

APERÇU CHRONOLOGIQUE

des tombeaux des deux côtés du Bosphore Cimmérien.

Les rapports qui nous en ont été faits jusqu'à présent par les personnes chargées des fouilles dans ces contrées, nous plongent dans un chaos inextricable. On se croirait, en les lisant, au milieu d'un labyrinthe où l'on risque de s'égarer sans espoir de trouver un fil d'Ariadne pour sortir du dédale où l'on s'est aventuré.

Je ne sais que trois choses qui puissent nous guider dans ces voies ténébreuses. Ce sont: 1° les médailles que l'on trouve dans quelques uns des tombeaux, 2° les vases en verre, 3° le style des vases et des ornements trouvés avec les restes des morts.

I. Le mode de sépulture le plus ancien dans ces contrées parait être celui des bûchers; car non seulement on n'y trouve point de médailles postérieures à celle de Lysimaque (vers 307 av. J. Ch.), déterrée dans un bûcher garni de dalles en pierre, et celle de Panticapée autonome avant les Leuconides (vers 393), trouvée dans un autre bûcher de la station Siennaya, l'ancienne Phanagorie [1]; mais on n'y découvre aucun de ces objets en verre si communs depuis les temps romains. Par contre, il s'y trouve un grand nombre de vases peints, entiers ou en débris, comme ceux déterrés au même endroit [2]. D'autres vases sont cannelés, tels que ceux trouvés à Phanagoria [3] et de l'autre côté du détroit, sur le mont Mithridate [4]. Il y avait au même endroit des vases enduits d'un vernis noir [5] et

des vases peints, rouge sur noir, représentant des griffons et des Amazones ou des sujets du pays [6].

On rencontre encore des bûchers au Sud de cette montagne sur le promontoire blanc [7], au Nord de Kertche sur le terrain Kherkhe-Oulidseff [8], sur le chemin de la chaussée vers la quarantaine au Nord-Est [9], en partie avec des objets en or, à moitié consumés par le feu, [10] ou des débris de vases peints, au Nord Ouest, à Glinistche ou terrain d'argile [11] et à Hadshi-Mouchkay [12]. Il y a donc des bûchers dans un rayon de 3 à 4 verstes autour de Kertche, mais point dans la ville même.

De l'autre côté du détroit, on voit encore beaucoup de bûchers à la Siennaya [13], près du jardin Gherasimoff [14] sur la côte occidentale du lac blanc (Ak-Denghise) à Akdanisofka [15] et à Taman [16].

2. Les cendres des morts paraissent avoir été recueillies plus tard dans des urnes en pierre, comme celles trouvées dans les jardins de la ville, au sud du mont Mithridate, [17] puis sur la chaussée, avec deux bracelets en or [18] et d'autres objets de toilette et ustensiles à l'usage d'une femme, le tout du meilleur style [19]. Il en est de même des ornements trouvés dans l'urne de Glinistche [20].

On rencontre aussi des urnes en bronze au midi du mont Mithridate, à Ambelaki (vignoble) [21], sur ce mont même, avec des vases peints [22]. Des urnes semblables ont encore été trouvés à Boulganac, quatre verstes au Nord de la ville [23], à Hadshi-Mouchkay [24] et à Titorofka sur l'Akdenghise, la dernière avec du verre [25].

On a découvert sur le chemin du lac Tchouroubache, au Sud de Kertche [26], et sur la chaussée au Nord-Est [27] des urnes en plomb et des urnes en terre cuite.

Il n'y a eu jusqu'à présent qu'une seule urne en argent. Elle a la forme d'une boite et était accompagnée de verre [28].

Les urnes en terre cuite sont en grand nombre au Sud de la ville [29]; l'une d'entre elles est accompagnée d'un vase peint [30]. On en a trouvé aussi sur le mont Mithridate, [31] l'une avec une empreinte d'Eumèle-Eupator [32]. A Kertche même, il y en avait deux qui étaient peintes [33]. Une urne trouvée sur la chaussée était accompagnée d'une médaille de Lysimaque [34]. C'est là qu'on a découvert la plus grande quantité de ces urnes [35], de même qu'à Glinistche [36], à Boulganac [37], et entre ces deux endroits, à Katerlies [38], la dernière avec une médaille de Panticapée.

Ces urnes paraissent donc être, pour la plupart, antérieures aux temps romains. De l'autre côté du Bosphore on n'en a point encore découvert.

II. Les squelettes non brûlés, mais ensevelis, se trouvent dans les caveaux qu'on nomme égyptiens, parce qu'au lieu d'être fermés par une voûte en hémicycle à la manière des Romains, ils le sont par des pierres carrées superposées et qui se rappochent par degrés jusqu'à la pierre qui ferme la voûte.

Il y en a de quatorze à trois degrés.

Le premier, avec un corridor devant, est rond et se trouve dans le tumulus, dit royal, de 875 pieds de circonférence; mais on n'y a rien observé qui puisse en déterminer l'époque. Il est situé à quatre verstes N. E. de la ville [39].

Le caveau de Kouloba, à six vertes S. O., avait sept degrés et contenait un grand nombre d'ornements en or du plus beau style, et qui suffisent à fixer la date de ce monument au quatrième ou au troisième siècle avant J. Ch. De plus, on n'y a découvert aucun objet en verre, mais bien plusieurs figurines d'Hercule Scythe, identiques avec celles décrites par Blaremberg comme trouvées par l'amiral Patiniotti dans un tombeau voisin avec des médailles de Leucon et de Panticapée. Le

tombeau du Kouloba est carré [40], de même que celui dit des pygmées d'après les fresques qui ornent sa frise et qui appartiennent aussi à la bonne époque. Ce dernier n'a que quatre degrés et se trouve sur le mont Mithridate [41].

Un caveau semblable, carré et à quatre degrès, mais précédé d'un corridor, découvert à Boulganac, au N. de la ville, contenait des vases en verre [42]. Un autre à trois degrés et avec un corridor, situé près des carrières, quelques verstes plus loin à l'Est, renfermait des médailles de Rhescouporis IV [43].

D'autres caveaux semblables, mais dont les dimensions n'ont pas été déterminées, ont encore été trouvés au Sud de la ville, dans les jardins municipaux [44], sur le promontoire blanc, où l'on a compté trente cercueils [45], et enfin près de la campagne Kekouvadsy, un peu à l'Ouest de ce promontoire [46]. Le mont Mithridate nous en fournit encore un [47], auquel il faut ajouter celui qui se trouve sur son versant septentrional, dit d'or. Il est rond et de quatre degrés et formé de pierres cyclopéennes. Ce caveau, qui est précédé d'un corridor de quarante pieds de long, a quarante- deux pieds de haut sur vingt- et- un de diamètre et se trouve dans un tumulus de 70 pieds de haut et de 280 pieds de diamètre à la base. Si l'on en juge d'après une médaille de l'empereur Maurice qu'on y a trouvée, il aurait été déjà exploité par les habitants du temps du bas-empire. On peut en dire autant d'un autre caveau de douze pieds de long et de large sur vingt- et- un de hauteur, qu'on a découvert dans le même tumulus [48].

A l'Est de ce tertre il y en avait un autre semblable [49]. Près de la ville, sur le terrain Poulayeff, on en voit deux. Dans l'un il y avait des cendres, [50] dans l'autre une médaille de Lysimaque. Le même tumulus contenait un caveau d'enfant [51].

De deux autres caveaux pareils, trouvés dans la ville même, l'un était orné de corniches; l'autre contenait des ossements [52].

A Glinistche, plus au Nord, on a découvert un caveau stuqué [53], et vers Yenikaleh un autre à deux corridors [54]. Il n'y en a pas sur le côté asiatique.

2. Pour la plupart les caveaux sont couverts horizontalement de dalles en pierre ou de planches.

Le plus éloigné est placé dans la colline dite des serpens à sept verstes au Sud de Kertche.

Il est en pierre, comme le Kouloba et un autre caveau voisin [55], et non en terre, comme la plupart des autres. Il renfermait un beau cercueil et un vase peint [56]. D'après la distance, il pourrait appartenir plutôt à Nymphée qu'à Panticapée.

Des vases peints ont encore été trouvés dans des caveaux situés sur le chemin voisin du lac Tchouroubache, plus près de la ville [57], à Ambélaki [58], sur le rivage, près des batteries de Pauloff [59], sur le promontoire blanc [60], enfin dans les jardins municipaux [61].

Sur le mont Mithridate il y avait un caveau construit sans ciment [62], mais aussi des caveaux avec des verres [63], et en outre beaucoup d'autres dont l'époque ne pourrait être déterminée [64].

Ceux découverts à Kertche paraissent être tous de l'époque romaine. Dans deux caveaux du terrain Kherkhe-Oulidseff, il y avait des empreintes de médailles romaines ou de monnaies de Sauromate III [65]. Les autres sont trouvés dans le jardin Goustchine [66], chez Matwéyeff [67] et au Nord de l'église [68].

Les caveaux les plus anciens de ce genre paraissent être situés près de la chaussée vers la quarantaine; car on en a trouvé trois avec des médailles du 3-e siècle avant J. Ch., deux de Lysimaque [69] et une de Leucon [70] avec des ornements et des vases du meilleur style. Un

caveau semblable renfermait le superbe vase à reliefs polychromatiques représentant des sujets de ce pays, mais fait par Aristophane d'Athènes [71].

D'autres vases peints, à figures sur fond noir, étaient aussi dans des caveaux voisins, mais aucun objet en verre n'y a été trouvé [72]. Plusieurs de ces caveaux contenaient deux chambres [73]. Enfin il y avait un caveau octogone sans ciment [74].

Plus au Nord à Hadshi-Mouchkai, il a été découvert un caveau octogone avec des vases peints [75]. Dans des caveaux carrés du même endroit on voit des vases pareils [76] ou noirs et à reliefs [77], mais aucun objet en verre [78].

Il en est de même des caveaux sur les terrains Koretsky [79] et Boulganac [80].

A Katerlies, il a été trouvé une médaille de Panticapée [81] et à Yenikaleh trois autres semblables, deux de Philippe et une d'Eumèle dans des tombeaux du même genre [82].

Ce n'est que dans les caveaux de Chroniefsky [83] et de Glinistche [84] qu'on a découvert du verre, signe des temps romains.

De l'autre côté du Bosphore il y avait à la Siennaya un caveau avec un corridor [85], un second avec des niches [86], un troisième couvert de planches [87], et plusieurs autres encore [88], dont l'un avec une médaille de Panticapée. On a exploré d'autres caveaux sur les terrains voisins de Matwéyeff [90], de Tchichefsky [91], d'Actanisofka [92], de Davidofka à l'Est de Taman [93], et du cap Tousla à l'Ouest de cet endroit [94].

3. Jusqu'à présent on n'a découvert que deux caveaux voûtés à la romaine, l'un et l'autre avec des marques de ce temps. Le premier était le tombeau d'un contemporain de Marc Aurèle, d'après une empreinte de cet empereur sur le diadème du défunt, enterré sur le terrain Kherkhe-Oulidseff [95]. L'autre, près des carrières, au

N. E. de la ville, contenait des médailles de Rhescouporis IV [96].

III. Les tombeaux en briques sont de la même époque. On n'en trouve aucun sur le mont Mithridate ou plus au Sud, mais bien à Kertche même. Les uns contenaient des os non brûlés, comme les deux chez Poulajeff [97], au Nord de l'église, d'autres des urnes cinéraires [98], ou seulement des cendres. Ceux-ci étaient accompagnés d'objets en verre [99].

La chaussée vers la quarantaine était flanquée de plusieurs tombeaux de cette sorte [100]. On y a trouvé du verre [101], des os brûlés [102] et des urnes cinéraires [103].

Il y en avait aussi au Nord, à Boulganac [104] et à Glinistche avec des vases peints [105], ou avec des urnes cinéraires [106], ou enfin avec des os brûlés [107], comme à Hadshi-Mouchkay [108].

A la Siennaja il n'y avait qu'un tombeau en briques et avec du verre [109].

IV. Des fosses couvertes d'une pierre ont été trouvées au Sud dans les jardins municipaux, deux avec des squelettes [110] et une troisième avec un cercueil brûlé [111], à Kertche dans le jardin Zougaloffsky [112] et chez Kherkhe-Oulidseff [113]. Toutes ces fosses, à l'exception de l'une dans le jardin Poulajeff, et d'une chez Zougaloffski [114], contenaient du verre.

Les nombreuses fosses de ce genre sur la chaussée présentaient également du verre [115] ou des empreintes de Sauromate I et d'Eupator [116].

Plus au Nord, il y avait à Boulganac une fosse semblable avec une médaille de Panticapée [117]. Celles de Glinistche renfermaient du verre [118] de même que celles de Hadshi-Mouchkay [119]. Dans l'une il y avait un diadème avec une empreinte d'une médaille de Commode. [120] Sur l'Ac-Denguise, on a découvert encore un tombeau de ce genre [121].

On voyait des fosses sans pierre dans les jardins municipaux [122], sur le mont Mithridate des fosses semblables remplies de charbons et de terre cuite [123], d'autres avec du verre à Kertche chez Zougaloffsky [124]. Des fosses ouvertes autre part dans la ville contenaient des os brulés [125], d'autres des squelettes [126] de même que celles chez Kherkhe-Oulidseff [127]. Une fosse chez Dubrux renfermait des os brulés [128] comme celles ouvertes sur la chaussée [129]. L'une contenait aussi du verre [130].

Dans les fosses de Glinistche on a trouvé aussi du verre [131] ou des os brulés [132] comme dans celles de Boulganac [133], de Katerlies [134], de Yenikaleh [135] et de Hadshi-Mouchkay [136]. Au dernier endroit il y avait une empreinte d'Eupator [137].

3 Les fosses de la Siennaya étaient couvertes de planches, à défaut de pierre [138]. Elles contenaient du verre [139], des os brulés [140] et des os de chevaux [141].

V. Les catacombes forment le dernier genre de tombeaux. Celles trouvées à deux verstes O. de la ville sur le chemin de Théodosie contenaient du verre et des médailles de l'an 327 après J. Ch. [142], et celles du mont Mithridate [143] du verre [144] et des os brulés [145].

La voûte romaine de la porte conduisant vers les deux catacombes à fresques, de même que le style de ces dernières annoncent l'époque romaine.

On veut encore en avoir découvert dans l'argile de Glinistche [146], mais ces catacombes rentrent plutôt dans le genre des fosses, n'ayant point de bancs tout autour pour y coucher des squelettes comme, celles ouvertes par Dubrux dans le rocher du mont Mithridate.

Là où les squelettes ont été trouvés entiers dans les caveaux, ils gîsaient sur le carreau ou sur des feuilles de laurier, tels que ceux trouvés dans les jardins municipaux [147], près du mont d'or [148], accompagnés de vases peints [149] ou d'empreintes d'Eupator [150] et Kertche on

on a trouvé avec du verre [151]. Sur la chaussée de la quarantaine on a découvert un squelette couché ainsi avec une médaille de Leucon [152].

Le même genre de sépulture sans cercueil ni sarcophage se rencontre aussi plus au Nord à Boulganac et à Hadshi-Mouchkay [153] enfin au delà du Bosphore sur l'Acdenguise [154].

Les cercueils en bois sont de toutes les époques. Il en a été trouvé au Sud de Kertche dans le Koul-Oba, mais seulement pour le roi, sa compagne étant couchée sur le carreau [155], puis dans la colline des serpents [156], sur la mer ou sur le promontoire brun (Kamyche Bouroun) [157], à Ambélaki avec du verre [158], près des batteries de Pauloff [159], sur le promontoire blanc (Ak-Bouroun) [160], sur le terrain Kekouvadsy [161]. Enfin dans les jardins de la ville il y en avait encore avec de la verroterie [162].

Un cercueil trouvé sur le mont Mithridate était également accompagné d'objets en verre [163], un autre du même endroit contenait deux morts [164]. On y a découvert encore sept autres cercueils [165].

A Kertche même on a découvert des cercueils accompagnés de vases peints [166], mais aussi de médailles romaines [167]. D'autres ne portaient aucune marque distinctive [168].

Sur la chaussée il y avait dans les cercueils des empreintes de médailles d'Eupator [169] ou du verre [170]. On y a trouvé aussi un cercueil d'enfant [171].

Des vases peints accompagnaient les cercueils de Hadshi-Mouchkay [172], mais aussi des verres [173] ou des empreintes d'Eupator [174].

Des vases ont encore été trouvés auprès des cercueils de Glinistche [175], de Koretsky [176] et plus loin au Nord-Est jusqu'à six verstes de la ville [177].

Les cercueils de la Siennaya renfermaient des médailles de Lysimaque [178] ou de Panticapée avec des vases peints [179]. Ils appartiennent donc aux temps les plus reculés des dynasties du Bosphore.

Des sarcophages n'ont été découverts jusqu'à présent qu'à Kertche [180] dans le même tumulus où l'on a trouvé les 14 cercueils du temps de Marc-Aurèle, puis sur la chaussée [181], enfin à Glinistche, contenant les restes de la compagne d'un Rhescouporis [182].

VI. Les pierres tumulaires à reliefs, tels qu'ils sont reproduits par Mr Aschik [183], paraissent appartenir à l'époque romaine, si leur style a été bien fidèlement retracé par le dessinateur.

1. Ces reliefs ne représentent pas toujours la personne désignée par l'inscription comme la défunte; du moins sur celle d'une femme Callistratia, le cavalier figuré en relief ne peut indiquer que le fils ou le mari qui lui survivaient; elle même y est bien aussi représentée, entourée de deux filles [184]. S'il faut absolument admettre que le défunt est figuré sur tous les autres reliefs semblables, ce serait le jeune homme qui accompagne le cavalier, en tenant une urne cinéraire ou une pyxis [185], ou sans vase [186] ou armé [187] ou aussi à cheval [188]. En tout cas c'est une scène plutôt romaine que grecque [189].

2. Un homme couché, accompagné d'un guerrier et de deux jeunes gens représentent le mari et le fils enterrés par la veuve et la mère [190]. Un homme couché pleuré par sa femme et deux enfans se voit sur une pierre sans inscription [191].

3. Un homme donnant la main à un jeune homme, tous les deux debout, représentent le père et le fils morts [192]. ou seulement l'un des deux [193].

Un seul homme debout, accompagné d'un chien

doit le figurer lui même, Hélius[194]. Un autre nommé Lysimaque, est représenté tout seul[195].

4. Nous voyons une femme appuyée sur un tronc de colonne et accompagnée seulement d'une fille tenant une urne, sur le tombeau de son mari et de son fils[196], une autre assise entre deux filles qui sont debout sur le tombeau du fils qui se voit placé sur un piedestal[197], tandis que sur d'autres reliefs c'est la défunte même qui est représentée entourée de deux filles[198] ou accompagnée d'une seule et donnant la main à son mari[199].

5. La mère assise avec une fille debout et le fils posé sur un piedestal, se voient sur un même tombeau[200], sur un autre la défunte mère et le frère ou le fils, entourant encore le survivant[201].

VII. Les caractères paléographiques des inscriptions ne sont pas assez exactement définis par les rapports pour que l'on puisse en déduire quelque chose sur l'époque à laquelle elles appartiennent[202].

Les plus anciennes sont du côté du Koul-Oba, mais elles ne sont pas funéraires; car elles se trouvent sur des vases à boire. Par contre les urnes cinéraires à inscriptions trouvées sur le mont Mithridate sont en partie très-barbares[203]. La plupart des inscriptions ont été découvertes à Kertche même et sont de toutes les époques[204].

Les inscriptions découvertes sur la chaussée sont également de tous les temps[205], tandis que plus loin au N. E. elles appartiennent aux temps romains[206].

REMARQUES.

---

[1] Rapport MS. de 1847. XL. 16, de 1846. XLI[b]. 9. [2] XL. 5[b]. [3] XL. 16. [4] XXXVI. 34 de 1842. [5] XXXVI. 17[a]. [6] XXXVII 1[b] (1843). [7] XXX. 9, 10 (1840). [8] XXXII. I (1841), XXXVI. 7. [9] XXXVIII. 2—5, XXXIX. I[b], XLI. 4. [10] XL[c], 11[d], 12[e], 19[d], 34[a]. Dans le tumulus examiné infructueusement par le Général Gangebloff en 1809 il a été trouvé par Dubrux à 7 pieds sous terre deux buchers à 14′ l'un de l'autre, avec quantité de débris de vases peints, une figure de femme et une tète en terre cuite (N. 12.). Voyez aussi 3[c] du même rapport, et celui sur les débris d'un vase représentant les bustes d'une Amazone et d'un griffon, dans un bucher découvert sur le même versant du mont Mithridate, mais à $1^1/_2$ V. de Kertche N. 11. (p. 51 T. 2 plan 2).

[11] XL. 32, XLI[a] 2. [12] XXXII. 3, 6, XXXIII, 5, XXXVI, 10[ab], 13[b], 14 [ab]. [13] XXXVI, 22—28. [14] 29—32. [15] XL. 35, XLI, 2. [16] XXXVI. 2. [17] XXXI. 12. [18] XXXVIII. 30, 37. [19] XXXIX. 2. [20] XIV. 3. [21] V (1834), Journal d'Odessa 1834, N. 41; 1836 N. 76, 78. [22] XIX[b]. [23] XXXII. 7. [24] XVI. [25] XXXIX. 3. [26] XXVI. 1. [27] III. 4 (1832). Journal d'Odessa 1834, N. 8, 1833 N. 86. [28] XXXVI. 24[a]. [29] XXVI. 1, 2, XXXVI. 22[a]. [30] XXI. [31] II. 3 (1831). [32] XI. 1. C'est une *calpis* à inscription et à figures rouges sur fond noir (II. 588). [33] XXV. 2, 3. [34] XIII. [35] I[c] (1829), III. 4, VIII. 1, (Journal d'Odéssa 1834, N. 89) XXX. 2, 5, 18, XXXI. 2[b], XXXIII. 2, 3, XXXVIII. 29, XL. 36. [36] XXI. 1, XXXVI. 19[bcd], XLI[a], 1. [37] XIX 2[a], XXXVI. 15. [38] VI, XVII. [39] XIX. 1. [40] I (1830). Aschik, royaume du Bosphore II. 29. [41] III. 8. [42] XXXIII[a] 4. [43] XXXIII[b] 4[a]. [44] XXXVI. 22[b] XXXIII[b]. [45] XXX. 8. [46] XXXVII. 1. [47] XXXVI. 34[d]. [48] III. 10. [49] XXXVII. 1. [50] XXXI. 4. [51] XXXI. 8[ab]. [52] XXXI. 6[d], 9. [53] XVII. [54] XVIII. [55] XXXI[c]. [56] XXV. 1. [57] XXX. 19, XXVI. 1. 2. [58] III. 3. [59] XXXIII. 4. XXXV. 3. [60] XXX. 7, 10, 12, avec de la verroterie, 13 avec une médaille de Panticapée. [61] XXVI. 23[ab], 24[a]. [62] XIX[b]. [63] III. 9. [64] I[b] (1828), II, 4.

III. 9, IV. 1, 2, XXXIV. XL. 1, 5—8, XLI^{a}, 5. Dans un de ces caveaux il y avait une belle urne cinéraire XI. I. Voir N^{0} 32. [65] XXXIII^{b} 7, XLI. [66] XXXVII. 2^{a}. [67] XXV. 1. [68] XXV. 3. Dubrux parle d'un caveau situé sur la mer à $1\frac{1}{2}$ Verst NE de Kertche, ayant $5\frac{1}{4}'$ de hauteur, construit en pierres de taille de 6′ de long sur $2\frac{3}{4}'$ de hauteur et de largeur, dont le côté de la porte n'a que $9\frac{1}{3}'$ de long, tandis que les trois autres ont 14′. Au milieu du mur oriental il y avait une niche contenant un petit cercueil en pierre· dans lequel on ne trouva qu'un os du bras. Aux deux côtés de cette niche gisaient deux cadavres entiers, entre lesquels on trouva un fer de lance, deux médailles de Sauromate I, des débris de poterie et des os. Une partie des murs du Sud et de l'Ouest ont été employés aux constructions d'une église (N. 13 p. 60 — 62 Voyez son plan MS N. 3). Dans un caveau voisin il y avait une urne cinéraire, peinte (N. 16.)

[69] XII. XXIV. 4. [70] XXIV. 3. [71] XIX^{b} dans le jardin Dubrux. [72] XXXIX. I^{a}, XL^{c}. 11^{a}. 12^{a} f, 10^{a}, 21^{a}, 33^{a} XXXI. 11; du côté du cordon: III 4^{b}, de la Sloboda XXXIII^{b} 5. [73] XL^{c}, 20^{b}, III. 5 cordon; XXXIV. 2 Krasilnikoff. [74] XV. [75] XVI. [76] XXXII. 4. [77] XXXVI. 12. [78] I^{c}, XXXIII^{b} 3, XXXVI. 9^{a}, 10^{d}, 13, 14^{d}. [79] XXXIII^{a} 5. [80] XVIII. 2, XXXII. 7, XXXVI. 10, XLI^{a} 3. [81] XVII. [82] VIII. 2. Un caveau de Yenikaleh était à 5′ sous terre, couvert de deux dalles en pierre et avait 6′ de long sur $3\frac{1}{2}'$ de hauteur et $2\frac{1}{3}'$ de largeur. On y trouva des deux côtés du squelette deux amphores de 8″ de haut sur 6″ de diamètre à la panse et $4\frac{1}{3}''$ à l'orifice, l'une représentant deux figures drapées, un homme et une femme d'un côté, et une seule sur le revers; l'autre deux têtes d'homme et de femme vis à vis, et la tête de l'homme sur le revers (E^2). Un des doigts de la défunte était orné de 4 bagues, dont l'une représentait une Vénus courbée (F^2). Il y avait encore 2 alabastra (G. 2) et 3 médailles de Panticapée (J^1) dans la bouche, avec 2 autres (L^1), deux petites cruches de terre cuite (H^2) et une aiguille à coudre, en or, longue $4\frac{1}{2}''$. Tous ces objets ont été envoyés à S. M. l'Impératrice Marie Feodorovna. (Dubrux N. 5 p. 38—41)

Un caveau voisin ne contenait qu'un vase en argile et un clou en bronze (N. 6) et un troisième une tasse vernie, dans laquelle il y avait une cruche, envoyée au duc de Richelieu, un pigeon en or et deux anneaux pentagones (12, N. 7 p. 42, 43).

[83] III. 2. [84] XXXVI. 19^{a}, comparez XVIII, 2, XL. 29^{ac}, XL 1. 2. [85] XL. 15. [86] XL. 11. [87] XL. 13. [88] XL. 1, 3^{b}, 4, 9, XXXVI. 25, XLI^{b}. 8. [89] XLI^{b}. 7. [90] XL. 17. [91] XL. 27, 28. [92] XLI^{b}. 4, 10. [93] XXXVI. 4. [94] XLI^{b} 12. [95] XXXIII^{b} 6. [96] XXXIII^{b}. 4^{b}. [97] XXXI. 6, 7: [98] XXV. 2, XLI. 3, 1^{d}. 15. Dubrux. Le vase représentait l'ornement d'une promise. [99] XXXI. 9, XXXVI. [100] XXX 14^{bc}, XXXIII^{b} 2, XXXVIII 31, 32, 36^{b} XL. 27, 34^{b}, XXXI. 2. [101] XXXVIII. 35^{ab}. [102] IX 1. [103] XXIV. 1, XXX 14 — 16, le premier avec des ornements de la meilleure époque de l'art. [104] XIX 2^{b}. [105] XL. 29^{b}. [106] XXI. 1, XLI^{a}. 1. [107] XXXVI. 19^{g}. [108] XXXVI. 9^{bc}. [109] XLI^{b}. 3. [110] XXXVI. 23^{cd}. [111] 24^{b}. [112] XL^{c}. 1, 5, 6. [113] XXXVI. 6^{a}, 8^{gh}. [114] XXXI. 5, XL. 8.

[115] XL^{c}, 10, 11^{bc}, 12^{bcd}, 14 — 18 $19^{bc,\ h-m}$, 20^{a}, 21^{b}, 33^{be} 35^{ab}, 36^{bcde}. [116] XXXVIII. 33. Dans la plaine de Kertche il a été déterré par Dubrux trois fosses de 3 à 14′ pieds de profondeur comme celles sur le chemin de Théodosia. Dans l'une (8) il y avait des pions et des têtes de Méduse en terre cuite ($V2$), une bouteille et une médaille en bronze, sur les dalles de l'autre (9) des ossemens d'un cheval et dessous une cruche en verre (X^{2}), un fer de lance orné d'un taureau en relief (Y^{2}), donné à Mr Salomky), 2 alabastra et 3 flacons, puis plus d'une douzaine de bustes de femmes en terre cuite, teints en rose et en bleu, deux têtes d'hippopotame et une de bélier (Z^{2}) toutes hautes 2 — 3″, enfin plusieurs pions (10).

Sur la mer à 2 V. NE. de Kertche on a trouvé une tasse à deux anses sans vernis avec une sous-tasse vernie portant l'empreinte d'un pied, d'une ancre et l'inscription ΠΛΑΚΟΜΝΟΝ, un fil de perles et des feuilles d'or comme ornements d'habit. (N. 14). Voyez aussi 3^{d}.

[117] XXXVI. 16. [118] XL. 30^{b}, 31. XLI^{a}, 1^{b}. [119] XXXVI. 9^{d}, 10^{i}, 14^{ef}. [120] 10^{a}. [121] XLI. 10^{a}. [122] XXXVI. 24^{c}. [123] XXXVI. 33, XLI. 4. [124] XL. 7. [125] XXXI. 2^{b}. [126] XXXI. 1, 11, XXXII. 1. [127] XXXVI. 6^{c}. [128] XLI. 3. [129] XXXVIII. 2 — 5, 28, 33^{b}, 34, XL. 13. [130] XXXVI. 37. [131] XXXVI. 19^{c}, XLI. 1, XLI. 1, XL. 29^{d}. [132] XXX. 7, 10. [133] XXXI. 10, XXXIV. 8. 9, XXXVI. 15^{ab}. [134] VI. [135] XXXIV. 10. [136] XXXVI. 9^{e}. 10^{cdchk}, 11^{c}. [137] 14. [138] XXXVI. 26, XL. 3^{a}, 5^{a}, 14. [139] 18. [140] 22—26, 35. [141] XLI. 1^{b} 1. [142] VII. [143] VII, XXXVI. 16^{h}, 33, XL^{c}, 24. Un rapport manuscrit

de Dubrux de 1816 et 1817 (1[d]) décrit des catacombes à squelettes ouvertes par lui dans ces localités. Parmi les objets qui y ont été trouvés, envoyés depuis au musée Roumianzoff, il faut noter une médaille de Sauromate et beaucoup de verre.

1) $^1/_2$ verst au S. E. du chemin vers le mont Mithridate, non loin du cimetière, 17 caveaux, chacun avec 2 à 3 bancs, taillés dans le roc, sur lesquels il y avait des cercueils en bois de cèdre: a—c) le coté du N où était la porte, n'avait que $3^1/_2{}'$ de large, les autres 6—7′. Deux des squelettes avaient les pieds opposés l'un à l'autre. On n'y a trouvé que deux agraffes en argent (A B), une en bronze et une médaille du même métal détériorée. Un corridor de $3^1/_2{}'$ de large sur 10′ de long menait vers un escalier de huit degrés taillé dans le roc comme le reste. d) Un corridor semblable menait vers une porte à 21′ sous la surface. Il n'y avait dans l'intérieur outre un petit flacon que des planches brisées et des ossemens épars (p. 1—8). e) Plus à l'Est il y avait un balsamaire et une lampe suspendue à une chaine en bronze. f. g) Au pied septentrional du tumulus deux catacombes à 12′ sous terre, longues $9^1/_3{}'$, contenant des restes d'habits de poil de chameaux et deux tasses vernies à la tête et aux pieds d'un cadavre, une boucle et un bracelet d'or. Sur un des bancs méridionaux il y avait 2 cadavres avec un glaive à fourreau en argent, une clochette d'or entre leurs têtes, 2 boucles, une pierre ronde et plusieurs morceaux en or et en argent. Sur le banc oriental il y avait un cadavre avec le bout d'un fourreau, une boucle et des ornements d'or de l'habillement. Trois squelettes gisaient à terre avec une croix en argent, venant de l'harnachement. Sur le banc oriental de l'autre caveau il y avait 2 cadavres dont l'un couvert d'une peau de zibeline. h) Il y avait des os de chevaux à la porte. i) Un cadavre orné d'un bracelet. klmn) 2 boucles, 2 colliers, une pierre à aiguiser, un vase et un flacon auprès de 2 cadavres, un vase auprès d'un troisième, une urne cinéraire (dans m), une médaille en bronze, un flacon, et à la tête d'un des squelettes 3 flacons et 7 formes d'albâtre avec un anneau en fer n. o) SE: médaille en bronze (tête diademée), fer de lance, collier en fer, et au dessus des dalles, qui couvrent le caveau, 2 cadavres avec un vase, p) vase d'argile au pied oriental du tumulus, q) 2 boucles d'oreille et les restes d'un collier en or. Sur le sommet du tumulus

une urne cinéraire à 3 anses, représentant le sacrifice d'Iphigénie, était placée entre 15 cruches de vin, retournées, avec les debris d'un bûcher. (Dubrux p. 1—26).

2) 100′ plus haut il y avait au pied NE, d'un tumulus de 16′ de hauteur, à une profondeur de 28′, a — c) 3 catacombes contigues, chacune avec 3 niches pour les lampes et des bancs de 7′ de long sur $7^1/_2$ de large, sur lesquels il n'y avait que des debris de planches et d'ossements d) au pied NO, un fer de lance et plusieur ornements. e) Entre ce dernier et les trois premiers caveaux il y avait l'entrée de la catacombe principale, vers laquelle on ne descendait que 3 degrés. On y trouva un banc couvert d'ossements de chevaux. « Le dessous du rocher etait vuidé de manière qu'il couvrait la moitié de ce canapé. » A l'Ouest d'un mur long 7′, large 2 à 4 on trouva deux cadavres et entre leurs têtes un flacon, un bracelet et 6 perles en verre (B² et N 20 au musée Roumianzoff), appartenant à des esclaves. Un corridor de 14′ de long, sur 7′ de large menait vers une porte en pierres large $3^1/_2$′ dans un paroi de 14′, tandis que les trois autres côtés du caveau en avaient $18^2/_3$. Ce caveau haut 7′ avait aussi déjà été pillé, de sorte qu'on ne trouva sur les 3 bancs latéraux, de $1^3/_4$ à $4^2/_3$′ de haut et $3^1/_2$ de large, qu'un fer de lance (D²), une empreinte en or de $2^1/_2$″ de long, sur $^1/_3$″ de large, une pierre bleue percée et quelques pièces d'ambre et de métal (p. 27—36).

3) A 70′ au NE il y avait au pied septentrional d'un tumulus a) une niche de 14″ de diamètre ne contenant qu'un flacon (K. 2), b) plus à l'Ouest un caveau construit en pierres, dans lequel on trouva un buste de Diane avec la demi-lune et trois épis sur la tête, le carquois sur le dos, haut $4^1/_2$′ (L²), et une Cybèle en figure entière, la droite, qui tient une corne d'abondance appuyée sur une colonne et tenant un fil de perles de l'autre main, haute $3^3/_4$″ (M²). Ces deux terres cuites vernies en vert d'olive ont été données au prince de Hesse-Hombourg. On trouva dans ce tumulus encore trois vases d'argile (N 2), c) une boucle d'oreille et 4 tasses vernies (OPQR²) dans les restes d'un bûcher; d) dans une fosse au S. E., les restes d'un fil de perles et d'une boucle d'oreille en argent (S 2). Enfin e) 12′ plus bas, on rencontra après 3 degrès, un corridor taillé dans le roc, conduisant vers cinq catacombes dont les portes étaient également vers le

Nord. Elles avaient déjà été vuidées de même que 4) celle trouvée à 28′ sous la surface du tumulus (p. 43—50)

[144] XXXIV. 3, publié dans la description des fresques, Odessa 1845 f°. [145] II. 3. [146] XL. 2^{c}, XXXI. 5, XXXIII^{b} 6^{b} XXXVII. 1^{a}. Comparez XXXIV. 2. [147] XXXIII^{b} 1. [148] XLI^{a} 5, 6. [149] XLI^{a} 7, IV. 1, XXXIV. 5, XLI. 6, 7. [150] XXXIV 1^{b}. [151] XLI 2^{c}; comparez XXXI. 5, XXXIII^{b} 6^{b}, XXXVII. 1^{a}. [152] XXIV. 3. comparez IX. 1, XV. 1, XXIII. 1—3, XXX. 17, XL^{c} 19$^{aeh-m.}$ [153] XXX. 19, XXXIII^{a} 5, XXXVI, 9^{a}, 13^{b}, 14^{ef}, XLI^{a}, 3. XLI, 2. [154] XLI^{b} 10^{a} avec des vases. [155] I. [156] XXV^{b}. [157] XXX. 20. [158] III. 3. [159] XXXV. 3. [160] XXX. 8, 20. [161] XXVII. 1. [162] XXXVI. 23^{a}, 24^{a}. [163] III. 9. [164] IV.1. [165] III. 8, XIX^{b}, XXXVI. 34^{d} XL, 1, 68, XLI^{a} 8. [166] XXXVII. 2, XXV. 1. [167] XXXIII^{b} 7. [168] XXXI. 8^{b}, XXXVI. 6^{c}, XXXIII^{b} 6. [169] XL. 33^{a}. [170] XL. 20^{a}, comparez 13, 20^{b}, 33^{b}, XXXVIII. 6—25, 35^{c}, XXXIII^{b}. 5. [171] IX. 4. [172] XXXII. 4, XXXVI. 14^{d}. [173] XL. 28. [174] XLI^{a} 1^{b}. [175] XLI. 1^{b}, XXXVI. 20, 21. [176] XXXIII^{a}. 5. [177] III. 7, XXVII, XXX. 8. [178] XL. 14—16. [179] XLI^{b}. 7, XL. 19, 20 ne contenaient que des vases très ordinaires, mais point de verre. [180] XXXIII^{b}. 6^{b}. [181] III. 4^{b}, 5, XXVIII^{a} XXX. 6. XXXVIII. 26, 27. [182] XX. [183] Cahier II. planches 28—22. [184] Planche XVII. [185] Planche VIII. [186] Pl. XX., 2114, 2127 chez Boeckh. [187] Pl. X. XIII. [188] Pl. XV. [189] Voyez chez Montfaucon V, 70 le tombeau d'un enfant de dix mois avec un cavalier semblable, et à Xanten sur le Rhin, le cheval du mort conduit par un esclave sous le relief qui figure le mort même couché et l'héritier debout. Comparez Inghirami I, 7. Jahn, archäologische Beiträge p. 97, en fait Castor et Pollux.

[190] Pl. XVIII. [191] Pl. XIX. [192] Pl. XI. [193] Pl. XIV. [194] 2114^{t}. [195] 2109^{g}. [196] Pl. IX. [197] Pl. XV. 1. [198] Pl. XXI comparez N. 2113. [199] Pl. XXII. [200] Pl. XII, comparez 2112. [201] 2111^{e}. [202] 2109$^{d, ee.}$ [203] 2109$^{i-l.}$ [204] 2107$^{e, bb}$, 2111^{h}, 2114^{e}, 2110^{cf}. [205] 2109$^{aa, c. h, n.}$ [206] 2116^{b}.

E. de Muralt.

Ueber die im Russischen Reiche gefundenen abendländischen Münzen des X, XI und XII^ten Jahrhunderts.

(Zweiter Artikel.)

IV. Lothringen.

Ausser den unten näher beschriebenen, noch unedirten Herzoglich Lothringischen Münzen, fand man in Russland an mehreren Orten, stets jedoch in wenigen Exemplaren, die in Andernach geprägten Pfennige des Herzogs Dietrich von Ober-Lothringen, theils mit seinem und des Erzherzogs Bruno Brustbilde, welche aber zum Theil nach des letzteren Tode (965), wahrscheinlich um dessen Andenken zu ehren, geschlagen zu sein scheinen, theils mit Dietrich's Bildniss allein. (S. unsere Zeitschrift für Münz-, Siegel-und Wappenkunde, III. Tf. V. № 5—8.)

Auch die in Andernach geschlagenen Pfennige Otto's I (ibid. № 1 und 2), Otto's III (Rühle v. Lilienstern, Sammlung einzelner Aufsätze über Gegenstände des Münz-Wesens und der Münzkunde, 2tes Heft, Taf., № 60) und Heinrich's II (ibid. № 61) kommen in einigen Originalen, wie in Nachahmungen, vor.

Die erwähnten Münzen Otto's I werden von Herrn Cappe (№ 329, 330) Otto III beigelegt, eine Ansicht, die wir nicht zu theilen wagen, da diese Stücke ungleich älter sind als die wirklich Otto III zugehörigen Andernacher Pfennige. Unedirt sind folgende Münzen:

Herzogthum Niederlothringen.

GOTTRIED III.

1049—1070.

227. *Hs.* + GODEFRIDVS Roher Kopf.
Rs. + MERE CITAS Gebäude mit zwei spitzen Dächern.

228. *Hs.* Wie vorher, aber links neben dem Kopfe, drei Kugeln.
Rs. + MERE CIVITAS Gebäude mit runder Kuppel. In der Mitte des Gebäudes CII, daneben Λ—S.
Λ

229. *Hs.* Wie vorher.
Rs. AHSERAOOOS Gebäude wie vorher, aber innerhalb IID.

230. *Hs.* Wie vorher.
Rs. + AR·OERAO···S Sonst wie vorher.

Diese Münzen gehörten dem Funde an, welcher überwiegend aus Lothringischen und Friesischen Geprägen bestand. Sie haben zum Theil die viereckige Form, welche man nicht selten bei Andernachischen Pfennigen bemerkt.

Da der erwähnte Fund ausserdem eine grössere Anzahl Pfennige Bruno's III von Friesland (1038 — 1057) und nur einige wenige von Ekbert I (1057—1068) so wie von Ekbert II (1068—1090) enthielt, dürften wir wohl mit Sicherheit obige Stücke Herzog Gottfried III beilegen, der im J. 1049 durch Verdrängung seines Bruders Gozelo II, des Herzogthumes sich bemächtigte, welches er sterbend im J. 1070 seinem Sohne Gottfried IV hinterliess.

Es dürfte wohl keinem Zweifel unterliegen, dass unsere Pfennige, wie ihr ganzer Stil beweist, älter sind als die beiden, welche wir in unserer Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, II, S. 248, Gottfried V, dem berühmten Kreuzfahrer, zuschrieben. Unser vortrefflicher

Freund Thomsen in Kopenhagen, welchem wir die Mittheilung dieser, wie so mancher anderer seltener Münzen verdanken, glaubt dieselben unserem Gottfried III beilegen zu müssen, weil sie aus dem Funde von Selsöe stammen, dessen sicher jüngste Stücke von Swend Estritsen († 1076) herrühren. [1] Jedoch lässt sich unmöglich annehmen, dass obige wie letztere Münzen denselben Herzog zum Urheber haben können. Sollte daher nicht vielmehr zu schliessen sein, dass die beiden Münzen Gottfried's V durch einen Reisenden direkt nach Seeland gebracht und daselbst etwa schon im J. 1077 der Erde anvertraut seien? Dies ist um so weniger unwahrscheinlich, als beide Münzen in dem so bedeutenden Selsöer Funde, jede nur in einem Exemplare vorhanden waren. Vielleicht aber gehören diese beiden Pfennige Herzog Gottfried IV, unseres Gottfried's III Sohne an, welcher von 1070 bis 1076 regierte.

Die Münzstätte der ersten Stücke Mere, ist wahrscheinlich das Schloss dieses Namens, welches die Gräfin Hildegunde von Are im J. 1164, durch die Hände ihres einzigen Sohnes, des ehrwürdigen Hermann, zu ihrem Seelenheil, so wie zu dem ihres verstorbenen Sohnes, des Grafen Dietrich von Are und ihrer ganzen Familie, dem Erzbischof Reinhold von Kölln übergab, um darin ein Nonnenkloster zu stiften. Dieses adlige Nonnenkloster, Prämonstratenser Ordens, auf der rechten Rheinseite gelegen, gehörte früher zum Köllnischen Amte Linn und Urdingen und ist jetzt ein Landgut in der Bürgemeisterei Büderich des Kreises Neuss. [2]

---

[1] Ebendaselbst, III, S. 140.

[2] Schannat, Eiflia illustrata, I, Abth. 1, Gesch. der Grafen von Are.

Schwieriger ist die Münzstätte der beiden letzten Pfennige zu entziffern. Aus dem Namen scheint hervorzugehen, dass sie ein Ort oder Schloss an der Aar sein muss, aber auf keins der jetzt bestehenden will der offenbar verstümmelte Name passen.

Deventer.

OTTO III.

983, Kaiser 996—1002.

231. *Hſ.* + IODDO (Rex) Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

ƻ

Rſ. ЯƎИVΛΘ (Davnera) (Eremitage.)

ΤΤ

Herr Cappe theilt S. 33 N° 118 eine ähnliche Münze mit, auf welcher er aber den Stadtnamen für den des heiligen Reinwald, des Schutzpatrones von Dortmund ansieht und den Pfennig dieser Stadt beimisst. Der Name eines Heiligen in dieser Schreibweise kommt aber nur bei den unten näher beschriebenen Stücken von Maestricht vor und ist wohl der Name Deventers hier nicht zu verkennen. Auch möchten wir Herrn Cappe nicht beipflichten, wenn er diese Münze an Otto I verweist. Ihr Typus ist offenbar eine Nachahmung des Köllnischen, der wenn auch schon unter den letzten Karlingern entstanden, doch erst zu Otto's III Zeit allgemein verbreitet war.

KONRAD II.

1024, Kaiser 1027—1039.

232. *Hſ.* CO · R — D + EX. (Conrad Rex) In einem unvollendeten Cirkel, rohes Brustbild mit struppi-

gem Haare, geschmückt mit einer dreispitzigen Krone, deren mittelste Spitze ein Kreuz, die anderen Ringel tragen.

Rs. + · · VEND · S · · Kreuz mit Kugel in jedem Winkel,

233. *Hs.* CONRADVS IM Haupt wie vorher.

Rs. + DAVNTRE Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

234. *Hs.* C · · · · DVS IN Haupt wie vorher.

Rs. + DAENTRE Sonst wie vorher. (Die beiden letzten Stücke aus dem Rostower Funde.)

Die erstere Münze, welche nur den Königlichen Titel führt, ist demnach vor 1027 geschlagen.

Eine ähnliche Münze mit + D · AVENRE, jedoch undeutlicher Hs., führt Götz untere N° 599 auf. Sie wird durch die unsrigen ergänzt, welche daher Götz's Bestimmung seines Stückes nach Deventer, vollkommen bestättigen, gegen die Ansicht anderer, nach der unsere Münzen nach Mainz oder gar nach Salzburg gehören sollten, was schon ihre ganze Fabrik unmöglich machen muss.

Auch Herr Cappe theilt S. 93 N° 421 einen ähnlichen Pfennig dieses Königs mit, so wie S. 66 N° 319 und 319[a] ähnliche Exemplare von Otto III (eins mit + + CAVNTRE), ohne jedoch zu erwähnen, dass diese Münzen nach Deventer gehören.

Ferner enthielten unsere Funde an Deventerschen Pfennigen Konrad's II noch die mit einem ungekrön-Kopfe, (Cappe, S. 91, N° 411), sodann von Heinrich II, sowohl die mit der Hand (Götz, N° 188, 189, Cappe, N° 378 u. folg.), als auch die mit AΩ (unsere Zeitschrift für Münz-Kunde u. s. w. III Tf. V N° 17) und die mit dem Brustbilde nebst BONA DAVANTRIA auf der Rs. (Cappe N° 387 und folg.), endlich auch barbarische Nachahmungen der Originale, welche auf der Hs. das Wort PAX und auf der Rs. ein dreithürmiges Gebäude zeigen.

Hennegau.

REINHARD V.

1013 — 1030.

235. +RAINNADVS Schwert mit nach unten gekehrter Spitze.

Rf. +MONTES In einem Cirkel, Kreuz mit einem Punkte in jedem Winkel. (Graf A. Stroganoff.)

Die ältesten bisher bekannten Münzen der Grafschaft Hennegau reichen nicht über das dreizehnte Jahrhundert hinaus. Merkwürdig ist es, dass das vorliegende, äusserst interessante Urstück, fern von seiner Heimath, bei Rostow, gefunden ist.

Die ungenaue Schreibart des Namens Reinhard darf nicht verwundern: sie entgegnet nichts der Bestimmung unserer Münze, denn nicht allein ihre Fabrik, sondern auch die Angabe der Münzstätte Mons oder Bergen, Montes Hannoniae, Hennegaus alter Haupststadt, dürfte wohl unsere Deutung dieses Denars über allen Zweifel erheben.

Sogar das Schwert ist als Münztypus in der Nachbarschaft Hennegaus nicht ohne Beispiel, wie die Münze des kurz darauf regierenden Herzogs von Nieder-Lothringen, Gottfried's IV (1070—1076), mit dem Schwerte auf der Rs., darthut. [2]

Eine Abbildung obiger Münze, nach einem schlechten und daher nicht erkannten Exemplare, befindet sich in der Beschreibung des Fundes von Egersund, s. Grote, Blätter für Münzkunde, II Tf. V N° 87.

---

[1] Herr Chalon, in seinem vortrefflichen Werke: Recherches sur les monnaies des comtes de Hainaut. S. 24 und folg., schreibt die ältesten Münzen der Gräfin Johanna (1206 — 1244) zu.

[2] Oder Gottfried's V. S. Zeitschrift für Münz-, Siegel- u. Wappenkunde II, Tf. VIII, N. 4, so wie oben S. 36.

Reinhard starb um 1030 und hinterliess die Grafschaft seiner Tochter Richilde, welche er mit Mathilde, Tochter des Vicegrafen Hermann von Verdun gezeugt hatte.

Huy.

OTTO III.

983, Kaiser 996—1002.

Huy, das alte Hojum an der Maas, im ehemaligen Gau Condrusto, ist für die Zeit der Sächsischen und Fränkischen Könige, nächst Thiel und Deventer, die fruchtbarste Münzstätte in den Niederlanden. Dennoch waren die Huyschen Gepräge unbekannt, bis wir im J. 1842 sieben verschiedene Münzen von Huy mittheilten [1]. Selbst in der reichen Sammlung bei Götz befand sich nur ein schlecht erhaltener Huyscher Denar, welcher daher auch nicht entziffert werden konnte [2].

Die älteste von uns publicirte Huysche Münze, in der Thomsenschen Sammlung zu Kopenhagen befindlich, ist Otto I zuzuschreiben. Die Vorstellung ihrer Rs., drei über einander gelegte Schilde, weist auf einen Nordischen Münzmeister oder wenigstens auf die Nachahmung Nordischer Pfennige. Leichter und offenbar aus jüngerer Zeit sind die folgenden Münzen, welche wir nicht Anstand nehmen, König Otto dem III beizulegen.

236. *Hſ.* + OTTO GRA D REX. (Otto gratia Dei rex) Diademirtes Haupt, rechtshin.
Rſ. SCS LAM—P.VTS + (Scs Lampertus) Im Felde HOIAM und darunter ein Punkt.

237. *Hſ.* OTTO·REX Haupt wie vorher.
Rſ. SCS LAM—BERT + Sonst wie vorher.

---

1 Zeitschrift für Münzkunde, II, S. 345.

2 Kaisermünzen, N^0 268.

238. *Hs.* OTTO GR DI REX... (Otto gratia Dei rex) Haupt wie vorher.

Rs. SCS LAM(BERT)VS Im Felde HOIVM.

Die Rs. dieses Pfennigs ist schon, nach einem Exemplare des Egersunder Fundes, bei Grote, III, Tf. IV, N° 61, abgebildet.

Wir sehen hieraus, dass der heilige Lambert zu Huy bereits zu Otto's III Zeit, neben dem heiligen Domitian verehrt wurde. Wahrscheinlich fand dies statt seitdem König Otto II im J. 980 die Stadt dem Bisthume Lüttich geschenkt hatte.

KONRAD II.

1024, Kaiser 1027—1039.

239. *Hs.* IMP CO+RIADVS Diademirtes Haupt, rechtshin.

Rs. SCS DOMIANINVS (für Scs Domitianus.) Im Felde: HOIN

240. *Hs.* IMP CONRA··S Belorbeertes Haupt, rechtshin.

Rs. +SCS DO···· Im Felde: HOIVM

Diese Münzen sind von den bisher bekannt gemachten Konrad's II ganz abweichend; auf beiden erscheint wieder der Name des älteren Schutzpatrons der Stadt, während auf anderen Stücken desselben Kaisers der heilige Lambert genannt ist. N° 239 ist auch wegen der fehlerhaften Rechtschreibung merkwürdig.

HEINRICH III.

1039, Kaiser 1047—1056.

241. *Hs.* HEINRVS I····· (Statt Henricus Imp.) Haupt des Kaisers rechtshin.

Rs. ···OMIT··· (Scs Domitianus) Kreuz aus einem geperlten Pfahl und dem Worte HOIVM gebildet, mit einer Kugel im zweiten Winkel.

Dieser Pfennig ist bis jetzt die jüngste Königliche oder Kaiserliche in Huy geschlagene Münze. Auf ihm erscheint noch immer der heil. Domitian, welcher später gänzlich vom heil. Lambert verdrängt wurde. Das neue Aussehen dieser Münze, so wie der Fund, welchem sie entnommen ist, verbieten, sie einem anderen Heinrich, als dem dritten zuzuschreiben.

Kölln.

OTTO III.

983. Kaiser 996—1002.

242. *Hs.* + OTTO REX Diademirtes Haupt, rechtshin.
Rs. + XPISTIANA RELIGIO Im Felde; + AG-RIPP-INA.
243. Desgl. mit + XPωTIANA RELIGIO auf der Rs.
244. Wie vorher, mit kleinerem Haupte, ohne Diadem, auf der Hs.
245. *Hs.* + OTTO REX Kreuz mit einer Schleife in jedem Winkel.
Rs. + XRISTIA∘N∘Ⲁ RLIGIO Gebäude mit zwei spitzen Dächern, worin: AGRI—PINA.
246. *Hs.* OTTX + ORE (Otto Rex) Vorstellung wie vorher.
Rs. XPIAVAoN· · · ·IOI. Aehnliche Vorstellung wie vorher, aber mit einem Kreuze zwischen den Thürmen.

Alle diese Münzen sind aus dem letzten Funde, müssen also dem dritten der Ottone angehören und vor seiner im J. 996 durch Pabst Gregor V erfolgten Kaiserkrönung geschlagen sein. Sie zeigen, wie der alte Typus mit Sta Colonia unter Otto III aufgehört hatte und erst wieder unter Heinrich II, aber in etwas veränderter Form hervorgesucht wurde.

Götz hat keine dieser Münzen gekannt: die bei ihm unter N° 161 bis 164 sind offenbar einem der älteren Ottone beizulegen.

HEINRICH II.

1002. Kaiser 1014—1024.

247. *Hs.* + HƎNRCVS REX Kreuz mit einer Schleife im ersten und vierten und einem runden Schilde im zweiten und dritten Winkel.

Rs. SEM COLON PA Kirchenportal mit fünf Säulen, zwischen zwei Schleifen.

Dieser Pfennig fällt in die Zeit von 1002 bis 1014, vor die Kaiserkrönung Heinrichs.

Merkwürdig ist die Umschrift der Rs., vielleicht sempiterna Colonia pacifica oder pacis mater. Wie Rom das ewige genannt wird, konnte vielleicht auch Kölln dieses Beiwort angenommen haben. Das Kirchengebäude entspricht übrigens vollkommen denen, welche auf Münzen der Erzbischöfe Pillgrim (1022-1035) und Hermann II (1035 — 1056) vorkommen.

248. *Hs.* HEINRICVS∞REX Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

Rs. S
CoLoNI(A)

249. *Hs.* .....—o REX Kreuz wie vorher.

Rs. A S
OJOƆ
AIИ

Beide Pfennige sind merkwürdig, der erstere wegen der Wiederholung des alten Ottonischen Typus, dessen zur Zeit Heinrich's II noch zahlreich im Umlaufe befindliche Gepräge zu dieser Nachahmung Veranlassung gegeben haben werden; die letztere aber wegen ihrer kleinen Form und der rückwärts zu lesenden Inschrift der Rs. Da beide aus einem Funde mit den Aethelreds-Münzen stammen, darf man sie nicht Heinrich I zuschreiben.

250. *Hs.* + HEINRICVS REX Brustbild rechtshin.

ᔑ +
Rs. CoLoNIA
A s

Bedeutend dicker als die gewöhnlichen Pfennige. Diese Münze schliesst sich den Geprägen Ottos III mit dem Brustbilde an und scheint daher der älteste Köllner Pfennig Heinrich's II zu sein. Das S neben dem untersten A auf der Rs bezieht sich hier wohl noch nicht auf die Münzstätte Soest, sondern ist nur ein Münzmeisterzeichen.

RI
251. *Hs.* HEIN
CVS

Rs. IMPRATOR Kleines schwebendes Kreuz.

RI
252. *Hs.* NRIH
VↃ

Rs. Wie vorher, mit IMPERATOR.

Diese Pfennige zeigen zwar nicht den Namen einer Münzstätte, schliessen sich aber in Schrot und Korn so den Köllnischen Geprägen an, dass wir nicht Anstand nehmen, sie denselben hinzuzufügen.

Vielleicht sind sie im Lager des Kaisers, in der Gegend von Kölln, geprägt.

N° 252, aus dem Oranienbaumer Funde stammend, ist von uns schon Bd. I, S. 172 beschrieben worden.

KONRAD II.

1024. Kaiser 1027—1039.

253. *Hs.* + CHVONR······· Gekröntes Brustbild mit langem Barte, linkshin.

ᔑ
Rs. IoIII
Ⲁ

Die missverstandene Schrift auf der Rs. zeigt an, dass dieser Pfennig eine Nachahmung des Köllner Typus ist

und eigentlich wohl nicht nach Kölln gehören dürfte. Er hat in seiner Prägart grosse Aehnlichkeit mit dem von uns, Zeitschrift, l. c. III, Taf. IV, N° 4, abgebildeten Soester Pfennig. Auch im Wallrafs Kataloge der Merleschen Sammlung Köllner Münzen S. 17 N° 2 ist ein derartiges, jedoch in der Schrift abweichendes Stück beschrieben.

Erzbischöfe.

PILLGRIM.

1022—1035.

254. *Hs.* + CHVONRADVS IMP Diademirtes bärtiges Brustbild des Kaisers, rechtshin.

Rs. SANCTA COLONIA Kirchengebäude mit rundem Dache, worauf ein Kreuz. Innerhalb des Gebäudes: PILI — GRIM.

Dieser Pfennig mit dem Kaiserlichen Titel, also nach 1027 geschlagen, ergänzt die ungenaue Beschreibung eines ähnlichen Stückes bei Wallraf, l. c, S. 21 N° 1.

255. *Hs.* + CHVONNRIA In der Mitte, innerhalb einer kreuzartigen Einfassung:

M
ILIGR
V

(Piligrimus.)

Rs. AND — NRA Kirchenportal mit Kreuz, darunter ebenfalls ein Kreuz.

256. *Hs.* + CHVONRADVS Einfassung wie vorher, darin:

I
M
PILIGR
V
S

Rs. AND — RNA Vorstellung wie vorher.

Diese beiden Stücke sind in Andernach geschlagen, welches wahrscheinlich unter Erzbischof Pillgrim mit Kölln vereinigt wurde. Ersteres weicht von dem in Norwegen gefundenen, einst in der Deveggeschen Sammlung,

jetzt aber im Königl. Kabinet zu Kopenhagen aufbewahrten bedeutend ab [1], letzteres hat einige Aehnlichkeit mit dem in Joachims Groschenkabinete, Taf. I N° 4 abgebildeten Exemplare.

HERMANN II.

Pfalzgraf bei Rhein. 1036—1055.

257. *Hs.* + CHVONRADVS MP Kreuz mit einer Kugel im ersten und vierten und einer Schleife im zweiten und dritten Winkel.

Rs. HERMA····ICHEPS Kirchengebäude mit spitzem Dache, worauf ein Kreuz. Innerhalb des Gebäudes: COP NIA, im Giebel: ꝏ. Neben dem Gebäude H—R.

Ein seltener Pfennig, welcher von allen bis jetzt bekannt gewordenen Exemplaren abweicht. In der Umschrift der Hs. scheinen I und M beim Titel des Kaisers zusammen gezogen zu sein. Die Buchstaben H — R neben dem Gebäude auf der Rs. sind auf den Namen des Erzbischofs, welcher durch seine Mutter Mathilde, Tochter Otto's II, mit dem Sächsischen Königshause verwandt war, zu beziehen.

Da Kaiser Konrad im J. 1039 starb, muss dieser Pfennig, zwischen 1036 und 1039 geschlagen sein.

Merkwürdig ist es, dass von Erzbischof Hermann keine Münzen mit dem Namen des Königs Heinrich's III vorkommen, mit welchem er doch in gutem Vernehmen stand und dessen Sohn Heinrich den IV er im J. 1054 salbte und krönte.

Das Groschen-Kabinet [2] wie Wallraf, Beschreibung der Merleschen Münzen [3] bringen mehrere Pfennige dieses Erzbischofs bei.

---

[1] S. unsere Zeitschrift, III Taf. V N. 3.
[2] Taf. I N° 1 u. S.
[3] S. 25—30, N° 1—15.

258. *Hſ.* + HERIMANNI Haupt mit Tonsur, rechtshin, davor ∴ und Krummstab.

Rſ. SCA·oTROIA Kirchenportal mit fünf Säulen und spitzem Dache, worauf ein Kreuz.

259. *Hſ.* Wie vorher.

Rſ. SCA·TROIA Kirchengebäude wie vorher, zwischen einem langen Kreuze und einem Palmzweige.

Aehnliche Münzen sind im Wallrafschen Verzeichnisse S. 27 N° 6 und 7, dann auch bei Mader (Kritische Beiträge, VI, 198) kurz beschrieben, eine nicht sehr vollständig erhaltene und beschnittene, ist in Grote's Blättern für Münzkunde, IV, S. 57, Tf. IX N° 220 bekannt gemacht.

Sancta Troja, heute Xanten, ist eine der ältesten Städte in der Preussischen Rheinprovinz. Schon Augustus hatte auf dem Fürstenberge, südlich von der jetzigen Stadt, ein Lager für zwei Legionen angelegt, welches später Castra vetera genannt wurde und der Sitz des Römischen Statthalters von Unter-Germanien war, bis im J. 50 die Stadt der Ubier zur Colonia Agrippina und gewissermassen zur Hauptstadt des Römischen Unter-Germaniens erhoben wurde. Nördlich von der heutigen Stadt legte Trajan eine Colonie an, welche von ihrem Gründer Colonia Trajana genannt wurde. Dieselbe wuchs bald zu grosser Macht an und hatte zur Römerzeit einen ansehnlichen Hafen, in welchem die Römische Rheinflotte stationirte. Jetzt hat der Rhein einen anderen Lauf genommen und der alte Hafen ist versandet. Diese Colonia Trajana wurde zu Ende des vierten und zu Anfang des fünften Jahrhunderts von den Franken zerstört und aus ihren Trümmern Xanten erbaut.

Den Namen erhielt Xanten von dem heiligen Victor, Tribun der Thebaischen Legion, welcher mit 330 christlichen Genossen im J. 298 den Märtyrertod starb. Schon im J. 316 erbaute ihm hier die heilige Helena

eine Kirche, welche ad sanctos martyres genannt und worin die Gebeine der Märtyrer beigesetzt wurden. Aus dem alten Namen Castra Trajana, dessen Abstammung man vergessen hatte, machte man jetzt einen Namen Troja, in Bezug auf die alte Fränkische, jedes historischen Grundes entbehrende Sage, dass die Franken von den Trojanern abstammen und sogar der Stammvater des Volkes, Francus, ein Sohn Hektors gewesen sei und Xanten erbaut habe. Auch die Angaben bei Tacitus und Ammianus Marcellinus, dass nach Trojas Untergang Griechen oder gar Odysseus selbst nach Gallien gekommen seien, haben mit Xanten keinen Zusammenhang.

Der neue, verstümmelte Name Troja wurde nun mit den Heiligen in Verbindung gebracht und die Stadt Troja sancta, Troja sanctorum, auch Troja Francorum und Troja minor genannt. Das Wort «sanctorum» wurde nach und nach von den Deutschen in Xanten verändert.

In den Nibelungen wird Xanten als die Residenz des Königs Sigismund genannt; nach dem Aussterben des Altfränkischen Hauses scheint aber die Königliche Burg als frommes Geschenk an die Kirche von Kölln gekommen zu sein, welche schon im J. 853 urkundlich als Besitzerin von Xanten genannt wird. Im J. 1392 kam darauf die eine und 1449 die andere Hälfte der Stadt an Kleve.

Die auf unseren Münzen vorgestellte Kirche ist nicht der älteste, dem heiligen Victor und seinen Genossen geweihte Münster, denn dieser wurde durch die Normannen, welche in den Jahren 864, 880 und 884 Xanten einnahmen, zerstört. Im J. 1028 baute Erzbischof Pillgrim zu Ehren dieser Heiligen ein Kloster regulärer Chorherren, welches 1125 in ein irreguläres

verwandelt wurde. Vielleicht erscheint die Kirche dieses Klosters auf unseren Pfennigen.

Die bei Büsching [1] und Mader [2] angeführte eherne Münze mit IOANNES TROIANORVM REX, von welcher uns kein Original bekannt ist und auch Mader keins vorgelegen hat, scheint ein alter Rechenpfennig zu sein.

ANNO II.

Graf von Sonnenberg. 1056 — 1087.

260. *Hs.* + HENRICVS INER AVG Kreuz mit Punkt an jedem Ende; zwischen den Schenkeln A|N|N|S.

Rs. SICA COLONIA ∘ CIBI Kirchengebäude mit fünf Säulen und rundem Dache, worauf ein Kreuz, zwischen zwei Ringeln.

Ein seltener halber Pfennig; er muss wegen seines alten Stiles unter Heinrich III, also im J. 1056 geschlagen sein; Heinrich IV, zu dessen Regierungszeit Erzbischof Anno eine so grosse Rolle spielte, wurde erst im J. 1084 zum Kaiser gekrönt und damals war schon längst der spätere Typus mit dem Brustbilde des Kirchenfürsten üblich geworden.

261. *Hs.* + HENRICVS REX Kreuz, in dessen Winkeln A|N|N|O.

Rs. SEA COLONIA Kirchengebäude mit fünf Säulen und spitzem Dache, worauf ein Kreuz.

262. Aehnlicher Pfennig mit HENRICVS u. s. w.

Diese beiden Stücke sind während der ersten Regierungszeit Heinrichs IV, wahrscheinlich als derselbe in der Gewalt des Erzbischofs war, geschlagen. Auf der ersten Münze (N° 260) ist das CIBI für CIVI, civitas, merkwürdig.

263. *Hs.* + ANNO ARCHIEPC Brustbild des Erzbischofs mit Tonsur, im Messgewande, mit Krummstab und Buch.

---

[1] Erdbeschreibung, VII, 48.

[2] Kritische Beiträge, VI, 198.

Rs. + IMAGO S COLONIE Portal, worin das mit Heiligenschein geschmückte Brustbild des heiligen Petrus. Daneben, oben PET — RVS.

Aus der letzten Zeit des Erzbischofs. Aehnliche Aufschrift, aber abweichende Vorstellung führt der Pfennig bei Wallraf, S. 34 N° 13. Das Haupt des heiligen Petrus, wie auf obigem Stücke, findet sich auf einem Pfennige Sigewins, Wallraf S. 48 N° 1. Die bei Wallraf (S. 30—35, N° 1—15) und bei Joachim, (l. c. N° 6) mitgetheilten Münzen dieses Erzbischofs weichen sämmtlich von den unsrigen bedeutend ab.

SIGEWIN.

1079 — 1089.

264. *Hs.* +SIGEWINVS ARCHIE Brustbild mit Tonsur, Krummstab und Buch, im Pallium. Im Abschnitt: PIVS.

Rs. +HIVDOVVICVS IMP. In einem Doppelcirkel Kreuz mit einer Kugel in jedem Winkel.

265. *Hs.* Wie vorher, jedoch hält der Erzbischof ein Kreuz statt des Krummstabes.

Rs. +HIVDOVVICS IMP Sonst ebenfalls wie vorher.

Diese Pfennige sind höchst merkwürdig, nicht allein wegen des Prädikats PIVS, welches sich der Erzbischof auf der Hs. selbst beilegt, sondern namentlich wegen des auf der Rs. angegebenen Hiudowicus Imp., während doch Sigewin Zeitgenoss Heinrichs IV, aber keineswegs eines Kaisers Ludwig war. Unsere Münze stimmt aber ganz mit der oben beschriebenen von Dortmund (N° 55) welche eine ähnliche Umschrift auf der Rs. zeigt, überein; beide sind offenbar gleichzeitig und in derselben Absicht geschlagen. Obige Denare gehören daher zu den ersten Münzen Sigewins, da Rudolph von Schwaben im Oktober 1080, in der Schlacht an der Elster, das Leben einbüsste und somit der Grund,

einen fingirten Kaiser - Namen auf die Münzen zu setzen, wegfiel.

Obige Münze welche mit keinem der Gepräge dieses Erzbischofs bei Wallraf (S. 48—50, N° 1—6) und Ioachim, (Taf. II N° 11) Aehnlichkeit hat, beweist auch, dass die gewöhnlich Sigewins Vorgänger, Hitolph beigelegten Stücke nicht von letzterem sein können, sondern Nachahmungen einer späteren Periode (etwa aus der Zeit König Friedrichs I) sind. Aechte Hitolphs-Münzen, welche noch nicht bekannt gemacht sind, müssen in Fabrik und Ausführung den Geprägen Anno's II und Sigewins ähnlich sehen.

Ausserdem fanden sich zu hunderten die bekannten

S
Pfennige der Ottone mit COLONI, so wie deren Nach-
A
ahmungen, seltener aber die Pfennige Heinrich's II
NCA
mit COLO (Cappe Taf. XVII, N° 275), die Konrad's II
NIA+
mit dem Kopfe (ibid. Tf. IV N° 60) und die gewöhnlichen Münzen der Erzbischöfe Pillgrim und Hermann.

Maestricht.

OTTO III.

983, Kaiser 996—1002.

266. *Hs.* +OTTO+GRA D'RIX Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

Rs. ꝛ
SERTIVS
VA

Die von Herrn Dannenberg im II Bande unserer Mémoiren, Tf. VIII N° 2, publicirte MaestrichterMünze aus dem Funde von Stolpe, unterscheidet sich von obiger dadurch, dass sie die Umschrift OTTO GRA DI REX auf der Hs. hat. Beide Münzen sind von den Quedlinburgischen Servatius-

pfennigen ganz verschieden und wie der Sächsische Portaltypus nie in den Niederlanden, so kommt der Name im Felde der Rs. nie auf Münzen von Obersachsen vor. Herr Cappe indem er die Dannenbergische Münze S. 68 N° 331 aufführt, sucht auch sie nach Quedlinburg zu verweisen, ohne dafür nähere Gründe anzuführen.

Metz.

267. *Hs.* · ·ST· ·HANVS Diademirtes Brustbild linkshin.
M

Rs. ETTI
S

268. *Hs.* + S STEPHAN· · · Brustbild mit Tonsur und Krummstab.

Rs. Schwörende Hand, auf einem Kreuze liegend, neben letzterem oben A—ω, unten, links ein Stern.

Die erste Münze ist nach dem Muster eines Penny Aethelred's II oder Knuts des Grossen geschlagen, wie ihre Hs. deutlich zu erkennen giebt. Sie führt nicht den Namen eines Bischofs und scheint in die Sedisvakanz zwischen Dietrich II und Adelbero III von Luxemburg, also in das Jahr 1046 zu fallen.

Etwas jünger ist die zweite Münze. Zwar erscheint auf derselben weder ein Bischofsname, noch der des Bisthums: der Schutzpatron von Metz, so wie die Hand auf dem Kreuze, welche auf späteren Metzer Münzen so häufig sich findet, bestättigen aber wohl zweifellos unsere Bestimmung. Seinem Stile nach, möchte dieser Pfennig in die Zeit der Unruhen unter Bischof Hermann fallen und vielleicht während des Aufenthalts desselben in Italien, zwischen 1085 und 1088 geschlagen sein. De Saulcy in seinem vortrefflichen Werke: Monnaies des évêques de Metz, kannte weder diese noch ihnen ähnliche Münzen.

DIETRICH I.

965—984.

269. *Hs.* + ⱭEOⱭER···· Kreuz mit einer Kugel in jedem Winkel.

Rs. ∽ꟼIИAL Kirchengebäude mit rundem Dache.

270. *Hs.* + ⱭEOⱭE···∽ Kreuz mit einer Kugel im ersten, zweiten und vierten Winkel.

Rs. ∽P·ИⱯ Kirchengebäude wie vorher.

Auf allen diesen Pfennigen ist die Umschrift rückwärts zu lesen; auf der Rs. des letzten beginnt sie unter dem Kirchengebäude.

De Saulcy führt in seinen «monnaies des évêques de Metz», Pl. I, 1 und Suppl. Pl. I. 13» zwei schlecht erhaltene derartige Münzen auf, die er scharfsinnig für in Epinal, einem von Dietrich gegründeten Orte, geprägt, erkennt. Das deutliche SPINAL unserer ersten Münze bestättigt vollkommen diese Deutung.

Zu bemerken ist bei diesen Münzen die viereckige Form der älteren Lothringischen Gepräge, welche in Metz mit Dietrich II (✝ 1046) verschwindet.

Dietrich I war ein Vetter der Könige Otto III und Konrad II und hatte Otto II auf dessen unglücklichen Italienischen Feldzuge begleitet.

Die Gründung der Münzstätte, Epinal, war 983 durch eine Urkunde Otto's II bestättigt worden.

Auf einer in Metz geschlagenen Münze dieses Dietrich erkennt Lelewel (III, 176, Taf. XIX N° 16) in dem nicht deutlich erhaltenen Namen des Bischofs, irrig den des heil. Eucharius, welcher aber nie Patron von Metz war.

ADELBERO II.

984—1004.

271. *Hs.* + ADELBEAO PRESEV (Adelbero præsul) Haupt, linkshin.

Rf. + SAHC MAETTI∾ Kirchengebäude worin ein Kreuz.

272. *Hf.* + ADELBERO PRESVL

Rf. + METTIS Sonst wie vorher.

Beide Münzen stimmen im Typus mit dem bei de Saulcy «monnaies des évêques de Metz» Suppl. I, 20 bekannt gemachten Stücke überein; die erste hat aber die fehlerhaften Umschriften statt Adelbero Praesul und Sancta Mettis und bei der zweiten fehlt das Prädikat Sancta.

Bischof Adelbero war ein Sohn des Herzogs Friedrich vom Mossellande und der Beatrix, Schwester Hugo Capets, welcher letzterer während seiner Regierungszeit den Thron Frankreichs bestieg.

DIETRICH II.

1004—1046.

273. *Hf.* + DEODERICVS P Schwebendes Kreuz mit einem Punkte im zweiten und dritten Winkel.

Rf. MET
TİS

274. *Hf.* Wie vorher.

Rf. MAR
∴
SAL

Beide Denare stammen aus dem Funde von Zwenigorod und befinden sich in der Sammlung des Grafen A. Stroganoff.

Von Dietrich II, dem Sohne Siegfried's, Grafen von Luxemburg, welcher durch Verdrängung seines Mündels, des jungen Adelbero II, Sohnes des Herzogs Dietrich vom Mosellande, sich der Mitra bemächtigt hatte, sind keine Münzen bekannt, da de Saulcy den Pfennig, welchen er in seiner ersten Abhandlung über die Metzer Münzen (N° 7) diesem Dietrich zuertheilte, in der zweiten Abhandlung mit Recht an Dietrich III (1164—1171) verwies. Unsere Pfennige sind für die

Zeit Dietrichs I (965—984) zu jung und war zu Zeiten dieses Bischofs in der Stadt Marsal wohl schwerlich schon eine Metzer Münzstätte. Dietrich dem III unsere Pfennige zuzuschreiben, ist unstatthaft, nicht allein wegen ihres Typus, sondern auch weil der Zwenigoroder Fund keine Münze enthielt, die nach dem Jahre 1060 geschlagen sein kann.

Sehr wichtig ist die Angabe der Stadt Marsal auf einer Münze dieser Zeit. Schon de Saulcy hat durch einen in dieser Stadt geprägten Pfennig des Bischofs Hermann (1073 — 1090) die allgemein bis dahin angenommene Ansicht umgeworfen, dass Marsal erst im J. 1259 durch das Testament Ferrys III von Lothringen an das Bisthum gekommen sei. Unsere Münze ist um wenigstens dreissig Jahre älter als der Pfennig Hermann's und zeigt, dass Marsal also schon viel früher zum Bisthum Metz gehört haben muss.

Lelewel beschreibt ebenfalls den Marsalschen Pfennig, aber nach einem schlechten, bei Trzebuń gefundenen Exemplare, dessen Umschrift er irrig auf den Namen Karl's des Einfältigen bezieht, die Münze also um beinahe achtzig Jahre älter macht als sie es in der That ist [1].

Die älteste bisher bekannte Münze von Marsal theilt aber Herr de Longpérier in seinem vortrefflichen Verzeichnisse der Rousseau'schen Sammlung mit. Sie ist von Ludwig von Sachsen (876—882) geschlagen, führt auf der Hs. die Umschrift +GRATIA D—REX und im Felde LVDOVICVS, um ein Kreuz gestellt und auf der Rs. auch ein Kreuz, mit der Umschrift +MARSALLO VICO (S. 229. N° 565.)

---

[1] Numismatique du moyen-âge, Pl. VI, 25, Th. I, 104, III, 120.

Andere Metzer Münzen aus unseren Funden, von Adelbero I. (mit Kirchengebäude und OTTO in den Winkeln eines Kreuzes) und Dietrich (mit Brustbild und Kreuz) sind in de Saulcy's fleissigem Werke bereits mitgetheilt.

Namur.

ALBRECHT III.

1037—1099.

275. *Hs.* ALBERTVS Haupt des Grafen.

Rs. ·NANT··O· Lilienkreuz mit Cirkel in der Mitte und Rauten in den Winkeln.

Die Münze selbst zeigt durch ihren Stil, dass sie im Lothringischen geschlagen sein muss. Leider ist die Umschrift der Rs. auf beiden vorliegenden Exemplaren nicht deutlich erhalten, so dass sich die Münzstätte noch nicht ermitteln liess.

Graf Albrecht III von Namur folgte seinem Vater, dem berühmten Albrecht II, welcher im J. 1048 auf dem Schlachtfelde geblieben war. Er und sein Bruder Heinrich, dessen Münze wir sogleich näher betrachten werden, standen Anfangs, da sie minderjährig waren, unter der Vormundschaft ihrer Grossmutter Irmengard. Später führte Albrecht eine kriegerische und unglückliche Regierung, sogar die Errichtung eines Gerichtshofes zur Sicherung des Landfriedens, welche er um 1088 unternahm, wollte ihm nicht gelingen.

Die Widerwärtigkeiten welche er so zahlreich erfuhr, vermochten den Grafen im J. 1099, zu Gunsten seines ältesten Sohnes Gottfried, die Regierung niederzulegen. Er starb im J. 1105 [1].

---

[1] De Marne, histoire de Namur, 110 & folg.

HEINRICH,

Graf von Durbey und de la Roche 1037 —

276. *Hs.* + HEINRICVS: Haupt des Grafen.

Rs. + (OVO) NAN··· Vorstellung wie vorher.

Man sieht deutlich wie diese Münze gleichzeitig und in einem und demselben Lande mit der vorigen geschlagen sein muss. In keiner der Lothringischen Provinzen herrschten aber zu der Zeit welcher unsere Münzen angehören, hintereinander zwei Regenten der Namen Albrecht und Heinrich. Wir nehmen daher um so weniger Anstand, unsere beiden, nur in zwei Exemplaren bekannten Pfennige, den beiden Brüdern Albrecht und Heinrich, Grafen von Namur, beizulegen.

Heinrich hatte das Erbtheil seiner Mutter, die Grafschaften Durbey (Durbui) und de la Roche (im Luxemburgischen) erhalten. Er stand Anfangs mit seinem älteren Bruder nicht im besten Vernehmen und zeigte sich namentlich als ein eifriger Gegner des von Albrecht gestifteten Friedensgerichtes. Später jedoch muss er sich mit Albrecht ausgesöhnt haben, da dessen zweiter Sohn Heinrich sein Erbe ward.

Beide Münzen rühren aus derselben Münzstätte her, von welcher nur die Buchstaben NANT mit Sicherheit zu erkennen sind.

Es scheint als ob auf ihnen rückwärts: CIVIT NANOCO, Civitas Namoco, d. h. Namon, Namur zu lesen sei. Ein Merwingischer Triens von Namur zeigt die ähnliche Aufschrift NAMMVCO (Combrouse, S. 36, Serrure, Cabinet du Prince de Ligne, S. 324.)

Von dem dritten Bruder Friedrich, welcher im J. 1119 zum Bischof von Lüttich gewählt wurde und 1121 im Rufe der Heiligkeit starb, sind Münzen nicht bekannt, wohl aber vom Vater Albrecht II, von

dessen Pfennig [1] ein in Russland gefundenes Exemplar in der Kaiserlichen Eremitage aufbewahrt wird.

Remagen.

277. *Hs.* +RIGIMAGO Zwei bärtige Brustbilder.

Rs. +
SCA
COLO
+A G (rippina).

278. *Hs.* +RIGIMAGO Gekröntes Brustbild Heinrichs IV.

Rs. Wie vorher.

Dass Rigimago nichts anderes ist als die einst zu Kur-Kölln gehörige Stadt Remagen, Rheinmagen, unterliegt wohl keinem Zweifel. Sie kam später an den König und wurde im J. 1348 von Karl IV an Herzog Wilhelm VII von Jülich verpfändet. Mit der Jülichschen Erbschaft gelangte sie unter Pfälzische Hoheit und wurde erst in der neuesten Zeit mit Preussen vereinigt.

Eine von N° 278 wenig abweichende Münze hat Erbstein in seinen numismatischen Bruchstücken, S. 71, bekannt gemacht. Auch der Pfennig bei Cappe S. 123 N° 575, wenn er auch auf der Hs. statt des Stadtnamens, die Namen der Heiligen Simon und Judas führt, scheint vielleicht dieser oder wenigstens einer benachbarten Münzstätte anzugehören.

Trier.

OTTO III.

983—996—1002.

279. *Hs.* +OTTO REX. Schwebendes Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

Rs. B
TREΛER
A, Beata Trevera. Interessant wegen des verkehrten V.

Auch die Pfennige Heinrich's II mit TREVIRIS und

[1] S. unsere Zeitschrift, II, Tf. VIII N° 5.

einem Kirchengebäude auf der Rs., wie sie Herr Friedländer in unserer Zeitschrift für Münzkunde, III, S. 153 N° 35, beschreibt, sind in Russischen Funden zum Vorschein gekommen. Herr Cappe will (S. 195) diese Stücke Heinrich III beilegen: unsere Ansicht wird aber durch die gütige Mittheilung des Herrn Etatsrathes Thomsen in Kopenhagen bestättigt, welcher schreibt, dass die erwähnten Münzen in Dänischen Funden, welche vor dem J. 1030 der Erde anvertraut sein müssen, vorhanden gewesen sind.

KARL.

HERZOG VON LOTHRINGEN. 964 — 992.

280. *Hſ.* OTTO IMPERATOR. Im Felde: D
> +X
V

Rſ. + SCS PETRVS Im Felde ein kleines Kreuz, umgeben von den Buchstaben TVRIS (Treviris).

Einen Pfennig ähnlichen Gepräges führt Hr. Cappe, Tf. XX, N° 330 auf und schreibt ihn Karl dem Dicken zu. Auf der Rs. führt dieses Stück die innere Umschrift TREVRIS, welche die Legende des unsrigen erklärt.

Ist es aber möglich, dass zwei so ganz ähnliche Stücke von Karl dem Dicken (882—886) und einem Otto ausgegangen seien, also, selbst wenn wir Otto I annähmen, durch ein halbes Jahrhundert getrennt sein sollten?

Ihrem Stile nach scheinen vielmehr beide Münzen in das Ende des zehnten Jahrhunderts zu fallen; auf der Hs. der Cappe'schen, welche nicht deutlich erhalten ist, steht daher, wie der Raum zu ergänzen erlaubt, OTTO IMPERAT oder IMPERATO. Den Namen im Felde liest Hs. Cappe: Karulus: ⵌ
RAL
ƧV ; auf unserem Pfennige steht deutlich Dux Λ oder V oder vielleicht, da unser Exemplar nicht ganz deutlich ist, Dux K. Der Name

auf Herrn Cappe's Stücke dürfte daher auch wohl einen Herzog und nicht den Kaiser bezeichnen.

Nun finden wir aber in Nieder-Lothringen, dessen Hauptstadt Trier einige Zeit lang war, seit etwa 964 als Nachfolger des Herzogs Heinrich, einen Herzog Karl, Bruder des Königs Lothar von Frankreich, welcher im J. 992 starb und seinen Sohn Otto zum Nachfolger hatte.

Wir tragen kein Bedenken, die Cappe'sche Münze, so wie wegen ihrer Aehnlichkeit mit letzterer, die unsrige, diesem Herzoge Karl von Niederlothringen zuzuschreiben. Der auf diesen Geprägen genannte Kaiser Otto scheint eher der zweite (973—983) als der erste zu sein. Der dritte erhielt die Kaiserkrone erst 996, also nach dem Tode Karl's.

Diese Münzen sind die einzigen der Herzoge von Lothringen aus der Trierschen Münzstätte: Andernacher Pfennige dieser Fürsten kommen dagegen in verschiedenen Typen vor [1].

ABTEI DES HEIL. EUCHARIUS ZU TRIER.

281. *Hs.* S EVCHARIVS Brustbild des Heiligen mit Tonsur und Krummstab.

Rs. + SPERVS Zwei Hände welche zwei Schlüssel halten.

282. *Hs.* ƨ EVCHARIVƨ Brustbild wie vorher.

Rs. + ƨqERVƨ Vorstellung wie vorher.

Die Triersche Fabrik dieser Pfennige ist nicht zu verkennen: Münzen der Erzbischöfe Eberhard (1047—1066), Egilbert (1078—1101) u. a. führen dieselben Rückseiten. Eine der unsrigen ähnliche Münze mit dem verkehrt stehenden Namen des Heiligen, theilt auch Herr Bohl mit und schreibt sie, freilich mit einigem Zweifel, Bischof Albero von Montreuil (1131—1152) zu. Allein so jung scheint diese Classe von Pfennigen

[1] S. unsere Zeitschrift, III, 133 u. folg.

nicht zu sein: vielmehr gehören sie in die Mitte des eilften Jahrhunderts, wie der Fund, welchem sie entnommen, deutlich angiebt.

St. Eucharius war aus Toul gebürtig und soll Bischof in seiner Vaterstadt oder in Gran gewesen sein. Unter Julian dem Abtrünnigen erlitt er, mit vielen anderen Bekennern des Christenthums, in der Gegend von Nancy, den Märtyrertod. Später wurde Eucharius in der Trierschen Diöcese sehr verehrt, namentlich in Liverdun, welche Stadt er vor Zerstörung durch die Vandalen geschützt haben soll; seine Reliquien waren mehrere Jahrhunderte hindurch in der Pfarrkirche des heil. Petrus zu Liverdun ausgestellt. Im J. 1184 erbaute daselbst Bischof Peter von Toul dem Heiligen zu Ehren eine Kirche [1].

Auch in Trier hatte der Heilige ein nach ihm benanntes Kloster, welches schon in dem Privilegium des Königs Dagobert für die Hauptkirche von Trier, im J. 632 erwähnt wird, später aber in die Abtei des heil. Matthias verwandelt wurde [2].

Der Triersche Typus unserer Pfennige macht wahrscheinlich, dass sie in dieser Abtei geschlagen sind: vielleicht hatte dieselbe zu gleicher Zeit mit der Trierschen Abtei St. Maximin, von König Heinrich III das Münzrecht erhalten.

Verdun.

RICHARD.

1039 — 1046.

283. *Hs.* + RICHA∾ЭP'S (Richas episcopus) Schwörende Hand.

Rs. HATToNISCAƧ... (Hattonis castrum) Kirchengebäude mit fünf Säulen und rundem Dache, wovor ein spitzer Giebel.

---

[1] Dom Calmet, Histoire de Lorraine, I, 200 &.

[2] Ibid., preuves, I, 250.

Die ältesten Münzen von Verdün, welche de Saulcy und Lelewel bekannt gemacht haben, sind von dem Nachfolger unseres Richard, Dietrich und in Form und Gepräge von unserem Pfennig ganz verschieden, indem sie theils auf beiden Seiten Schrift, theils auf einer Seite ein Kreuz und auf der anderen das Haupt der Jungfrau Maria enthalten. Das Gebäude unserer Münze ist vielleicht denen des benachbarten Metz oder auch Köllnischen Stücken entlehnt.

Die Münzstätte Hattonis castel oder castrum, Hatton-Chatel war auch unter Bischof Richer (1090—1107) thätig. Die Stadt dieses Namens liegt auf einem Felsen und hatte ehemals ein sehr festes Schloss. Sie wurde im J. 1564 vom Bischofe an Lothringen abgetreten und vom Kaiser Maximilian II zu einem Marquisat erhoben.

Unbestimmte Münzstätte.

OTTO III.

983, Kaiser 996—1002.

284. *Hs.* +OTTO BIX Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

Rs. W·
VMZ
·C+

285. *Hs.* +OTTO REX. Sonst wie vorher.

Rs. +W
VMZ
• •

Eine ähnliche Münze, aus dem Funde von Obrzycko stammend, haben wir in unserer Zeitschrift Bd. IV, S. 85 N° 14 mitgetheilt, ohne die Inschrift der Rs. deuten zu können. Herr Cappe hat sie S. 41 N° 165 wiederholt und Otto II beigelegt. Auch jetzt sind wir nicht glücklicher und gern überlassen wir einem anderen die Lösung dieses Problems. Nur das steht fest, dass alle diese Münzen dem alten Lothringen angehören.

V. Schwaben.

Die Schwäbischen Münzen waren bis auf die Strassburger, in unseren Funden nicht eben zahlreich anzutreffen. Unter den unedirten ist gewiss die Herzogliche, von Ludolf, die merkwürdigste.

Ausser ihr fand sich auch die barbarische Münze mit
C C
OTTO auf der Hs. und einem Kreuze nebst unlesbarer
SI]
Umschrift auf der Rs., welche Mader,[1] Götz[2] und Beyschlag[3] Otto II und Herzog Otto von Allemannien zuertheilen, was Baron Pfaffenhoffen mit Recht zurückweist[4], so wie eine Münze Ottos I mit einer blumenartigen Figur, nebst den Buchstaben: V·VEΛI·I·· (rückwärts zu lesen) auf der Rs., offenbar von Schwäbischer Fabrik, jedoch schwerlich von einem der Alemannischen Herzöge herrührend[5].

Herzogthum.

LUDOLF.

950—957.

286. *Hſ.* ..LIVDO. Diademirtes Haupt linkshin.
Rſ. ƨ
COLOIA
ΊΤ Hälbling.

Eine höchst merkwürdige Münze, welche nur dem Sohne König Otto's I. Ludolf zugeschrieben werden kann, denn es findet sich in der Geschichte bis zum J. 1100 kein anderer Ludolf, welcher gegründetere Ansprüche auf unsere Münze machen dürfte. Das Brustbild

---

[1] Kritische Beiträge, IV, 78.
[2] Kaisermünzen, N⁰ 181.
[3] Versuch einer Münzgeschichte Augsburgs, Tf. IV, 4.
[4] Münzen der Herzoge von Allemannien, S. 19—22.
[5] Götz N⁰ 176, Pfaffenhoffen, l. c. Tf. V. N⁰ 3.

kann unserer Bestimmung nicht widerstreiten, wenn man sich erinnert, dass auf Münzen Otto's I sehr oft dessen Brustbild vorkommt, auch auf vielen gleichzeitigen Münzen, zB. denen Bernhard's I von Sachsen, Brustbilder angebracht sind. Die Münze selbst ist ein Hälbling, nur etwas dünner und breiter als die Hälblinge Otto's I, aber von etwa gleicher Schwere.

Ludolf, der Sohn Otto's I und seiner ersten Gemahlin Editha von England, wurde nach dem Tode Hermanns (am 10 Dezember 949), in den ersten Tagen des J. 950 zu Worms, von seinem Vater mit dem Herzogthume Schwaben belehnt. Bald darauf, gekränkt durch die Begünstigung des Bairischen Herzogs Heinrich, begann er seinem Vater entgegen zu handeln und verband sich im J. 852 mit Herzog Konrad von Lothringen und Erzbischof Friedrich von Mainz zu offener Empörung. Ein grosser Theil des Reiches fiel den Verbündeten zu; endlich gelang es aber Otto, den treulosen Sohn zu bezwingen, welcher sich zuletzt noch in Regensburg tapfer vertheidigt hatte. Ludolf, nachdem er sich dem Vater unterworfen, wurde am 17 December 954 auf dem Volkstage zu Arnstadt in Thüringen, seines Herzogthums beraubt. Drei Jahre später wurde er von Otto nach Italien geschickt, um König Berengar, welcher sich gegen die Deutsche Oberherrschaft auflehnte, zum Gehorsam zu zwingen. Er eroberte schnell die ganze Lombardie, starb aber mitten in seinen Siegen, am 6 September 957 zu Piumbia (in der Gegend von Novara), wie es heisst, an Gift, welches ihm Berengar hatte reichen lassen. Sein Leichnam wurde zu Mainz, in der Kirche des heil. Alban bestattet.

Unsere Münze liess Ludolf wahrscheinlich während seines Feldzuges in Lothringen schlagen. In Kölln selbst ist sie nicht geprägt; sie beweist aber wie der so beliebte Köllner Typus damals schon nachgehamt wurde.

Zwei Breisacher Denare Ludolf's hatten Götz (Kaisermünzen N° 179 und 180) und vier theils Breisacher, theils Züricher Pfennige Baron Pfaffenhoffen (Münzen der Herzöge von Alemannien, S. 12 et 13) bekannt gemacht.

Augsburg.

Augsburgische Pfennige fanden sich von König Heinrich II, (Beyschlag Tf. I. N° 6), so wie von den Bischöfen Ulrich (923 — 972) und Ludolf 988 — 996), wie solche bei Beyschlag, Versuch einer Münzgeschichte Augsburgs im Mittelalter, S. 10 bis 12 bekannt gemacht sind.

Ausserdem sind noch folgende Augsburger Gepräge aufzuführen:

SIEGFRIED.

1000 — 1006.

287. *Hf.* :∽IꞒEFRIP∽̄.EP∽ (rückwärts) Kreuz mit drei Kugeln im ersten, einem Dreieck im zweiten und dritten und einem Ringel im vierten Winkel.

Rf. ĀVGV∾TΛ CIVI Kirchenportal mit Kreuz, worin VVI.

288. *Hf.* .∽IGEFRID∽ EP∾ (rückwärts) Schrägkreuz mit drei Kugeln im oberen, einem Dreieck in jedem der Seitenwinkel und einem Ringel im unteren Winkel.

Rf. Wie vorher.

Eine ähnliche Münze dieses Bischofs, von welchem Beyschlag in seiner Augsburgischen Münzgeschichte keine einzige beizubringen vermochte, ist von uns früher schon mitgetheilt worden [1]. Der Münzmeister WI

---

[1] Zeitschrift, III, S. 186 N° 38.

erscheint auch auf Pfennigen von Ludolf, dem Vergänger Siegfrieds, so wie auf denen seines Nachfolgers Bruno [1].

BRUNO von Bayern.

1006—1029.

289. *Hſ.* Breites Kreuz, in dessen jedem Winkel ein von drei Punkten begleitetes kleines Dreieck. Auf dem Kreuze:

+
E
BRVHO
E
+ (Bruno episcopus.)

Rſ. AVGSTA.CIV Portal, worin IMMO.

Einen ähnlichen Pfennig dieses Bischofs, Bruders und Kanzlers König Heinrichs II, führt Beyschlag [2] auf, jedoch mit dem auf Münzen der Bischöfe Ludolf (688 — 996) Siegfried (996 — 1106) und unseres Bruno ausschliesslich erscheinenden Münzmeisternamen: VVI. Der Münzmeister IMMO kommt ausser auf den unsrigen, auf den bis jetzt bekannten Augsburger Denaren nicht vor.

Ausser diesen beiden Münzmeistern erscheinen auf Bischöflich Augsburgischen Geprägen nur noch EИC, ENCI (Engi, Engilbert?) zur Zeit Ulrichs (923—973) und Heinrichs I (973—981), so wie AZO unter Ulrich und Eberhard (1029—1047). Vielleicht muss man aber zwei Münzmeister dieses Namens (wahrscheinlich Italiener) annehmen, da zwischen ihren Münzen ein Zeitraum von 56 Jahren liegt.

---

1 Beyschlag, S. 11—13.

2 Versuch einer Münzgeschichte Augsburgs, Tf. I N⁰ 14.

EBERHARD.

1029 — 1047.

290. *Hs.* ꟼPꟼRHAT ꟼPꟼ (Eperhart Eps.) Kreuz, in dessen Winkeln die Buchstaben C И Λ ⴳ (Kuon, Kuonradus.)

Rs. ·AVGωTA CIVI Portal von fünf Säulen, mit einem Kreuze geschmückt.

291. *Hs.* ·ꟼPꟼRHARTꟼPω Sonst wie vorher, aber um das Kreuz vier Punkte.

Rs. AVGωTA CIV Kirchenportal wie vorher.

Zwei abweichende Münzen dieses Gepräges sind in unserer Zeitschrift, III, S. 187 N° 39 und 40 beschrieben; eine von ihnen ist in Lievland gefunden. Die Pfennige dieses Bischofs welche Beyschlag anführt [1], haben andere Typen.

Das KVON kann sich nur auf Konrad II beziehen und da derselbe im J. 1039 starb, müssen unsere Münzen vor oder spätestens in diesem Jahre geschlagen sein.

---

292. *Hs.* + · ·SC· ·MARIA Kopf mit Schleier, linkshin.

Rs. + AVGVSTA CIV Der Augsburger Dom.

Ein ähnliches Stück haben wir bereits früher bekannt gemacht [2]. Das vorliegende ist aber jünger und fällt in die Zeit Heinrichs III, vielleicht in die Sedisvakanz nach dem Tode Bischof Eberhards, im J. 1047. Der Typus ist interessant für die damalige Architektur.

Breisach.

OTTO III.

983, Kaiser 996 — 1002.

293. *Hs.* +IIOTTO∴UIII+ Kreuz mit Є im ersten und + im vierten Winkel.

---

[1] L. c. S. 14.

[2] Zeitschrift, l. c., S. 187 N° 41.

Rs. ·ꝛ·
BRIIS·E
ꟸ·

294. ++IIOTTOIIU+III Sonst wie vorher.

Beide Pfennige sind wahrscheinlich Nachahmungen dessen, den wir in der Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, III, S. 188 N° 42 beschrieben und Otto I beigelegt haben. Sie zeigen die breite und dünne Schwäbische Fabrik und mögen zur Zeit Otto's III geschlagen sein.

Herr Cappe führt zwei ähnliche Stücke mit den Umschriften OT+TO D G IM und
OTTO D GRA IMPR unter Otto II auf [1], was wir theils wegen der Leichtigkeit dieser Stücke, theils wegen des wenig sorgfältigen Gepräges nicht billigen möchten. Wenn Herr Leitzmann in seiner Beurtheilung der Cappeschen Schrift unter BRIISIA — Brescia in Italien verstehen will, so ist dies bei unseren ächt Deutschen Münzen ein wohl nicht recht begreiflicher Irrthum [2].

Bruchsal.

295. *Hs.* BRVOC
S ; in den Ecken die Buchstaben
E|P|G|S

Rs. O+PGISIIZIEIS+ (rückwärts gelesen) Im Felde Kreuz mit drei in einander geschobenen Halbmonden im vierten Winkel.

Eine ähnliche Münze, aber mit +OTGERVS I··SR·I auf der Rs. s. bei Grote, Blätter für Münzkunde, III Tf. XIV N° 193.

---

1 S. 41 N° 163, 164.
2 Numismatische Zeitung, 1849, N° 7.

Nach einer vorliegenden, sehr treuen Zeichnung, deren Mittheilung wir dem Beamten des Königl. Dänischen Münzkabinetes Herrn Laessöe verdanken, erscheint auf der Hs. dieses Exemplares BRVOC—SE LIA.

Auf der unsrigen ist der Name Otgerus nicht herauszulesen; vielleicht steht auf ihr eine verstümmelte Nachahmung des Köllnischen Titels Pacis mater?

Leichter zu erkennen ist dagegen die Hs., welche deutlich den Namen der Münzstätte BRVOCHS, Bruchsal, enthält. Die Buchstaben EP S-G möchten wir Episcopus Sigbotus deuten; dieser Bischof Sigbot von Speier, welcher von 1039 bis 1051 regierte, hatte im J. 1050 Bruchsal von Kaiser Heinrich III zum Geschenk erhalten [1] und in die Mitte des eilften Jahrhunderts fällt offenbar dieser Pfennig.

Was das Otgerus des Thomsenschen Exemplares bedeute, vermögen wir nicht zu entscheiden. Unter Sigbot's Nachfolgern kommt kein Bischof dieses Namens vor. Sollte er sich vielleicht auf einen Schutzvoigt beziehen? Andere Stücke mit dem Namen Otgerus sind bei Grote, l. c. N° 191 und 192 abgebildet; ersteres führt den Typus von Kölln aus der Zeit Erzbischof Pillgrims, mit der Legende COLONIA INVICTA auf der Rs. Endlich führen wir mit demselben Namen Otgerus noch folgende, ebenfalls in Russland gefundene räthselhafte Münze an:

296. *Hs.* ERINVSMΨO· ·AR. Im Felde: BROPH und in jedem der Winkel des auf diese (Ш / V / HS) Weise gebildeten Kreuzes ein Ringel

Rs. + OTGDRVS CIOR E· ·H Kreuz in dessen Winkeln: ER | HA | ON | IS

[1] v. Berstett, Münzgeschichte des Zähringisch-Badenschen Fürstenhauses, S. 94.

Sollte nicht die Aufschrift der Hs. eine Verstümmelung unseres BR$\overset{\equiv}{\underset{S}{V}}$OC sein?

Noch ist zu bemerken, dass in dem ersten Hefte der Revue belge, 1849, drei ähnliche Münzen abgebildet sind, welche dort nach Brüssel verwiesen werden und auf denen man sogar den Namen der heiligen Gudula erkennen will. Wir sind nicht im Stande, solchen Erklärungsversuchen beizustimmen.

Diese Pfennige und das vom fleissigen Berstett (a. a. O.) beschriebene Goldstück vom J. 1722 sind bis jetzt die einzigen bekannten Bruchsalschen Münzen.

Konstanz.

OTTO III.

983, Kaiser 996—1002.

297. *Hs.* + IMPE (rator), rückwärts. Im Felde ein Kreuz, dessen Enden durch die Buchstaben OTTO gebildet werden.

Rs. (C)O(nstan)TIA, rückwärts (Constantia). Kirchenportal mit vier Säulen.

Eine ähnliche Münze dieser Stadt hat bereits unser verehrter Mitarbeiter Herr Dannenberg im II Bande dieser Memoiren, S. 101, bekannt gemacht. Dieselbe zeigt ein dem unsrigen ganz entsprechendes Gepräge und die Umschriften: IMPER (ator) und (Con) STANTIA, beide rückwärts. Eine Abbildung wahrscheinlich derselben Münze s. bei Cappe, Tf. XVIII N° 303.

Noch befand sich in demselben Funde, welchem obige Münze angehörte, ein ähnlicher, schlecht erhaltener Pfennig, mit einem Krückenkreuze statt des monogrammatischen, welcher sich ebenfalls auf die Münzstätte Konstanz unter Otto III beziehen lässt.

RUTHARD.

1018 — 1020.

298. *Hs.* ···PS R—VOD··· Infulirtes Haupt des Bischofs, linkshin.

Rs. ···ANTIA C·· (Constantia civitas) Gebäude mit glockenähnlichem Thurme.

Die älteste bekannte Münze dieses Bisthums. Wir haben sie schon früher als Nachtrag zu v. Berstetts Münzgeschichte des Zähringisch-Badenschen Fürstenhauses aufgeführt [1].

Eine ähnliche ist von Thomsen bei Grote [2] und darauf von Meyer [3] bekannt gemacht. Sie hat aber ein kleineres Brustbild als die unsrige und auch ein etwas abweichendes Gebäude auf der Rs.

Strassburg.

WIEDEROLF.

979 — 997.

299. *Hs.* REX OTTO Gekröntes Brustbild rechtshin.

Rs. +WIDEROLDVS EP Kirchenportal mit zwei Pforten und einem runden Fenster; darüber zwei Kugeln.

Die in v. Berstett's verdienstvoller Münzgeschichte des Elsasses aufgeführte Münze dieses Bischofs weicht von der unsrigen nicht allein durch ihr im Allgemeinen etwas verschiedenes Gepräge, sondern auch dadurch ab, dass sie auf der Hs. die Umschrift OTTO REX zeigt. Unser Pfennig muss vor der im J. 996 erfolgten Kaiserkrönung Otto's geschlagen sein.

Uebrigens widerlegt dieser Pfennig am besten die von Herrn Cappe in seinem anerkennungswerthen

---

[1] S. Bd. I, S. 213.

[2] Blätter für Münzkunde, III, S. 144, Tf. IV N° 56.

[3] Die Bracteaten der Schweiz, S. 55, Tf. III N° 152.

Buche: die Münzen der Deutschen Kaiser und Könige, S. 71 ausgesprochene, jedoch nicht durch Gründe belegte Ansicht, als ob die von uns in der Zeitschrift für Münz-Siegel- und Wappenkunde Bd. I, Tf. II. N° 3 publicirte Strassburger Münze, welche übrigens von N° 338 des Herrn Cappe ganz verschieden und auch nicht, wie letzterer gethan hat, mit derselben zu verwechseln ist, Otto III angehöre, wohingegen wir sie Otto I zugewiesen hatten.

Das auf diesem Pfennige erscheinende Brustbild ist ungekrönt—wie denn überhaupt keine einzige Münze Otto's I mit einem gekrönten Haupte nachweisbar sein dürfte—auch ist es viel roher und offenbar weit älter als das Bild auf dem Gepräge Wiederolfs, welches letztere den König mit der Krone zeigt, die wir zuerst auf Otto's III Pfennigen finden und welche fast auf allen Stücken seines Nachfolgers Heinrich's II angebracht ist. Dazu kommen noch die so ganz verschiedenen Kirchenportale auf beiden Münzen—kurz jeder aufmerksame Münzforscher muss eingestehen, dass die beiden, bezeichneten Pfennige von einem und demselben Könige Otto nicht herrühren können.

Ausserdem fanden sich an Strassburger Münzen noch Pfennige Heinrichs II mit bestrahltem Brustbilde, rechtshin und einem Kirchengebäude mit spitzem Dache auf der Rs., s. Tf. V N° 81 bei Cappe, wo aber dieser Pfennig irrig Heinrich III beigelegt wird, welchem er doch, seines alten Stiles wegen, nicht angehören kann. Ferner von Konrad II mit dem gekrönten Brustbilde linkshin und ⚜A⚜
R
TIGNA
E
N nebst zwei spizzen Kirchendächern neben dem untersten N, s. Cappe, Tf. IV N° 63, auch mit Kreuz und Bischofsstab

oben und zwei Lilien unten neben der Schrift, was auf eine Betheiligung des Bischofs an dem Münzrechte des Kaisers zu Strassburg zu deuten scheint. Von Heinrich III fanden sich Stücke mit dem Brustbilde von vorn und der Schrift zwischen vier Thürmen auf der Rs., Cappe, Tf. VIII, 113, so wie mit Krone auf der Hs. und Schrift zwischen vier Sternen auf der Rs., s. Berstett Tf. VII, 113, Cappe, Tf. V. N° 80.

Zähringen.

BERTOLD I.

— 1077.

300. *Hs.* + HENRICVS REX Gekröntes Haupt mit Kreuzscepter rechtshin.

Rs. + BERTOLDVS Krückenkreuz mit Kugel in jedem Winkel.

Schon die der viereckigen sich annähernde Form dieses merkwürdigen Stückes, weist es nach Schwaben und zeigt, dass es dem bekannten Ahnherrn des Badenschen Hauses, Bertold I angehöre. Es ist um so wichtiger als die ältesten sicheren Münzen dieses alten Fürstenhauses, so viel bekannt, erst von Karl von Baden (1453 — 1475) herrühren, da die Bestimmungen der Münzen, welche Freiherr v. Berstett nach Appel und Renesse, unserem Bertold als Herzog von Kärnthen und Rudolph von Zähringen, Bischof von Lüttich zuweist, [1] noch grossen Zweifeln unterworfen sind.

Unser Pfennig zeigt das Brustbild Heinrich's III, ehe derselbe zum Kaiser gekrönt wurde, muss also vor 1047 geschlagen sein. Bertold, Graf vom Breisgau

[1] Münzgeschichte des Zähringen-Badenschen Fürstenhauses, S. 4.

führt auf ihm gar keinen Titel; den Herzoglichen konnte er auch erst annehmen, als er im J. 1057 durch die Kaiserin Agnes, Vormünderin ihres Sohnes Heinrich's IV, zur Entschädigung für das ihm von Heinrich III schon 1052 versprochene, aber vorenthaltene Schwaben, das Herzogthum Kärnthen, nebst der Mark Verona erhielt. Diesen Titel behielt Bertold auch nachdem ihm König Heinrich IV im J. 1070, die gedachten Besitzungen wieder genommen hatte, und führte ihn bis zu seinem Tode, im J. 1077 der ihn ereilte aus Kummer, seine Lande durch die Truppen König Heinrich's IV verwüstet zu sehen. Den Titel eines Herzogs von Zähringen nahm erst Bertold's I Enkel, Bertold III, an.

Zürich.

HEINRICH II.

1003, Kaiser 1014—1023.

301. *Hs.* HEINRICVS REX Diademirtes Haupt rechtshin.
Rs. TVRE|CEITA··· Drei in Form eines Sternes übereinander gelegte Lanzen, an deren Enden die Buchstaben der Umschrift TR|ET, befestigt sind.

Eine Abbildung dieses Pfennigs nach einem schlechten Exemplare des Egersunder Fundes, bei Grote, III. Tf. IV, 75.

Der Typus der Rs. ist sonst auf Züricher Münzen nicht bekannt, das Haupt des Königs verräth aber denselben Stempelschneider, von dem auch die folgenden Stücke herrühren. CEITA··· ist nur eine Entstellung von Civitas.

302. *Hs.* HEINRIC—IMP Gekröntes Haupt rechtshin.
Rs. TR··M zwischen zwei Linien, darüber eine zweigartige Verzierung.

303. *Hs.* ···INICVS··· Gekröntes Haupt.

Rs. +TVRƎCVM $\overset{\text{V}}{\text{O}}$ (Civitas.) Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

Leider sind auch diese drei merkwürdigen Stücke nicht vollkommen gut erhalten, namentlich ist die für die Bestimmung freilich besonders wichtige Rs. der ersten beiden undeutlich. Die Aufschrift TVREC, im Felde zwischen zwei Streifen, nebst zweigartigen (an einen Palmbaum erinnernden) Verzierungen darüber, findet sich namentlich auf Züricher Pfennigen Otto's [1] so wie des Alemannischen Herzogs Burkhard's II (954—973). Auf unserem, offenbar weit späteren Pfennige, erscheint freilich dieselbe Vorstellung, aber nicht die Schrift TVR EC, sondern TR··M, etwa TRGVM, für Turegum.

Deutlich hingegen zeigt die dritte Münze den Namen der Stadt. Sie ist etwas kleiner als die erste. Alle drei sind von derselben Fabrik und wurden auch beisammen gefunden. Ihrem Stile nach möchten sie eher Heinrich II als Heinrich III angehören. Sie wären demnach bis jetzt die einzigen Züricher Stücke mit dem Namen dieses König's und auch die einzigen mit dem Brustbilde eines König's, da auf den kleinen Brakteaten Karl der Grosse mehr als Heiliger, denn als Fürst angebracht ist.

VI. Bayern.

Die Denare der Bayerschen Heinriche sind in den Russischen Funden nicht selten, namentlich kamen sie vor in dem Polnischen Funde, so wie in dem Oranienbaumer. Aus der nicht unbedeutenden Anzahl der vorliegenden Stücke, lässt sich nicht unschwer feststellen,

---

[1] Meyer, die ältesten Münzen von Zürich, Tf. I N° 1 u. 4.

welchen der gleichnamigen Herzöge die einzelnen Stücke beizulegen sind. Einen sicheren Anhaltspunkt gewähren allein die Pfennige mit dem Königlichen Titel, welche sämmtlich Heinrich II angehören, also zwischen 1002 und 1005 so wie nach der Entfernung Heinrich's V im J. 1009 und vor der Kaiserkrönung Heinrich's 1014, geschlagen sein müssen. Offenbar jünger als diese, mit dem Königlichen Titel versehenen Gepräge, sind diejenigen, auf welchen Name und Titel des Herzogs, innerhalb eines Kreuzes stehen. Dieser Typus wurde von Bischof Bruno von Augsburg, welcher von 1006 bis 1029 den Krummstab führte, nachgeahmt und muss daher zu derselben Zeit oder etwas früher in Regensburg aufgekommen sein. Da nun auf allen Königlichen Pfennigen Heinrich's der ältere Typus mit dem kleinen Kreuze erscheint, dürfte es ziemlich sicher sein, dass die Denare des neuen Typus von Heinrich V, welcher in Bayern von 1005 bis 1009 und von 1017 bis 1027 herrschte, ausgegangen seien. Von Heinrich VI sind Regensburger Pfennige, auf denen zugleich der Name seines Vaters Konrad's II angebracht ist, bekannt und weiter unten beschrieben; sie zeigen, dass der alte Typus mit dem niedrigen Kirchenportale damals nicht mehr zur Anwendung kam. Heinrich's VII Münzen darf man daher unter diesem Typus nicht suchen.

Es bleibt also nur noch übrig, die Münzen der drei ersten Heinriche und die Heinrich's IV, vor seiner Krönung zum Könige, zu bestimmen. Für die Gepräge Heinrich's III bietet sich kein hinlänglicher Anhalt dar: vielleicht hat der junge Fürst während seiner so kurzen Regierungszeit das Münzrecht gar nicht ausgeübt. Die Münzen der übrigen drei Heinriche lassen sich dagegen nach ihrer Schwere und Grösse, zum Theil auch nach den darauf vorkommenden Münzmeisternamen, classificiren.

HEINRICH I.

947 — 953.

Diesem Herzoge gehören die grössten und zugleich die schwersten Münzen an: die vorliegenden wiegen im Durchschnitt $\frac{35}{96}$ Solotnik oder $1\frac{11}{20}$ Pariser Grammen. Wir führen von ihnen folgende ganze Pfennige auf.

1. Vom Münzmeister ECC.

Hſ. Bei N° 304 ⸭, bei N° 305 und 306 ⸭, bei N° 307 ⸭.

Rſ. Das Portal.— Umschriften:

	Hſ.	*Rſ.*	
304.	•HEIMRCV∽ DV+	REONA CIVITA∽	ECC
305.	HINIAICV∾ DVX	R·ONA CIVITA∽	ЄCC
306.	HENRICV∾ DVX	RECONA CIVTA∽	ECC
307.	•HEINRICV∽ DVX	REQNA CVITA∽	ECC.

2. Vom Münzmeister ELLN.

Hſ. Bei N° 308, wie N° 304, bei N° 309 und 310, wie N° 305, bei N° 311 ⸭, bei N° 312 ⸭.

Rſ. Portal. — Umschriften:

	Hſ.		*Rſ.*	
308.	+•HERV∽I	ƆV+·	REGINA CIVITA∽	ELLN
309.	HENRICVS	DVX		ELIN
310.	oHEINRICV∽	IVX	REGINA CIVITAS	ELLN
311.	+•HENRCV∽	IƆV·	RECINA CIVITA∽	ELLN
312.	•HEIMRICVS	DVX	REGIN·A CIVITA∽	ELIIN

3. Vom Münzmeister ENC.

Hſ. ⸭.

Rſ. Portal. — Umschriften:

	Hſ.	*Rſ.*	
313.	HEIMRICVS DVX	REGINA CIVITA∾	ENC

Demselben Münzmeister gehört auch der unten aufgeführte Hälbling an.

4. Vom Münzmeister ERC.

Mit ⸭ auf der Hs.—Umschriften, sämmtlich rückwärts gestellt:

	Hs.	*Rs.*	
314.	·HEINRICVS· DVX	REGINA CITAS	ERC

5—8. Von den Münzmeistern
IIVAL, MA., MRO und RIN.

Mit ⁜ auf N° 315, ⁜ auf N° 316, ⁜ auf N° 317 und ⁜ auf N° 318. — Umschriften:

	Hs.	*Rs.*	
315.	·HEINRICV∽ DVX	REGINA CIVIT·AS·	IIVAL
316.	+HEN∾IV∾V	RIII.·.NIIII∽A	MA.
317.	HVNICV∾ DVX	IAGII.·.CIVIV∾	MRO
318.	⁖HEINRVCV2 DVX	· · ·SEV ODDTV∽	RIN

Die drei letzten Münzen sind schon mehr oder minder barbarisirt.

9. Vom Münzmeister SIC.

Mit ⁜ auf N° 319, ⁜ auf N° 320, bis 322, ⁜ auf N° 323 und ⁜ auf N° 324.— Umschriften:

	Hs.	*Rs.*	
319.	HINRICV∾ DVX	REGINA CIVTA∽	∾IC
320.	HINRICV∾ DV·X	REGINA CIVITA∽	∾I·C
321.	HENRICV∾ DVX	RIGNA CVITA∽	∾IC
322.	·HENRICV∾ DVX	ERGNA CVITA∽	∾IC
323.	+HENRCV∾ D. (rückwärts)	IECINA CIVITAS	∾IC
324.	HENRICV∾ DVX	RIGNA CVITA∽	∾IC

Zu diesen Pfennigen kommt noch folgender Hälbling:

325. *Hs.* ×ꟻNGIↃV∾CV· (Henricus Dux) Kreuz, mit ▾ in jedem Winkel.

Rs. ↃE—·N CIAIV∾· (Regina civitas) Kirchenportal, worin ENG (rückwärts). Heller. (Bei Rostow gefunden. Gräfl. Stroganoffsche Sammlung.)

So gewöhnlich die ganzen Denare der Bayerschen Herzöge sind, so selten finden sich die halben. Vorliegendes Stück wiegt $\frac{4}{5}$ Pariser Grammen, kann also nur Heinrich I zugewiesen werden, da das Durchschnittsgewicht von sechszehn auf der Eremitage befindlichen Denaren dieses Herzogs $1\frac{11}{20}$ Par. Gr. beträgt. Auch

findet sich auf Münzen **Heinrich's I** (wie auch auf denen seiner Nachfolger) der Münzmeister ENG (ilbert?)

Die durch Unwissenheit der Stempelschneider verdorbene Umschrift ist auf den ältesten Bayerschen Münzen nichts seltenes.

Eine ähnliche Münze hat Becker (200 seltene Münzen des Mittelalters, S. 56, N° 88) irrig nach Oesterreich verwiesen. Ioachim (Groschen - Cabinet, Bayern, Tf. IV, 211), theilt einen Obol des Münzmeisters ECC mit und legt ihn **Heinrich II** bei. Auch Mader (Beiträge, IV, Tf. II, S. 70) giebt einen solchen Obol, des Münzmeisters SIC (Sico, Sigfried?) und schreibt ihn **Heinrich II** oder seinem Sohne **Heinrich IV** zu. Zugleich erwähnt er einen ähnlichen Obol des Münzmeisters ELLN. Alle diese Münzen scheinen jedoch, ihres Gewichtes wegen, von **Heinrich I** zu sein. Der Obol mit ECC ist vielleicht eine Art Probestück (pied-fort) da er das Gewicht der Denare hat und sehr dick sein muss.

HEINRICH II.

955 — 995.

Die Münzen **Heinrich's II** sind kleiner als die seines Vorgängers: auch wiegen sie nur im Durchschnitt $\frac{30}{96}$ Solotnik oder $1\frac{7}{20}$ Pariser Grammen.

Sie haben auf der Hs. N° 326 ⁜, N° 327 ⁜, N° 328 ⁜.—Umschriften:

	Hs.	*Rs.*	
326.	·HENRIƆIV∾ DVX (rückwärts.)	REGNAI CVITA∾ (rückwärts.)	ENC (desgl.)
327.	·HEИPICV∾·ƆVX (Desgl.)	REGINA CIVITA∽	V··C
328.	✤·HENPICV∾ ·ƆVX:	REGINA CIVITAS	VI·IC

OTTO I.

977 — 982.

329. *Hs.* +∴ OTTO DV·X Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

Rf. REOИ CIVITAꟹ Kirchenportal, worin ƧICI.

Ferner folgende, nur durch die Umschriften verschiedene Stücke:

	Hf.	*Rf.*	Münzmeister.
330.	+·.·OTTO ƆD·VX	HVJIVICTVƧ	VVC
331.	+·.·OTTO ƆD·VX·.·	HE· ·IVIVICTV∾I	WO
332.	+·.·OTTO DVX·.·	NADƆAIA∾	WI
333.	+·OTTO DVX·	NAPCIVITA∾	WIL

Hiervon befinden sich N° 331 und 332 in der Eremitage, die übrigen in der v. Reichelschen Sammlung.

Auffallend ist, wie alle Münzen dieses Herzogs im Gewichte gering sind, sie wiegen $\frac{9}{10}$ bis $\frac{19}{20}$ Pariser Grammen, also fast nur zwei Drittel des Gewichtes der Pfennige seines Gegners Heinrich's II. Heinrich's IV Gepräge sind nicht schwerer und erst der fünfte Heinrich hat den Münzfuss wieder erhöht.

Die Prägestätte der ersten Münze, Reona, Regina Civ., Regensburg, ist deutlich, dagegen die Umschriften auf den Rückseiten der vier letzteren Münzen manche Schwierigkeit darbieten. Auf N° 330, und 331 scheint H, HE INVICTVS zu stehen, was aber doch nichts anderes sein kann als eine Verstümmelung des Stadtnamens und des Wortes CIVITAS, welches bei N° 333 ganz deutlich ausgeschrieben ist. Was soll aber das NAP oder NAD vor diesem Worte, auf den beiden letzten Münzen bedeuten? Eine mit diesen Buchstaben beginnende Stadt ist weder in Bayern, noch in Schwaben, welches Herzogthum Otto bereits seit 973 besass, zu finden. Für eine Verstümmelung von Reona, Regina möchten wir diese Sylbe nicht nehmen. Mögen die Bayerischen Numismatiker und Geschichtsforscher sich dieser Frage annehmen.

Die Münzmeister Otto's sind Wo und Wil (helm?), welchem letzteren auch die im Groschencabinet, Tf. II N° 14 abgebildete Münze angehört und der auch noch

auf den Bayerischen Geprägen König Heinrich's II erscheint.[1]

Eine andere, in Lievland gefundene Münze dieses Otto, führt Herr Prof. Kruse in seinen Necrolivonicis, S. 17 N° 16, auf.

HEINRICH IV.

A. Als Herzog, 995—1002.

Seine Münzen sind noch kleiner und wiegen im Durchschnitt nur $\frac{22}{96}$ Solotnik oder etwa 1 Pariser Gramme, folgen also der von Otto I eingeführten Herabsetzung.

Auf N° 334 und 335 erscheint: ⁜, auf N° 336 und 339: ⁜, auf N° 337: ⁜ und auf N° 338 ⁜. Umschriften:

	Hs.	*Rs.*	Münzmeister.
334.	·HENRICV∾ DVX	RONA CVITAS	ECCI
335.	+·HEИCVω DVX·	RIONA CVITAω	EI·И
336.	HƎNRICV D∾V(rückw.)	REGNV CIA·TAƧ	ENC
337.	HƆИRICEV∾ DV+	DEGNV CAITA·Ƨ (rückw.)	ƆNƎ
338.	HENRCV D··VX	DEGINV9AITA·∾ (rückw.)	ƆNƎ
339.	HCI∾NCIA+	Barbarisch.	RIC

B. Als König und Herzog, 1002—1005 und 1009—1014.

Mit ⁜ auf N° 340, ⁜ auf N° 341 und 342 und ⁜ auf 343.—Umschriften:

	Hs.	*Rs.*	Münzmeister.
340.	✝HЄINRICV∾ RЄX	RGЄOINA·CIVITAS	ANΣ
341.	✝H·CINħTCVωRCX	✝CRANDA CIAITAS	HECIL(rückw.)
342.	✝HCNRICVS RAEX	CPAMPA CITITAS	HƎCII (rückw.)
343.	·✕HЄIИNRTCVωRCX	RCTNA CIVITIAƧ	IƆDIS

Verschiedene andere Münzen König Heinrich's, als Herzogs von Bayern, hat Herr Cappe unter N° 350 bis 357 beschrieben; sie zeigen die Münzmeisternamen HECIL, Hezel, Heinrich, wie auf unseren N° 341 und 342, VVIV, IC·CI, ANN und ECC. Die Umschrift von

[1] S. Groschen-Cabinet, Tf. II N° 17.

N° 352, CPAMPⱯ CIⱯITAS nimmt Herr Cappe für Kamba, Chamb, am Rhein, wo Konrad II im J. 1024 zum König (nicht wie Herr Cappe sagt, zum Kaiser) gewählt wurde. Indessen dürfte in dieser Stadt schwerlich damals eine Münzstätte, am wenigsten eine solche, welche nach Regensburger Typus münzte, gewesen sein und sind gewiss die Aufschriften CPAMPA, CRANDA, für Verstümmelungen von Reona, Regina civitas zu nehmen.

Die Regensburger Münzen mit dem gekrönten Brustbilde Heinrich's II, welche Herr Cappe (N° 496—498, 508 und 509) irrthümlich Heinrich III zuweist, sind von ersterem als König geschlagen, haben daher nicht den Herzoglichen Typus. Sie fallen vielleicht in die Jahre, in welchen Heinrich das Herzogthum nicht besass und stammen aus der Königlichen Münzstätte zu Regensburg. Einige von ihnen führen den Kaiserlichen Titel; auch theilt Herr Cappe (N° 510) noch eine derartige Münze mit, auf welcher das Haupt des Kaisers belorbeert vorgestellt ist.

HEINRICH V.

1005—1009 und 1017—1027.

Schon vorher haben wir bemerkt, dass diesem Herzoge die Münzen des neueren Typus, mit der Inschrift innerhalb eines breiten Kreuzes, angehören müssen. Das Gewicht dieser Pfennige beträgt durchschnittlich $\frac{22}{96}$ Solotnik (etwa $1\frac{6}{20}$ Par. Gr.); sie sind daher um ein weniges leichter als die Münzen Heinrich's II, dagegen bedeutend schwerer als Heinrich's IV Gepräge, scheinen jedoch dafür nicht ganz den feinen Gehalt zu haben wie letztere.

Ein ziemlich grosser Theil dieser Münzen zeigt etwas verstümmelte Umschriften, was vielleicht die Folgerung erlaubt, dass solche Stücke im Feldlager des unruhigen Herzogs und zwar von sehr ungeschickten Münzmeistern, in der Eile geschlagen wurden.

Auf allen diesen Münzen ist in den Winkeln des grossen Kreuzes auf der Hs. ein Dreieck, worüber drei Punkte, angebracht. Auf der Rs. steht das Portal, wie gewöhnlich. — Umschriften:

	Hs.	*Rs.* Umschrift.	Münzmeister.
344.	⁜ ɑ ЯИIЭH V X	DIOCIΛTIOTN	CONRI
345.	⁜ CI HCINBI V X	FRC—CNOCIΛIL·	ECCH (rückw.)
346.	+ ɑ HCIИBI V X	CICITVBΓƆNIƆ	OCII
347.	+ Λ IHCINPI V X	CИƆHORTNVƆIƆ	OCH (rückw.)
348.	+ ɑ ЯИIƆH V +	CIVIT·UV·IƆIC	IƆO
349.	⁜ D HЄINRI V ·X·	FRC—CNOCIΛIL	OHƆƆƆ

Von den Münzmeisternamen ist nur Conrad, auf N° 344 deutlich zu erkennen.

Obigen Pfennigen, welche sich theils in dem Münzkabinet der Kais. Eremitage, theils in dem des Herrn

v. Reichel befinden, fügen wir noch zwei seltene Hälblinge der Reichelchen Sammlung hinzu. Sie haben den Schlag der Pfennige und die Umschriften:

	Hs.		*Rs.*
350.	I M HCNBC Λ V	RNCNCVΛ	+AZO+
351.	I M HCNBIC Λ V	RCCN CIVIT	+CCCHO

Mit diesen Münzen schliesst der alte Regensburger Typus: die oben erwähnten Münzen Heinrich's VI sind schon ganz anders und die Gepräge Heinrich's VII muss man bereits unter den schönen und zierlichen, leider aber meist ganz stummen, halbbrakteatenförmigen Stücken aufsuchen. Die Regensburger Pfennige welche man Herzog Konrad (1049—1053) bisher zugewiesen hat, dürften nur rohe Stücke eines der älteren Heinriche sein.

Eichstädt.

HEINRICH IV.

1056 Kaiser 1084—1106.

352. *Hs.* +HENIRICH Mit spitzer Krone bedecktes bärtiges Haupt.

Rs. DEICHωTAT Kirchengebäude mit drei Thürmen.

Eichstädt, im Nordgau gelegen, wurde im J. 741 oder 745 durch den heiligen Bonifacius zu einem Bisthum erhoben und vom Grafen Suigger, so wie im J. 1261 vom letzten Grafen von Hirschberg, Gebhard, mit bedeutenden Gütern beschenkt. Bereits im J. 908 hatte König Ludwig dem Bischof Erchambold die

Erlaubniss ertheilt, die Stadt mit Mauern zu umgeben, so wie daselbst einen Zoll und eine Münze anzulegen. Durch den Reichsdeputationsbeschluss vom 25 Februar 1803 wurde das Bisthum säcularisirt; 1817 kam es an das Haus Leuchtenberg mit dem Titel eines Fürstenthums.

Die sicheren bis jetzt bekannten Münzen Eichstädts beginnen erst mit dem funfzehnten Jahrhunderte; die unsere ist von so grösserem Interesse, als sie eine so frühe Ausübung des Münzrechtes darthut.

Der Obol bei Cappe, S. 118 N° 544 ist zwar auf der Rs. ohne Umschrift, hat aber mit unserem Pfennige so grosse Aehnlichkeit, dass er ebenfalls aus der Eichstädter Münzstätte zu stammen scheint.

Freisingen.

353. *Hs.* DVX···IIWZ Gekröntes Haupt rechtshin.

Rs. PVRCH FRIZSNωZ Kreuz mit Ringel im ersten, kleinen Dreiecken im zweiten und dritten und einem Herzen im vierten Winkel.

Die Umschrift der Hs. giebt keinen Sinn: sie ist eine rohe Nachachmung der Regensburgischen Gepräge Heinrich's II.

Da kein Burchhard oder ein Bischof ähnlichen Namens zu Freisingen regiert hat, ist der Name PVRCH wahrscheinlich auf einen Münzmeister, der vielleicht zugleich Münzpächter war, zu beziehen.

Eine ähnliche, minder barbarische Münze mit dem Bilde König Konrad's II und der Umschrift FRIGISINGA ENGH auf der Rs., haben wir in unserer Zeitschrift für Münz- Siegel-und Wappenkunde [1] bekannt gemacht. Auch hier erscheint der Name eines Münzmeisters ENGH, wie es denn überhaupt in Bayern Sitte war, dass die Münzmeister sich auf ihren Geprägen nannten.

---

[1] Bd. III, S. 188, Tf. VI N° 16.

Ein eifriger Münzfreund, Herr Dirks zu Leeuwarden, bezieht letztere Münze in seinen interessanten Bijdragen tot de Munt- en Penningkunde van Friesland, Tweede Vervolg, S. 101, auf Friesland, was aber wohl der Regensburger Typus dieses Stückes nicht gestatten dürfte. Auch befand sich unsere N° 353 in dem Oranienbaumer Funde, welcher keine einzige Friesische Münze enthielt.

Während wir diese beiden Münzen für Freisingen in Anspruch nehmen, stimmen wir Herrn Dirks mit Ueberzeuguug bei, wenn er die von uns u. a. O. beschriebene Münze mit + CONRAD IMPET und dem Haupte des Kaisers auf der Hs. und + FREZONIA nebst einem Kreuze auf der Rs., nach Friesland verweist.

Das DVX auf der Hs. unseres Pfennigs ist weder deutlich, noch korrekt genug, um auf den Herzoglichen Titel gedeutet zu werden.

Regensburg.

HEINRICH II.

1002 Kaiser 1014—1024.

354. *Hs.* Gekröntes Brustbild rechtshin, daneben:
F n (Verstümmelung von Henricus rex.)
I9 C
C HI

Rs. RVDVSPOVNOICI (Radaspuno Civ.) Kreuz mit O im ersten, V im zweiten und dritten und + im vierten Winkel.

Zahlreiche, zum Theil sehr saubere Nachbildungen dieses Typus, sämmtlich aber mit verworrenen Umschriften versehen, führen wir nicht besonders auf.

KONRAD II und HEINRICH.

1028—1039.

355. *Hs.* ⁜ CHVoHRA∾·IMD Kreuz, worin: HE· IH / · · / IE Я / · +

Rs. RADAωROHA Kirchengebäude mit fünf Säulen.

356. Wie vorher mit Hs: ∴ CHVoNRAƆ · · · IMP (unter dem Kreuze beginnend) Rs: RADAωPOHA Kirchengebäude von vier Säulen, nebst einem Kreuze in der Mitte.

357. *Hs.* + CHVoRADVNHωM Im Felde Kreuz, worin
HE IH
IE Я (Alles rückwärts zu lesen.

Rs. RAD·ASPAΘNA Kirchengebäude wie auf N° 355.

Zwei ähnliche Münzen, aus der Cappe'schen Sammlung, haben wir a. a. O., S. 189 N° 47 beschrieben; sie und einige andere sind in Cappe's «Kaisermünzen» S. 98 aufgeführt. Wenn der verdienstvolle Herr Verfasser daselbst unsere Behauptung bezweifelt, als gehöre der Bd. III, S. 402, N° 24, beschriebene Speyersche Pfennig dieser beiden Könige, Heinrich IV dem und seinem Sohne Konrad an, so entgegnen wir nur, dass solche Münzen in Russland häufig mit Geprägen Aethelred's II und Knuts gefunden worden, niemals aber mit einem sicher Heinrich IV zugehörigen Pfennige.

HEINRICH III.

1039 Kaiser 1047—1056.

358 *Hs.* + HEINRICVω REX Gekröntes Brustbild mit Agraffe auf der rechten Schulter.

Rs. RADAωBONCH Dreithürmiges Gebäude.

Eine nicht sehr verschiedene, in Lievland gefundene Münze haben wir l. c. S. 190 N° 49 mitgetheilt. Beide scheinen kurz vor der Kaiserkrönung geschlagen zu sein. Noch eine dritte derartige Münze, mit RADAω PONAC auf der Rs. bildet Herr Cappe Taf. XIX N° 312 ab, legt sie aber irrig Heinrich IV bei, welchem sie ihrem Stile nach, nicht zugehören dürfte.

359. *Hs.* HEIHRICHVω·IMP Gekröntes Brustbild; die Kleidung ist im Byzantinischen Stile.

Rf. + RDASPONA CVIT Stadtmauer, worüber ein Gebäude.

360. Aehnliches Stück mit CVT auf der Rs.

Ein Pfennig dieser Art ist von uns in der Zeitschrift für Münz-Kunde u. s. w. III, S. 190 N° 50 schon bekannt gemacht. Auch auf diesen Exemplaren erinnert das Gebäude der Rs. an das des Duisburger Pfennigs bei Götz N° 238. [1]

Bemerkenswerth ist das Byzantinische Kostüm des Kaisers, welches offenbar Byzantinischen Münzen, z. B. denen Konstantins XI [2], entlehnt ist.

Ausserdem fand sich noch an Regensburgischen Münzen ein Hälbling Heinrich's II vom gewöhnlichen Typus mit dem Kreuze auf der Hs. und dem Portale auf der Rs., so wie folgende sehr merkwürdige Bischöfliche Münze. [3]

Bischof Gardolph.

361. *Hf.* + GARDOLEPIS Kirchengebäude.

Rf. + S̶ω PTRVS · · · ω Brustbild des Heiligen rechtshin.

Zwar führt dieser Pfennig nicht den Namen des Bisthums, dem wir ihn beigelegt haben; wenn wir ihn aber mit dem von uns in der Zeitschrift für Münzkunde, III, S. 190 N° 51 bekannt gemachten des Regensburgischen Bischofs Gebhard's I, vergleichen, kann über seinen Ursprung kein Zweifel sein, denn Fabrik und die Vorstellung der Rs. beider Münzen stimmen überein. Auf beiden erscheint der Name des heiligen Petrus, welchem die älteste Kathedrale Regensburg's geweiht war.

---

[1] S. auch Cappe, Tf. VII N° 114.

[2] De Saulcy, Classification des monnaies byzant. Pl. XXIII N° 7.

[3] Den ältesten Regensburger Pfennig, von Ludwig dem Frommen theilt Herr A. de Longpérier in der Revue archéologique, Ve Année, 1849, S. 495 3 folg. mit.

Freilich ist bis jetzt kein Regensburger Bischof des Namens Gardolph bekannt: allein unser Pfennig ist ein historisches Denkmal, welches das Vorhandensein eines solchen Bischofs im eilften Jahrhundert darthut und werden sich gewiss einmal Denkmäler finden, welche unsere Behauptung bestättigen.

Salzburg.

HEINRICH II.

1002, Kaiser 1014—1024.

362. *Hf.* + HEINR · I·CVSR Gekröntes Brustbild rechtshin; die Umschrift beginnt davor, unten.

Rf. ∽VITA LI∽ Aufgerichtete Hand, auf einem Kreuze liegend. (Graf A. Stroganoff.)

Dies seltene Urstück so zahlreicher Nachahmungen zeichnet sich vor den schon bekannt gemachten Exemplaren, namentlich durch das kleinere, mit niedriger Krone bedeckte Brustbild aus.

HEINRICH III.

1039, Kaiser 1047—1056.

363. *Hf.* HEINRICVS REX Gekröntes Brustbild linkshin.

Rf. + SC-S RVOD-PTVS Kreuz mit ∴ im ersten und vierten, ▾ im zweiten und ∘ im dritten Winkel. (Graf A. Stroganoff.)

Ein Fragment eines ähnlichen Pfennigs, aus dem Egersunder Funde stammend, s. bei Grote, II, Tf. III N° 44.

364. *Hf.* Rohes Haupt linkshin, davor IH — IH — I; dahinter CHo REX.

Rf. + S-C-S RVOD-PTV∽ Schrägkreuz mit ▾ im ersten, ∴ im zweiten und vierten und ∘ im dritten Winkel.

---

[1] Götz, Kaisermünzen N° 190, Zeitschrift für Münz-Siegel-und Wappenkunde, III S. 157 u. s. w.

Obige merkwürdige Pfennige sind die ältesten Salzburgischen Münzen mit dem Namen des neueren Schutzpatrons des Erzbisthums, des heiligen Rudbert. Sie stammen etwa aus derselben Zeit mit den Münzen des Erzbischofs Dietmar, auf welchen ebenfalls der Name dieses Heiligen erscheint.

ERZBISCHOF DIETMAR II.

1025—1041.

365. *Hf.*. + TIETMARVS·AR Im Felde, in einen Kreis gestellt: CHIE-ꝐS.

Rf. SĉS RV○DBERTVS Im Felde ein Kreuz, in dessen Winkeln die Buchstaben G|N|O|H (Aus dem Oranienbaumer Funde.)

Von den Münzen dieses Erzbischofs sind ausser der vorliegenden, nur drei von einander abweichende Exemplare bekannt. Das in Christiania, abgebildet in der Zeitschrift für Münzkunde, III, Taf. VI N° 18, zeigt einen ganz anderen Typus, wogegen das Rigische (ibid. S. 191) und das Wiener (Welzl von Wellenheim, II, Abtheil. 1, S. 515, N° 10128) in der Vorstellung mit dem unsrigen übereinstimmen, in den Umschriften jedoch abweichen. Dieselben lauten nämlich:

Hf.

Rig. E. TIEMARVS AR Im Felde CHIEPS
Wien. E. TIEMARVS·AR — — CHI-E-PS

Rf.

Rig. E. +CS RȣDEBERTVS Im Felde G|E|O|ω|
Wien. E. SCS RVDEBERTVS — — C|E|O|N|

Das GEOH, CEON ist wahrscheinlich der Name des Münzmeisters. In paläographischer Hinsicht interessant ist auch das Ꝑ, welches oben für PI und auf der vorigen Münze (N° 364) aber für PER gesetzt ist.

Ehe wir die Beschreibung der zu Deutschland gehörigen Stücke unserer Funde schliessen, müssen wir noch

einiger Pfennige erwähnen, deren Erklärung uns noch nicht gelungen ist und von welchen sich nur sagen lässt, dass sie Deutschen Münzstätten angehören. Folgende sind die merkwürdigsten.

366. *Hſ.* REX HENR···· Gekröntes Haupt Heinrich's III rechtshin.

Rſ. IESVDOCO·OI Kirchenportal mit zwei Thürmen, worüber ein Kreuz.

Diese Münze stammt aus der Zeit König Heinrich's des III und ist zwischen 1039 und 1047 geschlagen; die deutliche Umschrift der Rs. wissen wir aber nicht zu erklären. Die Fabrik weist nach Sachsen. Der von uns in der Zeitchrift für Münz- Siegel- und Wappenkunde, III Tf. VI N° 15 mitgetheilte Magdeburgische Pfennig mit dem Bilde des heil. Moriz, zeigt denselben Typus, ist aber wahrscheinlich etwas jünger.

Ш
V
367. *Hſ.* + EPJNVSMO··ΛR· Im Felde EROPH; in je-
S
N

dem Winkel des durch diese Buchstaben gebildeten Kreuzes, ein Ringel.

Rſ. + OTGIIS SCI··SET··H Kreuz, in dessen Winkeln die Buchstaben SI|NO|VH|ꓭƎ| Die Umschrift beginnt auf der linken Seite.

Schon oben, unter Bruchsal, haben wir zwei Münzen N° 295 und 296) mitgetheilt, welche zur Classe der räthselhaften Otgerius-Pfennige gehören. Auch die obige, muss solchen zugezählt werden, wenn auch auf ihr, statt OTGERIVS nur OTGIIS, zu lesen ist. Die Umschrift der Hs. giebt gar keinen Sinn; im Felde der Hs. scheint der Name Eraphus? und auf der Rs., von unten nach oben gelesen, Ebhuonis, zu stehen. Wahrscheinlich ist diese Münze das Produkt eines Unberechtigten, denn bei dem damaligen

Unterschiede im Preise des gemünzten gegen das ungemünzte Silber, fanden Falschmünzer wohl ihre Rechnung, selbst wenn ihre Gepräge nicht von schlechterem Gehalte waren als die gesetzlichen. Der Fabrik nach sind die bis jetzt bekannten Otgerius-Münzen, Schwäbisch und Oberrheinisch.

368. *Hs.* + SAO·TENO DE Gekröntes Haupt König Heinrich's IV.

Rs. PRD—EOR Kirchengebäude, worauf ein Thurm mit spitzem Dache und zwei Fenstern. Oben ein Punkt. Darunter HA.

Die Inschriften dieses Stückes sind besonders räthselhaft; das PRDEOR der Rs. erinnert an des ENDEOR auf Andernacher Münzen, welche aber um mehr als ein halbes Jahrhundert älter sind als unser Pfennig. [1] Dieser ist jedenfalls die saubere Nachahmung eines Niedersächsischen, noch unbekannten Originales.

369. *Hs.* ·······RAT Gekröntes, bärtiges Brustbild mit Lanze; oben, rechts, ein sechstrahliger Stern.

Rs. ··PIDE···· Im Felde Punkt zwischen vier Kreuzchen. Kleiner und dicker als die gewöhnlichen Pfennige des eilften Jahrhunderts.

Das Brustbild scheint H e i n r i c h IV anzugehören; nach dem Titel Impe (RAT) müsste der Pfennig zwischen 1084 und 1106 geschlagen sein. Der Fabrik nach dürfte die Münzstätte am Niederrheine zu suchen sein.

370. *Hs.* + ALBER······ Diademirtes Brustbild linkshin.

Rs. + HVMH······ Im Felde ein schwebendes Kreuz.

Leider ist dieses merkwürdige Stück, von Obersächsischer Fabrik, nicht gut genug erhalten, um es näher

---

[1] S. unsere Zeitschrift, III, S. 134 N⁰ 4.

bestimmen zu können. Der Typus hat grosse Aehnlichkeit mit den bekannten Geprägen Bernhard's I von Sachsen, [1] von 973 bis 1011. Die Aufschrift der Rs unseres Pfennigs ist auch offenbar eine nicht deutliche Nachahmung des IN NOMINE DNI AMEN der Münzen Bernhard's.

Wer unter den Obersächsischen Zeitgenossen Bernhard's kann aber obige Münze geschlagen haben? Leider ist der Titel auf ihr verwischt und wissen wir daher nicht, ob wir unter den geistlichen oder den weltlichen Fürsten nachsuchen sollen. Der Fabrik des Stückes nach, möchten wir es gern dem Erzbischof Adelbert oder Albert von Magdeburg zuweisen, der ein Zeitgenosse Bernhard's war und von 968 bis 981 regierte. Ueber die Zulässigkeit dieser Bestimmung kann aber allein ein besseres Exemplar entscheiden.

371. *Hs.* + H·····BISCOP Brustbild linkshin, im geistlichen Gewande, mit Krummstab.
Rs. + PE··N···· Schwebendes Kreuz in zierlicher Einfassung, mit O|T|T|O| in den Winkeln.

372. *Hs.* + HIEROTEIDI EBISCOP Sonst wie vorher.
Rs. + ···ITHIDIEI···· Bärtiges Haupt mit langem Haare.

373. *Hs.* + HIROTH···· Sonst wie vorher.
Rs. ·····ISPENII·· Bärtiges Haupt, in dreiviertel Gesichtsseite, linkshin, ein Kreuz haltend.

374. *Hs.* + H····EBISCOP Kreuz, über welches schräg links (heraldisch) ein Bischofsstab gelegt ist. Im ersten Winkel ein o, im vierten ein A.
Rs. ······S PENIN·· Kirchenportal mit spitzem Dache, in der Mitte ein Ringel und unter dem Portale eine Stufe.

---

[1] Boehmen, Sächsisches Groschen-Cabinet, Tf. I N° 2 und 3.

Schon vor vierzehn Jahren machte Herr Etatsrath Thomsen, in Grote's Blättern für Münzkunde, Th. II Tf. XV, N° 209, 210 und 212 bis 214, mehrere derartige Münzen bekannt, deren Entzifferung bis jetzt nicht gelungen ist. Halten wir die Umschriften aller dieser Stücke zusammen, so ergeben sie: HIROTHEIDI oder HIEROTHEID EPISCOP, also einen Bischof Hierotheid und auf der Rs. IELITHISPENICO oder IELITHISPENING, worin fast das Wort Pening, Pfennig, erscheinen dürfte, wenn es erlaubt und möglich wäre, in dieser Inschrift ein Deutsches Wort zu vermuthen.

Der Typus der Münzen, namentlich auch das Portal auf N° 374, zeigen, dass dieselben nach Obersachsen gehören möchten und zur Zeit König Otto's III geschlagen sein müssen. Uns ist es aber nicht gelungen, einen Bischof des Namens Hierotheid oder eines ähnlichen, aufzufinden und bitten wir daher bessere Kenner der damaligen Sächsischen Geschichte, diese Münzen zu erklären. Da dieselben zum Theil von zierlichem Stempel sind und eine ganze Folge darbieten, sind sie wohl doppelt der Beachtung werth.

375. *Hs.* Viereck, aus doppelten, nach innen eingebogenen Linien gebildet; an den Enden desselben Halbmonde und in der Mitte ein Kreuz mit einem Punkte in jedem Winkel. Darüber: IO, an den Seiten: $\overset{a}{\mathrm{O}}$ und $\overset{2}{\mathrm{D}}$ (?), unten zwei undeutlich Buchstaben.

Rs. Aus Doppelfäden gebildetes Kreuz, mit Halbmonden an den Enden und einem Ringe in der Mitte. In den Winkeln: N|I|S|X|

Dieser Pfennig, offenbar von Unberechtigten geschlagen, ist aus den Rückseiten zweier Pfennige Duisburg's unter Heinrich IV, zusammengesetzt. S. Cappe Taf. VII N° 110 und 111.

Ferner fanden sich auch die zahlreichen, sogenannten Hiadmerus-Münzen und andere räthselhafte Stücke, aber in so schlecht erhaltenen Exemplaren, dass für die Wissenschaft daraus kein Nutzen zu erzielen ist, weshalb wir auch ihre Beschreibung nicht mittheilen.

—

VII. Böhmen.

An Böhmischen Geprägen ergaben unsere Funde nur eine geringe Anzahl, jedoch fast sämmtlich unedirter und interessanter Typen.

BOLESLAW III.

999 — 1004.

376. *Hs.* +VOLE☒LAV·DV (rückwärts) Kreuz, in der Mitte eines breiten Kreuzes liegend, welches letztere in den drei ersten Winkeln mit einer Kugel cantonnirt ist.

Rs. PPIV☒VMΖVΗ (rückwärts). Im Felde Kreuz mit ♆ im ersten und einem Ringel in den drei anderen Winkeln.

377. *Hs.* VOLE☒LΗΝ∾·DTX Vorstellung wie vorher, aber mit einer Kugel in jedem Winkel des grossen Kreuzes.

Rs. PPΛVΛMI☒VET Vorstellung wie vorher.

278. *Hs.* +ΛƆRƎVHRƎVTVT Dreifache Schleife; über jeder Spitze drei Punkte.

Rs. +VƆREPHTVTVES (rückwärts) Kreuz mit ♆ im ersten und je drei Punkten in den anderen Winkeln.

Alle drei Stücke sind bei Rostow ausgegraben und befinden sich in der Sammlung Sr. Erlaucht des Grafen A. Stroganoff.

Sie weichen von den früher bekannten Böhmischen Münzen hinsichtlich ihrer Typen gänzlich ab und finden nur in Bezug der Kreuze der Rs. Beispiele, welche

ursprünglich Bayerschen Geprägen entlehnt sind. Auch die Schreibweise Voleslaus statt Boleslaus ist ungewöhnlich und sonst auf Böhmischen Münzen nicht angebracht.

Die Namen auf den Rs. der ersten beiden Münzen sind verstümmelt und nicht zu entziffern. Die Münzstätte Prag und der Münzmeister MIZLETA scheinen auf der zweiten (N° 377) angegeben zu sein.

Die dritte Münze schliesst sich den beiden ersten in Stil und Fabrik vollkommen an: ihre beiden Umschriften sind aber barbarisch und nicht zu deuten. Die Vorstellung ihrer Hs. erinnert an die einiger Englischer und Dänischer Münzen, von denen namentlich erstere öfters Böhmischen Pfennigen zu Mustern dienten.

379. *Hs.* :BOLEZLAVS DVX Die Rechte Gottes, daneben ein Pfeil mit gesenkter Spitze und Λ·

Rs. MIZLETA PRAGA· Kreuz mit Ringel in den drei ersten und Pfeilspitze im vierten Winkel.

Das Wort MIZLETA ist räthselhaft. Mit Мыслете, der Slawonischen Bezeichnung des Buchstaben M, kann es nicht in Verbindung stehen. Wir sind der Ansicht, dass es, wie OMERIZ auf einem Pfennige Boleslaw's II [1], den Namen eines Münzmeisters angebe.

Einen ähnlichen Pfennig desselben Herzogs, mit gleichem Münzmeisternamen: MIZLETI PRAGA besitzt Herr Kilian zu Prag, in seiner reichen Sammlung Böhmischer Münzen und hat auch Herr W. Hanka bei Erwähnung dieser Münze, das Mizleta, wie das auf anderen Denaren vorkommende OMERIZ, als Münzmeisternamen gedeutet [2].

---

[1] Cappe, in den Mittheilungen der Berliner numismatischen Gesellschaft, S. 43 N° 39.

[2] Verhandlungen der Gesellschaft des vaterländischen Museums in Böhmen, XIV Versammlung, Prag 1836, S. 57.

JAROMIR.

1003—1015. (†1037).

380. *Hſ.* IΛROMTR DVX Kreuz.

Rſ. +IHC XPC DNS NOSTER Brustbild des Erlösers mit Heiligenschein und Evangelienbuch.

(Gräflich Stroganoff'sche Sammlung; aus dem Rostowschen Funde.)

381. *Hſ.* IΛROMTR DV+ Kreuz.

Rſ. +IHC XV DNI HOSTCR Vorstellung wie vorher.

(Dieselbe Sammlung und aus demselben Funde.)

382. *Hſ.* Wie vorher.

Rſ. +IHC×CHR DNS NOSTER Brustbild des Erlösers wie vorher.

383. *Hſ.* +⁝IΛROMIR DVX, mit nach Aussen stehender Schrift. Im Felde Kreuz.

Rſ. +ΛI∾ΛЬЬ:Md∽ЂO∾I, ebenfalls mit nach Aussen gewendeter Schrift. Brustbild des Erlösers mit Evangelienbuch und Kreuz. (Heller.)

Alle Münzen dieses unglücklichen Herzogs sind selten: vorzüglich aber der Heller, von welchem uns kein zweites Exemplar bekannt ist. Die Umschrift seiner Rs. ist aber leider verstümmelt.

Auf den übrigen Münzen steht deutlich: Jesus Christus Dominus Noster, welches Herrn Cappe's Ansicht, dass das Brustbild den Erlöser vorstelle [1], vollkommen bestättigt. Merkwürdig ist wie das Wort Christus bald mit Griechischen, bald mit Lateinischen Buchstaben geschrieben erscheint.

Der Anachronismus, dass der Erlöser das Evangelienbuch hält, kann für die Stufe, auf welcher damals die Kunst stand, nicht befremden. Vor dem Erlöser lässt sich auf Böhmischen Münzen eine Heiligenfigur mit Sicherheit nicht nachweisen.

---

[1] Mittheilungen der Berliner numismat. Gesellschaft, S. 48.

Merkwürdig ist auch das T statt des I oder Y auf den beiden ersten Münzen.

Andere Münzen Jaromir's sind bei Voigt[1], Becker[2], in unserer Zeitschrift für Münz-Siegel- und Wappenkunde[3] und in den Mittheilungen der Berliner numismat. Gesellschaft[4] mitgetheilt.

384. *Hs.* +IAROMI (R) Zwei gekrönte Brustbilder in Byzantinischem Costüm, gemeinschaftlich ein langes Kreuz haltend.

Rs. FZIZIIOZTPPII... Rohes Brustbild mit emporstehenden Haaren. (Ein Stück ist abgebrochen.)

Die Hs. dieses in keinem zweiten Exemplare bekannten Stückes ist eine ziemlich treue Copie der in Russischen Funden nicht eben seltenen Silbermünzen der Byzantinischen Kaiser Basilius II und Konstantin XI (975—1025).

385. *Hs.* +IAROMIRTV: Kleines ungestaltetes Brustbild, wie auf der Rs. von N° 384.

Rs. ZCVEZLA∾ Roher Kirchengiebel.

(Aus dem Funde von 1848.)

Dieser Pfennig ist von allen bekannten Jaromir's der älteste, da er sich dem Typus Boleslaw's III anschliesst und noch den Namen des heiligen Wenzel enthält, welcher auf keiner anderen Münze dieses Herzogs vorkommt.

Ganz abweichend von allen bisher bekannten Münzen dieses Fürsten, ist folgender in der Kaiserlichen Eremitage aufbewahrter Pfennig.

386. *Hs.* :IAROMIR DV, mit nach Aussen gewendeter Schrift. Im Felde Kirchengiebel, worin zwei liegende ⊏⊏.

---

[1] Beschreibung der Böhmischen Münzen, I, S. 201.
[2] L. c. N° 56, 57.
[3] III, S. 157 N° 59.
[4] S. l. c.

Rs. ƧC̄S WƎИCЄZLVV, Scs Wencezlaus, ebenfalls mit nach Aussen gewendeten Buchstaben. Im Felde ein Kreuz mit einem Punkte in jedem Winkel.

VIII. Burgund.

Die nicht eben reiche Burgundische Numismatik der Epoche, welcher unsere Funde angehören, ist ebenfalls durch einige interessante Stücke vermehrt worden. Ausser den einzeln aufgeführten, noch unedirten Stücken, fanden sich auch einige wenige Baseler und Züricher Halbbrakteaten, wie sie zB. von Herrn Morel Fatio, Revue Numismatique, 1849, Tf. X — XII abgebildet sind.

HEINRICH III.

1039 Kaiser — 1047 — 1056.

387. *Hs.* HEINR · · · · · Der Kaiser gekrönt, auf dem Throne sitzend, Reichsapfel und ein oben mit einer Kugel verziertes Scepter in den Händen haltend.

Rs MO · · · · · · Das Monogramm Heinrich's III.

Das Königlich Dänische Münzkabinet besitzt ein ganz ähnliches aus dem Funde von Vallöe stammendes Exemplar mit HEI — IMPR auf der Hs. und MONETA — CELE — Ƨ auf der Rs.

Das Gepräge dieser Stücke ist höchst eigenthümlich und zeigt, dass dieselben nur vom Kaiser ausgegangen sein können, denn nicht einmal der Schutzheilige einer Münzstätte ist auf ihnen genannt, noch irgend ein Kirchengebäude, wie doch sonst üblich, angebracht. Die Hs. zeigt vielmehr das Siegelbild Heinrich's, eine sehr seltene Vorstellung zu dieser Zeit, welche sich ähnlich nur noch auf einem Dortmunder Denar desselben

Fürsten [1] vorfindet. Erst unter den Hohenstaufen wird der Typus des sitzenden Königs gewöhnlich. Die Rs. unserer Münzen enthält das Monogramm Heinrich's, wie es zB. bei Götz, Kaisermünzen, Tf. XXI abgebildet ist und sonst auf keinem zweiten Gepräge der Fränkischen Königszeit angebracht erscheint.

Die Fabrik der Münzen ist zweifellos Burgundisch; sie hat mit der von Basel die grösste Aehnlichkeit. Auch auf ihnen befindet sich das Gepräge in einem Viereck, wie bei Baseler Pfennigen, welche in dieselbe Zeit gehören müssen. [2]

Was bedeutet aber das CELES des Kopenhagener Exemplares? Uns ist kein Ort in der Nähe von Basel bekannt, auf welchen sich dieses Wort beziehen könnte. Zell am Hammerstein liegt zu weit entfernt, auch würde der Kaiser hier wahrscheinlich nach Schwäbischem und nicht nach Burgundischem Fusse geprägt haben. Sollte die Umschrift vielleicht MONE BA—SELE—A heissen?

Basel.

KONRAD von BURGUND.

937—993.

388. *Hs.* CHONRADVS RX In einem kleinem Cirkel, Kreuz mit Punkt in jedem Winkel.

Rs. Kirchengebäude, mit Kreuz und Unterbau. Daneben
BA
S I
LA

Ein ähnlicher Denar mit CHORADVS RX auf der Hs. und
B A
S E
L A
neben dem Kirchengebäude auf der Rs. ist bei Meyer, Bracteaten der Schweiz, Tf. 2 N° 101,

[1] S. Cappe, l. c. Tf. XIX N° 310.

[2] S. Meyer, die Bracteaten der Schweiz, Tf. 2 N° 105-107.

abgebildet. Von den ebendaselbst mitgetheilten acht Baseler Münzen mit dem Namen eines Königs Konrad, legt Herr Meyer zwei mit Brustbildern und zwei mit Kirchengebäuden dem Burgundischen Könige Konrad (937—993) bei, drei dagegen mit Schrift im Felde und einen Halbbrakteaten, dem Könige Konrad II von Deutschland, welcher im J. 1025 Basel einnahm.

Seine Bestimmungen dürften jedoch wohl einem bescheidenen Zweifel zu unterziehen sein. Die Pfennige mit

den kreuzförmigen Inschriften
B
A
ASƎ⅃
I
und
C
BAISI
V
LETA
S

Basilea und Civitas Basilea, sind offenbar die älteren, denn sie schliessen sich dem ebendaselbst dargestellten Denare Ludwigs des Frommen mit BASILEA an. Sie möchten daher von Konrad von Burgund geschlagen sein, welchem auch der Pfennig mit dem Brustbilde von vorn, dessen Krone nicht deutlich angegeben ist, nicht abgesprochen werden darf. Auf das Kirchengebäude welches grade so auf Münzen des Herzogs Burkhard II (von Allemannien (954 — 973) [1] und auf der in unseren Memoiren beschriebenen Heinrich's von Burgund (993—1001), welche ebenfalls in Basel geschlagen ist, erscheint, berechtigt die drei mit demselben versehenen Baseler Denare dem Burgunder Könige beizulegen. [2]

Anders verhält es sich dagegen mit dem Stücke, welches das rechtshin gewendete Brustbild des Königs

---

[1] V. Pfaffenhofen, die Münzen der Herzoge von Allemannien, Taf. V, 4.

[2] II, S. 107, Tf. III, 3.

zeigt (N° 98). Unverkennbar ist die Aehnlichkeit dieses Typus mit dem der Konstanzer Pfennige von Bischof Ruthard (1018 — 1020)[1] und da dieser lange nach dem Burgundischen Könige regiert hat, ist es wahrscheinlicher, die fragliche Münze dem Deutschen Konrad II zuzuschreiben. Sie also, so wie der zweifellos dem Salier zugehörende Halbbrakteat (N° 104[a]), sind also zwischen 1025 bis 1027 geprägt, denn in letzterem Jahre wurde Konrad zum Kaiser gekrönt.

Bischof ADELRICH.

1025.—

389. *Hf.* +ADELRICVS EPS Kreuz mit Punkt in jedem Winkel.

Rf. +BASILEA·····AS Portal mit spitzem Dache.

Wenn Herr Thomsen bei der Beschreibung des Selsöer Fundes äussert, dass nach einem demselben entnommenen, leider unvollkommen erhaltenen Stücke, welches aber das Wort EP noch erkennen lässt, die Bischöfe von Basel das Münzrecht schon vor dem Jahre 1070 besessen haben müssen[2], so wird dies durch obigen Pfennig zur Gewissheit erhoben.

Bischof Adelrich erhielt durch Kaiser Konrad II im J. 1028 die Breisgauischen Silberbergwerke und wahrscheinlich zugleich das Münzrecht, da ihm ohne dasselbe, jene Bergwerke nicht von so grossem Nutzen sein konnten. Wurstisens Ansicht in der Baseler Chronik, dass nämlich Kaiser Konrad III dem Bischof Ortlieb von Vrohburg im J. 1149 das Münzrecht verliehen habe, ist daher sehr in Zweifel zu ziehen. Entweder wurde damals dem Bischofe das ihm schon längst zustehende Münzrecht nur bestättigt oder, was wahrschein-

---

[1] Meyer, Tf. 3 N° 152.

[2] Grote, Blätter für Münzkunde, II, S. 334, Tf. XV, N° 201

licher ist, die ganze Angabe Wurstisens beruht auf einer Verwechselung mit der Donation Konrad's II.

Dass aber die Bischöfe auch schon vor der Zeit der kleinen, meist stummen Brakteaten, sich dieses Rechtes bedienten, beweisen nicht allein vorliegender wie der folgende Pfennig, sondern auch ein Monetarius, Namens Hugo, welcher sich im J. 1141 unter den Begleitern Bischof Ortlieb's in Strassburg befand [1], wenn auch bisher noch keine Münzen bekannt sind, die sich diesem Bischofe zuschreiben liessen.

Das Todesjahr Adelrich's ist nicht ermittelt; sein zweiter Nachfolger war Dietrich, dem die folgende Münze angehört.

DIETRICH II.

1041 — 1048.

390. *Hs.* +HEIMRICVS REX· In einem nur angedeuteten, auf die Spitze gestellten Quadrate, ein Kirchenportal mit vier Säulen und einem Punkte in der Mitte.

Rs. +DEODERICVS EPS' Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.

Die Fabrik dieses Pfennigs, namentlich das Quadrat auf der Hs., lassen für ihn keine andere Deutung zu, als die auf Basel, da dieser Stil nur bei den Münzen des südwestlichen Deutschlands erscheint und in keinem der dortigen Bisthümer ein Bischof Dietrich vorkommt, welcher zu gleicher Zeit mit einem Könige Heinrich II oder III regiert hätte [2].

---

[1] Meyer, die Bracteaten der Schweiz, S. 46.

[2] Bischof Dietrich von Konstanz regierte von 1047 bis 1051, also seit dem Jahre, in welchem Heinrich III Kaiser wurde: ihm dürfte daher unser Pfennig nicht zuzuschreiben sein.

Nach Anderen regierte Bischof Dietrich von Basel bis 1057 und war nicht dieselbe Person mit Pabst Leo IX.

Eine von dieser ganz abweichende Halbbrakteaten-Münze mit ×T×
HE
RIOCI
×DE×
E (Theodorici episcopi, sc. denarius) auf der Hs. und den Spuren eines Kirchengebäudes mit BASILIA auf der Rs. beschreibt Herr v. Berstett in Leitzmann's Zeitung, 1847, S. 105. Aehnliche derartige Stücke führt Herr Morel Fatio in der Revue numismatique, 1849, S. 382 auf. Sie haben sämmtlich den neueren Typus und sind daher jünger als unser Pfennig, welcher denmach auch die letzte Bischöflich Baselsche Münze des Mittelalters ist, die den Namen eines Deutschen Königs führt.

Bischof Dietrich II stammte aus der Familie der Grafen von Egisheim und hatte erst bei seiner Erhebung zur Bischofswürde seinen Taufnamen Bruno mit dem Namen Dietrich vertauscht. Im J 1048 bestieg er als Leo IX den Stuhl St. Petri und starb schon im J. 1049.

Unser Pfennig muss vor 1047 geschlagen sein, da in demselben Heinrich III zum Kaiser gekrönt wurde.

IX. Frankreich.

Nieder-Burgund.

AUXONNE.

391. *Hs.* +AVSONA In einem Cirkel ein schwebendes Kreuz.

Rs. Brustbild das heiligen Petrus, mit Tonsur, linkshin; daneben S—P. Obol. (Fund von Rostow, Stroganoffsche Sammlung.)

Wir haben weder bei Duby, monnaies des prélats &c. de France, noch in der Revue numismatique, die Beschreibung einer Mittelaltermünze von Auxonne gefunden. Das Gebiet dieser auf dem linken Ufer der Saone, im ehemaligen Herzogthume Burgund gelegenen Stadt, wurde gegen Ende des neunten Jahrhunderts von Agilman, dem Sohne des Grafen von Amons (welcher nachher die Franche-Comté besass) der Abtei de Saint-Vivant sous Vergy, bei Belley, geschenkt. Im J. 1034 gehörte dies Ländchen dem Hause Brienne und wurde nach einem Vertrage Heinrich's I von Frankreich und Konrad's des Saliers für souverain erklärt. Wilhelm, Herr von Auxonne, verpflichtete sich im J. 1135 gegen Burkard, Prior von Saint-Vivant, die Stadt Auxonne zu bauen. Unsere Münze muss also in dem schon seit längerer Zeit bestehenden Schlosse gleiches Namens geschlagen sein.

Graf Johann von Châlons, an welchen inzwischen das zu einer Grafschaft erhobene Auxonne gekommen war, verpfändete es an Hugo von Burgund für einige Herrschaften in der Gegend von Besançon. Von nun an gehörte Auxonne zu Burgund, bis es endlich mit der Krone Frankreichs vereinigt wurde [1].

Normandie.

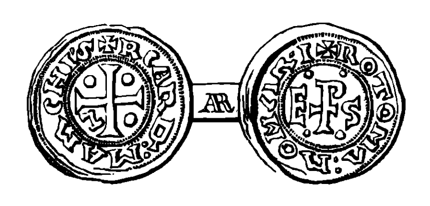
RICHARD I.

943 — 996.

392. *Hs.* +RCÆRD':MÆRCHI'S Kreuz mit ה im dritten und mit einer Kugel in jedem der drei anderen Winkel.

Rs. + ROTOMÆ: ROMÆN·I Im Felde EPS

[1] Vergl. Ducourneau und Monteil, la France nationale, Bourgogne, S. 90.



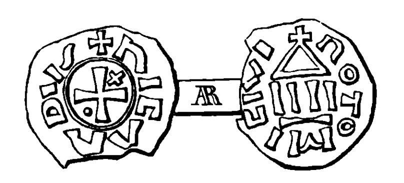
Diese Münze ist bereits im Kataloge der Reichelschen Sammlung, Bd. VII, S. 371 und in der Revue numismatique, Bd. VIII, Tf. V, N° 3 abgebildet und an letzterem Orte, S. 57, vortrefflich erläutert worden. Sie ist die älteste bisher bekannte eines Normannischen Herzogs und bei der Verbindung der alten Normannen mit Russland ist ihre Auffindung hierselbst nicht zu verwundern. Sie gehörte einem Schatze an, dessen grö serer Theil aus Münzen Aethelred's II bestand.

Der Titel Markgraf, welchen Richard auf diesem seltenen Pfennige führt, und welchen Herr De Longpérier auch sonst urkundlich nachweist, zeigt wie die Karlinger schlau genug waren, ihre gefährlichsten Gegner durch Verleihung der Würde eines Vertheidigers der Gränzen ihres Reiches, an ihr Interesse zu fesseln.

Der auf der Rs. genannte heilige Bischof Roman, ein Nachkomme der alten Sikambrer-Könige, welcher im J. 645 starb, ist der Schutzpatron von Rouen. In seiner Kapelle liegt auch Herzog Rollo begraben. Der mittlere Buchstab des Wortes ´EPS enthält, wie Herr De Longpérier mit Recht bemerkt, das Monogramm des Erlösers.

Das П (wahrscheinlich für A) im Kreuze auf der Hs., welches die Französische Abbildung nicht wiedergegeben hat, ist offenbar ein Münzmeisterzeichen.

Einen noch unedirten Pfennig desselben Richard besitzt das an Mittelaltermünzen so reiche und von tüchtigen Männern so sorgfältig verwaltete Königl. Münz-



kabinet zu Kopenhagen. Er zeigt auf den Hs. + RICΛRDVS und im Felde ein Kreuz mit einem kleinen Kreuze im zweiten und einer Kugel im dritten Winkel. Die Rs. zeigt die Umschrift ROTOMI CIVI und im Felde ein bekreuztes, vierthürmiges Kirchengebäude. Der Typus hat daher einige Aehnlichkeit mit dem von Herrn De Longpérier a. a. O. Tf. V N° 2, publicirten Stücke.

Auch der Fund von Tureff, über welchen nächstens eine Notiz des Herrn Cappe erscheinen wird, enthält zwei noch unedirte Pfennige desselben Markgrafen:

1. *Hs.* RICHARDVS Kirchengiebel mit Kreuz, darunter ein grosses, liegendes S und unter diesem ein Querstrich.
   Rs. + MARCH SVS Im Felde ein Kreuz.
2. *Hs.* + RICHARDVS Im Felde ein Kreuz.
   Rs. + ROTOMAGVS Kirchengiebel mit Kreuz, darunter CEↃ (wahrscheinlich den Namen des Münzmeisters andeutend). — Beide Stücke befinden sich in der Sammlung des Herrn Cappe.

Flandern.

BALDWIN IV.

988—1036.

393. *Hs.* + B·A·L·DVINI C·· Kreuz mit Kugel in jedem Winkel.
   Rs. BONVS D····II Patriarchenkreuz, daneben Ꮳ | Ꝯ, d. i. COM (es).

Auf einem weniger deutlichen, noch nicht bestimmten

Exemplare der Thomsenschen Sammlung, bei Grote (Th. II, Tf. VI N° 233), steht auf der Rs. BONVS DE····

Zweifellos haben wir hier den ältesten Flandrischen Denar, dessen Fabrik schon auf die Niederlande verweist. Dem Bischof Baldwin I von Utrecht diesen Pfennig zuzuweisen, ist nicht thunlich, da derselbe von 991 bis 994 regierte und unser Pfennig theils etwas jünger, theils dünner und breiter ist als die ersten Utrechtischen Gepräge. Auch ist dagegen das freilich undeutliche C auf der Hs. und das deutliche COM auf der Rs. Graf Baldwin von Hennegau, der Urenkel Baldwin's IV, von 1070 bis 1099, ist aber zu jung, um ihm diese Münze beilegen zu dürfen, die übrigens in der Fabrik von der oben (N° 235) beschriebenen, bestimmt Hennegauischen, bedeutend abweicht.

Der Typus dieses ältesten Flandrischen Denars weicht ganz ab von allen späteren Münzen der Flandrischen Grafen, deren älteste unter den bisher bekannten die dem Grafen Wilhelm Cliton (1127—1128) zugeschriebenen Maillen sind. Wenn also Herr Serrure in seiner vortrefflichen «Notice sur le cabinet monétaire du Prince de Ligne» [1] einen älteren Gebrauch der Ausübung des Münzrechtes in Flandern vermuthet, so wird dies durch unseren merkwürdigen Denar nur bestättigt.

Die Aufschrift der Rs. scheint einen Stadtnamen nicht zu enthalten, theils da «Bonus» sich auf keine Stadt beziehen kann, theils da der Name keiner Flandrischen Stadt mit DE beginnt. Vielleicht lautet diese Legende: «Bonus denarius» zum Unterschiede von schlechten Denaren, welche damals wahrscheinlich im Umlaufe sich zeigten. Auf der Rs. wäre also zu lesen: BONVS DE (narius) COM (itis.)

---

[1] S. 170.

Eine leider schlecht erhaltene Münze des Egersundes Fundes zeigt auf der Hs. Die Umschrift +BAΓDV· · · ·AR und im Felde ein Kreuz, worin X|O|T|O|. Die Umschrift der Rs. ist undeutlich; sie umschliesst ein mit vier Vögeln cantonnirtes Kreuz. Herr Prof. Holmboe schreibt diesen bei Grote III, Tf. IV N° 68 abgebildeten Pfennig ebenfalls unserem Baldwin zu, was aber die vorliegenden, freilich nicht gut erhaltenen Originale, nicht zu bestättigen scheinen.

Das vorstehende war längst geschrieben, als uns eine Notiz Thomsens zuging, welche unsere Bestimmung rechtfertigt.

Ein in diesem Jahre (1849) ausgegrabener Fund von 1310 Münzen, wobei achthundert verschiedene, enthielt unter anderen einen Denar unseres Gepräges mit der Aufschrift +BALDVINVS MA; auf der Rs. liest Herr Thomsen entweder BONUS DEN oder +SCS DONATVS. Der Fund wurde um 1030 vergraben, also zur Zeit unseres Baldwin's IV. Ein zweites Exemplar, welches Herr Thomsen schon früher besass, zeigt auf der Rs. GANT CIVITAS, ist also in Gent geschlagen.

Das MA ist vielleicht nicht deutlich erhalten und lautet, wie auf unseren Münzen, COM, denn Flandern ist nie eine Markgrafschaft gewesen.

Gent, eine der ältesten Städte des ehemaligen Burgundischen Kreises, wo schon Otto I im J. 949 eine Burg angelegt hatte, erscheint zum erstenmale als Münzstätte unter Karl dem Kahlen (840—877) auf einem Denar, dessen Rs. die Umschrift +GANDAVVM MONE enthält. (S. De Longpérier, Notice des monnaies de Mr. Rousseau, S. 168, N° 400.)

(Schluss im nächsten Hefte.)

B. v. Köhne.

SUPPLEMENT

à la lettre à Mr. le Conseiller d'état Thomsen, directeur des Musées de S. M. le Roi de Danemarc

sur

la domination et la numismatique de la famille gênoise Gatelusio à Lesbos. [1]

Nous venons de recevoir l'ouvrage posthume de Mr. Carlo Pagano, ayant le titre: delle imprese del dominio dei Genovesi nella Grecia, libri quattro, Genova, 1846.

Dans ce livre précieux, nous avons trouvé plusieurs notices qui servent à completer les matériaux que nous avons publiés, concernant l'histoire de la famille des Gatelusj à Lesbos.

Ainsi, nous avons mentionné (p. 480) un Andrieu et un Andriol Gatelusio, cités parmi les témoins qui avaient juré la paix de Nymphée. Mr. Pagano cite une ancienne copie de cette convention, inscrite dans l'ancien livre «Jurium, p. 260» et d'après laquelle ces deux Gatelusio s'appellent André. Cette copie est datée du 10 Juillet et non du 10 Juin. [2]

Un de ces deux Gatelusio était peut-être l'arrière-grand-père de François, le fondateur de la seigneurie de Lesbos. Mr. Pagano nous apprend que François avait la réputation d'un homme probe et honnête, objet de grande confiance pour les grands et de vénération pour le peuple. Allié à la famille de l'Empereur, il fit son possible pour augmenter la puissance des Paléologues. Il tâcha surtout de réconcilier l'Empereur avec le pape et il écrivit lui-même en 1354, une lettre au pape

[1] V. Vol. III, p. 475.

[2] Pagano, 249—258.

Innocent VI, en faveur de son beau-frère en faisant part à la cour romaine de l'intention qu'avait le Paléologue, d'embrasser des dogmes de l'église romaine. En 1369 il accompagna l'Empereur à Rome, qui en présence de François, professa le catholicisme romain. Le pape Innocent VI regarda François comme très-puissant pour propager encore d'avantage l'unité entre les deux confessions catholiques. Il lui écrivit en 1372 et en 1374 pour l'engager à convertir les Grecs à l'église romaine et à prendre part à la ligue chrétienne qui préparait à Thèbes une expédition contre les Turcs.

Par ces notions, les dernières que nous avons trouvé sur François Gatelusio, nous voyons quil a dû vivre encore jusqu'en 1374. Si Basile, comme il paraît, était le fils de François, il est mort environ onze ans avant son père.

Jacques Gatelusio, celui dont le nom figure sur nos monnaies, était d'après Mr. Pagano, fils de François.[1] Il avait aussi la réputation d'un prince sage et juste. C'est lui qui racheta le comte Philippe de Nevers, fils de Philippe duc de Bourgogne, fait prisonnier avec d'autres seigneurs Français, à la bataille malheureuse de Nicopolis (le 28 Septembre 1396). Après leur délivrance, ces chevaliers furent reçus à Mytilène avec beaucoup de courtoisie et de bienveillance. Le comte expédia des messagers à Conflans, pour annoncer son retour prochain à son père. Le duc, ravi du message heureux, donna aux envoyés 675 livres et fit présenter par eux au sire de Lesbos une riche vaisselle, ainsique beaucoup de pierres précieuses pour ses fils et pour ses filles.[2]

---

[1] P. 85.

[2] D'après du Cange (Vol. II, lib. III), c'était encore François Gatelusio qui avait racheté de l'esclavage les seigneurs

L'historien Froissart parle avec beaucoup d'éloge de la femme de Jacques, sans pourtant mentionner son nom. C'etait une dame pleine de grâce et de décence, élevée à Constantinople, au palais impérial, avec Marie de Bourbon. [1]

Quant aux derniers membres de la famille des Gatelusj, Mr Pagano nous apprend que Nicolas était un bâtard de Dorin. Nous avons vu que ce Nicolas fit arracher des bras de sa femme Marie et étrangler son frère Dominique. Marie, après la mort de son époux, retourna à Khios, chez ses parents, où la douleur de la perte de son mari finit bientôt ses jours. [2]

Les autres notions de Mr. Pagano sur l'histoire de la famille Gatelusio coincident avec les nôtres ou se complètent par les dernières.

Mr. Friedlaender a déjà fait connaître en 1842, par la voie de notre Journal numismatique, [3] quelques monnaies inconnues que nous n'hésitons pas à attribuer aujourd'hui à Dorin Gatelusio. Voici la description de ces monnaies, qui sont toutes de cuivre:

1. *Av.* + DORINUS GAT(ALVSIVS) Dans le champ, un ·D·

Rv. + DOMINUS·FOLI (æ) Croix à huit pointes, cantonnée de quatre B.

2. Un autre exemplaire, conservé au cabinet royal de Berlin, offre sur l'avers la légende + DOMIN (US F)OLE (æ).

Français. Dans ce cas François, devenu seigneur de Lesbos, déjà en 1353, doit avoir atteint un âge très-avancé.

1 Michaud, Corresp. d'Orient. III, p. 316.

2 P. 152. Dans le récit de Mr. Pagano il y a quelques inexactitudes du reste, sans importance, et que nous n'avons pas le besoin de relever.

3 Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, II. p. 381.

3. *Av.* Aigle, (à ce qu'il paraît) à double tête. Sans légende.

Rv. + DO(minus) DORINVS Croix à huit pointes, cantonnée de quatre B.

Toutes ces monnaies ont un diamètre de 12 à 13 millimètres. Elles sont frappées à la Nouvelle Fockia (Phocée, en italien Folia, Foglia), ville qui d'après Michel Ducas était au pouvoir de Dorin Gatelusio. Nous avons déjà vu la croix cantonnée des B sur les monnaies de Jacques. L'aigle à double tête paraît être emprunté aussi aux Paléologues en mémoire de l'alliance des Gatelusj avec cette maison impériale. Le D de la première monnaie n'indique que le nom de Dorin.

En répondant par cette explication à la demande de Mr. Friedlaender, nous engageons ce savant distingué à publier les dessins de ces trois monnaies, appartenant à la numismatique si intéressante des Gatelusj.

B. de Koehne.

DANZIGER MÜNZEN

unter der Regierung August's III.

(Fortsetzung.)[1]

Münzen.

Die seit dem Jahre 1715 unthätig gebliebene Danziger Münze, wurde nach der Belagerung im J. 1734 nur eröffnet um den nachfolgenden Dukat zu prägen.

No. 1161. *Hs.* AVGVST : III · D : G : REXPOL : M : D : L : R : P : EL : S : Des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild, rechtshin.

Rs. MON : AVREA CIVITAT : GEDAN : 1734 * Der von Löwen gehaltene Wappenschild auf einem Fussgestelle. Ueber dem Schilde ein Rosenkranz, in dem drei Tulpen stecken.

Abbildung bei Bandtke, Taf. 44. N. 530; bei Zagórski Taf. LI N. 676.

Lengnich bemerkt in seiner ungenauen Beschreibung Danziger Dukaten etc., dass der vorstehende nur zur Probe geschlagen worden und, was man an keinem früheren Danziger Dukaten bemerkt, geändert ist.

Erst zwanzig Jahre später wurde nach der Eröffnung der Polnisch-Sächsischen Münze, auch im J. 1753 in Danzig wieder die Ausprägung von Scheidemünze begonnen und damit bis zum J. 1757 fortgefahren. Es ist nicht mehr zu ermitteln, wer diese Ausmünzungen besorgte.

---

[1] S. Band III, S. 238.

Die von 1753 bis 1757 geprägten Münzen.

A. Drei-Groschenstücke (Düttchen).[1]

No. 1162. *Hs.* Der Königliche gekrönte Namenszug A 3 R, daneben 17—55.

Rs. * GROSSUS + TRIPLEX GEDANENSIS Wappenschild von Löwen gehalten, auf Blumenranken, darunter die Werthzahl III (Groschen.)

Von dieser Geldart, in sehr verschiedenen Stempeln, sind nach Löschins Danziger Geschichte Th. II S. 312, im J. 1755 für 150,000 Gulden geschlagen worden.[2] Es giebt davon auch Probeschläge in Gold und feinem Silber.

B. Schillinge.

No. 1163. Ein Schilling vom J. 1753 nach der Rs. mit dem Namen des Münzmeisters I—S, ist, nach der Versicherung der Herrn Karl Beyer zu Warschau, in einem schön erhaltenen Stücke vorhanden.

No. 1164. *Hs.* Der gekrönte Namenszug A 3 R, zwischen 17—53.

Rs. In fünf Reihen: ❀❀❀ | SOLID · | CIVITAT · | GEDAN · | W ✝ R |

Auch von diesem Stücke finden sich Probeschläge von feinem Silber und in Gold, als Viertel-Dukaten. Der bei Zagórski Taf. L, N° 663 abgebildete Schilling,

---

[1] In der Sammlung des Grafen Potocki zu Warschau soll sich auch ein Düttchen vom J. 1756 befinden; dies ist aber wohl ein Irrthum.

[2] Der Drei-Groschen Stücke geschieht in Danzig zum erstenmale im J. 1709 als «Düttchen» Erwähnung. Es musste nämlich ein jeder, der erst nach Thoresschluss in die Stadt zurückkehrte, ein sogenanntes Thordüttchen entrichten.

ohne Namen des Münzmeisters, ist mir bisher nicht vorgekommen.

No. 1165. Vom J. 1754. Ganz wie vorher, (auch wie die frühern in Gold und feinem Silber vorhanden.)

Abbildung bei Zagórski Taf. L N. 664.

No. 1166. *Hs.* wie vorher.

Rs. Mit ❀❀❀ | SOLID · | CIVITAT · | GEDAN · | ❀ ♕ ❀ |

No. 1167. Vom J. 1757. *Hs.* wie vorher.

Rs. * * * | SOLID | CIVITAT | GEDAN | * ♕ *

Kommt in verschiedenen Stempeln vor.

Die Ausmünzungen durch die Goldschmiede Raths und Siebert.

Aus den im Danziger Archive befindlichen Recessen der städtischen Münzdeputation vom Jahre 1757 erfahren wir, dass zwei Jahre früher, also im Jahre 1755, 150,000 Rthlr. in Dreigroschen-Stücken ausgeprägt waren. Nach dem Rathsschlusse vom 14 October 1757 sollte die Ausprägung dieser Münzart nach dem bisherigen Fusse fortgesetzt werden. Die Münzdeputation trug hierauf dem «alten Münzwardein Christian Syvert» die Ausprägung an, der sie jedoch wegen seiner hohen Jahre ablehnte; der aufs Neue berufene Münzmeister J. Just. Jaster starb im April 1758 in der Fremde. Da sich die Unterhandlungen mit anderen Münzmeistern lange hinzogen, der Kaufmann A. Schopenhauer auch bereits eine ansehnliche Silberlieferung besorgt hatte, so wurde am 17 April 1758 beschlossen, vorläufig 30,000 Thaler Dreigroschenstücke zur Probe von den Goldschmieden Raths und Siebert ausmünzen zu lassen, zu welchem Zwecke der frühere Stempelschneider, ein Jude, Israel Abraham, aufs Neue vereidigt wurde. Nach der Instruction vom 8-ten Mai sollen von diesen Dreigröschern zehn auf

einen Gulden und $128\frac{1}{8}$ Stück auf die gemischte Mark gehen und 5 Loth fein halten.

Am 28 Juni lieferten Raths und Siebert 30,000 Gulden (oder 30,000 Thaler) in Düttchen ab und durften die Prägung, die vorläufig auf 270,000 Gulden bestimmt war, fortsetzen.

Bald darauf wurden Vorschläge über einen neuen Münzfuss und über die Ausmünzung gröberen Geldes gemacht, auch bereits am zweiten October eine Probe von dem Stempel zu Achtzehngroschenstücken eingereicht und dabei bemerkt, dass sich dies neue Geld von dem anderen [1] besser unterscheiden würde «wenn die Krone «von dem Brustbilde etwas über der Umschrift erhaben «wäre» [2]. Am 17 October wurde auch mit Schopenhauer ein neuer Vertrag zur Lieferung des zur Ausmünzung von 100,000 Thalern in Achtzehn- und Sechs-Gröschern, erforderlichen zwölflöthigen Silbers abgeschlossen. Es leidet kaum einen Zweifel, dass wohl noch von Raths und Siebert eine kleine Anzahl neuer Achtzehngröscher ausgeprägt und in Umlauf gebracht wurde; in den vorliegenden Nachrichten ist jedoch nur erwähnt, dass am 2 Januar 1759 die Ausmünzung der Düttchen durch die Genannten vollendet wurde.

A. Achtzehn-Groschenstücke.

N° 1168. *Hs.* D·G·AVGVSTVS·III·REX·POL M·D·L·R.PR·D·S·&·EL Gekröntes und geharnischtes Brustbild von der rechten Seite, mit Orden und Hermelinmantel. Die Umschrift steht auf einer Perlenlinie.

---

[1] Hierunter sind wahrscheinlich die schlechten Achtzehngröscher oder Tympfe gemeint, welche unter Preussischem, Polnischem und anderen Stempeln, von den Münzpächtern Friedrichs des Grossen geprägt wurden.

[2] Das ist etwas unverständlich.

Rf. MON·ARGENT·CIVITAT·GEDANENSIS· Wappenschild mit den Löwen, auf Blumenranken stehend, darunter eine Doppellilie ⚜ zwischen 17—58; über dem Schilde 1—8. Oben ein halber Lorbeerkranz, in welchem eine Lilie zwischen zwei Palmzweigen steckt.

Abbildung bei Bandtke Taf. 47. No. 561; bei Zagórski Taf. LI No 671.

B. Dreigröscher (Düttchen).

N° 1169. *Hf.* Der gekrönte verschlungene Namenszug des Königs A 3 R, zwischen 17—58.

Rf. *GROSSUS++TRIPLEX GEDANENSIS. Der von Löwen gehaltene Wappenschild der Stadt; darunter die Werthszahl 3.

Abbildung bei Zagórski Taf. LI No 667.

N° 1170. Eine silberne Dickmünze, $\frac{13}{16}$ Loth schwer, vom Stempel des vorigen Dreigroschenstücks, befindet sich in der Fürstl. Radziwill'schen Sammlung zu Berlin.

Die Ausmünzungen durch den Münzmeister Conrad Heinrich Schwertner.

Im Anfange des Jahres 1759 berief die Stadt einen neuen Münzmeister: Conrad Heinrich Schwertner aus Darmstadt. Es wurde ihm ein jährlicher Gehalt von 500 Thalern, freie Wohnung, «etwas Gewisses pro Mark» und die Erstattung der Reisekosten zugestanden, derselbe auch verpflichtet, einen geschickten Graveur mitzubringen [1], so wie die erforderlichen Schmelztiegel zu bestellen.

Schwertner langte am 8 Februar 1759 in Danzig an. Durch Rathsschluss vom fünften März wurde hierauf bestimmt, dass fortan nach dem Münzfusse von 41 Gulden gemünzt werden möge, und mit dem Schwertner ein

[1] Dies scheint er unterlassen zu haben.

Vertrag über die Ausprägung der neuen «Tympfe» geschlossen, wonach 5 derselben auf einen Thaler, $68\frac{1}{3}$ Stück auf die feine, $33\frac{1}{10}$ Stück auf die gemischte Mark gehen und 7 Loth 17 Pfenn. fein halten sollen. Mit der Ausprägung wurde hierauf auch sogleich begonnen. Es scheint, dass einige Probe-Tympfe an den Königlichen Hof eingesendet wurden, denn schon am 25 Mai erging von demselben die Aeusserung, dass man ein besseres Bildniss auf dem Tympfstempel verlange. In Folge dessen wurde dem Stempelschneider «Juden» anbefohlen, sogleich einen neuen Stempel zu machen.

Am 7 Juni lieferte Schwertner an neugeprägten Achtzehngroschen-Stücken 6500 Thaler oder 19,000 Gulden Polnisch, mit dem Versprechen ab: fortan wöchentlich wenigstens 12,000 Thaler zu schlagen. Am 9 Juli wurde ein gewisser Daniel Berg als Werkmeister und Gehülfe Schwertner's angenommen. Er erhielt den Auftrag, die Münze umzubauen und zweckmässiger einzurichten.

Indessen entspannen sich zwischen dem Münzmeister und der Münzdeputation Misshelligkeiten; Schwertner's willkührliches Benehmen und Grobheit wurden getadelt; man fand auch bald, dass die ausgeprägten Tympfe sehr ungleich ausfielen, nur wenige 7 Loth 12 Pfenn., manche nur 7 Loth 7 Pfenn. hielten, auch dass er gegen seine Verpflichtung die Tiegelproben nicht abliefere. Eine seit dem August 1759 eingeleitete Untersuchung ergiebt, dass er neben dem Stempel des Juden Abraham noch andere von einem gewissen Kratzenberger habe anfertigen lassen.

Nachdem der Jude Abraham mehrere Proben neuer Tympf-Stempel vorgelegt, liess sich die Deputation, «ohne Hoffnung, dass dieser Jude bessere zu machen im Stande sei» die letzteren gefallen, gab demselben aber die Weisung, künftig auf der Rs. die Palmzweige über dem

Wappen mehr zusammenzuziehen, damit die Werthzahl 18 unverstümmelt und deutlicher sichtbar werde.

Im September 1759 standen die neuen Werke in der Münze vollendet da, und Schwertner erhielt den Befehl, 2000 Thaler von seinen Tympfen umzuprägen. Der Wardein fand aber, dass auch die neuen nur 7 Loth 10 Pfenn. hielten, was er schon bei der Tiegelprobe erklärt hatte. Schwertner leugnete dies, worauf die Deputation eine förmliche Anklage gegen ihn erliess, was seine Verhaftung zur Folge hatte. Als nun aber in den Ordnungen viele erklärten: man thue dem Münzmeister Unrecht und gebe zu viel auch den altersschwachen Wardein (Christian Sievert), so wurde im November 1759 dem Schwertner nochmals eine Umschmelzung, jedoch unter strenger Aufsicht übertragen. Schwertner benutzte diese Gelegenheit zur Flucht, ward jedoch in Berlin festgenommen und später im J. 1760 nach Danzig zurückgebracht.

Von Schwertner sind folgende mit seinem Namen versehenen Tympfe bekannt geworden:

No. 1171. *Hs.* DG · AUGUSTUS · III · REX · POL · MDL · R · PR · DS · & · EL · Des Konigs gekröntes Brustbild mit Orden und Mantel.

Rs. MON · ARGENT · CIVITAT · GEDANENSIS · Der von Löwen gehaltene Wappenschild; in dem rankigen Fussgestelle des Münzmeisters Name C — H — S, darunter 1759. Ueber dem Schilde ein halber Kranz, in welchem eine Tulpe zwischen zwei Palmzweigen steckt, daneben die Werthzahl 1—8.

In verschiedenen Stempeln; z. B. auf der Rs. mit · MON &.

No. 1172. *Hs.* DG · AVGUSTUS · III · REX · POL · M · D · L · R · PR · D · S · & · EL.

Rs. MON ARGENT. CIVITAT. GEDANENSIS

Der von ziemlich übel gestalteten Löwen gehaltene, fast schief stehende Wappenschild; im rankigen Fussgestelle: C—H—S, darunter 1759. Ueber dem Schilde ein dürftiger Kranz mit einem Lilienstengel zwischen zwei ebenfalls dürftigen Palmzweigen, nebst 1—8.

No. 1173. *Hſ.* Wie vorher mit D · G · AVGVSTVS · &.

Rſ. Wie vorher, von besserem Stempelschnitt, mit volleren Palmzweigen, C—H—S, 1759 und 1—8.

Kommt in verschiedenen Stempeln vor.

No. 1174. *Hſ.* und *Rſ.* wie vorher, aber mit gekerbtem Rande,

In der Sammlung des Danziger Gymnasiums

No. 1175. *Hſ.* wie vorher.

Rſ. Ebenfalls wie vorher, aber mit getrennter Jahreszahl: 17—59.

No. 1176. *Hſ.* und *Rſ.* wie vorher, aber des Münzmeisters Name ist in den dazu bestimmten Feldern, unter dem Schilde, vergessen worden.

Kommt selten vor.

Die Verwaltung des Münzmeisters Oeckermann.

An die Stelle des entwichenen Schwertner, wurde Rudolph Ernst Oeckermann, ein Schwestersohn des ehemaligen Münzmeisters Jaster († 1755) berufen. Er langte Anfangs Januar 1760 zu Danzig an und versprach vor allem dem Juden (Abraham) gute Anleitung zum besseren Stempelschneiden zu geben, da über dessen schlechte Stempel von jeher grosse Unzufriedenheit geäussert worden war. Nach den vorliegenden Exemplaren verbesserte sich aber das Aeussere der Münzen keinesweges.

[1] So wird ihm u. a. am 7 Juli 1760 angesagt, er solle seine Stempel so einrichten, dass das Gepräge nicht rauh, sondern glatt ausfalle.

Anfangs Februar 1761 starb der Münzwardein Syvert, an seine Stelle trat am 11 Februar Georg Behrents als Interims-Wardein, [1] 1763 aber Georg Schröder als Wardein. Am 16 Juni 1761 sendete der Danziger Raths-Sekretair aus Warschau einige mit dem Danziger Tympf-, Sechser-, Düttchen-, und Schillings-Stempel geprägte Silberklippen ein und berichtete: dass diese Gepräge daselbst viel Befremdung verursacht hätten. Obgleich dieselben augenscheinlich nur auf Verlangen von Münzliebhabern geschlagen worden, so wünschte der Rath doch, alles Aufsehen zu vermeiden und befahl daher dem Münzmeister, die Ausprägung solcher Münzen ferner nicht statt finden zu lassen.

Gulden des Münzmeisters Oeckermann.

Nachdem durch den neuen Münzmeister eine bedeutende Anzahl Tympfe geprägt worden war, wurde Anfangs März 1760 auch die Ausprägung gröberer Münzen, als ganzer, doppelter und vierfacher Guldenstücke berathen, und Oeckermann vorläufig mit der Besorgung einer Zeichnung zu Zweiguldenstücken beauftragt. Letztere wurde durch den Condukteur Gellentin gefertigt und der Abraham hierauf veranlasst, einen Probestempel zu schneiden, auf dem jedoch über dem Wappenschilde der Stadt noch eine Krone [2] angebracht werden sollte. Am 22 Juli wurden Probeabdrücke der $\frac{2}{3}$ Stücke vorgelegt [3]. Durch die Instruction vom 17 September wird der Münzmeister auch sogar zur Ausprägung von 200,000 Exempl. in Zweiguldenstücken ermächtigt, auch vorgeschrieben, dass sie von eilflöthigem Gehalte sein und

---

1 Im J. 1772 ward derselbe Münzwardein der Stadt.

2 Diese Krone gehörte in den Schild.

3 Ein Abschlag der Vorderseite dieser Probemünzen in Zinn hat sich noch in einer Danziger Sammlung erhalten.

$14\frac{2}{3}$ Stücke auf die gemischte Mark gehen sollen, wobei dem Münzmeister zum Remedio an Schrot $\frac{1}{12}$ Stück auf die gemischte Mark soll passirt werden. Dessenungeachtet kam diese Ausprägung nicht zur Ausführung.

Als am 24 October geklagt wurde, dass die neuen Achtzehngröscher beinahe alle unsichtbar und bei den Zöllen wären ausgegeben worden, wurde der Vorschlag gemacht: Guldenstücke zu prägen, indem man hoffen dürfe, diese länger am Orte zu behalten. Doch erst am 9 August 1762 konnte man sich, nach vielen Berathungen, über die Prägung von Einguldenstücken vereinigen. Es ward bestimmt, dass dieselben achtlöthig sein, 41 Stück auf die Mark fein gehen und $20\frac{1}{2}$ Stück eine Mark brutto wiegen sollten. Am 13 September hatte endlich Abraham den Guldenstempel verfertigt und es konnte hierauf bald mit der Ausprägung begonnen, auch schon am ersten October 244 neue Guldenstücke an alle Regierüngsmitglieder als übliche Geschenke, vertheilt werden. Auch im folgenden Jahre wurden Gulden geprägt, denn am 22 Februar 1763 wurde beschlossen, dass 80,000 Guldenstücke, wozu das Silber bereits legirt sei, geprägt werden sollten.

Am 28 März übergab Oeckermann seine Rechnung über die Ausmünzung der 278,000 Guldenstücke. Bei einer von dem Münzwardein vorgenommenen Probe derselben findet sich, dass eine Mark derselben 8 Loth 2 Pfenn. halte, die Mark also um 2 Pfenn. höher ausgeprägt worden, als er verpflichtet gewesen.

1762.

N° 1177. *Hs.* D G · AVGVST · III · R · POL M · D · L · R · P · D · S · & · EL · Gekröntes und geharnischtes Brustbild mit Hermelinmantel und Vliessorden.

Rs. MON · ARGENT · CIVIT ○ GEDANENS · Der von Löwen gehaltene Wappenschild auf rankigem

Fussgestelle, dazwischen des Münzmeisters Name R—E—Œ; unten: 1762. Ueber dem Schilde 30·GR und ein Kranz, in welchem ein Palm- und ein Lorbeerzweig kreuzweise stecken.

Kommt in verschiedenen Stempeln vor. Ein Goldgepräge von 5 Dukaten und ein Abschlag in feinem Silber sind in der Sammlung des Danziger Gymnasiums vorhanden.

1763.

N° 1178. *Hf.* und *Rf.* wie vorher, mit der Jahreszahl 1763.

Im verschiedenen Stempeln.

Achtzehngröscher (Tympfe) des Münzmeisters Oeckermann.

Bald nach dem Antritt seines Dienstes, wurde Oeckermann durch die Instruction vom 27 Januar 1760 ermächtigt, 100,000 Gulden Tympfe zu prägen. Hiernach sollen 5 Stück auf einen Thaler, $68\frac{1}{3}$ Stück auf eine feine Mark und $33\frac{1}{10}$ Stück auf die gemischte Mark gehen und fein halten 7 Loth 12 Pfenn.

Oeckermann begann die Ausprägung Ende Januar und vertheilte dem Auftrage gemäss, drei Stück an jeden der vier Bürgermeister, zwei an jeden Rathsherren, zwei an die Gerichtsherren, und einen Tympf an jeden Quartiergenossen. Es ergab sich, dass das darauf befindliche Bildniss des Königs keinesweges Beifall fand. Bald darauf wird über des Juden Abraham Unordnung geklagt. Es fand sich nämlich unter den von ihm gefertigten neuen Stempeln einer vor, auf den zwar des neuen Münzmeisters Name richtig, aber die unrichtige Jahreszahl 1759 (statt 1760) gesetzt war. Mit diesem Stempel sollen etwa 30 Tympfe geschlagen sein. [1] Am 5 April waren 100,000 Thaler in Tympfen ausgeprägt, worauf bestimmt wurde, dass noch für 7000

[1] Wenn von diesen Tympfen ein Exemplar sich noch erhalten haben sollte, so dürfte es zu den grössten Seltenheiten gezählt werden.

Thaler ausgemünzt werden sollten, um damit die vom vorigen Münzmeister unrichtig gemünzten und in Umlauf gekommenen Tympfe wieder einzuziehen. Unterm 3 Juni 1760 ward dem Münzmeister aufgegeben, ausserdem noch 30,000 Thaler Tympfe zu prägen.

Die verschiedenen Gepräge sind:

No. 1179. *Hf.* D · G · AVGVSTVS · III · REX · POL · M · D · L · R · PR · D · S · & · EL Innerhalb eines einfachen Kreises, das gekrönte und geharnischte Brustbild mit Hermelinmantel und Vliessorden.

Rf. MON · ARGENT · CIVITAT · GEDANENSIS Der von Löwen gehaltene Wappenschild auf einem rankigen Fussgestelle, in welchem R — E — Œ, darunter 1760. Ueber dem Schilde ein grosser Kranz, in welchem, unter der Werthzahl, sich zwei Palmzweige kreuzen.

No. 1180. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Wie vorher, nur über dem Schilde ein grosser Kranz, in welchem zwischen der Werthzahl 1 — 8, ein Blumenstengel, daneben aber zwei Palmzweige stecken.

In der Münzsammlung des Danziger Gymnasiums

No. 1181. *Hf.* wie vorher; Brustbild innerhalb eines Perlenkreises.

Rf. Wie vorher, nur über dem Schilde ein kleiner Kranz, in welchem ein aufgerichtetes Schwert zwischen einem Palm- und einem Lorbeerzweige steckt; oben, neben der Schwertspitze, die Werthzahl. 1 — 8.

In der Sammlung des Danziger Gymnasiums.

No. 1182. Eine silberne Klippe von dem vorigen Stempel, etwa $\frac{3}{4}$ Loth wiegend, befindet sich in der Sammlung des Herrn Ernst in Danzig.

No. 1183. *Hf.* Brustbild u. s. w. innerhalb einer einfachen Linie.

Rf. Wie vorher.

Kommt in verschiedenen Stempeln vor.

Probe-Achtzehner von 1763.

Im Jahre 1763 beabsichtigte die Stadt, aufs Neue Achtzehner schlagen zu lassen. Es wurde ein Stempel angefertigt, der jedoch nicht mehr zur Anwendung kommen konnte, da der König bald darauf starb. Erst im folgenden Jahre 1764 wurden damit, wie Lengnich[1] berichtet, 26 Stück oder eine Mark brutto von sechslöthigem Gehalte geschlagen, und dabei verblieb es. Mit Recht bezeichnet Lengnich diese Stücke als «hauptrare Gepräge».

No. 1184. *Hf.* D·G·AVGVST·III R POL·M·D·L·R·P·D·S·&·EL Des Königs freistehendes, gekröntes und geharnischtes Brustbild, mit Hermelinmantel und Orden.

Rf. MON·ARGENT·CIVIT·GEDANENS· Der von Löwen gehaltene Wappenschild auf zwei Bogenstrichen stehend, darunter R E Œ. und 1763. Ueber dem Schilde die Werthzahl 18, dann ein Kranz, in welchem ein Palm-und ein Lorbeerzweig kreuzweise stecken.

Das in der Sammlung des Danziger Gymnasiums befindliche Exemplar ist gerändert.

Sechsgröscher vom Münzmeister Oeckermann.

Nachdem seit dem Jahre 1539 in Danzig keine Sechser mehr waren geprägt worden, wurde im Herbst des J. 1760 die Ausprägung derselben beschlossen. Am 13 October erklärt der Münzmeister bereits, dass er

---

1 Theil I. S. 401. Lengnich äussert hiernächst: «Beyläufig bemerke ich hier noch für unsre Nachkommen, damit sie an dem innern Gehalt unsrer neueren Münzen nicht irre werden, dass man alle Sorten derselben auch von ganz feinem Silber findet, weil dergleichen Piecen zur Probe für Privatliebhaber sind abgeschlagen worden, der goldenen Gepräge nicht zu gedenken». Von diesem Probe-Achtzehner habe ich übrigens bisher kein Gold-noch Feinsilber-Gepräge auffinden können.

statt des fehlerhaften Sechsgroschenstempels, bei Abraham einen neuen bestellen würde. Am 24 October wird derselbe auch vorgelegt. Nach der Instruktion vom 10 November soll Oeckermann für 200,000 Gulden Sechser prägen, deren 15 auf einen Thaler, $68\frac{3}{4}$ Stück auf die Brutto-Mark gehen, und 5 Loth fein halten sollen. Die Ausprägung begann hierauf am 18 November. Am 24 d. M. wurde bestimmt, dass die üblichen Probemünzen verschenkt werden sollten. Bei dieser Gelegenheit wird der Stempelschneider ermahnt, die Stempel sauberer zu stechen. Er entschuldigt sich, dass die Stempel, mit welchen die ersten Sechsgröscher geschlagen, noch nicht vollendet gewesen, als sie von seiner Frau, während seines Krankenlagers, auf Verlangen des Münzmeisters wären verabfolgt worden; auch beschwert er sich, dass der Stahl nicht genug in den Stempeln gehärtet wäre. Am 30 Decembr 1760 liess ein Gefangener auf dem Rathshause, Pierre Louis Vernier, einen von ihm gestochenen Sechserstempel in Abdrücken auf Wachs, Borke und in Silber überreichen, der ungeachtet einiger Austellungen so gefiel, dass die Münz-Deputation sich für seine Freilassung verwendete, hierauf durch ihn neue Sechser-Stempel verfertigen liess und ihn überhaupt in ihren Dienst nahm.[1] Am 25 Februar 1761 leistete er den Diensteid; die Prägung der Sechser ward nunmehr eingestellt. Am 2 Juni 1761 ward jedoch mit dem Oeckermann bereits ein Vertrag über neu zu schlagende 300,000 Gulden in Sechsern, der Instruktion vom 18 Novembr 1760 gemäss, abgeschlossen. Der

[1] Vernier wurde bald darauf wegen schlechter Arbeit entlassen, denn am 7 Juli 1761 bittet er bereits aufs Neue um Anstellung, mit dem Versprechen bessere Stempel zu schneiden; worauf ihn die Münzdeputation auf die früheren Bedingungen, jedoch ohne Vertrag, beibehält. Wenige Tage darauf, am 13 Juli, war er entlaufen.

Abraham «welcher ehemals für die Münze gearbeitet.» wurde beauftragt, nach dem verfertigten Setzstempel, einen Stempel zu Sechsgröschern zu schneiden.

Am 10 August 1761 wurde Oeckermann mit der zweiten Sechser-Ausprägung fertig; er sollte darauf aufs Neue für 300,000 Gulden ausmünzen. Bei dieser Gelegenheit wird angeführt, dass die Stückproben der letztgeprägten Sechser nicht fünflöthig, sondern nur 4 Loth $14\frac{1}{2}$ Pfenn. haltig befunden worden sind.

Nachdem am 19 October Oeckermann aufs Neue ermächtigt worden war, für 600,000 Gulden Sechser in der bisherigen Weise zu prägen, und dieses Geschäft schon nach vier Wochen beendigt hatte, wird am 15 November nochmals über eine gleiche Anzahl mit ihm kontrahirt, die eben so am 20 December bereits ausgeprägt waren.

Am 22 Februar 1763 wurde Oeckermann nach dem bisherigen Vertrage zur Prägung von noch 400,000 Gulden Sechser beauftragt, eben so wurde am 9 Mai ein neuer Vertrag über die Ausmünzung von 600,000 Gulden Sechser und im October 1763 über einen gleichen Betrag abgeschlossen.

1760.

No. 1185. *Hf.* D·G·AVGVSTYS III·REX·POL· M·D·L·R·PR·D·S·&·EL Innerhalb einer Kreislinie, des Königs gekröntes Brustbild, mit Hermelinmantel und Vliessorden.

Rf. MON·ARGENT·CIVITAT·GEDANENSIS Innerhalb einer Kreislinie, der von Löwen gehaltene Wappenschild, auf einem rankigen Fussgestelle, in welchem des Stempelschneiders Name R—E—Œ, darunter 1760. Ueber dem Schilde die Werthzahl VI und ein Kranz, in welchem ein Palm-und ein Lorberzweig stecken.

Abbildung bei Zagórski, Taf. LI N. 669.

No. 1186. Wie vorher, jedoch fehlt die Kreislinie zwischen dem Bilde und der Umschrift.

Von diesen Sechsern giebt es verschiedene Stempel, so wie Abschläge in Gold zu zwei Dukaten, auch Dickmünzen in Silber, ein halbes Loth wiegend; beide sind selten.

1761.

No. 1187. *Hs.* mit D·G·AVGVST·III·R·POL·M·D·L·R·P·D·S·&·EL. Kommt in verschiedenen Stempeln vor.

Eine Abschlag in Silber, von 1/2 Loth Gewicht, in der Fürstl. Radziwillschen Sammlung.

No. 1188. Eine Silber-Klippe von $\frac{1}{2}$ Loth Gewicht mit den Sechserstempel geprägt, befindet sich in der Fürstl. Radziwillschen Sammlung; ebendaselbst auch eine silberne Dickmünze von gleichem Gewichte.

1762.

No. 1189. *Hs.* und Rs. wie vorher.

Abbildung bei Bandke Taf. 47 N. 565.

1763.

No. 1190. *Hs.* D·G·AVGVST·III·POL·M·D·L·R·P·D·S·&·EL

Rs. MON·ARGENT·CIVIT·GEDAN Sonst wie vorher.

No. 1191. *Hs.* D:G:AVG:III:R:POL:M:D:L:R:P:D:S:&EL Diese Sechser kommen in verschiedenen, sehr mittelmässig geschnittenen Stempeln vor.

Rs. MON:ARGENT:CIVIT:GEDAN: Sonst ebenfalls wie vorher.

Dreigroschenstücke (Düttchen) des Münzmeisters Oeckermann.

Nach der Instruction von 19 Juni 1760, sollte der Münzmeister Oeckermann 300,000 Gulden in Dreigroschenstücken prägen; 10 sollten auf einen Gulden

und $132\frac{7}{64}$ auf die gemischte rauhe Mark gehen und 4 Loth 12 Pfenn. fein halten. Am 11 August waren davon für 30,000 Gulden geprägt. Am 13 Oktober wurde die Ausmünzung von noch 100,000 Gulden verfügt; am 24 October entschuldigte sich der Münzmeister, dass die neuen Düttchen wegen der Walzen nicht gut gerathen wären, sobald bessere Walzen kämen, würde er sie ändern. Am 18 November war die Ausmünzung beendet.

1760.

N° 1192. *Hſ.* Der verschlungene gekrönte Namenszug 17 A 3 R 60. Kommt in verschiedenen Stempeln, auch in Gold und Silber geprägt vor.

Rſ. ∗GROSSUS ++ TRIPLEX GEDANENSIS. Der von Löwen gehaltene Wappenschild, auf rankigem Fussgestelle, darunter R E Œ.

Abbildung bei Zagórski Taf. LI No CC8.

N° 1193. Wie vorher, als silberne Klippe, $\frac{9}{32}$ Loth wiegend.

In der Fürstl. Radziwillschen Sammlung.

1763.

N° 1194. *Hſ.* Wie vorher mit 17 A 3 R 63.

Rſ. ∗GROSSUS TRIPLEX GEDANENSIS Unter dem Wappen R E Œ.

N° 1195. *Hſ.* Wie vorher; Hs. und Rs. von schlechtem Stempelschnitt.

Rſ. GROSSVS · TRIPLEX · GEDANENSIS Die Schildhalter stehen auf halbmondförmigen Wülsten.

N° 1196. Abschlag eines Dreigröschers von feinem Silber, $\frac{1}{8}$ Loth wiegend und gerändert.

In der Fürstlich Radziwillschen Sammlung.

Schillinge des Münzmeisters Oeckermann.

Im Frühjahre des J. 1760 wurde vom Rathe die Ausprägung von Schillingen beschlossen und bestimmt,

dass deren sieben Gulden und 6 bis. 9 Groschen, auf ein Pfund gehen sollten. Da die Münze anderweitig sehr beschäftigt war, so konnte erst im Februar 1761 die Ausprägung begonnen und eine Anzahl dieser Schillinge am 25 Februar abgeliefert werden. Am 1 März 1761 wurde wegen der weiter zu prägenden Schillinge bestimmt, dass 7 Gulden 15 Groschen ein Pfund betragen und einlöthigen Gehaltes sein sollten.

1761.

N° 1197. *Hf.* Der gekrönte verschlungene Namenszug. 17 A 3 R 61.

Rf. ❁ | SOLID | CIVITAT | GEDAN | RE ☨ ŒE | (Dergleichen wie vorher in Gold geprägt).

N° 1198. Desgleichen, als silberne Klippe, $\frac{5}{32}$ Loth wiegend.

N° 1199. Wie vorher, auf der Rs. mit zwei Rosetten | ❁❁ |

1763.

N° 1200. *Hf.* Mit | 17 A 3 R 63 |

Rf. | ❁ | SOLID | CIVITAT | GEDAN | RE☨ŒE | Kommt in verschiedenen Stempeln vor.

Abbildung bei Zagórski Taf. L. N. 665.

F. A. Vossberg.

(Schluss im nächsten Hefte.)

MISCELLEN.

Les fouilles archéologiques executeés près de Tzarew, sur l'emplacement de Saraï, ancienne capitale du Quiptchak, ont déjà produit beaucoup de monnaies et d'autres objets orientaux. On vient d'y faire une nouvelle trouvaille qui ne peut pas manquer d'interesser les numismatistes. Parmi les monnaies d'argent de la Horde d'Or, on vient d'y trouver plusieurs monnaies rares en or, appartenant aux Sultans Goûrides ou Patans qui regnaient dans l'Inde, du XIII au XVI siècle. Les monnaies trouvées à Saraï appartiennent à Mohammed-Chah et son fils Firouz-Chah (1324—1388). M. Grigorieff vient d'en faire une déscription détaillee qui paraîtra dans nos Mémoires.

Ces monnaies après avoir été presentées par M. le ministre de l'intérieur à l'Empereur, sont deposées par ordre de S. M. au Musée de l'Ermitage Impérial.

Sawélieff.

Der rühmlichst bekannte Archäologe, Herr de Witte zu Paris, beschäftigt sich mit einem Werke, welches unter dem Titel: Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules, au IIIe siècle de l'ère chrétienne (1011—1026 de Rome, 258—273 après J. C.) erscheinen soll. In der Revue archéologique, 1849, VI, Vol, S. 256—262, werden alle Besitzer von Inschriften, Münzen u. s. w., welche sich auf die Kaiser Postumus, Victorin, Laelian, Marius und die beiden Tetricus beziehen, aufgefordert, solche Herrn de Witte zu diesem Zwecke mitzutheilen.

Staatssiegel der Französischen Republik, von M. Barre. Hs. RÉPUBLIQUE FRANÇAISE DÉMO-

CRATIQUE UNE ET INDIVISIBLE Frankreich, sitzend, das Haupt mit Strahlen geschmückt, mit Ruthenbündel in der Rechten, den linken Arm auf das mit dem Hahne geschmückte Steuerruder lehnend. Daneben Attribute der Künste und Gewerbe. Im Abschnitt: XXIV FEVRIER — MDCCCXLVIII. Rs. ÉGALITÉ * FRATERNITÉ * LIBERTÉ Im Felde zwischen einem Lorbeer-und einem Eichenzweige: AU NOM—DU PEUPLE — FRANÇAIS. Darunter eine Garbe. Grösse 120 Millim [1].

Das Staatssiegel von Kalifornien zeigt in einer bergigen, mit Schiffen und Goldsuchern belebten Landschaft, eine sitzende, linkshin gewendete Pallas, mit der Ueberschrift ΕΥΡΕΚΑ [2].

Neueste Denkmünzen [3].

Russland.

Preis des Tambowschen Alexandrinen-Institutes. Hs. ЗА ОТЛИЧНЫЕ УСПѢХИ И БЛАГОНРАВІЕ (Für ausserordentliche Fortschritte und gute Aufführung). Die gekrönte Russia, mit Heiligenschein, sitzend, hält in der Rechten einen Lorbeerkranz und legt die Linke auf die Schulter eines neben ihr stehenden jungen Mädchens. Links ein Globus, Bücher und eine Karte. Im Abschnitt: 1843 und unter der Abschnittsleiste: А Л (Alexander Ljälin) Rs. In zierlicher Einfassung: * — ТАМБОВСКІЙ — АЛЕКСАНДРИНСКІЙ — ИНСТИТУТЪ — БЛАГОРОДНЫХЪ — ДѢВИЦЪ.

---

1 Abgebildet in des Illustrirten Zeitung, XI Bd. S. 356.

2 Der bekannte Ausruf des Archimedes bei Lösung eines schweren mathematischen Problems.

3 S. Th. II, S. 415.

(Tambowsches Alexandrinen-Institut adliger Mädchen.) — Grösse: 41 Millim.

Auf die Vollendung des Kaiserlichen Palais im Kreml zu Moskau. — Hs. БЛАГОДАРЮ. (Ich danke.) Die gekrönte Chiffer Seiner Majestät des Kaisers: HI. Rs. Ansicht des Palais. Im Abschnitt: ЗАЛОЖЕНЪ 1838. — ОСВАЩЕНЪ 1849. — А. КЛЕПИКОВЪ Р. (Begonnen 1838, vollendet 1849, Klepikoff f.) Saubere und geschmackvolle Arbeit. — Ehrengeschenk für diejenigen, welche beim Baue thätig waren. — Grösse 34 Millim.

Belohnungsmedaille für Rettung aus Gefahr. Hs. НИКОЛАЙ I ИМП. И САМ. ВСЕРОСС. ЦАРЬ ПОЛЬСКІЙ (Nikolaus I Kaiser und Selbstherrscher aller Reussen, Zar von Polen.) Brustbild Seiner Majestät rechtshin, darunter Р(ѣзалъ А. К(лепиковъ) (Geschnitten von A. Klepikoff.) Rs. ЗА — СПАСЕНІЕ — ПОГИБАВШИХЪ (Für Rettung Umkommender). — Darunter zwei Eichenzweige. Mit Oer. — Grösse; 29—32½ Millim. (Namentlich für das Königreich Polen bestimmt.)

Denkmünze des Moskauischen Regiments zu Ehren Seiner Kaiserlichen Hoheit des Grossfürsten Michael. Hs. СЪ БЛАГОГОВѢЙНОЮ ПРИЗНАТЕЛЬНОСТІЮ ЛЕЙБЪ-ГВАРДІИ МОСКОВСКІЙ ПОЛКЪ. (Aus ehrfurchtsvollster Erkenntlichkeit das Moskausche Leib-Garde-Regiment.) Brustbild Seiner Kaiserlichen Hoheit, in Uniform, linkshin; darüber der fliegende Russische Doppeladler mit Blitz nebst Pfeil und Lorbeerkranz in den Fängen, so wie die Ueberschrift: АВГУСТѢЙШЕМУ ШЕФУ (seinem erhabensten Chef.) Unter dem Brustbilde: РѢЗ. А. КЛЕПИКОВЪ (geschnitten von A. Klepikoff) und zwei zusammengebundene Lorbeerzweige. Rs. ВЪ ДЕНЬ 25 ЛѢТІЯ ОТЪ НАЗНАЧЕНІЯ ШЕФОМЪ ПОЛКА (Am Tage seiner 25 jährigen Ernennung zum Chef des Regimentes.) Im Felde: ЕГО ИМПЕРАТОРСКОМУ — ВЫСОЧЕСТВУ — ГОСУДАРЮ ВЕЛИ-

КОМУ КНЯЗЮ — МИХАИЛУ ПАВЛОВИЧУ — 8 ФЕВР. 1849 ГОДА (seiner Kaiserlichen Hoheit dem Herrn Grossfürsten Michael Pawlowitsch, am 8 Februar 1849.) Unten die Fahnen des Regiments, mit der Aufschrift 1683 г., ein Helm, zwei Kanonen und andere Waffen und Werkzeuge, so wie der Name des Graveurs: в. алекс. г. (W. Alexejeff) — Grösse: 82 Millim [1].

Polen.

Hs. N. M. PANNA W LEZNY NA PODLASIUS ŁYNNĄCA OD R. 1683. (Die allerheiligste Jungfrau Maria von Leszno in Podlachien, berühmt seit d. J. 1683). Brustbild der Jungfrau mit dem Kinde auf dem rechten Arme. Beide sind gekrönt und halten Evangelienbücher. Ueber dem der Jungfrau befindet sich eine Taube. — Rs. N. M. PANNA W KO — DNIU NADBUGIEM Innere Umschrift: SŁYNĄCA — OD R 1635. (Die allerheiligste Mutter Gottes zu Kodnia am Bug, verehrt seit 1635). Die gekrönte Mutter Gottes mit dem ebenfalls gekrönten Kinde und einem Scepter in der Rechten. Im Abschnitt: 1844. — Grösse 20 Millim.

Deutschland.

Erzherzog Johann von Oesterreich, als Reichsverweser. — Hs. ERZH · JOHANN V · ÖSTR Z · REICHSVERWESER ERWÄHLT 1848. Haupt des Erzherzogs rechtshin, darunter: DRENTWETT. Rs. Innerhalb eines Eichenkranzes: KEIN—ŒSTERREICH—KEIN PREUSSEN — EIN EINIGES DEUTSCHLAND SOLL ES SEIN. Ganz unten D. — Grösse $37\frac{1}{2}$ Millim.

Hs. Wie vorher, ohne den Namen des Künstlers. Rs. AUS VEREHRUNG UND LIEBE Ein reicher

---

[1] Abgebildet in Linien-Manier in: Празднованіе 25-ти лѣтія со времени назначенія Его Императорскаго Высочества Великаго Князя Михаила Павловича, шефомъ Лейбъ-Гвардіи Московскаго полка. Санктпетерб. 1849. 8⁰.

Blumenkranz, welcher oben in Palmzweige ausläuft. Darin: ❧ — DEM — VERDIENSTE — GEWEIHT — Ganz unten: DRENTWETT F. — Grösse: 37½.

Auf das Deutsche Parlament. DIE EINTRACHT FÜHRTE DAS VOLK ZUM SIEG, — DIE ZWIETRACHT DEN SIEGER ZUM TOD. Hermann (Armin) auf Römischen Waffen und Fesseln stehend, die Rechte erhoben und in der Linken ein Ruthenbündel haltend. Am Boden I. I. NEUSS DIR. — A. NEUSS F. Rs. ERSTES DEUTSCHES PARLAMENT. Ein Doppelköpfiger Adler, mit einem von Schwarz, Gold und Purpur pfahlweise getheilten Schilde auf der Brust. Darunter: ERÖFFNET DEN 18 MAY 1848. — Grösse: 41 Millimeter.

Die Hs. Namentlich die Gestalt Hermanns, welcher das Haar nach Art der Amerikanischen Wilden trägt, ist wenig gelungen. Purpur statt roth in den Deutschen Farben, ist ganz falsch, da Purpur in der klassischen Heraldik nur zu Verzierungen, nicht aber als eigentlich heraldische Farbe gebraucht wurde.

Auf die Flotte. Hs. Sitzende Statue der Germania mit Mauerkrone, einen Speer in den Rechten haltend und den Schild mit dem Reichsadler neben sich, rechtshin. Auf dem Sockel sind sieben Männer und Frauen dargestellt, welche Gaben zur Gründung der Flotte beitragen. Rechts ein Schiff mit Deutscher Flagge und in der Ferne noch eine Anzahl Schiffe. Auf der Abschnittsleiste: K LANGE. Rs. ❁ SCHÜTZEND TRAGE SIE DEN DEUTSCHEN AAR ÜBER FERNE MEERE Innerhalb einer zierlichen vierbogigen Einfassung: DIE — DEUTSCHE — FLOTTE — EIN DENKMAL — DER VOLKSKRAFT — UND REICHSEINHEIT — GEGRÜNDET DURCH — PARLAMENTSBESCHLUSS — ZU — FRANKFURT — AM 14. IUN. — 1848. — Gr. 39 Millim. — Zierlich gearbeitet.

Holstein.

Auf die Eisenbahn von Altona nach Kiel. Hs. CHRISTIAN VIII FÖRDERTE DAS WERK DES EINIGEN VOLKES. Brustbild des Königs rechtshin, darunter: F. ALSING. F. Rs. EILEND HIN UND ZURÜCK BRINGE DEM LANDE GLÜCK. Lokomotive, rechtshin. Im Abschnitte: ALTONA · KIEL. — 1848. — Grösse 43 Millim.

Schleswig-Holstein.

Auf die politischen Ereignisse von 1846. Hs. VEREINT, VEREINT BIS ZUM MEERESSTRAND, — EIN VOLK, EINE SPRACHE, EIN DEUTSCHES LAND! Auf einem von Meereswogen umspülten, mit der Herzogskrone geschmückten Throne, sitzt eine antik bekleidete, mit einer Mauerkrone geschmückte Frau, die Rechte abwehrend ausstreckend und mit der Linken auf Dokumente deutend. Auf ihrem Schoosse ein Römisches Schwert. Neben ihr drei neumodisch gekleidete, mit Schwertern bewaffnete Jünglinge. Rechts: I. I. NEUSS DIR; unten H. DÄUBLER F. Rs. Eine vom Meere umspülte, links von Blitzen bedrohte schöne Eiche, gegen welche die Wappen von Schleswig und Holstein, in Französischen Schilden, gelehnt sind. Oben die strahlende Sonne. Im Abschnitt: OFFENER BRIEF — SORGENFREI, 8 JUL. 1846. — Grösse: 41 Millim.

Die Rs. ist recht gefällig, die Hs. jedoch übel componirt; die Römisch gekleidete Frau neben den modernen Jünglingen macht keinen guten Eindruck.

Auf die Eroberung der Dänischen Fregatte Gefion. Hs. Der Hafen von Eckernförde mit dem brennenden Rumpfe des Linienschiffes Christian VIII und der mit der Deutschen Flagge geschmückten Fregatte Gefion. Links eine Batterie, auf welcher ebenfalls eine Fahne. Rs. ∗ DEN TAPFEREN DEUTSCHEN KRIEGERN GEWIDMET Im Felde: ZERSTÖRUNG — D · DÄN ·

LINIENSCHIFFES CHRISTIAN VIII — UND EROBERUNG — DER FREGATTE — GEFION — · — ECKERNFÖRDE — 5 · APRIL 1849. — Grösse: 31 Millim.

Hessen-Darmstadt.

Belohnungsmünze für Krieger. Hs. Innerhalb eines Lorbeer- und eines Eichenzweiges, ein gekröntes L; darunter — · — GESTIFTET AM — 14 IUNI 1841. Lorbeer- und Eichenzweig, wie vorher, darin: FÜR — TREUEN DIENST — IM — KRIEGE — · — Mit Ring zum Tragen. — Grösse: 32—48 Millim.

Auf die Industrieausstellung zu Mainz Hs. GROSHERZOGLICH HESSISCHER GEWERBVEREIN Eine Dampfmaschine, darunter: MDCCC XXXVI. Rs. Lorbeerkranz, darin: ZUR — ERINNERUNG — AN DIE — ALLGEM · DEUTSCHE — INDUSTRIE — — AUSSTELLUNG — IN MAINZ — 1842. — Grösse: 41½ Millim.

Für fünfzigjährigen Dienst. Hs. LUDWIG III GROSHERZOG VON HESSEN Brustbild linkshin; darunter C. VOIGT. Rs. Lorbeer- und Eichenzweig, darin: FÜR — FÜNFZIG — — JÄHRIGE — TREUE — DIENSTE. — Grösse: 33 Millim.

Rettungsmedaille. Wie vorher mit: FÜR — RETTUNG VON MENSCHEN. — LEBEN. Die beiden letzten Stücke sind von trefflicher Arbeit.

Auf den Prinzen Emil. — Hs. EMIL PRINZ V. HESSEN — UND BEI RHEIN Haupt des Prinzen linkshin, darunter C. VOIGT. Rs. Innerhalb eines schönen Eichenkranzes: IHREM — DURCH — GEIST — GÜTE — UND VATERLANDSLIEBE — VEREHRUNGSWÜRDIGEN — PRÆSIDENTEN — DIE MITGLIEDER — DER I KAMMER — 1832 — 1849. — Grösse: 41 Millim. — Von vorzüglicher Arbeit.

Nassau.

Denkmünze zum Tragen, für die am 5 *April* 1849 *zu Eckernförde thätigen Kanoniere.* Hs. ADOLPH HERZOG ZU NASSAU Haupt rechtshin, darunter: ZOLLMANN: Rs. MEINEN TAPFER'N KANONIEREN Die Dänische Fregatte Gefion (jetzt Eckernförde), rechtshin. Im Abschnitt: ECKERNFÖRDE — 5 APRIL — 1849· — Grösse: 30 — 34 Millim. — Bronze, von sehr mittelmässiger Arbeit.

Baden.

Denkmünze für das Befreiungsheer. Hs. Schwert auf zwei unten zusammengebundenen Palmzweigen. Rs. LEOPOLD GROSHERZOG VON BADEN Lorbeerkranz, darin: DEM TAPFEREN — BEFREIUNGS — HEER — 1849. Ganz unten: K (achel, in Karlsruhe). — Grösse: 31 — 34 Millim. — Von galvanisch vergoldeter Bronze, an einem gelben Bande mit silbernen Rändern.

Württemberg.

Auf den Münster zu Ulm. Hs. MÜNSTER ZU ULM. Ansicht des Münsters und dessen nächster Umgebung. Im Abschnitt I. I. NEUSS F. Rs. Unter dem mit der Mauerkrone geschmückten, von Silber und Schwarz getheilten Stadtwappen: DER GRUND — ZUM MÜNSTER IN ULM — WURDE GELEGT — AM 30 JUNI 1377 VON L·KRAFFT BÜRGERMEISTER — BIS ZUR JETZIGEN HÖHE — WAR DER BAU AUFGEFÜHRT — NACH 117 JAHREN 1494 GANZE HÖHE — 337 FUSS. Darunter Caduceus und Ruder. — Grösse: 40 Millim. — Saubere Arbeit des Königl. Bayrischen Hofgraveurs Neuss zu Augsburg.

Bayern.

Auf den Ludwigs-Kanal. Hs. DER LUDWIG· KANAL ANGEFANGEN D·1 JUL·1836· — D· SCHIFFFAHRT EROEFFNET D 25 AUG·1845. Ansicht von Bamberg mit der Schleuse des Kanals,

vor welcher ein Schiff. Im Abschnitt: BAMBERG · — RABAUSCH F. Hs. DONAU U · MAIN F · D · SCHIFFAHRT VERBUNDEN, — EIN WERK, V · CARL D · GROSSEN VERSUCHT, — DURCH LUDWIG · I, KOENIG V · BAYERN, — NEU BEGONNEN U · VOLLENDET. Ansicht von Kellheim mit der Schleuse des Kanals. Vorn ein Schiff. Im Abschnitt: KELLHEIN. I . I . NEVSS . D. — Grösse: 41 Millim.

Grossbritannien.

Auf die Ankunft der ersten Chinesischen Dschonke zu London. Hs. THE CHINESE JUNK «KEYING» (in geschmackvoll verzierten Buchstaben) Ansicht der Dschonke, rechtshin, im Abschnitt: LENGTH 160 FT BREADH 33 FT — BURDEN 800 TONS, und im Bogen: DEPTH OF HOLD 12 FEET. Auf der Abschnittsleiste: HALLIDAY — BIRM. Rs. THIS REMARKABLE — VESSEL IS A JUNK OF THE LARGEST CLASS, AND IS THE — FIRST SHIP CONSTRUCTED BY THE — CHINESE WHICH HAS REACHED EUROPE, — OR EVEN ROUNDED THE CAPE — OF GOOD HOPE · — THIS JUNK WAS PURCHASED — AUGUST, 1846, AT CANTON, BY A FEW — ENTERPRISING ENGLISHMEN. — SHE SAILED FROM HONG KONG 6TH DECEMBER, 1846, ROUNDED THE — CAPE 31ST MARCH, 1847, ARRIVED — IN ENGLAND 27TH MARCH, — 1848. — Grösse: 45 Millim. — Von sauberer Arbeit.

Rettungsmedaille der Gesellschaft zur Rettung und Unterstützung von Schiffbrüchigen, in Liverpool. Hs. LORD SAVE US: WE PERISH (Herr rette uns, wir verderben). Ein Matrose, welcher auf einem Balken kniet und eine Mutter nebst ihrem Kinde vor dem Ertrinken rettet. Im Hintergrunde ein Rettungsboot, dessen Mannschaft eine nackte Frau aus dem Wasser

zieht. Ganz in der Ferne ein Schiff Rs. Das Wappen der Gesellschaft. — Treffliche Arbeit Wyons. [1] Von dieser Medaille sind in Gold bis jetzt nur neun Exemplare vertheilt worden.

Belgien.

Den Fontainisten auf ihr 400 jähriges Jubiläum. Hs. ALS'T PAST BI APETITE Das weltliche Emblem der Gesellschaft. Rs. VIERHONDERTJARIG JUBELFEEST, 1848. Die Denkmünze ist von den Gebrüdern Wiener in Brüssel geschnitten und wurde zu Gent an alle Gesellschaften vertheilt, welche durch ihre Gegenwart das Fest verherrlichten.—S. Messager des sciences historiques, 1848, S. 280.

Frankreich.

Heinrich V. Hs. Brustbild rechtshin. Die Umschrift, aus Rébus gebildet, heisst: Tous les bras sont ouverts, tous les cœurs sont à toi. Rs. Rébus in vier Zeilen: La république blanche enfante la misère.—La république rouge amène la terreur — Henri IV, le Béarnais des Francs fit le bonheur.—En nous léguant son fils, le modèle du père.—Unten 1848. Grösse 42 Millim.





Derselbe. Hs. HENRI DE FRANCE Brustbild rechtshin. Rs. Zwischen zwei unten zusammengebundenen

[1] Abbildung der Hs. in der Illustrirten Zeitung, Bd. XI, S. 372.

Lilien, ein Ankerkreuz. Darüber: FIDES, darunter: SPES. — Grösse: 23 Millim.





Spanien.

Preismedaille für die Militär-Ingenieure. Hs. ISABEL 2ᴬ REINA DE LAS ESPAÑAS Brustbild mit niedriger Krone und Bandschleife rechtshin. Der Hals ist mit einem Halsbande geschmückt. Darunter PINGRET F. Rs. CUERPO DE INGENIEROS DEL EJERCITO. Lorbeerkranz zur Aufnahme des Namens und Abschnitt für das Datum. — Grösse: 57 Millim.

Zum Gedächtniss der tapferen Thaten des Ingenieur-Regimentes. Hs. ISABEL 2ᴬ REINA — DE LAS ESPAÑAS Gekröntes Haupt der Königin. rechtshin, darunter: PINGRET F. Rs. MEMORIA — DE LOS HECHOS HEROICOS — DEL REGIMENTO DE INGENIEROS—SIMBOLIZADOS—EN LAS CORBATAS DE LA ORDEN MILITAR—DE Sᵀ FERNANDO—OBTENIDA—EN JUICIO CONTRADICTORIO — 21 DE SETIEMBRE — DE 1847. Darunter zwei zusammengebundene Lorbeerzweige. — Grösse 57 Millim.

ITALIEN, Kirchenstaat.

PIVS IX PONTIFEX — MAXIMVS ANNO I° Brustbild in Calotte und Pluviale, rechtshin, darunter: P · GIROMETTI · F. Rs. ❀ OPT · PRINCIPI AVCTORI FELICITATIS PVB · PROVINCIAE VNIVERSAE AERE COLLATO. Innerhalb eines Eichenkranzes: VINCET LEO — DE — TRIBV IVDÆ. — Gr. 57 Millim.

Venedig.

Auf die Versammlung der Volksvertreter. Hs. OGNI VILTA CONVIEN CHE QUI SIA MORTA Die sitzende Venezia, mit Hermelin geschmückt, Schwert und Fahne haltend. Neben ihr, rechts, der Löwe des heil. Markus. Unter: A · FABRIS D'UDINE FECE. Rs L'ASSEMBLEA DEI RAPPRESENTANTI — DELLO STATO DI VENEZIA — IN NOME DI DIO E DEL POPOLO — UNANIMEMENTE — DECRETA — VENEZIA RESISTERÀ ALL'AUSTRIACO — AD OGNI COSTI — A TALE SCOPO IL PRESIDENTE MANIN — È INVESTITO DI POTERI ILLIMITATI — VENEZIA 11 APRILÊ' MDCCCXLIX — IL PRESIDENTE G · MINOTTO — I VICE PRESIDENTI L · PASINI G · B · VARÈ — I SEGRETARII G · PASINI — G · B · RUFFINI A · SOMMA — P · VALUSSI — Grösse: 50 Millim.

Auerswald. Hs. GENERAL V — AUERSWALD. Innere Umschrift: GEBOREN 1792 — ERM . D . 18 . SEPT . 1848. Brustbild im Frack, linkshin, in dreiviertel Profil. Rs. GEFALLEN EIN OPFER FANATISCHER WUTH. Unter einer Trauerweide sitzt ein geflügelter Genius, eine gestürzte Fackel haltend. Im Abschnitt: DRENTWETT . F. — Gr. 37½ Millim.

Jellacic. Hs. JOS · FREIH · V · JELLACHICH — BANUS VON KROATIEN Brustbild in Attila und Mantel, linkshin, darunter K . L(ange). Rs. Innerhalb eines Eichenkranzes: FÜR — OESTERREICH, — GESETZ, FREYHEIT — UND — GLEICHBERECHTIGUNG und ein Zierrath. — Gr. 39 Millim.

Lichnowski. Hs. FÜRST FELIX V · LICHNOWSKY Innere Umschrift: GEB. D. 5 APRL. 1814 — ERM. D. 18 SEPT. 1848 Brustbild mit dem Spanischen St. Carlsorden geschmückt, von vorn. Rs. Wie bei der Medaille auf Auerswald.

Joseph v. Lipp, Bischof von Rottenburg. Hs. JOSEPH V·LIPP Brustbild in Priesterkleidung, mit Prälatenkreuz. Darunter: s. Rs. Wie bei der zweiten Schaumünze auf Erzherzog Johann. (S. 136) — Grösse: 37 Mill.

A. Mickiewiz. J. Michelet und E. Quinet. Hs. ADAM MICKIEWICZ ❁ JULES MICHELET ❁ EDGAR QUINET. Brustbilder derselben, neben einander gestellt, linkshin, darunter: BORREL FECIT 1845. Rs. LA FRANCE ET LES AUDITEURS DU COLLEGE DE FRANCE 1844 1845. ❁ In einem zierlichen Perlenkreise: UT OMNES—UNUM SINT—JOAN. C. XVII. V 21. — Grösse 52 Millim. — Von schöner Ausführung.

C. F. von Posern-Klett. Hs. C(arl)·FR(iedrich)·V(on)·POSERN-KLETT MITSTIFTER U 25 JAHRE MITGLIED DES VORSTANDES. Brustbild des Verewigten, linkshin, darunter: RIEDEL F; unten: D·6 AUG·1849. Rs. IHREN FÖRDERERN DIE DEUTSCHE GES(ellschaft). ZUR ERFORSCH(ung)·VAT(erländischer)·SPR(ache)·U·ALT(erthümer)·ZU LEIPZIG. Im Felde: C·F·A·NOBBE· — C·L·STIEGLITZ· — J·A·H·TITTMANN· — C·H·F·VON ZEHMEN. Unten: D·6·AUG·1824. — Grösse: 40 Millim.

Diese, freilich in ihrer Ausführung nicht eben gelungene Schaumünze, wurde dem als Münzkenner und Mensch gleich ausgezeichneten Stadtrath v. Posern-Klett von der Deutschen Gesellschaft zu Leipzig, kurz vor seinem, für die Wissenschaft zu früh erfolgten Tode überreicht.

Radetzky. Hs GRAF RADETZKY — K. K. OEST. FELDMARSCHALL. Der Graf in Uniform und Ueberrock, zu Ross, rechtshin; hinter ihm ein Adjutant. In der Ferne Fussvolk mit Trommler und Fahne. Rs. DEM

SIEGER V · SOMMACAMPAGNA U · CUSTOZZA U. SEINEM TAPFERN HEERE. Tropäum aus Päbstlichen, Sardinischen u. a. Fahnen und Waffen, worüber der dreifach gekrönte Oesterreichische Adler mit Lorbeerzweig und zwei Kränzen in den Fängen. Im Abschnitt: DEN 25. JULI — 1848. — Gr. 41 Millim. — Sauber ausgeführt, aber in der Composition nicht sehr geschmakvoll.

Windischgrätz. Hs. ALFRED FÜRST ZU WINDISCHGRAEZ K · K · FELDMARSCHALL. Brustbild in Uniform mit Orden, linkshin. Rs. Innerhalb eines Lorbeerkranzes: DES — AUFRUHRS — HELL LODERNDE — FLAMME — ERDRÜCKTE MIT — KRÆFTIGER HAND. Unter D (rentwett.) — Gr. 39 Millim.

Einige Medaillen mit dem Satyrgesichte R. Blums und mit Hecker in seinem Räuberhauptmanns-Costüme, würdigen wir keiner Beschreibung. Die Kunst sollte sich doch bessere Vorbilder wählen als Rebellen und Banditenführer!

Neueste Current-Münzen.[1]

Russland.

Neue Kupfermünzen. 1, *Fünfkopekenstück.* Hs. der dreifach gekrönte Reichsadler, mit Scepter und Reichsapfel, dem von der Andreas-Ordenskette umgebenen Georgenschilde auf der Brust und den Wappen von Nowgorod, Wladimir, Kiew, Kasan, Astrakan und Siberien auf den Flügeln. Rs. Innerhalb eines zierlichen Lorbeerkranzes: ⊕ 5 ⊕ — КОПѢЕКЪ — 1849 — · — С(анктъ)П(етербургская)М(онета). — 2, Desgl., mit ⊕ 3 ⊕ — КОПѢЙКИ u. s. w. auf der Rs. — 3, Desgl.,

---

[1] S. Band III, S. 293.

mit ⊕ 2 ⊕ — КОПѢЙКИ. Alle drei Münzen haben auf beiden Seiten noch einen sauberen gekerbten Rand. 4, *Kopeke*. Hs. Die zierliche, gekrönte Chiffer Seiner Majestät des Kaisers: $\frac{\text{H}}{\text{I}}$. Rs. Unter der Reichskrone: КОПѢЙКА — 1849 — с.п.м. 5, *Aehnliche Denga* mit ДЕНЕЖКА u. s. w. auf der Rs. — 6, *Aehnliche Poluschka*, mit ПОЛУШКА u. s. w.

Diese Kupfermünzen gehören zweifellos zu den geschmakvollsten Scheidemünzen, welche je geprägt sind.

Von diesen Kupfermünzen wird das Pud zu 32 Rubeln S. ausgebracht. Das Fünfkopekenstück wiegt 6 Solotnik, das Dreikopekenstück 3 Solotnik $57\frac{2}{5}$ Doli, die übrigen 2 Sol. $\frac{2}{5}$ D., 1 Sol. $19\frac{1}{5}$ D., $57\frac{3}{5}$ D. und $28\frac{4}{5}$ D. Das Remedium beträgt $\frac{1}{50}$ Doli. Das Kupfer zu diesen Münzen soll aus dem Permschen Gouvernement und den Abgaben der Privat-Kupferminen genommen und im Katharinenburgischen Gouvernement jährlich bis 600,000 Rubel solcher Münzen geschlagen werden. S. Санктпетерб. Сенатскія вѣдомости, 1849, 3 Іюня, № 44. S. 621 — 623, wo auch Abbildungen dieser Münzen mitgetheilt sind.

Polen.

Doppel-Griwenik. Hs. Der Kaiserliche Doppeladler mit Mittelschild und den sechs Schilden auf den Flügeln. Unter ihm M(oneta) W(arszawska). Rs. Innerhalb eines Lorbeer-und eines Eichen-Kranzes 20 — КОПѢЕКЪ — 40 — GROSZY — 1848. Desgl. von 1849 und 1850.

Deutschland. — Mecklenburg-Schwerin.

Zwei-Groschenstück. Hs. FRIEDRICH FRANZ V · G · G · GROSSHERZOG V · MECKLENB · SCH Haupt rechtshin. Rs. 12 — EINEN — THALER — 1848 — F. N.

Schilling. Hs. GROSSHERZOG V · MECKLENBURG SCHWERIN. Die gekrönte Chiffer F(riedrich)

F(ranz) Rs. 48 EINEN THALER - LANDES MÜNZE. Im Felde: *1* SCHILLING — 1844. *Dreier von Kupfer:* Die Chiffer wie vorher. Rs. + 3 + —PFENNINGE — 1843 — +. *Sechser oder Schilling.* Hs. V · G · G · GR · HERZOG · V · MECKLENBURG SCHW: Sonst wie vorher. Rs. 48 · — EINEN — THALER—1848—F. N.

Mecklenburg-Strelitz.

Vier-Schillingsstück. Hs. GEORG V · G · G · GROSSHERZOG V · MECKLENB · STR. Brustbild rechtshin. Rs. 12 EINEN THALER — LANDES MÜNZE — 4 —SCHILLINGE— 1846.

Hessen, Grossherzogthum.

Doppelgulden. Hs. LUDWIG II GROSHERZOG VON HESSEN Brustbild, linkshin, darunter: C. VOIGT. Rs. ZWEY GULDEN Gekrönter Wappenschild mit gekrönten Löwen als Schildhaltern. Darunter 1845. — Auch von den folgenden Jahren vorhanden.

Gulden. Hs. LUDWIG ERBGROSH · U · MITREGENT V · HESSEN Brustbild, linkshin. Rs. *** — PRESSFREIHEIT — VOLKSBEWAFFNUNG — SCHWURGERICHT — RELIGIONSFREIHEIT — DEUTSCHES PARLAMENT — 6 MÄRZ 1848.—*—

Doppelgulden. Hs. LUDWIG III GROSHERZOG VON HESSEN Brustbild linkshin, darunter C VOIGT. Rs. ZWEY GULDEN Das gekrönte Wappen mit den ebenfalls gekrönten Löwen als Schildhaltern. Darunter: 1848.

Gulden. Hs. Wie vorher, aber ohne Namen des Stempelschneiders. Rs. Innerhalb eines Eichenkranzes: 1—GULDEN—1848.

Hessen-Homburg.

Doppelgulden. Hs. PHILIPP SOUV · LANDGRAF ZU HESSEN Brustbild linkshin, darunter: C VOIGT.

Rs. ZWEY GULDEN Das mit Fürstenhut und Hermelinmantel geschmückte Wappen mit den Feldern von Hersfeld, Ziegenhayn, Katzenellenbogen und Nidda, Dietz und Hanau, Schauenburg und Isenburg, nebst dem Hessischen Löwen im Mittelschilde. Darunter: 1846.

Die Stempel dieser drei Münzen sind von vorzüglicher Arbeit.

Freie Stadt Frankfurt.

Doppelgulden auf die ehemalige sogenante constituirende Versammlung. Hs. * BERATHUNG Ü(ber). GRÜNDUNG E(ines)· DEUTSCHEN PARLAMENTS 31 MÄRZ 1848 Der gekrönte Frankfurter Adler. Rs. * CONSTITUIRENDE VERSAMMLUNG I(n). D(er). F(reien). STADT FRANKFURT 18 MAI 1848 Ein Doppeladler. Aeussere Randschrift * ZWEY *** GULDEN *

Desgl. auf die Wahl des Erzherzogs Johann zum Reichsverweser. As. Wie die Rs. des vorigen Stückes. Rs. Im Felde: ERZHERZOG — JOHANN — VON — OESTERREICH Darunter ein Palm-und ein Lorbeer-Zweig. Aeussere Randschrift: * ERWÄHLT ZUM REICHSVERWESER ÜBER DEUTSCHLAND D· 29 IUNI 1848. Aeussere Randschrift wie vorher.

Was soll wohl der Doppeladler bedeuten? Bekanntlich führten die Deutschen Könige nur einen einfachen Adler und nahmen erst nach ihrer Krönung als Römische Kaiser, also in Bezug auf das nun doch gänzlich von Deutschland getrennte Italien, den Doppeladler an.

Nassau.

Doppelgulden. Hs. ADOLPH HERZOG ZU NASSAU Brustbild rechtshin, darunter: C. ZOLLMANN. Rs. ZWEY GULDEN. Gekrönter, von zwei gekrönten Löwen gehaltener Wappenschild, darunter: 1847.

Württemberg

Doppelgulden. Hs. WILHELM KÖNIG V · WÜRTTEMBERG Brustbild linkshin, darunter: C · VOIGT. Rs. ZWEY GULDEN Das Wappen mit Schildhaltern und Wahlspruch, darunter: 1848. (S. Bd. II. S. 296.)

Hohenzollern-Sigmaringen.

Doppelgulden. Hs. CARL FÜRST ZU HOHENZOLLERN SIGMARINGEN Brustbild linkshin, darunter D(öll) Rs. ZWEI GULDEN. Das mit Fürstenkrone geschmückte, von zwei auf Palmzweigen stehenden Hunden gehaltene Wappen (mit den Feldern von Sigmaringen, Veringen, Haigerloh und Werstein), darunter: 1848. (Vergl. Bd. II, S. 294.)

Oesterreichischer Staat. — Der Ungarischen Insurgenten.

Dukat. Hs. V · FERD · MAGY · H · T · ORSZ · — KIRÁLYA ERD · N · FEJED. Der König stehend, rechtshin; er ist gekrönt und geharnischt, mit Hermelinmantel und Säbel versehen und führt Scepter und Reichsapfel in den Händen. Rs. SZ · MÁRIA IST · ANNYA · MAGY · OR · VÉDÖJE 1848. Die von Strahlen umgebene, auf dem Halbmonde sitzende Mutter Gottes, gekrönt, mit Scepter in der Rechten und dem Christuskinde, das einen Reichsapfel hält, auf dem linken Arme. Darunter das gekrönte Ungarische Wappen. — Rand gekerbt. (Aus der ersten Zeit des Aufstandes.)

Sechs - Kreuzerstück. Hs. MAGYAR KIRÁLYI VÁLTO PENZ Das gekrönte Ungarische Wappen, daneben: 6. — K. Rs. HAT — KRAJCZÁR (sechs Kreuzer) — 1849. — N(agy). B(anya) d. i. Kremnitz.

Italien. Der Venetianischen Insurgenten.

Fünf-Lire-Stück. Hs. * REPUBBLICA VENETA * — 22 MARZO 1848 Der Löwe des heiligen Markus linkshin, mit dem aufgeschlagenen Buche, auf welchem die Worte: PAX | TIBI | MAR | CE — EVAN | GELI | STA | MEVS.

Unten, links: A FABRIS. Rs. UNIONE ITALIANA Innerhalb eines Lorbeer-und eines Eichen-Zweiges: 5 — LIRE. Unten: V.—Aeusere Randschrift: * DIO BENEDITE L'ITALIA.

Stück von 20 *Lire*. Hs. INDEPENDENZA ITALIANA Der Löwe des heil. Markus mit dem Buche, wie vorher. Auf der Basis: XI AGOSTO—MDCCCXLVIII (Datum der Constitution.) Im Abschnitt: VENEZIA und unter der Abschnittsleiste, der Graveurs Name: A FABRIS. Rs. ALLEANZA DEI POPOLI LIBERI In einem Eichenkranze: 20 — LIRE. Unten: * 1848 * Aeussere Randschrift: * DIO PREMIERA LA COSTANZA.

Aehnliches Stück von 5 *Lire*, in Silber.

Stück von 15 *Centesimi*. Hs. * GOVERNO PROVVISORIO DI VENEZIA Der Löwe des heil. Markus, mit dem Evangelienbuche u. s. w., linkshin. Unter der Abschnittsleiste. A. FABRIS — Z(ecca). V(eneziana). Rs. *CENTESIMI DI LIRA CORRENTE* 1848. Innerhalb eines Perlenzirkels: 15.

Stück von 3 *Centesimi, in Kupfer*. Hs. Wie vorher, jedoch der Löwe sitzend und von vorn dargestellt. Rs. * CENTESIMI * —DI LIRA CORRENTE Im Felde 3 — 1849. — *Aehnlicher Centesimo*, mit 1 im Felde u. s. w. Auch diese Münzen verschwinden bereits aus dem Umlauf und dürften bald zu den numismatischen Seltenheiten gehören.

Der Lombardischen Insurgenten.

Wir geben nachträglich eine Abbildung des von uns im vorigen Bande, S. 262, beschriebenen Fünffrankenstückes der Mailändischen Insurgenten. Uns sind Exemplare dieser Münze vorgekommen, welche hohl sind und im Inneren, gleichsam als Antwort auf die Umschrift der Hs., das Daguerreotypbild des greisen Helden Grafen Radetzky enthalten.





Der Römischen Insurgenten.

Stück zu 40 *Bajocchi, von schlechtem Silber.* Hs. ❁ DIO E—POPOLO Der von einem Lorbeerkranze umgebene Adler, auf einem, mit einem Beile versehenen Ruthenbündel stehend. Unter letzerem, links: N(icolo) C(erbara). Ganz unten: R(oma). Rs. ∗ REPUBBLICA ROMANA ∗ — 1849 In einem Perlencirkel: 40— BAIOCCHI — ~ ❁ ~ *Aehnliche Stücke zu* 16, 8 *und* 4 *Bajocchi in schlechtem Silber und zu* 3 *Bajocchi in Kupfer.*

Da die Münzen der ephemeren Römischen Republik eingeschmolzen werden, dürften auch sie bald zu den numismatischen Seltenheiten gehören.

Portugal.

Corōa (Krone) zu 1000 Reis Hs. Innerhalb eines zierlichen Perlenrandes: · MARIA · II · PORTUG : ET · ALGARB : REGINA. Diademirtes Brustbild der Königin, linkshin, darunter 1845. Rs. Das mit dem gekrönten Hermelinmantel geschmückte Wappen, in einem zierlich ausgeschnitzten Schilde. Darunter: 1000 REIS. Rand gekerbt. — Die Originalstempel sind in London von W. Wyon meisterhaft geschnitten, die Münzen selbst in den Jahren 1838, 1841, 1844 und 1845 zu Lissabon geschlagen.

Aehnliche *Meia coroã* (halbe Krone), aus den Jahren 1837, 1839, 1341, 1842 1844 bis 1849.[1] Desgl. *Doppel-Teston* (Tostão), zu 200 Reis. mit 200—REIS. innerhalb eines Lorbeerkranzes auf der Rs., von den Jahren: 1841, 1843 und 1845. Desgl. *einfache Testons*, mit 100—REIS. aus denselben Jahren.

Desgl. Kupfermünzen. 1, Für Portugal. *Vintem:* Hs. MARIA * II * DEI * GRATIA Das gekrönte Wappen in einem zierlich ausgeschnitzten Schilde. Rs. ❈ PORTUGALIÆ · ET · ALGARBIORVM · REGINA ❈ — 1849 Lorbeer-und Eichen-Zweig, darin: XX. (Geschlagen nach dem Gesetze vom 11 Mai 1846.) *Aehnliche Stücke zu zehn und zu fünf Reis*, nach demselben Gesetze, mit X und V auf der Rs. — Sämmtlich mit der neuen Maschine geschlagen, von allen Jahren seit 1846 vorhanden.

Pataco der Insurgenten von Oporto. Hs. MARIA · II · D · G · PORTVG · ET · ALG · REGINA Das gekrönte Wappen. Rs. ❈❈❈ UTILITATI ❈❈❈ — ❈❈❈ PUBLICÆ Innerhalb eines Lorbeer- und eines Eichen-Zweiges: 40 (Reis); unten: 1847.

2, Für Madeira. *Vintem.* Hs. MARIA · II D · G · PORTVG · ET · ALG · REGINA Wappen wie vorher. Rs. ❈ PECUNIA · MADERENSIS ❈ — 1842 Kranz von Weinreben und Trauben, darin: XX.[2]

3, Für die Azoren. *Vintem.* Hs. MARIA · II — DEI · GRATIA In einer, mit Blumen verzierten, gekrönten Cartouche, das Wappen. Rs. ❈ PORTUGALLÆ · ET · ALGARBIORVM · REGINA Innerhalb zweier Lorbeerzweige, aus Blättern und Blumen zusammengesetzt,

---

[1] S. Zeitschrift für Münz-Siegel-& Wappenkunde, Bd. V, S. 244.

[2] Den halben Vintem s. Bd. II, S. 299.

die Werthzahl 20 (Reis), darüber ⊕ und unten 1843.— Desgl. *halber Vintem*, mit 10 auf der Rs.

Frankreich.

Wir theilen hier eine Abbildung des von uns im III Bde, S. 259 beschriebenen seltenen Probestückes zu zwei Centimen, mit:





Die von uns ebenfalls im vorigen Bande der Mémoires, S. 260 und 261 aufgeführten Preismünzen sind nun im Umlauf. Nach vorliegenden Exemplaren zeichnen sie sich vor den bereits mitgetheilten aus durch die auf der Rs. unten angegebenen Zeichen der Pariser Münzstätte und der Münzbeamten, einer Hand, A 1849 und einem Hundskopfe. Auch die Silbermünzen haben über dem weiblichen Haupte einen sechsstrahligen Stern und auf dem Stirnbande das Wort CONCORD(E). Die Phrygische Mütze, Hände und Winkelmaas fehlen. *Das Goldstück*, wie *das Fünffrankenstück* zeigen die äussere Randschrift *** DIEU PROTÈGE LA FRANCE. *Der Doppelfrank* hat auf der Rs., innerhalb des Kranzes: 2—FRANCS— 1849, so wie neben der Hand, einen Zweig mit zwei Eicheln, *der Frank:* 1—FRANC— 1849 und ein Lorbeerreis. Der Rand dieser beiden Stücke ist gekerbt.





Ausserdem wurden kürzlich noch geschlagen: *Goldstück zu zehn Franken*, wie das von zwanzig Franken, aber ohne Rosetten zwischen der Umschrift auf der Rs, mit 10 — FRANCS — und 1850. *Stück von* 50 *Centimes*, in Silber. Hs. Wie beim Fünffrankenstücke. Rs. Desgl., aber innerhalb der Eichenzweige: 50—CENT—1850 und unten, statt des Lorbeerzweiges, ein Zweig mit zwei Eicheln. Aehnliches *Fünftel-Frankenstück*, mit 20 — CENT — 1850. Alle drei Stücke sind von sauberem Gepräge und haben einen gekerbten Rand.

Belgien.

Goldstück zu 25 *Franken.* Hs. LEOPOLD PREMIER ROI DES BELGES Brustbild rechtshin, darunter: L · WIENER. Rs. L'UNION FAIT LA FORCE Das mit Krone, Mantel, Hand der Gerechtigkeit, Scepter und Kette des Leopoldsordens geschmückte Wappen; daneben 25—F^{cs}. Unten: 7,815—1848—900—M. Rand gekerbt. Sehr saubere Münze.

Fünf-Frankenstück. Hs. LEOPOLD PREMIER ROI DES BELGES Haupt linkshin, darunter: L. WIENER Rs. L'UNION FAIT LA FORCE Der gekrönte Löwenschild zwischen zwei Lorbeerzweigen, daneben: 5—F; unten 1849. Aeussere Randschrift: *** DIEU PROTÈGE LA BELGIQUE.

Aehnliches Stück von $2\frac{1}{2}$ *Franken*, mit gekerbtem Rande.





Grossbritannien.

Florin. Hs. VICTORIA REGINA 1849 Gekröntes Brustbild in zierlicher Kleidung, linkshin. Rs. ⊕ ⊕ ONE |

FLORIN ⚘ — ONE TENTH | OF A POUND Die um eine Rose in das Kreuz gestellten, gekrönten Wappenschilde von England (zweimal), Ireland und Schottland; in den Winkeln, unter zierlichen Bogen. die Englische Rose (zweimal), die Schottische Distel und das Kleeblatt von Wales. — Rand gekerbt [1].





Probestück. — *Farthing*. Hs. VICTORIA—REGINA Haupt der Königin linkshin. Rs. MODEL—FARTHING Im Felde: D—18 1 48.—Desgl. *Half-Pence* mit V — R neben dem Haupte der Königin und MODEL — 1848, nebst D — ½ im Felde, auf der Rs. — Desgl. *Viertel-Pence* mit D — ¼.

Desgl. zu Kupfermünzen. *Viertel-Farthing*. Hs. Wie vorher, mit VICTORIA REG. Rs. MODEL—QUARTER—FARTHING—1848. Desgl. *Achtel-Farthing*, mit V—R neben dem Haupte der Königin und MODEL—EIGHTH—FARTHING—1848 auf der Rs. Desgl. *Sechszehntel Farthing*, mit MODEL—16TH—FARTHING. Alle diese Münzen sind sehr zierlich geprägt.

Nordamerikanische Freistaaten.

Gold Dollar. Hs. Weiblicher Kopf mit Diadem, worauf: LIBERTY steht, linkshin. Er ist von dreizehn sechsstrahligen Sternen umgeben. Rs. UNITED STATES OF AMERICA Innerhalb zweier zusammen gebundener Lorbeerzweige: 1—DOLLAR—1849.

---

[1] Abbildung s. Illustrated London News, Vol XV, 1849, N⁰ 387, S. 133.

Neueste Literatur der Münzkunde*).

218. J. Yonge Akerman: the numismatic Chronicle and Journal of the Numismatic Society. N° XXXVII, July 1847, 8° S. 43—102 & Taf. 2—4. Inhalt: Thomas: Coins of the Pátán, Afghán or Ghori Sultans of Hindústán (Delhi). — Akerman: Exemples of London Coffee-House and Tavern Tokens. —Borell: Unedited grecs autonomous and Imperial Coins. — Miscellanea.

Desgl. N° XXXVIII, Oktober, 1847. S. 109—150 und Proceedings of the numismatic Society 1 — 25, nebst Tf. 5. Inhalt: Unedited Coins of Domitian. — E. Hoare: Unpublished Varieties of the Irish Fullface Half-Pence of John.—W. Watkiss Lloyd: Observations on Coins of Selinus.—Thomas: Coins of the Pátán &c. Sultans of Hindustan (Continued).—B. N.: Roman Remains, Farley Heath. — Miscellanea.— Correspondence.

Desgl. N° XXXIX, January 1848. S. 151—188. nebst 3 Taf. Inhalt: Thomas: Coins of the Pátán &c. Sultans of Hindustan. —Hoare: on the Irish Fullface Half-Pence of John (Second notice). — Miscellanea. — Numismatic Publications. —Correspondence.

Desgl. N° XL. April 1848. S. 1—56. und 1 Taf. Darin: W. Watkiss-Lloyd: on Coins of Crotona. —W. S. W. Vaux: on a discovery of Roman Coins, in the Parish of little Malvern, Worcestershire. — W. D. Haggard: Silver Coinage of Siam. — Miscellanea.

Desgl. N° XLI. July 1848, S. 57 — 104, nebst 2 Taf. Inhalt: H. P. Borrell: Unedited autonomous and imperial Greek Coins — Pehlevi legends on the Coins of the last Sassanian Kings, of the early Arabian Khalifs, of the Ispehbeds of Taberistan and on the Indo-Persic Coins of eastern Iran. By J. Olshausen. — M. Farquhar Tupper: Unedited ancient British Coins.—

*) S. Bd. III, S. 262—289.

G. Sparkes: on a Medaillon of Antoninus Pius.— Miscellanea.—Correspondence.

Desgl. N° XLII Oktober, 1848. S. 105 — 160, nebst 1 Taf. Inhalt: W. Watkiss Lloyd: Chorographical Greek Coins.—G. Sparkes: Proposed Interpretation of the numerals XCVI on the Coins of Diocletian.— Pehlevi legends of the Coins of the last Sassanian Kings &c. By J. Olshausen. (Concluded). — I. Y. Akerman: on certain Gaulish Coins with the type of the Charioteer.—Derselbe: Note on the Gold Coin inscribed VERIC·COM·F —Correspondence.

Desgl. N° XLIII. January, 1849. S. 161 — 189 und Proceedings of the Numismatic Society, 1 — 24 nebst 3 Taf. Inhalt: W. B. Dickinson: on the African Gold Ring Currency of the Jolaf Tribe and the Silver Fish-hook Money of Ceylon.—H. L. Tovey: Coin ol Valentinian with the Phoenix.—Coins found on the Isle of Man.—Miscellanea.

Desgl. N° XLIV, April, 1849. S. 1—56.—Inhalt: Akerman: Ancient British Gold Coins found in Whadden Chase. — A. de Longpérier: Remarks on an unedited Mouton d'Or, struck in Normandy by Henry V of England. — Dr Lee: Observations on some remarkable large Brass Roman Coins. — Report of the Commissioners appointed to enquire into the Constitution, Management, and Expense of the Royal Mint. A. D. 1848. — Miscellanea.

Desgl. N° XLV, July, S. 57—77 und Proceedings of the Numismatic Society 1—37, nebst 3 Taf. Inhalt: I. B. Bergne: on the Half-Crowns of Charles I.— H. L. Tovey: Discovery of Coins of Constantine, & of the London Mint. — Akerman: Unpublished ancient British Coins, found on Farley Heath. — E. Thomas: on the oriental Legends on certain Imperial Arsacidan and Partho-Persian Coins.

Id. N° XLVI. October. S. 79—125 und eine lith. Schrifttafel.—Darin: Akerman: Note on a Gold Coin in the Cabinet of Mr. Cuff. — W. B. Dickinsen: Further Remarks on the Silver Fish-Hook Money, and the Ticals of Siam. — E. Thomas: On the Oriental Legends on certain Imperial Arsacidan and Partho-Persian Coins. — Miscellanea. — Correspondence.

(S. Lit N° 1, Vol. I.)

219. Alliance des Arts. Catalogue de monnaies et médailles provenant des collections de feu M. E.... Paris, 1848, 8° (Versteigert am 24 Feb. 1848.)

220. Id. Catalogue des monnaies françaises et étrangères provenant de la collection de M. S.... Paris, 1848, 8° (Versteigert am 25 März 1848.)

221. M. Ardant: Note sur la formation des médailles du Musée de Limoges. (Nebst einem Briefe von A. de Longpérier, über die Münze des Grafen Veit Gottfried von Poitiers, geschlagen in Bordeaux). In der Revue archéologique, Ve Année, 2e partie, S. 681—685.

222. Avellino: Bulletino archeologico napoletano, Napoli, 1842—1848, 4°. Darin: 1, Moneta inedita di Capua. (I, N° II, S. 11, 12.) 2, Descrizione di una moneta di argento di Posidonia. (N° III, S. 24.) 3, Moneta inedite e rare. (N° XVII, S. 129—133, nebst Taf. VIII mit 24 Münzabbildungen, und II N° XXIII, S. 41 — 42, mit 3 Münzabbildungen auf Taf. II.) 4, Di alcune monete di Venusia tanto fuse (aes grave) che coniate. (II, N° XXII, S. 32—38, nebst Taf. II, worauf 12 Venusinische Münzen.) 5, Medaglie inedite o rare. (III, 1845, N° XLIV. S. 65—71 und Taf. III, mit 13 Münzabbildungen) 6, Notizia di due monete osche, l'una creduta già di Murgantia, e che ora si attribuisce a Teate de'Marrucini, l'altra creduta di Veseris, o Sensernia, e che ora si attribuisce a'Frentani. (IV, 1846, N° LVI, S. 25 — 27.) 7, Osser-

vazioni intorno ad una moneta sannitica, edita dallo Swinton. — Osservazioni sopra une moneta di Mesma. VI, 1848, N° XCVIII, S. 78 — 80.) 8, Notizia di tre monete di argento, l'una di Crotone, l'altra di Eraclea, e la terza di Caulonia, e di una incisione antica, pubblicate nella tav. IV. (N° C, S. 91, 92.)

Die Erklärung der meisten dieser Münzen war sehr schwierig und ihr Gelingen verräth um so mehr den grossen Kenner.

223. J. Bergmann: Medaillen auf berühmte und ausgezeichnete Männer des Oesterreichischen Kaiserstaates vom XVI bis zum XIX Jahrhunderte, in treuen Abbildungen mit biographisch-historischen Notizen. Siebentes und achtes, oder des zweiten Bandes zweites und drittes Heft. Wien (1849), 4° S. 77 — 246 und Taf. XVIII—XX.

Es ist gewiss doppelt erfreulich, dass Herr Bergmann, ungeachtet der Stürme, welche ihn in Folge schändlichen Aufruhrs bedrohten, Zeit und Musse fand, sein treffliches Medaillenwerk fortzusetzen. Das vorliegende Doppelheft enthält wieder viele interessante Stücke, welche durch historisch wichtige Notizen erläutert sind. Wir heben namentlich folgende Männer hervor: Anton Verantius oder Wranczy aus Sebenico, Erzbischof von Gran, Primas und Locumtenent von Ungarn u. s. w., geb. 1505, gest. 1573. Er diente Anfangs mit grosser Treue dem Ungarischen Gegenkönige Johann I von Zips und dessen Sohne Johann Sigismund, wurde aber durch die Intriguen des mächtigen Ministers Martinuzzi gezwungen, im J. 1549 seinen Abschied zu nehmen und Ungarn zu verlassen. Er ging nach Krakau und von dort nach Wien, wo ihn König Ferdinand in Dienst nahm und ihn zu wichtigen diplomatischen Unterhandlungen mit den Türken brauchte. Ihm gelang es im J. 1568, am 17 Februar den Waffenstillstand von Adrianopel

abzuschliessen, der zwar nicht ehrenvoll war, jedoch das unglückliche Ungarn vor den Verwüstungen der Barbaren rettete. Verantius war schon im J. 1557 zum Bischof von Erlau ernannt, 1569 wurde er zum Erzbischof und Primas von Ungarn erhoben, im J. 1572 wurde er Königl. Locumtenent (der höchste Richter), auch der Kardinalshut war ihm zugedacht, er starb aber ohne ihn erhalten zu haben. Den Wissenschaften war Verantius ein eifriger Beschützer: er entdeckte zuerst, im J. 1554, das berühmte Monumentum Ancyranum. Seinem Bruder schrieb er: Habeto semper in memoria, quod illiterati homines semihomines; sint literati vero semidei.

Bei Anführung einer schönen Schaumünze auf Chrysanth von Spaur, bringt Hr. B. schätzenswerthe Nachrichten zur Geschichte dieser alten Tyroler Familie bei, von denen ein Mitglied, Hans von Spaur, mit Hans von Rorbach, Erfinder der schlechten Schand- und Schind-Münze (Schinderlinge) gewesen sein soll (S. 136.) Viele Forschung verrathen die Nachrichten über die alten Grafen von Montfort in Schwaben und Rhätien (sie dürfen nicht mit den Französisch-Englischen Grafen dieses Namens verwechselt werden), wodurch auch Vanottis fleissige Geschichte dieses Hauses vielfach ergänzt wird. Auch den Münzen dieser Grafen gewährt Hr. B. die gebührende Aufmerksamkeit, zeigt aber zugleich, dass die kleinen Brakteaten, welche man ihnen bisher zuschrieb (Grote, Blätter für Münzkunde, II, Tf. 3, 26) wahrscheinlich den Grafen von Tübingen zugehören. — Ein tüchtiger Gelehrter seiner Zeit war Christian Tannsteter von Thonau, Sohn des bekannten Leibarztes und Dichters, geb. um 1516, gest. um 1567. Sein Zeitgenosse Leonhard von Keutschach zu Tanzenberg, Neffe des bekannten Salzburgischen Erzbischofs, war ein grosser Kunstfreund, wie auch der

schöne Brunnen im Tanzenberger Schlosshofe, in der Stadt Friesach, beweist, welchen Leonhard in Karlsberg erwarb und noch verschönern liess (S. 173.)

Von Europäischem Rufe sind die Kriegsmänner Sebastian Schärtlin von Burtenbach und Lazarus von Schwendi von Hohenlandsberg, von denen beiden mehrere Schaustücke beigebracht sind. Ersterer war ein Condottiere, welcher den Krieg handwerksmässig, für Geldentschädigung betrieb, bald diesem, bald jenem Herrn diente und das Haus Habsburg bald vertheidigte, bald bekämpfte. Er war aber gewiss ein tapferer und in der Kriegskunst wohl erfahrener Mann. Schwendi, welcher wie Schärtlin, aus dem Württembergischen gebürtig und evangelischer Religion war, diente treulich vier Kaisern in Deutschland, in den Niederlanden und besonders in Ungarn, wo er erspriessliche Dienste leistete. Im J. 1568 wurde er in den Reichsfreiherrnstand erhoben und ihm zugleich erlaubt, auf seiner Herrschaft Hohenlandsberg das Münzrecht auszuüben, wovon Schwendi aber keinen Gebrauch gemacht zu haben scheint.

Wichtig ist die kurzgefasste Geschichte des im J. 1775 ausgestorbenen Gräflich und Fürstlich Trautsonschen Hauses, welche Hr. B. zur Erklärung einiger Trautsonschen Schaustücke vorträgt. Der erste Graf dieses Geschlechtes, Paul Sixt, erhielt um 1615, wie es scheint, durch mündliche Bewilligung, das Münzrecht. Er schlug sogleich Goldstücke, Thaler, halbe Thaler und Groschen, was ihm jedoch bereits im J. 1620 untersagt wurde, da er sich das Münzrecht vom alten Kaiser Mathias erschlichen, aber nicht rechtlich erworben hatte (S. 231).

Interessant ist Alexander Colin, aus Mecheln, geb. im J. 1526 und 1563 nach Innsbruck berufen, wo er die von den Gebrüdern Bernhard und Arnold Abel aus Kölln, angefangenen Marmortafeln zur Verherrlichung

des Mausoleums Maximilian's I vollendete. Von seiner Hand sind auch die Grabmäler Ferdinand's von Tirol († 1595), seiner Gamahlin Philippine Welser († 1580) und mehrerer anderer.

Betrachten wir diese schönen numismatischen Denkmäler noch einmal, so müssen wir gestehen, dass kein Land sie so zahlreich aufzuweisen hat, wie der Oesterreichische Kaiserstaat, denn namentlich in seiner Geschichte gaben so viele grosse Männer Veranlassung, durch die Kunst verewigt zu werden. Freudig ist es, dass diese Denkmäler einen so trefflichen Gelehrten zu ihrer Bekanntmachung gefunden haben, wie Herrn Ritter Bergmann.

224. I. D. Blavignac: Notice descriptive sur les monnaies trouvées dans le trésor de Feygères. In den Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Vol. VI. Genève et Paris 1849, 8° S. 153—162, nebst 6 Münzabbildungen.

Dieser Fund, welcher gegen Ende des Jahres 1448 der Erde anvertraut sein muss, bestand aus 1020 Münzen, wovon zwei in Gold und die übrigen in Silber und Billon. Den Hauptbestand machten die Savoyer Münzen aus (480 Stück, meist von Herzog Ludwig, 1440 bis 1465.) Nächst ihnen waren die Lausanner am meisten vertreten (139 Stücke, wovon 111 des Bischofs Georg von Saluzzo, 1440 bis 1461.) An Mailändischen Münzen, von Philipp-Maria Visconti, Karl von Orléans und Franz Sforza waren 117, an Genuesischen, von Thomas Fregosi und Philipp Maria Visconti, 82, an Französischen, von Karl VII, 74 Exemplare vorhanden. Basel, Freiburg, und Asti, waren durch einzelne, Rom durch 24 Exemplare vertreten. Die Beschreibung der Münzen ist sorgfältig und verräth den Kenner.

225. Derselbe: Armorial genevois ou recherches

sur les armoiries de la République de Genève depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours. — In den Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Vol. VI. Genève et Paris, 1849, 8°. S. 163—382, nebst 23 Tafeln Abbildungen. Auch im Sonderabdruck, mit illuminirten Kupfern.

Diese fleissige und mit lobenswerther Sachkenntniss verfasste Abhandlung enthält mehr, als ihr Titel verspricht, denn ausser interessanten Nachrichten über das Genfer Wappen, dessen Gestaltung und Anwendung, giebt sie auch sehr wichtige andere historische und genealogische Notizen.

Hs. B. bespricht zuerst die Sonne, welche nach alten Ueberlieferungen in dem heidnischen Apollodienst ihren Ursprung fand und noch heute, mit dem Namen Jesus, IHS versehen, oberhalb des jetzt üblichen Stadt- und Canton-Wappens erscheint. Der Doppel-Adler, welcher auf älteren Münzen und anderen Denkmälern Genfs angebracht ist, deutet auf die Abhängigkeit der Stadt vom Römisch-Deutschen Reiche. Das Kreuz, welches sich in verschiedenen, verzierten Formen, namentlich auf Münzen findet, ist das Wappen der Genfer Gemeinde, und war schon im J. 1291 im Gebrauch. Das gewöhnliche Wappen von Genf ist aber gespalten, mit einem schwarzen, goldgekrönten Adler im goldenen und, einem goldenen linksgewendeten Schlüssel im rothen Felde. Ueber seinen Ursprung lässt sich nichts Genaues ermitteln; es findet sich zuerst in einem Manuscripte von 1449 und ist es nicht unwahrscheinlich, dass Kaiser Friedrich III bei seinem Aufenthalte zu Genf im J. 1442, der Gemeinde dies Wappen verlieh Hr. B. betrachtet ausführlich die hauptsächlichsten Denkmäler, auf denen diese Wappenbilder angebracht sind, vorzüglich die Münzen und Siegel und zeigt, wie sich nach und nach das Wappen, hin und wieder zeitgemäss, veränderte.

Einen eigenthümlichen Eindruck machen namentlich die sonderbaren und oft lächerlichen Embleme der Revolutionszeit von 1792 bis 1811, denn erst in letzterem Jahre erhielt Genf sein altes Wappen zurück, freilich durch einen argen Fehler entstellt, indem der Schlüssel im blauen statt im rothen Felde angebracht wurde und mit den Abzeichen der «guten Städte des Französischen Reiches», nämlich mit den drei goldenen Bienen im rothen Schildeshaupte, versehen. Der Sturz des Französischen Phaëton gab der Stadt ihre Freiheit und ihre alten Wappenbilder wieder.

Nach diesen Betrachtungen geht Herr B. auf die Genfer Münzen über, deren Prägung erst mit dem J. 1535, in welchem Genf sich der Savoyischen Suprematie gänzlich entzog, begann. Die ältesten Brakteaten, welche Hr. B. Genf zuschreibt und Oboles oder Pites nennt, können daher nicht von Genf herrühren, denn ihr Stil zeigt, dass sie aus dem fünfzehnten Jahrhundert sein müssen. Es sind dies vielmehr sehr gewöhnliche Münzen der Altmärkischen Stadt Salzwedel, welche dieselben Wappenbilder hat wie Genf und in der gedachten Zeit bracteatenförmige Pfennige und Heller schlagen liess [1]. Die wirklichen Genfer Münzen wurden zuerst nach dem Guldenfuss geschlagen, zu 27 Florin aus der feinen Mark; Hr. B. führt 28 verschiedene Münzsorten dieses Systemes auf, welches erst durch die im J. 1794 angenommene Genevoise verdrängt wurde. Die Französische Herrschaft führte darauf das Französische System ein, welches im J. 1814 dem Guldenfusse Platz machte, bis es im J. 1838 von Neuem als gesetzliche Münzwährung eingeführt wurde.

---

[1] Ueber das Wappen und die älteren Münzen von Salzwedel s. unsere Zeitschrift für Münz-Siegel-und Wappenkunde, V, 275—278.

Herr B. widmet dann einige Kapitel den Uniformen den Genfer Truppen, ihren Fahnen und den militärischen, zum Theil sehr alten Gesellschaften, worauf er die Formen der einzelnen Genfer Wappenbilder, die Kronen und die Figuren, welche überhalb derselben erscheinen (keine eigentlichen Helmzierden, da das Genfer Wappen nie mit einem Helme vorgestellt ist), endlich auch die Schildhalter und den Mantel behandelt. Die Schildhalter waren, wie man deutlich sieht, ziemlich willkührlich zur Anwendung gebracht; sie hingen meist von der Phantasie oder dem Geschmack der Künstler ab und ist über sie nie ein gesetzlicher Beschluss festgestellt worden. Endlich erwähnt Hr. B. den Namen und die Titel der Stadt, die Amtszeichen und Titel der Magistratspersonen, so wie die Unterbeamten, welche die Livrée der Stadt trugen.

Gewiss ist diese Abhandlung für alle, welche sich für die Geschichte und Archäologie Genfs interessiren, von grosser Wichtigkeit; wünschenswerth dürfte es sein, wenn Hr. Blavignac in der zweiten Hälfte, deren Bekanntmachung, wie es heisst, bald erfolgen soll, die Genfer Münzgeschichte etwas ausführlicher behandeln wollte, wozu er Talent und Kenntnisse besitzt.

226. H. P. Cappe: Die Münzen der deutschen Kaiser und Könige des Mittelalters. Erste Abtheilung, die zweiseitigen Münzen enthaltend. Mit 22 Kupfertafeln. Dresden, 1848 8° S. 210.

Es ist gewiss höchst verdienstvoll, dass Herr Cappe, ein bekannter eifriger Sammler, besonders von Deutschen Münzen, die Beschreibung der wichtigsten unter solchen, nämlich der Gepräge Deutscher Könige (nicht Kaiser, wie der Titel besagt, denn Deutschland hatte bekanntlich im Mittelalter nur Könige, welche meist und zwar gewöhnlich lange nach ihrer Königskrönung, in Italien zu Römischen Kaisern gesalbt wurden) unternommen

hat, zumal Götz's Werk über die Kaisermünzen sehr unvollkommen ist und, wie Hr. Cappe mit Recht bemerkt, Deutschlands Gelehrte leider mehr die Alterthümer der Griechen, Römer, Orientalen u. s. w. als die eigenen betrachten und erläutern. Herr Cappe will, wie er sich bescheiden in der Vorrede ausdrückt, bloss als ein Liebhaber betrachtet sein, der sein Werk aus Liebe für das Vaterland verfasste: er bittet selbst Sachkenner, die Mängel seiner Schrift aufzudecken, um solche zu verbessern und hat daher nur die Absicht, der Wissenschaft zu nützen. Wir dürfen daher nicht die Ansprüche machen, welche die Arbeit eines Fachgelehrten verlangt und müssen um so mehr den Eifer und die Thätigkeit Herrn Cappe's anerkennen, als er wirklich, ausser den bisher bekannten, eine grosse Anzahl unedirter und höchst merkwürdiger Stücke beibringt, welche zum Theil und zwar auf ausgezeichnete Weise (von Weber in Berlin) auf den Kupfertafeln abgebildet sind.

Wir haben uns schon über einige der Bestimmungen des Hrn. Verfassers in unserem Aufsatz über die in Russland gefundenen Mittelaltermünzen, ausgesprochen; da es aber Herr Cappe wünscht, können wir nicht umhin, ihm noch einige Bemerkungen mitzutheilen.

Betrachten wir die mit Königsnamen versehenen Deutschen Mittelaltermünzen genauer, so ist nicht zu läugnen, dass ein grosser Theil von ihnen nicht von den Königen selbst herrührt; manche Stücke sind von geistlichen Fürsten, andere von Stiftern, noch andere von weltlichen Herren ausgegangen, welche aber gewöhnlich zum Zeichen ihrer Abhängigkeit vom Reiche oder aus Dankbarkeit, auf der einen Seite ihrer Pfennige Bild und Namen des Königs vorstellten. Führte nun Hr. C. einige solcher Münzen auf (wie einen Pfennig Heinrich's II, nicht Heinrichs IV, wie Herr C. glaubt, mit dem Brustbilde

des Mainzer Erzbischofs, Tf. XVII, N° 287) so hätte er consequent auch die übrigen derartigen Stücke bekannt machen sollen. Dies wäre um so wichtiger und interessanter gewesen, als man die Deutschen Münzen bis zum dreizehnten Jahrhunderte, welche noch nicht in ihrem Zusammenhange betrachtet sind, für die Geschichte nicht gut trennen kann, da für die Untersuchungen der Zustände einer Provinz oder einer Stadt die dort von Königen, geistlichen oder weltlichen Fürsten geschlagenen Münzen von gleichem Interesse sind. Dann hatte Hr. C. wohl auch nur die Absicht, Deutsche Münzen zu beschreiben; es mussten also entweder die Sicilischen Münzen Friedrich's II (Tf. XVI, N° 263, XXII N° 364), dann die zu Orange geschlagenen (Taf. XIX, N° 315 und XXI N° 354) weggelassen oder alle fremden, namentlich die Italienisehen Stücke aufgeführt werden. Ferner wäre es auch wohl wünschenswerth gewesen, dass Hr. C. in wenigen Worten die Städtenamen, vorzüglich die nicht vollständig ausgeschriebenen oder verstümmelten, erklärt hätte, so N° 63, Bledonis, Blainville, N° 79[a] und 80 Verdun, N° 720 · · ACNCVNFVRT, Frankfurt, N° 721, T—RE—MO—NI, Dortmund, N° 725 bis 728, Wetzlar u. s. w.

Hr. C. hat mit Recht die falschen, namentlich die Beckerschen Münzen ganz ausgeschlossen, und in der That erscheint auf den Kupfertafeln nur ein einziges, etwas zweideutiges Stück, der Aachener Pfennig Karls des Grossen, zu dessen nochmaliger Untersuchung wir Hern C. hiermit freundlichst auffordern.

Die Vertheilung der Münzen unter gleichnamige Könige bietet grosse Schwierigkeiten dar und ist es Herrn C. wohl zu verzeihen, wenn sie ihm nicht immer gelungen ist; seine Bestimmungen sind jedenfalls viel kritischer als die des verstorbenen Götz, nur hat Hr. C. ebenfalls übersehen, dass die Nachahmungen streng von ihren

Prototypen gesondert werden müssen und keinesweges immer späteren Regenten zuertheilt werden können. Richtig fühlt Hr. C., dass die Masse der nachgeahmten Otto-Adelheids-Pfennige in die Zeit Otto's III gehöre, irrig ist es aber, wenn er ihre Urstücke (S. 54 und 55) ebenfalls Otto III zuschreibt, denn Stil, Schwere und auch einzelne Funde zeigen, dass letztere nur von Otto I herrühren können. Aber auch die Nachahmungen können nur hinter den Originalen, unter Otto I aufgeführt werden, denn sie sind nicht von Otto III, sondern nur zu seiner Zeit, vielleicht nicht einmal von münzberechtigten Personen geschlagen. Auch alle Magdeburger Ottos-Münzen, welche doch einen so sehr alterthümlichen Typus haben und noch dazu aus der Lieblingsstadt Otto's I herrühren (S. 67) werden von Hrn. C. für Gepräge Otto's III ausgegeben. Besonders schwer sind die Münzen Otto's II von denen Ottos I und Otto's III zu unterscheiden. Hrn. Cappes Gründe, besonders die Schreibweise OTTO statt ODDO, sind wohl nicht haltbar, denn im Allgemeinen war in Obersachssen, besonders in Thüringen, das ODDO von jeher mehr gebräuchlich, als OTTO, welches mehr in Norddeutschland und in Schwaben angewendet wurde. Es mögen daher wohl manche der unter Otto II beschriebenen Münzen, vorzüglich die von Kölln und Speyer, Otto I beizulegen sein. Unter Heinrich III hat Hr. C. einige Stücke beschrieben, welche offenbar und zwar nach sicherem Ausweis der Funde, von Heinrich II geschlagen sind: so NN. 450 bis 457, 463 bis 466 (mit der verstümmelten Aufschrift Scts Vitalis und nicht Scs Vitus, also nach Salzburg gehörig), 467 u. s. w. Auf N° 526

A
sind die Buchstaben IIMR wohl nicht Imgrat zu lesen,
I
sie sind wohl eher eine Verstümmelung für Imperator

und vielleicht gar aus einer Nachahmung des Typus Erzbischof Pilgrimm's von Kölln entstanden. Unter Heinrich IV sind manche Pfennige mitgetheilt, die von anderen Heinrichen herrühren, so N° 554 &c., welche von Heinrich II, N. N° 543, 546, 592, welche von Heinrich III, und zwar nach Ausweis sicherer Funde, geprägt sein müssen. Von den Heinrich V zugesprochenen Stücken sind die ersten bestimmt von Heinrich III geschlagen. In die Zeit dieses Königs gehören die meisten jener Goslarschen Nachahmungen, deren Urstücke aber von Heinrich IV ausgegangen sind (Tf. VI, 92 — 99). Konrad dem III ist N° 618, ein schlecht erhaltener Magdeburger Pfennig mit dem heil. Mauritius, bestimmt abzusprechen und auch von den übrigen Stücken lässt sich nur approximativ sagen, dass sie von diesem Könige herstammen könnten. Die meisten Münzen Friedrichs I mit Schrift, möchten wohl, wie auch schon Hr. Dr. Grote ausgesprochen hat, Friedrich II angehören, denn sie haben oft eine grosse Aehnlichkeit mit den Münzen der Köllner Erzbischöfe aus der ersten Hälfte des XIII Jahrhunderts: von Friedrich II dürften sein N. N° 636 — 643, wohingegen N° 648 bestimmt von Friedrich I ist. Sehr merkwürdig ist der Halbbrakteat mit Scs Conradus, was man schwerlich Simon und Judas lesen darf. Wo dürfte aber dieses Stück geschlagen sein? Auf dem Goslarschen Pfennig N° 664 möchte unter dem Reiher (Denarius herodius?) wohl kein gekröntes Haupt erkennbar sein; ob N° 668, ohne Königliche Embleme und Namen, eine Königsmünze sei, ist wohl etwas zu bezweifeln. Unter Otto IV sind Münstersche Pfennige (N. N° 702 bis 705) beigebracht, welche höchstens Otto III, vielleicht gar Otto I zum Urheber haben. Im XIII Jahrhundert war der alte Name Mimigardeford schon längst ausser Gebrauch. Ob die Münzen N° 688 bis 692 Königsmünzen seien, möchte

noch dahingestellt bleiben, es fehlen ihnen wenigstens Königliche Embleme gänzlich. Der Goldgulden Ludwigs IV N° 776 gehört wohl eher nach Ungarn, S. Rupp, numi Hungariae, Tf. XIV N° 393. Diese Bemerkungen mit denen, welche wir in unserem oben erwähnten Aufsatze niedergelegt haben, genügen um Herrn Cappe's Wunsch zu erfüllen. Möge der geehrte Herr Verfasser, darin keinen Tadel erkennen, denn solchen verdient der nicht, dem die Wissenschaft ein nützliches Buch verdankt. Herrn Cappe's Fleiss geht auch aus den Ziffern hervor. Götz führte nur 600 Königsmünzen auf, worunter manche, die als solche nicht bezeichnet zu werden verdienen. Hr. Cappe theilt dagegen allein 905 zweiseitige Münzen mit und wird sein Werk gewiss mit den leider von ihm besonders behandelten Brakteaten, wohl das doppelte des von Götz bekannt gemachten Materials enthalten. Möge bald dieser zweite Theil erscheinen!

227. E. Cartier: Notices sur les monuments numismatiques de l'expédition de Charles VIII en Italie 1494—1495. Blois, Imp. E. Dézairs, 1848, 8° S. 101 & 6 Taf.

Dieser Aufsatz, ein mit mehreren Zusätzen versehener Sonderabdruck aus dem XIII Bde der von dem verdienstvollen Hrn Verfasser begründeten Revue numismatique, hat eine ähnliche Arbeit des Hrn Fusco in Neapel, zur Grundlage, in welcher aber allein Karl's VIII Neapolitanische Gepräge publicirt sind. Hr. Cartier hat den glücklichen Gedanken, eine numismatische Geschichte des Italienischen Feldzuges Karl's VIII zu geben, mit den ihm eigenen Kenntnissen und Scharfsinn, trefflich durchgeführt. Die Gepräge beginnen mit den Schaustücken auf die berühmte Reise des Königs nach Lyon, wo er, bei Gelegenheit eines prachtvollen Tournieres, der Französischen Ritterschaft seinen Entschluss

verkündigte, Neapel als Erbe Karl's von Maine, dem Hause Arragon zu entreissen. Wir folgen nun dem Zuge Karl's nach Pisa, wo silberne und kupferne Münzen die Anwesenheit des Königs darthun. Kurz darauf war Karl in Neapel, wo er sich feierlich krönen liess und dann, das Königreich seinen Getreuen anvertrauend, die Rückreise nach Frankreich antrat. Bei Fornuovo schlug er die vierfache Uebermacht, welche sich ihm entgegenstellte, hielt sich dann einige Zeit noch in Asti, Turin und Vercelli auf und kam endlich nach Frankreich, wo er, sich zu einem neuen Feldzuge rüstend, am 7 April 1498 starb.

Hr. Cartier beginnt seine Neapolitanische Münzfolge, mit einer schönen kupfernen Schaumünze, Italienischer Arbeit, welche das Brustbild des Königs auf der einen und das Königreich Neapel in Gestalt einer Frau, auf der anderen Seite zeigt. Dann folgen die in Neapel geschlagenen Currentmünzen, von denen die besonders seltenen goldenen und silbernen auf der Rs. mit dem mehr oder weniger verzierten Jerusalemer Kreuze versehen sind. Die häufigen Kupfermünzen (Cavalli) wurden geschlagen in Neapel und zwar ohne alle weitere Bezeichnung, in Aquila, mit dem Namen der Stadt, in Sulmona, mit SMPE unter dem Wappen auf der Hs, in Chieti, mit der Aufschrift: TEATINA CIVITAS, so wie in Ortona, mit dem Namen der Stadt. Auch ist von Sulmona eine sehr seltene Silbermünze (ein Carlin) bekannt. Ausserdem finden sich noch mehrere Cavalli mit schwer zu entziffernden Umschriften. Einige mit der Aufschrift PE · I · PA CAN · SO · AL · DVX werden von Hrn. Fusco nach Capua gelegt; Hr. C. aber erklärt diese Legende durch die kleineren Titel des Königs: PEtriziae Isolae Palmi. CANtanzari Soriani ALbiniaci DVX, fünf Städte der Provinz Calabria Ulteriore. Andere Münzen, welche Hr. Fusco nach

Cosenza und Reggio verweist, möchten auch wohl nur Varietäten der Münzstätte zu Neapel sein, ebenso das Stück, welches Hr. Fusco für ein Comosches hält und welches, wie Hr. Cartier mit Recht bemerkt, den niemals in Ober-Italien angewendeten, Neapolitanischen Stil zeigt. — Hr. C. schliesst an diese Betrachtungeu ein Kapitel über den Umlauf der Münzen Karl's VIII in Italien, so wie Nachrichten über einige merkwürdige Jetons auf Personen, welche an dem Zuge Karl's Theil nahmen, auf Maires von Tours und den Bastard von Savoyen, Réné. Allen Freunden der Geschichte und der Münzkunde ist diese interessante und fleissige Arbeit wohl zu empfehlen.

228. E. Cartier et L. de la Saussaye: Revue numismatique. Année 1848, N° 3. Mai et Juin S. 166—244 und Taf. VI—XII, Inhalt: Lettres à Mr. Lecointre-Dupont sur les magistrats et les corporations préposés à la fabrication des monnaies. II; par A. Barthélemy. — Lettres à M. de Saulcy sur les plus anciens monuments numismatiques de la série Mérovingienne, III; par M. Lenormant. — Notice sur quelques jetons du XVI[e] siècle (Antoine Bohier, A. Chenonceau, Maires de Tours, Réné de Savoie, A. Chatêau Gaillard); par M. Cartier. — Bulletin bibliographique.

Desgl. N° 4. Juillet et Août, S. 245 — 324 und Taf. XIII—XIV. Inhalt: Études numismatiques, I. Restitution à Éphèse et à l'Égypte de cinq monnaies autrefois classées à Arsinoë de Cyrénaique et à Éleusa de Cilicie; par M. Duchalais. — Lettres à M. Lecointre-Dupont sur les magistrats et les corporations préposés à la fabrication des monnaies. III; par M. A. Barthélemy. — Note sur quelques monnaies lorraines inédites de la collection du Musée départemental d'Épinal; par M. Laurent. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Desgl. N° 5, Septembre et Octobre. S. 325—400 und Taf. XV et XVI. Inhalt: Études numismatiques, III. Le type du denier Douisien est-il d'origine celtique? — Les types monétaires des Gaulois ont-ils eu quelque influence sur les types monétaires du Moyen-Age?; par M. Duchalais. — Second supplément à l'essai sur les monnaies du Maine; par M. Hucher — Bulletin bibliographique.—Publications numismatiques—Chronique.

Desgl. N° 6, Novembre et Décembre. S. 401—480 und Taf. XVII et XVIII. Inhalt: Monnaie d'or d'Alexandre, empereur de Constantinople; par M. de Cadalvène. — Recherches sur la Numismatique du Comté de Flandre, considérée dans les monnaies noires durant la suzerainité française. Deuxième article; par M. Royer. — Méraux et jetons de Villefranche-sur-Saone en Beaujolais; par M. Morel-Fatio. — Rectifications numismatiques. — Chronique. — Liste des souscripteurs à la Revue numismatique, table des matières, &c.

Id., Année 1849. Ibid. N° 1. Janvier et Février S. 1—84 & Tf. I—III. Inhalt: Médailles de bronze de Massilia, inédite; par M. le baron de Crazannes. — Sur les marques pondérales des monnaies antiques. Auréus inédit de Constant I; par M. Chabouillet. — V[e] lettre à Mr. de Saulcy, sur les plus anciens monuments numismatiques de la série Mérovingienne; par Mr. Ch. Lenormant. — Lettre à Mr. Lecointre-Dupont, sur les monnaies normandes inédites, par Mr. de Longpérier. — Chronique. De la rareté et du prix des médailles romaines; par Mr. le baron Léon d'Hervey de St. Denys.

Id. N° 2. Mars et Avril. — S. 85—164 et Pl. IV. Darin: Chronique. De la rareté et du prix des médailles romaines; par Mr. le baron d'Hervey de St. Denys. — Restitution à Olbasa de Pisidie, à Jérusalem

et aux contrées occidentales de la Haute Asie de trois monnaies coloniales, attribuées à Océa de Syrtique; par Mr. Duchalais. — Monnaie de la province d'Artois; par Mr. A. Hermand. — Recherches sur la numismatique du comté de Flandre, considérée dans les monnaies noires durant la suzeraineté française (3e et dernier article); par Mr. Rouyer. Bulletin bibliographique.

Id. N° 3. Mai et Juin. — S. 165—244 et Pl. V, VI. Darin: Observations sur les monnaies de Cardia. Restitution à Larissa et à la Cyrénaique de quelques médailles attribuées à Cardia; par Mr. Duchalais — Observations sur les deniers carlovingiens portant le nom de Venise; par Mr. E. Cartier. — Attribution à Vianen d'un écu d'or, incertain jusqu'à ce jour; par Mr. Chabouillet. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Id. N° 4. Juillet et Août. — S. 245 — 324 et Pl. VII, VIII. Inhalt: Monnaie unique et inédite de l'empereur Basile I, frappée à Naples en 881; par Mr. Pfister. — Dernières observations sur les monnaies au type Chartrain; par Mr. Cartier. — Méraux du chapitre de Pont-de-Vaux; par Mr. Mantellier. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Id. N° 5. Septembre et Octobre. — S. 325—404 et Pl. IX—XII. Inhalt: Le géant Valens; par Mr. de Witte. — Notice sur un nouveau tiers de sol d'or Mérovingien de Toulouse: par Mr. le baron Chaudruc de Crazannes. — Notes pour servir à l'étude des Méraux. I. Considérations générales. Signification numismatique des mots plomb et enseigne; par Mr. Rouyer. — Monnaies Suisses de la trouvaille de Saint-Paul, frappées à Zurich, Bâle &c., au XIe siècle (1er art.); par Mr. Morel-Fatio. — Bulletin bibliographique. *)

*) Cf. Bd. II, S. 422.

229. Catalogue of the very choice, extensive, and valuable Cabinet of Coins and Medals, formed with great taste and judgment by Iohn Brumell, Esq., relinquishing the pursuit in consequence of ill health; comprising a most beautiful series of Roman Gold Coins, — Roman Imperial and Consular Silver, select and rare large, middle and small brass; a choice series of Anglo-Saxon Coins in Silver & Copper — some fine English Gold Coins—, a few very fine and scarce Scotch Coins—; together with a beautiful & highly interesting Collection of Roman Relics &c. — Which will be sold by Auction, by Messrs S. Leigh Sotheby & Co. — On Friday, 19th of April, 1850 &c. (London 1850) 8° S. 124.

Die Sammlung enthält viele seltene und werthvolle Stücke, wie drei Aurei von S. Pompejus, zwei von Antonius, Aurei von Drusus, Germanicus, Allectus u. s. w., auch sehr seltene Englische und Schottische Münzen. Der Katalog ist mit Kenntniss verfasst, nur sind der überaus lange Titel und die vielen Anpreisungen der Seltenheit, welche für den Sammler und Kenner doch nicht nöthig sind, gewiss taktlos und hätten müssen vermieden werden.

230. Catalogue de dessins anciens et modernes &c. et d'une collection de médailles grecques, romaines, du moyen-âge et modernes, qui composaient le cabinet de M. Jerôme Bignòn. Paris, Maulde et Renou, 1848, 8°. (Versteigert am 4 Decb. 1848 &c.)

231. Catalogus der Verkooping van het tweede gedeelte van het uitmuntend fraije en zeer uitgebreide Kabinet Gouden en zilveren Penningen en Munten, bijeenverzameld en nagelaten door P. Smidt van Gelder, te Zaandam. Veekooping Maandag den 6 December, 1847. Zaandam, 1847.

232. C. Cavedoni, lettera al cav. Avellino, sopra alcune medaglie di Larino, di Taranto, de' Brettii.

Im Bulletino archeologico Napolitano, I, N° XIII, 1843. S. 97, 98.

233. Derselbe: dell' origine ed incrementi dell'odierno R. Museo Estense delle Medaglie e della dispersione dell' altro ad esso anteriore, Memoria. Modena, 1846 8°.

234. Derselbe: Di alcune monete antiche degli ultimi re della Tracia. Modena 1846, 8°.

235. Derselbe: Annotazioni all'anno V del bullettino archeologico Napolitano. (über Samnitische und andere Italische Münzen). S. Bulletino archeologico Napolitano VI (1846) N° XCVIII, S. 73—78.

236. A. Cinagli: le monete dei Papi descritte in tavole sinottiche. Fermo, 1846, 4°.

237. Cousseau, sur une médaille de Simon Machabée. In den Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Poitiers, 1846, 8° S. 369 u. folg. Mit Abbildungen.

Recensirt in der Revue numismatique, 1849, S. 304—314.

238. Delombardy: Catalogue des monnaies françaises de la collection de Mr. Rignault, comprenant les monnaies royales et nationales d'argent, de billon et de cuivre, depuis le XIIe siècle jusqu'en 1848, avec les attributions de temps et de lieu, et le résumé des ordonnances qui intéressent leur fabrication. Paris, Lacrampe, 1848, 8°. S. 105.

(Angezeigt von A. Duchalais, Revue numismatique, 1848, S. 293—302.)

239. D. Diamilla: Memorie numismatiche per l'anno 1847, Roma, Salviucci. Fasc. III mit 2 Tafeln. Roma, 1847, 4°. (S. Lit. N° 168.)

(Fortsetzung im folgenden Hefte.)

MÉDAILLES INÉDITES DE BITHYNIE.

(Voir pl. IV Nos 4, 5, 6 et 7.)

La Bithynie, contrée de l'Asie Mineure, bornée au nord par le Pont-Euxin, à l'ouest par la Propontide, et à l'est par la Paphlagonie, eut pour habitants primitifs les *Bebryces*, dont l'origine fabuleuse remontait à Bébrycé, l'une des Danaïdes, celle qui épargna son époux Égyptus, et qui pour fuir la colère de son père, se sauva dans la Propontide. Plus tard, afin de pouvoir se défendre contre les attaques des Phéniciens, les Bébryces s'allièrent aux Marandyniens, leurs voisins, fixés au-delà du fleuve Sangarius, sur le littoral du Pont-Euxin. C'est dans la Maryandine qu'était la grotte d'Achéruse par laquelle Hercule descendit aux enfers lorsqu'il enchaîna Cerbère. En décrivant la Bithynie, Pline l'Ancien (lib. V. §. 40.) dit que cette contrée porte les divers noms de Cronie, de Thessalide, de Malyande et de Strymonide. Enfin Homère (Iliad. II. 856.) appelle *Halizoniens* les habitants de ce pays, parce que la mer les entoure d'une espèce de ceinture.

Jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand, l'histoire de la Bithynie est peu connue et couverte de ténèbres; c'est à peine si nous y trouvons les noms de quelques rois. Le premier de ces souverains, Amycus, se prétendait issu de Neptune et d'une nymphe; il gouvernait la Bébrycie, lorsque les Argonautes y abordèrent. Prince farouche et inhospitalier, Amycus habile au combat du ceste, se tenait en embuscade près du rivage de la mer et immolait sans pitié tout étranger que la tempête forçait d'aborder. Pollux, qu'il osa défier, le fit tomber

23

sous ses coups. A cette vue, les Bébryces *à la longue chevelure* se ruèrent en furieux contre les étrangers; le combat devint général, mais la victoire resta aux Hellènes. Lors du siége de Troie, nous voyons les Bébryces figurer parmi les auxiliaires de Priam, et quelques siècles plus tard, viennent les règnes de Butès et de Mucaporès. Vers 935, une troupe de Phocéens fait irruption dans la Bébrycie, où ils se maintiennent par l'appui de Mandron, roi du pays. Mais durant un voyage que fit ce souverain, les Phocéens, avertis qu'il se tramait un complot contre leur vie, s'emparèrent de la ville de Pythioessa. De leur côté, les Cimmériens ne tardèrent guère à envahir cette contrée et après eux les *Thraces*, *Thyni* ou *Bithyni*, s'emparèrent de tout le pays en lui imposant leur nom. Ceux des indigènes qui survécurent à ces deux invasions se fondirent avec les étrangers, de telle sorte que les races primitives étaient déjà complétement disparues du temps de l'astronome Ératosthène, 240 avant J. C. Cette invasion des Thraces, opérée sous la conduite de Patarno, est fixée vers le commencement de l'an 800 et à partir de cette époque, une nuit impénétrable couvre l'histoire de la Bithynie pendant plus de deux siècles, au bout desquels, en 550, le roi Prusias avec son royaume tombe au pouvoir de Crésus, roi de Lydie. Deux ans plus tard, Cyrus anéantit la puissance lydienne à la bataille de Thymbrée: la Bithynie, comme tous les petits états de l'Asie occidentale, subit le joug du conquérant et resta perdue dans la vaste monarchie des Perses jusqu'à l'arrivée des Macédoniens. Au temps de Darius I, en 510, elle fut taxée à un tribut annuel de cinq cent soixante talents et forma avec la Phrygie, la Paphlagonie, le littoral de l'Hellespont, la Syrie et la Maryandine, une seule satrapie qui avait pour capitale Dascylium ou Dascylos, située près de la Propontide, aujourd'hui Driaskillo, dans l'Anatolie. La Bithy-

nie, pendant cet intervalle, fut néanmoins administrée quelque temps par ses propres rois, mais l'histoire ne nous a transmis sur cette époque que les noms de trois de ces souverains: Doesalcès, qui régna vers l'an 410; Botiras ou Botairas, vers 370, et Bas qui vécut de 370 à 320.

Après Bas, qui battit Calanthus, lieutenant d'Alexandre le Grand, le trône de Bithynie echut à Zypétès ou Zypatès, fondateur de la ville de Zypaetion; ce roi fut forcé de reconnaître la suprématie macédonienne et se soumit à Alexandre; mais à la mort de Zypetès, survenue en 282, Nicomède I ayant appelé à son secours les Gaulois qui avaient fait une incursion dans la Thrace, parvint à s'affranchir du joug étranger, et la Bithynie resta libre jusqu'en 183, époque où l'influence romaine commença à s'y manifester. Pendant cette période de deux siècles, le trône de Bithynie fut occupé:

de 282 à 250, par Nicomède I, fondateur de Nicomédie.
250 » 237, » Tibite et Zibieas; ce dernier était frère de Nicomède. Ziélas ou Zeïlas.
237 » 192, « Prusias II, qui guerroya contre la ville d'Héraclée et près duquel se réfugia Annibal.
192 » 148, » Prusias III, qui fit un voyage à Rome, et fut assassiné par son fils, Nicomède II.
148 » 90, » Nicomède II, fidèle allié des Romains; il secourut Marius contre les Cimbres.
90 « 75 (ou 74, d'après Appien, Bell. civ. lib. I. cap. 3.) par Nicomède III, auquel l'opinion publique accusa Jules César de s'être prostitué. Dolabella, Curion le père, M. Brutus, C. Memmius, Cicéron et Suétone ont tous imputé cette action infâme

au vainqueur des Gaules, dont les soldats à son triomphe répétaient en choeur ce refrain si connu, traduit en français par Mr. Théophile Baudement:

César a mis dix ans à subjuguer les Gaules,
Et Nicomède une heure à soumettre César;
Mais au jour de triomphe on a changé les rôles:
C'est au grand Nicomède à monter sur le char.

En mourant, Nicomède III légua son royaume aux Romains, qui dès lors gouvernèrent la Bithynie par des lieutenants: le premier de ces magistrats dont le nom figure sur une monnaie romaine de cette province, est C Papirius Carbo. Sous Auguste, la Bithynie fut rangée parmi les provinces proconsulaires, auxquelles, comme on sait, dans ces commencements de l'empire, le sénat et non l'empereur avait le droit de donner des gouverneurs. Pline le Jeune occupa ce poste de proconsul, l'an 105 de J. C.

Au troisième siècle, la Bithynie n'était plus qu'une simple province, dépendante du royaume de Pont; au cinquième, les empereurs de Byzance en firent deux provinces séparées par le Sangarius, savoir: la Bithynie propre ou Occidentale; l'Honorie ou Bithynie Orientale. Vers le onzième siècle, les Seldjoucides s'emparèrent de cette contrée, et en 1327, les Ottomans firent de Brousse *(Burse*, *Brouse*, ou *Pruse)* la capitale de leur empire.

Sous ses derniers rois ainsi que pendant la domination romaine, la Bithynie comptait de nombreuses et importantes cités: les noms de vingt-quatre de ces villes figurent sur leurs médailles autonomes ou sur les impériales grecques qui nous ont été conservées; ce sont: Alyatta — Apamea ou Myrlea — Astacus — Bithynium ou Claudiopolis — Cesarea — Chalcedon — Cieros — Cratia on Flaviopolis — Dia — Germanicopolis — Hadriani — Hadrianopolis — Hadrianotherae — Heraclea Pontica ou Eribolum — Iuliopolis — Metroum — Nicaea

— Nicomedia — Prusa ou Prusia ad Olympum — Prusia ad Hypium — Prusias ad mare, ou Cius — Pythopolis — Timaea et Tium. Les trois villes d'Héraclée, de Nicomédie et de Prusia ad Hypium prenaient le titre de *métropole;* Héraclée, Juliopolis et Nicomédie, celui de *néocore*.

MÉDAILLES
de *Julia Domna* et de *Julia Soaemias* frappées à Héraclée.

A défaut d'autres preuves, le culte d'Hercule, si répandu chez les Anciens, résulterait de la quantité et de la diversité des types numismatiques employés dans l'antiquité chez presque tous les peuples: beaucoup de villes ont tenu à honneur de tirer leur nom de celui de ce héros. Ainsi la Thessalie, la Macédoine, la Bithynie, l'Acarnanie, l'Ionie, la Carie, la Lydie, la Cyrénaïque et la Lucanie possédaient une ville du nom d'Héraclée; un nôme d'Égypte s'appelait Héracléopolis et dans la Chersonnèse Taurique, il existait une ville nommée Héracleum. Nous avons des monnaies autonomes de presque toutes ces villes, mais il ne nous est parvenu des impériales grecques que des trois seules Héraclée de Bithynie, d'Ionie et de Lydie. Les médailles de ces deux dernières villes ne sauraient être confondues avec celles d'Héraclée de Bithynie, dont les légendes du revers sont bien différentes et se distinguent d'ailleurs assez généralement par les mots entiers ou abrégés de: **ΠΟΝΤ** — **ΠΟΝΤΩ** — **ΠΟΝΤΟΥ** — **ЄΝ ΠΟΝΤΩ** — ou **ЄΝ ΠΟΝΤΟΥ**, qui désignent la position de cette ville sur le Pont-Euxin. Quelquefois encore on trouve écrit sur ces médailles le mot **ΜΑΤΡΟΠ** (forme dorique) placé ici pour **ΜΗΤΡΟΠΟΛЄΩΣ**.

D'après Scymnus de Chio, Heraclea Pontica (aujourd'hui Érékli) port considérable et ville puissante, fut

fondée sur l'ordre d'un oracle, dans la cinquante-cinquième olympiade, par une colonie de Béotiens, partis de Mégare et de Tanagra, pendant que Cyrus régnait en Médie; elle était bâtie sur le Pont-Euxin, dans cette contrée de Bithynie nommée la Maryandine. Il est question d'Héraclée dans Pausanias, Thucydide, Xénophon, Éphore, Polyen, Arrien, Scymnus, Diodore, Photius, Suidas et Justin. L'abbé Nicolas Gédoyn ainsi que Buonarotti ont cherché à réunir les éléments épars de l'histoire de cette ville qui, vers l'an 364 de J. C. était gouvernée par le tyran Cléarque, élève de Platon. Souillé de vices et de crimes, Cléarque chassé de sa patrie parvint à y rentrer à la faveur d'une émeute violente qu'il avait eu l'adresse de fomenter et dont il profita pour s'emparer du pouvoir. Il abusa de son autorité pour se livrer à des cruautés inouïes, qui le firent enfin assassiner par deux jeunes disciples de Platon: il fut frappé en plein tribunal après douze ans de la plus odieuse tyrannie. Son frère Satyrus lui succéda et après lui Timothée et Denys, tous les deux tyrans cruels et dignes fils de Cléarque. Denys était extrêmement replet: il tomba, dit-on, dans une espèce de léthargie dont on ne pouvait le tirer qu'en lui enfonçant de longues aiguilles dans les chairs; lorsqu'il rendait la justice, il se plaçait dans une caisse construite de manière à ne laisser apercevoir que son visage. Parmi les derniers tyrans qui régnèrent à Héraclée, nous trouvons encore Amastris, nièce de Darius Codoman, puis Cléarque et Oxathres, ses deux fils, par qui elle fut assassinée. De tous ces rois ou tyrans d'Héraclée, les médailles de cette ville parvenues jusqu'à nous, ne nous ont transmis que les noms réunis de Timothée et Denys (ΤΙΜΟΘΕΟΥ — ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ) et celui de la reine Amastris (ΑΜΑΣΤΡΙΟΣ. ΒΑΣΙΛΙΣΣ.)

Vers l'an 70 avant J. C. Mithridate poursuivi par Lucullus se sauva dans Héraclée, où il fit massacrer

tous les Romains qui s'y trouvaient. Cotta, collègue de Lucullus, après un siége de deux années, prit la ville, qu'il ruina de fond en comble; il en fut vivement blâmé par le Sénat, qui lui dit: «On vous avait ordonné de prendre Héraclée, mais non de la détruire.»

Les médailles impériales grecques, frappées à Héraclée sur le Pont, publiées et connues jusqu'ici, portent les noms de Titus (deux exemplaires); Vespasien (un); Trajan (onze); Commode (deux); Septime-Sévère (sept); Julia Domna (cinq); Caracalla (douze); Géta (treize); Macrin (quatre); Diaduménien (quatre); Élagabale (deux); Julia Maesa (deux); Alexandre Sévère (trois); Julia Mamaea (deux); Maximin I (un); Balbin (un); Gordien III (sept); Valérien le Jeune (un); Gallien (sept); et Salonine (un); ensemble quatre-vingt-huit médailles, auxquelles il faut joindre les deux suivantes, qui sont inédites et qui font partie de ma collection.

1°. JULIA DOMNA,
femme de Septime Sévère.

—

Æ.[1] **ΙΟΥΛΙΑ—ΑΥΓΟΥΣΤΑ** Buste de Julia Domna, tourné à droite.

℞. **ΗΡΑΚΛΗΑΣ—Ε—Ν.ΠΟΝΤΩ.** Femme vêtue de la *stola* debout, à droite, tenant une pomme dans la main gauche, et de la main droite qu'elle tient élevée par derrière, à hauteur de la tête, ajustant une draperie dont une partie lui retombe sur le bras. (Pl. IV. fig. 4.)

Superbe exemplaire à fleur de coin, que rehausse encore une couche de la plus belle patine antique; il a été trouvé en Crimée. C'est incontestablement un des plus beaux spécimen qui nous ait été légué par l'antiquité parmi toutes les médailles impériales grecques. Le type du revers diffère de ceux qu'on trouve sur les cinq médailles connues de Julia Domna, frappées à Héraclée.

2°. JULIA SOAEMIAS
nièce de Julia Domna et mère d'Élagabale.

Æ.3. **ΙΟΥΛΙΑ—CΑΗΜΙΑC ΑΥ**. Buste de Julia Soaemias, à droite.

Rf. **ΗΡΑΚΛΕΩ—ΤΑΝ.ΠΟΝΤΩ**. Hygiée debout, à droite, nourrissant un serpent. (Pl. IV. fig. 5.)

Il n'a été publié jusqu'ici que trente-cinq médailles impériales grecques de Soaemias, frappées dans les villes suivantes:

Alexandrie (Égypte)	8	médailles.
Alexandrie (Troade)	1	
Ancyre (Phrygie)	1	
Aphrodisias (Carie)	2	
Byzantium (Thrace)	3	
Corcyre	1	
Éphèse (Ionie)	1	
Gabala (Seleucide et Piérie)	1	
Nysa (Carie)	1	
Odessus (Thrace)	1	
Samos (Ionie)	3	
Side (Pamphylie)	1	
Sidon (Phénicie)	2	
Thyatyre (Lydie)	4	
Tripolis (Phénicie)	4	
Ensemble	35	médailles.

Sur les légendes qui accompagnent la tête de Soaemias, le nom de cette princesse est écrit de plusieurs manières: **SOEMIAS—SOAEMIAS—CЄMIAC—COAIMIAC—COAIMICA—COAIMIAΔ—COAIMIAΔA—COYAIMIC—CYAIMMIC—CYAINIC—ΣOAIMIA**; sur mon exemplaire, le seul qui ait été frappé à Héraclée, on voit que le nom de la mère d'Élagabale est encore orthographié d'une autre manière.

3°. MÉDAILLE

frappée par Caracalla à Juliopolis.

—

On ne connaissait encore que cinquante médailles impériales grecques frappées dans cette ville, savoir: deux de Trajan; une d'Antinoüs; huit de Commode; quatre de Septime-Sévère; deux de Julia Domna; six de Caracalla; trois de Géta; deux de Julia Paula; six d'Alexandre Sévère; deux de Maximin I; cinq de Maxime; trois de Gordien III; une de Philippe, le fils; deux de Valérien, le père; et trois de Gallien. Parmi ces médailles, une de Septime-Sévère a pour type du revers, deux fleuves couchés, avec les inscriptions: **CANΓΑΡΙΟC** et **CΚΟΠΑC**; une autre monnaie de Géta, décrite par Vaillant et citée par Mionnet, t. II. p. 447. n° 192, offre un fleuve couché, accompagné du mot **CΚΟΠΑC**. Voici un second exemplaire avec ce dernier revers, mais ayant sur le côté opposé la tête de Caracalla.

Æ.2 **M.AYP.AN—TΩNINOC.KA.** Buste de Caracalla, jeune, tête nue, tourné à droite, et vêtu du *paludamentum*.

Rf. **IOYΛΙΟ—ΠΟΛΕΙΤΩΝ** et en bas, **CΚΟΠΑC.** Fleuve assis, à droite, tête barbue et couronnée de roseaux, le coude gauche appuyé sur son urne et tenant dans la main droite un roseau avec ses fleurs. (Pl. IV. fig. 6.)

En décrivant la Bithynie, lib. V. §. 40, Pline l'Ancien s'exprime ainsi: «Une ville immense, Attusa, fut jadis dans cette contrée, où l'on trouve maintenant douze cités, parmi lesquelles Gordiu-Come ou Juliopolis; sur la côte, Dascylos; puis Helgas, nommée aussi Germanicopolis ou Booscœte, et Apamée ou Myrlée des Colophoniens.» Plus loin, lib. V. §. 43, Pline ajoute: «Du reste, en Bithynie, dans l'intérieur, on trouve Apamée, les Agrip-

piens; les Juliopolites; Bithynium; les fleuves Syrium, Lapsias, Pharmacias, Alcès, Crynis, Lilaeus, *Scopius*, et Hiéras.» D'après ces deux passages, il est évident que les médailles au type du fleuve *Scopius* ou *Scopas* ont été frappées à Juliopolis de Bithynie; le Scopas était un affluent du Sangarius.

Il y avait dans la Galatie, sur la frontière de la Bithynie, une autre ville du nom de Juliopolis, dont Pline parle également, et qu'on désignait aussi par le nom de Gordium. Ces deux villes ont été souvent confondues. Le Gordium de Galatie avait été la première résidence des rois de Phrygie et était célèbre par l'aventure du nœud gordien, qu'Alexandre le Grand y trancha de son épée.

4°. PETIT MÉDAILLON
frappé par Marc-Aurèle à Nicée.

Æ. **AYT.K—M.AYP—ANTΩNEI.** Buste de Marc-Aurèle, tourné à droite et vêtu du *paludamentum;* la tête, du plus beau caractère, est barbue et laurée.

℞. La Victoire ailée et debout dans un bige allant à droite, tient dans la main gauche une longue palme ornée de bandelettes. En bas, sous les chevaux, **NIKAIEΩN**. (Pl. IV. fig. 7.)

Ce médaillon est de la conservation la plus parfaite; il se distingue également par la belle patine antique qui le recouvre, sans nuire en rien à la pureté du travail.

Nicée (aujourd'hui Isnik) fut une ville célèbre et resta la capitale de la Bithynie jusqu'au règne de l'empereur Dioclétien, qui choisit Nicomédie pour chef-lieu de la province. Fondée par Antigone, au milieu d'une plaine et sur les bords du lac Ascagne, la ville

tira son nom de celui de Nicée, fille d'Antipater et femme de Lysimaque. C'est là que naquirent l'astronome Hipparque et l'historien Cassius.

Nicée fut prise par les lieutenants de Lucullus, l'an 73 av. J. C; Pline le Jeune, pendant son proconsulat de Bithynie, y fit construire à ses frais un magnifique théâtre, et les écoles de philosophie de Nicée furent longtemps renommées. Deux conciles œcuméniques s'y tinrent: le premier en 325, sous Constantin le Grand, condamna l'hérésie d'Arius et dressa le symbole des Apôtres; le second, en 787, sous l'impératrice Irène, anathématisa les iconoclastes. Nicée vit bientôt décroître sa grandeur: pillée par les Goths, elle s'était pourtant relevée peu à peu de ses ruines, lorsque dans l'année 1204, au partage que les Croisés firent de l'empire grec, elle fut adjugée à Louis de Blois avec le titre de duché de Nicée ou de Bithynie. Mais Théodore Lascaris, après avoir fait de vains efforts pour sauver Constantinople, passa bientôt le Bosphore, chassa Louis de Blois, et s'empara de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel et d'une partie de la Phrygie. De la réunion de toutes ces conquêtes, il forma l'empire de Nicée et s'en fit couronner empereur, l'an 1206. Ce nouvel état n'eut guère plus d'un demi-siècle d'existence; il fut en 1261 réuni à l'empire de Constantinople par Michel Paléologue qui, après avoir usurpé la régence par un assassinat, ravit la couronne à son pupille, Jean Ducas Vatatsès Lascaris, auquel il fit crever les yeux.

Ces quatre médailles inédites, font partie de ma collection; je les ai aussi dessinées et décrites à leur place chronologique, dans mon *Iconographie*.

J. Sabatier.

MÉDAILLES INÉDITES
DE FAMILLES ROMAINES.

Les monnaies de famille constituent, dans la numismatique romaine une branche abondante et spéciale qui a été le plus tôt et le mieux étudiée. Vaillant, Morelli, Eckhel, et Cavédoni, s'emparant les premiers de ce riche sujet, ont su dès l'abord le traiter d'une manière si complète, qu'ils l'ont à peu-près épuisé: nous ne devons donc plus nous attendre à faire désormais de grandes découvertes dans ce domaine. En effet, dans les écrits assez nombreux qui ont paru depuis, parmi lesquels il est juste de citer l'ouvrage de Mr. Gennaro Riccio, nous voyons que tandis que les autres parties de la numismatique ancienne trouvent de temps à autre à se développer et à s'enrichir, la spécialité des monnaies de familles romaines reste à peu près stationnaire, dans les limites que les premiers maîtres leur ont assignées. Je regarde donc comme une bonne fortune de pouvoir aujourd'hui signaler aux amateurs deux types inédits que le hasard a fait tomber dans mes mains, savoir: un bronze du plus petit module appartenant à la fois aux deux familles Antonia et Servilia, et un *aureus* de la famille Saufeia, dont nous ne connaissions jusqu'ici que des deniers d'argent. J'ai trouvé la première de ces médailles en Crimée; la seconde m'a été donnée par mon excellent ami le capitaine de Bartholomaei, qui en a fait l'acquisition au bazar de Tiflis, chez un brocanteur arménien.

FAMILLES ANTONIA ET SERVILIA.

(Pl. XX, fig. 1.)

Æ[4]. *Av.* C.SERVI—LIO.C.F.PRI—MO.ET.ANTO—NIO.HIPPA—RCHO, Cette inscription est disposée sur cinq lignes, dans une couronne; les deux lettres ET de la troisième ligne sont un peu frustes.

℞. Tête laurée et barbue de Jupiter, à droite. Derrière, des lettres initiales, assez espacées et séparées par des points; je crois, sans me tromper, pouvoir les lire: C.F.P.N. Du reste, on ne distingue bien que les deux dernières.

L'épaisseur du flân, comparativement à l'exiguité du module, le travail monétaire, le beau type de la tête de Jupiter et le style de l'inscription du revers ne permettent, selon moi, aucun doute sur le lieu de provenance de ce bronze intéressant; il a été évidemment frappé dans la Grèce ou dans une province voisine, à une époque que j'ai cru, tout d'abord, pouvoir circonscrire entre les règnes d'Auguste et de Domitien. Mes recherches à cet égard m'ont bientôt confirmé dans ces idées, et j'ai maintenant la ferme conviction que cette petite médaille appartient à la ville de Nicée en Bithynie, soit à cause du mot HIPPARCHO qu'on y lit dans l'inscription, soit par quelques autres motifs qui viennent corroborer mon opinion et que je vais exposer.

Je ferai remarquer d'abord que sur l'immense quantité de médailles impériales grecques que nous connaissons, douze seulement mentionnent dans les inscriptions de leur revers le titre honorifique *d'Éparque* ou *d'Hipparque*, mots employés indifféremment et ayant la même signification, à l'époque dont il s'agit ici [1] Plus tard on donna égale-

[1] Cependant la dérivation des deux mots *éparque* et *hipparque* n'est point la même; le premier vient du verbe ἔπαρχος et a

ment le nom d'Hipparque aux préfets de Constantinople. Ces douze monnaies exceptionnelles ont toutes été frappées à Nicée : neuf par Domitien, une par Antonin le Pieux et deux par Alexandre Sévère; elles sont citées et décrites par Vaillant; Morelli ; Eckhel t. II. p. 137; Wise, t. XII, p. 50 et 273; Sestini, Descript. num. vet. t. II. p. 258; Mionnet, t. II. p. 451, et Supplém. t. V. p. 85, 86, 91, 107 et 137.

En second lieu, le type de Jupiter se trouve assez fréquemment sur une des faces des monnaies de Nicée, soit autonomes, soit impériales romaines, et notamment sur les impériales grecques d'Auguste, de Domitien, d'Antonin le Pieux, de Faustine la Jeune, de Vérus, de Commode, de Septime Sévère, de Julia Domna, de Caracalla, de Géta, d'Alexandre Sévère, de Gordien III, et de Philippe le fils. (Vaillant; Eckhel, t. II, p. 424; Mionnet, t. II. p. 453, 455 et Supplém. t. V. p. 80, 84, 87, 97, 98, 101, 107, 108, 111, 115, 127, 133, 147 et 151.)

Enfin nous voyons aussi sur des impériales romaines de Nicée, des inscriptions disposées sur plusieurs lignes, et pour la plupart dans une couronne; telles sont, par exemple, quelques monnaies de Commode, de Caracalla,

---

désigné d'abord le commandant, le gouverneur d'un pays, le préfet d'une province, tandis que le titre *d'hipparque*, mot dérivé de ἵππος (cheval) et du verbe ἄρχω (être le premier) a dû être longtemps et exclusivement affecté au chef, au commandant de la cavalerie. Sur les douze médailles dont les revers offrent les mots *d'éparchie*, *d'éparque* ou *d'hipparque*, ces mots sont orthographiés d'une manière différente: on lit **ΙΠΠΑΡΧΟC** sur les impériales grecques d'Antonin le Pieux, de Commode et d'Alexandre Sévère (Mionnet, Suppl. t. V. p. 91, 507, et 137).

de Trajan Dèce, et de Trébonien. (Mionnet, Supplém. t. V. p. 105, 125, 152 et 155.)

D'après ces nombreuses analogies, il me semble permis de pouvoir conclure que ma médaille a été frappée aussi à Nicée; le style et le travail lui assignent une époque sinon contemporaine, du moins très-rapprochée du règne d'Auguste; par les noms qu'offre l'inscription, cette monnaie appartient à la fois aux deux familles Antonia et Servilia, mais j'avoue que malgré mes recherches, je n'ai pu jusqu'ici parvenir à déterminer quels sont le Servilius et l'Antoine auxquels cette inscription se rapporte, et sur lesquels l'histoire garde un silence absolu. Depuis Marc-Antoine le triumvir, on ne trouve plus aucun personnage marquant de ce nom.

Quant aux Servilius, famille illustre qui a compté parmi ses membres des consuls, des dictateurs, des maîtres de cavalerie, des préteurs, des édiles curules, des flamines et des tribuns, notre médaille prouve que leur descendant avait conservé le surnom de PRIMVS, qu'on trouve sur plusieurs anciens deniers d'argent de cette famille, frappés du temps de la République; et dont quelques-uns nous offrent aussi les surnoms de PVLEX et de GEMINVS. Les inscriptions suivantes, faisant partie des marbres Capitolins [1] portent également les noms de trois membres éminents de cette famille.

---

[1] Des fouilles exécutées à Rome, en 1545, sur l'emplacement de l'ancien forum, amenèrent la découverte de plusieurs inscriptions, tracées sur marbre et dont la plus remarquable, portant le titre de *Fasti consulares*, nous a transmis les noms d'une série de personnages consulaires; ce monument est attribué à l'époque de Constance II. Le cardinal Farnèse, après avoir fait opérer quelques restaurations indispensables à ces précieux marbres, les fit placer dans le Capitole; c'est à cette circonstance qu'ils doivent d'être désignés sous le nom de *Marbres Capitolins*.

T.MANLIVS.T.F.T.N.TORQVATVS.DICT.
C.SERVILIVS.C.F.P.N.PVLEX.GEMINVS.
QVI.IDEM.AED.CVR.ERAT.MAG.EQ.
COMIT.HABEND.ET.LVDORVM.CAVSSA.

«Titus Manlius, fils de Titus, petit-fils de Titus, Torquatus, dictateur.
Caius Servilius, fils de Caius, petit-fils de Publius, Pulex, Geminus,
Qui fut en même temps édile curule et maître de cavalerie,
Pour avoir tenu les comices et célébré les grands jeux.»

==

C.SERVILIVS.Q.F.P.NEPOS.DICT.
P.AELIVS.Q.F.P.N.PAITVS.MAG.EQ.
COMIT.HABEND.CAVSSA.

«Caius Servilius, fils de Caius et petit-fils de Publius, dictateur.
Publius Aelius, fils de Quinctius, petit-fils de Publius, Paetus, maître de cavalerie,
Pour avoir tenu les comices.»

==

P.SVLPICIVS.SER.F.P.N.GALBA.MAXIMVS.DICT.
M.SERVILIVS.C F.P.N.PVLEX.GEMINVS.MAG.EQ.
COMITIOR.HABENDOR.CAVSSA.

«Publius Sulpicius, fils de Sergius, petit-fils de Publius, Galba Maximus, dictateur.
Marcus Servilius, fils de Caius, petit-fils de Publius, Pulex, Geminus, maître de cavalerie,
Pour avoir tenu les comices.»

==

Les lettres initiales C.F.P.N. placées derrière la tête de Jupiter, qui occupe un côté de notre petit bronze, me paraissent indiquer la filiation et la parenté de Servilius, conformément à la forme adoptée dans les trois inscriptions ci-dessus.

FAMILLE SAUFEIA.

(Pl. XX, fig. 2.)

AV. *Av*. **L.SAF**, et dessous **ROMA**. Victoire ailée, dans un bige galopant à droite.

℟. Tête de Rome, à droite, coiffée d'un casque ailé et ornée de pendants d'oreilles et d'un collier. Derrière: X.

Ce *denier* d'or [1] offre, comme on voit, le même type que les deniers d'argent de la famille Saufeia; on y remarque pourtant quelques différences légères dans les détails, ainsi que dans la forme des lettres; c'est évidemment un coin différent.

D'après un passage de Pline (liv. XXXIII. §. 13.) les Romains commencèrent à frapper de la monnaie d'or, l'an 547 de Rome (207 av. J. C.) sous les consulats de C. Claudius Néron et de M. Livius Salinator; un aureus s'échangeait contre vingt-cinq deniers d'argent. D'après le type figuré sur notre denier, cette monnaie unique appartient à la catégorie des *bigati;* et dès lors on peut la ranger sans crainte d'erreur parmi les monnaies d'or les plus anciennes de la République.

La famille Saufeia, d'origine plébéienne, est à peine connue dans l'histoire de Rome, et c'est à tort que Vaillant (Méd. de fam. t. II. p. 359.) en citant Aulu-Gelle, parle d'une loi dite *Saufeia*, puisque l'auteur latin la désigne sous le nom de *loi Aufeia* (Aul. Gell. liv. XI. ch. 10.)

---

1 «Proximum scelus fuit qui primus ex auro *denarium* signavit». (Pline, liv. XXXIII, §. 3). D'après ces paroles, j'ai cru pouvoir me servir du mot *denier*, puisqu'il s'agit ici d'une monnaie d'or frappée dans les premiers temps, et portant sur son avers la lettre X, marque ordinaire du denier.

Excepté quelques deniers d'argent de cette famille, offrant invariablement le même type, sauf un petit nombre d'as, de semis et de triens en bronze, sur lesquels on lit toujours le nom abrégé de L. SAVF*eius* nous ne possédons aucun document historique, ni sur cette famille en général, ni sur le personnage désigné sur ces monnaies.

Vaillant, Morelli, Eckhel, Mionnet, Riccio, ni personne, que je sache, n'ont encore signalé des monnaies d'or de la famille Saufeia. Les seules médailles d'or connues et publiées jusqu'à ce jour, appartiennent aux familles suivantes :

Aemilia.	Durmia.	Plautia.
Antestia.	Furia.	Pompeia.
Antonia.	Hirtia.	Quinctia.
Aquilia.	Julia.	Rustia.
Arria.	Junia.	Scribonia.
Atia.	Livineia.	Sempronia.
Barbatia.	Manlia.	Sepulia.
Caecilia.	Maria.	Servilia.
Cestia.	Mescinia.	Silia.
Claudia ou Clodia.	Mettia.	Sulpicia.
Cocceia.	Minutia.	Valeria.
Coelia.	Munatia.	Veturia.
Cornelia	Mussidia.	Vibia.
Cornuficia.	Numonia.	Vinicia.
Cossutia.	Pedania.	Vipsania.
Domitia.	Petronia.	Voconia.
	Plaetoria.	

J. Sabatier.

Ueber die im Russischen Reiche gefundenen abendländischen Münzen des X, XI und XII^{ten} Jahrhunderts.

(Dritter Artikel.)

C. ENGLAND.

Mit Ausnahme von ein paar einzelnen Münzen Eadgar's, welcher, seit dem J. 959 ganz England beherrschte und 975 starb, so wie seines Sohnes, Edward's II, des Märtyrers, gehören alle in Russland gefundenen Englischen Gepräge in die Zeit Aethelred's II, Knut's und ihrer Nachfolger. Die Reichelsche Sammlung umfasst von diesen Regenten, bis auf Harold II, etwa tausend verschiedene Pfennige, welche Russischem Boden entnommen sind und ist in diesen Folgen, bis auf König Harthaknud incl. daher reicher als selbst das Britische Museum und die Königl. Sammlungen von Kopenhagen und Christiania. [1] Sehr ansehnlich ist die Folge von Aethelred II und nächst ihr die von Knut. Die Gründe für das so häufige Vorkommen der Münzen dieser Könige, so wie für das Aufhören der Englischen Münzen mit Edward dem Bekenner, denn die Münzen Harold's II kommen nur ausnahmsweise in Russischen Funden vor, haben wir schon in der Einleitung berührt.

Von den in Russland gefundenen Englischen Münzen der Könige Aethelred II bis Harold II beschreiben wir nur die, welche sich weder bei Ruding (Annals of the coinage of Great Britain), noch in Holmboe's

---

[1] S. die Zahlen bei Hildebrand, S. XCIII.

Beschreibung des Egersunder Fundes (Grote's Blätter für Münzkunde III, 138—149 und 257—265), noch in dem besonders vollständigen Werke Hildebrand's (Anglosachsiska Mynt i Svenska Konigl. Myntkabinettet) aufgeführt finden.

AETHELRED II.

978—1016.

Aethelred, der Sohn König Eadgars, gelangte nach dem Tode seines unächten Bruders Edward's des Märtyrers, auf den Thron. Aus seiner langen, wenn auch durch die Einfälle der Dänen vielfach betrübten Regierung, sind zahlreiche numismatische Denkmäler vorhanden, welche auch in Russischen Funden eine grosse Rolle spielen.

Die in Russland gefundenen unedirten Münzen dieses Königs haben folgende Typen:

	Hſ.	*Rſ.*
A.	Diademirtes Haupt linkshin.	Schwebendes Kreuzchen.
B.	Diademirtes Haupt rechtshin.	Gottes-Hand, daneben Ā - ω̄.
C^a.	Brustbild mit Scepter linkshin.	Doppelkreuz, in dessen Winkeln das Wort C|R|V|X|
C^b.	Desgl.	Desgl. mit V|X|R|C|(Crux) in den Winkeln des Kreuzes.
D.	Brustbild mit aufgerichtetem Haare, linkshin.	Die Umschrift theilendes Doppelkreuz, mit drei Halbmonden an jedem Ende.
E.	Geharnischtes Brustbild mit Schild und Helm, welcher letztere mit einem Strahlendiadem geschmückt ist.	Wie vorher, aber in jeder Ecke des Kreuzes eine Spitze mit drei Kügelchen.

Bathan (Bath.)

394. *Hs.* + ÆÐELR·ED REX A NLLo Typ A.
Rs. + ÆGELRIC ON: BAÐA+N (Aegelric.)

Cadanbyrig (Cadbury.)

395. *Hs.* + ÆÐELRED REX·ANG· Typ. A.
Rs. +····AS ON CADABYR (Wunas?)
396. *Hs.* +: ÆDELRED R·EX·ANGL· Typ. A.
Rs. + GODA ON GOÐABYRI (Goda.)
Merkwürdig ist die Schreibweise Gothabyrig statt Cadanbyrig, jedoch dürfte dieser Pfennig schwerlich einer anderen Münzstätte beizulegen sein.

Cæntwarabyrig (Canterbury.)

397. *Hs.* + ÆÐELRED REX ANGLO Typ. E
Rs. + CN|IT M: |O·CHANT| (Cnit.)
Ein Münzmeister Cniht auf mehreren Pfennigen Knut's, von Grantabricge, Canterbury, s. Hildebrand S. 67 N° 731 bis 374.

Ciseceaster (Chichester.)

398. *Hs.* + ÆÐELRED REX ANGL° Typ. A.
Rs. × DVNSTAN ON CISEC (Dunstan, cf. Hildebrand, N° 161.)

Colenceaster (Colchester.)

399. *Hs.* + ÆÐELRED REX ANGLOR Typ. C[a].
Rs. + GODPINE M—O COLEC (Godwine.)
400. *Hs.* + EDELRED REX ANGLO Typ. A.
Rs. + PVLFREDMON COLEC (Wulfred.)

Crocglade (Crekelade.)

401. *Hs* + ÆÐELRED REX ANGLOR Typ. D.
Rs. + ÆÐE|LPIN|EM·O|CROC| (Aethelwine.)

402. *Hſ.* + · EDELRED REX ANGLO · Typ. A.
Rſ. + PVLFSIGEM · O CRA: (Wulfsige.)

Das CRA kann schwerlich auf eine andere Münzstätte bezogen werden, als auf Crekelade.

Doferan (Dover.)

403. *Hſ.* + ÆÐELRÆD BEX ANGLo Typ. C[a].
Rſ. + CENRIC M-O DOVER (Cenric.)
404. *Hſ* + ÆÐELRÆD LRﬁEDA Typ. D.
Rſ. + CY | NSI | EM T | ODO | (Cynsie.)

Die Umschrift der Hs. ist gewiss nicht Rex Danorum zu lesen, sondern nur aus der Unwissenheit des Stempelschneiders zu erklären. Das DO auf der Rs. ist für Doferan und nicht für Dorceaster (Dorchester) zu nehmen, wie die folgende Münze beweist.

405. *Hſ.* + ÆÐELRED ANGLO Typ. E.
Rſ. × MA | NNIA | C MOD | OFER | (Manninc.)

Das Λ in dem zweiten Viertel der Umschrift ist nichts als ein unvollendetes N. Eine ähnliche Münze s. bei Schröder, nummorum Anglosaxonicorum centuria, 7, N° 5.

Eaxeceaster (Exeter)

406. *Hſ.* + ÆÐELRED REX ANG'O' Typ. D.
Rſ. + ÆL | FST | ANM T | OEX | (Aelfstan, cf. Hildebrand, S. 45, N° 243—246.)
407. *Hſ.* + EDELRED RE NOX (sic!) Typ. D.
Rſ. (Rückwärts) + PV | NTA | NHO | EAI | (Wuntan.)
408. *Hſ.* + ÆÐELRED REX AG Typ. E
Rſ. + DV | DEL | MOE | A · XE | (Dudel.)

Ein Münzmeister Duda kommt bei Caentwarabyrig und bei Winceaster vor (Hildebrand, NN. 80, 81, 2163); ein Dudel ist noch nicht bekannt.

Eoferwic (York.)

409. *Hf.* + ÆÐELRED REX ANGLOR Typ. D.
Rf. + CYN | SIGE | MOoD | OFER | (Cynsige.)
410. *Hf.* + ÆDELRED REX ANGLO Typ. B.
Rf. + FAZTVLF M—O EOF (Fastulf.)
411. *Hf.* + ÆÐELRED REX ANGLO XI Typ. C[b].
Rf. + LVPARDCAR—OEOF (Luwardcar?)
412. *Hf.* EÐELRED REX ANGLO X Typ. A.
Rf. + SNECOLD MON EOFOR (Snecold.)

Gipeswic (Ipswich.)

413. *Hf.* + EDELRED REX ALL· Typ. E.
Rf. + ELE | RVH | LMOI | CIBES | (Elerun.)
414. *Hf.* + ÆDELRED REX ANGL° Typ. D.
Rf. + PO | NFSD | IHIO | N IPI | (Wonfsdini.)
Dieser Pfennig kann nur nach Gipeswic gelegt werden; durch ein Versehen des Graveurs ist offenbar vor dem IPI das C ausgelassen.

Hæstinga (Hastings.)

415. *Hf.* + ÆÐELRED REX ANGL Typ. E.
Rf. + LYE | FEA· | MIO | ÆSTIN | (Lyefea.)
416. *Hf.* + EDELRED REX ACL Typ. D.
Rf. + LYV | A·Mo | O HÆ | STING | (Lyva.)

Leigceaster (Leicester.)

417. *Hf.* + ÆDELR·ANGLO· Typ. D.
Rf. + ÆL | STA | NMO | LEIC | (Aelfstan. cf. Hildebrand, l. c. S. 61 Nº 775—781.)
418. *Hf.* + EDELRED REX ANCL O Typ. A.
Rf. + ELCSIGE ON LECE : LE : (Elcsige.)

Liger-Leher-Ceaster (Chester.)

419. *Hf.* + EÐELRED REX ANCL Typ. E.
Rf. + ÆL | FRIC | M·OL | EHRA | (Aelfric, cf. Hildebrand S. 65 Nº 819 u. S. 66 Nº 820—823.)

420. *Hs.* + ÆDEL·R'Ð R·EX ĀN Typ. D.
Rs. + LEI | FPIN | EMΘ | LENC | (Leifwine.)

Lincolne (Lincoln.)

421. *Hs.* + EÐELRÆD REX AN Typ. D.
Rs. + ÆLF | CET | MO | LINC | (Aelfget.)
422. *Hs.* + EÐELRED REX ĀNGL∘ Typ. E.
Rs. + AΣ | MAN | MO'L | INC | (Asman.)
423. *Hs.* + ÆÐELRED REX ĀNCLOX Typ. A.
Rs. + BRVNTAT ON LICOLNE (Bruntat, cf. Hildebrand, S. 67 N° 872 u. folg.)
424. *Hs.* EÐELRED REX ĀNCL∘ Typ. A.
Rs. + L·IOPDINEMOLINC ! (Liofdine.)
Das Haar des Brustbildes der Hs. bildet eine Art runden Kamm, cf. die Hs. bei Hildebrand, Tf. II, Typ. A. Var. d.
425. *Hs.* +ÆÐELRED REX Ā·NGL Typ. A.
Rs. +RVNSTAN ON LINC (Runstan.)
426. *Hs.* + ·ÆÐELRÆD REX ĀNGLOR Typ. C[a].
Rs. +ZTECENDIT M—O LI (Stegendit.)

Lundene (London.)

427. *Hs.* + ÆDELR·ED REX ĀNCL∘ Typ. A.
Rs. + BI·ΘRÆMANMOΘN LV (Bioræman, ein sonst ganz unbekannter Name.)
428. *Hs.* ·+·ÆÐELRÆD REX ANGL Typ. D.
Rs. + DR | EOL | FMO | LVND | (Dreolf,)
429. *Hs.* + ÆÐELRED REX ANGL∘ Typ. B.
Rs. + EĀDPĀLD M-O LVN (Eadwald.)
430. *Hs.* + ÆÐELRED REX ĀNC Typ. A.
Rs. + EÐELPIN ΘЭN LVND (Ethelwin.)
431. *Hs.* + ÆÐELRED REX Ā·NGL Typ. D.
Rs. + ED | MVN | DM·Θ | LVN | (Edmund.)
432. *Hs.* ÆÐELRED REX ANCO Typ. A.
Rs. + CODYITN MON LVFDE Im Felde, über dem Kreuzchen ein S. (Godyitn?).

Dieser merkwürdige Pfennig war vermittelst eines Kupfernagels an irgend einem Schmuckstücke (welches nicht mit gefunden wurde) befestigt.

433. *Hſ.* + ÆDELRED REX ꓥNGLo Typ. A.
Rſ. + PSIGE MO ON LVNDE (Wsige, Winsige.)

434. *Hſ.* + ÆDELRED REX ANGLOR Typ. C[a].
Rſ. + LEOF MOD M—OL (Leofmod.)

Ob das L hier London oder eine andere Stadt, deren Name mit L beginnt, bezeichne, lässt sich nicht nachweisen. Ein Münzmeister Leefmod kommt bei Pfennigen von Læwes, Leicester und London vor.

Northwic (Norwich.)

435. *Hſ.* +EDELRÆD REX ꓥNGLO Typ. A.
Rſ. +Mꓥ·NN·ꓥ·M·ONN·O·R·Đ (Manna, auf anderen Münzen Maning und Manning, cf. Hildebrand, N° 1617 bis 1619.)

Der Typus ist besonders zierlich und erinnert an die Münzen Knut's, so dass dieser Pfennig der letzten Regierungszeit Aethelred's angehören möchte. Wahrscheinlich derselbe Münzmeister Manna erscheint auch auf Münzen Northwic's aus der Zeit König Harold's I, s. Hildebrand, N° 175—178.

Oxnaford (Oxford.)

436. *Hſ.* + ÆĐELRED REX ANGL Typ. A.
Rſ. + ÆĐELRIC ON OXN (Aethelric, cf. Hildebrand N° 1644—1646 und Ruding, Tf. 22 N° 6.)

437. *Hſ.* + ÆĐELRÆD REX ꓥNGL Typ. E.
Rſ. + BYR|ĐPI|NE M·O|OXNA| (Byrthwine, auf anderen Byrthwine, Hildebrand N° 1650—1651.)

438. *Hſ.* + ÆĐELRÆD REX ꓥNGL' Typ. A.
Rſ. + COLEM·ANONOXNꓥ (Coleman.)

Rofeceaster (Rochester.)

439. *Hf.* + EÐELRÆD REX ANGLOI Typ. D
Rf. + CAD|PERD|MOO|ROFE| (Cadwerd.)
440. *Hf.* + ÆÐELRED REX ANGLO Typ. D.
Rf. + GOL|DPIN|EMIO|ROFE| (Goldwine.)

Rumenea (Romney.)

441. *Hf.* +EDELRÆD REX ANGLO Typ. A.
Rf. +GODMAN MON RV (Godman.)
Die Pfennige aus dieser Münzstätte sind besonders selten: Hildebrand führt nur fünf auf.

Scrobesbyrig (Schrewsbury.)

442. *Hf.* +ÆÐELRED REX ANG Typ. A.
Rf. +SIRED ON SFROB' (Sired.)
Ein Münzmeister dieses Namens erscheint auf Münzen Knut's von Gleaweceaster und Lundene (Hildebrand Nº 367, 368 und 993.)

Theodford (Thetford.)

443. *Hf.* +ÆÐELRED REX ANGLO℣I. Typ. C[a].
Rf. OZFEÐ M—OÐEODEO (Osfeth).

Wiltune. (Wilton.)

444. *Hf.* +ÆÐELRÆD REX ANG LOX. Typ. D.
Rf. + GO|DPIN|EMIO|>PILT| (Goldwine.)

Winceaster, Wintonia (Winchester.)

445. *Hf.* +ÆÐELRÆD REX ANGL. Typ. E.
Rf. +CYN|NAM|OOP|ENT:| (Cynnam.)
PENT steht hier offenbar für PINT.
446. *Hf.* +ÆÐELRÆD REX ANGLO℣. Typ. B
Rf. +RÆGENVLFM—O PINTO (Raegenulf.)
447. Diesen Münzen König Aethelred's schliessen wir eine merkwürdige barbarische an, welche genau von derselben Grösse und Schwere ist und dem Oranienbaumer Funde entnommen wurde, dessen Hauptmasse, wie

erwähnt, aus Pfennigen Aethelred's und Knut's bestand. Die Hs. dieses merkwürdigen Stückes zeigt ein rohes Brustbild mit Scepter, die Rs. eine rohe Figur mit erhobenen Händen. Die Umschriften beider Seiten geben keinen Sinn.

Wahrscheinlich ist diese, nur in diesem einzigen Exemplare bekannte Münze, in einem entlegenen Theile England's oder in Irland geschlagen.

KNUT.

1016—1035.

Da Knut fast seine ganze Regierungszeit in dem mühsam zweien Königen, Aethelred und Eadmund abgewonnenen England, dessen rechtmässige Thronerben er vertrieben hatte, zubrachte, kann es nicht wundern, dass seine Englischen Münzen häufiger sind als die Dänischen. In Russischen Funden erscheinen sie fast nicht minder zahlreich als die Pfennige Aethelred's.

Die unedirten, in Russland gefundenen Münzen dieses Königs, zerfallen in folgende Haupttypen.

Hs.	*Rs.*
A^a. Gekröntes Brustbild linkshin.	Auf die Spitze gestelltes, aus gebogenen, in der Mitte mit einem Punkte verzierten, Linien gebildetes Quadrat, von einem aus doppelten Linien gebildeten, an den Enden gabelförmig verzierten Kreuze durchschnitten.
A^b. Wie vorher	Die gebogenen Seitenlinien des Quadrats senken sich bedeutend nach der Mitte zu und bilden so eine Art Vierpass.
B^a. Brustbild wie vorher, aber in einem aus vier Bogen gebildeten Vierpass.	Wie bei A^a.

B[b]. Wie vorher.	Wie bei A[b].
C. Wie B[a], aber das Brustbild ohne Krone.	
D. Brustbild mit spitzem Helme und Scepter, linkshin.	Aus Doppellinien gebildetes Kreuz, in dessen Mitte ein kleines Schrägkreuz liegt. In jedem Winkel des grösseren Kreuzes ⊙.
E. Diademirtes Brustbild mit Scepter linkshin.	Aus Doppellinien gebildetes Kreuz, in dessen Mitte ein Ringel.

Aeglesbyrig (Aylesbury.) — *Aesthedune* (Ashdown, Aston.)

448. *Hf.* +CNVT REX ANCLOR Typ. A[b]. Die Umschrift fängt vor dem Brustbilde an.

Rf. +MA|CSV|ÐAN|ONÆ| (Macsuthan.)

Ob das Æ auf eine der beiden obigen Münzstätten, von denen beiden Hildebrand Pfennige aufführt, sich beziehe oder auf Haestinga (Hastings) lässt sich nicht leicht entscheiden. Der Name von Haestinga wurde wahrscheinlich nicht bloss durch Æ ausgedrückt. Jedenfalls ist unser Pfennig auch schon wegen des sonst nicht weiter vorkommenden (vielleicht aus Schottland stammenden) Münzmeisters Macsuthan, merkwürdig.

Bedanford (Bedford.)

449. *Hf.* +CNVT REX ANCLORVM' Diademirtes Brustbild, linkshin.

Rf. +HEOINEIOR M : OBNE : (Heoineior.) Schwebendes Kreuzchen.

Das Wort BNE lässt sich nur vermuthungsweise auf Bedanford beziehen. Die Knutsmünzen dieses Typus gehören in Russland zu den selteneren.

Caentwarabyrig. (Canterbury.)

450. *Hf.* +CNVT R∘—EX ANCLO : Typ. D.

Rf. +ÆLFREDONCANTPA (Aelfred.)

451. *Hs.* +CNVT REX ANGLORV Typ B^b.
Rs. +GO|DPI|NER|OCE| (Godwiner.)
452. *Hs.* +CNVT—RECX A∴ Typ. E.
Rs. +PINEDÆ ION CENTP (Winedæ, cf. Hildebrand, N° 61 u. 62, und die neue Bescrivelse ofver Danske Mynter, Tf. I N° 17.)

Crocglade (Crekelade.)

453. *Hs.* +CNVT—·REX A Typ. E.
Rs. +ÆGELPINE ON CRG (Aegelwine, cf. Hildebrand N° 83 und 84.)

Eaxeceaster (Exeter.)

454. *Hs.* +CNVT REX ANGLOR Typ. B^b.
Rs. +IS|EGO|DON|EAX (Isegod.)
Vergl. Schröder, l. c. 12, N° 9.

Eoferwic (York.)

455. *Hs.* +CNVT REX·A·NGORV: Typ. B^b.
Rs. +AS|GOT|OEO|FRP| (Asgot.)
456. *Hs.* +CN·VTR—EX ANGL Typ. D.
Rs. CRINAM M—O EOFR (Crinam.)
457. *Hs.* ×CNVT—·RECX: Typ. E.
Rs. +EINVLF ON EOFE (Einulf.)
458. *Hs.* +CNVT REX ANGLORV Typ. B^a. Die Umschrift beginnt unter dem Brustbilde.
Rs. +HE|ALD:|ÆNO|EOF.| (Healdaen oder Healwaen.)
459. *Hs.* +CNVT REX ANGLORV Typ. B^b. Die Umschrift beginnt unter dem Brustbilde.
Rs. +VL|FCE:|TEL·|OEO| (Ulfcetel.)
Derselbe Münzmeister welcher auf Münzen Aethelred's II von York, Lincoln und Ustla und auf solchen Knut's von Lincoln und London erscheint. S. Hildebrand, Aethelred, N° 506—514, 1001—1007, 1980, 1981, Knut, N° 655—657, 1013, 1014.

Gipeswic (Ipswich.)

460. *Hs.* +CNVT:—R·EX ANC Typ. D.
Rs. +ÆCEL·BR·IHON CIPE:S· (Aegelbrih.)

Grantabricge (Cambridge.)

461. +CNVT REX ANEL:: Typ. A^b. Die Umschrift beginnt vor dem Brustbilde.
Rs. +OR|STO|NCR|ANT| (Orston, cf. Hildebrand N° 388.)

Gyldeford (Guildford.)

462. *Hs.* +CNVT—REX Typ. E.
Rs. +BLACAM ON OCILD (Blacam, cf. Blacaman, Hildebrand, N° 395.)

Haestinga (Hastings.)

463. *Hs.* +CNVT REX ANCLO: Typ. A^b.
Rs. +ÆLS|ICOC|NHÆ|STII| (Aelsig.)

Hereford (Hereford.)

464. *Hs.* +CNVT REX·A·NCLO: Typ. B^a.
Rs. +LEO|FHYS|EOH|ERI·| (Leofhyse.)

465. *Hs.* +CNVT REX ANCL· Typ. A^a.
Rs. +LIF|INE·O|NHE|RET (Lifinc.)

Heortfort (Hertford.)

466. *Hs.* +CNVT R X ANCLO· Typ. A^a.
Rs. +PVL|FRM|ONH|EOI·| (Wulfr.)

Huntandune (Huntingdon.)

467. *Hs.* +CNVT REX ANCLOR Typ. C.
Rs. +LIN|INC|ONH|VNTE| (Lininc.)

Leigceaster (Leicester.)

468. *Hs.* +CNV—·T REX Typ. E.
Rs. +ELLEPINEONLEC: (Ellewine, cf. Hildebrand N° 486, 487.)

469. *Hs.* +CNVT·REX ANCLORVM Typ. B^b. Die Umschrift beginnt vor dem Brustbilde.
Rs. +GO | DRIC | ONL | EGC | (Godric)

Lincolne (Lincoln.)

470. *Hs.* +CNVT—REX ANG Typ. D.
Rs. +ÆGEL·MÆRONL·INC (Aegelmaer bei Hildebrand 549, 550, Aethelmaer.)
471. *Hs.* +CNVT REX ANCLORV. Typ. B^a. Die Umschrift beginnt unter dem Brustbilde.
Rs. +AS | FER | ÐMO | LINC | (Aesferth.)
472. *Hs.* +CNVT— ·RECX A· Typ. E.
Rs. +SPEARTAONLINCO (Swearta, cf. Swartebrand bei Hildebrand, 642 bis 644.)

Lundene. (London.)

473. *Hs.* +CNVT—R·EC·X A: Typ. D.
Rs. +ÆCFR·IEON LVNDE: (Aecfrid.)
474. *Hs.* +CNVT:—REEX A: Typ. D.
Rs. ÆCELPER'DON LVN: (Aegelwerd.) *
475. *Hs.* +CNVT RE·X AENCL Typ. B^a. Die Umschrift beginnt unten, vor dem Brustbilde.
Rs. +ÆLF | STN | ⊙NLV | NDE: | (Aelfstan, cf. Hildebrand N° 695.)
476. *Hs.* +CNVT REX ANGLORV Typ. B^a. Die Umschrift vor dem Brustbilde beginnend.
Rs. +ÆSV | LF⊙N | LVND | ENEE | (Aesulf.)
477. *Hs.* +CNVT REX ANGLOR Typ. B^b. Die Umschrift beginnt vor dem Brustbilde.
Rs. +ÆÐ | ELP | NEM' | LVN' | (Aethelwine, cf. Hildebrand N° 736.)

---

* Dieselbe Münze ist auf Tf. II N° 156, der neuen noch nicht heraus gegebenen Bescrivelse ofver Danske Mynter, abgebildet.

478. *Hſ.* +CNVT REX ANCLOR Typ. B[b].
Rſ. +ELΣ|MOI|NLVI|NDE:| (Elsig.)
479. *Hſ.* +FVBLI—VCHV Brustbild mit Helm, der mit einer Strahlenkrone verziert ist, nebst Schild, linkshin.
Rſ. +CRIMON LVNDIII9II (Grim.) Barbarisch.
480. *Hſ.* +·C·NVT:—REX AN Typ. D.
Rſ. +L·IESTAN ONLVDEN (Liestan.)
481. *Hſ.* +CNVT REX·ANCLOR Typ. A[a].
Rſ. +PVL|FRE|DOON|VND| (Wulfred s. Ruding, Tf. 23, N° 8.)

Maeldune (Maldon.)

482. *Hſ.* +CNVT REX ANCLO: Typ. A[b].
Rſ. +ÆL·|PINE|E.O.N|MEL| (Aelwine, cf. Hildebrand N° 1061 bis 1063.)

Northwic (Norwich.)

483. *Hſ.* +CNVT R—EX A·NCL Typ. D.
Rſ. +RICHAERONNORÐI (Richaer. Der mittlere Buchstabe des Namens ist vielleicht ein x, also Rixaer, ein in keiner von beiden Formen bisher bekannter Name.)

Oxnaford (Oxford.)

484. *Hſ.* +CNVT REX ANCLORVM: Typ B[b].
Rſ. x·ALF|POLD|ONO||XΣEN| (Alfwold.)
485. *Hſ.* +CNVT REX ANCLORI Typ B[b]. Hinter dem Brustbilde ein Punkt.
Rſ. xΣIB|PIEO|NOX|ΣENA| (Sibwie.)

Roſeceaster (Rochester.)

486. *Hſ.* +CNVT REX ANCLORV Typ. B[b]. Die Umschrift beginnt vor dem Brustbilde.
Rſ. +CO|DPI|NE R|OCE| (Godwine.)
Die Pfennige dieser Münzstätte sind sehr selten.

Rumenea (Romney.)

487. *Hs.* +ᑕNVT—REIX ᴧ: Typ. D.
Rs. +ÆLFRIC ON RVMEN: (Aelfric.)
Von dieser Münzstätte führt Hildebrand nur einen Pfennig Knut's an.

Snotingaham (Nottingham.)

488. *Hs.* +ᑕNVT REX ANGLORV: Typ. B^b.
Rs. +EA|RCET|ELMO|ΣNOT| (Earcetel.)

Staenig (Steyning.)

489. *Hs.* ∴CNVT—REX ᴧ·.·+ Typ. D.
Rs. +P·VDII·ᴧONΣTÆNI (Wudna.)
Merkwürdig auf diesem seltenen Pfennig ist das runde C der Hs.

Suthgewere (Southwark.)

490. *Hs.* +ᑕNVT REX ᴧNG LORVRII Typ. B^b. Die Umschrift beginnt vor dem Brustbilde.
Rs. +BRI|HTN|ERN|ΣVÐG| (Brihtner.)
Eigenthümlich ist das ᴧNGLORVRII statt Anglorum, auf der Hs.
491. *Hs.* +ᑕNVT REX ANGLOR Typ. B^b.
Rs. +PE|ΣNO|NΣV|DGE: (Wesig.)

Theodford (Thetford.)

492. *Hs.* +ᑕNVT— ·R·Eᑕ·X Typ. E.
Rs. ᴧLFPOLD ON ÐEO (Alfwold.)
493. *Hs.* +ᑕNVT:—REᑕX ᴧ Typ. D.
Rs. +ÐVDFERÐON ÐEO: (Thudferth.)

Totanæs (Totness.)

494. *Hs.* +ᑕNVT REX ANGLORVM∵ Typ. B^b.
Rs. +ÐV|RGE·|TELO|TOA| (Thurgetel.)

Ustla.

495. *Hs.* +CNVT:—REX A Typ. D.
Rs. +VLFCETL O VSTI· (Ulfcetl.)
Von dieser Münzstätte und demselben Münzmeister hat Hildebrand (S. 107 N° 1980 und 1981) zwei Pfennige Aethelred's II aufgeführt.

Wihraceaster (Worcester.)

496. *Hs.* +CNV·—T REX: Typ. E.
Rs. +ÆGÆLPINE ONPIGER (Aegelwine, cft. Hildebrand, N° 1318 und 1319.)

Winceaster (Winchester.)

497. *Hs.* +CNV—TREX Typ. E.
Rs. +ÆSTA·I·IONPNCE (Aestan, cf. Aestanlog, Hildebrand, N° 1338.)
498. *Hs.* +CNVT REX ANGLOR— Typ. B^b^.
Rs. +GA|RVL·|FON|PIN| (Garulf.)
499. *Hs.* +CNVT REX ANGLORPI Typ. B^b^. Die Umschrift beginnt unter dem Brustbilde.
Rs. +OS|FER|ÐMO|PINC| (Osferth.)
Im Viereck rechts oben, noch ein kleines Kreuzchen als Münzmeisterzeichen. Das PI am Ende der Umschrift der Hs. deutet wahrscheinlich auch den Namen der Münzstätte an.

HAROLD I,

1035 — 1039.

Die Pfennige Harold's, dem die Geschwindigkeit seiner Füsse den Beinamen Hasenfuss gegeben hatte und welcher seinen Bruder Hartha-Knut vom Englischen Throne drängte, um solchen dann selbst einzunehmen, sind in Russischen Funden nicht häufig.

Die beiden Münztypen dieses Königs sind folgende:

Hs.	*Rs.*
A. Diademirtes Brustbild, linkshin.	Kolbenkreuz mit Kugel in der Mitte.
B¹. Diademirtes Brustbild mit Scepter, rechtshin.	Die Umschrift theilendes Doppelkreuz, mit Kugel in der Mitte und kleeblattartiger Verzierung in jedem Winkel.
B^b. Wie vorher.	Wie vorher mit lilienartiger Verzierung in jedem Winkel des Kreuzes.

Bedanford (Bedford.)

500. + HAROL—D RECX: Typ. A.
Rs. + LÆOFÐEGENONBED (Læofthegen, vergl. Leofdeg bei Hildebrand, N° 4.)

Buccingaham (Buckingham.)

501. *Hs.* + HARO—LD REX Typ. A.
Rs. + BRIHTPINE O NBV (Brihtwine.)
Von dieser Münzstätte befindet sich bei Hildebrand kein einziger Pfennig Harold's.

Caentwarabyrig (Canterbury.)

502. *Hs.* + HARO—LD REX Typ. A.
Rs. + CV·TEL·ONCENTH (Cutel, ein sonst ungewöhnlicher Name.)

Gleaweceaster (Gloucester.)

503. *Rs.* + HAR—OLD—REC: Typ. B¹.
Rs. + ÆL·|RIC|ONN|CLE| (Aelric.)

Lincolne (Lincoln.)

504. *Hs* + HARO—LD REX Typ. A.
Rs. OS LACON LINCON (Oslac.)

505. *Hs.* + HARO—LD—REX Typ. A.
Rs. + bRbbRIC ON LINCOI (Brfbric? cf. Hildebrand N° 111.)
Das Brustbild ist auf eigenthümliche Weise verziert. (In des Verfassers Sammlung.)

Lundene (London.)

506. *Hs.* + HAROL—D REX A Typ. A.
Rs. COD MAN ON LVND: (Codman.)
507. *Hs.* + HARO:—LD REX Typ. B[b].
Rs. + GD|ITSI|IGEO|LVN| (Gdisige, für Godisige, s. Hildebrand N° 143.)

Northwic (Norwich.)

508. *Hs.* + HAR—OLDRE Typ. A.
Rs. + L·EOFSIGE ON NOR (Leofsige.)

Theodford (Thetford.)

509. *Hs.* + HAR—OLD RE Typ. A.
Rs. + SPERTING ONDEOD: (Swerting, vergl. Hildebrad N° 220.)

Wiltune (Wilton.)

510. *Hs.* + HARO—LD REX Typ. A.
Rs. + GOL·DSTAN ON PILT (Goldstan.)

HARTHA-KNUT.

1039—1042.

Harthaknut, der Sohn Knut's und der Emma, Wittwe Aethelred's, wurde nach seines Vaters Tode, König von Dänemark, erhielt die Englische Krone aber erst nach dem Absterben seines Bruders Harold. Er starb am 8 Juni 1042, als der letzte Englische König Dänischen Geblütes.

Die Haupttypen der in Russland gefundenen Englischen Pfennige dieses Königs sind folgende:

Hſ.	*Rſ.*
A. Diademirtes Brustbild linkshin.	Schwebendes Kolbenkreuz mit einem Kügelchen in der Mitte.
B^{a}. Diademirtes Brustbild mit Scepter, linkshin.	Doppelkreuz auf welchem ein aus vier Bogen mit Kugeln an den Enden, bestehendes Schrägkreuz liegt. In der Mitte desselben ebenfalls eine Kugel.
B^{b}. Desgl.	Die Umschrift theilendes Doppelkreuz mit einer Kugel in der Mitte und einer lilienartigen Verzierung in jedem Winkel.
B^{c}. Desgl.	Doppelkreuz mit Kugel in der Mitte.
C. Diademirtes Brustbild rechtshin.	Wie bei A.
D. Schneckenartige Schlangenfigur.	Breites aus vier Bogen bestehendes Kreuz, mit fünf Punkten im Felde.

Dieser letztere Typus ist bisher nur auf Dänischen Geprägen Harthaknut's vorgekommen; unsere, unter N° 512 beschriebene, in Huntandune (Huntingdon) geschlagene Münze zeigt jedoch, dass dieser Typus auch auf Englischen Pfennigen angewendet wurde. Dagegen hat sich der Typus mit dem von Halbmonden cantonnirten Doppelkreuze bisher nur auf Dänischen Münzen dieses Königs gefunden.

Schwierig ist es zu unterscheiden, ob die mit LVN, LVND u. s. w. versehenen Münzen nach London oder nach Lund in Schonen gehören. Man kann sich hierbei eigentlich nur nach dem mehr Englischen oder mehr Dänischen Typus richten; letzterem gehören namentlich

auch die Münzen an, welche die weniger reinen und verständlichen Aufschriften enthalten, wie sie auf Geprägen von Magnus dem Guten und seiner Nachfolger, nicht selten erscheinen.

Die Pfennige Harthaknut's sind sehr selten: Hildebrand führt ihrer nur 31 auf, so dass unser Vorrath von sieben verschiedenen Exemplaren, ein nicht ganz unbedeutender genannt zu werden verdient.

Eaxeceaster (Exeter.)

511. *Hs.* + HAR—ÐCNVT Typ. B[a].
Rs. + ÆLPESTAN ON EXCE (Aelwestan.)

Huntandune (Huntingdon.)

512. *Hs.* + HARÐECNVT REX IO Typ. D.
Rs. + ALFPINE ON HVHI (Alfwine.)
Bisher die einzige bekannte Englische Münze von diesem Typus.

Lundene (London.)

513. *Hs.* + HARÐECNV Typ. B[b]. Die Umschrift beginnt vor dem Brustbilde.
Rs. + AL· | PAR: | DON | LVDI | (Alward.)
514. *Hs.* HAR·ACNV—T Typ. B[c].
Rs. + ASFERÐON LVDI: (Asferth.)
515. *Hs.* + H·ARA—CNVTR Typ. A.
Rs. + EDPOLD ON LVNDE (Edwold.)
516. *Hs.* NARÐECNVT·· Typ. C
Rs. + OÐÐENCR O LVDENNE (Oththencer, Otthener.)
517. *Hs.* + HARÐACNVT REX Typ. D.
Rs. + OSPÆRD ON LVNDI (Osward.)
Der Form der Schrift nach, möchte diese Münze eher nach London als nach Lund in Schonen gehören und dass auch dieser Typus in England vorkommt, beweist, wie bemerkt, der oben beschriebene Pfennig von Huntandune.

EDWARD der BEKENNER.

1046 — 1066.

Er war der Sohn Aethelred's und hatte das Glück, mit Umgehung der Söhne seines älteren Bruders Edmund Ironside, auf den Thron gehoben zu werden. Durch Ernennung Wilhelms von der Normandie zum Nachfolger, bereitete er den Untergang der Sächsischen Dynastie.

Von den zahlreichen Typen dieses Königs haben sich in Russland folgende gefunden:

Hs.	*Rs.*
A. Diademirtes Haupt, mit Scepter, linkshin.	Kolbenkreuz mit Doppelringel und Punkt in der Mitte.
B. Desgl.	Doppelkreuz mit Ringel und Punkt in der Mitte und der Schrift P|A|C|X in den Winkeln.
C. Haupt mit Strahlenkrone linkshin.	Schwebendes Kreuz.
D. Der König gekrönt, mit langem Kreuzscepter und bekreuztem Reichsapfel, auf dem Throne sitzend.	Doppelkreuz mit einem Raben in jedem Winkel.

Dieser letztere Typus ist besonders merkwürdig: seine Hs. ist offenbar dem Siegel des Königs entnommen. Die Vögel der Rs. sind unstreitig Raben, welche Edward wahrscheinlich zum Andenken des Sieges Aelfred's über Hubba den Dänenfürsten, im J. 878 annahm, bei welcher Gelegenheit das berühmte Feldzeichen der Feinde, die von des Führers Schwestern selbst gestickte Rabenfahne (Ravnfan, Reafan) in die Hände der Engländer fiel [1]. Edward schlug glücklich alle Versuche der

[1] Asserus, de Aelfredi rebus gestis, 10, 31 &c.

Dänen, sich in England festzusetzen, ab und liess die Münzen mit den Raben wahrscheinlich prägen, als er durch seine Siege die Küsten des Reiches vor den Dänen geschützt hatte.

Cæntwarabyrig (Canterbury.)

518. *Hſ.* +EDPER—D REX Typ. C.
Rſ, +ꞆYTELL ONN ꞆENTP (Cytell.)
519. *Hſ.* EΛDPRD IX ΛNGOR Typ. D.
Rſ. +IEL·FRIꞆON CΛNPΛRI: (Jelfric.)

Lundene (London.)

520. *Hſ.* +EDPE∴—•RD REX Typ A.
Rſ. +ΛPE TINII ON LVN: (Awetini.)

Suthgewere (Southwark.)

521. *Hſ.* +EDPE—RD REX Typ. A.
Rſ. +DVLFPINE ON SV: (Dulfwine.)
Das SV deutet vielleicht auch auf Suthbyrig (Sudbury.) Hildebrand führt von diesen beiden Städten keine Münze Edwards auf.

Theodford (Thetford.)

522. *Hſ.* +EDP∴—RD REX Typ. A.
Rſ. +ÐORFEÐ ON Ð··ÐP (Thorfeth.)

Winceaster. (Winchester.)

523. *Hſ.* +EDPE— RD REX Typ. C.
Rſ. +ÆSTANNON P INꞆE (Aestan.)
524. *Hſ.* +EDPE:—RD REX: Typ. C.
Rſ. +BRIHTNER ON PINꞆ (Brihtnter, vergl. Brihtred und Brithrs, bei Hildebrand, N° 161, 162, 114.)

HAROLD II.

1066.

Harold II, Sohn Godwins von Kent und der Thyara, einer unächten Tochter Knut's, verdrängte den jungen Eadgar Atheling, des vorigen Königs Neffen, musste die angemasste Krone aber erst gegen seinen eigenen Bruder Tost und dann gegen Wilhelm Herzog von der Normandie, vertheidigen, von welchem letzteren er geschlagen und im Kampfe getödtet wurde.

Seine Münzen finden sich in Russland sehr selten.

Eoferwic (York.)

525. *Hs.* + HAROLD RECX ANGL Gekröntes Brustbild mit Scepter, linkshin.

Rs. + M(onetarius) LEOF ON EOFER (Leofric oder Leofsige, s. Ruding S. 146.) Im Felde, zwischen zweien Perlenstreifen: PAX. Die Umschrift beginnt links.

Das Wort Pax, welches sich auch auf Pfennigen Edward's des Bekenners und Heinrich's I findet, wird von Hildebrand mit Recht auf einen religiösen Spruch (z. B. Pax domini &c.) bezogen. [1]

D. IRELAND.

SITHRIK III.

989 — 1029.

Die ältere Geschichte Irelands ist noch sehr dunkel und wird auch durch die Münzkunde nur wenig erläutert. Die Münzen des Landes beginnen erst mit dem Normannischen Könige von Dublin, Sithrik III, dem Sohne Anlaf's, welcher im J. 989 seinem Bruder Glumain oder Glumarand folgte und mit welchem gleichzeitig einige einheimische Häuptlinge, namentlich

[1] L. c. S. 275.

Dimnroe und Domnald, König von Monagh [1] gemünzt haben. Vielleicht sind die so zahlreich in Ireland gefundenen Nachahmungen, deren Fabrik mit der einiger Pfennige Sithrik's III vollkommen übereinstimmt, ebenfalls von solchen Häuptlingen ausgegangen. Alle diese Nachahmungen fallen aber in die Zeit der Könige Aethelred II, Knut und seiner Söhne, ja einige haben selbst Pfennige Wilhelm's des Eroberers zu Vorbildern; kein Exemplar derselben darf daher, wie z.B. Simon gethan hat, [2] auf Grund einer barbarischen Legende, einem der älteren einheimischen Fürsten (wie dem Ivarus, welcher 872 herrschte) beigelegt werden. Auch die Pfennige, welche Simon in seinem verdienstvollen Werke, einem Irischen Könige Anlaf (1029) zuertheilt, können wegen ihres alterthümlichen Typus, nur dem bekannten Northumbrischen Fürsten dieses Namens, welcher aus Norwegen stammte, (927—948) angehören. Eben so sind die von Simon beigebrachten Münzen Eadgar's und Eadred's gewiss nicht in Ireland geschlagen. [3]

Die in Dublin geprägten Pfennige Aethelred's II und Knut's beweisen uns, dass Sithrik's Thron eine Zeit lang von diesen beiden Königen eingenommen war, denn beide schlugen Münzen in Dublin, auf denen sie aber den Englischen Königstitel beibehielten. [4] Ihre Dubliner Münzen rühren meistentheils von dem Münzmeister Färeman her, dessen sich auch Sithrik bediente. Da aber auch Münzen Sithrik's vom Typus Knut's

---

1 Lelewel, II, S. 95.

2 An essay on Irish Coins, S. 5.

3 Ibid. S. 9 & folg.

4 S. Hildebrand, l. c. S. 43, N⁰ 204—211, S. 308., Ruding, Tf. XXVIII, &c., Lelewel, Tf. XIII, 1.

bekannt sind,[1] muss letzterer an Sithrik das einem so mächtigen Fürsten wohl entbehrliche kleine Reich, etwa im J. 1019 zurückgegeben haben.

Sithrik, welcher noch zehn Jahre lebte und auf einer Pilgerfahrt nach Rom, im J. 1029 starb, prägte, ausser in Dublin, in Rini, von welcher Stadt auch Pfennige Aethelred's bekannt sind,[2] ferner in Luni, Osgroi und anderen, gänzlich unbekannten Orten. Endlich giebt es auch Münzen von ihm mit den Namen von London und Winchester, aus denen sich vielleicht folgern liesse, dass Sithrik in dem Kriege mit Aethelred, welcher mit der Vertreibung aus seiner Hauptstadt endete, die genannten beiden Städte, wenn auch nur für kurze Zeit eingenommen hatte, wenn nicht leider alle Chronisten Englands von solchem Kriege überhaupt gar keine Nachricht gäben. Auf der anderen Seite sind aber die gedachten Münzen zu gut gearbeitet, als dass man annehmen dürfte, die erwähnten Stadtnamen erschienen auf ihnen durch die Ungeschicktheit der Stempelschneider, wie Fehler der Art wohl auf den ziemlich rohen, ältesten Schwedischen Pfennigen vorkommen.

Die Typen der in Russland gefundenen Münzen Sithrik's III sind zweierlei:

A. *Hſ.* Haupt mit emporstehendem Haare (caput cristatum); linkshin. Die Umschrift beginnt vor demselben.

Rſ. Langes Doppelkreuz mit drei kleinen Halbmonden an jedem Ende.

B. *Hſ.* Diademirtes Haupt, linkshin. Die Umschrift beginnt oben.

Rſ. Schwebendes Kreuz.

---

[1] Simon, Tf. 2, N⁰ 27.

[2] Hildebrand, S. 94 N⁰ 1661, S. 317.

Dyflin, *Difelin* (Dublin.)

526. *Hs*. +ΣIHTRC RE+ DYFLNR (Dyflinorum). Typ. B.
Rs. +·ÆLFELN MO DIFLIM⊙ (Aelfeln.)
Vergl. Simon, Tf. 2, N° 26, welche Münze, wenn sie richtig abgebildet ist, aber einen abweichenden Typus hat.

527. *Hs*. +ΣIH+RC REX ÐIFΓI Typ. A.
Rs. I+BR|IИIɑ|OИD|ᚴ<·И| (retrogr., Briniw.)
Hinter dem Haupte zwei Punkte. Dieser Pfennig hat ganz die Form und Schwere der Nachahmungen Aethelredischer Münzen und beweist deren Irischen Ursprung.

528. *Hs*. +ΣIH TRC RE+ DYFLNI Typ. A.
Rs. +FÆ|REM|NM⊙|DYFLI (Färeman.)

529. *Hs*. +ΣIH TRC REX DYFLINCI Typ. A.
Rs. +F·ÆREM|NII⊙|DYFLI|

530. *Hs*. +ΣIHTRC RE+ DYFLNM⊙ Typ. A.
Rs. +FÆ|REM|ИII·⊙|DYFLI|
Hinter dem Brustbilde ein Punkt. Aehnliche Stücke dieses Münzmeisters, welcher auch für Aethelred II und wie es scheint, für den einheimischen König Dymnroe, in Dublin prägte, s. bei Simon, Tf. 2, N° 29 & Suppl., Ancient Coins found in Ireland, N° 3—5.

531. *Hs*. +ΣIHTRC RE+ DYFLNM Typ. A.
Rs. +FÆ|REMI|NM⊙|DYFLI
Mit einem Punkte hinter dem Brustbilde und je zweien am rechten und linken Schenkel des Kreuzes.

532. *Hs*. +ΣIHTRC RE+ DYFLH Typ. B.
Rs. +LOLBR·AND MO DN (Lolbrand.)

533. *Hs*. +ΣIHTRC RE+ DYFL Typ. A.
Rs. +ΣTE|NCM|⊙ DIF|L'INR| (Steng.)
Mit einem Kreuzchen hinter dem Brustbilde und vier ganz kleinen Punkten in den Winkeln des Kreuzes auf der Rs.

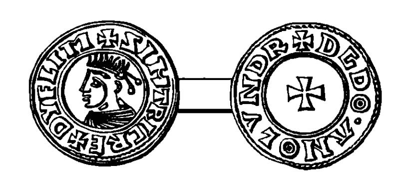
Von verschiedenen, unbekannten Münzstätten.

Fiii?

534. *Hf.* +ΣIHFRC RE+ DVFLNMΘ Typ. B.
Rf. +ZIHΘNII DINE ΘN FIII (Sihoniidine.)
Vor dem Haupte ein Punkt. Sollte FIII etwa eine Endstellung von DYFLI sein?

Lundene (London.)

535. *Hf.* +ΣIHTRIC RE+ DYFLIM Typ. B.
Rf. +DC DΘ·ΛNΘ LVNDR· (Dgdoan?)



Luni?

536. *Hf.* +ΣIHTRC RE+ DYFLNM Typ. A.
Rf. +CIΘ|ÐMΛ|NMΘ|LVNI| (Giothman).
Mit Punkt hinter dem Brustbilde und Kreuzchen in dem unteren Schenkel des Kreuzes der Rs.
Aehnliche Münze bei Simon Tf. 2 N° 25, welche S. 7 auf die Münzstätte Limni (Luni, Lini) bezogen wird.

---

537. *Hf.* +ΣIHTRC RE+ DYFΓ·IΩ Typ. B.
Rf. +ΣIHLΘDILMΛΛECMI (Sihlodil M Negmi.)
538. *Hf.* +ΣIHTRC REX DYFLNMO Typ. B.
Rf. +ÆFLR·NE:NMoΘΣCRΘI (Aeflrnen, Mo. Oscroi.)
Ueber diese beiden Münzstätten hat sich nichts ermitteln lassen. Auf den beiden letzten Pfennigen beginnt die Umschrift unten.

AETHELRED II.

1014—1016.

Dyflin (Dublin.)

539. *Hf.* ×·ÆÐELRED REX ANGO Typ. A der Münzen Sithriks; hinter dem Brustbilde ein Punkt.

Rf. +FÆ|REMI|NM·O|DYFLI| (Faeremin.)

Mit einem Punkte im untersten Schenkel des Kreuzes der Rs.

540. *Hf.* ×ÆÐELRÆÐ REX ANO Wie vorher, aber mit einem Kreuzchen vor dem Haupte und einem solchen auf dem Halse.

Rf. +F·Æ|NEMI|NM:O|DYFLI| (Faenemin)

Mit je zwei Punkten im oberen und unteren Schenkel des Kreuzes.

Aehnliche Pfennige desselben Münzmeisters s. bei Simon, Tf. 1 N° 7, Tf. 2, N° 29 und Suppl., Coins, found in Ireland, N° 10 — Hildebrand, S. 43, N° 206,207.

541. *Hf.* +ÆÐELRED RE AN Typ. D. der Münzen Aethelreds.

Rf. +DL|EMO|MDI|HIO| Mit einem Punkte im ersten Kreuzwinkel.

Ob das Dihio dieser Münze Dyflin bedeute, wagen wir nicht zu behaupten. Vielleicht rührt der Pfennig aus einer noch unbekannten Englischen Münzstätte her.

---

542. *Hf.* +CVLVMB—A—N—VVN. Vogel, neben seinem Kopfe zwei Ringel.

Rf. +IEVZIIVNT. Gottes-Lamm mit Kreuz rechtshin, in roher Darstellung.

Der Typus dieses merkwürdigen Pfennigs ist schon bekannt; ihn führen ein in Stamford geschlagenes Stück Aethelred's II, welches Erbstein unbegreiflicher

Weise nach Frankfurt a. M. verwies [1], so wie zwei in Hamtune geprägte, welche Hildebrand in seinem vorzüglichen Werke mittheilt [2]. Von allen diesen Stücken weicht aber unsere Münze bedeutend ab, nicht allein dadurch, dass auf ihr weder des Königs Name noch der der Münzstätte oder des Münzmeisters erscheinen, sondern auch durch die Form der Figuren. Der Vogel, wahrscheinlich dem Gotteslamm entsprechend, der heilige Geist, ist bei weitem grösser und hat einen gebogenen Schnabel nach Art der Adler; das noch ungeschickter dargestellte Gotteslamm hat sogar zwei nach vorn übergebogene Hörner.

Der Name Columbanus bezieht sich wahrscheinlich auf den bekannten Apostel, einen Irländer, welcher in der ersten Hälfte des sechsten Jahrhunderts den heidnischen Pikten und Schotten das Evangelium predigte, und lässt vermuthen, dass unser Pfennig zur Zeit Aethelred's II in Irland geschlagen sei. Rohe Nachahmungen mit dem Gotteslamm kommen auch sonst unter Irischen Geprägen vor [3].

E. DÆNEMARK.

Ausser den nachfolgend beschriebenen, besonders seltenen und merkwürdigen Dänischen Pfennigen, enthielten unsere Funde hin und wieder einige wenige ächte Münzen von Knui und Hartha-Knut, so wie mehrere Nachahmungen der verschiedenen Typen sowohl dieser Könige, wie auch solche, welche man gewöhnlich Svend Estritsen und seinen Söhnen beilegt und welche theils

---

1 Numismatische Bruchstücke Heft 3, Tf. II, 23 & S. 96.

2 l. c. S. 29, Taf. IV, Typ. G.

3 S. Simon, Tf. 1 N⁰ 16 & 17.

auf jeder Seite eine stehende Figur [1], theils auf der Hs. den Heiland auf dem Throne und auf der Rs. ein Kreuz [2] enthalten.

SVEND TVESKJAEG.

991—1014.

543. *Hs.* +Z·AEH REX ÆDDENER· Brustbild mit Scepter, welches oben mit drei Kugeln geschmückt ist, linkshin.

Rs. +GODPINE M—AN DNER Aus doppelten Linien gebildetes Kreuz, in dessen Winkeln: C|R|V|X.

Diese Münze ist in schlechter Abbildung schon bei Jacobæus [3] Keder [4], Joachim [5], so wie in besseren Zeichnungen in der alten [6] und auch in der noch nicht herausgegebenen, neuen Ausgabe der Bescrivelse ofver Danske Mynter og Medailler, [7] endlich auch bei Lelewel [8] mitgetheilt. Eine [9] Beschreibung befindet sich im Timmschen Kataloge, so wie in Laessöes Verzeichniss der Mohr'schen Sammlung [10]. Von allen diesen Exemplaren scheint aber das unsrige abzuweichen.

Bis auf Joachim, und die Herausgeber der älteren Bescrivelse ofver Danske Mynter, welche irrig diesen höchst seltenen Pfennig Svend Estrithsen zuertheilten,

[1] S. (Laessöe) Fortegnelse over Consul A. C. Mohr's Samling af Skandinaviens Mynter og Medailler, S. 155 N⁰ 1866 &c.

[2] Ibid. N⁰ 1875.

[3] Museum Dan. Tf XXV N⁰ 45.

[4] Numi Olai, Anundi &c. Tf. VII N⁰ 12

[5] Groschen-Cabinet, Dänische Groschen, S. 315, Tf. XXII N⁰ 6.

[6] Tf. VIII N⁰ 85.

[7] Tf. I N⁰ 1.

[8] Numismatique du moyen-âge, Tf. XIII N⁰ 9.

[9] Fortegnelse, I, S. 87, N⁰ 1. Abdruck des Originals des Königl. Kabinets zu Stockholm.

[10] S. 149 N⁰ 1747.

haben alle genannte Münzforscher in ihm richtig die älteste Dänische Münze erkannt.

In der wenig correkten Umschrift ist das Λ im Namen ZΛEH für ein verkehrtes V zu nehmen. II ist N, wie es auch auf einigen der früher publicirten Exemplare zu stehen scheint. Der Titel des Münzmeisters Godwin M-an Dner, Monetarius Danorum, ist auffallend und in keinem zweiten Beispiele bekannt. Gewöhnlich findet sich hinter dem Namen des Münzmeisters die Stadt, in welcher er die Münze verwaltete, angegeben. Vielleicht hatte die Münzanstalt Godwin's keine bleibende Stätte, sondern folgte derselbe dem Könige und münzte in dessen Hoflager so oft es das Bedürfniss erheischte. Die grosse Aehnlichkeit der vorliegenden Münze mit den Englischen macht wahrscheinlich, dass sie gar nicht in Dänemark, sondern in England, welches der König im J. 1013 eroberte und wo er auch starb, geschlagen sei. Dazu kommt noch, dass auf verschiedenen Englischen Geprägen des Sohnes und Nachfolgers von Svend, Knut's des Grossen, welche ihrem Typus nach, in dessen erste Regierungszeit gehören, ein Münzmeister Godwin vorkommt, der mit obigem wahrscheinlich dieselbe Person ist. Eine solche Münze, in London geschlagen, ist in der neuen Bescrivelse ofver Danske Mynter, Tf. I N° 2, abgebildet.

Im Typus stimmt unsere Svend-Münze auch ganz mit den Geprägen von Olof Skötkonung (der Schosskönig, 994 — 1024) überein [1].

HARTHA-KNUT.

1035 — 1042.

544. *Hs.* +:HAR:D·C·NV·TXL Brustbild, linkshin, davor ⁘

Rs. +:CI·'Λ·DPINE ON ΠROCII: Im Felde XXO.

---

[1] S. Schröder, initia monetae Svecanae, Taf, 1 — 3, u. s. w.

545. *Hs.* +HARDECNVT Brustbild mit Strahlendiadem und Schild am Arme, linkshin.

Rs. +TO|TIO|NLV|DI·.·| Doppelkreuz mit drei Halbmonden an jedem Fusse und einem grösseren Halbmonde im ersten und vierten Winkel.

546. *Hs.* HARDECNVT·· Brustbild mit Diadem, linkshin.

Rs. BRAEM ON VIBER Schwebendes verziertes Kreuz.

547. *Hs.* ASū ❁ Brustbild mit langem Haare und Lilienartigem Scepter, linkshin.

Rs. ··+|+VV|IBC|RG| Kreuz wie auf N° 545, mit einer mit drei Punkten verzierten Spitze in jedem Winkel.

548. *Hs.* +IIEA IC EI Rohes Brustbild, dessen Hals durch einen Stab gebildet wird, linkshin. Davor ein Spiegel oder Schild, mit einem menschlichen Angesichte.

Rs. III|III|III|III| Aehnliches Kreuz wie vorher.

549. *Hs.* ⁝NCИOIVƎI<CVNVIΓI Schlange in Form einer Schnecke.

Rs. NOR : + N ⊦FΓVTNEI Aus vier Bogen gebildetes Kreuz mit einer Kugel an jedem Ende und ⊙ in der Mitte.

Alle diese Pfennige sind besonders selten. N° 544 ist in Aarhus N° 547 und 548 in Wiborg geschlagen. Der Münzmeister Ciadwine (von N° 544) erscheint auf einer ganz ähnlichen Münze der neuen Bescrivelse ofver Danske Mynter, Tf. VI N° XXI B. Münzmeister Braem von Wiborg ist derselbe, welcher auf der weiter unten beschriebenen N° 551 vorkommt und auch dadurch beweist, wie diese beiden Stücke etwa in eine und dieselbe Zeit gehören müssen.

N° 545 gehört nach Lund in Schonen, dessen Münzen sich durch ihre Dänischen Typen leicht von den Englischen, in London geschlagenen, unterscheiden lassen. Der Münzmeister Toti ist unbekannt, dagegen findet

sich ein Tooci auf einem Lunder Pfennige, s neue Bescrivelse, Tillaeg II, N° IV[a] und in der Fortegnelse over Mohr's Sammling, S. 153 N° 1830. Vielleicht sind beides nur verschiedene Schreibweisen eines und desselben Namens.

Auf N° 547 ist der nur durch einen oder zwei Buchstaben angedeutete Name des Münzmeisters nicht mehr zu erkennen. Merkwürdig ist die unverständliche Inschrift auf der Hs. dieser Münze, noch mehr aber die auf dem barbarischen Exemplare N° 548, von dem noch kein zweites Stück bekannt ist.

Von dem Typus des Pfennigs N° 549, dessen Umschriften schwer zu entziffern sind, bringt die neue Bescrivelse eine grosse Anzahl Varietäten bei [1].

550. *Hf.* ×ЄNVT××ANЄ Brustbild linkshin, mit hohem Haarwuchs und einem Schilde am linken Arme. Davor ein Kreuz.

Rf. +LEF ÐЄHOΝΟRBEЄ ∴ Kreuz mit Halbmond in jedem Winkel.

551. *Hf.* ×ЄNVT××ANL ∴ Vorstellung wie vorher.

Rf. +BR|AE M|ONV|IBER| Aus doppelten Linien gebildetes, mit je drei Halbmonden an den Enden verziertes Kreuz, mit vier Punkten im ersten und vierten und einem Halbmonde im zweiten und dritten Winkel.

Beide Münzen scheinen von demselben Stempelschneider herzurühren, denn ihre Hs. sind bis auf einen sehr geringen Unterschied ganz gleich. N° 551 ist vom Münzmeister Braem zu Wiborg in Jütland geschlagen; das Norbec, Norbeg der ersten Münze, welches wahrscheinlich auch auf Jütland lag, haben wir nicht finden

[1] Eine ähnliche ist bei Lelewel, Numismatique du moyen-âge, Pl. XIII N° 10 abgebildet. Auf ihr lauten die Buchstaben der Hs. +KTIP, die der Rs. VV|IBE|R6|Ⅺ+|·

können und bitten wir die Dänischen Alterthumsforscher, uns darüber zu belehren. Eine ähnliche derartige Münze ist in der neuen Auflage der Bescrivelse ofver Danske Mynter, Tillaeg, Tf. III N° 24 i, abgebildet, eine dritte endlich, ebenfalls mit dem Namen des Münzmeisters Lefden, ist von Laessöe im Kataloge der Mohrs'chen Sammlung, S. 153 N° 1828, beschrieben und mit einem Fragezeichen nach Aarhus verwiesen.

Obgleich diese beiden Münzen nicht den gewöhnlichen Namen des Königs enthalten, können sie doch ihrer Fabrik wegen, nicht Knut dem Grossen beigelegt werden, dessen Münzen alle dicker und schwerer sind. Uebrigens wurde der Beiname des Königs: Hartha (hardi, der Strenge) wohl nicht immer angewendet.

Hartha-Knut starb unvermählt, erst vierundzwanzig Jahre alt, am 8 Juni 1042 und mit ihm erlosch der Mannsstamm Gorms des Alten. Seine Englischen Münzen haben wir oben, S. 214 bis 214 aufgeführt.

SVEND ESTRITHSEN.

† 1076.

552. *Hf.* +IIE⊦—IID IIIII Vogel von rohem Stempelschnitt.

Rf. O—OI—E Roh dargestelltes Gotteslamm.

Eine ähnliche Münze mit der Umschrift +IIC⊦IIDIIIII neben dem Vogel und O SVEVO neben dem Agnus Dei führen Keder (Num. Hibern. N° 6) und Laessöe (l. c. S. 155, N° 1869) auf und legt sie letzterer mit vollem Rechte König Svend bei. Die Fabrik unseres Stückes ist genau die der unbestimmten, so häufigen Pfennige, welche in die Zeit dieses Königs fallen.

Das Urstück dieses Typus ist jedoch der von uns bereits oben aufgeführte Irländische Pfennig [1], mit

---

[1] S. 222 N° 542.

dem Namen des heiligen Kolumban, der auch in Dänemark, wie in Norwegen verehrt und namentlich bei der Probe mit glühendem Eisen angerufen wurde.

Der Vogel wird theils für einen Adler, theils für den heiligen Geist, in Gestalt einer Taube (also dem Gotteslamme entsprechend) gehalten. Das Gotteslamm war schon vor Svend auf Dänische Münzen übergegangen, denn es findet sich bereits auf einem zu Lund geschlagenen Pfennig Hartha-Knut's, der den Titel: +H·A·R ÐE ĽNVT·REX IN D (enemark) enthält [1].

F. SCHWEDEN.

KNUT DER GROSSE,

um 1033.

ANUND JAKOB.

1025—10.

553. *Hſ.* +ĽN VT—REX ΣP (Svecorum) Diademirtes Brustbild in einem auf der Schulter von einer grossen Schnalle zusammengehaltenen Gewande, mit lilienartigem Scepter, linkshin.

Rſ. + Ð | OR | MO | ÐΣ | (Thormoth zu Sihtuna). Doppelkreuz mit je drei Halbmonden an jedem Ende.

Eine ähnliche Münze ist in der neuen Bearbeitung der Bescrivelse ofver Danske Mynter, Tillæg, Tf. I N° VIII[a] abgebildet. Sie stimmt mit der unsrigen in Bezug auf die Hs. überein, zeigt aber auf der Rs. ein kurzes, aus Doppellinien gebildetes Kreuz, mit einer Kugel in jedem Winkel und der Umschrift +ÐORMOÐONΣIH, Thormoth on Sihtuna, was unserer Münze Deutung nur bestättigt.

---

[1] S. die neue Bescrivelse ofver Danske Mynter, Tf. III, N° XXXXIII.

Dazu kommt noch eine in Thomsen's Besitze befindliche Münze des Schwedischen Königs Anund Jakob, dem Zeitgenossen und Gegner Knut's, beschrieben in Schröder's: Initia monetæ Svecanæ sub examen revocata (S. 390) und auf der Kupfertafel daselbst abgebildet. Dieselbe zeigt auf der Hs. König Anund's mit einem spitzen Helme bedecktes, links gewendetes Brustbild mit Scepter und der Umschrift: +ANVN—D REX ΣI und auf der Hs. ein aus Doppellinien gebildetes, mit Halbmonden und Punkten in den Winkeln verziertes Kreuz, nebst der Umschrift +ÐOHMOÐ ON ΣIHTV, Thormoth on Sihtuna.

Schon Ramus hat diese Münze mitgetheilt.[1] Eine ähnliche ging aus der Keder'schen in die Graingersche und dann in die Gräflich Stroganoff'sche Sammlung über. Sie ist durch Keder,[2] Brenner,[3] Berg[4] und Modeer[5] beschrieben.

Noch eine derartige Münze mit unverständlicher, barbarischer Aufschrift auf der Hs: +ΓRNCVNTIOEONI (von Herrn Schröder ANVNT RE ON ZI gedeutet) und dem Kreuze ohne Verzierungen in den Winkeln, mit der Umschrift +ÐORMOÐ ON ZIH auf der Rs., befindet sich in dem Museum der Universität Upsala.[6]

Alle diese Münzen thuen dar, dass ein Münzmeister Thormoth zu Sihtuna im Namen Knut's und Anund's gemünzt habe und dass Knut, wenn auch nur kurze Zeit und vorübergehend, Sihtuna besessen haben muss

---

1 Skand. Litter. Skrifter T. XXI, Taf. N⁰ 4.

2 Catel. mus. Grainger, S. 10.

3 Thesaurus nummorum Sveogothicorum, Tf. II.

4 Beskrifning öfwer Swenska Mynt &c. S. 17.

5 Inledning till närmare kunskap om Svenska Mynt och Skådepenningar, S. 84.

6 Hallenberg, Anmärkningar öfver Lagerbrings Svea Rikes Historia, Additam. II. und Schröder, l. c.

Obige Münze ist bei Oranienbaum gefunden. Merkwürdig ist, dass ein kleiner Münzfund bei Åbo einen Pfennig Anund's enthielt, welcher auch vom Münzmeister Thormoth herrührt. Auch dieses Stück befindet sich in der Reichelschen Sammlung und zeigt folgendes Gepräge.

554. *Hs.* ×ANVND REX Σ und das unbedeckte Haupt des Königs im Gewande, linkshin.

Rs. + ÐO·R·M·O: Ð ON ΣIHT. Im Felde erscheint ein kleines schwebendes Kreuz.

Wichtig ist, dass sich Knut auf diesen Münzen König der Schweden nennt, während Anund König von Sihtuna heisst. Anunds Vater Olof der Schosskönig nennt sich gewöhnlich König der Schweden, selten König von Sihtuna, welchen Titel er wahrscheinlich gebrauchte, seitdem er im J. 1025 seinen Sitz in dem von ihm verschönerten Sihtuna aufgeschlagen hatte, als bereits sein Sohn Anund Mitregent geworden war.

Auch unter dem Worte der Schweden verstand man damals nicht das ganze Reich, welches heute mit diesem Namen bezeichnet wird, sondern war in alten Zeiten das Swealand (Svedia, Svecia, Sveonia) nur das obere Schweden, im Gegensatz zum Gothenlande. Nur in dem eigentlichen Schwedenlande scheint Knut, wie sein Titel besagt, sich aufgehalten zu haben.

In der Wiege des alten Schwedenreiches, am Mälarsee, dort wo einst Odin opferte, lag die Stadt Forn Sihtuna (Alt-Sihtuna d. i. Seestadt) mit bedeutendem Gebiete. Sie war von jeher ein ansehnlicher Handelsplatz, wurde aber im J. 1007 vom Norwegischen Könige Olof Haraldssohn geplündert und zerstört. Dies bewog Olof den Schosskönig, die schon seit einiger Zeit bestehende Stadt Neu-Sihtuna, gegenüber der alten zerstörten Stadt, zu vergrössern und zu verschönern: hier schlug er

auch seine Residenz auf und die meisten seiner Münzen sind in dieser (noch jetzt bestehenden) Stadt geschlagen.

Leider finden wir bei den Historikern über Knut's Herrschaft in Schweden, ein durch unsere Münzen über allen Zweifel erhobenes Factum, keine Nachricht. Wahrscheinlich war dieselbe eine Folge des Bündnisses, welches Anund und Olof Haraldssohn von Norwegen im J. 1026 geschlossen hatten, um Knut's unbegründeten Ansprüchen auf Norwegen entgegen zu treten. Knut liess sich im J. 1028 in Norwegen huldigen und Olof musste mit seinem Sohne Magnus nach Holmgard (Russland) zu dem Schwestermanne seiner Gemahlin Jaroslaw Wladimirowitch entfliehen. Bei einem Versuche, sein Reich wieder zu gewinnen, wurde er auf dem Felde von Stiklarstad besiegt und erschlagen (1030).

In Wagner's allgemeiner Weltgeschichte, Dänemark,[1] finden wir, dass Knut im J. 1033 ein ansehnliches Stück von Schweden eroberte. Dies geschah aber, wie es scheint, erst im folgenden Jahre, als mit Schwedischer Hülfe Olof's Sohn, Magnus, in Norwegen eindrang und Svend, Knut's Sohn, vertrieb. Wahrscheinlich versuchte zu dieser Zeit ein Heerfüher Knut's einen Angriff auf Schweden, setzte sich auf kurze Zeit in Sihtuna fest und liess daselbst die oben angeführten Münzen prägen. Ohne Unterstützung des Königs, der sich damals in England aufhielt, liess sich diese Eroberung nicht halten; als aber Knut sich zu Abfahrt nach Skandinavien rüstete, starb er am 12 November 1036, zu Shaftsbury und ward zu Winchester begraben. Anund Jakob starb um 1054 mit dem Ruhme eines gerechten Fürsten, welchem Schweden namentlich die Verbreitung des Christenthums verdankt.

---

[1] S. 180.

555. *Hs.* +IN NOMIINE DEI PATRI Diademirtes Brustbild mit Kreuzscepter, linkshin.

Rs. +EÐFARDV·MFRπ·DAPADII Dreifache Schleife.

Offenbar gehört dieses interessante Stück in die Zeit Knut's des Grossen oder Hartha-Knut's, scheint aber keinem dieser beiden Fürsten zum Urheber zu haben, da solche doch nicht Ursach hatten, ihre Namen auf ihren Münzen zu verschweigen. Wir sind der Ansicht, dass dieser Pfennig von irgend einem mächtigen Häuptling, einem sogenannten Seeräuberkönige, ausgegangen und vielleicht, wie seine ganze Fabrik vermuthen lässt, in Schweden geschlagen sei. Der Münzmeister heisst Ethfard; über die Münzstätte Fradawadii oder Radawadii haben wir aber nichts ermitteln können.

Uebrigens sind solche Inschriften statt des Namens des Münzherrn, auf alten Skandinavischen Pfennigen nicht ohne Beispiel. Der eifrige Beamte des Königl. Münzkabinets zu Kopenhagen, Herr Laessöe, theilt uns noch folgende dergleichen Münzen mit:

a, *Hs.* IN NOMINE DEI PATRI Haupt mit Scepter (ohne Diadem.)

Rs. +BRIHRIC ON SLANL Doppelkreuz, mit Ringel in der Mitte. — Im Königl. Cabinet zu Kopenhagen; 1839 bei Valberg gefunden.

Herr Læssöe vermuthet in dem SLANL die Angabe der Dänischen Stadt Slagelse.

b, *Hs.* I:NOMINE DI·PATI·ANO· Hand zwischen drei Kreuzen

Rs. +EOVCM HIOC+EV HEI:I Im Felde fünf in ein Kreuz zusammengestellte Kreuzchen.— In einer Privatsammlung in Schweden, und auch daselbst gefunden.

c, *Hs.* +EIƎ T ΩOMEA Hand, daneben RE—X.

Rs. +LEPPINE ⊙N LNCOL: Schwebendes Kreuzchen.

Die Hs. dieser Münze, deren Umschrift Herr Laessöe: IE ET DO MEA, Iesus et domina mea erklärt, ist offenbar

den bekannten Deventrischen Pfennigen Heinrich's II nachgeahmt. Da aber auf der Rs. der Münzmeister Lefwine von Lincoln angegeben ist, muss diese Münze nach England gehören und von Knut († 1035) oder einem seiner Söhne Harold und Hartha-Knut geschlagen sein. Dieselbe Münzstätte findet man auf folgender räthselhaften Münze des Magnus angegeben:

d, *Hf.* +MΛΛhNVΣ REX Brustbild mit Strahlenkrone und Schild, linkshin.

Rf. +LEFPINE ⊙NLINC⊙: (Lefwine on Lincoln) Doppelkreuz, auf welchem ein breites, mit Kugeln an den Ecken versehenes Schrägkreuz liegt. In der Mitte ein Kügelchen.

Dieser Pfennig ist besonders schwer zu erklären: kein Dokument ist vorhanden, dass König Magnus je in England gewesen sei. Herr Laessöe vermuthet, dass ein Münzmeister, aus England berufen, einen alten Stempel mitgebracht und denselben benutzt habe, zumal sich im Königl. Kabinet zu Kopenhagen eine Münze Hartha-Knut's befindet, deren Rs. von demselben Stempel herrührt.

Indessen sind die historischen Nachrichten, welche wir über diese Zeit besitzen, sehr mangelhaft und wie schon oben eine Münze den Aufenthalt Knut's in Schweden darthut, so ist es nicht unwahrscheinlich, dass der eben beschriebene Pfennig nur die bekannten Anschläge des Magnus, als er noch König von Norwegen war, bestättigt. Der König suchte in England einzudringen und wurden vielleicht daselbst im Voraus von seinen Anhängern Münzen mit seinem Brustbilde geschlagen, denn es ist bekannt, dass das Münzregal eines derjenigen Königlichen Prärogative war, welches sogleich nach Annahme des Königstitels ausgeübt wurde und gewissermassen zur Bestättigung solcher Feierlichkeit diente.

Wir werden nicht unterlassen, die beiden letzteren, sehr merkwürdigen und unedirten Stücke, gelegentlich auch in Abbildungen mitzutheilen.

Noch ist zu erwähnen, dass ein ähnlicher Wahlspruch wie auf dem Pfennig N° 555, nämlich In nomine domini, auf Münzen Olof Skötkonung's (994—1024) nicht selten erscheint [1].

G. NORWEGEN.

HAKON JARL.

989—995.

556. *Hf.* + AACONE : ICNVN · DEI : Brustbild mit Scepter, worauf drei Kugeln, rechtshin.

Rf. + REFEREN · M · OT · A · ON Doppelkreuz in dessen Winkeln V × C R, Crux. — Klippe.

Eine ähnliche runde Münze ist, nach Keder und Ramus, durch Holmboe [2] mitgetheilt und von diesem ausgezeichneten Kenner der Münzen seines Vaterlandes dem Hakon Jarl zuertheilt worden, welcher, wenn auch ohne Königlichen Titel, doch völlige Königliche Gewalt im Norden von Norwegen ausübte. Die Umschrift der Hs. liest Herr Holmboe: Aacone in nomine Dei und zeigt dass die Auslassung des H im Namen des Münzherrn nicht ohne Beispiel ist. Auf der Rs. ist der Name des Münzmeisters Referen angegeben.

Das merkwürdige unserer Münze ist aber ihre viereckige Gestalt, welche sie nicht etwa dem Zufall verdankt, dass man vergessen hätte, das überflüssige Metall des geprägten Pfennigs abzuschneiden.

---

[1] Schroeder: initia monetae Svecanæ. S. 388, 389.

[2] S. unsere Zeitschrift, VI, S. 99.

Sie soll vielmehr wahrscheinlich in dieser Form ein deponirtes Probestück (pied-fort) vorstellen, dem man, damit es nicht vertauscht würde, diese ungewöhnliche Form gegeben hatte. Sind nun schon die runden Münzen dieses Häuptlings grosse Seltenheiten, so ist noch mehr unser Probestück von unschätzbarem Werthe.

Dass die Einrichtung der Probestücke, welche im Karlingischen Reiche schon längst bestand, damals auch im fernen Norwegen bekannt geworden und eingeführt sei, ist nicht unwahrscheinlich, wenn man bedenkt, welch eine eifrige Verbindung die damals in Franken und den Niederlanden hausenden Normannen mit ihren Landsleuten in Dänemark und Norwegen unterhielten, so dass durch sie die Karlingischen Münzeinrichtungen dort bekannt geworden sein können. Im Karlingischen Reiche waren aber die «Etalons» oder Probestücke schon seit Karl dem Kahlen eingeführt, theils waren sie in den Kanzleien der Königlichen Palläste deponirt, theils reisten mit ihnen besondere Beamte auf die Märkte, um daselbst Gewicht und Münze zu prüfen [1].

Da aber die «Etalons» der Münzen durch ihre eigenthümliche dickere oder viereckige Form schwerer sein mussten als die Münzen selbst, konnten sie nur als Normalstücke für das Gepräge gelten und mussten daher daneben noch besondere Probegewichte bestehen. Solche sind aus dem Karlingischen Reiche, so wie aus dem Knut's des Grossen, nicht in Originalen bekannt, wohingegen alte Byzantinische Probegewichte noch jetzt vorhanden sind [2].

---

[1] Dipl. Caroli calvi ap. Baluze, 151.

[2] Z. B. im K. K. Münz- und Antiken-Cabinet zu Wien, ein schon von Eckhel, doctrina numorum, VIII, 512 erläutertes kupfernes Exagium von sechs Soliden.

Die älteste Nachricht vom Gebrauche solcher Probegewichte, 'Εξάγια, findet sich unter Konstantin dem Grossen, der sie einführte, um mit ihrer Hülfe sogleich das Gewicht der currenten Goldstücke, welche bei Todesstrafe nicht beschnitten werden durften, zu erkennen [1]. Diese Exagia waren vor Kupfer, führten das Bild des Kaisers und die Bezeichnung der Einheit, deren Normalschwere sie repräsentirten, (exagium solidi u. s. w). Ihr Gebrauch war so verbreitet, dass man selbst dem vollwichtigen Solidus den Namen eines Exagium beilegte [2]. Auch sie wurden, wie später die Etalons in Deutschland, Frankreich u. s. w., zur Hülfe des Handel treibenden Publikums, in den einzelnen Städten deponirt.

Was der verstorbene Akademiker Krug über ein vermeintliches Russisches Probestück, welches beim Einsturz eines Theiles der Kiewschen Höhlen gefunden wurde, aufstellt, [3] zerfällt mit der Russischen Attribution derjenigen Münzen, deren Einheit es vorstellen sollte. Denn nach allgemeiner Ansicht, wie oft schon berührt, werden sämmtliche Stücke, welche man bisher für die ältesten Russischen hielt, jetzt Südslawischen Völkern beigelegt.

Ausser diesem seltenen Stücke von Hakon Jarl, fanden sich in Russland nur noch sogenannte Nachahmungen, wie mit einem einfachen, aus Fäden gebildeten Kreuze auf der Hs. und einem blumenartig verzierten Kreuze auf den Rs. u. s. w.

---

1 Codex Theodos. IX, tit. 22, init.

2 Du Cange, V. exagium.

3 Zur Münzkunde Russlands S. 147.

H. BYZANTINISCHES REICH.

KONSTANTIN X und ROMANOS II.

948—959.

557. *Hf.* CONSϬAhϬC······ Die gekrönten Brustbilder beider Kaiser; zwischen ihnen ein Patriarchenkreuz.

Rf. Brustbild mit Heiligenschein, ein Kreuz in der Rechten haltend, daneben undeutliche Buchstaben, wie es scheint ICX—RI (Jesus Christos).

Leider ist diese höchst seltene Münze abgeschliffen und beschnitten, sie kann jedoch ihrer Form nach, nur ein halbes Miliaresion (Keration) sein und wäre denmach bis jetzt das einzige derartige Münzstück aus der Zeit jener beiden Kaiser. Herr Sabatier, welchem diese Münze gehört, wird nicht verfehlen, sie in seiner «Iconographie» bildlich darzustellen.

NACHTRÄGE.

Es war vorauszusehen und wünschenswerth, dass eine Arbeit wie die vorliegende, nicht ohne Nachträge und Ergänzungen bliebe. Schon während des Druckes sind uns mannigfache Nachrichten über Münzfunde und unedirte Münzen selbst zugegangen, die wir nicht ermangeln, hier mitzutheilen.

Reich an alten Münzen war von jeher der Boden des Gouvernements Kiew. Herr v. Funduklei berichtet in seinem verdienstvollen Werke über Kiew, [1] in Bezug auf dessen Alterthümer, [2] dass daselbst ausser den bekannten sechseckigen Griwnen, auch ein Silberstück eines Südslawischen Jaroslaw, so wie Römische Silbermünzen verschiedener Kaiser gefunden wurden. Letztere Münzen haben beim Volke den Namen Iwansköpfe (**Ивановы головки**). Dann fand man nicht selten dort Byzantinische Münzen, wie im J. 1843, nicht fern von der Sophienkirche, eine der kupfernen Münzen mit dem Brustbilde des Heilandes, welche man gewöhnlich dem Johann Zemiskes beilegt, so wie Deutsche Münzen Kaiser Heinrich's II. [3]

Derselbe Gelehrte bemerkt in seiner interessanten Uebersicht der Grabhügel, Wälle und Burgüberreste des Kiewschen Gouvernements, [4] dass in diesen Gegenden häufig Römische, Griechische (namentlich Olbische)

---

[1] Обозрѣніе Кіева, въ отношеніи къ древностямъ.

[2] S. Chaudoir, Aperçu des monnaies russes, Tf. I. N⁰ 3.

[3] Фундуклей, S. 91, 92.

[4] Обозрѣніе могилъ, валовъ и городищъ Кіевской губерніи, S. 74.

und auch Russische Münzen der alten Fürsten gefunden werden, wie bereits früher der durch seine fleissigen antiquarischen Untersuchungen bekannte Graf Czacki bemerkt hatte. Noch entdeckte man solche Münzen in der Kolonie Birki, des Tschirinskischen Kreises, im Sande des Flusses Tiasmin, wo sie gewöhnlich nach starken Regengüssen zum Vorschein kommen.

Im Skwirskischen Kreise, auf dem Chodorkowskischen Gute (Distrikt von Grubsk), fand man Böhmische Pfennige des 13-ten Jahrhunderts. Ein solcher wurde auch in Kiew ausgegraben. [1]

Schon zu des Grafen Czacki Zeit waren Klein-Russland, Podolien und die Ukraine an alten Münzen sehr ergiebig. So wurden in der Kolonie Gorodischtsch mehrere hundert Römische Münzen ausgegraben, ferner im J. 1782, bei Machnowka, 800 Römische Denare, wobei drei von Pertinax, die übrigen gröstentheils von den Kaisern Nerva, Trajan und Hadrian. Im J. 1785 fand man zu Dascheff, einem Gute des Grafen Felix Potocki, mehrere der so seltenen Münzen von Mithridates dem Grossen, dann bei Bogopol, Münzen von Pharnakes und Kotys I, so wie eines Sauromates. Am Dnjeper finden sich noch jetzt oft Olbische Gepräge, sehr selten aber entdeckte man Münzen seit der Zeit der sonnamenten dreissig Tyrannen, wie einen Aureus der Magnia Urbica, Gemahlin das Carinus, welche einem Kurgane zu Uman im J. 1809 entnommen wurde. Die seltensten dieser Münzen befinden sich in der Sammlung des Grafen Czacki. [2]

Unser verehrter College Herr P. Sawelief erwähnt eine Münze Caesar's, so wie Denare des zweiten Jahrhunderts nach Ch., welche in dem Achtyrschen Kreise

---

[1] Ibid.

[2] Обозрѣніе могилъ &c. S. 7.

der Ukraine gefunden sind, so wie einen Denar des M. Antonius, ausgegraben an der Wolga, im Kasanschen Gouvernement. [1]

Ausserdem sind uns noch einzelne, im Innern gefundene abendländische Münzen zugegangen, aber leider ohne Angabe des Fundortes.

Unter den Münzen sind die merkwürdigsten:

Worms.

HENRICH IV.

1056, Kaiser 1084—1106.

31[a]. *Hſ.* HEINRICVS REX Brustbild mit Schnurrbart und hoher abgerundeter, oben mit einem Ringel verzierten Krone, nebst einem Lilienscepter in der Rechten und einer Blume in der erhobenen Linken.

Rſ. + WRWA (tia ci) VIoI Schrägkreuz wie bei N° 30. (Sammlung des Verfassers.)

Die erste Münze dieser Art wurde von Joachim, Groschen-Cabinet, I Supplement, S. 45, Tf. V. N° 58, bekannt gemacht und auf einen der fünf ersten Heinriche bezogen. Joachim's Abbildung ist aber nicht deutlich, namentlich führt auf ihr der König ein Schwert statt der auf unserem Pfennige angebrachten Blume. Götz giebt in noch weniger zuverlässigen Abbildungen (N° 507 und 508) zwei solcher Münzen, welche er, und nach ihm Herr Cappe (l. c. N° 614) König Heinrich V beilegen, eine Bestimmung, der die Fabrik unserer Münze entgegentritt, denn solche muss gegen 1070, kann aber nicht nach 1111 (dem Jahr der Kaiserkrönung Heinrich's V) entstanden sein.

Die Umschrift Wrmatia Civi erscheint ähnlich auf allen bekannten Exemplaren, in theils stehenden, theils

---

[1] Mémoires, III, S. 254.

liegenden Buchstaben. Das o I am Ende dieser Umschrift auf unserer Münze scheint eine Chiffer des Münzmeisters zu sein.

Eine Blume, usprünglich vielleicht ein kurzes, blumenartiges Scepter, führen bekanntlich Heinrich IV und andere Könige auf ihren Siegeln.

Interessant ist auch die Tracht Heinrichs IV, mit einer breiten, über die rechte Brust gehenden Borte, die mit kostbaren Steinen oder Perlen besetzt zu sein scheint.

Friesland.

BRUNO III.

1038 — 1057.

71[a]. *Hs.* H ENRIJCC Gekröntes Brustbild, mit Kreuzscepter, rechtshin.

Rs. DOGG *) / VGGA *) Im Felde: ·BRVN· (Docum.)

Auffallend ist es, dass ein eifriger Münzfreund, Herr Morel Fatio (in der Revue numismatique, 1849, S. 468 und folg.) mehrere beim Baue der St. Paulskirche neben Rom gefundene Pfennige unseres Bruno, durchaus nach Zürich und einem Bernischen Dorfe Duggingen(!) verweisen will, obgleich schon Herr San Quintino zu Turin bei seiner Beschreibung des gedachten Fundes, mit gewohntem Takte die richtigen Münzstätten Dockum und Staveren erkannt hatte. Den Namen Bruno sieht Herr M. Fatio für den eines Münzmeisters an.

EKBERT II.

1060 — 1090.

203[a]. *Hs.* +·V EGBERTVSI Brustbild wie gewöhnlich.

Rs. + IL···TRTOHV Die Heiligen, wie gewöhnlich. In der Umschrift der Rs. sind das L und erste T nicht deutlich. Welche Stadt kann aber hier angegeben

sein? Wir vermuthen Leuwarden, Linvert, worüber aber nur ein gut erhaltenes Exemplar Aufschluss geben kann.

Trier. Abtei des H. Eucharius.

282[a]. *Hs.* S EVChARIVS (rückwärts) Brustbild wie vorher.

Rs. S PE RVS (rückwärts). Die Hände mit den Schlüsseln, welche oben in die Buchstaben E und R auslaufen und unten durch eine halbkreisförmige Verzierung, wie sie auch auf Münzen der Trierschen Erzbischöfe Eberhard, (1047 — 1066, Bohl, Nachtrag, Taf. I, NN. 1, 2) Egilbert (1078—1101, s. ibid. N° 1) erscheint, verbunden sind. (Gräflich Stroganoffsche Sammlung.)

Regensburg.

354[a]. *Hs.* Gekröntes Brustbild Heinrich's II, rechtshin, daneben I H / N E / H, d. i. Henri.

Rs. PADASPOM · RSTPT (Radaspona, Rutpert). Im Felde Kreuz mit den Buchstaben D|V|C|X| in den Winkeln. (Sammlung des Verfassers.)

Obgleich die Hs. ziemlich roh gearbeitet ist, darf man doch nicht diese Münze zu den Nachahmungen zählen. Gewiss aber waren Münzmeister Rutpert (Robert) oder sein Stempelschneider nicht eben geschickt im Graviren der Stempel. Ausser diesem Rutpert erscheint auf Pfennigen dieses Typus nun noch ein Münzmeister Acizo oder Azo (S. Cappe, l. c. S. 108, N° 496), wohingegen auf den Herzoglich Bayerschen Stücken der Regensburger Münzstätte, die Münzmeisternamen niemals fehlen. Merkwürdig ist die Uebereinstimmung dieser Münze mit der oben beschriebenen Freisingischen des Münzmeisters Purchhard (N° 353.)

Die Buchstaben in den Winkeln des Kreuzes sind zweifellos C R V X zu lesen.

Indem wir schliesslich noch auf die historische Wichtigkeit dieser so seltenen und merkwürdigen Stücke aufmerksam machen, können wir nicht umhin, die Besitzer ähnlicher, in Russland gefundenen Stücke um deren Mittheilung aufzufordern, um solche ebenfalls zu untersuchen und bekannt zu machen. Genaue Angaben des Fundortes selbst würden uns sehr angenehm sein.

Nachweis der Abbildungen zum zweiten und dritten Artikel.

					Band III.		
S.	35	N° 227,	Niederlothringen, Gottfried III.	Taf.	X,	N°	8.
—	35	— 229,	Derselbe.	—	X,	—	9.
—	38	— 233,	Deventer, Konrad II.	—	X,	—	10.
—	39	— 235,	Hennegau, Reinhard V.	—	XIII,	—	11.
—	42	— 243,	Kölln, Otto III.	—	X,	—	11.
—	42	— 244,	Derselbe.	—	X,	—	11a.
—	42	— 245,	Derselbe.	—	X,	—	12.
—	43	— 247,	Kölln, Heinrich II.	—	XI,	—	1.
—	43	— 248,	Derselbe.	—	X,	—	13.
—	44	— 250,	Derselbe.	—	XII,	—	2.
—	44	— 251,	Derselbe.	—	X,	—	7.
—	50	— 264,	Kölln, Sigewin.	—	XI,	—	2.
—	52	— 267,	Metz.	—	XI,	—	3.
—	52	— 268,	Desgl.	—	XI,	—	4.
—	54	— 273,	Desgl. Dietrich II.	—	XI,	—	5.
—	54	— 274,	Derselbe.	—	XI,	—	6.
—	56	— 275,	Namur, Albrecht III.	—	XIII,	—	9.

S. 57	N° 276,	Desgl. Heinrich	Taf. XIII,	N° 10.
— 60	— 281,	Trier, St. Euchar.	— XI,	— 7.
— 61	— 283,	Verdun, Richard.	— XI,	— 8.
— 63	— 286,	Schwaben, Ludolf.	— XI,	— 9.
— 65	— 287,	Augsburg, Siegfried.	— XVI,	— 8.
— 66	— 289,	Desgl. Bruno.	— XVI,	— 10.
— 67	— 291,	Desgl. Eberhard.	— XVI,	— 9.
— 67	— 292,	Desgl.	— XI,	— 11.
— 67	— 293,	Breisach.	— XI,	— 12.
— 68	— 295,	Bruchsal.	— VIII,	— 2.
— 70	— 297,	Konstanz.	— XII,	— 3.
— 71	— 299,	Strassburg, Widerolf.	— XVI,	— 11.
— 73	— 300,	Zæhringen, Bertold I.	— XI,	— 10.
— 74	— 303,	Zürich, Heinrich II.	— XVI,	— 12.
— 80	— 333,	Bayern, Otto.	— XVII,	— 1.
— 83	— 344,	Desgl. Heinrich V.	— XVII,	— 2.
— 84	— 352,	Eichstädt, Heinrich IV.	— XII,	— 6.
— 86	— 355,	Regensburg, Konrad II. u. Heinrich.	— XII,	— 9.
— 87	— 358,	Desgl. Heinrich III.	— XII,	— 7.
— 87	— 359,	Desgl. Derselbe.	— XII,	— 8.
— 88	— 361,	Desgl. Gardolph.	— XII,	— 10.
— 89	— 363,	Salzburg, Heinrich III.	— XII,	— 11.
— 89	— 364,	Desgl. Derselbe.	— XII,	— 12.
— 90	— 365,	Desgl. Dietmar II.	— XIII,	— 1.
— 91	— 366,	Unbestimmt.	— XVI,	— 2.
— 93	— 371,	Desgl.	— XVI,	— 4.
— 93	— 372,	Desgl.	— XVI,	— 6.
— 93	— 373,	Desgl.	— XVI,	— 5.

DANZIGER MÜNZEN

unter der Regierung des Königs

STANISLAW AUGUST.

1764—1795.[1]

Im J. 1764 wurde eine an und für sich nicht eben bedeutende Persönlichkeit, der Graf Stanislaw August Poniatowski, namentlich durch den Einfluss der Kaiserin Katharina II, auf den Polnischen Thron gehoben. Er war in Danzig erzogen worden und hatte hier sieben Jahre verlebt: dennoch musste die Stadt bald nach seiner Thronbesteigung, um eine ihr zugedachte Untersuchungs-Kommission abzuwenden, sich zu einem Krönungs-Geschenke von 20,000 Dukaten bequemen. Andere, auf die Beeinträchtigung der Stadt-Privilegien abgesehene Maassregeln konnten bald darauf am Polnischen Hofe nur durch eine Geldspende von 365,000 Gulden beseitigt werden.

Ein grösseres Uebel als diese Plackereien waren die im J. 1765 begonnenen Misshelligkeiten mit dem Könige von Preussen, denen einige Jahre darauf, 1772, bei der ersten Theilung Polens, auch die Einnahme eines Theiles des Danziger Gebietes folgte. Im J. 1774 wurde der Feder-Kampf um den Danziger Hafen zum Nachtheile der Stadt entschieden und derselben von Preussen jeder Land-Verkehr aufs höchste erschwert. Von ihrem Schutzherrn, dem machtlosen Könige von Polen gänzlich verlassen, dauerte der Preussische Druck bis zur zweiten Theilung Polens im J. 1793 fort. In diesem Jahre

---

[1] S. S. 114—131 des vorigen Heftes.

wurde Danzig nach kurzer Gegenwehr und nachdem es 340 Jahre ehrenvoll seine Selbstständigkeit unter Polnischem Schutze behauptet hatte, dem Preussischen Scepter unterworfen. Am vierten April öffnete die Stadt dem Preussischen General von Raumer die Thore und huldigte hierauf dem Könige von Preussen am siebenten Mai.

So traurig dieser Zeitabschnitt für die Stadt war, so dürftig stellen sich auch die während desselben geprägten Münzen dar. Man kann wohl sagen, dass sich in ihnen die Ungunst der Zeiten treu wiederspiegelt.

Die Münze unter Oeckermann ward in den J. 1765 und 1766 nur mit der Ausprägung einiger Scheidemünzen beschäftigt. Im J. 1767 finden wir bereits einen neuen Münzmeister Friedrich Ludwig Stüber, der in diesem Jahre einen vergeblichen Versuch machte, auch gröbere Münze zu prägen. Im folgenden Jahre wurde die Münze gänzlich geschlossen.

A. Denkmünzen.

1765.

No. 1201. Denkmünze auf Benjamin Blech.

Nach den Erinnerungen der jetzt lebenden Verwandten, ist die Familie Blech zu Anfang des achtzehnten Jahrhunderts aus Thorn eingewandert. Benjamin Blech [1] war ein wohlhabender Kaufman und Schiffsrheder, welcher auf der sogenannten Kielbank, wo hauptsächlich die Schiffe gebaut werden, wohnte. Er vermählte sich mit Maria Dorothea Jacobi, Tochter des am 23 August 1742 verstorbenen Predigers Christoph Jacobi

---

[1] Benjamin war der Vater des am 17 Decbr. 1830 verstorbenen Diaconus an S. Marien und Professor am Gymnasium, Abraham Friedrich Blech.

in Neuteich. Eine geraume Zeit nach 1768 lebte er ausserhalb der Stadt, in einem Garten bei Altschottland, bis gegen 1789, wohin er sich, als seine Vermögensumstände gesunken waren, zurückgezogen hatte.

Hf. An einem mit einem Blumengewinde verzierten Altare, leert ein sitzendes gekröntes Frauenzimmer mit der Rechten eine Opferschaale, mit der Linken hält sie ein Füllhorn mit Kornähren. Zu ihren Füssen liegt ein Caduceus, oben strahlt in Wolken, die heilige Dreieinigkeit; gegen dieselbe gehen, gleichsam aus dem Munde der Opfernden, die Worte hinauf: DEO · SACRVM und aus dem Gewölke links, nach dem Haupte herunter: SVNT · RATA · VOTA · PIOR. Im Hintergrunde sieht man links, ein im Bau begriffenes Seeschiff, rechts die Weichsel mit einem heransegelnden Schiffe. Im Abschnitt: MDCCLXV · DEN 24 | MAI · | Neben der Opfernden, des Künstlers Name F · DÜ BUT · F

Rf. Schrift in 19 Zeilen: | BENIAMIN BLECH | UND | MARIA DOROTHEA IACOBI | ERKENNEN · MIT · GERÜHRTER · BRUST | DAS · GLÜCK : DAS · SIE · IN · IHRER · EH | ERFAHREN: | UND · WEINN · NACH · FUNE (so!). UND · ZWANZIG | IAHREN | GOTT IHRE IUBELLUST | SIE · PREISEN · IN · FIR (so!). IHR · UND · IHRER | KINDER · LEBEN : | UND TAUSEND GUTS : DAS ER IN | REICHEM · MAAS · GEGEBEN : | DIS · STÆRKET · FERNER · IHR · VERTRAU | EN : | GOTT WERD IN · ZUKUNFT | AUCH · IN · GNADEN · AUF SIE | SCHAUN · | SOLI DEO GLORIA.

Durchm. 2 Zoll 4 Lin. Gewicht 4 Loth.

1791.

No. 1202. Denkmünze auf Henriette Baranius.

Sie war 1768 zu Danzig geboren, betrat 1784 die Bühne in Berlin und galt bald für ihre erste Künstlerin. Im J. 1797 verliess sie wegen einer Kabale die Residenz, bald darauf auch für immer die Bühne und heirathete den Geheimen Kämmerier Rietz in Berlin, als dessen Wittwe sie noch etwa 1830 gelebt haben soll.

Hf. Schrift in vier Zeilen: | VIVAT | HENRIETTE BARANIA | FORMAE VENUS | ARTE MINERVA.

Rf. Schrift in sieben Zeilen: | BERLIN | D: 19-TEN MÄRTZ 1791 | DER SCHÖNEN IULIE | ZUM ANDENCKEN | GEWIDMET | VON | F· |

Die Rs. scheint sich auf Shakspeare's Romeo und Julia zu beziehen, worin die Baranius als Julia aufgetreten war; der Name ihres Verehrers F. ist unbekannt.

Durchm. 1 Zoll 8 Linien. Gewicht $1^3/_8$ Loth Silber, im Königl. Münz-Kabinet zu Berlin.

B. Currentmünzen.

No. 1203. Probe-Dukat.

1765.

Nach altem Gebrauche beabsichtigte die Stadt bald nach dem Regierungs-Antritte des neuen Königs, einen Dukat zu prägen. Es wurde auch ein Stempel geschnitten, mit demselben jedoch nur Probeschläge in Blei geprägt, von welchen uns Lengnich in seiner Bücher-Kunde, Tf. I S. 364, eine Beschreibung und Abbildung geliefert hat.

Hf. STANISL : AVG : D · G · REX POL : M · DL · R · P. Des Königs linkssehendes gekröntes Brustbild mit umgeschlagenem Gewande, an dem, also an der rechten Seite, ein Ordenskreuz hängt.

Rf. MON · AVREA CIVITAT GEDAN 1765. Der auf einem Fussgestelle stehende Wappenschild mit den Schildhaltern, darüber ein Lorbeer-

kranz, in welchem ein Palm-und ein Olivenzweig kreuzweise stecken. Unter dem Fussgestelle des Münzmeisters R·E·Œ. Name.

Probe-Doppelgulden.

1767.

No. 1204. Ebenso ist auch von dem Stempel eines im Jahre 1767 beabsichtigten Sechszig - Groschen oder Zweiguldenstücks, in der Sammlung des Danziger Gymnasiums, nur ein Probegepräge in Blei vorhanden.

Hſ. STANISLAVS AVGVST·D·G·REX POL·M·D·L·R·P. Des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild von der rechten Seite mit umgeschlagenem Gewande, auf dem ein Ordensstern.

Rſ. MON : ARGENT : CIVITAT : GEDANENSIS 1767. Wappen mit den Schildhaltern auf einem etwas plumpen geschuppten Fussgestelle, in welchem, in einer herzförmigen Oeffnung: 60.GR. Im Abschnitt F·L·S.

Abbildung Taf. III N. 1217.

Sechsgroschenstücke (Sechser.)

1765.

No. 1205. *Hſ.* STANISL:AVG:D·G·REX·POL: M·D·L·R·P. Des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild von der rechten Seite, mit umgeschlagenem Gewande, auf dem ein Ordenskreuz.

Rſ. MON : ARGENT : CIVIT : GEDAN : 1764. Der Wappenschild mit den Schildhaltern, auf zwei Bogenlinien stehend, über dem Schilde die Werthzahl VI nebst einem Lorbeerkranze, in welchem gekreuzt, ein Palm - und ein Olivenzweig stecken. Unter dem Schilde R·E·Œ.

Abbildung bei Zagórski, Taf. LX N. 798.

Es giebt auch Probeschläge in Gold von $1\frac{1}{2}$ Dukaten Schwere, die nach der handschriftlichen Notiz des Schöppen Fr. Wilh. Lengnich, selten sein sollen.

1765.

No. 1206. *Hs.* und R wie vorher, mit der Jahreszahl 1765.

Dreigröscher (Düttchen).

1765.

No 1207. Der gekrönte Namenszug *S A R* zwischen 17—65.

Rs. GROSSVS. TRIPLEX GEDANENSIS. Der von Löwen gehaltene Wappenschild, darunter REŒ.

Abbildung bei Zagórski, Taf. LX No 796.

No 1208. Wie vorher mit *GROSSVS:TRIPLEX: GEDANINSIS.

No 1209. Wie vorher mit *GROSSVS TRIPLEX GEDANENSIS. Unter dem Wappen R·E·Œ·

No 1210. Wie vorher mit *GROSSUS·TRIPLEX· GEDANENSIS.

No 1211. Wie vorher mit *GROSSVS: TRIPLEX: GEDANENSIS:

1766.

No 1212. *Hs.* Gekrönter Namenszug, zwischen 17—66.

Rs. Wie vorher mit *GROSSVS TRIPLEX GEDANENSIS. Unter dem Wappen, des Münzmeisters F·L·S· Name.

Abbildung bei Zagórski, Taf. XL No 797.

No 1213. Ein Dreigroschenstück vom J. 1771 auf der Rs. mit verkehrter Schrift, offenbar von einem Falschmünzer herrührend, in der Sammlung des Danziger Gymnasiums, wird hier nachrichtlich erwähnt.

Schillinge.

1765.

No 1214. *Hs.* Der Königliche Namenszug zwischen 17—65.

Rs. ∴ | SOLID | CIVITAT | GEDAN | R · E · ♆ Œ · |

Abbildung bei Zagórski, Taf. LX No 793.

1766.

No 1215. *Hs.* Wie vorher mit 17—66.

Rs. ∴ | SOLID | CIVITAT | GEDAN | F · L · ♆ S · |

Abbildung bei Zagórski, Taf. LX No 794.

Ein Probeschlag in Gold, in der Sammlung des Danziger Gymnasiums.

1793.

No 1216. *Hs.* Wie vorher mit 17—93.

Rs. * | SOLID | CIVITAT | GEDAN | C · L | ♆ M: |

Abbildung bei Zagórski, Taf LX No 795.

Ist der Probeschlag eines gar nicht in Umlauf gekommenen Schillings in feinem Silber; überhaupt das letzte Gepräge unter der Schutzherrschaft Polen's.

Danzig unter Preussischer Herrschaft, vom J. 1793 bis 1807.

Aus diesem Zeitraume findet sich nur nachfolgender Schilling vom Jahre 1801 vor, der beim Mangel an Danziger Scheidemünze, in der Berliner Münze geprägt wurde.

Es muss bei dieser Gelegenheit bemerkt werden, dass die seit dem J. 1753 bis 1766 geprägten Danziger Münzen, neben dem Preussischen Gelde fortwährend im Umlaufe blieben und erst durch das neue Preussische Münzgesetz vom J. 1821 völlig beseitigt wurden.

1801.

No 1217. *Hs.* Der gekrönte Namenszug *FW*.

Rs. | ❀ I ❀ | DANZIG · | SCHILLING | 1801 | A |

Das A am Schlusse der Rs. ist bekanntlich das Zeichen der Berliner Münze.

DANZIG ALS FREISTAAT von 1807 bis 1814.

Dem Aufgehen Danzig's in Preussen waren eine Reihe, für Handel und Gewerbe segensreicher Friedensjahre gefolgt. Sie endeten als Preussen im J. 1806 sich zum Kampfe gegen Napoleon gezwungen sah und durch die Niederlagen bei Jena und Auerstædt fast vernichtet wurde. Der Feind warf sich, als er noch einmal die Proben altpreussischer Tapferkeit bei Eilau und Friedland erfahren, auch gegen Danzig, woselbst am 11-ten März 1807 der allgemein beliebte General Graf Kalkreuth das Kommando übernommen hatte. Mit grösster Tapferkeit vertheidigte er diesen Platz gegen den Französischen Marschall Lefevre; und erst als der durch die Russen besetzte Holm verloren gegangen war, die von England gesandte Hülfe, namentlich Munition ausblieb, auch die Besatzung auf 7000 Mann zusammengeschmolzen war, sah sich der heldenmüthige Vertheidiger am 27 Mai zur Räumung des Platzes gezwungen. Er verliess an diesem Tage mit allen ihm zugestandenen Kriegsehren die Stadt, in welche gleichzeitig die Franzosen und die mit ihnen verbündeten Deutschen und Polnischen Krieger einrückten.

Die Zeit der Französischen Besitznahme der Stadt bietet ein fast unglaubliches Gemälde der ärgsten Bedrückungen und Erpressungen Seitens der Französischen Machthaber dar. Wir können füglich auf die von dem verdienstvollen Dr. Gotthilf Löschin als Augenzeugen verfasste Geschichte der siebenjährigen Leiden Danzig's verweisen; hier nur das Wesentliche für unseren Zweck.

Der durch die mannigfaltigsten Ansprüche gepressten Stadt, ward auf Befehl Napoleon's, der am 1 Juni 1807 zu Danzig eintraf, eine Contribution von 20

Millionen Franken auferlegt. Lefevre, der sich von der Stadt für ihre Besiegung 400,000 Franken schenken liess, erhielt den Titel eines Herzogs von Danzig. Nach dem Inhalte des Friedensschlusses vom 9 Juli 1807, wurde Danzigs frühere Unabhängigkeit nach dem Willen Napoleon's mit einem Gebiete von zwei Meilen im Umkreise, unter dem Schutze der Könige von Preussen und Sachsen, wiederhergestellt, also zu einem Freistaate erhoben. Mit anderen Worten wurde die Stadt aber ein Französischer Waffenplatz und erhielt zum Gouverneur den Französischen General Rapp. Der Kaiser liess für diese zweideutige Gnade von dem Freistaate einen Kaufpreis von 10 Millionen Franken, Rapp für sich selbst ein Ehrengeschenk von einer Million Franken abfordern.

Unter diesen Bedingungen fand nun am 21-ten Juli 1800 7 mit vielem Pompe die Wiederherstellung des Freistaates statt, der nun einen Umfang von 15½ Geviertmeilen mit 80,000 Einwohnern erhielt.

Die Franzosen blieben nicht müssig, die Festungswerke der Stadt mit dem grössten Kostenaufwande zu verstärken, besonders beim Ausbruche des Krieges gegen Russland. Der Kaiser kam am 7 Juni 1812 selbst nach Danzig. Es ist bekannt, wie das stolze Kaiserheer bald darauf in den Schneefeldern Russlands ein trauriges Ende fand. In Folge dessen begann auch schon Anfangs 1813 durch Russen und Preussen die Belagerung Danzig's, dessen Besatzung durch die Trümmer des Französischen Heeres auf 36,000 Mann gestiegen war. Die Gräuel dieser fast einjährigen Belagerung, die Verwüstungen, die sie für die Stadt und ihr Gebiet brachten, sind in eigenen Schriften ausführlich erörtert. Rapp, nachdem seine Streifkräfte durch das Schwert, mehr noch durch Seuchen, fast auf die Hälfte gesunken waren, er sich auch durch die grossen Speicherbrände der Lebens-

mittel beraubt sah, war zur Uebergabe gezwungen. Er streckte endlich, am Januar 1814, das Gewehr und wurde mit seinen Franzosen nach Russland abgeführt.

Am 3 Februar 1814 erhielt der Senat die Anzeige, dass Danzig aufgehört habe ein Freistaat zu sein. Es wurde nun mit seinem Gebiete wieder und für immer mit Preussen vereinigt und erfreut sich seitdem der Segnungen des Friedens.

A. Denk-Münzen.

Die Wiederherstellung Danzigs als Freistaat liess Napoleon zu Paris durch nachfolgende vortrefflich gearbeitete Denkmünze verewigen.

No 1218. *Hs.* NAPOLEON EMP·ET ROI· Des Kaisers belorbeertes Brustbild von der rechten Seite; unter dem Brustbilde in zwei Reihen: ANDRIEU F· | DENON DIR·

Rs. Die Stadt Danzig, angedeutet durch eine schöne niedergebeugte weibliche Figur, hinter ihr ein Caduceus, wird von dem vor ihr stehenden belorbeerten, mit Uniform und Mantel bekleideten Kaiser mit der Linken emporgerichtet, während er ihr mit der Rechten die Mauerkrone aufsetzen will. Hinter dem Kaiser schwebt, was hier sehr passen würde, ein einer Geissel ähnliches Instrument, (wahrscheinlich ein Aplustre oder Verzierung eines antiken Schiffsschnabels). Im Abschnitt LIBERTAS DANTISCO RESTITUTA. Unter einer Leiste die Jahreszahl MDCCCVII. Am Rande hinter der Dantisca: ANDRIEU F., hinter dem Kaiser DENON DIR.

Abbildung der Rs. Tafel III. No 1233. Der Stempel zur Hs. hat ausserdem zu mehreren anderen Französischen Medaillen gedient.

No 1219. Denkmünze auf Carl Ludwig Wieland.

Hs. Umschrift in drei Reihen: | RUHESTÆTTE CARL LUDWIGS WIELAND | VORMAL·

VORSTEHERS ZUM HEIL · LEICHNAM | GEBOREN D· 7 OCTOBER 1757 | Das Grabmal Wieland's unter einer Trauerweide; im Hintergrunde die Festungswälle der Stadt mit einigen Thürmen. Im Abschnitt, in zwei Zeilen: | GESTORBEN D · 2 IULI | 1811 |

Rſ. DIE GOTTHEIT SEGNE UNSRE GUTE STADT im Abschnitt: DANZIG. Ansicht der Stadt Danzig, über der ein betender Engel schwebt; im Vordergrunde Gesträuch. Links am Abschnitt, des Künstlers Name: LOOS.

Abbildung Tafel III No 1233. Durchm. 1 Zoll 6 Lin. Gewicht 0, 950 Loth.

No 1220. Kleine Denkmünze auf die Eroberung von Danzig.

Hſ. GOTT SEGNETE DIE VEREINIGTEN HEERE Schwebende Victoria, mit den Rechten ein Schwert, mit der Linken einen Lorbeerkranz haltend.

Rſ. Schrift in 9 Zeilen | EROBERUNG | VON | DANZIG | DURCH | D · HERZOG | ALEXANDER | V · WÜRTEMBERG | D · 2 JAN · | 1814 |

Diese Denkmünze gehört zur Zahl derjenigen, welche der nun verstorbene General-Wardein und Münzrath Loos zu Berlin, auf die merkwürdigsten Ereignisse des Befreiungs-Krieges von 1813 bis 1814 prägen liess. Den Urtypus dieser Denkmünzen finde ich auf ähnlichen in England auf die Siege des Herzogs Wellington geprägten Denkmünze vom J. 1809.

No 1221. Denkmünze auf die Eroberung von Danzig. Nach der skizzirten Geschichte der Belagerung Danzig's, Berlin 1817 S. 199, übergab die St. Petersburger Landwehr, nach ihrer Rückkehr in die Hauptstadt, dem Herzoge Alexander von Würtemberg, als ihrem gewesenen Anführer bei der Belagerung von Danzig,

eine ihm zu Ehren geprägte goldene Denkmünze, auf deren einer Seite sich die Inschrift befand (in welcher Sprache ist nicht bemerkt): Seiner Königlichen Hoheit Alexander zu Würtemberg, ihrem wohlthätigen Anführer, die dankbare St. Petersburgsche Landwehr.

Auf der Rs. sah man drei Gestalten, von denen die eine einen Landwehrmann mit einer heiligen Fahne und dem Kreuze in der Hand, die zweite den Herzog als Krieger, in voller Rüstung mit seinem Wappen zur Seite, die dritte aber die Stadt Danzig als weibliche Figur, die Mauerkrone auf dem Haupte, in bittender Stellung, darstellen sollen. Unten ist der Tag der Uebergabe Danzig's nach alter und neuer Zeitrechnung bemerkt:

1813 den 21 December 2 Januar 1814.

Es scheint dass diese nicht eben geschmackvoll erfundene Ehrenmünze, nur in einem goldenen Exemplare geprägt worden ist, da man sie eben nur aus der Beschreibung kennt, sonst aber nirgend weiter gesehen hat.

B. Münzen.

Über die Danziger Münzverhältnisse während der Jahre 1807 bis 1814 geben wir nachfolgende Auszüge aus den in 11 Bänden im Danziger Archive aufbewahrten Ordnungs-Recessen, so wie aus dem Fassiculus, welcher den Titel Monetalia 1807—1814 führt. [1]

—

Bald nach Wiederherstellung des Freistaates wurde das Verlangen nach einer eigenen Münze in Danzig laut: insbesondere liess das Bäckergewerk (20 Jan. 1808) in der 3-ten Ordnung vorstellen, dass es an Schillingen im

---

1 Wir verdanken diese Nachrichten den freundlichen Bemühungen des Professors Herrn Dr. Hirsch zu Danzig.

gewöhnlichen Verkehr mangele. Bei der Aemter-Verkanterung im Januar 1808, wurde eine Münz-Deputation, sogenannte Münzherren ernannt. Es wurden dazu bestimmt aus dem Rath: Daniel Jacob Scheffler (Präses), Gottlieb Lesse, Abraham Ludwig Muhl; aus der zweiten Ordnung (des Gerichtes): Carl Friedrich Jeschke und Albrecht Wilhelm Harmens: aus der dritten Ordnung: Johann Carl Gnuschke und Carl Gottfried Heinrichsdorf. Mehr jedoch als sie beschäftigte die Münzangelegenheit die Finanz-Commission.

Seit dem 7 März 1808 drang diese auf Gleichstellung der Danziger Sechser mit dem Preussischen Courant; am 2 April verlangte sie: «weil das Danziger Wechselgeld von den Leuten, aus Unkunde, der Preussischen Scheidemünze gleichgesetzt werde, in der That aber bedeutend besser wäre und in specie die Danziger Sechser den 2 gute Groschenstücken an innerem Gehalt gleichkämen,» als Gesetz zu publiciren, dass 4 fl. Danziger Währung in Danziger 6 Groschenstücken, so wie sie jetzt coursirten, einem Reichsthaler grobes Preuss. Courant gleichzuachten seien, [1] und dass jeder, der grobes Preuss. Courant zu zahlen verpflichtet sei, die

[1] Eine am 7 April aus allen Ordnungen berufene Commission, die den Goldfabrikanten v. Gammern als Sachverständigen hinzuzieht, findet, dass die feine Berliner Mark urspünglich auf fl. 50 und. 24 gl. in Danziger 6 Gröschern gemünzt sei, von den jetzt coursirendern Danziger 6 Gröschern ohne Mischung die feine BerlinerMark 56 fl. und von den angenommen auf ein Drittheil gemischten Danziger 6 Gröschern, die feine Berliner Mark fl. 58 enthält, so dass die gemischten Danziger 6 Gröschern gegen die ungemischten nur etwa $3^1/_2$ % schlechter sind. Da nun die Berliner feine Mark auf 14 Thaler Preuss. ausgeprägt ist, 14 Rthl. aber, den Preuss. Thaler zu 4 fl. Danziger Währung gerechnet, 56 fl. Danziger W. ausmachen, so ergiebt sich, dass das Preussische Courant mit den jetzt coursirenden Danziger 6 Gröschern gleichen Werth hat.

Zahlung in Danziger Sechsern mit 20 Stück zu einem Rthl. leisten könne.

Mit Beziehung auf diese Vorschläge befürwortet am 7 April die Finanzcommission die Anlage einer Münze, in der bald möglichst Stücke zu 6, 3 und 1 Groschen geprägt würden. Sollte E. R. darauf eingehen, so schlägt sie vor, zum Theil in Erneuerung alter freistädtischer Gesetze, die Ausfuhr alles Silbergeräthes und aller Danziger Münzen, so wie den Verkauf oder die Verpfändung von Silbergeräth an Juden und anderen Privatpersonen, bei Strafe der Confiscation zu verbieten. Zur Vorbeugung jedes Nachtheils der Privatpersonen wünscht sie die Einrichtung eines Bureau's, wo Silbergeräth von Staatswegen zu gangbarem Werthe angekauft oder als Pfand angenommen werde. Die Herren Muhl und Gnuschke seien bereit dieses Geschäft zu übernehmen.

Der Rath proponirt am 13 April diese Vorschläge, mit denen er sich einverstanden erklärt hat, den anderen Ordnungen, von welchen sie mit unwesentlichen Modificationen genehmigt wurden, worauf ein Rathsschluss am 22 April die Verbreitung eines am 20 April erlassenen Publicandums, welches den Werth der Danziger Sechser bestimmte und die Silber-Ausfuhr unter den obigen Bedingungen verbietet, veranlasst, ein anderer Rathschluss den Präses der Finanzcommission auffordert, über die Einrichtung der Münze Vorschläge zu machen.

Am 27 April reicht der Stadtbaurath Held den Plan einer neuen Münze ein: es ist ihm zur Aufgabe gemacht, dafür zu sorgen, dass binnen einem Jahre eine Million fl. geschlagen werden könne. Darum verwirft er jeden Neubau und will die im Ketterhagischen Thore gelegene, der Kämmerei zugehörige Stückgiesserei zum Theil in eine Münze umwandeln, die Kosten, welche zur Einrichtung der Schmelzöfen, der

Schmiede u. s. w. verwendet werden, können zum Theil von dem Glockengiesser Antony und dessen Nachfolgern, die aus den neuen Anlagen grossen Nutzen ziehen, durch Erhöhung des Miethzinses ersetzt werden. Das Streckwerk muss hier mit Pferden getrieben werden; in 6 Wochen kann der Bau vollendet sein. Das Gespann des Streckwerkes kostet jährlich 12,000 fl. Die Kosten der Reparaturen, des Glühofens und der anderen Utensilien werden auf 32,000 fl. veranschlagt.

Die Ordnungen genehmigen diesen Plan, wobei die dritte Ordnung die schleunige Anfertigung einer Summe von Schillingen, die im Verkehre sehr mangelten, in Erinnerung bringt und auf den Vorschlag der Finanz-Commission überträgt E. R. am 24 Juni den Senatoren Muhl und Gnuschke die Ausführung des Planes. Am 30 Juni melden diese, der Bau werde in drei Wochen vollendet sein, der Münzschlosser Barth aus Königsberg besorgt die Utensilien, sie brauchen aber statt 32,000, 40,000 fl. Am 25 Juli befiehlt E. R. die Zahlung der fehlenden 8,000 fl.

Am 25 Oct. proponirt die Münzdeputation, die neue Münze zunächst mit Prägung von Schillingen für 8,000 fl. zu beschäftigen und überreicht den Ordnungen

N° 1222. einen Probeschilling, den sie darin zu verändern beabsichtigt, dass auf der Wappenseite 18 auf der linken, 08 auf der rechten Seite zu stehen komme, die Kehrseite aber so zu lesen sei:

1
× SCHILLING ×
*

Am 26 Oct. genehmigen die Ordnungen den Vorschlag: E. Gericht dankt für 3 empfangene Probeschillinge [1].

---

[1] Von diesen Probeschillingen hat sich aller Mühe ungeachtet, kein Exemplar mehr ermitteln lassen.

Am 29 Nov. verlangt die Münz-Deputation, dass für die beabsichtigte Ausprägung von Düttchen und Sechsern, ein Stadt-Münzwardein mit einem Gehalte von 2,000 fl. angestellt werde. Auch wünscht sie zur Ausprägung von Kupfergroschen autorisirt zu werden, da diese mehr Vortheil als Silbermünzen brächten, überreicht die Zeichnung der Umschriften und einen Probeschnitt, damit danach Grösse und Dicke der zu prägenden Groschen beurtheilt werden. E. R. befürwortet beides am 30 Nov. und beschliesst an demselben Tage, nachdem die Ordnungen beigestimmt haben, die Ausprägung von 2,000 Thalern in Groschen.

Ein dem Verfasser vorliegender Sechser in Billon vom J. 1808 liefert den Bewein, dass ausser den vorerwähnten Probeschillingen, auch einige Probesechser geprägt wurden.

No 1223. *Hf.* Auf einem Fussgestelle der von Löwen gehaltene Wappenschild mit den beiden Kreuzen; die zum Wappen gehörige Krone ist aus Missverstand oben über dem Schilde angebracht. Im Abschnitt die Jahreszahl 1808.

Rf. Innerhalb zweier unten gekreuzter Palmzweige, in vier Reihen: | 5 | EINEN | DANZIGER | GULDEN |

Eine Abbildung dieses äusserst seltenen Stückes S. Tafel III No 1237.

Am 20 Jan. 1809 wählt E. R. den Johann Leonhard Schuler aus Berlin zum Münzwardein.

Am 15 Febr. übersendet E. R. den Ordnungen ein Memorial der Münzdeputation über die Einrichtung der Münzstätte, die Prägung von 6 Gröschern und den zu bestimmenden Münzfuss. Ad 1, kann sich E. R. nicht eher erklären, bis die achte Anleihe erhoben worden, um zu ersehen, was nach Bezahlung der hiervon zu bestreitenden Contributions-Abgaben übrig bleiben dürfte. Ad 2, hält E. R. die Summe der zu prägenden Sechser mit

200,000 fl. für zulänglich und erwartet die Erklärung der Ordnungen. Jenes Memorial der Münzdeputation vom 4 Febr. weist nach 1, der Bau der Münze habe nicht 40,000 fl. sondern 54,436 fl. 4 gl. gekostet und da die öffentlichen Cassen bisher nur 18,000 fl. wirklich gezahlt, der Gewinn aus der Prägung der Schillinge nur 1,200 fl. betragen hätte, so wären die Herren Gnuschke und Lesse bedeutend im Vorschusse. 2, frage es sich ob jetzt ein Bedarf nach Danziger Sechsgroschenstücken da sei und ob eine Prägung derselben nöthig sein werde. Die Deputation meint, es werde jedenfalls ohne Nachtheil für das Publikum sein, wenn für 200 bis 300,000 fl. ausgemünzt würden, indem hiebei einiger Gewinn zum Ersatz der Einrichtungskosten der Münze übrig bleiben dürfte. Sollte die Regierung darauf eingehen, so sei nöthig, den Danziger Münzfuss überhaupt zu bestimmen. Die Deputation schlägt vor, den Preuss. Münzfuss von 1764 in so weit anzunehmen, dass 14 Rthl. oder 56 fl. auf die Mark fein geschlagen werden. Um aber ein wirkliches Danziger Cour., wegen dessen Ausprägung sich die Deputation fernere Anträge vorbehielt, zu haben, nach welchem in der Folge bei Auseinandersetzungen, bei Abzahlungen der in Danziger Cour. bestätigten Capitalien und bei Berechnung der Grundzinsen, verfahren werden könnte und wonach dasselbe dem Preuss. Cour. von 1764 völlig gleich gehalten werde, müssten $\frac{2}{3}$ Danz. Thalerstücke, welche den Preuss. halben Thalern gleich an Schrot und Korn, nämlich zu 12 Loth fein 28 Stück aus der rauhen Mark geprägt werden, welche Stück für Stück ajustirt, auch gerändert werden könnten. Um dem etwaigen Gedanken, dass man Danziger Thalerstücke zu 90 Groschen, als Courantmünzen ausprägen könne, im Voraus zu begegnen, ist nur nöthig zu bemerken, dass alsdann $18\frac{2}{3}$ Thaler auf die reine Mark kommen und man ausser

der unbequemen Bezeichnung von $18\frac{2}{3}$, noch den Nachtheil der Bruchrechnung gegen Courant haben würde, welches dem möglichen Vertriebe in das benachbarte Preussen gewiss ganz entgegen sein würde.

Die Sechser, welche nun wohl nicht weit über die Gränzen der Stadt und des Territoriums gehen würden, müssten als kleinere Sorte, wie es auch bei den Preussischen Zwölftelthalern der Fall ist, etwas geringer als nach obigem Courantfuss ausgeprägt und darauf gesehen werden, dass dieselben mit der benachbarten Preussischen Münze stets gleichen Schritt halten.

Zu 4 Loth 12 gr. fein würde die rauhe Mark à fl. 56 werth sein	fl.	16	10 gl.
Die Münzkosten würden betragen . .		1	
Legirung mit Kupfer		—	28
	f.	18	8 gl.

Mithin werden 91 Stück Sechser aus der rauhen Mark zu prägen sein und das der Deputation zu bestimmen überlassene Remedium an Schrot und Korn werde den Nutzen für die Stadt abwerfen.

Noch überreicht die Deputation eine Probezeichnung des Stempels, welcher zu den Sechsern gebraucht werden soll, nach welchem auf der einen Seite das Danziger Wappen mit der Jahreszahl und auf der anderen die Aufschrift:

5 einen Danziger Gulden Courant kommen soll.

No 1224. Das im Besitze des Verfassers befindliche, äusserst seltene Probe-Exemplar dieses Sechsers, weicht von dieser Vorschrift etwas ab.

Hs. Auf einem Fussgestelle, der von Löwen gehaltene Schild, mit dem regelmässigen Stadtwappen, darüber ein Lorbeerkranz, in welchem kreuzweise ein Palm-und ein Olivenzweig stecken. Im Abschnitt: 1809.

Rf. 5 | EINEN | DANZIGER | GULDEN. Darunter zwei übers Kreuz liegende Palmzweige, unter welchen des Münzmeisters Name: w(eyer.)

Das Ganze eingeschlossen von einem aus kleinen Halbbogen gebildeten Kreise.

Abbildung Tafel III. No 1238.

Am 13 März 1809 genehmigte E. Gericht die Proposition des Finanzausschusses. Die dritte Ordnung dagegen, die über die grossen Geldforderungen des Französischen Gouvernements, so wie darüber, dass sie in ihren Rechten vom Rathe beeinträchtigt zu werden vermeinte, in jenen Tagen gerade zur Opposition sehr geneigt war, erbittet sich am 15 Febr. nähere Aufklärung über den Werth der neuen Münze und den dabei stattfindenden Nutzen für die Stadt, ehe sie sich über die Ausmünzung näher erklären kann. Als E. R. darauf auf die Ernennung einer Commission zur Untersuchung dieser Angelegenheit anträgt, so ernennen drei Quartiere jedes einen Deputirten, das 4te und bedeutendste dagegen, das Hohe Quartier, weigert sich schon jetzt zu wählen, weil es sich gänzlich gegen das Ausprägen erkläre, ernennt jedoch am 17 Febr. nachträglich einen Deputirten. Das Resultat ist, dass am 10 März sämmtliche Quartiere beim Münzen der Sechsgroschenstücke sich keinen merklichen Nutzen für die Stadt versprechen können, vielmehr vielen Streit und Zank wegen der jetzt coursirenden gemischten Sechser befürchten müssen und daher ihre Einwilligung verweigern.

Am 22 März mahnt E. R. die dritte Ordnung ihm und E. Gerichte beizupflichten. Er ist überzeugt, dass wenn nach dem in dem Bedenken der Münzdeputation gemachten Vorschlage 91 oder wie man in den Beredungen mit der von der dritten Ordnung eingesetzten Commission einig geworden ist, nur 90 Sechser aus der rauhen Mark zu 4 Loth 12 Gr. fein geprägt wür-

den, auf keine Weise irgend ein Verlust für die Stadt bei den für den Einkauf des Silbers angenommenen Preisen zu 56 fl. per Mark fein entstehen könnte, vielmehr zu erwarten ist, dass hier Silber zu wohlfeileren Preisen wird gekauft und also mit mehr Nutzen wird gemünzt werden können, welche Gelegenheit nicht verabsäumt werden muss. Ferner erleidet durch das Stillstehen der Münze die Stadtkasse namhaften Verlust, da die jetzt angestellten Officianten und Arbeiter ihren Gehalt umsonst ausgezahlt erhielten. Die Furcht wegen des Agiotirens bei der Verschiedenheit der Sechser ist ganz ungegründet; die Erfahrung lehrt, dass die jetzigen coursirenden Sechser bei ihrem verschiedenen inneren Gehalt, sich noch immer ohne Agio erhalten und der etwaige grössere Metallwerth in den alten Löwensechsern von Niemand benutzt werden kann, weil die Kosten des Feinbrennens den zu erwartenden Vortheil übersteigen.

Aus diesen Gründen und da überhaupt nicht mehr die Frage sein kann, ob Sechser gemünzt werden sollen, indem nach den frühern Verhandlungen Danziger Geld gemünzt werden soll, so bleibt jetzt nur bloss der Münzfuss zu bestimmen übrig und erwartet daher E. R. dass von den löblichen Ordnungen der vorgeschlagene Münzfuss angenommen werden wird.

Am 27 März erfolgt als Antwort: sämmtliche Quartiere können sich nicht überzeugen, dass das Münzen von Sechsgroschenstücken für die Stadt vortheilhaft sein könne. In Folge dieser Weigerung werden die noch rückständigen Arbeiten im Münzgebäude eingestellt. An demselben Tage erwählet die dritte Ordnung zu Mitgliedern der Münzdeputation für 1809:

Carl Benjamin Richter
Paul Heinrich Weichbrodt
Nathanael Gottlieb Rehefeldt
Johann Carl Gnuschke

Quartiermeister Johann Friedrich Ahrends
Quartiermeister Johann Carl Bergen
Johann Christoph Grass
Carl Gottfried Heinrichsdorf.

Auch der Rath wählt in diesem und den folgenden Jahren Deputirte, welche in dem Staatskalender «dem jetzt lebenden Danzig» von 1807—1813 abgedruckt sind.

Am 29 März wird auf den Antrag der Finanzcommission, mit Genehmigung der anderen beiden Ordnungen, das im vorigen Jahre wiedereingeführte und publicirte Verbot der Einschmelzung und Ausführung an Gold und Silber in Bruchgut oder Geldsorten aufgehoben und dagegen 1, der Ankauf alles verarbeiteten Goldes und Silbers für jeden hiesigen Bürger freigegeben, 2, zur Erleichterung einer glaubwürdigen Einschmelzung dieselbe in der Münze unter Aufsicht und Stempelung des Wardeins gegen Erlegung von 6 Groschen Danz. für die Mark fein, gestattet.

Am 24 April und 7 Juni ermahnt E. R. die dritte Ordnung, sich über die Ausprägung der Sechsgroschenstücke zu erklären. Am 12 Juni erklärt dieselbe, dass sie aus den angegebenen Gründen bei ihrem Beschluss von März verbleibe.

Bis zum 9 Jan. 1810 wurden der Münze alle ihre beim Bau gemachten Vorschüsse zurückgezahlt.

Seit dem 20 Decemb. 1809 dringt der Rath wiederholentlich darauf, das Publicandum vom 20 April 1808 (die Gleichstellung der Danziger Sechser mit Brandenburger Courant) welches hauptsächlich wegen der damals in Courant zu zahlenden hohen Tafelgelder und anderer, jetzt nicht mehr existirender Ursachen erlassen, aufzuheben. Die dritte Ordnung giebt dies nicht zu (20 Jan. 1810) weil solche Bekanntmachung das Publicum gegen diese Münzsorte misstrauisch machen könnte, überdem Jeder sich gegen die Folgen jenes Publicandums

hinlänglich zu sichern wisse und beharren bei dieser Meinung.

Während der Jahre 1810 und 1811 wird der Münzwardein hauptsächlich zur Untersuchung der falschen Münzen gebraucht; als Münzmeister fungirt der Goldschmidt Johann Ludwig Meyer.

Seit 1811 bemächtigt sich der Französische General Lepin des Münzgebäudes, lässt sich einen Theil der Utensilien ausliefern und legt eine Artillerie-Werkstätte in demselben an.

Seit Ende 1811 tritt wieder Interesse für die Münze ein. Im December verlangt die dritte Ordnung die Ausprägung von kupfernen Groschen und Schillingen, indem die vom Schlage 1808 und 1809 fast gänzlich verschwunden sind. Die Münz-Deputation schlägt (21 Dec.) vor, die Ausprägung von 8,000 Schillingen und 12,000 Groschen einem Pächter zu überlassen, der die fehlenden Geräthschaften auf eigene Kosten anschaffe, aber der Stadt nur von dem wirklich Geprägten bestimmte Prozente als Pachtgeld zahle; letzteres darum, weil gewisse Anzeichen fürchten liessen, das Französische Gouvernement würde das Münzgebäude nächstens ganz und gar zu andern Zwecken requiriren und somit die Münze plötzlich eingestellt werden müsse.

Gleichzeitig (23 Dec. 1811) macht der Münzmeister Johann Ludwig Meyer noch einen anderen Vorschlag: da der König von Preussen die Scheidemünze gleichsam wieder heruntergesetzt hat, indem er sie mit $116\frac{2}{3}$ gegen Courant in Zahlung nimmt, wenn sie vorher von den falschen Stücken gereinigt ist, so wird jetzt jeder, der Kenntniss von falschen Münzen hat, die falschen Stücke vorher aussuchen, diese zurückbehalten und wenn sie auch nur einen Schein von Aechtheit tragen, auf unser Territorium bringen, wodurch unser Vermögen immer kleiner wird und auswandert. Um etwas zu ret-

ten, schlägt er vor, bei dem grossen Mangel an Danziger Geld, die Preussischen ehemaligen Dreigroschenstücke, die an innerem Gehalte den Danziger Düttchen fast gleich, indem die letzten nur um $\frac{1}{5}$ Danz. Schilling das Stück besser als die Preussischen sind, zu Danziger Düttchen umzuprägen. Da bei dieser Operation nur geringe Kosten sind, die noch nicht 2 Procent ausmachen und ein bedeutender Ueberschuss verbleibt, so könnte E. R. den Mitbürgern, die jetzt mehr oder weniger von gedachter Münze in Händen haben, den Verlust verringern helfen. Jeder Bürger, der die Scheidemünze zum Umprägen in die Münze bringt, erhält, nachdem sie vorher von dem Münzwardein durchgesucht, von einem Rendanten gezählt und die Nummer ins Buch geschrieben worden, nach der ihn treffenden Reihe, das umgeprägte Geld mit etwa 6 Procent Ueberschuss zurück; die falschen Stücke werden vernichtet; der weitere Ueberschuss fällt der Stadtkasse zu. So könnte auch, wenn E. R. etwa 400,000 fl. umprägen liesse, den ganzen Ueberschuss, der nach Abzug aller Kosten über 40,000 fl. betragen würde, verwenden, um altes Silber zu kaufen (welches jetzt ohnehin viel fürs Ausland aufgekauft werden wird) in Barren einzuschmelzen und als etwaige Garantie für zweifelnde Bürger, so lange aufzubewahren, bis die Münze im angränzenden Lande völlig regulirt, alles Agio aufgehört hat und Alles auf den alten Fuss gestellt ist. Nie wird Danzig Gelegenheit geboten werden, mit so wenigen Kosten zu gutem Gelde zu kommen. Doch ist die grösste Eile nöthig; Meyer verspricht die 400,000 fl. in fünf bis sechs Wochen umzuprägen.

Beigelegt ist die Zeichnung einer solchen Münze. Auf der einen Seite das Danziger Wäppen auf der anderen 3 — GROSCHEN — 1812.

Ueber diesen letzten Vorschlag findet sich keine weitere Verhandlung: über das Kupfergeld aber trägt ein

Rathsschluss am 20 Januar 1812 der Münzdeputation auf, die Prägung sogleich und zwar selbst vorzunehmen. Die Münzdeputation erbittet sich jedoch am 6 Febr. einen baaren Fond von 6,000 bis 8,000 Florin zum Ankauf des Kupfers und zur Bezahlung der Arbeiter oder die Erlaubniss ein Capital von 8,000 fl. auf drei Monate zu gewöhnlichen Zinsen anzuleihen; auch müsse General Lepin vorerst die Utensilien herausgeben und die Artilleristen aus dem Gebäude entfernen.

Diese Vorstellungen bewirken, dass die Prägung dem Münzmeister unter den früher vorgeschlagenen Bedingungen verpachtet wird.

Am 1 Oct. 1812 meldet die Münz-Deputation an E. R.: die Ausprägung von 8,000 fl. Kupferschillingen und 12,000 fl. Kupfergroschen ist nicht nur bis auf c. 1,000 fl. beendigt, sondern es sind auch schon 16,000 fl. davon ins Publicum gebracht, ohne dass das Bedürfniss nach dieser einheimischen Scheidemünze schon ganz befriedigt zu sein scheine; sie halte es daher für rathsam, um die Erlaubniss bei den Ordnungen anzutragen, dass noch für 10,000 fl. und zwar 4,000 fl. in Schillingen und 6,000 fl. in Groschen durch den gegenwärtigen Pächter und auf die jetzigen Bedingungen ausgeprägt werden dürften. Der Pächter zahlte 7 Procent.

Am 27 Oct. 1812 bittet dieser Pächter, Joh. Ludwig Meyer, ihm zu erlauben, dass er das noch zugerichtete vorräthige Kupfer, welches schon zum Theil gestreckt sei, zum Theil in ausgeschnittenen Platten zu Schillingen und Groschen, aus c. 3,000 fl. bestehe, ausprägen dürfe, indem er sonst grossen Nachtheil erleide. Schon unter 28 Oct. ward ihm seine Bitte gewährt.

Die nach vorstehenden Bestimmungen in der Jahren 1808 bis 1812 ausgeprägten und dem Verkehr übergebenen Groschen und Schillinge sind folgende:

A. Groschen.

No 1225. *Hf.* Der auf einem Fussgestelle von Löwen gehaltene Wappenschild, über welchem in einem Lorbeerkranze ein Palm-und ein Oliven-Zweig kreuzweise stecken. Im Abschnitt: 1809.

Rf. DANZIGER KUPFER MUENZE In der Mittte, innerhalb eines Perlenzirkels: EIN | GROSCHEN | und zwei über Kreuz liegende Palmzweige; darunter: w.

Auch in feinem Silber vorhanden.

No 1226. Wie vorher, mit der Jahreszahl 1812.

Auch in feinem Silber vorhanden.

B. Kupferschillinge.

No 1227. *Hf.* Wappenschild mit zwei Kreuzen, auf dem Schilde ein Krone, die von Rechtswegen in den Schild gehört. Neben dem Schilde die Jahreszahl 18—08.

Rf. | *I* | SCHILLING | zwei gekreuzte Palmzweige, darunter des nachherigen Münzmeisters Name w(eyer).

Von diesem Schillinge giebt es Abschläge in feinem Silber, auch Goldgepräge $\frac{1}{4}$ Dukat schwer.

No 1228. Ganz wie vorher mit der Jahreszahl 18—12.

Auch in Silberabschlägen vorhanden.

JOHANN LABES.

Sein Vater Caspar kam aus Pommern, seinem Geburtslande, nach Danzig wo er sich etablirte, die Tochter des nachmaligen Rathsherrn Johann Jacob Lichtenberger († 1 Novembr 1806) heirathete und 1755 vom breiten Quartiere erwählt, in die dritte Ordnung eintrat, aus welcher er 1757 wegen seines Fallissements wieder ausschied und 1765 starb. Von seinen Söhnen wurde der jüngere Friedrich (geb. 1763) Prediger zu S. Jakob

und starb am 21 April 1809; der ältere, Johann, widmete sich der Handlung, gewann ein ansehnliches Vermögen und erwarb sich zugleich unter der Bürgerschaft grosse Beliebtheit. Er wurde 1787 zum Vorsteher des Kinderhauses und des städtischen Lazareths, 1789 und zwar vom Koggenquartier, in die dritte Ordnung gewählt. Nach der Wiederherstellung des Freistaates 1807 wurde er zum Rathsherrn ernannt und zur Regulirung der Gränzen des neuen Territoriums nach Elbing gesendet, wo er bei dem am 6 December 1807 abgeschlossenen Gränztractate, das Interesse seiner Vaterstadt so eifrig wahrnahm, dass ihm dafür im Januar 1808 eine Danksagung der Ordnungen zu Theil ward. Noch während des Jahres 1808 legte er seine Stelle nieder und starb am 8 Juli 1809. Labes zeichnete sich ausserdem durch seinen Wohlthätigkeitssinn gegen Hülfsbedurftige aus. Der Johannisberg bei Danzig, der er zuerst durch käufliche Anlagen verschönern liess, trägt seinen Namen, ebenso sorgte er für die Wiederherstellung der während der Belagerung von 1807 theilweise zerstörten schönen Linden-Allee vor dem Olivaer Thore.

Es ist sehr wahrscheinlich, dass Johann Labes bei Ausführung dieser gemeinnützigen Arbeiten, zur Bezahlung der Arbeiter eigene Geldzeichen von Kupfer, zu sechs, fünf und vier Sechsern prägen liess, welche jetzt selten geworden, hier wohl eine Erwährung verdienen.

No. 1229. Viereckige Kupfer-Klippe von 36 Groschen. Der runde Stempel zeigt IOHANN LABES und in der Mitte: $\frac{36}{GR}$

In meiner Sammlung. Abbildung Tafel III N. 1243.

No. 1230. Rundes 30 Groschenzeichen. IOHANN LABES. In der Mitte. $\frac{30}{GR}$

In meiner Sammlung. Abbildung Tafel III N. 1244

No 1231. Viereckige Klippe von 24 Groschen. IOHANN LABES. In der Mitte $\frac{24}{GR}$

In der Sammlung des Danziger Gymnasiums.

No 1232. Denkmünze auf die 25 jährige Dienstfeier des Oberbürgermeisters von **Weickhmann**, im J. 1839.

Zum Schlusse unserer Danziger Münzgeschichte führen wir die Denkmünze auf, welche die Gemeinde dem um die städtische Verwaltung hochverdienten Oberbürgermeister v. Weickhmann zu Ehren, in Berlin prägen liess.

Hf. • JOACH · HEINR · V · WEICKHMANN OBER BUERGER MEISTER ZU DANZIG D · 19 FEB · 1814. Brustbild von der rechten Seite; am Halsabschnitte: BRANDT F.

Rf. • ZUR FEIER SEINES 25 JAEHRIGEN JUBILAEUMS DIE STADT DANZIG DEN 19 FEB. 1839. Auf einem Fussgestelle der von Löwen gehaltene Wappenschild der Stadt, auf welchem ein etwas plumper Lorbeerkranz ruht, in welchem kreuzweise zwei Palmzweige nebst einer unkenntlichen Blume stecken.

Diese von dem durch vorzügliche Arbeiten ausgezeichneten Medailleur Professor **Brandt** hergestellte Denkmünze, kann man zur Zahl der mittelmässigen flüchtigen Werke rechnen, bei welchen dem sonst wackeren Künstler mehr ein leichter Geldgewinn, als die Ehre, ein würdiges Kunstwerk zu liefern, vorschwebte. Das Urtheil eines unbefangenen Danziger Kunstfreundes spricht sich demgemäss treffend dahin aus: «Die pomphaften Anzeigen in der Staatszeitung und in der Spenerschen Zeitung vom 5 März 1839 über die Weickhmannsche Denkmünze, hatten meine Neugierde auf das Aeusserste gesteigert. Wie sehr fand ich mich jedoch in meinen

Erwartungen betrogen. Das Bild der Hs. ist scharf und erhaben, die Umschriften zeichnen sich ebenfalls durch Korrektheit aus, allein die Rs. ist erbärmlich und geschmacklos, sie gleicht einem Knopfe. Wer erkennt wohl in dem Zierath über dem Wappenschilde den Kranz mit Palm-und Lorbeer-Zweig?

ANHANG.

Es liegen aus den Zeiten seit der Kirchen-Reformation im 16 Jahrhunderte, eine nicht unbedeutende Anzahl Danziger Kirchen-und Armen-Zeichen, meist mit ganz allgemeinen Symbolen, zum Theil mit Jahreszahlen (1598, 1696, 1730, 1737) versehen, vor, die noch keinesweges gehörig erforscht und gerichtet, jedenfalls aber einem Sammler an Ort und Stelle zur Mittheilung anheimgestellt bleiben müssen.

Nur zwei von ihnen, mit dem Stadtzeichen [1] versehen und nicht ohne historisches Interesse, mögen hier einen Platz finden.

No. 1233 Zeichen für das Danziger Zuchthaus.

Zwischen zwei Säulen, wovon die eine mit dem Danziger Wappenschilde verziert ist, steht ein angebundenes wildes Pferd.

Dies von dem Herrn Benoni Friedländer zu Berlin gefälligst mitgetheilte einseitige, zinnerne Zeichen, kommt schon im J. 1790, in einem Danziger Münzauctions-Verzeichnisse S. 67 unter N° 36 vor; und dürfte wohl noch dem 17-ten Jahrhunderte angehören.

---

[1] Nach dem v. Zehmenschen Münz-Verzeichnisse kam im J. 1838 zu Dresden unter N. 6066, ein messingenes achteckiges Zeichen vor, mit der Jahreszahl 1748 und dem Danziger Stadtwappen zwischen E—L.

Was hatte dies Zeichen für eine Bestimmung? Zwei andere Zeichen finden sich in Herrn Mathy's Sammlung.

No. 1234. Geprägtes zinnernes Zeichen für das Bürger-Löschcorps.

Hs. Der von Löwen gehaltene Wappenschild der Stadt, darüber in einem Kranze, ein aufgerichtetes Schwert zwischen einem Palm-und Lorbeer-Zweige.

Rs. In zwei Zeilen: | BÜRGER | LÖSCHCORPS | Dies Zeichen gehört, dem Wappen nach, wahrscheinlich in die Zeit von 1807—1814.

SCHLUSS.

Es haben sich während der Herausgabe unserer Münzgeschichte, eine Anzahl bis dahin unbekannt gebliebener Stücke ermittelt, manche werden ausserdem noch in Sammlungen ruhen. An alle Münzfreunde, welche unserem Vorhaben bisher Theilnahme schenkten, richten wir daher die Bitte: zur Vervollständigung einer demnächst mitzutheilenden Ergänzung, uns die betreffenden Münzen und Medaillen recht bald mittheilen zu wollen.

F. A. Vossberg.

UNEDIRTE SCHAUMÜNZE

mit den Bildnissen der Kaiserin Katharina I und der Königin Maria von Frankreich.

(Taf. III N⁰ 7.)

Hs. ∗ CATHARINA ALEXIEWNA RVSSOR · IMP ∗ MARIA LEZKINSKIA GALLOR · REGINA (Die Umschrift beginnt unten). Die gekrönten, gegenüberstehenden Brustbilder der beiden Fürstinnen. Das (links erscheinende) der Kaiserin ist mit der Kette des Andreasordens, so wie mit Achselbändern (wie bei einem Römischen Panzer) verziert.

Rs. Im Felde ② — ESTHERAE - SARMATICAE - LABORANTIS — PVBLICAE SALVTIS — RVSSORVM — GALLORVMQVE — VINDICES. — c(hristian). w(ermuth). Daran schliessen sich die Umschriften: ② eXpeCtata DIV reDDent SAtVrnIa regna aC — * rVrsVs ab Integro seCLorVM nasCItVr orDo.

Dieses Schaustück ist namentlich wegen der Jahreszahlen räthselhaft. Die der ersten Zeile ergiebt das Jahr 1724, allein damals war Maria Lesczynska noch nicht Königin von Frankreich. Die Jahreszahl 1772 der zweiten Zeile ist völlig unerklärlich; sollte vielleicht im Chronostichon ein Fehler sein? Wahrscheinlich prägte C. Wermuth dieses Stück im J. 1725, in welchem am 28 Januar (8 Februar neuen Stiles) Katharina, bereits im J. 1711 zur Zarin erklärt und am 18 Mai 1724 gekrönt,[1] ihrem grossen Gemahle in der Regie-

---

[1] Auch dieses Ereigniss feierte Wermuth durch eine schöne Schaumünze, s. die Reichelsche Münzsammlung, I, S. 100 N⁰ 1493.

rung folgte und am 4 September Maria sich mit Ludwig XV vermählte. Katharina, am 24 Februar 1684 (oder 1686) geboren, war damals 41 Jahre alt; sie starb am 6 (17) Mai 1727. Maria Leszinska, die Tochter des Königs Stanislaw von Polen und der Katherina Opalinska, war am 23 Juni 1703 geboren und starb am 24 Juni 1768.

In dem Verzeichnisse der Werke Wermuth's, bei Lochner, in der Vorrede, ist dieses Schaustück kurz angeführt, aber sonst nirgends beschrieben.

B. v. K.

Neueste Literatur der Münzkunde.

241. A. Duchalais: Mémoire sur les monnaies antiques frappées dans la Numidie et dans la Mauritanie. (Aus dem XIX Bande der Mémoires de la Société des Antiquaires de France) Paris, Dumoulin, 1849, 8 Nebst 2 Taf.

Recens. von A. Barthélemy, Revue numismatique, 1849, S. 392—395.

242. A. Dufresne: Rapport sur l'ouvrage de M. Robert, recherches sur les monnaies des évêques de Toul, etc. In den Mémoires de l'Academie royale de Metz, XXIVe année, Metz 1845, 8. S. 93—98.

243. Derselbe: Recherches sur la valeur des monnaies de Flandre en 1475. Mémoires de l'Académie nationale de Metz, XXX Année, Metz. 1849, S. 269—272.

244 Duquenelle: Note sur un denier inédit de Manassès I, archevêque de Reims. Reims, 1845, 8. (Vgl. Revue archéologique IIIe Année, 1847, S. 61, 62.)

245. L. Einsle: systematische Zusammenstellung der vorzüglichsten europäischen Maasse, Gewichte und Münzen, mit besonderer Rücksicht auf des Königreich Bayern und die grossen Zollvereinsstaaten, nebst vielen erläuternden und gemeinnützigen Anmerkungen. Kempten, 1847, 12°.

246. J. de Fontenoy: Fragments d'histoire métallique. Deuxième partie. Mémoires de la Société Éduenne, 1845. Autun et Paris, 8. S. 65 — 208, nebst 16 Tafeln Abbildungen.

In diesem Aufsatz beschreibt der Hr. Verfasser eine grosse Anzahl seltener und merkwürdiger Jetons, von

denen namentlich die Französischen auf interessante Weise erläutert werden. In Bezug auf die fremden, vorzüglich die Deutschen, ist der Hr. Verfasser aber nicht immer glücklich gewesen: die Schriften, in welchen viele gute Nachrichten über Deutsche Rechenpfennige und Jetons mitgetheilt sind, wie Reinhard's Kupferkabinet und Leitzmann's numismatische Zeitung, sind ihm unbekannt geblieben. Auf einem Lederstücke (S. 88), welches Hr. de F. für eine Nothmünze von Arras hält, erscheint das belorbeerte Brustbild Karl's V; der Hr. Vfssr scheint es als solches nicht erkannt zu haben. Die Legende von Taf. II N° 11, ICH HALS MICH, erklärt Hr. de F. durch: ceci est mon vêtement. «Sich halsen» bedeutet aber sich umfassen, sich umarmen und passt wohl auf das vorgestellte Gewand, dessen Enden, wenn es angezogen ist, um zu schliessen, sich berühren, umfassen müssen. Taf. IV N° 14 und 15, sind keine Jetons oder Zeichen, sondern Münzen: erstere gehört der Abtei S. Theresien in Franken an, die zweite ist Bayerisch und zeigt einen Adler auf der Rs. Beide stammen aus dem Anfange des XIV Jahrhunderts. Taf. VIII. N° 15 ist eine currente Münze von Münster. Taf. XV N° 2 ist ein thalerförmiges Schaustück von schöner Arbeit, welches in Deutschland schon vielfach (von Hergott, Mader, Schulthess-Rechberg u. s. w.) publicirt ist. Hr. de F. kannte davon nur einen schlechten Bleiabguss. Auch die grosse Medaille Johann Friedrichs von Sachsen, mit Adam und Eva auf der Hs. ist sonst sattsam bekannt und bei Tenzel, so wie a. a. O. genügend erläutert; die Kurschwerter hält Hr. de F. für das Wappen der Schwertbrüder in Lievland, deren Orden doch bekanntlich schon 1237 aufgelöst und mit dem Deutschen vereinigt wurde. Wie käme auch das Wappen eines Lievländischen Ordens auf eine Sächsische Münze?

Diese Irrthümer verdienen um so mehr entschuldigt zu werden, als der Hr. Vfssr sonst viele neue und belehrende Nachrichten beibringt, welche seiner Abhandlung mit Recht eine ehrenvolle Erwähnung, von Seiten des Französischen Instituts, zugezogen haben. (Vergl. auch den Artikel von A. Barthélemy, Revue numismatique, 1847, S. 299—311.)

247. Die neueren Hamburgischen Münzen und Medaillen. Herausgegeben von einem Ausschusse des Vereins für Hamburgische Geschichte. Sechstes Stück: Denkmünzen zu Ehren ausgezeichneter Personen und die Scharfrichterpfennige. 4° S. 224 — 272 mit 22 sauberen, in den Text gedruckten Abbildungen.

248. F. Hénaux: de l'Individualité monétaire des municipalités liégeoises. Lettres à Mr. Ch. Piot. Liège, J. Desœr, 1848, 8.

249. E. Hucher: Catalogue raisonné des monnaies romaines trouvées dans le jardin du collège du Mans, au cours de l'année 1848. Le Mans, Gallienne, 1849 8. Mit einer lith. Tafel.

250. H. Noel Humphreys: The Coins of England: a Sketch of the Progress of the Englisch Coinage from the earliest Period to the present time. Illustrated by an extensive Series of Fac-similes of the most interesting Coins of each successive Period, printed in Gold Silver and Copper. Second Edition. London, William Smith. 1846, 8. S. 148, mit 23 Tafeln.

Ohne Zweifel das eleganteste numismatische Werk, das je gedruckt worden. Es ist mit zierlichen Initialen versehen und die in Metallfarben, auf blauem Grunde dargestellten 227 Münzabildungen nehmen sich sehr sauber aus. Der Text selbst, welcher in kurzer Vollständigkeit eine Uebersicht der Englischen Münzgeschichte darbietet, ist obgleich eigentlich für ein grösseres Publikum bestimmt, auch dem Manne vom Fache

interessant und belehrend. Auch der Einband des Buches ist elegant und eigenthümlich.

251. P. Jolibois: Mémoire sur quelques monnaies champenoises du moyen-âge et sur une charte du XII[e] siècle au bas de laquelle est attaché un denier de Troyes. Colmar, Hoffmann, 1848 (?) 8°. Nebst 1 Taf.

252. Jouannet: Rapport à l'Académie Royale de Bordeaux, sur les médailles du IV[e] siècle, trouvées à Lussac (arrondissement de Libourne). In den: Actes de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux; IX année, 2 trimestre, 1847. Bordeaux; Lawalle, 8°.

. 253. G. J, Keller: Geschichte des bischöflich Würzburgischen Münzwesens unter Lorenz von Bibra. In dem Archive des historischen Vereines von Unterfranken und Aschaffenburg. Bd. X, S. 1—50. Würzburg, 1849, 8°.

254. Knapp: Antike Münzen und Geräthschaften auf ihre Bestandtheile chemisch geprüft. In Steiner's Archiv für Hessische Geschichts-und Alterthums-Kunde, III Bd. Darmstadt, 1842, 8°. S. 1—8.

255. Marquis de Lagoy: Recherches numismatiques sur l'armement et les instruments de guerre des Gaulois. Aix, F. Vitalis 1849, 4° mit 2 lithogr. Tafeln.

256. E. Lambert: Réponse à la dissertation de M. A. Deville, sur un symbole gaulois, figuré sur les médailles de l'Armorique, désigné sous le nom de Peplum. Caen, Hardel, 1848, 4°, mit einer Taf. Aus den Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, Vol. IV, 2 Série.

257. V. Langlois: Numismatique byzantine, monnaie inédite de cuivre attribuée à l'usurpateur Vitalien. Revue archéologique, V[e]. Année, deuxième partie, Paris 1849, S. 602—605.

Merkwürdige Alexandrinische Münze mit VΛT ΛIΛV

und einem Brustbilde rechtshin auf der Hs. nebst I+B (12) auf der Rs.

258. Derselbe. Médaille inédite de Bela, fils de Geysa, roi de Hongrie, comme héritier présomptif de l'empire de Constantinople.—Revue archéologique, Ve Année, II part. 1849, S. 748—752. Nebst Abbildung.

Eine merkwürdige Kupfermünze, auf deren einer Seite Hr. L.

+
KAIC
CAPO
BAΛA

, auf der anderen

. . . ȣH
ΛOCTȣ
BACIΛЄ
+

liest. Sollten nicht der Stil der Münze und namentlich der Titel «Καισσαρο» darthuen, dass diese Münze in eine spätere Zeit gehöre? Vielleicht wird einmal ein besseres Exemplar entweder die Erklärung des Hrn L. rechtfertigen oder eine neue hervorrufen.

259. Derselbe: Lettre à M d'Albert de Luynes sur les monnaies de cuivre armoriées de l'Empereur Andronic II Paléologue et de son fils Michel IX. Révue archéologique, 1849, Juin, S. 201—204. Mit Holzschnitten.

260. I. F. Lapouyade: Explication des abréviations latines, d'après les médailles impériales. In den Actes de l'Académie R. des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux; IXe année, 2e trimestre, 1847. Bordeaux, Lawalle, 8°.

261. Legallois: Notice sur les médailles romaines et françaises, trouvées en 1843 sur divers points du départément de la Nièvre.

262. C. Lenormant: Note sur un vase panathénaique récemment découvert à Bengazi (Lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 30 Juin 1848.)—In der Revue archéologique, Ve Année 1-re part. 1848, S. 230—241, und Taf. 93.

In diesem Artikel erkennt der gelehrte Herr Verfasser in dem heutigen Bengazi die Stadt der Euesperiten (Εὐεσπερῖται) oder nach Strabon, Plinius u. s. w. der Hesperiden. Er legt ihr drei Münzen bei, zwei silberne, mit dem Haupte des Ammon auf der Hs. und eine bronzene mit dem Haupte des Flusses Leton, Lethon auf der Hs. Auf der Rs. haben sie alle das Sylphium. Alle zeigen den Namen der Stadt ΕΥΕΣ oder ΕΥ.

263. Letronne: Hécate ΠΑΝΔΕΙΝΗ, sur les médailles de Terina et d'Hipponium, villes de la Grande-Grèce. — Revue archéologique, V[e] Année, 1-re part, 1848, S. 159—161.

Der berühmte Archäologe zeigt, dass die weibliche Figur mit Scepter und Geissel, welche auf Münzen der genannten Städte vorkommt und mit dem Namen ΠΑΝΔΕΙΝΗ bezeichnet ist, die Hekate vorstelle.

264. Leys: Notice sur une monnaie byzantine de Basile I. In den Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie. T. 5. S. 169—171. Saint Omer, 1841, 8°.

Die bekannte Chersonsche Kupfermünze mit B+ auf der Hs. und Π̊ auf den Rs. Der Herr Verfasser, ohne ihren Chersonschen Ursprung zu erkennen, hat das Verdienst, diese Münze zum erstenmale publicirt zu haben. (S. unsere Изслѣдованія объ исторіи Херсониса, S. 188 N° 5 und diese Mémoires, Bd. III, S. 36 N° 5).

265. Lipinski: Wiadomóści historyczno-numizmatyczne o koronacyach obrazów Matki Boskiéj w dawnéj Polscze. Warszawa, 1850. (Historisch-numismatische Nachricht von gekrönten Mutter-Gottes-Bildern im alten Polen.—Abdruck aus der Biblioteka Warszawska). 8°. S. 36, nebst 4 Tafeln mit 21 Münzabbildungen.

266. A. de Longpérier: Notice des monnaies françaises composant la collection de M. J. Rousseau,

accompagnée d'indications historiques et géographiques et précédée de considérations sur l'étude de la numismatique française. Paris, chez M. Rousseau, 1847, 8°. S. 276 und 6 Tafeln.

Die berühmte Rousseausche Sammlung, aus 3,705 seltenen Französischen oder zu Frankreich gehörenden Münzen bestehend, ist kürzlich für das National-Münzkabinet erworben worden. Von ihrem Reichthum in Bezug auf die ältesten Stücke überzeugt uns Herr De Longpérier in der vorliegenden «Notice», in welcher die seltenen und in grosser Anzahl selbst unedirten Stücke mit dem bekannten Geiste und Scharfsinn des gelehrten Hern Verfassers erläutert werden. Bewundernswerth ist namentlich die Merwingische Folge, welche 21 Münzen mit den Namen von 12 Königen, von Childebert I (511—558) bis auf Dagobert III (711—715) enthält, daran sich ein Silberpfennig des berühmten Majordomus Ebroin und 110 andere Münzen ohne Königsnamen anschliessen. Von besonderer Merkwürdigkeit ist der goldene Siegelring Sigebert's II (638—656) mit dem Brustbilde des Königs. An Karlingischen Geprägen sind ein goldenes (von Grimwald III von Benevent) und 413 silberne vorhanden, welche von Hr. de L, nach ihren Epochen gesondert und durch wichtige Notizen erklärt werden. Jedem, der sich mit der Münzkunde des älteren Mittelalters beschäftigt, wird dieser mit Recht des numismatischen Preises gewürdigte Katalog, grosse Belehrung gewähren und fügen wir nur noch den Wunsch hinzu, dass Hr. de Longpérier die ganze Münzkunde seines Vaterlandes in ähnlicher Weise bearbeite, denn Niemand ist mehr wie er, zu einer so wichtigen und lohnenden Arbeit berufen.

(Vergl. den Artikel von A. Barthélemy, Revue num. 1849, S. 225—229).

267. Derselbe: Description de quelques monnaies de Picardie. In den Memoires de la Société des Antiquaires de Picardie, Vol. IX, Anciens, 1848, 8°. S. 67—82, nebst einer Tafel.

268. Derselbe: Notice sur un mouton d'or inédit, frappé en Normandie pour Henri V, Roi d'Angleterre. Revue archéologique, Ve Année, 1-re partie, 1848, S. 257—265, nebst Abbildung.

269. Derselbe: Études sur quelques monnaies carlovingiennes. Revue archéologique Ve Année, deuxième partie, Paris 1849. S. 495—499. Mit zwei Abbildungen.

Sehr merkwürdige Münzen von Regensburg, Alzey und Triest aus der Rousseau'schen Sammlung, welche der gelehrte Hr. Verfasser auf interessante Weise erläutert.

270. Loydreau, Addition à la numismatique des Éduens. Mémoires de la Société Éduenne, 1845, Autun et Paris, 8°. S. 59—64. Mit 4 Abbildungen.

271. Barone Magliano: Lettra al cav. Avelino, sopra alcune monete di Larino. Im Bulletino arch. napoletano, IV (1846) S. 29, 71—74.

272. Leon Mikocki: Verzeichniss einer grossen und sehr gewählten polnischen Münz- und Medaillen-Sammlung, dann einer Sammlung von Münzen und Medaillen aller Länder. Zum Behufe der öffentlichen Versteigerung, welche in Wien am 1 April 1850 beginnen wird. Mit vier lithogr. Taf. und einem Münzmesser. Wien 1850. In Commission bei S. Bermann & Sohn. (Preis 1 fl.) 8°. S. 188.

Diese sehr bedeutende Sammlung, welche leider durch eine Versteigerung zerstreut werden soll, besteht aus etwa 3050 Polnischen Münzen und Medaillen, zu denen auch Preussische, Kurländische, Moldausche u. a. Stücke gerechnet sind. Gewiss hat ihre Anlegung dem Besitzer viel Mühe und Kosten verursacht, zumal manche der

besonders seltenen Exemplare aus schon berühmten Sammlungen stammen. Der Katalog ist sorgfältig verfasst, wenn auch die freilich oft sehr schwierigen Bestimmungen der Mittelaltermünzen, nicht immer der Kritik des Kenners Stand halten dürften. Betrachten wir nur die abgebildeten Stücke, so sind NN 3 und 309 schwerlich Münzen, sondern, wenn sie überhaupt ächt und alt sind, nur Schmuckstücke. N° 4 gehört nach Bayern, N° 181 und 182 sind sehr apokryphisch (wir kennen den modernen Ursprung von N° 181 aus sicherer Quelle), N° 383 ist Schlesisch — dagegen befinden sich unter den übrigen bildlich dargestellten Stücken grosse Seltenheiten, wie die Münze von Semovit, N° 363, der Kronsdukat Sigismund's III von 1588, das Thorner Goldstück von 1631, die prachtvolle ovale Schaumünze Wladislaw's IV, N° 1340, so wie sämmtliche Stücke der Taf. IV. Unter den nicht abgebildeten Münzen sind zu nennen die Kwartnik's und Kupfermünzen Kasimirs III, die Kupfermünzen Ludwig's von Anjou; von Sigismund I.: Dukaten und Sechsgroschenstücke der Krone so wie von Danzig, fünf Sechsgroschenstücke von Elbing, so wie das grosse, silberne, ciselirte Schaustück. Von Sigismund August: Dukaten und Sechsgroschenstück der Krone, auch 3 Danziger Dukaten, ferner von Stephan, ein doppelter und fünf einfache Thaler, drei Danziger Dukaten aus der Belagerung, von Sigismund III, ein Zwanzig-Dukatenstück. drei ganze und drei halbe Portugaleser, drei Kronsdukaten, ein sechsfacher Thaler u. s. w. u s. w. Gewiss noch nie ist den Freunden der Polnischen Numismatik eine solche Gelegenheit geboten worden, ihre Sammlungen durch schöne und seltene Stücke zu bereichern.

273. Millingen. Supplément aux considérations sur la numismatique de l'ancienne Italie. Florence, 1844, 8°. S. 32, nebst 2 Taf.

Recens. von F. Avellino, im Bulletino arch. napolitano, VI (1848) S. 56, 68—72, 95.

274. G. H. F. Nesselmann: Nummorum orientalium, qui in numophylacio academico Regiomontano asservantur, definitio et explicatio. Regiomonti Pruss., S. 49, 8°. (Einladungsschrift zur Inauguralrede beim Antritte einer philos. ausserordentl. Professur, am 2 Novemb. 1846.)

Von den beschriebenen 131 Münzen wurden 170 Ommajaden, Abbasiden und Samaniden im J. 1832 bei Münsterwalde, unweit Marienwerder, auf dem linken Weichselufer, gefunden.

275. Th. Panofka: Delphi und Melaine, Antikenkranz zum neunten Berliner Winckelmannsfest. Nebst vierzehn bildlichen Darstellungen. Berlin, in Commission der Trautweinschen Buchhandlung, 1849, 4°. S. 16.

Darin N° 5, 6, 7, Silbermünzen von Delphi, geschnittene Steine u. s. w.

276. Περὶ τῆς νήσου Κέας. Uebersetzung von Bröndsted's Untersuchungen über Keos, in dessen Reisewerke über Griechenland.

In der 'Εφημερὶς 'αρχαιολογική, 1843, N° 29, S. 626, u. folg, nebst den dazu gehörigen Münzabbildungen.

277. L. Pestalozzi: Ueber die Schweizerische Münzeinheit. Zürich, Orell. Füssli et C°. 1849. 8°. (4 Ngr.)

278. A. Pinchart: Recherches sur l'histoire et les médailles des Académies et des Écoles de dessin, de peinture &c., en Belgique. Bruxelles, 1848, 8°.

279. Privilegien und Freiheiten der Münzer und Hausgenossen zu Speier; von Kaiser Ludwig IV, 1830. In Wigand's Wetzlarschen Beiträgen für Geschichte und Rechtsalterthümer III Bd. S. 135 — 145. Wetzlar, G. Rathgeber, 1848, 8.

280. Freiherr v. Prokesch-Osten: Fortgesetztes Verzeichniss europäisch-griechischer Münzen seiner Sammlung. Im Monatsbericht der Königl. Preuss. Akademie

der Wissenschaften zu Berlin. November, 1848. S. 418 — 429.

Eine reiche Folge seltener und schöner Stücke, wobei namentlich zahlreiche Münzen Alexanders des Grossen und Athens mit unedirten Monogrammen, Magistratsnamen und Beizeichen. Die Pantikapäische Münze N° 3 ist schon bei Spasski, Босфоръ Киммерійскій, Tf. I N° 11 abgebildet.

281. G. di S. Quintino: Osservazioni critiche intorno all'origine ed antichità della moneta Veneziana. Torino, stamp. R. 1847, 4° nebst 2 Taf. (Aus den Memorie dell' Accademia R. delle scienze di Torino, Vol. X, 2-e série.)

282. Derselbe: Discorsi sopra argomenti spettanti a monete coniate in Italia nei secoli XIV e XVII. Torino, stamp. R. 1847, 4°, nebst 2 Taf. Ibid.

283. A. R. Rangabé: Antiquités helléniques ou répertoire d'inscriptions et d'autres antiquités découvertes depuis l'affranchissement de la Grèce. Athènes, 1842. 4°.

Darin Taf. IX, X, XI mit Abbildungen von vierzig unedirten oder seltenen Griechischen Münzen, welche im Texte beschrieben sind.

284. G. Riccio: Pochi cenni su di una inedita medaglia della famiglia Plautia, restituita da Trajano. Napoli, 1843, 8°. S. 16.

Recension von G Minervini: Bulletino arch. napolitano, II (1844) S. 24.

285. Derselbe: Le monete attribuite alla zecca dell'antica città di Luceria, capitale della Daunia, con un cenno della remota sua origine e grandezza. Napoli, 1846, 8°.

Dieses Werk erhielt den numismatischen Preis für 1847.

(Forzetzung folgt.)

REVUE

DE LA

NUMISMATIQUE BYZANTINE.

(Pl. XV — XX.)

PREMIER ARTICLE.

Description de 57 Médailles inédites ou très-rares, frappées depuis le règne de Justin 1er jusqu'à celui de l'empereur Focas inclusivement.

Après les utiles travaux de Ducange, de Banduri et de Tanini, après les recherches aussi savantes que consciencieuses d'Eckhel et du baron Marchant, après les publications justement estimées de Mionnet et de Sestini, qui tous ont poussé si loin leurs explorations dans le champ Byzantin, Mr. de Saulcy a su trouver le moyen d'attacher de l'intérêt et du charme à une branche de numismatique, presque inaperçue avant lui, d'une importance peu appréciée jusqu'alors, ou qui du moins n'avait encore été cultivée que par quelques élus peu nombreux. Aussi, doit-on l'avouer, il n'existait pas encore, dans ce genre, de collections assez complètes pour permettre de bien étudier les types et de les ranger dans un ordre systématique, d'après le travail monétaire, le costume ou l'agencement des personnages, d'après la forme des lettres, l'emploi de certaines légendes et enfin d'après les caractères si variés, mais bien marqués, qui contribuent puissamment aujourd'hui à déterminer au premier coup-d'oeil et presque avec certitude l'attribution d'une médaille. L'Essai de Classification des monnaies byzan-

tines, ouvrage considéré à juste titre comme un corps de doctrine, a donc inauguré une ère nouvelle pour cette spécialité, où sont apparus dès lors un ordre et une méthode qui y avaient manqué jusque-là. A partir de ce moment, les belles collections se sont multipliées, l'étude des monnaies byzantines est devenue facile, et grâce à Mr. de Saulcy, cette branche compte aujourd'hui de nombreux zélateurs.

Il faut donc le reconnaître et le proclamer tout haut: de tels hommes laissent peu à faire aux émules qui se risquent après eux dans la même carrière, et si l'amour épuré de la Science ne venait nous rappeler à la raison, on se prendrait par fois à envier tant de mérite et tant de bonheur. N'est-ce point pour ces esprits d'élite que Piron semble avoir tracé ce vers spirituel de la Métromanie:

«Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance!»

N'oublions pas cependant qu'il n'est donné à personne ici-bas de dire le dernier mot sur une science quelconque; tout marche constamment de progrès en progrès et dès lors il y aurait faiblesse et honte à se laisser décourager. En cherchant bien peut-être trouverons-nous encore quelques palmes obscures, échappées à l'oeil perçant de nos devanciers, et s'il nous faut renoncer à exploiter comme eux une mine neuve et fertile, résignons nous à fouiller péniblement les maigres filons qu'ils ont délaissés dans les ornières de la route. Pénétré de ces idées, je me propose de publier sur la numismatique byzantine une série d'articles où je tâcherai de jeter quelque intérêt par la description d'une assez grande quantité d'exemplaires inédits ou du moins fort peu connus, et tous pris dans ma collection. Je m'attacherai surtout et de préférence aux médailles qui n'ont point été mentionnées par Mr. de Saulcy, dans son Essai de classification.

—

ANASTASE Ier.

Monnaies de cuivre frappées à Constantinople.

N° 1. (Pl. XV, 1.)

Æ². ·DN·ANASTA—SIVS PP AV· Buste diadémé d'Anastase, tourné à droite.

Rv. Indice monétaire I surmonté d'une croix; autour B·CON—CORDI et à l'exergue, CON.

On ne trouve que fort rarement ce revers avec l'indice I et la légende CONCORDI sur les monnaies d'Anastase frappées à Constantinople; au contraire ce type est fréquent sur les monnaies de cet empereur sorties de l'hôtel de Nicomédie.

N° 2. (Pl. XV, 2.)

Æ¹. DN·ANASTA—SIVS·PP·AVG. Buste diadémé d'Anastase, tourné à droite.

Rv. Indice monétaire M surmonté d'une croix; accosté à gauche d'une étoile, et à droite d'un croissant; entre les jambages, le différent Є et à l'exergue, CON.

N° 3. (Pl. XV, 3)

Æ². Comme la précédente.

D'un module bien différent, ces exemplaires, comme on le voit, offrent tous les deux le type assez rare de l'M accompagné de l'étoile et du croissant.

JUSTIN Ier

N° 4. (Pl. XVI, 1.)

Monnaie de cuivre, frappée à Constantinople.

Æ³. DN·IVSTI—NVS·PP·AVG. L'empereur en costume militaire, debout, à droite, et la tête nue,

tenant le globe dans la m. dr. et de la g. s'appuyant sur la haste.

Rv. Indice monétaire **I**, surmonté d'une croix et accosté de deux étoiles. A l'exergue, **CAR**.

Ce bronze de troisième module est unique; j'en ai donné pour la première fois le dessin et la description dans mon Iconographie (Byzant^s. pl. III. fig. 13.)

Voici encore 6 monnaies de Justin qu'on ne trouve pas communément; les N°s 5, et 9 me paraissent inédits; l'Indice monétaire **V**, n'avait pas encore été signalé sur des monnaies de Justin 1er.

N° 5. (Pl· XV, 4.)

Æ3 **DN · IVS TI—NVS · PP · A**. Buste diadémé de Justin à droite.

Rv. Indice monétaire **I** accosté des deux lettres **N** et **I** et entouré de la légende **I CON—CORD**; frappé à Nicomédie.

N° 6. (Pl. XV, 5.)

Æ3. *Rv.* Indice monétaire **I**, accosté de deux points, et entouré de la légende **CON—CORDI**; atelier indéterminé.

N° 7. (Pl, XV, 6.)

Æ3. *Rv.* Croix cantonnée de quatre astres.

N° 8. (Pl. XV, 7.)

Æ4. *Rv.* Indice monétaire **V**, dans une couronne.

N° 9. (Pl. XV, 8.)

Æ4 *Rv.* Indice monétaire **V** surmonté d'un astre.

N° 10. (Pl. XV, 9.)

Æ2 **DN · IVSTIN + VS · qq · AYϚ**. Tête diadémée de Justin 1. à droite. Sur le cou, une contremarque avec la lettre **S**.

Rv. Indice monétaire **I** surmonté d'une croix et accosté de deux points. Autour, la légende **CON—CORDI** et à l'exergue **ANT X**.

—

JUSTIN Ier et EUPHEMIE.

N° 11. (Pl. XVI, 2.)

Monnaie de cuivre, du plus petit module.

—

Euphémie (Flavia, Aelia, Marcia) femme de Justin 1er, naquit de parents esclaves en Illyrie, fut élevée cheg les Barbares et mourut vers l'an 525. Avant de monter sur le trône avec son époux, elle avait porté le nom de Lupicia ou Lupicina. Mr. de Saulcy (page 10) dit qu'il n'existe aucune monnaie d'attribution certaine, qui puisse être assignée à Justin 1er et à Euphémie. Je reproduis ici un petit bronze, parfaitement authentique et d'une belle conservation qui me paraît pouvoir combler cette lacune. Quoique le nom de l'impératrice ne se trouve point écrit sur cet exemplaire, je suis convaincu, d'après le côté occupé par l'effigie de Justin, accompagné de sa légende ordinaire, qu'on doit voir la figure d'Euphémie dans celle qui est représentée sur le côté du revers. Voici la description de cet exemplaire unique que j'ai eu aussi l'occasion de signaler dans mon Iconographie (Byzants pl. III. fig. 23.)

Æ5. · · · · · **T—INVS · AV**. Buste diadémé de Justin 1., à dr. le paludamentum agrafé sur l'épaule.

Rv. Buste de l'Impératrice, à mi-corps, vu de face, et la tête ornée d'une couronne, d'où pendent des perles qui encadrent sa figure. Euphémie tient de la main droite et sur la poitrine un sceptre posé transversalement sur l'épaule gauche.

—

JUSTINIEN Ier.

N° 12. (Pl. XVI, 3.)

Monnaie de cuivre, frappée à Theoupolis.

—

Æ3. **DN · IVSTINI—ANVS · PP · AVG.** L'empereur en costume militaire, de face et assis, tenant le sceptre dans la main droite et le globe crucigère dans l'autre main.

Rv. T | H ; ε | Ч ; ° ; P — K (Année III.)

Il est assez rare de rencontrer des monnaies de petit module avec le type de Justinien de face et assis, tandis qu'au contraire ce type est fréquent sur les monnaies de grand module. Ainsi, en décrivant le règne de cet empereur, M. M. Pinder et Friedlaender (page 35) citent un exemplaire pareil au mien, frappé aussi à Theoupolis, mais dont l'avers offre le buste de l'empereur vu de profil et tourné à droite.

—

N° 13. (Pl. XVI, 4.)

Monnaie de cuivre, frappée à Cyzique.

—

Justinien 1er, neveu de Justin 1, créé César en 524, proclamé Auguste et associé à l'empire le 5 avril 527, resta seul maître du trône à la mort de son oncle, survenue la même année (527), et lui-même mourut le 14 novembre 566, après un règne de trente-neuf ans et trois mois. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on trouvât des monnaies de cet empereur avec la date de la quarantième année de son règne, mais quant à moi, je ne possède ni ne connais aucun exemplaire portant une date supérieure à celle de l'année XXXVI.

Sur toutes les monnaies de Justinien 1er publiées jusqu'à ce jour, la date du règne de cet empereur ne commence à paraître, pour les monnaies de cuivre, qu'à partir de la XIIe année et je suis même assez porté à croire que cette mesure ne reçut sa pleine exécution que vers le commencement de la treizième année, attendu que les exemplaires avec la date XII sont passablement rares. Mr. de Saulcy, pl. II, fig. 10, donne le dessin d'une de ces monnaies, dont au reste je possède moi-même plusieurs exemplaires, de coins différents; mais voici un spécimen bien moins commun et frappé la même année à Cyzique.

Æ1. **DN·IVSTINI—ANVS·PP·AVG.** Buste de face de Justinien 1er, en costume militaire, et tenant le globe crucigère dans la main droite. Dans le champ, à gauche, une petite croix.

Rv. **ANNO·XII.** Indice monétaire **M**, surmonté d'une croix et ayant entre les jambages la lettre **B**; à l'exergue, **KYZ.**

Cet exemplaire, d'une conservation parfaite, est d'autant plus rare qu'au dire de Mr de Saulcy (page 24) on ne connaissait jusqu'ici, en fait de monnaies de Justinien 1er, frappées à Cyzique que des pièces portant toutes des dates postérieures à la **XIV**e année du règne de cet empereur.

—

No 14. (Pl. XVI, 5.)

Monnaie de cuivre, frappée à Carthage.

—

Æ1 **DN·IVSTINI—ANVS·PP·AVG.** Buste de face de l'empereur, en costume militaire, tenant le globe dans la main droite. A gauche, dans le champ, une croix.

Rv. **ANNO·XIII**, et à l'exergue, **CAR**, Indice monétaire **K**, surmonté d'une croix et ayant la lettre S entre ses branches inférieures.

L'indice **K** désignant, comme on sait, une valeur monétaire moindre que celle représentée par l'indice **M**, il est assez extraordinaire de rencontrer ce signe **K** sur une monnaie d'aussi grand module dont le diamètre dépasse celui de beaucoup de monnaies d'une valeur supérieure, frappées dans le même hôtel. D'ailleurs, c'est une règle à peu près générale que les monnaies byzantines avec la marque de Carthage se distinguent par l'infériorité ainsi que par l'épaisseur relative de leur module et surtout par un travail qui les fait reconnaitre facilement. Aussi, s'il fallait en juger par les apparences extérieures et le style de l'exemplaire que je viens de décrire, on le croirait sorti des ateliers de Constantinople.

N° 15. (Pl. XVI, 6.)

Monnaie de cuivre, frappée à Nicomédie.

Æ2. Même légende et même buste que la monnaie précédente.

Rv. **ANNO** $\genfrac{}{}{0pt}{}{XX}{II}$, et en bas, **NI**. Indice monétaire **K**, surmonté d'une croix.

En général les monnaies de ce module, marquées de l'indice **K** et frappées à Nicomédie, sont peu communes. Sur tous les exemplaires émis par cet hôtel monétaire, le nom de la ville est presque toujours indiqué au moins par les trois premières initiales **NIK**. Il se pourrait bien dès lors que les deux initiales **NI** eussent servi à désigner l'hôtel monétaire de Nicée, dont je possède un petit bronze à l'effigie de Constant 1er, et portant le différent **NC**.

N° 16. (Pl. XV, 10.)

Æ4. **DN IVSTIN—IAN·PP·A.** Buste diadémé de Justinien I, à droite.

Rv. Indice monétaire Є, surmonté d'une croix accostée de deux points; à droite et à gauche les deux lettres NOVA et MONETA. (Monnaie inédite.)

N° 17, 18, 19 et 20. (Pl. XVI, 7—10.)

Monnaies de cuivre, frappées à Kherson?

—

C'est principalement sous les règnes et sur les monnaies d'Anastase, de Justin I et de Justinien Ier qu'on trouve un grand nombre de monogrammes, déchiffrés pour la plupart, et désignant tantôt le nom d'un roi goth, tantôt celui de l'empereur byzantin lui-même. Eckhel, le baron Marchant et, en dernier lieu, M M. Pinder et Friedlaender se sont occupés de cette catégorie de monnaies, presque toutes d'un fort petit module et dont beaucoup encore gisent probablement inconnues dans le fond de quelques collections particulieres

Les quatre médailles N° 7, 8 9 et 10 de la XVIe planche me paraissent appartenir à Justinien Ier, dont elles portent d'ailleurs sur un de leurs côtés la tête de profil; on retrouve aussi dans les monogrammes de l'avers les lettres qui concourent à former le nom de cet empereur, écrit **IVSTINIANOC**. L'analogie que me semblent avoir ces pièces avec celles que j'ai décrites dans mon Iconographie Byzant. (pl. V. fig. 10. 11 et 12) ainsi qu'avec une monnaie dessinée par Mr de Köhne (pl. VI. fig. 2) dans les Recherches sur Kherson, aussi bien que la terminaison grecque du nom de Justinien, tout me fait penser que ces exemplaires sortent également de ce dernier hôtel monétaire.

—

JUSTIN II, le Jeune.

N° 21 et 22. (Pl. XVII, 11, 12.)

Sous d'or, frappés à Constantinople.

En parlant des monnaies d'or de Justin le Jeune, Mr de Saulcy (page 23) dit que les sous d'or de cet empereur ne peuvent se distinguer de ceux de Justin Ier, à moins que dans la légende du pourtour, le mot Junior ne soit accolé au nom de Justin. Mr de Saulcy ajoute encore: «Je serais assez porté à croire que les seules monnaies sur lesquelles paraît ce surnom appartiennent bien à Justin le Jeune.»

Il est évident qu'en s'exprimant ainsi, Mr de Saulcy n'a jamais eu l'occasion de voir de véritables sous d'or de Justin II, dont l'existence ne saurait maintenant être contestée, puisque j'en possède deux exemplaires, de coins différents et d'une authenticité qui ne saurait être mise en doute. Cependant ils n'offrent point le mot de Junior, et quant à moi, j'ai au contraire la conviction la plus forte que des sous d'or avec ce mot n'existent point. Au reste, je ne pense pas que les deux monnaies que je publie ici pour la première fois, puissent être confondues avec les sous d'or de Justin I, dont elles diffèrent essentiellement par la tête et les accessoires, aussi bien que par le type du revers. C'est ce qui me paraît prouvé par la ressemblance de la tête de Justin II avec celle qu'on voit représentée sur les rares monnaies de cuivre de cet empereur, lorsqu'il n'est pas accompagné de l'effigie de sa femme Sophie. Voici la description de ces sous d'or.

N° 21.

AV. **DN·I—V—STI—NVS·PP·AVG.** Buste de face, casqué et diadémé de Justin II, en costume mili-

taire, tenant dans la main droite un globe surmonté d'une Victoire, qui couronne l'empereur.

Rv. **VICTORI—A AVGGG·F**, et à l'exergue, **CONOB**. Femme casquée, assise et la tête tournée à droite tenant le globe crucigère dans la main gauche et de la main droite s'appuyant sur la haste.

N° 22.

AV. Comme la précédente, mais sur le revers, à la suite du mot **AVGGG**, la lettre **S** au lieu de la lettre **F**.

Je crois donc pouvoir conclure de ce qui précède, que la seule inspection de ces sous d'or suffit pour légitimer l'attribution que je leur donne.

N° 23. (Pl. XVII, 13.)

Monnaie de cuivre frappée à Thessalonique.

—

Les monnaies de cuivre sur lesquelles Justin II est représenté seul sont extrêmement rares, car sur l'énorme quantité de byzantines que j'ai eu l'occasion d'examiner, c'est à peine si j'ai rencontré trois ou quatre exemplaires de cette catégorie. Aussi serait-il utile de publier tout ce qui existe dans ce genre. Je donnerai l'exemple en décrivant ici un petit bronze frappé à Thessalonique et que je crois inédit.

Æ^3. **DN·IVSTI—NVS·PP·AV**. Buste de face de l'empereur en costume militaire, tenant le globe crucigère dans la main droite.

Rf. **ANNO·III**, et en bas **TES**. Indice monétaire **K**, surmonté d'une petite croix.

—

JUSTIN II et SOPHIE, sa femme.

Nº 24, 25, 26, 27 et 28. (Pl. XVII, 14—17.)

Monnaies de cuivre.

Nº 24. Frappé à Constantinople.

Justin le Jeune ayant été couronné sous le nom de Justin II, le lendemain de la mort de Justinien I, c'est à dire le 15 novembre 566, mourut le 5 octobre 578, après un règne de onze ans, dix mois et vingt jours. Pendant toute la durée de ce règne, Sophie, femme de Justin II, fut associée à l'Empire, puisque nous connaissons des médailles aux deux effigies impériales avec les dates de chaque année, et à ce propos, attendu que Mr de Saulcy considère comme une rareté et qu'il dit (page 27) n'avoir jamais vu des monnaies de grand module, aux effigies de Justin et Sophie, frappées à Constantinople et portant la date de l'an Ier, je crois devoir en décrire une de ce genre qui fait partie de ma collection.

Æ[1]. DN·IVSTI—NVS PP·AV. Bustes, assis de face et nimbés, de Justin II et Sophie; l'empereur tient le globe crucigère et l'Impératrice une croix.

Rv. ANNO I, et à l'exergue, CON. Indice monétaire M surmonté d'une longue croix. Entre les jambages de l' M, le différent Δ.

Justin II ayant, comme je l'ai dit, à peine régné douze ans, il doit paraitre étonnant de trouver des monnaies de cet empereur avec une date excédant l'année XII, ainsi que l'a judicieusement fait observer Mr de Saulcy (page 28), à propos d'une .petite monnaie de cuivre que Mr. de San Quintino lui avait communiquée.

Si l'exemplaire de Mr de San Quintino était le seul qui portât la date de l'année XIII, on pourrait peut-être voir dans cette exception unique le résultat d'uue erreur

quelconque de gravure ou de frappe, et nous aurions passé outre, sans trop approfondir la cause de ce fait anormal; mais il ne saurait en être ainsi lorsqu'il existe beaucoup d'autres exemplaires du même genre: j'en trouve dans ma seule collection quatre, de modules divers, frappés dans des villes différentes et sur lesquels la date de l'année **XIII** est écrite fort distinctement et même d'une manière variée. Je vais commencer par les décrire.

N° 25. Frappé à Nicomédie.

—

Æ^{1}. **DN·IVSTI—NVS·PP·AVG.** Les deux Augustes de face, nimbés et assis. Justin II tient le globe crucigère et Sophie la croix.

Rv. **ANNO**·$\overset{X}{\underset{I}{II}}$, et à l'exergue, **NIKO**. Indice monétaire **M**, surmonté d'une croix; entre les jambages, le différent **B**.

N° 26. Frappé à Theoupolis.

—

Æ^{1}. Légende incorrecte, comme sur toutes les monnaies de ce règne, frappées dans cet hôtel. Les deux Augustes de face, nimbés et assis, portant chacun un sceptre, et tenant ensemble au milieu d'eux un globe surmonté d'une longue et grande croix.

Rv. **ANNO**·$\overset{X}{III}$, et à l'exergue, **ZHЄЧP∘**. Indice monétaire **M**, surmonté d'une croix; entre les jambages, le différent **Γ**.

N° 27. Frappé à Thessalonique.

—

Æ^{3}. **DN·IVSTI—NVS·PP·AVG.** Les deux Augustes de face, nimbés et assis. Justin tient le globe crucigère, et Sophie la croix.

Rv. ANNO $^{XI}_{II}$. Indice monétaire K, surmonté d'une petite croix, et en bas TЄS.

N° 28. Frappé dans le même hôtel.

Æ[3]. Comme la précédente; seulement, à l'avers, la petite croix placcé au-dessus de l'indice K est accostée des deux lettres Φ et C.

Ainsi il nous est bien démontré maintenant que l'apparition de cette date XIII, n'est point un cas fortuit et isolé, produit de l'erreur ou du hasard. Je pense, quant à moi, qu'il faut voir dans ce fait le résultat d'un système dont il s'agit de trouver la clé. J'ai eu du reste, dans mon Iconographie, l'occasion de signaler un cas analogue, à propos des dates inscrites sur les monnaies impériales grecques, frappées à Alexandrie (Egypte). Ces dates, comme on sait, indiquent aussi les années de règne de l'empereur romain au nom duquel la monnaie est frappée. Or, comme chez les Égyptiens, l'année commençait au mois de thot, correspondant en partie à notre mois d'Août, et que pour la date des monnaies frappées à l'hôtel d'Alexandrie, il était d'usage de faire partir la seconde année du règne de l'empereur de la première nouvelle lune du mois de thot, il s'ensuivait que le temps qui avait précédé cette nouvelle lune, n'eût-il été que de quelques jours, comptait néanmoins comme la première année du règne. De même il se peut fort bien que Justin II, voulant dater la seconde année de son règne du commencement de l'année 567, ait considéré comme formant la première année, l'espace compris entre son avènement (15 novembre 566) et le premier jour de l'année 567. Au reste je propose cette solution, en attendant qu'on en trouve une meilleure.

TIBÈRE-CONSTANTIN.

N° 29, 30, 31 et 32. (Pl. XVII, 19—21.)

—

A l'article de Tibère-Constantin, Mr. de Saulcy (pages 32 et 33), à propos des monnaies de cuivre frappées dans les hotels de Constantinople, de Theoupolis et de Nicomédie, se borne à mentionner celles du plus grand module; il ne dit rien non plus des hôtels de Cyzique et de Thessalonique, qui ont émis pourtant des monnaies au nom et à l'effigie de cet empereur. Je suis dès lors autorisé à considérer comme très-rares et même inédits, les quatre exemplaires suivants qui sont des bronzes de petit module. Je me bornerai à donner la description de leurs revers, attendu que l'avers est le même pour tous, savoir: **DN·TIb·CON—STANT·PP·AV**. Buste de l'empereur, de face, en costume militaire et tenant le globe crucigère dans la main droite.

Monnaie de cuivre, frappée à Constantinople.

N° 29.

—

Æ[2] *Rv*. Indice monétaire **XX**, surmonté d'une croix, et placé au-dessus d'une barre, sous laquelle est écrite la marque **CONE**.

—

Monnaie de cuivre, frappée à Nicomédie.

N° 30.

—

Æ[3] *Rv*. Indice monétaire **XX**, surmonté d'une croix et placé au-dessus d'une barre. A l'exergue, **NICOB**.

—

Monnaie frappée à Cyzique.

N° 31.

Æ[4] *Rv*. Indice monétaire I, surmonté d'une croix et accosté d'une étoile et de la lettre **A**. A l'exergue, **KYZ**.

—

Monnaie frappée à Thessalonique.

N° 32.

Æ[3] *Rf*. **ANNO·II**, et en bas, **TЄS**. Indice monétaire **K**, surmonté d'une petite croix.

—

A ces quatre monnaies, j'en ajouterai trois autres sorties des ateliers de Theoupolis, dont les deux plus petites me paraissent également inédites. On verra par les avers des N° 23 et 24 que sur quelques-unes des monnaies de cet hôtel, Tibère-Constantin est représenté tenant un rouleau dans la main droite et dans la gauche un sceptre surmonté de l'aigle.

—

Monnaies frappées à Theoupolis.

N° 33.

Æ[1]. Légende incorrecte; l'empereur diadémé et de face, assis et revêtu d'un habit orné de perles, tient un rouleau dans la m. dr. et dans la g. un sceptre surmonté d'un aigle.

Rv. **ANNO·II** et à l'exergue, **ꞆHЄЧP**. Indice monétaire **m** cursif, surmonté d'une petite croix.

N° 34.

Æ[2]. Même avers que la précédente.

Rv. **ANNO·II**. Indice monétaire **XX**, surmonté d'une croix; à l'exergue, la lettre **P**.

N° 35. (Pl. XVIII, 25.)

Æ[3] DN TIb·CONS—TANT·PP·AVG. Buste diadémé et de face de l'empereur, tenant le globe crucigère dans la main droite. A gauche dans le champ, une petite croix.

Rv. ANNO $\frac{II}{II}$, et à l'exergue, THEЧP. Indice monétaire I, surmonté d'une petite croix.

Il est à remarquer que quoique frappée à Theoupolis, cette dernière monnaie a une légende correcte; en outre le buste de l'empereur se distingue par un costume et des accessoires différents de ceux qu'on trouve ordinairement sur les monnaies sorties du même hôtel, pendant les années précédentes.

TIBÈRE-CONSTANTIN et ANASTASIE, sa femme.

N° 36. (Pl. XVIII, 26·)

Monnaie de cuivre, frappée à Thessalonique.

Dans la description que Mr. de Saulcy (page 34) donne des monnaies de Tibère-Constantin et d'Anastasie, le nom de Tibère figurant dans la légende de l'exemplaire unique qu'il cite y est écrit d'une manière incorrecte parce que, sans nul doute, ce nom était réellement écrit ainsi, ou peut-être parceque Mr de Saulcy n'a eu sous les yeux qu'une monnaie fruste et mal conservée. Parmi plusieurs monnaies de cette catégorie que je possède, j'en choisis une à fleur de coin, où l'on distingue parfaitement toutes les lettres; en voici la description:

Æ[2]. DN · TIb · CONS—TANT · PP · AV. Les deux Augustes, de face, nimbés et assis; Tibère tient le globe crucigère, Anastasie le sceptre.

Rv. ANNO·III, et en bas, TЄS. Indice monétaire K, surmonté d'une petite croix.

MAURICE-TIBÈRE.

—

Les monnaies de cuivre, de tous les modules, frappées à l'effigie de Maurice-Tibère, sont abondantes; la plupart ont été seulement indiquées, mais il s'en faut que toutes soient connues ou publiées. J'en possède moi-même une suite fort riche, qu'il n'entre point dans mon plan de décrire ici; les bornes et le but de cet article me prescrivent d'alleurs de ne choisir que les types que je considère comme les plus intéressants et les moins communs.

—

Monnaies de cuivre, frappées à Constantinople.

N° 37. (Pl. XVIII, 27.)

Æ². DN.MAVR — TIbЄR.PP.N. Buste de face et casqué de l'empereur, en costume militaire, tenant dans la main droite le globe crucigère.

Rv. ANNO.ЧI. Indice K, surmonté d'une croix; en bas, Γ.

N° 38. (Pl. XIX, 28.)

Æ³. DN.MAVRI — TIb PP.AV. Buste de face et diadémé de l'empereur, tenant le globe crucigère dans la main droite.

Rv. ANNO.XI. Indice K, surmonté d'une croix; en bas, A.

N° 39. (Pl. XIX, 29.)

Æ³. DN.MAV — RICI. Comme la précédente.

Rv. ANNO $X^{Ч}_{III}$. Indice K, surmonté d'une croix; en bas, B.

N° 40. (Pl. XIX, 30.)

Æ⁴. DN.ꟽAV — RIC.PP.A Comme la précédente.

Rv. Indice monétaire I, surmonté d'une croix et accosté de deux étoiles. A l'exergue, CON.

N° 41. (Pl. XIX, 31.)

Æ[4]. Comme la précédente; l'indice I est accosté d'une croix et de la lettre Є.

N° 42. (Pl. XIX, 32.)

Æ[4]. Comme la précédente; mais avec une étoile allongée qui ressemble à un foudre, au lieu de la croix. Aux cotés de l'étoile, les lettres O — P.

N° 43. (Pl. XIX, 33.)

Æ[4]. Comme le N° 41; à droite de l'indice I, au lieu d'un Є, la lettre Δ

Monnaies frappées à Theoupolis.

N° 44. (Pl. XIX, 34.)

Æ[3]. Légende incorrecte. Buste de l'empereur, diademé et de face, revêtu d'un habit orné de perles, tient un rouleau dans la main droite et dans la main gauche le sceptre surmonté d'un aigle.

Rv. ANNO XIII. Indice K, surmonté d'une croix; en bas Ꝗ.

N° 45. (Pl. XIX, 35.)

Æ[3]. ANNO. ЧIX (année 14 ou 16). Comme la précédente.

N° 46. (Pl. XIX, 86.)

Æ[3]. ANNO. XX. Comme la précédente.

N° 47. (Pl. XV, 12.)

Æ[4]. Croix cantonnée de quatre astres (*Inédite*).

N° 48. (Pl. XV, 13.)

Æ[4]. Indice monétaire X accosté des deux lettres N et M. En haut, une croix; en bas, une étoile. (Inédite).

N° 49. (Pl. XV, 14.)

Æ4. Indice monétaire **X** cantonné des lettres **SI** — **CI** — **LI** — **A**. Une monnaie analogue a été aussi décrite par Mr. le baron D'Ailly, dans la Revue numismatique française, année 1842, page 20; elle diffère de la mienne en ce que ce savant numismate a lu sur son exemplaire SECILIA au lieu de SICILIA.

N° 50. (Pl. XV, 11.)

Æ3. Indice monétaire **K** accosté de deux étoiles, et surmonté d'une croix entre les deux lettres **N** et **M**. A l'exergue. **IND . III**.

Monnaie figurée déjà par Mr. De Saulcy, page 41.

—

Monnaie frappée à Carthage.

N° 51. (Pl. XX, 37.)

Æ3. **DN . MA — VRICI**. Buste diadémé de l'empereur, tourné à g. Dessous, **IND . S** (année VI ou *Secunda.*)

Rv. Croix posée sur trois degrés et accostée des deux initiales **N** — **M**. *(Nova Moneta.)* En bas, l'indice monétaire **X**.

Cette dernière monnaie, la seconde connue, et d'un flân un peu épais, en égard à son module, fait partie de mon cabinet. J'en possède même deux exemplaires. La tête de l'empereur, les lettres et les accessoires qui occupent les deux faces sont dans un bon état de conservation, qui permet de lire assez distinctement la légende et l'inscription. Au cachet d'originalité qui caractérise cette médaille, viennent se joindre encore deux motifs puissants d'interêt: la manière dont elle a été jugée avant moi par le baron Marchant, et l'inscription placée sous le buste impérial.

Dans la planche annexée à sa XXIème lettre sur la numismatique, adressée à Sestini, Marchant a donné (fig, 7.) le dessin de cette médaille avec une légende et une inscription que je crois fautives ou mal lues. Ce même dessin a été reproduit plus tard, avec ses incorrections par M. Lelewel, dans sa *Numismatique du moyen âge*, (pl. I. fig. 19.) Tout en professant le plus grand respect pour ces pères de la science, je ne saurais cette fois partager leur manière de voir concernant la lecture et l'interprétation de la légende et de l'inscription de cette monnaie, pas plus que sur l'attribution qu'ils en font au roi lombard, Autharis. Voici les raisons sur lesquelles je crois pouvoir baser mon dissentiment.

D'abord dans la manière plus que laconique dont Marchant, ordinairement si précis, décrit son exemplaire, il me semble apercevoir déjà un indice du peu de conviction dont il était pénétré; toute sa description consiste en ces mots: «Le revers de cette médaille n'est remarquable que par la lettre numérale X, placée au bas.» Il n'est nullement question, comme on le voit, des lettres placées sous le buste de l'empereur. Évidemment l'exemplaire que ce savant avait sous les yeux, et le seul connu avant le mien, devait être, du moins, quant à l'avers, dans un bien mauvais état de conservation, puis qu'il n'en dit pas davantage, et qu'il a pu ou cru y voir des lettres qui n'y ont jamais figuré. Sous ce rapport, la légende et l'inscription de mon exemplaire ne laissent aucun doute. Ainsi les lettres F I. et le T final de Marchant ne sauraient trouver place dans la légende, et quant à l'inscription IND·S que je lis sous le buste impérial, la dernière lettre, S, séparée des autres par un point, a plutôt, selon moi, la forme d'un stigma que de la lettre romaine S. C'est évidemment une lettre numérale, placée là pour représenter le

nombre **V**, si c'est un stigma; ou bien si c'est un S, nous devons y voir l'initiale du mot **SECVNDA**, (la Seconde année).

De son côté, Mr. Lelewel, dont le but principal en empruntant le dessin de cette médaille, était de dresser un inventaire des monnaies connues au type lombard, n'a point vu la médaille; il s'est fié à l'autorité du nom de Marchant; mais dans son texte, il ne parait pas cependant avoir eu une confiance aveugle dans l'attribution proposée par le baron, puis qu'il dit à ce propos (Tom. I. p. 15): «Je n'ai gravé que deux pièces lombardes: une en bronze que feu Marchant a publiée, qu'il suppose être d'Autharis, et où on lit: **DN FIA·RICIT·** (Domini Nostri Flavi I Auta RICI). A l'exergue, **MDS** (MeDiolani Signata) &c.

Mr Lelewel, plus explicite, a abordé comme on voit, la description de la légende, où ne figure point à la vérité le **T** final; mais si l'explication qu'il donne est ingénieuse et prouve de la sagacité, il me semble cependant permis d'en contester l'exactitude et la justesse. Avec une telle élasticité d'interprétation, il est peu d'énigmes qu'on ne puisse expliquer si on prend la liberté de suppléer ainsi ou de retrancher à volonté toutes les lettres qui manquent ou qui gênent; en outre cette explication repose sur une légende imaginaire. Le père Hardouin a aussi acquis dans ce genre une sorte de célébrité dont la science a fait justice, et on est avec raison devenu plus difficile aujourd'hui. Je crois donc, sans encourir le reproche de témérité, pouvoir, dans le seul intérêt de la science, essayer de rectifier cette légende ainsi que l'inscription qui l'accompagne. C'est ce que je vais faire, en me hâtant d'ajouter que l'erreur dans laquelle Marchant et Lelewel sont tombés, trouve son excuse dans l'imperfection de l'exemplaire qu'ils ont décrit.

A mon avis, l'attribution de cette médaille à Maurice Tibère ne présente aucune difficulté, puisque le nom presque entier de cet empereur est écrit distinctement dans la légende de mes deux exemplaires. L'inscription **IND·S** (et non, **MDS**), placée sous le buste impérial, désigne la Vème année du règne ou bien la seconde, selon que la dernière, lettre de l'exergue sera prise pour un Ϛ ou pour un S, et puisqu'on connait dejà trois monnaies de ce même empereur, mentionnées (page 41) par Mr de Saulcy, portant l'inscription **IND·III**, et que ce savant n'hésite pas à les donner comme frappées à Carthage, je crois sur cette autorité pouvoir conclure également que la mienne sort du même atelier. Ces exemplaires sont les seuls jusqu'ici sur lesquels ait été employée cette manière insolite d'indiquer la date, mais le mien se distingue particulièrement des trois autres, par les points suivants:

1. Le buste de l'empereur y est de profil.
2. La date de l'indiction est marquée par une lettre numérale, et placée sur l'avers, au dessous du buste de l'empereur.
3. L'indice monétaire est différent.

Il me reste à expliquer maintenant l'origine de l'indiction, et par quels motifs Maurice Tibère a pu être amené à se servir, exceptionnellement, de cette manière de dater, sur quelques-unes de ses monnaies.

Le mot latin indictio, employé par Pline le Jeune et par Ulpien, a chez ces deux auteurs la signification de taxe ou impôt extraordinaire; il servait spécialement à désigner un tribut que les Romains percevaient dans les provinces, et dont le produit était exclusivement consacré à la paye des soldats qui comptaient quinze années révolues de service. Il est également question du mot indictio, employé dans ce sens, dans une loi de Dioclétien et de Maximien, publiée en 286, où il est

dit: «Indictiones non personis, sed rebus indici solent», ce qui prouve que cet impôt n'était point personnel, mais qu'il pesait seulement sur les propriétés ou les biens-fonds. De là sans doute les empereurs de Constantinople prirent plus tard l'usage de compter le temps par indictions, c'est-à dire par périodes de quinze années; mais on ne connaît point encore d'une manière précise, ni l'origine de cette nouvelle méthode, ni à quel propos elle fut établie. D'après l'opinion la plus généralement admise, elle s'introduisit pendant l'année 312 de J. C., sous Constantin le Grand, après la victoire qu'il remporta sur Maxence, et du reste aucun document authentique n'autorise à faire remonter cet usage à une époque antérieure. Les premiers exemples bien constatés de dates notées par indictions se trouvent dans le code théodosien, à propos du règne de Constance II, mort, comme on sait, en 361. Il est à remarquer que même dans des temps assez rapprochés de l'introduction de ce nouveau système, les auteurs qui en parlent, varient beaucoup entr'eux sur la date qui doit lui servir de point de départ. D'après les uns, la première indiction doit être comptée de l'année 312; et selon d'autres, de l'année 313; il en est qui la datent de 314 et certains auteurs, même de 315. Il parait cependant que dans les premiers temps, l'usage le plus général était de partir de 312.

A une époque postérieure, les dates sont souvent indiquées aussi de cette manière, surtout dans les auteurs ecclésiastiques. S[t] Anastase l'a employée le premier; Victorius l'introduisit en 457 dans les Gaules où nous la trouvons encore au douzième siècle, avec de mombreuses variations, et principalement dans les chartes des monastères. Aujourd'hui ce système, employé quelque fois en Russie, s'est presque exclusivement conservé dans les bulles des papes.

On distingue trois sortes d'indictions: l'indiction de Constantinople, qui commençait au 1er Septembre; l'indiction Impériale ou Constantinienne, partant du 24 Septembre, et enfin l'indiction Romaine ou Pontificale, dont le point de départ a été successivement fixé, soit au 25 Décembre, soit définitivement au 1er Janvier.

En général nous voyons dans les documents datés d'après cette méthode que presque jamais le numéro de l'indiction n'est indiqué, attendu qu'il est facile de le trouver en divisant par le nombre d'années écoulées entre l'année 312 ou toute autre, servant de point de départ et le millésime de l'année où ce document a été écrit. Quant aux chiffres ou aux lettres numérales placés à la suite du mot indiction, ils se rapportent toujours et sans exception au numéro de l'année de cette indiction. Dans les cas assez rares où ce mot est placé entre deux nombres, le premier nombre à gauche indique le numéro de l'indiction, et celui de droite, le numéro de l'année.

Maintenant à quel propos et pour quel motif, Maurice Tibère est-il le seul qui ait employé ce système sur sa monnaie? C'est ce qu'on ignore; l'histoire se tait complètement là-dessus. Réduits à ne pouvoir former à ce sujet que de simples conjectures, plus ou moins fondées, je me bornerai à faire remarquer que l'avénement de cet empereur se distingue de celui de tous ses prédécesseurs par une coïncidence assez singulière. En effet Maurice Tibère étant monté sur le trône, l'an 582, la première année de son règne se trouve être en même temps la première de la dix-neuvième indiction, à partir de l'an 312. Ne se pourrait-il pas alors que pour consacrer le souvenir de cet évènement, l'empereur eut ordonné que quelques-unes de ses monnaies portassent la date de l'indiction?

—

FOCAS.

Je me bornerai, pour les monnaies de Focas, aux trois exemplaires suivants.

N° 52. (Pl. XX, 38.)

Monnaie d'argent.

AR. **DN FOCA—PP·AV.** Buste diadémé de l'empereur, à droite, avec le paludamentum agrafé sur l'épaule.

Rv. Longue croix, entre deux palmes; le tout dans une couronne.

Cette monnaie est unique; j'en ai donné pour la première fois le dessin et la description dans mon Iconographie (Byzant^{s}. pl. VIII. fig. 19.)

N° 53. (Pl. XX, 39.)

Monnaie de cuivre.

Æ^{2}. **DN·FOCA—PERP·AVG.** Buste diadémé et de face de l'empereur, tenant un rouleau dans la main droite et le globe crucigère dans la main gauche.

Rv. Indice monétaire **XX**, surmonté d'une croix; à l'exergue, **CONB**.

M^{r}. de Saulcy n'ayant dessiné dans ses planches, ni indiqué dans le texte de son ouvrage, aucune monnaie de bronze et de petit module, frappée par Focas, à Constantinople, j'ai cru devoir donner ici la description de ce bronze.

N° 54. (Pl. XX, 40.)

Monnaie de cuivre, frappée à Thessalonique.

On ne connaît jusqu'ici qu'une seule monnaie de cuivre, au nom et à l'effigie de Focas, et émise par l'hôtel de Thessalonique; elle est du plus grand module. Voici un exemplaire du troisième module et d'une conservation parfaite, remarquable en ce que dans la légende le nom de l'empereur est écrit FOCAE, au génitif ou au datif, comme sur quelques monnaies de Focas et Léontia, frappées à Constantinople.

Æ[3] DN · FOCAE — PЄRP · AVG. Buste diadémé et de face de l'empereur, tenant le globe crucigère dans la main droite.

Rv. ANNO · Ч, et en bas TЄS. Indice monétaire K, surmonté d'une croix.

FOCAS et LEONTIA.

Dans les diverses publications qui ont eu lieu jusqu'a ce jour, je n'ai vu encore que les dessins de monnaies de grand module, frappées à Theoupolis, aux deux effigies de Focas et de Leontia. Je vais décrire trois bronzes appartenant à cette catégorie, mais de modules différents, ou émis par un autre hôtel.

N° 55. (Pl. XX, 41.)

Monnaie frappée à Cyzique.

Æ[1] DN · FOCA — NPЄ · P · AY. Les deux Augustes de face et debout; Focas tient le globe crucigère dans la main droite et Leontia, dont la tête est

nimbée, une longue croix, posée transversalement sur l'épaule droite.

Rv. **ANNO I** et à l'exergue, **KVZA**. Indice monétaire **m** cursif, surmonté d'une croix.

—

Ateliers indéterminés, probablement Theoupolis.

N° 56. (Pl. XX, 42.)

Æ[3]. **DN.FoCA—NЄPЄA**. Comme la précédente.

Rv. **ANNO.ЧI**, et en bas **P**. Indice monétaire **XX**, surmonté d'une croix.

N° 57. (Pl. XX, 43.)

Æ[4]. **DN.FoCA—NЄ.PЄ P.A** . Comme la précédente.

Rv. **ANИO.Ч**, et en bas **K**. Indice monétaire **X**, surmonté d'une croix.

D'après le style et le travail de ces deux derniers bronzes, que je crois inédits, je pense qu'ils ont été frappés à Theoupolis.

—

Dans une série d'articles destinés à ces Mémoires, je continuerai cette revue de la numismatique byzantine, que je me propose, règne par règne, de pousser jusqu'à l'époque des croisades. J'ai réuni dans ce but des matériaux pris exclusivement dans ma collection, et suffisants, je l'espère, pour me permettre d'offrir aux amateurs de cette branche beaucoup de types, sinon tout à fait inconnus, du moins extrêmement rares et d'un grand intérêt.

J. Sabatier.

DE LA SITUATION
de l'antique ville de Carcinis et de ses monnaies.

(Pl. I, N° 1 et 2.)

I

Les récits des auteurs, d'après une comparaison spirituelle, ressemblent quelquefois à ces vieilles medailles, dont les inscriptions sont à moitié effacées, et dont on ne peut rétablir les lettres perdues qu'à l'aide de suppositions que font naître les lettres qui ont résisté. Dès lors il n'est pas étonnant que les savants, sur des données aussi obscures, aient souvent résolu certaines questions selon leur bon plaisir et d'accord avec des hypothéses arrêtées à l'avance. Mais à quoi bon, ce me semble, s'égarer dans le labyrinthe des suppositions, alors surtout que les récits des anciens sont parfaitement clairs et à la portée de chacun? Comme, par exemple, il est arrivé à propos de tant d'opinions diverses sur l'emplacement de la ville de Carcinis, ville située autrefois sur la mer Noire. Voici ce que les principaux auteurs-géographes anciens nous apprennent sur cette ville et les lieux adjacents.

Hérodote, dans son 4ème livre, dit:

Chap. 18. Quand on a traversé le Borysthène, en prenant la mer pour point de départ, se trouve premièrement Hylée.

Chap. 55. La sixième rivière est l'Hypacyris, qui sortant aussi d'un lac, coule à travers les déserts des Scythes nomades et se jette dans la mer à Carcinis,

laissant à sa droite la Hylée et l'endroit nommé la course d'Achille.

Chap. 76. Etant arrivé en Scythie, Anacharsis se rendit en Hylée; ce pays se trouve à peu de distance de la course d'Achille et est tout couvert d'arbres de différentes espèces.

Chap. 82. Du reste dans ce pays (la Scythie) il n'y a rien d'étonnant, si ce n'est le nombre et l'immensité des rivières.

Chap. 99. Immédiatement au sud de l'Ister est située l'ancienne Scythie, embrassant le pays jusqu'à une ville nommée Carcinis. La contrée qui s'étend depuis là sur le rivage de cette même mer, contrée montagneuse et qui s'avance dans le Pont, est peuplée par les Tauriens, jusqu'à la Chersonèse nommée montagneuse (Trachée).

Strabon, [1] dit dans son 7ème livre:

Chap. III, § 19. Au milieu de l'Isthme se trouve un défilé de 40 stades, terminé par le promontoire de Tamyrace, qui se rattache à la terre ferme et où se trouve une rade pour les navires. Après ce golfe vient celui de Carcinis, qui a mille stades d'étendue véritable vers le nord. Les habitants en comptent le triple jusqu'au dernier enfoncement (extrémité, limite) de ce golfe; ils se nomment Taphriens (Tauriens). Quant au golfe et au promontoire, ils l'appellent aussi Tamyracène.

---

[1] Strabonis Geographica, ed. Kramer, II, 34. Κατὰ μέσην δ' ὁ τοῦ ἰσθμοῦ αὐχὴν ὅσον τετταράκοντα σταδίων. τελευτᾶ δὲ πρὸς ἄκραν, ἣν Ταμυράκην καλοῦσιν, ἔχουσαν ὕφορμον βλέποντα πρὸς τὴν ἤπειρον μεθ' ἣν ὁ Καρκινίτης κόλπος εὐμεγέθης, ἀνέχων πρὸς τὰς ἄρκτους ὅσον ἐπὶ σταδίους χιλίους, οἱ δὲ καὶ τριπλασίους φασὶ μέχρι τοῦ μυχοῦ. καλοῦνται δὲ Τάφριοι. τὸν δὲ κόλπον καὶ Ταμυράκην καλοῦσιν ὁμωνύμως τῇ ἄκρᾳ.

Pline l'Ancien[2] dit dans son 4ème livre:

Chap. XII page 59. Le golfe se nomme golfe de Carcinis, la rivière Pacyris, les villes Naubarum, Carcine. Derrière le golfe se trouve le lac Buges (Sivach), qui se déverse dans la mer par le moyen d'un fossé. Le Buges lui-même est séparé du Coretus-Mæotis, golfe de ce lac, par une chaîne de montagnes pierreuses.

Chap. 40. et 41. Mais à partir de Carcinis (golfe) commence la Taurique (Tauride); entourée autrefois par la mer et aujourd'hui située dans une plaine.

Chap. 44—45. Sur le rivage de Carcinis (golfe) se trouvent les villes suivantes: Taphres dans le défilé même de la péninsule, ensuite Héraclée de Chersonèse, à laquelle les Romains ont accordé la liberté.

De ces passages, on peut conclure avec raison: 1°, que la ville de Carcinis se trouvait à l'extrémité de la Scythie et au commencement de la Tauride, 2°, qu'elle était située à l'embouchure du fleuve Hypacyris, qui se jette dans le golfe Carcinien. Mais où ces lieux se trouvent-il au juste? La solution de cette question est étroitement liée à la détermination de la position du fleuve Hypacyris, question qui, malgré toute sa clarté, a été complétement obscurcie par les interprétations des sa-

---

[2] Plinii naturalis historia. edit. Bas. 1549 (Histoire naturelle de Pline l'ancien) Liber IV, cap. XII pag. 59. Sinus Carcinites appellatur, flumen Pacyris, oppida Naubarum, Carcine. A tergo lacus Bages, fossa emissus in mare. Ipse Bages a Careto Mæotis lacus sinu petroso discluditur dorso.

40—41. Sed a Carcinite Taurica incipit, quondam mari circumfusa et ipsa quaqua nunc jacet campi.

44—45. In ora a Carcinite oppida: Taphris in ipsis angustiis peninsulæ: mox Heraclea Chersonesos, libertate a Romanis donata.

vants. Ainsi, par exemple, parmi les anciens auteurs: Hoffmann et Bayer, en dépit d'Hérodote, font couler l'Hypacyris dans la mer d'Azoff; parmi les modernes: Heeren nie tout-a-fait son existence; Reichard le transporte en Crimée, Narbut en fait le Sem [3] etc. D'Anville seul semble se rapprocher d'Hérodote et des autres écrivains de l'antiquité, en trouvant des traces de l'Hypacyris dans la petite rivière de Kalantchak, dont les eaux se jettent également dans le golfe Carcinien, au gouvernement actuel de Tauride, district du Dnièpre; mais ce savant n'a pas su non plus se mettre à l'abri de toute contradiction, puisqu'il mette Pérécop à la place de Carcinis, tandis que cette dernière ville doit se trouver à l'embouchure même de l'Hypacyris. L'opinion de d'Anville est partagée par presque tous les auteurs modernes, qui cependant replacent Carcinis à l'endroit indiqué par Hérodote, et qui rétablissent sur l'isthme de Pérécop, d'accord avec Pline, la ville de Taphres.

II.

Mais voici enfin qu'un savant allemand, Lindner, s'élève non seulement contre tous ses prédécesseurs, qui ont écrit sur la Scythie et les Scythes; mais après les avoir passé en revue un à un, sans épargner aucune célébrité, il se montre également critique impitoyable pour tous les anciens géographes grecs et romains eux-mêmes excepté pour Herodote, sur lequel il se base. C'est en lui seul, selon les paroles de Lindner, «que l'on doit chercher l'explication des questions que les scrutateurs de l'histoire ont rendues obscures sur le compte des

---

[3] On peut trouver toutes ces suppositions dans l'ouvrage de Lindner cité plus-bas.

Scythes.» Plusieurs de ses déductions sont effectivement curieuses et prouvent une science et un esprit peu communs, mais toutes sont pénétrées de la même pensée, du même point de vue sur Hérodote. Ceux qui désireront l'examiner de plus près, peuvent recourir à l'ouvrage même de Lindner [4] ou du moins à l'analyse assez détaillée de cet ouvrage. [5] Nous nous bornerons ici à donner l'extrait de ce qui se rapporte immédiatement à notre sujet.

Hérodote dans la description des principales rivières de la Scythie, en commençant par l'Ister (Danube) avance constamment de l'Ouest à l'Est et dit entre autres: «Lorsqu'on a traversé le Borysthène, en prenant pour point de départ la mer, se trouve d'abord Hylée.» D'après ces paroles, les premiers commentateurs d'Hérodote ont cru devoir placer Hylée à l'orient du Dnièpre, et au delà de cette ville l'Hipacyris avec la ville de Carcinis. Lindner, d'accord avec eux sur le premier point, change la direction d'Hérodote au Dnièpre, comme si ce fleuve n'était pas un des principaux, dirige l'auteur de l'Orient au Nord, corrige même le texte en plaçant avant l'expression «en prenant la mer pour point de départ» qui se trouve après. De cette manière on le voit, tout est changé: Hylée est transportée sur le rivage Nord-Ouest du Dnièstre, où, dit Mr. Lindner la steppe n'est pas nue comme entre Kinbourne et Pérécop et regorge d'eau; de l'Hipacyris Mr. Lindner fait l'Ingoul actuel et dans son affluent le Herros il voit la Vys; quant à la ville de Carcinis il la recule jusqu'à Nicolaeff. Mais comme la Vys coule dans le Boug (Hypanis d'Hérodote), et non pas dans l'Ingoul

[4] Skythien und die Skythen des Herodot, und seine Ausleger etc. von Dr. F. L. Lindner. Stuttgart, 1841.

[5] Записки Одесскаго общества Исторіи и Древностей. Одесса, 1844. Т. I. стр. 394—431.

(Hipacyris) il n'épargne pas le texte d'Hérodote lui-même, et suppose que Hypanis se trouve par inadvertence nommé pour l'Hipacyris, erreur causée par l'analogie des noms. Il n'y a sans doute rien de plus facile que de resoudre ainsi des doutes au moyen de transpositions et de changemens semblables; c'est l'histoire du lit de Procruste.

Bientôt après Mr. Lindner, parait notre compatriote N. J. Nadejdine avec son article intitulé: « La Scythie d'Hérodote, expliquée par la confrontation avec les localités » [6].

Dans cet article rempli d'un grand nombre de faits et de déductions plausibles, l'auteur manifeste le même coup d'œil sur la Scythie d'Hérodote que Lindner; quoiqu'en sa qualité de connaisseur et d'admirateur de l'antiquité classique, il ne se permette pas, comme Lindner, des changements aussi hardis dans le texte d'Hérodote: cependant Mr. Nadejdine le tourne aussi de l'Orient au Nord: voit Hylée dans le bassin même du Dnièpre, et près de là, sur le cap de Hipolaï, rétablit la ville de Carcinis; il prend le Borysthène (Dnièpre) pour le Boug actuel, l'Hypanis pour le Tiligoul, le Panticapès pour l'Ingouletz et le Herros pour le Bouzouvlouk.

L'auteur s'est cru autorisé à distribuer ainsi ces rivières, premièrement, parceque ce n'est pas absolument impossible et peut-être aussi parceque Lindner lui en avait donné l'exemple en soutenant ses hypothèses avec tant d'assurance; secondement, parceque la contrée entre Kinbourne et Pérécop est aujourd'hui un désert qu'il décrit ainsi: « Le district du Dnièpre, au temps actuel n'est non seulement pas un pays boisé, couvert d'arbres de toute sorte, mais il présente même une impossibilité

---

[6] Ibidem page 5—114.

physique de produire des forêts. (?) La presqu'île de Kinbourne proprement dite dans une étendue de 40 verstes de Kinbourne à l'Est, est composée toute entière d'un sable aride. Plus loin vers l'Est, le terrain se divise en deux régions: l'une, sur le rivage de la mer, consiste en une plage déserte, qui ne peut produire d'autre végetation que celle des près et en partie celle des champs labourés; l'autre sur le bord de la rivière, longe le Dnièpre et consiste aussi en un sable fin, au milieu du quel des champs, couverts d'herbe, apparaissent comme de rares oasis.» Plus loin Mr. Nadejdine dit: encore quoique les steppes environnantes aient le caractère des déserts de l'Arabie, les bords de la large vallée par laquelle le Dnièpre coule vers la mer, sont embellis dans certains endroits par la verdure des buissons et même par l'ombre des arbres; assurément grâce à la bienfaisante influence d'une humidité nutritive et fortifiante. Nommément sur la presqu'île même de Kinbourne, le long du liman (golfe) autour du bourg de **Prognaïsk**, auprès des villages de **Bouzoff** et de **Rybaltcha**, apparaissent jusqu'à présent quelques petits bois de chênes et de bouleaux, qui résistent bravement aux sables qui les envahissent. Un peu plus haut, autour du village de Zbourievsk, se trouve une sorte de petit bois, consistant en chênes, trembles, aunes et sarments. Enfin encore plus haut, le rivage du Dnièpre, sur une étendue de près de 25 verstes autour de la ville d'Alechek, se couvre aussi de temps en temps d'une végétation plus ou moins touffue, composée surtout d'aunes et de bouleaux. Et cela, en comparaison de la nudité des steppes, a certes pu faire donner au rivage du Dnièpre le nom de «contrée boisée,« surtout dans l'antiquité, lorsque la masse des eaux dans ce bassin colossal était incomparablement plus abondante, et par conséquent la force végétative beaucoup plus puissante dans les environs.»

Mais si l'auteur, quoique son opinion sur Hylée soit telle, admet qu'une localité a pu se modifier dans ce pays, nommement le Tiligoul et le Dnièpre, pourquoi ne pas admettre une autre modification? Voici ses paroles: «Au temps d'Hérodote et même beaucoup plus tard, le liman du Tiligoul se déversait sans doute de toute sa largeur dans la mer; juste comme, par exemple, le liman du Dniestre, qui sans contredit est le Tirès d'Hérodote, et dont l'embouchure s'est aujourd'hui tellement éparpillée, que par les deux canaux (горки) qui restent, de petites barques peuvent à peine passer lorsque l'eau est haute; tandis que non seulement dans l'antiquité, mais même au moyen-âge, la navigation était libre pour toute espèce de vaisseaux.»

Sans doute tout ce changement a été opéré par les forces de la nature, mais l'activité des hommes n'est elle pas souvent presque aussi puissante? On pourrait en fournir bien des exemples; nous nous bornerons à en citer deux, pris de ces mêmes auteurs anciens, qui nous ont guidés dans nos recherches. Selon le témoignage d'Hérodote, les contrées qui s'étendent le long de l'Euphrate, étaient les plus fertiles du monde; Strabon dit que de son temps dans l'île de Chypre on pouvait acquérir autant de terrain qu'on désirait à condition qu'on abattit les forêts qui le couvraient. Aujourd'hui ces contrées sont devenues de véritables déserts, d'où l'eau a disparu ainsi que les forêts.

La même chose a pu arriver à Hylée et à tout ce qui porte le nom de Scythie, pays qui étonnait surtout Herodote «par le grand nombre et l'immensité de ses rivières.» Tant que ces contrées ne furent peuplées que par les Scythes nomades, dont les besoins étaient fort bornés, les forêts purent rester dans leur intégrité primitive; mais lorsque l'installation des Grecs eut agrandi le cercle d'activité, les besoins augmentèrent, et pour les

satisfaire, on n'épargna pas les forêts; avec elles disparurent les rivières qui leur empruntaient en grande partie leur existence, d'autres sources se tarirent aussi; enfin ces étrangers furent chassés du pays qu'ils avaient appauvri ou le quittèrent d'eux-mêmes. La végétation quoique pauvre de la presqu'île de Kinbourne n'est plus que comme un monument de celle qui existait dans ces temps reculés. Les chênes et les bouleaux de petite venue, qui ne croissent que là, sont peut-être les descendants dégénérés et abâtardis par un terrain sablonneux de ces anciennes forêts séculaires. Il n'est pas impossible que les flotilles de nos ancêtres du Xème siècle, du temps d'Oleg et d'Igor, dirigées contre Constantinople et consistant la première fois en 2000 et la seconde en 10000 vaisseaux aient été construites avec les bois de Hylée, qui existait encore à cette époque et où se trouvait une ville grecque, nommée dans nos chroniques: « Oléchié » (aujourd'hui Alechki); cette ville servait d'entrepôt aux marchandises qui allaient de Russie à Constantinople et vice versâ; les voyageurs et les Russes qui avaient alors des rapports fréquents avec la Grèce s'y arrêtaient aussi. En effet comment ces embarcations, qui au temps d'Oleg étaient montées chacune par 40 hommes, et qui ensuite, d'après le témoignage de Constantin Porphyrogénète, en contenaient presque le double, nommément 415 hommes sur 7 vaisseaux, nommés par lui « ῥούβικα καράβια, » comment, dis-je, ces vaisseaux pouvaient-ils passer les cataractes du Dnièpre, qui présentent jusqu'à présent de grands obstacles à la navigation malgré toutes les mesures prises pour les aplanir? S'il en est ainsi, on comprendra facilement pourquoi ont disparu d'ici ces grands arbres, dont parlait encore l'orateur grec Dion, qui vivait à la fin du Ier et au commencement du IIème siècle après J — C.; il dit que les marins inexpérimentés les prenaient quelquefois pour des

mâts de vaisseaux venant à leur rencontre. Nous savons par les auteurs anciens que dans la partie Nord-Est de la Crimée il y avait aussi des forêts et des rivières navigables; maintenant il n'y a là que des déserts nus, dépourvus d'eau et de bois.

Après tous ces changements, il me semble qu'on doit plus s'étonner de l'existence que de l'exiguité de la rivière de Kalantchak, si on la prend pour l'ancien Hipacyris.

Quant à la ville de Carcinis, abandonnée, peut-être, par les Grecs eux-mêmes aux ravages des Barbares, il n'y en a même pas de traces. Il n'y a que des tumulus, épargnés par ces Barbares, ou qui datent peut-être d'un temps plus rapproché et qui s'élèvent dans le silence et la solitude de la steppe, presque parallèlement à la route de Pérécop, comme attendant, le regard scrutateur des archéologues pour dévoiler ce qu'ils recèlent. Espérons que semblable à l'urne de Paroutine avec ses monnaies, qui a indiqué au juste l'emplacement de l'ancienne Olbie [7], ces tumulus jetteront tôt ou tard du jour sur cette énigmatique Carcinis, ou du moins feront chercher dans le sol même le dénouement de ce nœud gordien. Quelques uns du ces tumulus, examinés par moi-même, sont assez hauts, et en général ont de l'analogie avec ceux de Kertch et autres tumulus de petite dimension. Il est vrai qu'ils ne se trouvent pas près de l'embouchure du Kalantchak, mais les anciens n'aimaient pas à enterrer les morts dans le voisinage des habitations et surtout des temples consacrés à leurs divinités. Il se peut fort bien aussi que ces tumulus n'aient aucun rapport ni avec Carcinis, ni avec rien qui nous intéresse, qu'ils aient appartenu à quelques nomades inconnus, et

---

[7] Voyage en Tauride de Mouravieff-Apostol. St. Pétersbourg 1823. page 25.

même que ceux d'entre eux qui se font remarquer par une plus grande hauteur, aient servi de phares pour l'observation d'objets éloignés? Tout ceci cependant ne peut se résoudre que par la fouille des tumulus mêmes.

III.

Dans le temps où il s'élevait des suppositions aussi hardies sur la position de Carcinis, suppositions qui aboutirent presque à nier son existence, un numismate allemand introduisait dans la numismatique une nouvelle ville, non plus Carcinis, mais Cercinis qui ne se trouvait pas en dehors de la Crimée, mais dans la péninsule même [8]. Cette supposition était basée sur trois monnaies de cuivre antiques, qui se trouvent maintenant au Musée Royal de Berlin.

Voici leur description:

1. **ΚΕΡΚΙ**. Figure d'homme barbu assis sur un rocher et tourné à gauche; dans la main droite il tient quelque chose comme une hache ou une bipenne.
   ℞. Cheval marchant à gauche; en bas l'inscription: **ΚΑΛΛΙΑ**.
2. La même figure plus nette, mais sans la hache, effacée, peut être, par le temps.
   ℞. Cheval marchant à gauche; en bas l'inscription: **ΙΠΠΟΚΡΑ**.
3. **ΚΕΡ**. Tête de Diane tournée à gauche avec collier et boucle d'oreille de perles; derrière les épaules le haut d'un carquois avec un couvercle.
   ℞. Cerf au bois touffu, marchant à gauche; sur la marge les lettres: **ΕΡΜΑ**.

---

[8] Annali dell'Instituto di corrispondenza archeologica. Roma 1845. T. XIV, p. 232—234.

Voici sur ce sujet la traduction d'un article curieux du numismate de Berlin J. Friedlaender: «Comme ces monnaies inédites ont été reçues de la Russie méridionale, il était tout naturel de conclure qu'elles appartenaient à une des colonies grecques de la mer Noire. Le style du travail et tous les signes extérieurs, qui sont analogues dans les trois monnaies, nous confirment dans cette conclusion. Elles ressemblent aux monnaies de Panticapée et d'Olbie, même en ce que les morceaux de métal semblent être formés de deux plaques, qui forment un bord tremblant, ou bien ne se couvrent pas complètement l'une l'autre, de sorte que la circonférence d'une des plaques dépasse celle de l'autre[9]. Les inscriptions **KEPKI. KEP** indiquent, sans contredit, la ville où ces monnaies ont été frappées. Si la lettre **E** n'avait pas été nette dans les trois inscriptions, on aurait avant tout pensé à Carcine, ville scythe, sur le fleuve Hipacyris, ou Carcinitès, comme la nomme Ptolemée. Sans doute cette Carcine était une ville remarquable puisqu'elle a même communiqué son nom au golfe qui sépare à l'Ouest la Chersonèse du continent. Mais comme Carcine s'écrit toujours par A, même dans Étienne de Byzance, à la table alphabétique des villes, ces monnaies ne sauraient être

---

[9] Dans ma collection de monnaies d'Olbie, de Panticapée et généralement du Bosphore, il n'y en a pas une seule, avec ces signes, que je n'ai pas non plus remarqués sur les monnaies des autres amateurs de collections. On ne peut donc les regarder comme constants parmi ces monnaies, mais plutôt comme une exception, du reste assez singulière. Sp.

Nous devons ajouter à cette note de Mr. Spasski, que néanmoins plusieurs monnaies de cuivre des villes précitées, offrent au revers une circonférence plus petite qu'à l'avers; tout à fait comme les monnaies de Kerkine.

(La Rédaction.)

atribuées à cette ville. Ainsi il a existé une autre ville nommée Cercine, sur la péninsule Taurique même, nommément celle où ont été frappées nos monnaies. Il en est question dans les deux passages suivants: «᾽Απὸ Χεῤῥονήσου ἐς Κερκινῖτιν στάδιοι ἑξακόσιοι, καὶ ἀπὸ Κερκινίτιδος ἐς καλὸν λιμένα, Σκυθικὸν καὶ τοῦτον, ἄλλοι ἑπτακόσιοι. ἐκ δὲ καλοῦ λιμένος ἐς Ταμυράκην τριακόσιοι. Arriani periplus Ponti Euxini, édition de Hoffmann, Leipsic, 1842. § 19, page 85.

— Anonymi Periplus Ponti Euxini, dans cette édition § 7 page 181 — 182: ᾽Απὸ Χερσῶνος εἰς Κορονῖτιν ἤτοι Κερκινῖτιν λεγομένην στάδια χ′ μίλια π′, ἀπὸ δὲ Κορονίτιδος ἤτοι Κερκινίτιδος ἐις καλὸν λιμένα Σκυθικὸν Χερσωνίτιδος στάδια ψ′ μίλια Ϙγ′.»

Carcine, comme nous l'avons déjà dit, se trouvait dans la partie septentrionale du golfe carcinien, près de Tamyrace. Quant à Cercine, elle devait être auprès du point le plus occidental de la Chersonèse, car, dans les passages cités plus-haut, la distance entre la Chersonèse et Tamyrace est indiquée ainsi: de la Chersonèse à Cercine — 600 stades; de Cercine au beau port — 700 stades; du beau port à Tamyrace — 300 stades (cette dernière distance est prise en droite ligne par le golfe et non par le rivage). Ainsi Cercine se trouvait presque à l'endroit qu'occupe aujourd'hui Eupatorie qui n'est pas du tout la même que l'ancienne ville du même nom.

Le beau port (λιμὴν καλός) selon Strabon (Edit. de Tsčhukke et Siebenkees: Livre VII, Ch. IV. § 2. 2ème partie, page 392) où au lieu de: «καὶ ἄλλος λιμήν» on doit lire: «καλὸς λιμήν.» [1] était une colonie de Chersonèse; et comme Cercine se trouvait entre la métropole et la

[1] Mr. Kramer dans sa nouvelle édition de Strabon (Vol. II, 25), a restitué les mots: καὶ ἄλλος λιμήν, ce que l'auteur lui-même approuve plus bas (p. 336).

(Note de la rédaction.)

colonie, il est vraisemblable qu'elle dépendait aussi de Kherson. Nous sommes d'autant plus portés à le croire, que la tête de Diane et le cerf de notre troisième monnaie sont des types très communs sur les monnaies de Kherson [1]. L'inscription: ΕΡΜΑ (peut-être Hermaios, Hermagoras) sur le revers de la médaille, indique vraisemblablement le nom d'un chef, ou d'un magistrat. Mais les figures représentées sur les deux premières monnaies offrent plus de difficultés: nous ne savons comment expliquer la figure tenant une bipenne et vêtue d'un habillement étroit. Neptune est pareillement assis sur un rocher sur une monnaie de Byzance (Annali 1834, tav. d'ag. G. 3 4). Mais, quant à la bipenne, qui est assez nette sur ces monnaies, on ne peut la supposer dans les mains du dieu des mers; elle nous rappellerait plutôt le Jupiter Labrandéen, si ce dernier n'était pas toujours vêtu d'un pallium complet et ne tenait pas un sceptre, si sa hache n'avait pas une autre forme et s'il ne se trouvait pas exclusivement sur les monnaies de la Carie, pays fort éloigné de la patrie de nos monnaies. Ainsi il faut supposer que cette figure est plutôt un type local, que l'on ne peut analyser à cause du peu de notions que nous possédons sur la ville de Cercine. Quant au cheval représenté sur le revers de la monnaie, nous en trouvons aussi sur celles de Panticapée, et Strabon dans le dernier passage que nous avons cité, parle justement de la race des chevaux dans ces contrées. » [2]

---

[1] Nous avions pensé que ce cerf était justement l'animal κόλος, dont parle Strabon (Livre VII, Ch. IV § 8, page 407.) comme d'un animal propre à cette contrée: mais nous avons trouvé que Pallas suppose que le κόλος est une espèce d'antilope, nommée maintenant Saïga.

[2] Nous donnons la gravure de deux de ces monnaies, qui toutes et accompagnées d'une monnaie de Kherson ainsi que

IV.

En rendant toute justice à Mr. **Friedlaender**, de ce qu'il nous a fait connaître des monnaies inconnues jusqu'ici, et de ce que par là il a ajouté au nombre des colonies grecques numismatiques sur la Mer Noire la ville de «Cercinis» ou comme il la nomme «Cercine,» on ne peut cependant partager entièrement son opinion sous le rapport de la position de cette ville. Se basant sur les Périples d'Arrien et de l'anonyme, il ne l'accepte pas pour cette Carcinis qui se trouvait à l'embouchure de l'Hipacyris, mais il la prend pour quelque autre ville, située dans l'intérieur de la Crimée, à peu près là où se trouve de nos jours Eupatorie ou Kozloff. Pour faire comprendre plus clairement les passages des Périples cités par cet auteur, et dont il ne donne qu'un extrait, nous en fournirons ici la traduction littérale et entière. D'après le Périple d'Arrien: «*Depuis Kherson jusqu'à Cercinitis* 600 *stades*, *et depuis Cercinitis jusqu'au beau port scythe*, *autres* 700 *stades; du beau port jusqu'à Tamyracis* 300 *stades.*» D'après l'anonyme: «*De Kherson à Coronitis*, *ou Cercinitis*, *comme on la nomme*, 600 *stades ou* 80 *milles; de Coronitis ou Cercinitis au beau port scythe de Kherson* 700 *stades ou* 93 *milles.*» Pour tirer parti de ces indications par rapport à la position de Carcinis ou Cercinis, il faut primitivement accorder les stades employés

---

d'une autre de Phanagorie, aux types de Diane et du cerf, sont déjà lithographiées dans les mémoires de la Société d'Odessa, II, pl. IV.

N° I, V. Pl. I. N° 1, est gravé d'après un original de la collection de Mr. le Prince B. **Kotchoubey** et N° III, V Pl. I, N° 2, d'après la gravure communiquée dans les Annales de l'Institut de Rome.

(Note de la rédaction.)

dans les Périples avec notre mesure. Dans un degré géographique ou $104\frac{1}{2}$ verstes, on compte 600 stades olympiques, communément employées par les Grecs anciens et faisant près de 80 milles romains, chacun de 8 stades ou de 1000 pas.

Or dans le Périple de l'anonyme le même nombre de stades et de milles étant indiqué pour la distance entre Kherson et Cercinis, on doit en conclure que ces stades sont des stades olympiques, dont $5\frac{1}{2}$ font une verste de nos jours, par conséquent 600 stades font près de 110 verstes. Il s'ensuit que Mr. Friedlaender n'a pas bien déterminé la place de sa Cercinis, car de Sévastopol, où se trouvait Kherson, à Eupatorie, où il veut retrouver Cercinis, par le chemin de terre habituel, il y a 70 verstes ou 380 stades, et en ligne droite, à travers la mer, comme il le mesure, il n'y a que 60 verstes ou 330 stades — presque la moitié moins que la distance indiquée dans le Périple. Il est tout aussi difficile d'adapter le chiffre de 600 stades à la Cercinis, qui se trouvait à l'embouchure de l'Hipacyris ou Kalantchak moderne. Dans ce cas il faudrait ajouter à la distance évaluée entre Kherson et Eupatorie, par le chemin de terre de Pérécop, 151 verstes ou $830\frac{1}{2}$ stades, ou par mer, en tournant Tarkhan-Kouf près de 200 verstes ou 1100 stades. [1].

Si les auteurs des Périples avaient ajouté à leur «Κερκινῖτις» le mot πόλις — ville, comme l'a fait Hérodote, dans ce cas nous aurions pu leur reprocher de s'être trompés dans l'évaluation de la distance entre Kherson et Cercinis; mais comme ce mot ne s'y trouve pas, nous devons chercher une autre explication. N'entendent-ils pas par leur Carcinitis le golfe Cercinien ou

[1] Guide du voyageur en Crimée. Odessa 1834, p. 10 et 339.

Carcinien, connu de Strabon sous le nom de « Καρκινίτης κόλπος, » de Pline sous celui de «Sinus Carcinites,» nommé dans le moyen-âge: « Golfe de Nécrops, Golfe de Moscovia,« désigné par les Turcs sous le nom de: «Olou-Den ghisi» (Mer morte), et enfin portant de nos jours encore le nom de Golfe Carcinite (Каркинитскій заливъ)?

L'analogie même des expressions des deux Périples nous porte à le croire ainsi, parceque dans les deux textes, vient aussitôt le mot « λιμένα » — port de mer, et dans le premier en outre celui de « Ταμυράκην » — promontoire maritime, du nom du quel plus tard le golfe lui-même fut nommé: golfe de Tamyrace, et où, au dire de Strabon, il y avait aussi un port pour les vaisseaux. [1] Mais pour adopter une semblable opinion, il faut donner à ce golfe une étendue vers le Sud double de celle qu'il a aujourd'hui, nommément une étendue de 182 verstes; ce qui, du reste, n'est pas en contradiction avec l'idée qu'en avaient les anciens, surtout Ptolémée [2]; Strabon dit aussi que les indigènes donnent à ce golfe une étendue triple de celle qu'il lui assigne [3]. Le nom de Cercinitis au lieu de Carcinitis, qui, peut-être, a été adopté par les anciens à une époque plus rapprochée de nous, est le moindre de tous les obstacles, puisque dans le Périple de l'anonyme même, nous trouvons encore un autre nom à cet endroit, «Κορονίτις,» nom qui semble avoir été plus employé, et puisque Χερσῶν — Kherson, Chersonesus, ville si importante dans l'antiquité, est nommée par Strabon «Χεῤῥόνησος,» et par Pline: «Cherronesus.»

En considerant sous ce point de vue la question qui

---

[1] Strabo, l. cit.
[2] Ptolem. geogr. ed. Basil. p. 43.
[3] Strabo ibidem.

nous occupe, on peut, ce me semble, conclure hardiment que Carcinis et Cercinis sont une seule et même ville, portant le même nom que le golfe qui la baigne, et que dans le nombre des monnaies décrites par Mr. Friedlaender, les deux premières appartiennent incontestablement à cette ville, et non pas à une autre. La vraisemblance de cette supposition, n'est pas tant confirmée, selon moi, par l'analogie de ces monnaies avec celles de Panticapée et d'Olbie, analogie que d'autres monnaies du Pont peuvent présenter aussi et même à un dégré encore plus élevé, que par les circonstances suivantes: premièrement la représentation sur l'avers, d'un homme assis, divinité payenne ou héros inconnu de nous, mais qui ne peut être ni un Neptune, ni un Hercule et encore moins un Jupiter, divinités qui se distinguent toujours par leurs attributs. Cette figure costumée à la manière des Scythes, vêtue à ce qu'il paraît d'une peau de bête, tient de la main droite une hache ou une bipenne, que l'on voit souvent avec un arc et un carquois sur les monnaies d'Olbie, semblablement à la massue d'Hercule ou au trident des monnaies du Bosphore et du Pont, dont la signification est déjà assez connue, maintenant ne pouvons-nous pas conjecturer que la hache composait aussi l'attribut de quelque divinité ou de quelque héros, honoré à Olbie comme à Carcinis?

Secondement la représentation même d'un cheval sur le revers de ces monnaies est une allusion au caractère des déserts hors de la Crimée, où nous rencontrons chez les auteurs anciens: les Scythes Callipides, le cap d'Hippolaïus, le fleuve Hipanis, mots qui tous retentissent du nom du cheval «ἵππος.» En outre, nous trouvons dans Hérodote que « autour du lac, d'où sort l'Hipanis (Boug), paissent des chevaux blancs sauvages.« [1] Voici ce qui a peut-

---

[1] Hérodote, IV. Chap. 52.

être, porté les anciens habitants de ces contrées à faire entrer le nom du cheval partout où c'était possible, et même à adopter son image comme symbole sur leurs monnaies, aussi qu'à Olbie le dauphin et à Panticapée le sterlet ou là tête de bœuf, qui peut aussi figurer la tête de l'Apis égyptien, venue dans ces pays par la Colchide. Le blason moderne ne repousse pas ces signes tirés des productions naturelles. On sait qu'il y a encore aujourd'hui des chevaux sauvages dans les steppes du Dnièpre.

Troisièmement, d'après le témoignage de Strabon, les Scythes s'occupaient aussi de la multiplication de chevaux domestiques, qui, quoique petits de taille, étaient vifs et forts. [1]

Sans contredit les pâturages sur le bord de la mer Noire et de la mer d'Azoff étaient plus favorables que le reste du pays à la prospérité de cette industrie, remplacée de notre temps par l'élève avantageuse d'immenses troupeaux de brebis.

V.

Ce qui a surtout porté Mr. Friedlaender à chercher Cercinis en Crimée, auprès de Kherson, ce fut la 3ème monnaie qu'il a décrite et le passage de Strabon, rapporté ci-dessus. La monnaie, comme nous l'avons vu plus haut, présente sur l'avers une tête de Diane avec l'inscription **KEP** au dessus, sur le revers un cerf marchant et comme légende les lettres séparées **EP — M — A**. Mais ce type n'appartient pas exclusivement à la ville de Kherson de Tauride [2]; il se rencontre aussi sur les monnaies de Phanagorie avec la tête de Diane

---

[1] Strabon Livre VII. Chap. IV, § 8.

[2] V. notre: Изслѣдованія объ исторіи Херсониса, Pl. I, № 8. (Note de la rédaction.)

tournée à droite et avec un cerf couché [1], comme je l'ai déscrit dans mon ouvrage sur la numismatique du Bosphore.

Strabon lui-même, dans le passage cité par Mr. Friedlaender, ne parle pas davantage en faveur de sa supposition. Voici les expressions de Strabon: [2] «Ἐκπλέοντι δ'ἐν ἀριστερᾷ, πολίχνη, καὶ ἄλλος λιμὴν Χεῤῥονησιτῶν.» Voici la traduction latine: «Enaviganti ad lævam oppidum est, aliusque Cherronesitarum portus,» c'est à dire: «En prenant le large, on voit à gauche une petite ville et un autre port des Chersonites.» Comme ce passage n'est pas d'une clarté suffisante et ne se rattache pas à ce qui précède dans le texte, l'éditeur de Strabon, Casaubonus a eu l'idée de remplacer «καὶ ἄλλος λιμήν» par καλὸς λιμήν,» et Mr. Friedlaender, profitant de ce changement, fait de καλός une colonie grecque de ce nom qui n'a jamais existé, et place entre elle et Kherson sa «Kerkine,» qu'il fait même dépendre de Kherson, à cause de sa proximité, et trouve de la ressemblance entre la troisième monnaie qu'il représente et celles de Kherson.

Au contraire J. M. Mouravieff-Apostol conclut du texte suivant de Strabon, comme de la confrontation des localités même, [3] que l'expression καὶ ἄλλος λιμήν a été employée par Strabon tout à fait régulièrement dans le sens d'une *Suite de description des baies de ces contrées*, ouvrage qui n'est pas parvenu jusqu'à nous; il pense que ce *port* ou *baie* n'est autre que ce qu'on nomme aujourd'hui: le *port des quarantaines* (карантинная) et que, quand même on admettrait, en dépit de tous les manuscrits de Strabon, καλός au lieu de καὶ

---

[1] Bosphore Cimmérien page 21, N⁰ 8 et 9.

[2] Strabon Livre VII ch. IV § 2.

[3] Voyage en Tauride page 61—72.

ἄλλος, on ne pourrait nommer belle rade (καλός λιμήν — sinus portuosus, P. Mela) que le port d'Aklitiar (Sévastopol) avec lequel en effet aucun port de la Tauride ne peut entrer en parallèle.

Ainsi l'appui que Mr. Friedlaender cherche à son opinion dans Strabon n'est pas plus solidement basé que celui qu'il croit avoir trouvé dans les Périples. Sa monnaie, qui a quelque analogie avec celles de Kherson, en présente tout autant avec celles de Phanagorie, ville tout à fait indépendante de Kherson et qui se trouvait comme Carcinis hors de la Crimée et à une distance encore plus grande de la première ville. Il est vrai que cette monnaie se distingue des deux premières par un type particulier et par une inscription moins complète; mais de semblables déviations, se rencontrant assez souvent sur les monnaies d'autres villes de ces passages, particulièrement sur celles d'Olbie, de Panticapée et de Phanagorie, ne peuvent être un obstacle à ce qu'on l'attribue à Carcinis, qui a existé a l'embouchure du fleuve Hipacyris.

Moscou, Août 1848.

G. Spasski.

BRIEF

an Herrn A. von Rauch zu Charlottenburg, über einige unedirte Griechische Münzen.

(Taf. I N° 5—12.)

Mein theurer Freund!

Unter den Griechischen Münzen, die ich hier zu erwerben oder zu sehen Gelegenheit hatte, befinden sich mehrere, deren Mittheilung Ihnen vielleicht einiges Interesse gewähren dürfte; ich bei daher so frei, solche in diesen Zeilen zu beschreiben und unterwerfe meine kurzen Erklärungsversuche dem gütigen Urtheile eines grossen Kenners der Hellenischen Münzkunde, ein Titel, welcher Ihnen, lieber Freund, mit Recht gebührt und von allen, die sich Ihres Umgangs erfreuen, Ihnen gegeben wird.

KALLATIA.

(Tf. I N° 5.)

1. *Hf.* Weibliches Haupt rechtshin.
Rf. Köcher mit Riemen, linkshin, darüber ΚΑΛΛΑ, unter ΓΥΡΙΟΥ.

Æ 3.

Die Nachrichten, welche wir über diese Stadt besitzen, sind nicht eben bedeutend. Sie hiess früher

Acerretis oder Acervetis [1] und wurde später vom Pontischen Heraklea kolonisirt, zu der Zeit als König Amyntas Makedonien beherrschte [2].

Bei Skylax und dem Anonymus heisst sie Kallatis, bei Strabo Kalatis, bei Ptolemæos und Diodoros aber Kallatia.

Nach und nach wurde die Stadt die ansehnlichste und mächtigste des ganzen Landes zwischen dem Gebürge Hæmus und dem Ister. Sie führte glückliche Kriege mit Byzanz, hielt auch die Gothen und Skythen zurück; vertheidigte sich sogar erfolgreich gegen Philippos von Makedonien, musste sich aber später dem mächtigen Lysimachos von Thrakien unterwerfen.

Als aber derselbe mit Antigonos in Krieg verwickelt war, vertrieben Kallatia, Istros und Odessos seine Besatzungen und verbanden sich unter einander und mit den Thrakiern und Skythen, um das ihnen lästige Joch des Statthalters abzuschütteln. Auch Antigonos schickte ihnen ein Landheer unter Pausanias und eine Flotte unter Lykon zu Hülfe. Lysimachos rückte jedoch unverzagt seinen Feinden entgegen, nahm Odessos und Istros ein, besiegte den Thrakischen König Seuthes, so wie den Pausanias, welcher im Treffen blieb und begann die Belagerung von Kallatia (311 vor Chr.), das sich noch im J. 308 hartnäckig vertheidigte, aber durch Hunger so geängstigt wurde, dass tausend seiner Einwohner flohen. Der Bosporische König Eumelos, Sohn des Parysades, welcher nach dem gewaltsamen Tode seiner Brüder Satyros uud Prytanis, im J. 308 den Thron bestiegen hatte, nahm die Flüchtigen freundlich auf und wies ihnen neue Wohnsitze an [3].

---

1 Plin. IV, 11, ed. Bipont. S. 273.
2 Peripl. anonymi, 12.
3 Memnon, Cap. XX, Diod. Sic. XIX, 73 und XX, 25.

Endlich musste sich aber Kallatia dem mächtigen Lysimachos von Neuem ergeben; es wurde wiederum mit seinem Reiche vereinigt, gerieth jedoch von nun an schnell in Verfall. Strabo erwähnt nur noch seinen Namen [1], Hierokles und Konstantin Porphyrogennetos erwähnen es, wie es scheint, nur aus Erinnerung seiner alten Grösse, deren wichtigste Zeugen die Münzen sind. Zur Römischen Zeit gewann die Stadt wiederum einiges Ansehn, wie ihre Münzen mit Namen der Kaiser Markus Aurelius bis Philippus den Jüngern beweisen. Der Ort, welcher auf ihren Trümmern steht, heisst Kollati.

Die Zahl der autonomen Münzen Kallatiàs, welche Mionnet aufführt, ist nicht unbedeutend. Sie führen die Häupter des Apollo, Bakchos, des Herakles, der Pallas, Demeter und Artemis und bezeugen daher eine Verehrung dieser Gottheiten in seinen Mauern.

Das Haupt auf unserem Chalkous halten wir, namentlich mit Bezug auf den Köcher der Rs,, ebenfalls für das der Artemis, wenn auch es weder durch Attribute, noch durch den der Tochter der Leto eigenthümlichen Haarknoten näher bezeichnet wird.

Der Köcher allein, wie auf unserer Münze, erscheint auf keiner der bei Mionnet edirten, auf welchen dieser Gegenstand stets von Bogen und Keule begleitet ist und sich daher mehr auf Herakles beziehen lässt.

Magistratsnamen kommen auf Kallatischen Münzen nicht eben oft vor. Mionnet kennt nur folgende:

ΕΠΙΚΑ
ΜΟΣΧΙ
ΦΙΛ
.ΑΘ. [2], wozu also noch
ΓΥΡiΟΥ auf unserer Münze kommt.

---

[1] Lib. VII, p. 491.

[2] Déscription des méd. grecques, Suppl. Vol. II, S. 54—56, N⁰N⁰ 4, 11, 13, 17, 18.

Weniger interessant ist folgende Münze Kallatia's.

2. *Hs.* Haupt der Pallas, rechtshin.

Rs. Zwischen einer Keule und einer Aehre, welche beide rechtshin liegen, ΚΑΛΛ; oben ·ΥΦΥΟ

Æ $2\frac{1}{2}$.

Eine ähnliche Münze, aber mit dem Monogramm ΑΥ führt Mionnet, Suppl. II, S. 55 N° 10 auf.

KOTYS II von THRAKIEN.

(Taf I N° 6.)

3. *Hs.* Bekränztes weibliches Haupt, rechtshin, davor Υ.

Rs. ΒΑΣΙΛΕ — ΚΟΤΥ Ross, linkshin schreitend.

Æ 2.

Die Geschichte Thrakiens und der unzähligen kleinen Könige welche nach Thukydides und Xenophon, dieses Land einst beherrschten, liegt, ungeachtet der trefflichen Arbeiten von Raoul-Rochette [1], Streber [2], und Cavedoni [3], noch sehr im Dunklen. Leider sind die Nachrichten der Alten hierüber sehr unvollkommen und die in nicht geringer Anzahl vorhandenen Münzen liefern zu unbedeutende Ergebnisse.

Man nimmt gewöhnlich sechs Thrakische Könige des Namens Kotys an. Der erste Kotys starb im ersten Jahr der CVI Olympiade (356 vor Chr.); nach seinem Tode theilten sich Berisades (Paerisades), Amadokos II und Kersobleptes in Thrakien [4]. Kotys II hat um

---

[1] Lettre à Mr. Grotefend sur quelques médailles de rois des Odryses et des Thraces.

[2] Erklärung einiger noch unedirter Griechischen Münzen, S. 52 u. folg.

[3] Di alcune medaglie degli ultimi re della Tracia.

[4] Demosth. in Aristocr. p. 623 ed. Reiske. Kersobleptes ist derselbe welcher im J. 331 die Cherronesischen Städte' mit Ausnahme von Kardia, der Athenern übergab. Diodor' XVI, 34.

171 vor Chr. gelebt: wahrscheinlich ist er es, von dem Diodor sagt, er sei im Kriege ein unternehmender Mann gewesen, habe vielen Verstand besessen, wäre auch im übrigen rechtschaffen, ein würdiger Freund, dabei nüchtern und mässig, so wie von allen, den Thrakiern sonst eigenen Lastern, weit entfernt [1].

Kotys III war ein Zeitgenosse des Pompejus; wie seine Münzen beweisen, regierte er später gemeinschaftlich mit seinem Sohne Sadales II. Ihm dürfte zugehören, ausser den Münzen welche er mit seinem Sohne schlagen liess, [2] das merkwürdige Silberstück mit dem Haupte des Bakchos auf der Hs. und der sonderbaren Aufschrift ΚΟΤΥΟΣ ΧΑΡΑΚΤΗ···, Stempel des Kotys, nebst einem Herakles. auf der Rs. [3].

Ein späterer Kotys, der IV (oder nach anderen der V) regierte gemeinschaftlich mit Rheskuporis, zur Zeit des Augustus und Tiberius und ist ebenfalls durch Münzen bekannt [4].

Einen fünften oder sechsten nimmt man endlich zwischen Rhoemetalkes II und Mostis an, etwa zur Zeit Vespasian's.

Unser zierliches Münzchen kann nur dem zweiten Kotys angehören; seinem Stile nach, muss es etwa 200 vor Chr. oder noch etwas früher geschlagen sein. Der Kopf auf der Hs. scheint die Artemis vorzustellen, das Υ davor ist wahrscheinlich ein Münzmeisterzeichen. Das Ross findet sich ebenfalls auf der von Raoul-Rochette publicirten Münze das Thrakischen Königs

---

1 Excerpt. LXVII.

2 Hs. . . . . ΚΟΤΥΟS Haupt des Zeus.
Rs. ΒΑ.CΑΔΑΛΟ Innerhalb der Strahlen eines Rades.
Æ 5. M. Chaudoir, Sestini, lett. num. cont. V, 3.

3 Cary, S. 76, Tf. II, 10.

4 Mionnet I, 449, N⁰ 151.

Sparadokos [1]; ein halbes Ross erscheint auf kleineren Münzen desselben Königs, so wie auf Geprägen des Amadokos I. [2].

Wahrscheinlich dürften auch die von Visconti [3], Sestini [4] und Mionnet [5] Kotys III beigelegten Münzen:

a, *Hſ.* Haupt rechtshin.

Rſ. ΚΟΤΥΟΣ. Adler, linkshin.

Æ 2.

b, *Hſ.* Reiter im Laufe.

Rſ. ΚΟΤΥ Diota.

Æ 3.

unserem Kotys II zugehören, denn auch ihr Stil scheint mehr auf eine ältere Zeit zu deuten.

LYSIMACHIA.

(Tf. 1 N° 7.)

4. *Hſ.* Haupt mit Petasos, rechtshin.

Rſ. Lorbeerkranz, worin ΛΥ ΣΙ

Æ 2.

Lysimachos, welcher die Nothwendigkeit einsah, Thrakien durch eine starke Festung zu schützen, erbaute im J. 307 vor Chr. eine solche auf dem Anfange des Thrakischen Cherronesos, zwischen dem Melas sinus und dem Hellesponte und gab ihr den Namen Lysimachia. Die Trümmer des von ihm kurz zuvor zerstörten Kardia mussten zum Aufbau der neuen Stadt dienen,

---

1 Lettre à Mr. Grotefend. Tf. N° 1.

2 Ibid. N° 2—5.

3 Iconographie grecque, Pl. 41, II.

4 Desc. num. vet. S. 83.

5 Déscript. des méd. grecques, I, S. 447, N° 134 und Suppl. II, S. 554.

welche auch durch Einwohner aus Kardia und Paktya bevölkert wurde [1]. Lysimachia beherrschte durch seine vortreffliche Lage ganz Thrakien und sicherte dessen Verbindung mit Asien.

Lysimachos verlor im Kriege gegen seinen ehemaligen Freund und Bundesgenossen Seleukos, von seiner Gemahlin, der Aegyptierin Arsinoë verrathen, bei Kurupedion, am Hellesponte, die Schlacht und das Leben. Der alte, schon 77 jährige Seleukos ging nach Europa, um Makedonien in Empfang zu nehmen, welches ihm nunmehr ganz offen stand. Als er aber bei Lysimachia ein altes, angeblich von den Argonauten errichtetes Denkmal betrachtete, wurde er von Ptolemaeos Keraunos, der von seinem Vater vertrieben, bei Seleukos Schutz und Hülfe gefunden hatte, hinterlistig ermordet.

Der feige Mörder begab sich nach Lysimachia, stellte sich den dortigen Truppen des Lysimachos als dessen Rächer vor und unterwarf sich mit Hülfe der Schätze des Gemordeten, in kurzer Zeit ganz Thrakien und Makedonien.

Lysimachia blieb nun mit dem Makedonischen Reiche vereinigt. Die durch Thrakien nach Griechenland ziehenden Gallier scheinen die Stadt nicht betreten zu haben. Als aber die Makedonische Macht von den Römern gebrochen war, wurde Lysimachia, dem Philipp von Makedonien keine Hülfe zu gewähren im Stande war, von den Thrakiern genommen und zerstört [2]

Jedoch nicht lange sollte die Stadt in Trümmern liegen. Antiochos III, der Grosse, König von Syrien, welcher für seinen zweiten Sohn Antiochos ein besonderes Reich stiften wollte, ging im J. 197 über dem Hellespont, eroberte Thrakien, begann Lysimachia wieder aufzubauen,

[1] Diodor, XX, 29.
[2] Liv. XXXII, 34.

die entflohenen Einwohner zurückzurufen, die in der Knechtschaft befindlichen loszukaufen und fremde Kolonisten unter Zusage verschiedener Vortheile heranzuziehen. Auch wurden die benachbarten Thrakier von ihm gedemüthigt [1]. Bald kamen aber Römische Gesandte nach Lysimachia, um den König von diesem Beginnen abzuhalten: Antiochos wollte sich ihrem dreisten Verlangen nicht fügen und der Krieg begann.

Schon nach der unglücklichen Seeschlacht bei Myonnesos verlor Antiochos den Muth, Europa zu behalten und befahl den Lysimachiern die Stadt zu räumen und sich in Asien niederzulassen. Scipio besetzte sofort die wehrlose Stadt und wusste wohl ihre Vortheile zu benutzen [2].

Die Schlacht bei Magnesia am Sipylus entschied das Unglück des Syrers, welcher das vom Tauros nördlich gelegene Asien nebst Thrakien und Lysimachia, dem Könige von Pergamon, Eumenes II, Rom's Bundesgenossen, abtreten musste. [3]

Lysimachia gehörte nun zum Pergamenischen Reiche, welches die unglückliche Stadt nicht gegen die benachbarten Thrakischen Barbaren zu schützen vermochte. Sie fiel unter Attalos II in die Gewalt des grausamen Königs der Kainer (Καῖνοι, Caeni) Diegylis, welcher unter dem Vorwande, den Tod seines Tochtermannes, Prusias von Bithynien, der auf Anstiften seines Sohnes Nikomedes und des Attalos, zu Nikomedia, im Tempel des Zeus ermordet war [4], zu rächen, das Pergamenische Reich mit Krieg überzog. Er zerstörte Lysimachia und mordete die Einwohner unter den furchtbarsten Martern [5].

---

1 Liv. XXXIII, 39, 40.
2 Diod. excerpt. XLI.
3 Liv. XXXVIII, 39.
4 Strabo, XIII, p. 624.
5 Diod. exc. XXXI.

Die Kainer wurden zwar von Attalos unterjocht, wussten sich aber kurze Zeit darauf der Fremdherrschaft zu entledigen. [1].

Als später der Römische Einfluss in Thrakien überhand gewann und die kleinen Thrakischen Könige gänzlich von Rom abhängig wurden, lud die vortreffliche Lage von Lysimachia wieder zu seinem Neubau ein. Die neue Stadt blieb ungekränkt, verlor aber an Wichtigkeit, da die Gränzen des Römischen Reiches sich viel weiter erstreckten. Auch ihr Handel nahm ab, seitdem die Hauptstrasse nach Kallipolis ging und Lysimachia seitwärts liegen blieb. Zu des Plinius Zeit wurde sie von Tag zu Tage menschenleerer [2], Ammian nennt nur ihren Namen. Allein unter Justinian I gewann Lysimachia wieder seine alte Wichtigkeit. Dieser Kaiser zerstörte seine schlechten, verfallenen Mauern, stellte sie neu und nach verbesserten strategischen Prinzipien wieder her, [3] und zog sie in die Befestigungsmauer des Cherronesos. Die neue Befestigung erhielt den Namen Hexamilion, denn sie war sechs Meilen lang; sie widerstand lange den Angriffen der Barbaren und wurde erst im J. 1308 von den Türken erobert [4]. Noch heute kennt man ihre Trümmer unter dem Namen Eksemil, Hexemili [5]

---

[1] Strabo, l. c., cfr. Van Cappele, commentatio de regibus et antiquitatibus Pergamenis (Comment. Lat. III clas. Instit. Regii Belg. VII,) 77.

[2] Plin. IV, 18, S. 274 ed. Bip.

[3] Procop. de aedif. IV, 10, 15.

[4] Georg Pachym., de Andron. Palaeol. VII, 11, p. 409 (586 ed. Bonn.)

[5] Ptolem. hat Λυσιμαχία τὸ νῦν Ἑξαμίλιον. Letztere Worte sind offenbar eine spätere Glosse. — Cfr. Mannert, die Geographie der Griechen und Römer VII, S. 200—202.

Unser Münzchen, mit dem vorigen aus einer Zeit und auch mit demselben angeblich zusammen gefunden, fällt seinem Stile nach, vor die erste Zerstörung durch die Thrakier, ist also etwas vor 200 vor Chr. geschlagen. Auf den bisher bekannten Stücken dieser Stadt finden sich Köpfe des Apollon, der Pallas und des Herakles, aber keiner des Hermes, wie ihn unsere Münze führt. Die Schrift im Kranze erscheint nur bei der kürzlich von dem talentvollen A. Duchalais publicirten Lysimachischen Münze [1]. Diese führt aber nur ΛΥ, während die unsrige, vollständiger, ΛΥΣΙ zeigt.

PRIANSOS.

(Tf. I N° 8.)

5. *Hs.* Bärtiges Haupt mit Tänia, rechtshin.
Rs. Diota, daneben ΠΡΙΑ

Æ 2.

Von dieser auf Kreta gelegenen Stadt ist kaum mehr als ihr Name bekannt. Stephanos von Byzanz erwähnt ein Πραισος πόλις Κρήτης, wofür Pellerin [2] mit Recht Πριάνσος emendirt. Auch die Chishullschen Marmorinschriften nennen ein Πριάνσος [3], welches nach den Oxfordschen Inschriften der Bodleianischen Bibliothek, mit dem dicht daneben gelegenen Hierapytna (Hierapetra) ein Bündniss geschlossen hatte, nach welchem beide Städte gemeinschaftlich und für alle Zeiten, Krieg und Frieden beschliessen sollten. Die Bürger der einen sollten zugleich Bürger der anderen Stadt sein. Ehen, Besitzrecht u. s. w. der einen Stadt sollten auch in der anderen gültig sein. Die Bürger der

[1] Revue numismatique, 1849, Tf. V, N° 11.
[2] Recueil, III, 71.
[3] Antiq. Asiat. p. 122, 129.

einen Stadt hatten das Recht, auf dem Gebiete der anderen Getraide zu bauen, sogar die Behörden der einen Stadt sollten mit denen der anderen zu Rathe sitzen u. s. w., kurz die vollkommenste politische Einigung zweier Staaten, welche uns die Geschichte mittheilt. Die Urkunden dieses Bündnisses sollten auf Säulen, gegraben in dem Tempel der Athene Polias jeder der beiden Städte aufgestellt werden. Noch unter Hadrian muss Priansos geblüht haben, wie in ihm geprägte sehr seltene Kupfermünzen dieses Kaisers darthun. Trümmer von Priansos sind nicht bekannt, sogar seine alte Lage lässt sich nicht mehr genau bestimmen.

Die Münzen von Priansos wurden früher irrig nach Priene verwiesen [1]. Pellerin erkannte zuerst ihren richtigen Ursprung. [2] Auf ihnen erscheinen Poseidon [3] so wie Köpfe der Pallas, der Artemis [4] und ein, der Beschreibung nach, bärtiger und belorbeerter (?) Kopf [5], wahrscheinlich, wie auf unserer Münze der des Dionysos, welcher hier durch den Kantharos der Rs. sicher als solcher bezeichnet wird.

ANDROS.

(Tf. I N° 9.)

6. *Hs.* Bärtiges Haupt mit Tainia, rechtshin.
Rs. Weintraube, daneben **A N—ΔPI**

Æ $1\frac{1}{2}$.

---

[1] Froehlich, cimel. Vindobon. XXXIV, Pellerin, Recueil, III, 71.

[2] Recueil III, 71.

[3] S. unsere Zeitschrift, III Tf. II, N° 1, S. 32.

[4] Mionnet. II, 296, Suppl. IV, 338.

[5] Ibid. Suppl. IV, 339, N° 277.

Andros, (ἡ Ἄνδρος) einst unter den Namen Lasia, Nonagria, Epagris, Mydrussa, u. s. w. bekannt, erhielt, der Sage nach, den Namen Andros von Andreus einem vornehmen Kretenser, welchen Rhadamanthys mit dieser Insel beschenkt hatte [1]. Die dankbaren Andrier hatten zu Ehren dieses Andreus der ihre Insel einst durch Ansiedler bevölkerte, im Delphischen Tempel eine Bildsäule errichtet, welche ihn im Panzer und Chlamys darstellte. Sie stand dem Bison gegenüber, den der Päonerkönig Dropion, des Dion Sohn, nach Delphi geweiht hatte [2]. Andros gehört zu den Kykladen und liegt im Aegäischen Meere, nördlich von Tenos und südöstlich von Euböa.

Auf der Insel war nur eine Stadt, welche ebenfalls Andros hiess, so wie ein Hafen Gaurion oder Gaurelion (jetzt Gauro).

Die Stadt wurde, weil sie es mit den Persern gehalten und nach deren Besiegung, unter dem Vorwande der Dürftigkeit, kein Geld für die Erhaltung der Hellenischen Flotte hergeben wollte, von Themistokles belagert und Athen unterworfen [3]. Nach Alexander's Tode wechselte die Insel ihre Herren, bis sie endlich in die Gewalt des Makedonischen Königs gerieth, der auf dem Kastelle ihrer Stadt eine kleine Besatzung unterhielt. In dem Kriege der Römer gegen Philipp IV von Makedonien widerstand die Insel zwar den mit den Römern verbündeten Rhodiern: [4] als jedoch Attalos I von Pergamon nebst einer Römischen Truppenabtheilung, vom Piræeus kommend, die Insel betrat und die Stadt und Burg belagerte, ergaben sich die Vertheidiger schon am dritten Tage unter der Bedingung freien Abzuges nach Böotien. Die Stadt

---

[1] Diodor., V, 79.
[2] Pausan., X, 13, 3.
[3] Herodot., VIII, 111.
[4] Livius, XXXI, 15.

wurde von den plünderungssüchtigen Römern ihrer Zierden beraubt und dann dem Könige Attalos geschenkt, welcher sich bemühte, die geflohenen Einwohner zu beruhigen und zurückzurufen [1]. Sieben und sechszig Jahre darauf (im J. 133 v. Chr.) kam Andros nebst dem ganzen Pergamenischen Reiche, als ein Vermächtniss des wahnsinnigen Attalos III, an Rom.

Unsere Münze, so wie viele andere Gepräge von Andros, bezeugen den auf dieser Insel einst blühenden Cultus des Dionysos. Dieser Gott hatte einst hier einen Tempel, in welchem, an seinem Feste, der Wein von selbst floss [2]. Plinius erzählt in dem Capitel de miraculis aquarum, fontium et fluminum, dass nach dem Zeugnisse des Consuls Mutianus sich in diesem Tempel ein Brunnen befand, dessen Wasser in den Nonen des Januar den Geschmack des Weines annahm [3].

Auf allen bisher bekannten Münzen von Andros, mit Ausnahme einer einzigen [4], erscheint Dionysos theils in ganzer Figur, theils nur sein Haupt. Die Rückseiten dieser Münzen führen einen Kantharos, einen Thyrsos, einen Panther und andere auf Dionysos bezügliche Gegenstände [5]. Eine Traube auf der Rs. einer Andrischen Münze war noch nicht bekannt.

Königin AMASTRIS.

(Tf. I N° 10.)

7. *Hf.* Brustbild in Phrygischer Mütze, rechtshin.

1 Ibid. 45.

2 Pausan. VI, 26.

3 Plin. II, p. 121. In Andro insula templo Liberi Patris fontem nonis Januariis semper vini sapore fluere, Mutianus ter Cos credit. Diotecnosia vocantur.

4 Mionnet, II, S. 312 N° 3, mit Pallashaupt und Blitz.

5 S. Mionnet. l. c. und Suppl. IV, S. 370, 371.

Rf. (ΒΑΣ)ΙΛΙΣΣΗΣ ΑΜΑΣΤΡΙΔΟΣ Koryth mit Bogen, linkshin liegend.

Æ. 4.

Wenige Frauen des Alterthums haben so verschiedenartige Schicksale erlebt, wie Amastris, die Tochter des Oxathres, eines Bruders des unglücklichen Dareios Kodomannos. Alexander der Grosse wünschte nach Eroberung des Persischen Reiches seine Makedonier mit den Persern so viel als möglich zu verschmelzen und verheirathete daher bei einem grossen Feste, viele seiner Officiere mit vornehmen Persischen Frauen. Er selbst vermählte sich mit der Roxane, des Dareios Tochter, deren Base Amastris er dem Krateros zur Gemahlin gab.

Kaum war aber der grosse König gestorben, als Krateros seine junge Gattin verstiess, in der Hoffnung, durch eine Verbindung mit der Philla, des Antipater Tochter, sich zur Beförderung seiner ehrgeizigen Pläne, die Hülfe dieses Machthabers zu sichern. Kurze Zeit darauf, bei einem Einfalle in Asien, verlor er gegen Eumenes die Schlacht und das Leben (321.)

Amastris hatte sich inzwischen mit Dionysios II, Könige des Bithynischen Heraklea, vermählt, welchem sie zwei Söhne Klearchos und Oxathres, so wie eine Tochter Amastris gebar. Wenige Jahre darauf starb aber Dionysios und Amastris, nachdem sie einige Zeit das kleine Königreich für ihre unmündigen Söhne verwaltet hatte, vermählte sich zum drittenmale mit dem Könige Lysimachos von Thrakien, den ihre Schönheit zu heftiger Liebe entbrannt hatte.

Lysimachos war früher mit einer Odryserin verheirathet gewesen, von der er einen Sohn Agathokles hatte. Seine Ehe mit der Perserin war nur von kurzer Dauer. Nachdem er mit Amastris einen Sohn, Alexander, gezeugt hatte, zwangen ihn die politischen Verwickelungen, sich von seiner Gattin zu trennen, um sich, zu seinem Unglück,

mit Arsinoë, der Tochter des Aegyptischen Königs Ptolemaeos I zu verehelichen [1].

Amastris ging nach Heraklea zurück und gründete an der Küste Paphlagoniens, auf einer Landzunge, aus den vier Flecken Sesamos, Kytoros, Kromne und Tios eine nach ihr benannte Stadt Amastris [2]. Von diesen Flecken werden die drei ersten schon im Schiffskataloge bei Homer erwähnt [3]. Kytoros war ein alter Sinopischer Handelsplatz und soll nach Ephoros, von Kytoros, dem Sohne des Phryxos seinen Namen erhalten haben. Sesamos bildete die Burg der neuen Stadt, welche von dem kleinen Flusse gleiches Namens [4], der später ebenfalls Amastris hiess, durchströmt wurde [5]. Sie war geschmackvoll gebaut [6], hatte einen doppelten Hafen [7] und trieb lebhaften Handel [8]. Nach den Periplen war sie 240 Stadien von Kytorion und 90 Stadien vom Flusse Parthenios entfernt.

Bald nach der Anlage dieser Stadt wurde Amastris von Klearchos und Oxathres, welche sich den Anordnungen ihrer klugen Mutter nicht fügen wollten, ins Meer geworfen. Die unnatürlichen Söhne bemächtigten sich nun selbst der Regierung, die sie aber nicht lange führen sollten. Lysimachos übernahm es, den Mord seiner ehemaligen Gemahlin zu bestrafen: er kam mit einem Herre nach Heraklea, liess die Muttermörder in

---

[1] Nach des alten Lysimachos Tode vermählte sie sich, (nach Aegyptischer Sitte) wenn auch gegen ihren Willen, mit ihrem Bruder Ptolemaeos II.

[2] Strabo, XII, 3, 10. Plin. VI, 2.

[3] Il. B, 853.

[4] Skylax, p. 34

[5] Marc. p. 71. Anonym. p. 5.

[6] Plin. epist. X, 99.

[7] Strabo, XII, 3, 10.

[8] Nicet. orat. in St. Hyacinth. 17.

Netze legen und in das Meer werfen und schenkte die Stadt, so wie das damals schon blühende Amastris, der Arsinoë [1]. Die Herakleoten erschlugen aber bald den Statthalter der Königin, Herakleitos und bewahrten ihre Freiheit bis zur Römischen Zeit [2]. Amastris wurde kurz darauf für wenige Jahre, eigenen Beherrschern unterworfen, deren letzter, Eumenes, die Stadt dem Pontischen Könige Ariobazanes, (Mithradates III, † 266) abtrat [3]. Von nun an blieb sie mit dem Pontischen Reiche vereinigt, bis dasselbe, zweihundert Jahre später, nach dem Tode des grossen Mithradates, zu einer Römischen Provinz gemacht wurde.

Alexander, der Sohn der Amastris von Lysimachos, hatte nicht den bösen Charakter seiner Stiefbrüder. Denn obgleich er den Nachstellungen des von der Arsinoë aufgehetzten Vaters zu entgehen, mit Lysandra, der Wittwe [4] seines schändlich ermordeten Stiefbruders Agathokles, zu Seleukos fliehen musste, war er es, der den Leichnam seines Vaters begrub und ihm bei Lysimachia ein prachtvolles Grabmal errichten liess [5]

Die Münzen der Stadt Amastris reichen bis auf Gordian III und führen zum Theil das Bild ihrer Gründerin, deren eigene Münzen jedoch höchst selten sind. Man kennt deren nur eine silberne mit dem Haupte der Königin auf der Hs. und einer bethürmten sitzenden Lokalgöttin, welche eine Nike hält, nebst der Umschrift **ΑΜΑΣΤΡΙΟ** oder vielmehr, nach unserer Münze, **AMA-**

---

[1] Memnon, VIII.

[2] Polsberw, de rebus Heracleæ Ponti S. 58. S. auch unsere Zeitschrift fur Münz-, Siegel- und Wappenkunde. IV, S. 329.

[3] Memnon, XVII.

[4] Sie war eine Stiefschwester der Arsinoë und rechte Schwester des Ptolemæos Keraunos.

[5] Memnon, IX. Appian, de rebus Syr. C. 64 p. 210 &c.

ΣΤΡ(ΙΔ) ΒΑΣΙΛΙΣΣ auf der Rs. [1], so wie eine ähnliche kupferne. [2] Sie sind daher von der unsrigen ganz abweichend.

KALYNDA, Cariæ.

(Tf. I. N° 11.)

8. *Hf.* Belorbeertes Haupt des Zeus, rechtshin.
Rf. ·ΑΛΥΝΔΕ· · Adler zwischen einem Ringe, welcher zum Ziele der Bogenschützen diente und mit einer Tänie geschmückt ist, und einem Lorbeerzweige. Darunter ΑΠΟΛΛΩ—ΟΕΡΓΕ
Æ 5.

Auch von dieser Stadt sind nur wenige und dunkle Nachrichten vorhanden. Man muss sich vor Allem hüten, Kalynda mit der an der Karischen Küste gelegenen Insel Kalymna, Kalydna (Colmine, Calamine, Kalymno) zu verwechseln, welche letztere u a. bei Skylax erwähnt wird [3].

Kalynda hingegen war auf dem Festlande erbaut und wird von Ptolemaeos nach Lykien, von allen anderen nach Karien verwiesen. [4] Nach Herodot [5] lag sie nicht fern von Kaunos, einer der ältesten Städte Kariens [6]; bei ihm heist sie Kalynda, eben so auch bei Stephanos, und

---

1 Einst im Museum der Königin Christine von Schweden, s. Spanheim, I, 494.

2 In der Sammlung der Gräfin Bentink. Vergl. Eckhel, II, 421.

3 p. 358.

4 Κάλυνδα πόλις Καρίας. Steph.

5 I, 172.

6 Die Kaunier zogen jährlich an einem bestimmten Tage nach den Kalyndischen Bergen, um dort das Fest der Vertreibung der fremden Götter zu feiern. Sie schlugen mit Lanzen und anderen Waffen in die Luft und glaubten auf solche Weise die fremden Gottheiten zu entfernen. (Herod. I, 172.)

Plinius (Calynda), während sie Ptolemæos Kalinda nennt. Die Münzen bestättigen aber den ersteren Namen.

Nach Strabo war die Stadt 60 Stadien von dem an der Küste gelegenen Haine der Leto entfernt [1]; sie war am Flusse Axon erbaut [2] und wurde von eigenen Königen beherrscht, welche von den Persischen abhängig waren. Einer dieser Könige, Damasithymos, war mit der berühmten Artemisia, Tochter des Lygdamis und Wittwe des Mausolos, welche Halikarnassos, Kos, Nisyros und Kalydna [3] beherrschte, verfeindet. Beide befehligten in Person die Kontingente, die sie dem Perserkönige zur Salaminischen Schlacht stellen mussten. Artemisia hatte ihm fünf Schiffe zugeführt, welche nächst den Sidonischen, für die besten der Flotte galten.

Als die Schlacht verloren, wurde Artemisia von einer Attischen Trireme verfolgt: da sah sie vor sich das Kalyndische Schiff, auf welchem sich der König Damasithymos selbst befand; sie griff es an und befriedigte auch zugleich ihren alten Hass, indem sie sich vor dem Attischen Schiffe rettete. Denn letzteres, die Königliche Trireme für eine verbündete haltend, liess von der Verfolgung ab, während Artemisia das Kalyndische Schiff vernichtete. Xerxes sah von ferne den Angriff der Artemisia und da er in dem Kalyndischen Schiffe irrig ein feindliches erkannte, freute er sich über den Muth der Königin und sagte: meine Männer sind Weiber geworden, die Weiber aber Männer [4].

Ueber die späteren Schicksale Kalynda's haben wir keine Nachrichten gefunden. Die Stadt scheint nach der

---

[1] XIV, 963.

[2] Plin. hist. n. V, 29.

[3] Herod VII, 99. Einige Ausgaben haben irrig Kalynda statt Kalydna.

[4] Herod. VIII, 87, 88.

Zerstörung des Persischen Reiches durch Alexander eine Zeit lang unabhängig gewesen zu sein.

In diese Epoche dürften ihre Münzen fallen. Ausser der unsrigen ist nur noch eine Kalyndische Münze bekannt, welche Sestini [1] und nach ihm Mionnet [2] beschrieben haben. Sie befindet sich im Elliotschen Museum zu London und zeigt auf der Hs. ebenfalls das belorbeerte Haupt des Zeus, auf der Rs. aber **ΚΑΛΙΝΔΕΩΝ** (was wir nach unserer Münze in **ΚΑΛΥΝΔΕΩΝ** verbessern) nebst einem auf einem Blitze stehenden Adler [3].

Beide Münzen thuen eine Verehrung des Zeus in Kalynda dar; die unsrige zeigt aber noch, dass man zugleich dem Zeus zu Ehren, Wettkämpfe im Bogenschiessen hielt, in welchen wahrscheinlich Lorbeerzweige die Kampfpreise waren. Der Ring auf einem Stabe und mit Binden geschmückt, war das Ziel bei diesen Uebungen, nach alter, schon von Homer berichteter Sitte. Im XIX und XXIV Buche der Odyssee u. s. w. werden solche Ringe erwähnt, durch welche die Freier der Penelope vergeblich die Pfeile des Odysseus zu schiessen suchten.

NISYROS.

9. *Hſ.* Weibliches Haupt mit Tänie, rechtshin.
Rſ. Delphin rechtshin, darunter ein Dreizack, linkshin; oben eine Weintraube (?) und **ΝΙ**

Æ. 2.

Diese Münze unterscheidet sich von der bei Mionnet, Suppl. VI, S. 585 N° 151 beschriebenen nur dadurch,

---

1 Classes gen. ed. II, (Flor. 1821) 87.

2 Supplem. VII 478 N° 204.

3 Die von Fröhlich tent. IV, S. 160 bekannt gemachte Münze von T. Cæs. ist nicht von Kalynda, sondern von Blaundus in Lydien.

dass letztere unter dem Dreizack noch eine Weintraube zeigt, während eine solche auf unserer Münze vielleicht in dem undeutlichen Gegenstande neben der Inschrift zu erkennen sein dürfte.

Die Insel selbst, gelegen an der Karischen Küste, nicht weit von Kalydna (Kalymna), etwa 80 Stadien von Kos, 12½ Millien [1] von Knidos und 820 Stadien von Rhodos entfernt, ist länglich hoch und voller Felsen. Der Sage nach, wurde sie durch Poseidon von Kos losgerissen. Nach Plinius und Stephanos hiess sie in früheren Zeiten Porphyros, Homer kennt sie aber schon unter ihrem gewöhnlichen Namen [2].

Nisyros hat nur 80 Stadien im Umfang, auf ihr lag eine Stadt gleiches Namens. Auch hatte die Insel einen Hafen und eine heisse Quelle [3].

In alten Zeiten waren Nisyros wie Kalydna von Karrern bewohnt, später wurden sie von Thessalos, des Herakles Sohn, besetzt und geriethen in Abhängigkeit von Kos. Im Trojanischen Kriege standen die Nisyräischen Schiffe unter dem Befehle der Koischen Fürsten Pheidippos und Antiphos, der Söhne des Thessalos [4], welche zugleich ausser Kos, noch Krapathos und Kasos besassen. Als bei einem Erdbeben viele Einwohner von Nisyros umgekommen waren, wurde die Insel durch Koër wieder bevölkert [5].

Später kam Nisyros unter die Herrschaft der Könige von Halikarnassos, welche zugleich Kos und Kalymna besassen. Namentlich wird die berühmte Artemisia als

---

1 Plin., hist. VI, 31.

2 Il. B, 676.

3 Strabo, p. 748.

4 Hom. Il. 678.

5 Diodor. V, 54.

Beherrscherin von Nisyros genannt [1]. Dann fiel die Insel nach mannigfachen Schicksalen, mit ganz Karien, in die Gewalt der Rhodier, bis sie mit dem Römischen Reiche vereinigt wurde. Die Türken eroberten sie in der Mitte des fünfzehnten Jahrhunderts; jetzt heisst sie Nisiro, Nizaria und ist verarmt und von geringer Bedeutung.

Auf den Nisyräischen Münzen erscheinen Dionysos, Poseidon und ein weibliches Haupt, wie auf unserem Exemplare, welches bei Mionnet einmal als das der Venus bezeichnet ist [2]. Leider fehlen demselben nähere Attribute, auch finden sich keine Nachrichten über eine Verehrung der Aphrodite auf Nisyros; jedoch lassen Delphin und Dreizack wohl eher auf Aphrodite als die nur nebenbei angebrachte, bei unseren Münzen nicht einmal deutliche Weintraube, auf eine Bakchantin schliessen.

SELEUKOS von SYRIEN.

(Tf. I. N° 12.)

10. *Hs.* Haupt der Pallas rechtshin; der Helm ist mit einer Schlange geziert.
Rs. ΣΕΛΕΥΚΟΥ Nike mit Kranz und Palmzweig, linkshin gewendet. Unten, neben ihr, links ein Monogramm und rechts o.

AV 4.

Die Geschichte des Seleukos, des Sohnes des Antiochos und der Laodike, ist so oft und so vortrefflich behandelt worden, dass ich hier nicht wagen darf, sie zu wiederholen.

Obige Münze, welche einst unser trefflicher Freund Herr v. Bartholomaei erwarb und später Herrn Rollin

---

1 Herod. VII, 99.
2 Mionn. III, 101.

überliess, ist in so fern besonders interessant, als von ihrem Typus nur zwei und noch dazu abweichende Exemplare erwähnt werden.

Das eine, in der Sammlung S. M. des Königs der Niederlande, ist nur unvollkommen erhalten, zeigt die Schrift ΣΕΛΕΥΚ...., so wie die Nike mit erhobener Rechten und Scepter nebst Dreizack in der Linken.[1] Das andere, einst in der Sammlung von Allier de Hauteroche, zeigt die Nike mit einem Dreizack in der einen und einem Lorbeerkranze in der anderen Hand, nebst dem Monogramme TAP, das der gelehrte Besitzer auf Tarsos deutete[2]. Die sonst bekannten Goldstücke dieses Königs zeigen auf der Hs. seinen Kopf in einem Helme, der mit Stierhörnern geziert ist und auf der Rs. einen Pferdekopf. Sie sind gewiss aus seiner späteren Regierungszeit, nach dem Zuge gegen den Indischen König Sandrakottos (im J. 305), ja vielleicht sogar nach der Schlacht bei Ipsus (301) geprägt, denn auf ganz ähnlichen Silbermünzen[3] bekränzt eine Nike ein Tropäum, das offenbar aus Griechischen Waffenstücken zusammengesetzt ist.

Auf einer der letzteren erscheint die Jahreszahl IΔ, 14, der Seleukidischen, mit der Rückkehr des Seleukos nach Babylon, im J. 312 v. Ch. beginnenden Zeitrechnung; dieses Stück ist also 299, zwei Jahre nach der Schlacht bei Ipsus, geschlagen. Andererseits scheint aber der Ausdruck des Brustbildes dieser Goldstücke zu verbieten, sie in die spätesten Regierungsjahre des Seleukos zu verweisen.

---

[1] Eckhel Doctr. n. v. III, 210. Mionnet V, S. 2 N° 2.

[2] Dumersan, déscription des médailles de Mr. Allier de Hauteroche, S. 104. Mionnet, Supplém. VIII, S. 2 N° 6.

[3] Akerman, Numismatic Chronicle XIII, S. 70.

Unser Goldstück dagegen muss eine der ältesten Münzen des Seleukos sein, denn es zeigt noch nicht dessen eigenen Typus, sondern den Alexander's des Grossen, welcher allgemein verbreitet war und den der Nachfolger des gewaltigen Eroberers anfangs noch nicht zu ändern wagte.

Auch führt es nicht den Königlichen Titel, noch eine Jahreszahl, sondern nur ein Monogramm und einen Buchstaben, welche beide vielleicht auf Münzdirektor und Stempelschneider zu beziehen sind.

Bei den Goldmünzen späterer Seleukiden ist dieser Typus niemals angewendet worden.

Nehmen Sie, mein verehrter Freund, diese wenigen Zeilen mit gewohnter Nachsicht entgegen und erhalten Sie ein freundliches Andenken

St. Petersburg.
Im September 1850.

Ihrem treu ergebenen
B. von Köhne.

TROUVAILLES de MONNAIES

du 10me siècle, faites en Norvège en 1848.

(Pl. XIV.)

L'année passée nous a présenté deux trouvailles de monnaies du 10me siècle, assez remarquables pour mériter une mention dans un journal archéologique.

La première de ces trouvailles a eu lieu à Bore, l'habitation d'un paysan, dans la paroisse de Klep, non loin de Stavanger, ville située sur la côte S. O. de la Norvège; elle amena la decouverte d'une centaine de monnaies du roi Aethelred II d'Angleterre (979—1016) très-mal conservées, à cause de la nature du terrain, qui les récelait. Toutes ces pièces n'offraient que deux types, savoir: Pl. 22, N° 10—13 de Ruding, Annals of the Coinage of Great Britain et Pl. 3. Type B et C de Hildebrand, Anglosachsiska Mynt i Svenska Kongl. Myntkabinettet.

La seconde découverte, faite à Kaldal, l'habitation d'un paysan de la paroisse de Beitstad, située au fond du golfe de Throndhjem, et dans la partie septentrionale de la Norvège, est plus considérable; en voici la déscription détaillée.

I. Monnaies cufiques.

Il n'y avait qu'une pièce entière et conservée, du Samanide, Nouh ben Nasr de l'an 341,=952—53 de l'ère chrétienne, frappée à Nisabour, ville de la province de Khorasan. Mr. de Fraehn, dans son excellent

ouvrage: Recensio numorum Muhammedanorum, ne mentionne aucune monnaie de cette ville, frappée par Nouh ben Nasr.

Le coin se distingue par un signe particulier qu'on voit au dessus du type de l'avers, et par le mot كفى il (Dieu) suffit, au dessous des caractères qu'on ne trouve pas dans les types décrits par Mr. Fraehn, mais qui sont analogues au يكفى الله inscrit sur une monnaie samanide de Bokhara de l'an 358, V. Fraehn, l. c. p. 109.

Sur les fragments des pièces brisées, on peut lire les noms des Khalifs Al-Moktafi billah (276—82=889—95), Al-Moqtader billah (295—320=907—32), Al-Radhi billah (322—29=934—40), et les noms des princes Samanides Ismail ben Ahmed (285—320=898—907) et Hassan ben Ahmed (301—31=913—42). Il y avait aussi une bractéate cufique, dont un morceau manque, et d'un diamètre un peu plus grand que celui des monnaies ordinaires. Ce fragment offre dans le milieu la formule de foi entourée de deux légendes marginales, très-frustes.

II. Monnaies anglosaxonnes.

Ces pièces sont toutes d'Aethelred II (979—1016), frappées dans les lieux suivants; savoir:

a. Bedford. Av. Hildebrand l. c. Pl. 3. Type B, 2. Rev. Alfstan M-o Beda. Type B, 2. Manque chez Hildebrand.

b. Canterbury. Hildebrand N° 81 & 129.

c. Exeter. Hild. N° 261 & 262.

d. York. Hild. N° 372, et une avec des légendes comme Hild. N° 433, mais du type C.

e. Cambridge. H. N° 622.

f. Huntingdon. H. N° 707.

g. Leicester. H. N° 788.

h. London, du monnayeur AÐVLF, du type Hild. B, 2. Manque chez Hild.; et des pièces comme Hild. N° 1050, 1068, 1080, (avec la difference, que le Rev. porte LVNDONI), N° 1097, 1156, (avec la diff. que le Rev. offre LVNDON), N° 1178, 1216 et 1323.

i. Maldon. Légendes comme Hild. N° 1573, mais du type C. Manque chez Hild. Une autre pièce comme Hild. N° 1575, mais avec MALD sur le Rev.

k. Norwich. Hild. N° 1584.

l. Sudbury. H. N° 1817, 1822, 1838 (2 Expl.) et 1844.

m. Southwark. H. N° 1867.

n. Thetford. H. N° 1891, 1895, 1898 (mais sans point à coté de l'x), N° 1916, (mais au Rev. ÐEO.)

o. Totnaes. H. N° 1977.

p. Wilton. H. N° 2067.

q. Winchester. H. N° 2126, 2133 et 2248, (mais au Rev. PVΣTAN.)

Il y a encore une pièce du type B, 1, d'un monétaire RÆCENVLF M-O PI.TO, dont le nom ne se trouve pas parmi les monétaires l'Aethelred, connus jusqu'ici; plus deux monnaies du type C du même souverain: l'une présente un Avers correct, et l'autre une légende illisible; des légendes occupent aussi le revers de ces deux monnaies.

Quelques pièces brisées en plusieurs morceaux faisaient également partie de la trouvaille.

III. Monnaies allemandes:

A. Henri I, l'oiseleur (919—936)

1. Av. ····ICVS· Tête avec couronne à rayons, tournée à droite.

Rev. ·RGENTI·· (c. à d. Argentina, Strassbourg). Portail, avec une croix dedans.

Nous éprouvons quelque hésitation à voir dans cette pièce une monnaie d'Henri I. Mr. Cappe (Deutschlands Kaisermünzen, Pl. V. N° 81) attribue une pièce semblable à Henri III. Mais comme la trouvaille, dont il s'agit ici, n'offre pas une seule monnaie qui soit sûrement du XI[e] siècle nous n'osons point de donner ce denier à Henri II, comme on le fait ordinairement. Il se pourrait néanmoins que cette monnaie fût de Henri duc de Bavière, qui en 976 se fit couronner roi des Allemands [1].

2. Monnaie très usée de Verdun avec légendes illisibles, mais le type semblable à Lelewel, numismatique du moyen âge, Pl. XIX N° 25; le mot REX dans le champ du Rev. est bien lisible.

B. Othon I, II ou III, (936—1002).

3. Une centaine de monnaies assez ordinaires avec le nom d'Adelaide au Rev. Les varietés sont:

a, avec AMEN comme légende de l'Av. Götz, Kaiser-Münzen N° 104. Cappe, Pl. III, N° 4.—2 Exempl.

b, avec π et ω aux cotés du portail.

c, avec π et ω, comme Götz, N° 71, 91 & 92—4 Exempl.

d, avec π et Δ aux cotés du portail—3 Exempl. (inéd.)

e, avec ϧ & Δ aux côtés du portail. (inéd.)

f, avec une croix au côté droit du portail (inéd.)

---

[1] Nous partageons les doutes de Mr Holmboe sur l'attribution de ce denier, qui est trop mince et d'un style trop moderne pour pouvoir être attribué à Henri I. Des exemplaires mieux conservés offrent distinctement le titre IM (V. l'exemplaire gravé dans l'ouvrage de Mr Cappe) et comme Henri I ne fut pas couronné comme empereur, notre pièce doit être indubitablement d'Henri II. Elle est donc pour la date la dernière monnaie de cette trouvaille.

Note du rédacteur.

g, avec une figure indistincte au côté droit du portail. (inéd.)

h, une comme Götz N° 86.

i, avec une ligne et trois points au milieu du portail (inéd.)

k, avec un point au milieu du portail et trois points à son coté droit. (inéd.)

l, avec deux points au côté gauche du portail, (inéd.)

m, avec un point à chaque côté du portail Götz. N° 94.—3 Exempl.

n, avec un point à chaque côté du portail mais tantôt en haut et tantôt en bas, comme Götz N° 96.— 16 Expl.

o, avec un point au côté gauche du portail.

p, avec un point au côté droit.

q, avec une figure indistincte (une fleur?) dans la marge de l'Av ; le portail est d'une forme singulière.

r, avec les lignes, qu'on croit désigner la porte, fermée, en direction verticale. V. Götz N° 103.

s, un triens (Obole), comme Götz N° 87.

Outre ces pièces il y avait encore une quarantaine de deniers, mais trop mal conservés pour pouvoir les décrire avec détail.

4. *Cologne.*

a. Av. OTTO REX Croix cantonnée de globules.
Rev. ✠ COLONIA^c. Götz N° 161.—9 Expl.

b. Av. ODDO IMP AVG. Le type de l'Av. et le Rev. semblables au précédant. Götz 118.

c. Denier comme Götz N° 120.

5. *Deventer.*

Av. OT····· Tête couronnée en face.

Rv. ····DRA Croix cantonnée de globules.

V. Lelewel, Pl. XIX N° 39 et Cappe N° 310 et 319'.

6. *Dortmund.*

a. Denier comme Götz N° 165. — 3 Expl.

b. Av. ODDO IMP· · · Croix cantonnée de globules. Rev. THEROTMANN. Petite croix dans un grénétis, entouré d'une cercle.

La pièce chez Götz 130 offre quatre points au Rev. qui manquent ici.

c. Une pièce comme Götz N° 169.

7. *Magdebourg.*

Une pièce comme Götz N° 131.

8 *Strassbourg.*

Av. OTTO· · · Croix dans un grénétis.

Rv. + · ·N· · · · Portail. V. Cappe Pl. III N° 15.

9. *Localité incertaine.*

Une pièce très-usée, avec quelques trâces du nom OTTO sur l'Av. et dans le champ AVG, Au Rev. +· ·I∩· O C· ·PS Croix cantonnée de globules. V. Pl. XIV N° 1.

Faut-il expliquer l'AVG par Augustus ou par le nom de la ville Augusta, Augsbourg? La légende du revers paraît offrir le nom d'un évêque.

C. METZ; l'evêque ADALBERON (984—1004.)

Av. ADE· · ·RO. Portail.

Rv. IM· · · · · ·ER. Croix cantonnée des lettres OTTO.

M. Lelevel a publié, Pl. XIX N° 10, une pièce presque semblable.

D. BAVIÈRE; HENRI II (955—995)

a. *Av.* H·····DVC+· Dans le champ : ⁘
Rv. Légende illisible (offrant le nom de Ratisbonne) Portail, dans lequel I· ·O.
b. *Av.* HENRICVS DVX. Dans le champ : ⁘
Rv. Légende illisible. Portail, dans lequel : ENC (retrograde). V. Groschen-Cabinet Pl. II N° 12.

E. SAXE ; BERNARD I. (973—1011)

Av BERNHARDVS DVX. Tete diadémée.
Rv. N NOMINI D—NI AMEN. Croix. V. Groschen-Cabinet Pl. I N° 2.—4 Expl.

F. ALLEMANDES INCERTAINES.

1. Légendes illisibles Av. Portail, avec une croix dedans et une croix de chaque côté. Rv. Croix dans un cercle. V. Grote, Blätter für Münzkunde Vol. III. Pl. IV N° 63 Götz. Kaiserm. N° 203. Lelevel P. XIX N° 40.— 2 Exempl.

Monnaies des Slaves du Brandebourg ou des environs de l'archevêché de Magdebourg.

2. *Av.* ····DIGRAR··· Tête couronnée, vue de face.
Rv. V·IOLAD·····EPS· Portail, dans lequel buste d'un évêque, en face. V. Pl. XIV N° 2. (inéd.)

Je n'ai trouvé nulle part une monnaie semblable, ce qui me fait d'autant plus regretter, que les légendes sont si frustes. Le nom de l'evêque paraît commencer par la lettre V.

C'est peut-être Volkmar, evêque d'Utrecht, de 977—990, contemporain d'Othon III dont le buste figure sur l'avers. Le type de cette pièce est fort inusité pour une époque aussi ancienne.

3. *Av.* Tête tournée à droite.

Rv. Croix cantonnée de globules. Légende illisible. Paraît être une imitation d'un denier d'Othon III, frappé à Wurzbourg, avec la tête de St. Kilian. V. Pl. XIV N° 3.

4. *Av*. ····Vω··MEIIW. Main bénissant (de Dieu) aux côtés π— ꙍ (pour ω)
   Rv. D >VIMEM····· Dans le champ une croix. V. Pl. XIV N° 4.
5. *Av*. +···IN···+····OIS Main, aux côtés π—ω
   Rv. + IIS··INOƆAZAƎA (Aeaza comes?) Croix cantonnée de globules. V. Pl. XIV N° 5.

La main se trouve sur des monnaies de Deventer, de Salzbourg, de Bohème, d'Angeleterre etc. Nos monnaies doivent être comptées parmi les imitations dont les prototypes ne sont pas encore été trouvés.

6. *Av*. Légende illisible. Croix cantonnée de globules.
   Rv. Légende illisible. Dans le champ: S-÷OIOIOI—A (Sancta Colonia.) V. P. XIV N° 6.—6 Expl.

Ces monnaies sont très-usées, fort minces et ne pésent ensemble que 86 as de Cologne. Elles nous paraissent être imitations des monnaies de Cologne, frappées peut-être dans les Pays-Bas.

7. Monnaies plus larges qu'à l'ordinaire, mais assez minces, avec des légendes illisibles. L'Av. représente une croix cantonnée de globules et entourée d'un grénétis, le Rv. un objet que j'ai désigné comme un bouclier, dans ma déscription de la trouvaille d'Egersund (Blätter für Münzkunde III p. 147.) mais que Mr. Thomsen (ibid. Vol. II p. 336) croit être une mitre. (V. l. c. Pl. XVI N° 228.) Il y a de ce type 6 exemplaires et quelques fragments. Ces monnaies paraissent être des imitations d'un prototype de Deventer.
8. Légende illisible; l'Av. offre une croix, cantonnée de trois globules et d'un anneau. Le Rv. à ce qu'il

paraît, une tête de coq, percée de flèches. V. Pl XIV N° 7.

9. Légendes illisibles; l'Av. représente les restes d'une tête couronnée (?), le Rv. une croix formée de lignes doubles. V. Pl. XIV N° 8.

IV. Monnaies françaises des Carlovingiens.

Trois pièces très-usées, avec le monogramme ordinaire des Charles, commençant par ⊏ (pas K). V. Le Blanc p. 127, Fougères et Combrouse N° 335. Sur l'une, le monogramme est privé de ses lettres en haut ainsi qu'en bas, et la croix du Rv. a une forme extraordinaire. V. Pl. XVI N° 9.

V. Bractéates incertaines.

1. Bractéate à deux coins (Halbbracteat) semblable à une pièce de la trouvaille de Vaalse en Danemarc. V. Annales for Nordisk Oldkyndighed 1842—43. Pl. IV N° 31.
2. Av. semblable mais avec un autre Rv.
3. Pièce semblable au N° 30 de la IV[e] Pl. de l'ouvrage cité.

Il y a en outre parmi les fragments quelques monnaies larges, dont les dessins se trouvent dans le même ouvrage N° 32 et 33 ainsi que dans Mader, Kritische Beyträge für Münzkunde des Mittelalters, Vol I N° 33 et 34.

Cette dernière trouvaille est intéressante non seulement par les monnaies inédites qu'elle a mis au jour, mais aussi pour le classement de quelques monnaies déjà connues, particulièrement celles d'Aethelred II. De cette circonstance que parmi un assez grand nombre de

ces monnaies, on n'a trouvé que deux types de revers, et que les mêmes types seulement se rencontrent sur un nombre de pièces encore plus considérable, déterrées il y a deux mois environ, à Bore, il me semble pouvoir conclure que ces types sont les plus anciens de ce roi et que ces monnaies ont été deposées en terre avant l'apparition des autres types. Cette opinion est confirmée par l'observation que dans les deux trouvailles il n'y avait pas de pièce qui pût être attribuée avec sûreté au onzième siècle. Le type, que Mr. Hildebrand, dans son ouvrage a placé à la tête des monnaies d'Aethelred, doit par conséquent céder le pas aux deux types, dont nous venons de parler.

Christiania, en 1849.

C. A. Holmboe.

FLORIN BÂLOIS

au nom d'un Pape.

(Pl. II, 4.)

Av. IVLIVS ✠ II ✠ PON · MAXI ✠ La Vierge avec l'enfant Jésus.

Rv. MONЄT | ✠ NO ✠ AV | R ✠ ЄIVI ✠ | BASIL' | (Moneta nova aurea civitatis Basileensis). L'écusson de Bâle, (la crosse épiscopale) sur une croix, avec le millésime 1513 au-dessus de l'écusson.

Jules II, élu le 1 Novembre 1503, décédé le 21 Février 1513, le plus belliqueux des papes, fut de tout temps grand ami des Suisses dont il apprécia si bien la valeur que, dans les vicissitudes de ses guerres avec les Français, il invoqua le secours des confédérés au lieu des saints: Santi Svizzeri, ajutatemi!

Les Bâlois en particulier, reçus dans la confédération en 1501, vinrent dejà en 1503 dans le Milanais attaquer les Français qui s'y étaient établis.

En Avril 1504 le légat du Pape, Cardinal de Gorice, séjourna à Bâle, où il s'occupa de la vente des indulgences et fit déterrer des reliques.

Les Suisses ayant été dégagés de leur alliance avec Louis XII, le Pape chercha à les gagner par l'évêque de Sion, Mattieu Schinner, qui les entraîna en Février 1510 à une alliance pour cinq ans; les cantons durent fournir 6000 auxiliaires et chacun des cantons recevoir 1000 florins par an. Les Bâlois envoyèrent 400 hommes à Come d'où ils durent revenir ayant trouvé les Français en trop grand nombre.

Après une autre expédition non moins infructueuse qui fut faite dans l'hiver de 1511 à 1512, le Pape envoya le 19 Avril 1512 par Mathieu Schinner une somme de 20,000 florins pour accélérer les confédérés. Les Bâlois lui fournirent de nouveau 400 hommes. Cette fois les Français furent expulsés du Milanais en moins de deux mois. Le Pape donna à ses alliés par un bref du 5 Juillet, deux bannières, la première décorée des clefs de S. Pierre et de la tiare avec la légende:
DOMINVS MIHI ADIVTOR·NON TIMEBO QVID MIHI FACIAT HOMO DOMINVS MIHI ADIVTOR EST, l'autre portant l'inscription:
IVLIVS·II·PONT·MAX·LIGVR·SIXTI·III·NEPOS·PATRIA SAONENSIS.
Schinner fut encore chargé de leur remettre une épée estimée 1500 ducats et le chapeau ducal (du Milanais). Jules leur accorda, par un bref du 22 Juillet, le titre de protecteurs de la liberté de l'église chrétienne et à chaque canton une bannière particulière.

Celle de Bâle était ornée de son signe en or, et au coin on voyait figurée l'Annonciation. Cette bannière que les Bâlois firent confectionner à Milan, fut reçue à Bâle avec grande pompe par 900 jeunes gens de la ville, dont chacun reçut une médaille en mémoire de cette fête, d'après Wurstisen, l'annaliste Bâlois.

Les ambassadeurs qui allèrent au mois d'Août remercier le Cardinal de Sion de ces faveurs, reçurent chacun 40 florins, que celui de Bâle remit à ses supérieurs.

Une seconde ambassade envoyée à Rome avait pour chef l'envoyé Bâlois Jean Leonard Grieb, qui, ayant fait ses études à l'université de cette ville, pouvait porter la parole. Elle obtint du Pape les baillages de Lugano, Locarno et Domo, et pour Bâle en particulier le droit de frapper des florins d'or en son nom au lieu de celui des Empereurs que Bâle devait mettre autrefois sur

ses monnaies [1]. C'était un moyen de se déclarer libre de l'Empire Romain sans s'en détacher formellement, ce qui n'arriva qu'en 1648.

Cette première médaille de Bâle autonome, faisant partie de la belle collection de S. E. Mr. de Reichel, est d'autant plus remarquable, qu'elle porte le nom et les insignes du Pape réunis à ceux de la même ville épiscopale qui devint, aussi bien que Zuric et Genève, par son Ecolampade, appelé à Bâle en 1521, un des plus fermes soutiens d'une réformation qui ne devait pas se borner aux dogmes et au culte comme celle de Luther, mais encore s'étendre jusqu'aux moeurs et à toute la République, réformation radicale et sociale, s'il en fut, mais fondée sur l'évangile et non pas sur la philosophie ou sur la politique.

E. de Muralt.

---

1 Les premières monnaies d'or bâloises offrent les noms des rois Sigismond et Albert et des empereurs Frédéric III et Maximilien I. V. Köhler Ducaten-Cabinet, II, p. 840, 841 et Haller: Beschreibung der Eidgenössischen Schau - und Denkmünzen, II, p. 76—79, NN⁰ 1431—1445.

GOLDSTÜCKE

des Grafen Jakob Mandelli.

(Taf. II N° 1—3.)

—

Zu den kleinen Italienischen Dynasten, welche münzberechtigt waren, gehört auch Graf Jakob Mandelli, Sohn des Tatius Mandelli und der Lucrezia Beolea. Er war im J. 1582 geboren und leistete später Kaiser Ferdinand II wichtige Dienste, welcher ihn dafür zum Kämmerer und zum Vicarius Imperii ernannte und ihm das Münzrecht in dem Kaiserlichen Lehen Ober- und Nieder-Macagno, am Lago Maggiore schenkte. Mandello selbst ist eine kleine Stadt am See von Lecco im Gebiete von Como, welche den Titel einer Grafschaft führt und später an das Gräfliche Haus Thurn und Taxis fiel.

Jakob benutzte das ihm verliehene Recht, indem er Goldstücke und Thaler prägen liess. Letzterer ist bereits in dem schönen Werke: Monnaies en argent du Cabinet Impérial bekannt gemacht. Er zeigt auf der Hs. das Brustbild des Grafen im Harnisch, der auf der Achsel mit einem Seraphskopfe verziert ist, rechtshin, nebst der Umschrift: IACOBVS MANDELLVS COM·MAC·I·C·R· Auf der Rs. erscheint das gekrönte mit Schnitzwerk verzierte Wappen, quadrirt, mit drei gelöwten Leoparden im ersten und vierten Felde; das zweite und dritte Feld sind getheilt und enthalten, im oberen Felde, einen mit drei Byzantinern (oder Ringeln?), 2, 1, be-

legten Pfahl und im unteren, einen gekrönten Adler. Die Umschrift lautet: SACRIQ · ROMANI IMP · VICAR · PERP.

Ganz unbekannt sind aber die folgenden drei Goldstücke, welche sich sämmtlich in der Reichelschen Sammlung befinden:

1. MON · N(ova) · AV(rea) · IAC · R · C · MAC(agni) · COM(itis) · IA · Q · R · I · FI · und ein aufgerichteter Greif. Brustbild im Harnisch und Mantel, rechtshin.

Rs. FERDI · II · ROMA · IMPE · SEMP · AVG · Der gekrönte Doppeladler; zwischen seinen Köpfen ein Kreuz mit langem Fusse. (Tf. II, N° 1.) AV.

2. ONG(arus) · IAC · MAND(elli) — CO(mitis) · MAC(agni) · C · R · Stehende Figur im Harnisch, mit einer kleinen Mütze bedeckt, in der Rechten eine oben lilienförmige Partisane, in der linken ein Schwert mit langem Griffe haltend.

Rs. SACRIQVE ROM · IMP · VIC · PER In einem mit zackiger Krone bedeckten Schilde die Mandellischen gelöwten Leoparden. Darüber 1622. (Tf. II, N° 2.) AV.

3. MO · NO · AV · IAC · MAND · C(omitis) · M(acagni) · C · R · V · I · F · Wappen wie vorher, darüber: 1622.

Rs. S · STEPHAN · — PROT · MACH · Der heilige Stephan im Priesterkleide, mit Heiligenschein. Er ist kniend und mit ausgebreiteten Händen vorgestellt.. (Tf. II, N° 3.) AV.

Diese drei merkwürdigen Münzen bieten noch manches Räthselhafte dar. Das Brustbild, wie auf dem Thaler, erscheint nur auf der ersten; von dem Wappen zeigen N° 2 und 3 nur das Feld des Mandellischen Hauses, wohingegen die beiden Hälften des zweiten und dritten Feldes (vielleicht das Wappen von Macagno) auf den Goldstücken nicht vorkommen.

Die Familie der Grafen Mandelli ist eine der ältesten und vornehmsten des Herzogthums Mailand und war

auch in Piacenza, Bologna, Florenz, Genua und Padua ansässig. Willfährige Genealogen führten ihren Ursprung auf den alten, in Roms Urgeschichte wohl bekannten Sabinerkönig Tatius zurück und leiteten zu diesem Zwecke den Namen Mandelli von Mandella, einer Gegend des Sabinischen Staates Corioli (Curri) ab. [1]

Im J. 1158, im Kriege gegen den grossen Hohenstaufen Friedrich I, wählte das Mailändische Volk den Tatius Mandelli zum Könige und Herrn von Insubrien. Er blieb jedoch gleich darauf im Kampfe gegen die Deutschen; sein Körper wurde aber von den Mailändern ausgelöst und mit grossen Feierlichkeiten bestattet. Dieses Tatius unmittelbare Nachfolger zeichneten sich als Führer der Mailänder in den Kämpfen gegen die Deutschen aus.

Albert Mandelli unterwarf den Mailändern im J. 1201 Padua; er erwarb seiner Familie viele ansehnliche Güter.

Ein besonders tapferer Kriegsmann war Otto Mandelli, mit dem Beinamen der Riese. Er führte die Mailänder und später die Florentiner in verschiedenen Kämpfen.

Guido Mandelli war ein Anhänger Kaiser Heinrich's VII. Sein Bruder Peter, Führer der Heere des Barnabas Visconti, erhielt vom Mailändischen Erzbischofe die Bestättigung des Besitzes von Mandelli, so wie die Gerichtsbarkeit über alle benachbarten Dörfer. Der Doge Marco Cornari nahm ihn in den Venetianischen Adel auf.

Otholino Mandelli stand in Verbindung mit dem unglücklichen Richard II von England († 1400), wel-

---

1 Crescenzi Romani, Corona della nobilitá d'Italia, 718 und folg.

cher ihn in seine Familie aufnahm und mit dem Rechte das Englische Wappen zu führen beschenkte. Dieses Recht wurde den Grafen Mandelli von einigen der nachfolgenden Könige von England bestättigt.

Das Englische Wappen zeigt drei goldene Leoparden im rothem Felde: auf unseren Münzen sind aber die Leoparden stets gelöwt, wahrscheinlich durch Irrthum des Stempelschneiders. Ueber das ältere Wappen der Mandelli haben wir keine Nachricht gefunden: vielleicht bestand dasselbe aus dem Pfahle, welcher mit drei Byzantinern belegt ist, und welcher über dem Adler, den wir vermuthungsweise auf Macagno bezogen haben, angebracht ist.

Der genannte Otholino gehörte zu den Anhängern des schwachen Kaisers Sigismund, auch diente er als Feldherr den Mailändischen Herzögen Johann Galeaz und Johann Maria Visconti.

Andere Mitglieder dieser weit verbreiteten und hoch geehrten Familie dienten den Republiken Florenz, Genua, Bologna, auch finden wie sie in Piacenza, Padua, u. s. w., meist als Führer im Kriege.

Ein späterer Otto Mandelli diente in Flandern der Margaretha von Oesterreich, Schwester Karl's V und ging dann mit Johann von Oesterreich als Gesandter des Kaisers zu Pabst Pius V. Zuletzt erscheint er im Dienste Alexanders Farnese von Parma. Er war der Vater des Tatius und Grossvater unseres Jakob, welcher letzterer im J. 1645 starb.

Das Lehen von Macagno am Langen See, für welches unser Jakob des Münzrecht erworben hatte, war schon von König Otto I im J. 962 an Tatius und Robaconte, für ihre tapferen Thaten gegen des Königs Feinde verliehen worden. Es wurde einem Grafen Jakob von Karl V und dem Tatius von Rudolph II bestättigt.

Ausserdem besass die Familie noch die ansehnlichen Güter: Guda, Antibiate, Castello di Vilanterio, Mozaniga,

Fornono, Comeza, Mentorfano, Douare, nebst dem Gebiete von Chiavenna, Carlo, Coreza, Rottadolo, Fossalto u. s. w. [1]

Auf mehrere dieser Güter scheinen sich einige Abkürzungen des Titels, wie er auf unseren Münzen vorkommt, zu beziehen. Alle diese Münzen haben hinter dem Namen des Münzherrn R · C oder C · R, der Thaler sogar I · C · R. Dies ist vielleicht durch Rottadoli, Clivensis (Rottadolo und Chiavenna) zu erklären. Das I auf dem Thaler bezieht sich auf ein anderes Gut oder steht vielleicht irrig statt E(t)

Die Buchstaben IA · Q : R : I · FI am Schlusse der Umschrift unseres ersten Goldstückes sind sehr schwierig zu erklären: sie beziehen sich auf Besitzungen, über welche wir nicht im Stande waren, etwas Näheres aufzufinden. Die Buchstaben V · I · F am Schlusse der Legende des dritten Goldstückes sind vielleicht durch Vicarius Imperii perpetuus zu deuten. Das F wäre in diesem Falle als ein Irrthum des Stempelschneiders für P anzusehen.

Von unseren Goldmünzen ist die erste ein Dukat, welchen Graf Jakob Mandelli wahrscheinlich sogleich nach Erwerbung des Münzrechtes schlagen liess. Der kleine Greif über dem Brustbilde auf der Hs. ist wahrscheinlich ein Münzmeisterzeichen.

Bald scheint es aber, sah der Graf, dass seine Münzen einen grösseren Umlauf fänden, wenn er ihr Gepräge dem solcher Goldstücke, welche überall verbreitet und wegen ihrer Güte beliebt waren, ähnlich machte. Unsere N° 2 führt daher den Typus der Friesischen allgemein beliebten Dukaten [2]. Das Friesische Wappen stimmt zufällig mit dem Mandellischen ungefähr überein; ob aber

---

[1] S. Crescenzi Romani, l. c., S. 723.

[2] Köhler, Dukaten-Cabinet, II, S. 850 N° 2675.

der geharnischte Mann unseres Goldstückes den Grafen selbst vorstellen soll, wollen wir nicht entscheiden. N° 3 enthält auf der Hs. die Nachahmung des Friesischen Typus, auf der Rs. jedoch erscheint der heilige Stephan, Schutzpatron von Macagno, ähnlich wie auf alten Pfennigen von Halberstadt und auf einigen Münzen von Metz. [1]

Die Sitte, Typen fremder, weit verbreiteter Münzen nachzuahmen findet sich in Italien im siebzehnten Jahrhundert nicht selten. Die Gonzaga zu Bozzolo z. B. copirten nicht allein Münzen von Genua, von Mailand, von Bologna u. s. w., sondern sogar Oesterreichische Groschen und Holländische Thaler [3], natürlich nur in der erwähnten Absicht.

Unser Goldstück N° 2 ist nach dem Werthe Ungarischer Dukaten geschlagen, welche seit dem J. 1596 in Italien nachgeahmt wurden [4]. Nach Benvenuti (notizie di monete) war nach einem Dekrete vom 30 April 1676, der Werth der in Italien umlaufenden Ongari, Unghari, Italienischen wie fremden Stempels, auf 2 danari 23 grani im Gewicht und 23½ Karat im Gehalt festgesetzt [5]. Die Münze selbst ist in der Umschrift ONG(arus) benannt, eine gewiss seltene und ungewöhnliche Bezeichnungsweise, für die uns kein zweites Beispiel bekannt ist.

B. v. K.

---

[1] Leuckfeld, antiquitates numariæ, Taf. 1. De Saulcy, Mémoires de l'Académie Royale de Metz, 1836 Taf. 2, 3.

[2] Das MACH in der Umschrift kann sich wohl nur auf Macagno beziehen.

[3] Zanetti, monete e zecche d'Italia, III, Taf. XI.

[4] Ibid. III, S. 44.

[5] Ibid. I, S. 351.

LETTRE

à Mr. Cartier, directeur de la Revue numismatique,

sur une médaille inédite de Théodore, roi de Corse.

(Pl. II N° 6.)

Monsieur et cher confrère!

En 1842, vous avez publié dans l'excellent recueil numismatique, dont vous êtes un des fondateurs, une suite riche et intéressante de monnaies frappées en Corse, par Théodore de Neuhof, et par le général Paoli [1]. Permettez-moi d'ajouter aux trois monnaies de Théodore dont vous avez donné la déscription, une médaille de ce roi, la seule que je connaisse et d'autant plus remarquable, qu'étant produite par un meilleur burin, elle offre le portrait et les armes complètes de Théodore, particularité qui ne se présente, je crois, sur aucun autre monument connu.

Voici la déscription de cette médaille: Av. THEODORUS·I·D·G·REX·CORSICÆ Buste du roi, à droite, avec le bijou de l'ordre de la Délivrance au cou, et la plaque de cet ordre sur la poitrine. Rv. IN TE DOMINE SPERAVI — 1736. Deux écussons ovales, le premier avec trois anneaux d'une chaîne et le second avec la tête de Maure; ils sont surmontés d'une grande couronne et ont comme supports deux hommes sauvages armés de massues.

---

[1] Revue numismatique, 1842, p. 193—212.

Entre les écussons, en bas, est suspendu la croix de l'ordre de la Délivrance.

Cette médaille curieuse semble être fondue et retouchée au burin; il paraît qu'il n'y avait pas en Corse, du temps de Théodore, des machines pour frapper des monnaies un peu grandes.

Après l'excellente biographie de notre roi Théodore, que nous devons à la plume de Mr. Varnhagen d'Ense[1], je n'essayerai pas de tracer la vie de cet aventurier malheureux. Je me permets d'ajouter quelques notions, seulement pour les personnes qui n'ont pas sous la main l'ouvrage de Mr. de Varnhagen, et je tâcherai également de compléter ce que vous dites de notre héros, en ce qui touche seulement l'explication de ma médaille.

Théodore Étienne, baron de Neuhof, d'une famille noble du comté de la Mark, était fils d'Antoine et d'une fille d'un marchand de Viset, dans le Liégeois, qu'Antoine avait épousé, malgré l'opposition de sa famille. Théodore Étienne naquit, vers 1686, dans un petit fort messin, dont son père était commandant. Après la mort d'Antoine, la duchesse d'Orléans le fit venir à sa cour ainsi que sa soeur Elisabeth, qui nommée dame de la cour de la duchesse, épousa plus tard le Comte de Trévoux.

Théodore, nommé d'abord page de la duchesse, passa successivement au service militaire de Bavière, de France et enfin de la Suède, où il s'attacha à la personne du baron Görtz, qui l'envoya en Espagne pour gagner le puissant Albéroni. La mort de Charles XII et de son ministre, empêchèrent Théodore de retourner en Suède. Il resta en Espagne, où son protecteur, le ministre duc Ripperda, le maria avec Lady Sarsfield, fille de Lord

---

[1] Biographische Denkwürdigkeiten, Vol. I, N⁰ III, p. 258—362.

Kilmarnok et dame de la cour de la reine. La chute d'Albéroni força Neuhof de quitter l'Espagne et d'abandonner même sa femme, qui ne l'avait jamais aimé. Il voyagea en France. en Angleterre, dans le Levant et enfin en Italie, où il fit la connaissance de plusieurs Corses qui l'attachèrent à leur intérêt.

Théodore embrassa avec enthousiasme le parti des Corses, qui depuis longtemps étaient en guerre avec la république de Gênes. Lié avec quelques—uns de ceux que la tyrannie des Génois avait exilés, il chercha du secours en Europe et à Tunis et débarqua à Aléria, port de la côte E. de l'île de Corse, le 13 Mars 1736.

Le secours qu'il amenait, quoique assez faible, avait pourtant une grande importance pour la Corse, et se composait de six pièces de canon, de 7000 fusils dont beaucoup sans fûts, de baïonnettes, de pistolets, de 3000 habits, de souliers, de provisions de guerre et de bouche, &c. L'apparition de Théodore excita l'enthousiasme des Corses. D'abord nommé vice-roi il fut, après quelques affaires heureuses contre les Génois, proclamé roi de Corse, dans une diète, tenue le 15 Avril à Alessani. Il prêta serment sur les lois fondamentales, composées par les chefs corses et se fit ceindre la tête d'une couronne de laurier sauvage, dans l'église des Franciscains de Tavagna.

Après cette solemnité, il marcha contre les Génois, qu'il repoussa et mit le siége devant Bastia. En même temps il s'occupa de l'administration intérieure de son royaume, donna de bonnes lois, invita les étrangers à venir s'établir dans la Corse, en proclamant la liberté des cultes, organisa les finances et fit battre les monnaies, que vous avez publiées.

Après avoir reçu quelques envois de fusils et de pièces de canon, Théodore attaqua de nouveau les Génois les battit à Zilia, à Isola Rossa et à Furiani, mais le secours de puissances étrangères, que Théodore avait

promis aux Corses, n'arrivant pas, l'enthousiasme du peuple s'affaiblit peu à peu.

Le roi, connaissant le caractère de ses sujets, crut augmenter son influence sur eux en fondant à Sartène, le 16 Septembre, un ordre de chevalerie, nommé l'ordre de la Délivrance. Théodore lui même en était le Grand-Maître; les commandeurs et les chevaliers devaient lui prêter le serment de fidélité, porter toujours l'épée et combattre les ennemis du roi et de la Corse. Ces chevaliers formèrent ainsi la noblesse du nouveau royaume: le roi donna à plusieurs d'entr'eux des titres de comte et de marquis. Des étrangers pouvaient être admis comme membres honoraires, mais il devaient payer chacun lors de leur réception, la somme de mille écus. contribution dont on fit remise à la plupart des Corses. L'ordre compta bientôt 400 membres, et augmenta par là les revenues du petit royaume. Le bijou de l'ordre, comme nous le voyons sur notre médaille, consistait en un astre de sept rayons, placé sur une croix. Au miliéu de l'astre, était, en émail, d'un côté l'effigie de la justice, de l'autre, les armes du royaume. Le ruban était vert et l'habit des chevaliers, dans les grandes cérémonies, bleu céleste.

Peu de temps après, le baron Droste, cousin du roi, arriva avec une provision d'armes et une somme d'argent; les Génois furent vaincus dans plusieurs escarmouches, mais pour continuer la guerre avec succès, Théodore avait besoin de troupes régulières, qu'on lui avait promises. Il attendait surtout un régiment de 2000 Albanais qu'on avait gagné pour lui, mais le chef de ce régiment le partisan Kurafa, entra avec ses soldats au service du roi de Naples, croyant trouver de plus grands avantages, et Théodore privé de ses espérances, entouré d'un peuple mécontent et soupçonneux, dût se décider à quitter son royaume pour chercher lui-même du secours. Il convoqua donc une consulte générale à Sartène,

le 5 Novembre, et il déclara aux Corses d'une manière imposante et fière, qu'il allait quitter l'île pour quelque temps, afin de chercher personnellement le secours que les puissances étrangères lui avaient promis. Il leur rappela ce qu'il avait fait pour eux; qu'il était venu avec de grands trésors et qu'il les quittait pauvre; mais qu'il lui restait un cœur fort et courageux pour supporter avec fermeté tout le malheur qui pourrait lui arriver. Il nomma le 10 Novembre un conseil de régence de 28 membres, parmi lesquels figuraient Louis Giafferi, Giacinto Paoli et Louis Ornano. Le lendemain, il s'embarqua à Aléria, sur une tartane provençale, accompagné des vœux de ses nombreux amis.

Échappé avec peine à un vaisseau génois qui l'avait poursuivi, Théodore arriva en Italie; il chercha envain du secours chez les princes italiens, à Paris et en Hollande. A Amsterdam, ses créanciers voulurent même le faire arrêter et il fut souvent obligé de se déguiser et de se cacher pour éviter les persécutions des Génois qui faisaient les plus grands efforts pour s'emparer de sa personne.

Cependant les Corses continuèrent la guerre contre leurs oppresseurs, en reconnaissant toujours Théodore comme leur roi. De temps en temps, arrivèrent de petits envois d'armes et de munitions, expédiés par Théodore, ce qui contribua à fortifier le courage des Corses. Le colonel Antoine Colonna débarqua le 5 février 1738 à Aléria avec quinze officiers allemands; on lui donna 800 hommes avec lesquels il prit le fort d'Isola Rossa, place d'armes de grande importance.

Depuis longtemps la république de Gênes négociait avec la cour de Versailles pour être soutenue dans la possession de l'île. Le Cardinal Fleury céda enfin aux prières de la république et envoya le Comte Boissieux à la tête de 3000 hommes. Le comte tâcha de pacifier les Corses, mais à peine avait-il quelques espérances de réussir,

lorsque Théodore, accompagné d'une flottille reparut à Aléria, le 13 septembre 1738. Il débarqua 27 pièces de canons, 7300 fusils ainsi que d'autres armes, des provisions de guerre, des uniformes et d'autres objets en grande quantité. Le courage du peuple en fut ranimé, mais l'enthousiasme ne se soutint pas longtemps: les menaces du comte de Boissieux et l'arrivée de nouvelles troupes françaises intimidèrent les Corses; leurs chefs les plus puissants, surtout Giacinto Paoli, se séparèrent de Théodore; les trois vaisseaux de guerre qui l'avaient accompagné le quittèrent, et le malheureux roi, abandonné de ses amis, entouré de traîtres, fut obligé de quitter une seconde fois son royaume et de perdre le fruit de tant de peines et d'efforts.

Il arriva à Naples vers la fin de novembre; là, il fut arrêté et conduit aux frontières des états du pape, d'où il recommença ses courses pour trouver du secours; tandis qu'en Corse, le marquis de Maillebois, successeur du comte de Boissieux, parvint peu à peu à pacifier les habitants: Giafferi, Paoli, le baron Droste et le fils de la sœur de Théodore, Frédéric, qui avait pris le nom de son oncle, furent forcés de se retirer en Italie, et l'île fut rendue à la république.

Néanmoins Théodore ne perdit pas courage; il trouva du secours à Londres et profitant des nouveaux troubles survenues en Corse, il arriva devant l'Isola Rossa, le 30 janvier 1743. Mais l'enthousiasme du peuple s'était refroidi, on le reçut mal et il repartit après quelques jours pour reprendre ses voyages. Depuis il ne revit plus son royaume; après avoir traversé l'Allemagne et les Pays-bas il revint en Angleterre, où ses créanciers le firent mettre en prison, dont il ne sortit qu'après sept ans, en vertu de l'acte d'insolvabilité. Il vécut dans la misère d'où le tira une souscription ouverte par le célèbre Horace Walpole, et contre laquelle Théodore, pour ne

pas paraître insolvable, cédait à ses créanciers son royaume. L'acte était scellé du grand sceau de Corse, dont malheureusement nous ne connaissons pas une empreinte. Probablement il offrait les armes qui sont figurées sur notre médaille.

Les Corses avaient tout à fait oublié leur roi qui avait sacrifié sa vie entière à leur bonheur!

Théodore mourut le 11 décembre 1756, âgé de soixante-neuf ans; un monument simple, érigé par Walpole, désigne son tombeau dans le cimetière de Sainte-Anne de Westminster.

Revenons à notre médaille, qui paraît être postérieure aux monnaies du roi, car d'après les notices que nous avons, les monnaies de Théodore furent frappées durant le siège de Bastia. Notre médaille, puisqu'elle offre l'ordre de la Délivrance, n'a pu être frappée qu'après le 16 septembre, date de la création de cet ordre. Malheureusement nous n'avons trouvé aucune notice ni sur l'occasion à laquelle se rapporte notre médaille, ni sur l'artiste qui l'a gravée.

Je ferai encore observer en passant, que la pièce de cinq sous de Théodore a été publiée déjà par Koehler, dans ses Münzbelustigungen Vol. XV N° 9.

Telles sont, cher Monsieur et confrère, les renseignements que je me permets d'ajouter à la description de notre médaille. Veuillez les accueillir avec indulgence et garder votre bienveillance

St. Pétersbourg
septembre 1850.

à votre tout dévoué serviteur,
B. de Kœhne.

GOLDSTÜCKE

des Grafen Wilhelm Gustav Friedrich Bentinck,

geschlagen zu St. Petersburg.

(Taf. II No 5.)

—

1. *Hs.* ❀ GUILIELMUS GUSTAVUS FRIDERICUS BENTINCK Runder mit Englischer Grafenkrone bedeckter, von einem mit einer Schnalle geschmückten Bande, das die Aufschrift: CRAIGNEZ HONTE führt, umgebener Schild, mit dem Bentinckschen silbernen Ankerkreuze im ersten und vierten blauen Felde und dem Tuyllschen Wappen im zweiten und dritten Felde. Letzteres ist quadrirt und hat einen gespaltenen Mittelschild mit einem Doppeladler und zwei Balken. Der Rückschild zeigt im ersten und vierten blauen Felde ein silbernes springendes Ross, im zweiten und dritten Felde, drei Ringel, 2, 1 gestellt.

   Rs. ❀ SACR·ROM·IMP·COM(es)·& DYN(asta)·IN·KNIPHAUSEN &c. Im Felde ❀X❀—THALER—❀1806❀—

2. Aehnliches Stück von 5 Thalern, mit * vor der Umschrift und dem gespaltenen Wappen von Bentinck und Tuyll, nebst ❀ V ❀—THALER u. s. w. auf der Rs.

3. *Hs.* * GUILIEL·GUSTAVUS·FRIDERICUS BENTINCK Sonst wie vorher.

Rs. Ebenfalls wie vorher, aber mit * S·ROM· u. s w., nebst ❁ $2\frac{1}{2}$ ❁ im Felde.

Vorstehende Goldstücke liess der Graf bei seinem Aufenthalte zu St. Petersburg im J. 1806, in wenigen Probeexemplaren prägen: sie gehören daher zu den grössten Seltenheiten.

Graf Wilhelm Gustav Friedrich Bentinck stammt aus einem der ältesten und ausgezeichnetsten Niederländischen Geschlechter, aus welchem Wilhelm Bentinck, ein treuer Anhänger König Wilhelm's III von England, von diesem zum Baron von Cirencester, Viscount Woodstock und Grafen von Portland erhoben wurde. Dieser Wilhelm, welcher am 4 November 1709, 62 Jahre alt starb, hinterliess einen Sohn Heinrich, welcher den Herzoglichen Titel von Portland erhielt und am 15 Juli 1726 zu Jamaika, als Gouverneur der Insel, das Leben beschloss.

Nicht minderen Glanz erwarb die Linie, zu welcher unser Graf Wilhelm Gustav Friedrich gehört. Sie vereinigte sich mit den Nachkommen des letzten Grafen von Oldenburg und Delmenhorst, Anton Günther, welcher von Elisabeth Ungnadin von Weissenwolf, Tochter des Andreas Herrn zu Sonneck, einen natürlichen, aber legitimirten Sohn Anton, geboren am 1 Februar 1633, hinterliess, den der Vater mit den reichen Herrschaften Kniphausen und Varel, der Vogtey Jahden und anderen ansehnlichen Gütern belehnte.

Dieser Anton wurde im J. 1654 von Kaiser Ferdinand III zum Reichsgrafen von Altenburg (Aldenburg) erhoben, vom Könige von Dänemark Friedrich III, im J. 1667 zum Statthalter von Oldenburg und Delmenhorst ernannt, auch in die Dänische Grafen-Matrikel (im J. 1674) aufgenommen. Er starb, am 27 Oktober 1680 und hinterliess, ausser fünf Töchtern, von seiner zweiten Gemahlin Charlotte Emilie von Tremouille, Tochter des Herzogs Heinrich von Tarent, einen nach seinem

Tode, am 27 Juni 1681, geborenen Sohn Anton II, welcher mit Wilhelmine Maria, Tochter des Landgrafen Friedrich von Hessen-Homburg (geboren am 7 Januar 1678, vermählt am 26 April 1711 und gestorben am 26 November 1770) nur eine Tochter zeugte: Charlotte Sophie, geboren am 5 August 1715; sie erbte beim Tode ihres Vaters, am 6 Juni 1738, Kniphausen, Varel und Doorwerth und hatte sich am 1 Juni 1733 mit dem Reichsgrafen Wilhelm Bentinck, auf Rhoon und Pandrecht, Präsidenten des Rathes von Holland und Westfriesland, geboren am 17 November 1704, verheirathet. Diese Charlotte Sophie ist Stammmutter der jetzigen Grafen Altenburg-Bentinck, welche sich gewöhnlich nur nach ihrem alten Familiennamen nennen. Graf Wilhelm starb am 13 Oktober 1744 zu Sorgfliet, seine Gemahlin erst am 4 Februar 1800 [1]. Ihr ältester Sohn Christian Friedrich Anton, geboren am 15 August 1734, regierte seit dem J. 1759, starb aber schon am 1 April 1768. Von seiner Gemahlin Maria Catharina Baronesse von Tuyll (gestorben im Oktober 1793) hinterliess er drei Söhne, deren ältester Wilhelm Gustav Friedrich, Herr zu Varel und Kniphausen, auch edler Herr zu Rhoon und Pandrecht, geboren am 21 Juli 1762, obige Goldstücke schlagen liess. Der Graf war bis zum Jahre 1795 Mitglied der Ritterschaft von Holland und Westfriesland und hatte sich am 20 November 1791 mit Ottoline Friedrike Louise Baronesse von Reede vermählt, welche ihm eine Tochter, Ottoline Louise, geboren am 7 August 1793 und seit 1815

---

[1] Sie war eine eifrige Sammlerin antiker Münzen, deren von ihr selbst verfasster Katalog, welchen sie in ihrem 62 Jahre begann, in den J. 1787 und 1788 zu Amsterdam in drei Quartbänden herauskam.

mit dem Baron Karl von Nagell zu Nederhemert, vermählt, schenkte und am 24 November 1799 starb, Graf Wilhelm Gustav Friedrich überlebte seine Gamahlin bis zum 22 Oktober 1835.

Das jetzige Haupt der Familie ist Graf Wilhelm Friedrich Christian, Sohn des Grafen Johann Karl, geboren am 15 November 1787, vermählt seit dem 15 April 1841, mit Pauline Albertine Gräfin von Münnich, geboren am 27 Mai 1817. Er ist der Neffe des Grafen Wilhelm Friedrich Christian.

Das Wappen der Grafen Bentinck ist ein silbernes Ankerkreuz im blauen Felde. Die Helmzierde besteht aus zwei gegeneinander gebogenen, roth bekleideten, mit goldenen Handschuhen versehenen Armen, welche zwei abwärts gekehrte silberne Straussfedern halten. Die Arme erscheinen hin und wieder geharnischt. Helmdecken silbern und blau. Die Herzöge von Portland führen ausserdem als Schildhalter zwei doppelt geschwänzte schwarze Löwen. Das Motto, dessen sich die ganze Familie bedient, lautet: CRAIGNEZ HONTE.

Etwas abweichend ist das Wappen dargestellt auf dem übrigens ziemlich schlecht gravirten Neun-Grotestück, welches der Graf im J. 1807 für Kniphausen schlagen liess. Dasselbe zeigt auf der Hs. die Umschrift G(uilelmus)·G(ustavus)·F(ridericus)·BENTINCK·S·R·I·COMES und das mit der Englischen Grafenkrone bedeckte Wappen in einem Französischen Schilde. Im oberen rechten Winkel des Ankerkreuzes erscheint aber ein Halbmond mit aufgerichteten Spitzen; im zweiten Felde sehen die Pferde Hunden ähnlich und aus den Ringeln sind Rosen geworden. Unter dem Wappen steht die Jahreszahl 1807.

Rs. ❁ DYNASTES IN KNIPHAUSEN Der mit einer Englischen Grafenkrone bedeckte Kniphausische gelöwte Leopard. Unter ihm: 9 *Grote.*

Die Abweichungen im Wappen sind wahrscheinlich dem mit dem Wappen nicht vertrauten Stempelschneider zuzuschreiben.

Weitere Belege der Ausübung des Münzrechtes durch die Grafen Bentinck sind uns nicht bekannt. Von den Goldstücken liess Graf Wilhelm Gustav Friedrich zu Petersburg etwa zehn Exemplare prägen und hatte die Absicht, in Hamburg noch mehr schlagen zu lassen. Ob dies zur Ausführung gekommen, haben wir nicht ermitteln können, jedenfalls sind aber die gedachten Goldstücke äusserst selten.

B. v. K.

DIE FAHNEN DES DEUTSCHEN ORDENS

und seiner Verbündeten,

welche

in Schlachten und Gefechten des XV Jahrhunderts eine Beute der Polen wurden.

Unter den geschichtlichen Denkmälern, welche sich aus Preussens Vorzeit bis auf unsere Tage erhalten haben, verdienen die gleichzeitigen getreuen Abbildungen und Beschreibungen der Banner (Fahnen) welche der Deutsche Orden und seine Verbündeten in der grossen Niederlage bei Tannenberg im Jahre 1410, ferner in einem Gefechte bei Koronowo im Oktober 1410, endlich 1431 bei Nakel verloren, eine ganz besondere Berücksichtigung; da aus einer so frühen Zeit, der Scheide des XIV—XV Jahrhunderts, nur selten vereinzelte Fahnenbilder in Handschriften und bildlichen Darstellungen, nicht aber wie hier eine fast vollständige Reihe bildlicher Erinnerungen an jene grossen Ereignisse und Helden darbieten, welche dem Deutschen Orden in Preussen im Kampfe gegen die Polen von nahe und ferne zugezogen waren.

Vom Standpunkte der Heraldik sind diese Fahnen mit ihren Wappenbildern besonders wichtig, da die Wappentincturen hier in grösster Entschiedenheit vor uns liegen und so wohl geeignet scheinen, zum Anhalt bei Wappen-Darstellungen auf neueren Denkmälern zu

dienen [1], wie auch Streitfragen in dieser Beziehung zu entscheiden.

Hiernach mag es um so mehr auffallen, dass so oft auch in Preussischen Geschichtswerken auf diese Banderia Bezug genommen ist, jedoch bis jetzt noch niemand sich an eine Herausgabe derselben gewagt hat. Vielleicht mag der Gedanke an die traurige Niederlage des Deutschen Ordens und seiner Verbündeten, bei Tannenberg, davon abgehalten haben. Erwägt man jedoch, dass hier der Sieg fast schon von dem Ordensheere errungen, sich dann aber auf die Seite des doppelt so starken Polenheeres wandte, so darf das Unterliegen in einem so ungleichen Kampfe wohl als kein schmachvolles bezeichnet werden. Fast alle Ordensgebietiger, der Hochmeister an der Spitze, fielen muthvoll fechtend; ihr und der übrigen Gefallenen Andenken wird daher in der Geschichte stets in Ehren fortleben.

Die Schlacht von Tannenberg, als der Wendepunkt der Geschichte des Deutschen Ordens in Preussen, ist in ihren Einzelnheiten schon so oft beschrieben und beleuchtet worden, dass man uns hier wohl eine Wiederholung derselben erlassen wird [2].

In Betreff der einzelnen Ordensfahnen bringt uns die ältere Geschichte nur sehr dürftige Bruchstücke; in den Statuten des Deutschen Ordens [3] ist überhaupt nur im

---

1 Wir erinnern hier an die beabsichtigte Aufstellung der Wappenbilder der Landschaften Samland und Natangen, am neuen Festungsthore Königsbergs.

2 Wir verweisen auf die Darstellung der Schlacht in Voigts trefflicher Geschichte Preussen's Band VII. S. 79—99 und auf den diesem Bande beigefügten ausführlichen Plan der Schlacht, den wir dem Oberstlieutenant von Fischer verdanken.

3 Herausgegeben von Hennig, Königsberg 1806.

Allgemeinen von Ordensfahnen die Rede; nirgend aber eine Vorschrift über ihre äussere Form enthalten oder gesagt, wer, nächst dem Hochmeister und dem Marschalle, zur Führung derselben berechtigt gewesen. Indessen scheint es unzweifelhaft, dass auch schon im Laufe des XIII Jahrhunderts bis zur Verlegung der hochmeisterlichen Residenz von Venedig nach Marienburg, im Jahre 1309, die Ordenskomthure, Vögte u. s. w. bereits besondere Heerfahnen mit den Zeichen ihrer Verwaltungsbezirke geführt haben, da man auf ihren Siegeln um diese Zeit bereits eigene Wappenbilder erblickt.

Nachdem der Orden das heidnische Preussen nach einem 53 jährigen Kampfe bezwungen, dasselbe nun überall zu einer festeren Verwaltung gelangen konnte, auch die einzelnen Komthure, Vögte, Pfleger u. s. w. ihre Bezirke selbstständiger administrirten, da sorgte denn jeder Ordenskomthur und Gebietiger selbst für die Anfertigung seines Banners und liess dasselbe nunmehr auch in der Regel mit dem Wappen seines Amtsbezirks versehen. So ist wenigstens nur die grosse Mannigfaltigkeit der in der Schlacht von Tannenberg geführten Ordensfahnen, in Hinsicht auf Grösse und Form erklärlich. Wir finden, dass bei Anfertigung derselben durchaus keine Regel vorgewaltet haben kann; denn bald bestehen sie aus einem kleinen schmalen, bald aus einem grösseren regelmässigen Viereck, bald mit, bald ohne Wimpel. So war die Fahne der ansehnlichsten Komthurei zu Elbing (Tafel IX, Nr. 31.) aus einem kleinen schmalen Fahnentuche gebildet, eben so die der Komthureien von Althaus und Balga, (Tafel VIII. Nr 20 u. 21), während die Fahne des Vogts von Brathean (Tafel VIII. Nr. 24) fast noch einmal so gross sich darstellt, die noch grössere Fahne des Pflegers von Bartenstein (Tafel VIII. Nr. 22) aber sogar ausserdem oben in einen stattlichen Wimpel ausläuft. Eben so

abweichend finden sich auch die Fahnen der Bischöfe, Städte u. s. w.

Es ist auffallend, dass in der älteren Geschichte Preussens niemals der Fahnen der Komthure &c. besondere Erwähnung geschieht; es ist vielmehr lediglich nur von Hauptfahnen die Rede; hier einige Beispiele:

In der Schlacht am Rensen-See zwischen Culm und Graudenz im Jahre 1244, führte der tapfere Marschall Berlevin die Heerfahne. [1]

Auf dem Kreuzzuge König Ottokar's von Böhmen nach Preussen im Jahre 1255, ward ihm in Balga durch den Ordensgebietiger, ein edler Samländer Gedune vorgestellt. Diesem gab der König auf seine Bitte sein Haus und Eigenthum gegen die Gewalt der Krieger zu schützen, ein Fähnlein mit dem königlichen Wappen, um solches an seinem Hause aufzustecken. [2]

Im Jahre 1337 folgte König Johann von Böhmen, begleitet von einer ansehnlichen Schaar Fürsten, Grafen, Ritter und anderer edler Herren, einer Einladung des Hochmeisters zu einem Kriegeszuge gegen die heidnischen Litthauer. [3] Unter den Gästen befand sich auch der jüngere Herzog Heinrich von Baiern, der auf diesem Zuge an den Gränzen Samaitens, an den Ufern des Memelstromes, eine Burg errichtete, welche nach ihm die Baierburg genannt wurde. Herzog Heinrich versah dieselbe mit den erforderlichen Waffen und Lebensmitteln, hinterliess ihr auch bei seinem Abzuge seine Heerfahne und sein fürstliches Wappen [4] zum Gebrauche.

---

[1] Voigt, Preuss. Gesch. II. S. 503.

[2] Voigt III. S. 80.

[3] Voigt IV. S. 542 ff.

[4] Dass er der Burg sein eigenes Fürstensiegel hinterlassen, ist nicht glaublich.

König Gedimin von Litthauen ward bald darauf bei der Belagerung der Burg tödtlich verwundet.

Ohne Zweifel wurde nun Kaiser Ludwig der Baier durch den Erfolg der Heerfahrt seines Neffen Heinrich von Baiern, veranlasst dem hochbetagten Hochmeister Dietrich von Altenburg einen Beweis seines Wohlwollens zu geben. In lobpreisenden Anerkennungen der hohen Verdienste des Ordens, übersandte der Kaiser dem Hochmeister zu Ende desselben Jahres, eine Urkunde, in welcher er dem Orden das ganze Land Litthauen nebst Samaiten, Karsau und Russland, soweit es die Heiden inne hatten, zu eigenem und ewigen Besitze überwies, mit der Bestimmung, dass die Hauptburg dieses Fürstenthums, welcher sein Neffe den Namen so wie die Insignien des Wappens und der Heerfahne Baierns gegeben, diese Insignien als ein Zeichen und Vorrecht seiner Ehre und Würde immerdar führen und solche auf Kriegsreisen gegen die Litthauer vor allen anderen Heerfahnen beim Angriffe die ersten, so wie beim Rückzuge die letzten sein sollten &c. [1]

Die Initiale der desfallsigen Urkunde zeigt den stehenden Kaiser Ludwig im vollen Ornate, wie er den vor ihm knienden Hochmeister Dietrich von Altenburg, welcher mit der einfachsten Ordenstracht angethan ist, mit dem in der Urkunde erwähnten heidnischen Landgebiete belehnt. Der Hochmeister hält dabei die Baiersche Fahne in der Hand, bestehend aus einem am Fahnenschafte breiten, nach vorne spitz zulaufenden Fahnentuche mit den Baierschen Rauten [2].

Es ist nirgend eine Spur vorhanden, dass auf den späteren Kriegszügen gegen die heidnischen Litthauer diese

---

1 Voigt, Preuss. Gesch. Band IV. S. 559.

2 Wir geben davon Tf. XIII eine ganz getreue Abbildung in der Grösse des Originals.

Baiersche Lehnsfahne, wie die Kaiserliche Urkunde es vorschreibt, vor allen anderen Heerfahnen jemals den Kriegszug eröffnet und beim Rückzuge die letzte gewesen; vielmehr war es auf diesen Kriegsreisen in der Regel die Fahne des heiligen Georg, oder wenn der Hochmeister gegenwärtig war, das Banner desselben oder die grosse Ordensfahne, welche dem Heere vorangetragen wurde.

So lesen wir, dass auf der Heidenfahrt des Herzogs Albrecht von Oesterreich im Jahre 1377, der Komthur von Ragnit Kuno von Hattenstein in der Mitte seiner Schaar mit der Fahne St. Georgs des Schutzpatrons der Ritterschaft, voranzog [1].

Auf dem Kriegszuge nach Litthauen im Jahre 1385, zog der Hochmeister Wynrich mit einer grossen Zahl von Kriegsgästen dem feindlichen Lande entgegen, voran die Fahne des heiligen Georg und der Jungfrau Maria und das Panier des Hochmeisters mit Adler und Kreuz [2].

Auf einem ähnlichen Kriegszuge des Hochmeisters Konrad von Wallenrod im Jahre 1391, zog voran die prachtvolle Ordensfahne, dann das Panier des heiligen Georg, dem zulezt die Fahne der Meissner folgte [3].

Auf dem Feldzuge im Jahre 1392, den der Ordensmarschall Engelhard Rabe mit den fremden Kriegs-

---

1 Voigt vermuthet Band V. S. 280, aus folgenden Versen Suchenwirts :

«Rangnet tzu fordrist nach ir sit
«Da volgt sand Jorgen Fedel (Fahne) mit,

dass der Komthur von Ragnit auf den Zügen des Ordens gegen die heidnischen Litthauer mit den St. Georgs-Fahne immer den Vorschritt im Kriegsheere hatte; dem widersprechen aber die folgenden Thatsachen.

2 Voigt, V. S. 474.

3 Ders. V. S. 597.

gästen unternahm, war es der edle Ritter Apel Fuchs aus Franken, der die St. Georgs-Fahne trug [1].

Geschieht nun in allen diesen Kriegsberichten auch nirgend der Fahne der Komthure Erwähnung, so darf doch nicht bezweifelt werden, dass sobald der Komthur, Vogt oder ein anderer Gebietiger auf höhere Anweisung oder aus augenblicklicher Nothwendigkeit die zur Heeresfolge verpflichtete Mannschaft seines Bezirks zusammenrief, diese sich unter seine Fahne versammelte. Er an ihrer Spitze führte sie ins Feld.

So finden wir auch in der Schlacht bei Tannenberg und bei anderen Gelegenheiten, die einzelnen Streithaufen unter ihren Fahnen versammelt.

Nach diesen Bemerkungen wenden wir uns nun zu den in der Tannenberger Schlacht und einigen anderen Gefechten von den Polen eroberten Fahnen, oder den sogenannten «Banderia Prutenorum». Zur nachfolgenden Mittheilung derselben habe ich folgende drei Handschriften benutzen können:

Die erste befindet sich in der Königl. Universitäts-Bibliothek zu Königsberg; sie ist in folio und nach den Schriftzügen etwa in der ersten Hälfte des XVI Jahrhunderts nach dem zu Krakau befindlichen Original-Exemplare auf Pergament gefertigt und enthält auf dem Titelblatte aus weit späterer Zeit folgende Beglaubigung:

Autographum existit in Archivo Capituli Cracoviensi et in ultima Carta Pergamenea subscriptus est Stanislaus de Cracouia pictor 1448 [2] hoc testor. D. 9 Augusti 1802 Regio Montani. Tadeus Cs. Czacki.

Der Titel dieser Handschrift lautet wie folgt:

Banderia Prutenorum

---

[1] Ders. V. S. 624.

[2] Der Name des Malers war, wie wir weiter unten sehen, Stanislaus Dyrink (Dühring), wohl von Deutscher Abkunft.

Anno domini Milesimo Quadringentesimo decimo. In festo diuinationis Ap'lorum contra Vladislaum Jagiellonem Regem Poloniae erecta, et per eundem Regem prostrata. et Cracouiam adducta ac in Eccl'ia Cathedrali suspensa. quae vt sequitur in hunc modum fuerunt depicta.
Et hoc opera et industria Joannis dlugossij Canonici Cracouien. Liber autem seu exemplum horum Banderiorum in Repositorio Cracouiens' Capituli seruatura predicto Joanne dlugossio ibidem repositus Anno dni 1.4.4.8.

Diese mir von dem Professor Herrn Dr. Hagen zu Königsberg zuerst mitgetheilte Handschrift habe ich meinen Abbildungen zum Grunde gelegt. Erst nachdem diese bereits im Stiche beendigt waren, gelangte durch die Güte des ebengenannten Herrn auch das Exemplar der Königsberger Stadt-Bibliothek zu meiner Benutzung Es ist dasselbe augenscheinlich erst um die Mitte des vorigen Jahrhunderts von sehr ungeübter Hand gefertigt und nur als schlechte Kopie des vorigen Exemplars zu betrachten, von demselben wesentlich darin abweichend: dass es in Quarto also im verkleinerten Massstabe gefertigt ist. Der Maler hat die Fahnenbilder verkleinert, aber bei den Fahnentüchern die in der Handschrift befindlichen Dimensionen zu Grunde gelegt, wie er denn auch die in derselben nur kurz angedeuteten Fahnenstangen verlängert hat, so weit das Papier reichte.

Das dritte mir von dem Besitzer, dem Herrn Grafen von Dzialynski auf Kornik im Grossherzogthume Posen, mitgetheilte Exemplar, hat derselbe in gross Folio auf das sauberste nach der auf Pergament geschriebenen und gemalten Krakauer Original-Handschrift herstellen lassen. Es führt dasselbe folgenden, von dem vorigen abweichenden Titel:

Banderia Crucigerorum in Proelio prope villas Thamberg et Grunwald Die 22 Julii 1410. sub auspiciis Vladislai Jagellonis per Zindramum de Maschkowycze

Glad. Crac. et Vitawtum Magn. Ducem Lithuaniae capta et in ecclesia majori sancti Stanislai Cracoviae in signum magnificae victoriae deposita. Cura et studio Johannis Dlugosii Canonici Cathedralis Cracovien peculiari libro membraneo depicta et descripta. Am Schlusse der Handschrift auf der Rückseite des letzten Pergamentblattes: «Explicunt banderia Prutenorum per manus picta Stanislai Dyrink de Cracovia die Veneris 29 Martii 1448» (Hier hören die Banner der Preussen, gemalt durch die Hand des Stanislaus Dyrink von Krakau den 29. März 2448, auf).

Die Fahnenbilder dieser Handschrift weichen zum Theil sehr wesentlich von denen der ersten Handschrift ab; gleich das erste, nämlich des Hochmeisters grosse Fahne (Abbildung Tafel V. Nr. 1), enthält nach meiner Ueberzeugung eine Unrichtigkeit, da hier der schwarze Adler im goldenen Schilde gekrönt erscheint, was völlig ungegründet ist. Ganz abweichend erscheint besonders die Ordensfähne von Lievland (Abbildung Tafel XII. Nr. 52); hiernächst sind viele Fahnen von der entgegengesetzten Seite dargestellt. Bei denjenigen Fahnentüchern, welche am oberen Theile eine wimpelartige Fortsetzung zeigen, ist diese wie bei den Handschriften 1 und 2, nicht flatternd herunterhangend, sondern in gerader Länge ausgestreckt, zuweilen an der Spitze abgestumpft, dargestellt. Dagegen ist nicht unerwähnt zu lassen, dass in der Handschrift 1 einige Fahnenbilder mangelhaft erscheinen, was auf Rechnung des nachlässigen Malers zu schreiben ist, z B. die Fahne des Ordenstresslers Taf. V. Nr. 5, und die Fahne des Culmer Landes Taf. VIII. Nr. 27, in welcher im oberen weissen Felde das schwarze Ordenskreuz ausgelassen ist.

Man kann also sagen, dass beide Handschriften sich in der Malerei und im Texte gegenseitig ergänzen. Man wird diese nach bester Ueberzeugung vorgekom-

menen Berichtigungen bei der Beschreibung jeder einzelnen Fahne angemerkt finden.

Die von dem Herrn Dr. Meckelburg besorgte correcte Abschrift des Textes des ersten Exemplars haben wir der nachfolgenden Uebersetzung zum Grunde gelegt und bei demselben die Abweichungen des Dzialynskischen oder Krakauer Original - Exemplars gehörig angemerkt; wir werden die Dzialynskische Abschrift nachfolgend stets als «Krakauer Handschrift» bezeichnen.

Unbemerkt kann nicht bleiben, dass die Krakauer Handschrift wohl im Laufe des 15. Jahrhunderts umgeschrieben sein, oder doch Zusätze erhalten haben muss, die einer späteren Zeit angehören: denn offenbar ist der Titel nur auf die in der Schlacht bei Tannenberg erbeuteten Fahnen gerichtet, während wir in derselben doch auch Fahnen finden, die im October 1410 bei Koronowo, dann 21 Jahre später im Jahre 1431, bei Nakel dem Orden abgenommen wurden. — Endlich ist bei der 1410 bei Tannenberg genommenen Danziger Fahne, (Tafel IX Nr. 28) von einer im Jahre 1457 durch König Wladislaw III. stattgefundenen Erweiterung des Danziger Wappens als eines Ereignisses die Rede, das schon vor längerer Zeit stattgefunden hatte.

(Fol 1^{b}.) Das Banner des Meisters der Kreuzherren, das der Hochmeister Ulrich von Jungingen führte, unter welchem die vorzüglichsten Hofleute und Krieger waren. Sein Mantel aber, in welchem er getödtet wurde, von weissem Arrasch [1], hatte das unten beschriebene eingewebte Zeichen. Er dient der Parochial-Kirche in Kige als Kasel.

---

[1] d. h. feines Tuch, von Arras in Flandern.

Dieses Banner hat in der Länge 3 Ellen und in der Breite $2\frac{1}{4}$ Ellen.

Erläuterung der Abbildung Tafel V. Nr. 1.

Ein weisses vorne mit einem doppelten Einschnitt versehenes Fahnentuch, mit einem grossen schwarzen Krückenkreuze, auf dem das goldene Krückenkreuz von Jerusalem, in der Mitte bedeckt von einem goldenen Schilde mit schwarzem Adler, ruht. Die Stange am Fahnentuche ist blau, sonst hellgelb.

In dieser grossen Ordensfahne so wie in dem folgenden kleineren Banner des Hochmeisters, ist das schwarze Ordenskreuz, auf welchem das goldene Krückenkreuz von Jerusalem ruht, von dem unwissenden Fahnenmaler entstellt. Nach Ausweis der Münzen und Siegel so wie anderer Denkmäler des 13—15 Jahrhunderts, besteht dasselbe nur aus zwei einfachen Balken, ohne den krückenähnlichen Zusatz, ganz wie auf der Fahne des obersten Marschalls (Taf. V. Nr. 4).

Es ist hierbei zu bemerken, dass im Krakauer Exemplare der Adler im Schilde eine Krone trägt, die sich in der Königsberger Handschrift nicht findet, aber auch ganz unbegründet ist, da der Adler stets ungekrönt erscheint.

Hier mag also dem Maler des Dlugoss, auf der vielleicht schon beschädigten Fahne, der Polnische gekrönte Adler beim Malen vorgeschwebt haben, was der Maler der Königsberger Handschrift glücklich vermied.

(Fol. 2ᵃ.) Das kleine Banner des Meisters der Kreuzherren. Unter diesem waren die vorzüglicheren (rittermässigen) Krieger des Ordens, auch einige Söldner aus verschiedenen Gegenden Deutschlands, so wie einiges Hof- und Hausgesinde des Meisters vereinigt.

Dieses kleine Banner, auch die Gonicza (Jagd-?) Fahne genannt, war $1\frac{1}{4}$ Elle lang und 1 Elle breit.

Erläuterung der Abbildung, Tafel V. Nr. 2.

Das Fahnentuch weiss mit einem schwarzen Krückenkreuze, darauf das goldene Krückenkreuz von Jerusalem, in der Mitte bedeckt von einem goldenen Schilde mit schwarzem Adler. Die Fahnenstange am Fahnentuche weiss, sonst dunkelgelb.

(Fol. 9[a].) Das Banner der Grosskomthurei von Stuhm, geführt von dem berühmten Ordensbruder und Gross-Comthur Kuno von Lichtenstein; unter ihm fast alle Oesterreichische Söldner, und wenige Ordensbrüder.

Dass Banner ist 3 Ellen breit und $3\frac{1}{4}$ Ellen lang.

Erläuterung der Abbildung Tafel V. Nr. 3.

Das Fahnentuch von der rechten Seite, bestehend aus drei wagerechten Streifen: roth, weiss und wieder roth. Der Fahnenschaft am Tuche durchweg weiss. In der Krakauer Handschrift ist das Fahnentuch von der linken Seite dargestellt, die eiserne Fahnenspitze aber ausgelassen.

Die vorstehende Fahne entspricht dem von mir mitgetheilten Siegel der Vogtei Stuhm (Aliem) [1] auch wird in Voigts Namen-Codex der Preussischen Ordens-Beamten S. 81 vermuthet: dass der damalige Vogt zu Stuhm, Heinrich Potendorf, in der Tannenberger Schlacht gefallen sei. Jedenfalls scheint die vorstehende Fahne eher dem Vogte von Stuhm als dem ebenfalls in der Schlacht gefallenen würdigen Grosskomthur Kuno von Lichtenstein anzugehören. Dass gerade Oesterreicher sich um dies Banner schaarten, hat vielleicht seinen Grund darin, dass dasselbe völlig übereinstimmt mit dem Wappenbilde Oesterreichs selbst.

(Fol. 2[b].) Das Banner der Kreuzherren, welches Friedrich von Wallenrod Grossmarschall von Preus-

---

[1] Vossberg, Preussische Münzen und Siegel Tafel XIII. Nr. 9.

sen, ein Franke von ausgezeichnetem Geschlechte, der im Schilde einen Fluss mit dem Kreuze und auf dem Helme einen Hahn mit dem Kamme führte. Er wurde in derselben Schlacht getödtet und nach Marienburg gebracht [1]. Ein Oheim des Bischofs Christoph von Lebus, unter welchem die Fränkischen Krieger standen.

Dieses Banner hatte in der Länge $3\frac{1}{4}$ Ellen und in der Breite $2\frac{3}{4}$ Ellen.

Erläuterung der Abbildung Tafel V. Nr. 4.

Weisse Fahne mit dem schwarven Ordenskreuze, vorne in drei Theile gespalten. Der Fahnenschaft ist am Tuche weiss, schwarz und weiss gefärbt.

Fol. 4[b]. Das Banner der Kreuzherren, das Thomas Merheim der Ordens-Tressler, führte, welcher in derselben Schlacht getödtet wurde, mit ihm viele Söldner und Hausdiener, die er unter dem Zeichen seines Amtes anführte [2].

Erläuterung der Abbildung Tafel V. Nr. 5.

Rothe Fahne von der linken Seite mit weissem Schlüssel, die drei kreuzförmigen Einschnitte am Barte schwarz [3].

---

[1] Es ist richtig dass der Oberstmarschall von Wallenrod im Kampfe fiel; mit Recht bezweifele ich aber, dass die Person welche das von Dlugoss angegebene Wappen im Schilde und einen gekammten Hahn auf dem Helme führte, dieser Oberstmarschall gewesen sei. Das Wappen der Wallenrode (eine Schnalle) sieht ganz anders aus, sodann war es auch gegen die Ordensregel, dass ein Ordensbruder sein Familienwappen im Schilde und irgend einen Helmschmuck führte. Der Gefallene wird also wohl nur ein dem Orden nicht angehöriger fremder Kriegsgast gewesen sein und zwar dem Wappen nach zu urtheilen, ein Mitglied der bekannten Fränkischen Familie von Rotenhahn.

[2] Die Grössenverhältnisse der Fahne fehlen.

[3] Bei dem in Vossberg's Preuss. Münzen und Siegeln, Tafel I. Nr. 15 mitgetheilten Siegel des Obertresslers Friedrich

Die in der Krakauer Handschrift von der rechten Seite gezeichnete Fahne, hat an der vorderen Seite des Schlüsselbartes ebenfalls einen kreuzförmigen Einschnitt, weicht also darin von der Königsberger Handschrift ab.

(Fol. 12^b^). Das Banner des Bisthums und des Bischofs von Culm, geführt von dem bischöflichen Hofmanne Dietrich von Sowemburg. Unter ihm waren die Haus-, Hof- und Lehnleute des zu dieser Zeit regierenden Bischofs von Culm. [1]

Dieses Banner ist $2\frac{1}{4}$ Ellen lang und $1\frac{7}{8}$ Ellen breit.

Erläuterung der Abbildung Tafel VI. Nr. 6.

Weisses Fahnentuch mit kreuzweise gelegten Bischofsstabe und Schwerte von rother Farbe. Der Fahnenschaft erscheint am Tuche von blauer Farbe.

Dlugoss hat sich hier abermals eine Verwechselung zu Schulden kommen lassen. Die vorstehende Fahne gehört nämlich nach mehreren, mir vorliegenden Siegeln, so des Samländischen Officialats aus dem 15. Jahrhunderte [2], des Bischofs Michael vom Samland vom Jahre 1433, der bischöflichen Residenz Fischhausen [3] u. s. w., welche alle einen ins Kreuz gelegten Bischofsstab nebst Schwert zeigen, offenbar dem Bisthume oder Bischofe von Samland und nicht von Culm an. Das Wappen des Bisthums Culm bestand nach Ausweis zweier Siegel,

---

von Spira vom Jahre 1343, so wie auf einem neueren Siegel des Obertresslers Nicolaus Poster vom Jahre 1433, in meiner Sammlung, wird der Schlüssel von einer Hand gehalten, die auf der vorstehenden Fahne fehlt.

[1] Es war dies der würdige Arnold Stapel der bisher Kanzler des Hochmeisters Conrad von Jungingen, im Jahre 1402 als Bischof von Culm gekrönt war; er starb im J. 1416 an der Pest.

[2] Cfr. Vossberg, Preuss. Münzen und Siegel Tafel XIX i.

[3] Abbildung ibid. Tafel XV. Nr. 31.

nämlich des Bischofs Arnold an einer Urkunde vom Jahre 1435 und eines kleineren desselben vom Jahre 1442, nur in einem Schilde, worin ein Ring mit dem Ordenskreuze.

Fol. 24[a]. Das Banner des Bisthums Ermeland alias Stadt Heilsberg, geführt von....Haus- und Hofdiener des Bischofs von Ermeland. Unter ihm waren Eingeborene in grosser Anzahl aus dem Bisthume Ermeland, Bürger der Stadt Heilsberg und Hof- und Hausleute des gedachten Bischofs von Ermeland, welche die Zahl von 100 Lanzenträgern und wohl noch mehr ausmachten.

Dies Banner ist $2\frac{5}{8}$ Ellen lang und $1\frac{3}{4}$ Ellen breit. Der Wimpel, aber zieht sich in die Länge von $1\frac{1}{2}$ Ellen, in die Breite von 1 Elle von oben ab und wird nach unten zu immer schmaler [1].

Erläuterung der Abbildung Tafel VI. Nr. 7.

Fahnentuch auf dem das rothe obere Feld nebst Wimpel, ein Gotteslamm mit der Kreuzfahne enthält, das in einen vor ihm stehenden Kelch sein Herzblut vergiesst.

Das untere schmale Feld ist von weisser Farbe, der Schaft am Tuche aber roth.

Fol. 5[a]. Das Banner des Bischofs von Pomesanien, welches Marquard von Kessemberg führte, unter ihm standen die Landedlen des Bisthums Pomesan und andere durch den Bischof von Pomesan zusammengebrachte Söldner. Dieses dem Marquard durch Polnische Krieger entrissene Banner, schickte König Wladislaw am Tage nach der Schlacht durch den Ritter Nicolaus Morawiecz von Konosowka bei Xioncz, des Wappens Powala, um es seiner Gemalin der Königin Anna,

---

1 In der Krakauer Handschrift ist der ebenfalls spitze Wimpel lang ausgestreckt.

auch dem Nicolaus Kurowski Erzbischof von Gnesen, dem Reichsstatthalter und den übrigen Vornehmen Polens, Magistern, Doctoren und Burgemeistern, denen die Hut der Burg und Stadt Krakau anvertraut war und an das ganze Reich Polen, dessen Burgen und Städte, als Zeichen seines Sieges und der Niederlage der Kreuzherren zu zeigen.

Dieses Banner hat in der Länge $2\frac{1}{2}$ Ellen, in der Breite aber $2\frac{1}{4}$ Ellen.

Erläuterung der Abbildung Tafel VI. Nr. 8.

Rothes Fahnentuch, darauf zwischen zwei goldenen Bischofsstäben, der goldne Adler St. Johannis, das Haupt im Heiligenschein. Auf dem von dem Adler gehaltenen weissen Bande steht in schwarzer Schrift Scts Iohannes.

In der Krakauer Händschrift ist die Fahnenstange, nicht wie hier an der rechten Seite, sondern am oberen Rande gemalt, dadurch aber das Fahnenbild in eine ganz falsche Stellung gekommen. Jedenfalls ist dies ein Versehen des Malers.

Auf den Siegeln der Pomesanischen Bischöfe zeigt sich als Bisthums-Wappen ein Schild, oben mit einem schmalen Balken, worauf das langgezogene Ordenskreuz ruht, darunter der Adler St. Johanns mit dem Bande. So auf verschiedenen Siegeln des Bischofs Johann vom Jahre 1411, Gerhard vom Jahre 1425, Johann vom Jahre 1433, desselben vom J. 1435, und des Bischofs Caspar vom Jahre 1440 [1].

Ich benutze diese Gelegenheit zur Mittheilung zweier Pomesanischen Wappensiegel auf Tafel VI. 8^a und 8^b.

---

[1] Eine Abbildung dieses schönen Siegels in Vossberg's Preuss. Münzen und Siegeln, Tafel XIX^h.

a) Siegel des Kapitel-Vogtes von Pomesanien, zeigt eine Rose auf einem Ordenskreuze ruhend, mit der Umschrift: +S ADVOCATI · CAPITVLI · POMES.

b) Das Siegel des bischöflichen Vogtes von Marienwerder: im gegitterten Felde ein Arm mit einem Schwerte: Die Umschrift lautet: ++ s' advocati ‡ insu . . . sancte ‡ marie +

(Fol. 8ª.) Das Banner des Bischofs und Bisthums von Samland, geführt von Heinrich Grafen von Kamenz, von Meissen. Unter ihm, die Lehnsleute des Bisthums Samland und andere Stifts- und Lohnsöldner, von dem Bischofe selbst geführt.

Dieses Banner ist 2½ Ellen lang und 2¼ Ellen breit.

Erläuterung der Abbildung Tafel VI. Nr. 9.

Weisses Fahnentuch, von der rechten Seite, mit drei übereinander stehenden rothen Mützen.

In der Krakauer Handschrift ist das Fahnentuch von der linken Seite, der Fahnenschaft ohne Spitze dargestellt.

Dies Banner stimmt mit dem der Komthurei und Stadt Ragnit völlig überein, (siehe Abbildung Tafel VII. Nr. 45) auch ist vorstehend schon nachgewiesen worden, dass das von Dlugoss dem Culmer Bisthume irrthümlich zugewiesene Banner, dem Bischofe von Samland zugehöre.

(Fortsetzung im nächsten Hefte.)

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'ARCHÉOLOGIE

DE

ST. PÉTERSBOURG.

Publiées sous les auspices de la Société

par

B. de Koehne.

SUPPLÉMENT

ST. PÉTERSBOURG.

De l'imprimerie de la confection des papiers de la couronne.

1850.

St. Pétersbourg,
Librairie de Gräff (Götz).

Berlin, Posen et Bromberg
E. S. Mittler et fils.

ПЕЧАТАТЬ ПОЗВОЛЯЕТСЯ

съ тѣмъ, чтобы по отпечатаніи представлено было въ Ценсурный Комитетъ узаконенное число экземпляровъ. С. Петербургъ, 25 Января 1850 года.

Ценсоръ И. Срезневскій.

I.

BEITRÄGE

zur Geschichte und Archäologie von Cherronesos in Taurien.

A. Herr Stephani und seine Kritik.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
Virg, Georg. II.

Unsere Schrift: Изслѣдованія объ исторіи и древностяхъ города Херсониса Таврическаго, welche Deutsch im II und III Bande dieser Mémoiren erschienen ist, hatte sich eines dem Verfasser schmeichelhaften und ihn aufmunternden Urtheils zu erfreuen von Männern, welche mit Recht als die Koryphäen der archäologischen Wissenschaft gelten. Nur der Herr Stephani zu Dorpat, ist aus Gründen, welche zu untersuchen hier nicht hergehört, nicht damit zufrieden und macht seinem Unmuth auf eine nicht eben freundliche noch gerechte Weise, in den letzten Nummern des von der hiesigen Akademie herausgegebenen Büllctins laut.

Ehe wir auf die Beleuchtung seiner Recension eingehen und Ton und Inhalt derselben besprechen, wäre es doch nicht unnütz, die bisherigen Leistungen des Herrn Professors kurz zu betrachten, um zu sehen, ob sie ihm wohl erlauben in archäologischen Dingen ein competenter Richter zu sein.

Aus den Schriften des Herrn Stephani ist nicht zu verkennen, dass er mit anerkennungswerthem Eifer sich frei machen will von dem Einflusse jener alten philologischen Schule, die am Worte klebt, welcher aber der Geist des Griechischen Volkes fremd ist, jener Schule,

welche namentlich auf gar vielen höheren Bildungsanstalten den Jünglingen das Griechische Studium so verhasst macht, da ihre Anhänger, weit entfernt, die Schüler auf das heitere, künstlerische Leben der Hellenen, auf die poetische Schönheit der alten Dichter aufmerksam zu machen, dieselben nur mit geistlosen Erläuterungen unbedeutender Partikelchen und anderen grammatischen Spitzfindigkeiten quälen und statt Begeisterung zu erwecken, nur bewirken, dass so wie der Zwang der Schule aufgehört hat, der Jüngling seines Homer und seines Sophokles nicht weiter gedenkt. Freilich ist ein gründliches Studium der Sprache nothwendig, um das Wesen eines Volkes gehörig kennen zu lernen und zu verstehen: aber die Sprache soll doch nur das Mittel dazu sein, was leider jene schulmeisterischen Philologen, denen das Herz für die Schönheiten der Poesie und bildenden Künste verschlossen ist, nicht fühlen und daher das, was ihnen selbst fremd ist, auch ihren Schülern beizubringen nicht im Stande sind.

Herr Stephani hat diese verfehlte Richtung eingesehen, er hat sich den Kunstdenkmälern zugewendet: aber um ein Archäologe, d. h. ein Kenner der alten Kunst zu sein, dazu gehört nicht bloss der Wille — sondern auch noch das göttliche Feuer, welches den Künstler wie den Kunstkenner durchglüht, welches den Geweihten innerlich die Schönheit eines Kunstwerkes fühlen und empfinden lässt. Wem dieses angeborene Erkennungsgefühl fehlt, der kann es nie durch Verstand und Studium ersetzen, sein Mühen ist vergeblich, wie das eines Mannes ohne Talent, der gern ein Künstler sein möchte, ungeachtet seiner Mühe und seines Fleisses aber nur höchstens ein geschickter Handwerker bleibt.

Diese tiefe, von der Gottheit ins Herz gepflanzte, zur Begeisterung hinreissende Empfindung der Kunst, spricht sich in des Herrn Stephani Schriften keineswegs aus.

Man fühlt, wie die Kunstwerke selbst ihn kalt lassen; er beurtheilt sie nur mit allgemeinen, vagen Bemerkungen oder nach Einzelnheiten, welche oft von irrigen Voraussetzungen ausgehen. Sein Hauptbestreben ist mit Fleiss und mit Hülfe einer umfassenden Belesenheit in den Schriften der Alten, die zur Erklärung eines Kunstwerkes gehörenden Stellen aufzuführen, was freilich, wenn es mit gehöriger Kritik geschieht, auch seinen Werth hat, aber nur einen secundären, über welchen der Hauptzweck nicht vergessen werden darf. Wollte doch schon ein alter Aesthetiker den Zeus betrachtet wissen, aber nicht den Schemel seiner Füsse!

Aber auch in der Hermeneutik der Kunstwerke ist Hr. Stephani nicht immer glücklich, wenn er auch das dazu gehörige Material ziemlich vollständig zusammenstellt. Geistreiche, neue Erklärungsversuche sind seinen Arbeiten fremd. Er hat aber ein gewisses Geschick, geistreiche Bemerkungen anderer, welche von ihren Urhebern noch nicht gehörig ausgeführt wurden, mit Hülfe seiner Belesenheit in den alten Classikern aufzufassen und auszuarbeiten.

Ein Blick auf die Arbeiten des Herrn Stephani wird unsere Behauptungen rechtfertigen. Wir wollen hier nur seine drei Hauptwerke: Theseus und Minotauros, eine kunstgeschichtliche Abhandlung, dann die in den Annalen des Römischen Instituts ins Italienische übersetzte Abhandlung: Vaso a' soggetto comico di Lentini und seine Bemerkungen über die Zeit der Verfertigung der Laokoon-Gruppe, im Bulletin der hiesigen Akademie, VI, N° 1—3, näher betrachten.

Theseus und Minotauros, im J. 1842 zu Leipzig erschienen, ist das erste Werk, mit welchen der Herr Stephani das Gebiet der Archäologie betrat. Er theilte dasselbe ein in sechs Kapitel. I. Entstehung der Theseus-Sage. II. Entstehung der Minotauros-Sage. III. Entstehung

der Sage vom Kampfe beider und Ausbildung derselben ausserhalb der bildenden und zeichnenden Künste. IV. Geschichte der Theseus-Bildung. V. Geschichte der Minotauros-Bildung. VI. Geschichte der Bildung des Kampfes zwischen Theseus und Minotauros.

Haben wir früher, in der Absicht, einen jungen Anfänger aufzumuntern, die guten Seiten dieser Abhandlung hervorgehoben, so dürfte es den jetzt im Tone einer Autorität sprechenden Herrn Verfasser wohl beleidigen, wenn wir heute sein Werk nur in der Absicht erwähnen wollten, wie wir es, zu seinem Nutzen, vor sieben Jahren thaten. Fleiss und philologische Belesenheit werden wir wie damals, auch heute gern anerkennen: ein Gelehrter wie der Herr Stephani, welcher seine eigenen Ansichten, oft freilich ohne sie näher zu begründen, denen von Männern wie Böckh, Gerhard, Welcker, Thiersch u. a. vorzieht, will aber wohl nicht wie ein Anfänger, sondern strenger beurtheilt werden.

Da müssen wir denn gestehen, dass in dem gedachten Buche, mit Ausnahme einer sorgfältigen Zusammenstellung der Quellen, nicht viel Neues enthalten ist. Die weit ausgeführte Ansicht über den Phönikischen Ursprung des Minotauros war bekanntlich eine der Lieblingsideen des verstorbenen Böttiger. Man verfolgt den Cultus des von den Phönikiern weit verbreiteten Baal (Moloch) auf den Münzen, welche halb aus einem Menschen, halb aus einem Stiere bestehende Figuren enthalten, denn die mit verschiedenen Namen bezeichneten Stiere mit Menschenantlitz auf Münzen Campaniens (besonders Neapels) und Siciliens (Gela u. s. w.), sind ursprünglich nur auf eine, dem Minotauros analoge Phönikische Gottheit zu deuten. Natürlich findet sich dieser Typus nur bei Städten, welche an der Küste oder auf Inseln liegen.

Auch vom Theseus beweist der Herr Stephani mit vielen Worten nichts weiter, als die von Niemandern

bezweifelte, schon hundertmal vor ihm dargethane Behauptung, dass Theseus der National-Heros der Ionischen Athener gewesen sei und dass sich an ihn ähnliche Sagen knüpften, wie sie die Dorer ihrem Herakles zuschrieben.

Den wahren Sinn und den Ursprung der Sage vom Kampfe des Theseus und Minotauros hat aber Herr Stephani gar nicht aufgefasst. Diesem Kampfe liegt wie jeder, welcher aufmerksam die Theseus wie die Minotauros-Sage betrachtet, erkennen wird, offenbar ein historisches Faktum zu Grunde. Athen war in einer gewissen Abhängigkeit von Kreta, diese wurde gewaltsam aufgelöst und die That selbst später auf den Namen des Nationalheros übertragen. Die einzelnen Punkte der Sage, ob die Athener jährlich einen Tribut von sieben Jünglingen und eben so viel Mädchen nach Kreta senden mussten, ob Theseus seine, zu diesem Zweck ihn begleitenden Gefährten befreite, indem er den Minotauros erschlug, das sind Nebensachen, welche aber Herr Stephani irrig zur Hauptsache gemacht hat.

Auch die Eintheilung der Abhandlung, wie wir sie erwähnt haben, ist gewiss keine passende. Indem er sich nach ihr richtete, musste Herr Stephani sich oft wiederholen, weshalb man ihm auch die wohl nicht undeutlich zu erkennende Absicht vorwarf, ein möglichst umfangreiches Buch schreiben zu wollen. Jedoch wird der Werth eines Werkes nicht nach seinem Umfange, sondern nach seinem Inhalte beurtheilt und in der That hätte der Herr Stephani ohne die unnützen, den Leser ermüdenden Wiederholungen und ohne viele, ganz werthlose Zeugnisse späterer Autoren, deren Aufnahme er taktvoll hätte vermeiden müssen, zumal sie weder etwas Neues noch etwas Interessantes enthalten, seine Abhandlung auf einem Drittel oder noch weniger des von ihm benutzten Raumes, weit besser darstellen können.

Von grossem Interesse sind die zehn unedirten Vasenbilder, welche Herr Stephani seiner Abhandlung hinzugefügt hat. Sie werden mit kurzen Worten, auf ein paar Blättern beseitigt, über ihren Stil, über die Zeit, welcher sie angehören, selbst über ihre Inschriften wird kein Wort gesagt. Man sieht daraus deutlich, wie dem Herrn Stephani diese Kunstdenkmäler durchaus fremd sind. Die merkwürdige Kleidung der weiblichen Gestalten, welche dem Kampfe beiwohnen, die Bedeutung und Beziehung der Thiere, welche als Beiwerk, am Halse des Gefässes, auf Taf. III die Hauptvorstellung begleiten, die sonderbaren, einem T entsprechenden Flecke, mit welchen der Minotauros auf Taf. VIII bezeichnet ist u. s. w. dies alles wären doch Punkte, welche der Archäologe hätte erörtern und nicht mit naivem Stillschweigen übergehen sollen.

Ebenfalls gering ist der Werth der kleinen Abhandlung des Herrn Stephani über das bei Lentini gefundene Thongefäss mit komischer Vorstellung.

Herakles und Auge, welche auf diesem Gefässe so dargestellt sind, dass auch jeder Laie, welcher einst ein mythologisches Bilderbuch durchblättert hat, sie sogleich erkennen muss, werden auf das Weitläuftigste als solche dargethan und bewiesen. Freilich läugnet Herr Stephani, um seinem Vasengemälde einen höheren Werth zu geben, dass die übrigen, bisher auf Herakles und Auge bezogenen Denkmäler, diese beiden zum Vorwurf haben, ohne zu bedenken, dass vielmehr manche dieser Vorstellungen grade dazu dienen dürften, seinen Erklärungsversuch zu bestättigen. Es versteht sich dabei von selbst, dass die Komödie Herakles und Auge auf eine andere Weise darstellen musste, als die bildende Kunst im Allgemeinen es that, jedoch wird der aufmerksame Beschauer in der namentlich auf einigen der geschnittenen Steine erscheinenden Vorstellung und in der Lentinischen

Vase ziemlich dieselben, jedoch einmal ernst, das anderemal komisch dargestellten Motive finden.

Die Nebenpersonen nennt Herr Stephani Aleos und Jolaos: wohl möchten aber seine Gründe, welche ihn veranlassten, den ersteren so zu nennen, vorzüglich dessen Bekleidung als πορνοβοσκός, nicht eben sehr haltbar sein. Endlich versucht der Herr Stephani das auf dem Vasengemälde roh dargestellte Götterbild mit Phiale und Kranz, für eine Nachbildung des von Endoios (den Hs. Stephani noch dazu für eine historische Person zu halten glaubt) gefertigten Standbildes der Athene Alea zu Tegea, auszugeben, ohne dass es ihm einzufallen scheint, dass die Figur durch kein einziges Attribut einer Athena, sei sie eine Alea oder Hippia, kenntlich gemacht ist und dass es bei Vorstellung einer Komödienscene wohl nur darauf ankam, ein Tempelbild im Allgemeinen, nicht aber das, in Sicilien wahrscheinlich nicht durch Abbildungen weit verbreitete, des Tegeatischen Tempels selbst darzustellen.

Gehen wir nun zur dritten Abhandlung des Herrn Stephani über, welche die Zeit der Verfertigung der Laokoongruppe behandelt und mit um so auffallenderer Zuversicht den Gegenstand bespricht, als kein einziges der vom Herrn Verfasser aufgestellten Argumente richtig ist.

Herr Stephani versucht die allgemein bekannte und im Munde eines jeden Römischen Cicerone lebende Behauptung zu beweisen, dass diese berühmte Gruppe, welche Winkelmann und andere Kunstkenner in solches Entzücken versetzte, in die Zeit des Titus falle. Winkelmann, dessen von Begeisterung und tiefer Erkenntniss der Kunst durchglühte Betrachtungen für jeden, welcher sich diesem Fache widmet, einen grossen Genuss und Nutzen gewähren, K. O. Müller, welcher mit seinem richtigen Takte die Laokoongruppe der letzten Zeit der

Griechischen Freiheit zuschrieb, werden kaum eines Wortes gewürdigt: Herr Stephani ohne den Kunstwerth dieser herrlichen Gruppe zu fühlen und zu begreifen, stützt sich zur Führung seines Beweises hauptsächlich auf Aeusserlichkeiten, indem er eigentlich fast allein wiederholt, was Lessing in seinen Kollektaneen zur Philosophie und Kunst, XXVI und folg. (Berliner Ausgabe von 1825 von S. 363 an) über diesen Gegenstand sagt und nur einige, ihren Inhalte nach, weniger bedeutende oder irrige Zusätze anfügt.

Sein Hauptgrund der Beweisführung ist die bekannte Stelle des Plinius, in welcher Herr Stephani die Worte «de consilii sententia» mit Benutzung von Lachmann's geistreicher Untersuchung, durch «auf Bestellung» übersetzt und sehr willkührlich annimmt, dass hier des Titus Name zu ergänzen sei, weil kurz vorher gesagt ist, dass die Gruppe «in Titi imperatoris domo» stehe.

Gewiss würde aber Plinius, in dem Falle, dass Titus die Gruppe bestellt hatte, um jedes Missverständniss zu heben, der Sententia den Namen des Kaisers hinzugefügt haben, oder falls es der Kaiser nicht war, den Römer, welchem dieses Kunstwerk seine Entstehung verdankte, und den der gelehrte Naturhistoriker, wenn er sein Zeitgenosse gewesen wäre, gewiss gekannt haben würde. Da dies nicht der Fall ist, dürfen wir sicherer annehmen, dass es Plinius wohl bewusst war, wie diese Gruppe nach dem Plane eines reichen Kunstfreundes einst gefertigt wurde, dass aber Plinius den schon längst verstorbenen Besteller auch nicht dem Namen nach kannte. Die Erklärung de consilii sententia «auf Bestellung», möchte auch noch einigem Zweifel zu unterziehen sein. Herr Lachmann übersetzt Consilium mit «Geheimer Rath». Sollte aber nicht Consilium hier vielleicht einen Rath von Sachverständigen, von Kunstkennern bezeichnen, nach

deren Ansicht eben die ganze Gruppe aus einem Steine hergestellt war? Ohne auf diese nur hypothetisch ausgesprochene Behauptung einigen Werth zu legen, bemerken wir, dass wahrscheinlich zwischen «consilii» und «sententia» ein Wort ausgefallen ist, ohne welches schwerlich je eine genügende Erklärung des erwähnten Ausdruckes gefunden werden dürfte.

Einen anderen Grund für seine Behauptung will Herr Stephani in einer zu Porto d'Anzio gefundenen, jetzt in der Villa Albani befindlichen Basis hernehmen, welche die Inschrift; 'Αθανοδῶρος 'Αγησάνδρου 'Ρόδιος ἐποίησε enthält und von der er annimmt, dass sie denselben Athanodor nenne, welchen Plinius als einen der drei Verfertiger der Gruppe aufführt. Lessing, von dem eigentlich diese Beweisführung ausgeht, wird gar nicht einmal genannt. Herr Stephani fügt dem durch Lessing gewonnenen Resultate, noch eine Untersuchung der Buchstaben dieser Basis hinzu. Solche laufen oben in Art eines Schrägkreuzes auseinander, was Herrn Stephani bewegt, sie in das zweite Viertel des ersten christlichen Jahrhunderts zu verweisen, in welcher Zeit also Athanodor gelebt und gewirkt habe.

In einem, unangenehm auffallenden und anmassenden Tone, fast als ob es nur ihm, vergönnt gewesen sei, Griechische Inschriften in Originalen zu untersuchen, behauptet Herr Stephani, dass diese Art Schrift sich im letzten Viertel des ersten und im ersten Viertel des zweiten christlichen Jahrhunderts besonders häufig finde und dann verschwinde. Er meint ferner, dass dieses Alphabet nur die Weiterausbildung eines älteren sei, wo nur der eine Schenkel des **A**, **Δ**, **Λ** u. s. w., oben ausläuft. Hätte nun der Herr Stephani wirklich die paläographische Erfahrung, welche er sich selbst zuschreibt, so würde er gefunden haben, dass die erstere Schrift nicht allein noch viel später vorkommt, sondern sogar die von ihm für die

ältere ausgegebene, grade am meisten in Byzantinischer Zeit, zB. auf Münzen von Heraklius und Heraklius Konstantinos, zwischen 613 und 641, sich findet [1], also etwa sechs Jahrhunderte später, als Herr Stephani geglaubt hat.

Es ist daher keineswegs ausgemacht, dass die Basis der Villa Albani in die Zeit des Caligula falle, vielmehr wahrscheinlich, dass sie in spätere Zeit gehöre. Man hat sie vielleicht unter Mark Aurel für ein vom alten Meister Athanodor ausgegangenes Kunstwerk verfertigt und beweist sie weder das Zeitalter des Athanodor, noch das der Laokoon-Gruppe eben so wenig, wie heute der Rahmen eines Gemäldes dessen Alter und Aechtheit darthun könnte.

Andere von Herrn Stephani beigebrachte Gründe werden von ihm selbst nur gewissermassen als secundäre bezeichnet, so die Contorniati von Nero und Vespasian mit dem Laokoon auf der Rs., welche nur beweisen dürften, dass zur Zeit dieser Kaiser die Gruppe schon vorhanden, nicht aber erst gefertigt war.

Endlich macht Herr Stephani noch auf den Unterschied der Naivität und der Reflexion als Principien der Herstellung Hellenischer Kunstwerke aufmerksam und bemerkt, wie die Reflexion die Produkte der Römischen Zeit charakterisire. Da dieses Princip offenbar die Künstler der Laokoongruppe geleitet hat, meint er hieraus einen Beweis für deren spätere Entstehung ableiten zu können.

Dabei fällt es, wunderbar genug, dem Herrn Stephani gar nicht ein, dass dasselbe Princip der Reflexion bereits das Gepräge der Kunstwerke ist, welche in die vierte Periode der Griechischen Kunst (von Alexander bis zur Zerstörung Korinths) und namentlich in deren zweite

---

1 Sabatier, Iconographie, Monnaies byzantines, Pl. XI N⁰ 11 12.

Hälfte gehören. Oder will er vielleicht die Naivität für den Farnesischen Stier, für die Antiochische Tyche u. s. w. geltend machen? Das wäre doch zu naiv!

Abgesehen von den zahlreichen irrigen Nebenbemerkungen, auf welche einzugehen hier nicht der Ort ist, sind alle Beweise, welche Herr Stephani zur Begründung der von ihm erneuerten alten Behauptung, nach welcher die Laokoongruppe in die Zeit des Titus gehöre, höchst ungenügend. Jedenfalls hat die Ansicht der früheren Gelehrten, dass die Gruppe in den letzten Jahren der vierten Periode der Griechischen Kunst, kurz vor der Zerstörung Korinths, gefertigt sei, welche namentlich der treffliche Müller in seinem Handbuche der Archäologie der Kunst und nach ihm kürzlich noch ein wackerer Marburger Gelehrter ausgesprochen haben, das für sich, dass ihr auch das Gefühl des denkenden und die Werke der alten Kunst mit Aufmerksamkeit betrachtenden Kunstfreundes beistimmt.

Bei diesen grossen Mängeln der Schriften des Herrn Stephani auf einem Felde, welches er sich selbst gewählt hat, kann es nicht fehlen, dass seine Irrthümer auf einem Gebiete, dem er noch weniger gewachsen ist, noch grösser sein müssen. Dies ist der Fall bei seiner Recension unseres Werkes: Beiträge zur Geschichte und Archäologie von Cherronesos in Taurien [1], deren anmassender Ton, im Vergleich mit der wirklich auffallenden Unwissenheit, um uns eines Ausdruckes des Herrn Stephani [2] selbst zu bedienen, nur «wunderbar» genannt werden kann.

Es giebt zwei Arten von Recensionen: eine solche, in welcher der Recensent mit Gerechtigkeit das Gute eines Werkes anerkennt und hervorhebt, auf welche

---

[1] Bulletin de la classe historique & 1849 N[0] 148—152.

[2] S. Ueber die Zeit der Verfertigung der Laokoonsgruppe, S. 2.

Weise dasselbe die Wissenschaft bereichert, die etwanigen Mängel aber nur anführt, um letzterer zu nützen—und dies ist die Weise aller wahrhaft verdienstvollen Gelehrten. Dann aber sucht eine andere Klasse von Recensenten Werke, abgesehen von ihrem Werthe für die Wissenschaft, nur auf jede Weise zu tadeln und zu schmälern, der wahre Nutzen der Arbeit wird von ihnen mit Fleiss verschwiegen und in Ermangelung einer ächt wissenschaftlichen Erwiderung (deren sie eigentlich auch nicht fähig sind), hängen sie sich an Kleinlichkeiten und scheuen sich sogar nicht, die Wahrheit, zur Förderung ihres Zweckes, zu verkennen. Dies ist die Art und Weise von solchen Männern, welche dadurch ihrem Aerger über die ihnen selbst bewusste Schwäche ihrer eigenen Arbeiten Luft machen wollen.

Zu welcher dieser beiden Klassen die Stephanische Recension gehöre, wollen wir nicht entscheiden. In derselben ist, mit Ausnahme von ein paar geringfügigen Druckfehlern, für deren Entdeckung Herr Stephani kein geringes Talent entwickelt, und zweier an und für sich nicht eben werthvoller, jedoch von uns am Schlusse gewissenhaft hervorgehobener Bemerkungen, auch nicht ein Punkt, der nicht irrig und widerlegbar wäre! Ueber den wenig verbindlichen und nicht eben höflichen Ton, den Hr. Stephani an manchen Stellen annimmt, wollen wir mit ihm nicht rechten. Er kämpft damit allein auf einem Gebiete, auf dem wir seine Ueberlegenheit anerkennen müssen. Auch ist es, so viel wir wissen, in der gebildeten Welt üblich, Privat- Briefe nur mit Erlaubniss der Verfasser zur Oeffentlichkeit zu bringen [1].

---

1 Wir erinnern an den bekannten Prozess eines berühmten Französischen Litteraten, welcher kürzlich wegen unautorisirter Veröffentlichung von Privat-Briefen zu einer namhaften Freiheitsstrafe verurtheilt wurde.

Gewiss war es daher wenig taktvoll von Herrn Stephani, durch einige einleitende Bemerkungen, welche Noten der Redaktion zur Folge hatten [1] und den Abdruck des Briefes, welchen S. E. Herr von Reichel an ihn richtete, Dinge zu berühren, welche dem wissenschaftlichen Zwecke entfernter sein müssen. Wir würden jedoch in denselben unangenehmen Fehler fallen, wenn wir, ohne besonderen Grund, die wenig verbindliche und von nicht geringer Eigenliebe zeugende Deutsche Antwort des Herrn Stephani auf das Französische Schreiben des Herrn v. Reichel hier mittheilen wollten. Letzterem verdanken wir jedenfalls den Vortheil, den gewissermassen heimlichen Angriff

---

[1] Auf die nicht eben wohlwollenden Bemerkungen der Redaktion wollen wir hier nicht weiter eingehen. Irrig ist es jedenfalls, wenn dieselbe behauptet, dass die Russische Ausgabe von der Deutschen fast gar nicht verschieden wäre: die Russische ist aus gewissen Gründen correkter als die Deutsche und würde bei ihrer Benutzung Hr. Stephani lange und unnütze Diskussionen, die auf unbedeutenden Druckfehlern beruhen, vermieden haben. Wir dürfen daher wohl mit Recht bezweifeln, dass die Redaktion, obgleich sie es behauptet, beide Ausgaben, wenigsten mehr als sehr oberflächlich, verglichen habe.

Zur Anm. 2 (S. 76) entgegenen wir dass ein gerechter und fähiger Recensent gewiss nicht die Oeffentlichkeit scheut und daher sein Interesse derselben schwerlich entgegen sein kann. — Was will die Redaktion durch die Anm. 3. (S. 81): In der russischen Ausgabe: ἰγνύῃν φοῖνιξ (sic!)» sagen. Sollte die Redaktion nicht einmal wissen, dass φοῖνιξ statt φοίνιξ die Autorität alter Grammatiker: Draco, Herodian, Priscian u. s. w. für sich hat? —

Im Bande des Bulletin historico-philologique de l'Academie, S. 383, finden wir zu unserm Bedauern die Notiz, dass Herr v. Graefe die Ansichten des Herrn Stephani billige. Wir erlauben uns, Herrn v. Graefe gehorsamst zu fragen, ob er sich wirklich für einen competenten Richter unseres Buches halte? Man kann ein verdienstvoller Philologe sein, ohne darum von der Archäologie und dem schwierigsten Theile derselben, der Numismatik, gründliche Kenntnisse zu haben.

des Herrn Stephani auf das Gebiet der Oeffentlichkeit verpflanzt zu haben, so dass wir im Stande sind, demselben zu begegnen.

Herr Stephani beginnt mit einer sonderbaren Definition des Wortes «Beiträge» und sucht dann sich unsere Absicht bei Schreibung des erwähnten Werkes klar zu machen, was ihm jedoch nicht gelingt, sondern nur zu unbegreiflichen Annahmen veranlasst.

Wir hatten allerdings die Absicht, Alles Material, welches die Geschichte von Cherronesos berührt, so vollständig als möglich zu bearbeiten und zusammen zu stellen. Da aber uns manche Schriften nicht zugänglich waren, wie die von Herrn Stephani citirte Polsberwsche, welche wir auch nicht einmal nach einem Citate kannten, auch unsere Arbeit die Frucht der wenigen Mussestunden ist, welche uns unsere amtliche Thätigkeit frei liess, so haben wir natürlich nicht gezweifelt, dass unser Buch mancher Nachträge und Ergänzungen fähig sei und, S. VIII der Vorrede, zu deren gefälliger Mittheilung aufgefordert. In diesem Sinne haben wir auch den Titel «Beiträge» gewählt, weil es jedenfalls besser ist, unter einem bescheidenen Titel möglichst viel, als unter einem Vieles verkündenden Titel, wie mancher Andere, wenig und nichs Neues, zu geben.

Dann war unser Werk zunächst für Russland und zwar nicht für die wenigen Fachgelehrten, welche es gewiss auch nicht unbefriedigt aus der Hand legen dürften, sondern für einen grösseren Lesekreis bestimmt; wir mussten daher wohl manche Dinge, welche dem Manne vom Fache zum Theil bekannt, im Allgemeinen aber nicht verbreitet sein können, etwas ausführlicher behandeln, als dies sonst nöthig gewesen wäre. Dies Bedürfniss unserer Zeit, die Wissenschaft auch dem grösseren Publikum der Dilettanten zugänglich zu machen und namentlich die so zahlreichen Münzsammler auf den

historischen und antiquarischen Werth der Münzen zu leiten, scheint Herr Stephani gar nicht zu begreifen. Einige zur Erklärung von Münzen nothwendige antiquarische und historische Bemerkungen, nennt er, weil sie ihm zufällig bekannt sind «triviale (sic!) Dinge» [1] und zeigt dadurch, dass die wissenschaftlichen Principien der numismatischen Hermeneutik ihm ganz und gar fremd sein müssen. Zu letzteren aber gehört bekanntlich eine Erklärung der Vorstellung, also bei unseren Cherronesischen Münzen auch die Erläuterung der Tracht der auf ihnen dargestellten Artemis, so wie ferner, bei Münzen bestimmter Personen, biographische Notizen über dieselben, welches letztere zugleich zur Entgegnung der ebenfalls auf einem Missverständnisse beruhenden Bemerkung des Herrn Stephani, am Schlusse der S. 82, dienen möge.

Ferner erlaubt sich Herr Stephani einen gehässigen Angriff gegen den Werth unserer eigenen Untersuchungen, den er auf jede Weise zu schmälern sucht und nennt unsere Arbeit eine «Zusammenstellung des von Anderen an verschiedenen Orten Beigebrachten.» Gewiss hat auch eine blosse, kritische Compilation ihr Verdienst, denn es ist wohl keine kleine Mühe, die oft widersprechenden, oft unvollständigen Zeugnisse alter und neuer Gelehrter zur Geschichte einer Stadt zusammenzustellen. Ein gerechter Kritiker würde sogar eine solche blosse Zusammenstellung lobend erwähnen. Will denn aber Herr Stephani das viele Neue, was wir beigebracht haben nicht erkennen oder ist es ihm entgangen? Das letztere wäre doch die Folge unverzeihlicher Nachlässigkeit, das erstere die einer höchst tadelnswerthen Partheilichkeit gegen den Verfasser. Hat denn Hr. Stephani zB. nicht bemerkt, dass die von dem

---

[1] S. 81.

verdienstvollen Köhler beschriebenen Cherronesischen Münzen erst von uns kritisch nach ihren Epochen geordnet werden mussten; dass wir aus ihnen die dem Thrakischen Cherronesos und Smyrna angehörigen Stücke sonderten und die Köhlerschen Erklärungen, namentlich bei den Byzantinischen Geprägen, auf gewiss unumstössliche Weise berichtigten? Hat Hr. Stephani nicht eingesehen, dass der von Eckhel noch nicht festgestellte Unterschied der Ἐλευθερία und Αὐτονομία von uns erkannt ist? Fühlt Herr Stephani wirklich nicht, dass die so höchst schwierige Untersuchung des Cherronesischen Münzfusses, aus etwas anderem bestehe als mechanischem Abwägen von Münzen, von denen ihrem Gewichte nach, unserem hochverehrten Lehrer Böckh keine einzige bekannt war? Man sieht deutlich, Herr Stephani hat nur die Absicht zu tadeln, nicht allein durch, wie es scheint, absichtliche Verkennung der Wahrheit, sondern auch durch Angriffe, denen jeder, auch nur im Entferntesten wissenschaftliche Grund fehlt.

Die Anschuldigung, Untersuchungen anderer als eigene ausgegeben zu haben, weisen wir mit Entrüstung zurück. Durch Citirung der Quellen haben wir wohl deutlich auf die Urheber hingewiesen. Es wäre wohl lächerlich, jeden Satz mit «Böckh sagt» «Köhler behauptet» u. s. w. zu beginnen; das Citat unter dem Texte genügt vollkommen. Dieser Vorwurf fällt uns um so mehr auf als Herr Stephani, wie wir oben bemerkten, bei Benuzzung der Lessingschen Angaben über die zu Porto d'Anzio gefundene Marmorbasis, nicht einmal den Namen des berühmten Kritikers anführt.

Ferner tadelt Hr. Stephani, dass wir im dritten Abschnitt zur Erörterung der Geschichte Chersons, die der Nachbarn zu Rathe zogen und kurz erläuterten; wie solches nützlich ist, darüber wird kein verständiger Leser zweifeln—nur Hr. Stephani, seinem Princip

gemäss, zu tadeln, was er nur tadeln kann, sieht diesen Nutzen nicht ein und behauptet, dass wir auch die Familienverhältnisse der Byzantischen Kaiser zur Ergänzung der Geschichte Chersons angeführt hätten, ohne zu bemerken, dass solche nur von den Kaisern berührt sind, von denen wir im Stande waren, Münzen zu beschreiben und wo nach dem Princip numismatischer Dissertationen, solche Notizen nothwendig sind. Dann fragt er, warum wir solche Nachrichten nicht auch aus der Zeit Alexanders des Grossen, seiner Nachfolger u. s. w. beigebracht haben? Hat er denn auch überlegt, ob so etwas für diese Zeit von Nutzen gewesen wäre? Hat er gelesen überhaupt, was wir auf den ersten Seiten über das älteste Cherronesos gesagt haben? Möchte er doch selbst für diese Zeit Nachrichten, Münzen oder andere Denkmäler zur Ergänzung der Geschichte Chersons mittheilen: wir und jeder andere Freund der Wissenschaft würden ihm dafür nur dankbar sein.

Hr. Stephani geht dann auf die Münzen ein und will uns nicht einräumen, die im zweiten Hefte von Köhlers Serapis, welches bekanntlich bis auf drei Exemplare vernichtet ist, beschriebenen, als unedirt zu betrachten, weil wir aus dem Bulletin de l'Académie T. V. N° 2, März 1848, wissen müssten, dass der Neudruck

---

1 Herr Stephani erlaubt sich diese Bemerkung bei Erwähnung des von uns S. 324 des zweiten Bandes Taf. XX mitgetheilten Grabdenkmals des Theagenes und der Ulpia Makaria. S. Excellenz Herr von Gräfe hat in der unten aufgeführten kleinen Schrift dasselbe Denkmal besprochen, ohne die früheren Erklärer auch nur zu nennen. Nach Herrn Stephani's Art und Weise dürfte es keine Worte geben um dieses Verfahren zu bezeichnen. Uns scheint solches jedoch sehr natürlich, da Hr. von Gräfe sowohl wie wir, ein Denkmal, welches er sehr oft vor Augen hatte, selbstständig betrachtete.

dieses Heftes beschlossen sei. Ist denn dasselbe aber bis jetzt schon wiedergedruckt? So viel wir wissen, noch nicht, und ist daher auch diese Behauptung des Herrn Professors nicht haltbar.

Dann zeigt er, wie ihm nicht einmal der numismatische Sprachgebrauch, geschweige denn die Münzen selbst, bekannt sind und giebt mit auffallender Zuversicht ein Urtheil über Dinge, die er gar nicht versteht. Er weiss nicht einmal, was in der numismatischen Beschreibung «von der rechten» oder «linken Seite» bedeutet; er weiss nicht einmal, dass eine lebende Figur, schlechthin als solche bezeichnet, in der natürlichen Stellung abgebildet ist, d. h. stehend, dass man aber in der Beschreibung die Ausnahmen also schreitend, liegend u. s. w., besonders bezeichnen muss. Er versteht nicht, was bei Münzbeschreibungen der allgemein übliche Ausdruck «wie vorher» bezeichnet, dass die Worte «gewöhnliche Vorstellung» sich nur auf die der Zahl nach am meisten vorkommende, kurz vorher citirte beziehen können. Er weiss nicht, dass eine Münze oft nach mehreren Exemplaren beschrieben wird und würde, wenn er antike Griechische Münzen öfter in Händen gehabt hätte, vielleicht bemerkt haben, dass der Schrötling hin und wieder nicht dem ganzen Stempel Raum darbot, daher bei diesem, sonst gut erhaltenem Exemplare eine Stelle, bei einem zweiten eine andere nicht ausgeprägt erscheint. Er begreift nicht, dass ein vor einem Baume stehender Hirsch den Baum hinter sich haben muss und dass ein Unterschied ist in dieser Beschreibung und in der «Hirsch von der rechten Seite, hinter ihm ein Baum» was nach bekanntem numismatischen Sprachgebrauch sagen will, dass der Baum links neben dem Hirsche stehen muss, u. s. w. Aus diesen Irrthümern entspringt eine Reihe von Bemerkungen, deren Werth durch das oben Gesagte schon hinlänglich bezeichnet ist.

Hätte Hr. Stephani gelesen, was wir S. 19 und 114 gesagt haben, so würde er uns nicht übereilt beschuldigt haben, dass wir den Stil der Münzen nicht beschrieben hätten. Seine Behauptung (S. 89), dass wir gleiche Münzen mit verschiedenen Zahlen und verschiedene mit einer Zahl bezeichnet hätten, ist unwahr. Bei mehreren Münzen tadelt Hr. Stephani, dass wir nicht Grösse und Material (sic!, statt Metall!) angeführt hätten, was in der Russischen Ausgabe sogar an den von ihm bezeichneten Stellen niemals fehlt, auch bei der Deutschen sich entschuldigen lässt, da beides bei den kurz vorher gehenden Stücken ähnlicher Gattung bezeichnet ist.

Unsere Bemerkung über das Römischen Einfluss verrathende ΧΕΡΣΟΝΗΣΟΥ veranlasst Herrn Stephani zu fragen: ob wir Herodot wirklich gelesen hätten oder ob derselbe Römischen Einfluss verrathe? Sollte Herr Stephani wirklich nicht wissen, in welcher Zeit Herodot lebte und in welche unsere Münze fällt? Uebrigens kann man seine Worte, welche sich auf diese Inschriften beziehen, nicht gut verstehen, da durch einen Druckfehler, den wie sehr verzeihlich finden, bei ihm ΧΕΡCΟΝΗΣΟΥ statt ΧΕΡΡΟΝΗΣΟΥ gesetzt ist. Dagegen kann sich Hr. Stephani in die S. 118 beschriebenen Münzen gar nicht finden, macht darüber viel leere und unnütze Worte, schleudert gegen den Verfasser eine gehässige Beschuldigung und kommt erst am Schlusse zu der Einsicht, wie die Zahl 3 ein Druckfehler statt 11 sein kann, was auch wirklich der Fall ist, wovon ihn ein Blick auf die Russische Bearbeitung, wo richtig 11 statt 3 steht, überzeugt haben müsste!

Andere Bemerkungen des Herrn Stephani sind zu kleinlich und geringfügig, als dass wir näher darauf eingehen sollten. So meint er, dass die Abbildungen, welche wir mittheilten, in ihrer Ausführung hinter den

«trefflichen Kupfern» Köhlers zurückständen, während durch die gütige Vermittelung des Herrn W. von Köhler wir zu diesen Abbildungen dieselben Zeichnungen benutzten, nach welchen Köhler seine Tafeln graviren liess und über die bessere Ausführung unserer Tafeln kein Kenner im Zweifel sein wird. Der Grabstein, dessen treue Auffassung Hr. Stephani ebenfals bezweifelt, ist unter unseren Augen gezeichnet und stimmt genau mit dem Originale überein.

Zu einem wunderlichen Missverständniss gab Veranlassung, dass Hr. Stephani nicht bemerkte, wie wir, um zu viele kleine Noten zu vermeiden, immer am Schlusse jedes Abschnittes die zu demselben gehörigen Quellen citirten. Hr. Stephani bezog alle diese Citate auf den letzten Satz, auf welchen allein sie natürlich nicht passten.

Einige andere Citate sind freilich durch Druckfehler entstellt, so steht öfter das VIII Buch des Strabo statt des VII. Hr. Stephani bemüht sich, sie zu verbessern, begeht aber selbst fast nur Irrthümer. So ist das Citat S. 2, Strabo, nicht VIII, 213, sondern VII, 213, wofür irrig Hr. Stephani 308 angiebt u. s. w. Mehrere Citate, welche wir allgemeiner aufführten, wie «Leo Diac., Roman II», Leo Diac. Nicephor. u. s. w. genügen dem, welcher derartige Forschungen fortsetzen will und ist es wohl sehr unpassend, sie bei der wissenschaftlichen Beurtheilung eines Werkes in Erwägung zu ziehen.

Die sonderbare Idee des Herrn Stephani, welche auch in diesem Aufsatze mit der Aeusserung hervortritt, dass er, wahrscheinlich allein, grössere Museen mit Aufmerksamkeit durchgesehen habe [1] und seine bewunderungswerthe Zuversicht, mit welcher er über ihm ganz unbekannte Dinge den Stab bricht, veranlassen ihn dann ferner an der Richtigkeit der Resultate unserer Messungen

---

[1] S. 112.

und Wägungen zu zweifeln, ohne dieselben controlirt zu haben, und zu behaupten, dass wir nicht einmal die Münzen in einer brauchbaren Uebersicht zusammengestellt hätten![1] Da unsere Arbeit ganz besonders in diesem Theile durch eine ehrenvolle Anerkennung des Institut de France, wo Männer wie Raoul-Rochette, Herzog von Luynes, Lenormant, de la Grange, zu Gericht sassen, ausgezeichnet wurde, kann uns und jedem Unbefangenen das Urtheil eines Herrn Stephani nur völlig gleichgültig sein!

Dann müht sich Herr Stephani ab, zu ermitteln, wie viel der 204 von uns beigebrachten Münzen wirklich unedirt sind. Wir hatten behauptet, dass mit Einschluss der von Köhler beschriebenen, weit über die Hälfte unedirt sei und zwar haben wir 77 (nicht 74, wie Hr. Stephani ermittelt zu haben meint) zuerst und ausserdem etwa 90 Stücke nach Köhlers damals noch so gut wie unedirtem zweiten Hefte des Serapis, im Ganzen also etwa 167 aufgeführt, die sich in anderen Werken nicht fanden. Herr Stephani hebt auch die nach seiner Ansicht interessanteren Stücke des dritten Abschnittes hervor, d. h. er bezeichnet ziemlich aufs Gerathewohl einige Stücke, die gerade, einzeln genommen, nicht die merkwürdigsten dieses Abschnittes sind.

Die von uns befolgte Eintheilung der Geschichte von Cherronesos in die Griechische, Römische und Byzantinische Periode ist eine so natürliche, selbst durch den

---

1 Besonders scharfsinnig bemerkt Herr Stephani, dass auf unserer Münze N⁰ 29 des ersten Abschnittes, das I in API nur ein undeutliches Π wäre und diese Münze daher nur ein schlechteres Exemplar von N⁰ 30, mit dem Namen APΠ sei. Zufällig sind schöne Exemplare mit API in der Eremitage, so wie in der Fürstlich Kotschubeyschen Sammlung vorhanden. Das der letzteren ist Taf. II N⁰ 7, des diese Sammlung beschreibenden Werkes, welches noch nicht ausgegeben ist, abgebildet.

Reichthum oder Mangel an Quellen und den Charakter der ihnen angehörigen Denkmäler bedungene, dass sie allein mit Nutzen angewendet werden konnte. Nach dem Princip des Herrn Stephani sollten die Bemerkungen zur Ethnographie, Geographie u. s. w. getrennt werden, auf welchem Wege man schwerlich ein auch noch so schwaches Bild von der Cherronesischen Geschichte hätte geben können, sondern wohl nur einzelne, wenig im Zusammenhang untereinander stehende Notizen. Dann geht Herr Stephani nach einigen confusen Bemerkungen über den von ihm missverstandenen Gang unserer Abhandlung, auf eine Polemik gegen unsere Ausdrucksweise über, indem, wie er behauptet, wir Beweise durch die Ausdrücke «müssen» und «offenbar» ersetzen. Zum Theil würde Hr. Stephani diese Bemerkungen nicht gemacht haben, wenn ihm der Sinn dieser Ausdrücke in seiner Muttersprache geläufiger gewesen wäre. Wir wollen ihm übrigens hierauf nichts weiter entgegnen, denn die von ihm hervorgehobenen Punkte sind von der Art, dass ein jeder Fachkenner darin nur unserer Ansicht sein kann.

Wir hatten behauptet ferner, dass auf allen diesen Münzen ein und derselbe Artemis-Kopf, jedoch von verschiedenen Künstlern vorgestellt sei, wohingegen der seelige Köhler zwei verschiedene Artemisbilder erkennen wollte. Herr Stephani nimmt natürlich die Parthei des letzteren, zumal seinen Händen leider die Herausgabe der nachgelassenen Werke dieses verdienstvollen Archäologen anvertraut ist; er findet nach den Zeichnungen wirklich zwei Köpfe, welche er durch einige vage Bemerkungen zu motiviren sucht. Dass wir aus der ihm nicht vergönnten Anschauung der Originale besser urtheilen müssen, kommt ihm nicht in den Sinn, noch weniger wie zB. auf den Athenischen Münzen dasselbe Bild der Athene des Phidias öfter mit noch grösseren Verschiedenheiten dargestellt ist, als unsere Artemisköpfe.

Dass das Monogramm auf den Doppeldrachmen nicht den Namen Eupator enthalte, haben wir deutlich bewiesen: Hr. Stephani meint aber, die Erklärung Köhler's müsse trotz dem (sic!) so lange wahrscheinlich bleiben «als keine wahrscheinlichere vorgebracht ist». Wahrlich ein Raisonnement «von dem jetzigen Standpunkte der Wissenschaft» um uns einer Stephanischen Lieblingsphrase zu bedienen. Wir glauben hingegen, eine wissenschaftliche Behauptung könne nur richtig oder falsch sein, aber nicht wahrscheinlich bis sich eine wahrscheinlichere finde!

Herr Stephani feindet nicht minder an was wir von dem Monogramme gesagt haben und zieht unsere Deutung desselben auf einen Beinamen der Stadt Παρθενοκλῆς, in Zweifel. Solche wird zwar durch die von uns citirte Inschrift nicht eben bewiesen, aber noch weniger geläugnet und denkt Hr. Stephani dabei gewiss nicht an so viele ähnliche Beinamen anderer Städte, wie er sie im Index von Mionnet u. a. O. nachschlagen kann.

Weiter sagt Hr. Stephani, dass die Artemis von den Griechen allerwärts als in Bergen und Wäldern umherschweifend gedacht wurde. Die jedem Archäologen bekannte Unrichtigkeit dieser Behauptung (wir erinnern beispielweise nur an die Sicilische Artemis Potamia) brauchen wir nicht erst zu beweisen.

Bei Hrn Stephani's Bemerkungen über die Iphigenia und Asander sieht man deutlich, wie er den Sinn des von uns gesagten nur missverstehen wollte und da unsere Worte einem unpartheiischen Sachkenner nicht unklar sein können, ist hierauf auch keine Entgegnung weiter nöthig.

Nach diesen Betrachtungen geht Herr Stephani, in seiner unklaren und unlogischen Weise, wieder auf die Münzen über, in deren Kenntniss er sich von Neuem als ein vollkommener Laie zeigt. Freilich

gehören auch ganz besondere Studien dazu, um auf diesem so schwierigen Gebiete einige Erfahrungen zu sammeln und da uns Hr. Stephani in diesem Fache wenigstens «einen vorwiegenden Dilettantismus,» wie er sich liebenswürdig und artig ausdrückt, zugesteht, wird er uns erlauben, ihm solchen wenigstens absprechen zu dürfen. Seine Behauptungen sind aber der Art, dass sie einer Widerlegung kaum bedürfen; nur der Curiosität wegen, wollen wie einige derselben wiederholen.

Unsere Münzen N° 49 und 50, Hs. Apollokopf. Rs. Artemis, schon wie das Metall (Gold) der einen Münze darthut, der ersten Periode angehörig, glaubt Herr Stephani in die Römische Zeit zu verweisen. Jeder Anfänger weiss doch, dass sich autonome Griechische Goldmünzen nach Alexanders des Grossen Zeit nicht finden—oder hat Herr Stephani andere Entdeckungen gemacht? Hoffentlich wird er uns solche nicht vorenthalten.

Bei N° 50 ist vor dem Apollokopfe ein Theil seines Bogens zu sehen. Herr Stephani, der die Münze nicht vor Augen hatte, meint, um doch eine selbstständige Bemerkung zu machen, dies könne eben so gut ein Stück der Lyra sein; Köhler indessen, da doch eine Lyra und ein Bogen zwei sehr verschiedene Dinge sind, müste ein grosses Versehen gemacht haben, wenn er diese beiden Dinge verwechselt hätte, was ihm aber wohl nur allein der Herausgeber seiner Schriften aufbürden dürfte.

Wir behaupteten, dass die Drachme mit dem Herakleskopfe, wie er auf Geprägen Alexanders des Grossen erscheint, etwa kurz vor 300 vor Christus geschlagen sein dürfte. Herr Stephani fragt, ob man nicht ein halbes oder ein ganzes Jahrhundert später jene Münzen Alexanders copiren konnte? Weiss er wirklich nicht, dass eine solche Behauptung aller numismatischer

Erfahrung widerspricht und dass allein sogenannte numi restituti, so wie einige barbarische Gepräge durch so lange Zeit von ihren Urtypen getrennt sind?

Das Verzeichniss der auf den Münzen erscheinenden Namen stellten wir auch deshalb zusammen um zu zeigen, welche Münzen unter denselben Magistratspersonen, also gleichzeitig geschlagen sein müssen. Natürlich kann dabei nur von Münzen eines und desselben Stiles die Rede sein. Herr Stephani stellt nun die wunderliche Behauptung auf, dass auch verschiedene, zu verschiedenen Zeiten lebende Personen, welche denselben Namen führten, dasselbe Amt bekleiden konnten und erst Stil und Buchstabenform zu erwägen seien, um solche Schlüsse zu rechtfertigen. Hätte nur Hr. Stephani Stil und Buchstaben der gedachten Münzen eines Namens betrachtet, so würde er so unhaltbare Worte gewiss nicht niedergeschrieben haben.

Dann zeigt Hr. Stephani seine paläographische Gelehrsamkeit, in Bezug auf welche wir ihn oben schon ziemlich starker Irrthümer geziehen haben, und stellt Behauptungen auf, die nicht allein an und für sich irrig sind, sondern auch in Bezug auf unsere Münzen nicht die geringste Anwendung finden können. Die Kugelform der Buchstaben ist im Allgemeinen die auf den Münzen der ersten Periode gewöhnliche; dem Kenner solcher Münzen wird aber nicht entgehen, wie nicht allein in manchen Worten, sondern sogar in einzelnen Buchstaben schon Abweichungen dieser Form vorkommen und wie es unthunlich und unnütz ist, solche alle genau durch Typen wiederzugeben. Hr. Stephani bedenkt auch nicht, dass dazu eine enorme Anzahl von Typen geschnitten werden müsste, deren Kosten er doch nicht etwa tragen wollte? Da nun die Kugelform im Allgemeinen der Römischen Zeit fremd ist, haben wir die Münzlegenden letzterer mit gewöhnlicher Lapidarschrift

drucken lassen. Uebrigens muss Herr Stephani nicht viel numismatische Werke in Händen gehabt haben: es würde ihm sonst vielleicht nicht entgangen sein, dass wir diese sogenannte Kugelschrift zuerst angewendet haben. Musste nicht ein redlicher Kritiker so etwas anerkennen?

Unsere Beziehung des Stieres auf Herakles wird durch die wenigen Münzen, auf denen er ohne Keule erscheint, nicht geläugnet, da solche auf den meisten und schönsten Stücken nicht fehlt.

Haben wir etwa die Absicht gehabt, eine Abhandlung über die Stephanephoren und die Zeusverehrung bei den Doriern zu schreiben, was Herrn Stephani veranlassen, konnte unsere für den Zweck völlig genügende Bemerkungen, durch einige (wir gebrauchen seinen eigenen Ausdruck) triviale und zum Theil aus der Luft gegriffene Zusätze zu ergänzen?

Mit Recht haben wir Köhler's Meinung, dass auf der Münze N° 62 zwei Masken dargestellt seien, widerlegt und gezeigt, dass wir hier die janusartig zusammengestellten Häupter der Cherronesischen Hauptgottheiten Artemis und Herakles vor uns haben. Die Sache ist so klar, dass selbst der gerechte Sinn des verstorbenen Köhler, dessen wackeren Forschungen wir gern alle Anerkennung zollen, sie anerkannt haben würde. Natürlich tadelt Herr Stephani auch hier, findet in Köhlers Kupfer in dem Haupte der Artemis einen männlichen Ausdruck, wohingegen die uns vorliegende Originalzeichnung nur vollkommen unsere Ansicht bestättigt, namentlich auch für das Heraklesshaupt, obgleich Herr Stephani dasselbe «im entschiedensten Widerspruch» zu finden beliebt mit der von der Kunst dem Herakles gegebenen Bildung, welche daher dem Herrn Professor doch nicht so genau bekannt zu sein scheint.

Die Bemerkungen des Herrn Stephani über die Tracht der Artemis passen nicht auf unsere Behauptung: wir wissen eben so gut wie Herr Stephani, dass die Artemis auf älteren und hieratischen Denkmälern mit einem Aermelchiton vorgestellt ist. Herr Stephani überlegt aber in seiner gewöhnlichen Weise nicht, in welche Zeit unsere Münze gehört und dass auf ihr eine keinesweges hieratische Vorstellung angebracht sei.

Diese Beispiele genügen wohl, die vollkommene Urtheilsunfähigkeit des Herrn Stephani darzuthun, in Allem was die Münzen betrifft und doch erlaubt sich derselbe von sich selbst die Worte zu sagen: Allein wer einigermassen in diesen Dingen erfahren ist»!! Was soll man ihm hierauf erwidern? Uns wenigstens ist eine solche Ueberschätzung der eigenen Kräfte noch nicht vorgekommen.

Zuletzt macht sich dann Herr Stephani an die Namen und ohne zu bedenken, dass es uns nur darauf ankommen konnte, für solche einige Beispiele, namentlich nach Münzen zu geben, da es sich hier nur davon handelte, müht er sich ab, noch einige — für unseren Zweck vollkommen unnütze, nicht auf Münzen enthaltene Beispiele hinzuzufügen. [1]

Daran schliessen sich einige von ihm aufgefundene Druckfehler, namentlich bei Griechischen Accenten. Wer da weiss, wie solche, vorzüglich bei des Griechischen unkundigen Setzern, nicht zu vermeiden sind, wird sie um so verzeihlicher finden, zumal sich die meisten dieser

---

1 Herr Stephani bezweifelt die Inschrift des Agasiklektes, namentlich in ihrer Darstellungsweise bei Dubois. Das Eigenthümliche dieses Namens haben wir nicht unerwähnt gelassen. Da aber Hr. Dubois nicht sagt, dass der Stein beschädigt sei, müssen wir das Gegentheil annehmen und lässt sich der sonderbare Name Agasiklektes nicht wegläugnen.

Worte an anderen Stellen richtig accentuirt finden, jene Versehen daher wahrlich nicht dem Autor zur Last gelegt werden dürfen.

Herr Stephani schliesst mit dem aufrichtigen Bekenntniss, dass ihm die Byzantinische Numismatik zu fern liege, um sich über dieselbe ein sicheres Urtheil zuzutrauen. Er hätte nur sollen so aufrichtig sein, dies auch von den beiden ersten Abschnitten unseres Buches zu gestehen, wenigstens würde er sich doch so den unangenehmen Beweis seiner Unkenntniss erspart haben!

Fragen wir, was haben wir Neues durch die Recension des Herrn Stephani gelernt, so beschränkt sich dies

1, auf die nicht eben wichtige Behauptung, dass der Name ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ auf den Münzen mit dem Haupte der Artemis vielleicht in Zusammenhang mit der Vorstellung stehe — gleich wie wir einen solchen Zusammenhang zwischen dem Namen ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ und dem Herakleshaupte erkannt hatten;

2, dass Artemis auf einigen Münzen nicht knie, sondern mehr eine kauernde Stellung einnehme;

3, mehrere, dem Sinne nicht schadende Druckfehler.

Was gewinnt aber die Wissenschaft hierdurch?

Dagegen ist Herrn Stephani's Kritik, abgesehen von dem der Würde der Wissenschaft widersprechenden, nicht eben leidenschaftslosen Ton, von der confusen und unlogischen Anordnung und manchen grade wohl nicht in der edleren Schriftsprache üblichen Deutschen Redeweisen, nur aus Irrthümern und Widersprüchen zusammengesetzt. Wahrlich, jeder Unbefangene wird leicht die Absicht des Herrn Professors erkennen und uns Recht geben wenn wir über ihn das strenge, aber wohl und zu sehr motivirte Urtheil aussprechen, dass Herr Stephani weder die wissenschaftliche noch die moralische Fähigkeit besitze, archäologische und numismatische

Werke, namentlich solche, welche die klassischen Alterthümer Russlands betreffen, zu beurtheilen. [1]

Das von Herrn Stephani's Ansichten völlig abweichende, oben erwähnte Urtheil der Französischen Gelehrten über unser Buch verbietet uns die Bescheidenheit, hier zu wiederholen.

Gewiss ist aber unsere Arbeit noch mancher Berichtigung und Ergänzung fähig und werden wir solche mit Freude, im Interesse der Wissenschaft entgegennehmen.

---

1 Nach Anm. 1. Des Bulletins, S. 75, wird Herr Stephani, wie auch schon öffentlich ausgesprochen ist, immer als einstiger Nachfolger Köhlers betrachtet. — Wahrscheinlich in Rücksicht auf die beissende Kritik, in welcher Köhler, obgleich er mit Geist und Wissenschaft verfuhr — doch fast stets den Kürzeren zog.

B. NACHTRÄGE.

I.

Die wichtigsten Untersuchungen über die Geschichte von Cherronesos, welche seit dem Drucke unseres Werkchens erschienen sind, rühren von dem Kapitaine ersten Ranges, Herrn Arkas, zu Sewastopol her und sind unter der Ueberschrift: Beschreibung der Herakleischen Halbinsel, in dem II Bande der von der Odessaer Gesellschaft für Geschichte und Alterthümer herausgegebenen Mémoiren, S. 245 bis 270 abgedruckt [1].

Herr Arkas hat mit Eifer und Umsicht die Trümmer der alten, ehrwürdigen Stadt untersucht und durch sorgfältige Pläne und Abbildungen [2] erläutert, eine Arbeit, welche um so mehr anzuerkennen ist, als diese Reste, im Vergleich mit der ehemaligen Grösse und Wichtigkeit von Cherronesos, schon an und für sich nicht eben bedeutend, doch in kurzer Zeit ganz zerfallen und zu anderen Zwecken benutzt sein dürften.

Dem Berichte des Herrn Arkas entnehmen wir folgende Nachrichten.

---

[1] Описаніе Ираклійскаго полуострова и древностей его. Записки Одесскаго общества исторіи и древностей, II, отд. 2, Одесса, 1848, 4-to.

[2] Da Herr Mursakewitsch die Güte hatte, uns Correktur-Abdrücke zweier dieser Pläne mitzutheilen, waren wir im Stande, sie bei Herstellung der unsrigen zu benutzen, welche demnach mit Hülfe der Angaben von Dubois und brieflicher wie mündlicher Mittheilungen des Herrn Arkas und anderer Kenner zusammengestellt sind.

Die Ruinen von Neu-Cherronesos beginnen zwei Werst westlich von Sewastopol und haben nordwestlich, d. h. dem Merresufer zugewendet, eine Ausdehnung von 274 Sashen, woraus sich leicht auf den geringen Umfang der doch einst so zahlreich bevölkerten Stadt schliessen lässt. Das Gebiet, auf welchem die Stadt erbaut war, liegt nördlich 20 bis 24 Fuss, südlich (landeinwärts) aber bis 46 Fuss über der Meeresfläche. Ueberhaupt beträgt der Umfang der ganzen Landzunge, auf welcher Cherronesos lag, nur 1350 Fuss, mit einer mittleren Höhe über dem Meeresufer von 38 Fuss.

Von der Stadtmauer ist auf der Westseite noch ein Theil erhalten, auf den anderen Seiten jedoch findet man nur wenige Trümmer. Herr Arkas theilt Taf. VII der beigegebenen Pläne und Aufrisse, mehrere Stellen der Mauer in Abbildungen mit, namentlich einen Theil der Westseite mit einem noch ziemlich gut erhaltenen Thore.

Die Dicke dieser Mauer betrug acht bis zehn Fuss, ihre Höhe zwei und ein halb bis vier Sashen. Sie bestand aus horizontalen Schichten von sieben bis dreizehn Reihen übereinander gelegter Steine, mit einer durchschnittlichen Höhe von dreiviertel Arschin. Als Bindemittel dienten Schutt von gewöhnlichem Kalke und sandigem Basalte, so wie kleine Marmorstücke, welche durch einen aus Kalk, Kies und zerstossenen Ziegeln gebildeten Cement befestigt sind.

An den Ecken der Mauer erhoben sich acht runde Thürme, von acht Sashen im Durchmesser; zwei derselben, einer auf der südlichen und der andere auf der südwestlichen Seite, sind zum Theil noch erhalten.

Ausserhalb waren die Mauern noch durch Gräben befestigt, Spuren davon finden sich auf der Südseite, sie sind aber so mit Schutt angefüllt, dass sich auf ihre ursprüngliche Tiefe nicht schliessen lässt.

Von den Thoren ist nur eins noch gut erhalten: alte Leute erinnern sich, dass es hölzerne, mit Eisen beschlagene Thüren hatte. Es liegt an der Westseite, dicht am runden Busen, nicht fern vom steinernen Ankerplatze (dessen Steine zum Bau von Sewastopol benutzt wurden) und scheint überhaupt nur eine kleine Hinterpforte gewesen zu sein. Nach Dubois war es das Thor, welches dicht neben der Wohnung des Lamachos lag und zum Sosischen Hafen führte.

Auf der Nordseite befanden sich zwei Uferplätze, 150 Sashen von einander entfernt: zwischen ihnen stand ein Thurm, von welchem noch Trümmer vorhanden sind. Der erste dieser Uferplätze ist drei Sashen breit und eben so lang und hoch, er besteht aus behauenen Steinen, welche durch Cement verfestigt sind; sechszehn steinerne Stufen führten von ihm zum Meere. Der andere Uferplatz war in gleicher Ordnung angelegt, aber nur ein Drittel so gross. An diesem Ufer sieht man auch noch mehrere viereckige steinerne Rinnen, welche zum Abflusse des Regenwassers dienten.

Die Stadt selbst war unregelmässig gebaut: Herr Arkas fand nur eine Hauptstrasse, welche an der westlichen Mauer beginnend, in ungerader Richtung zur Kirche I führte und auf unserem Plane XIX(X) angegeben ist. Sie war drei Sashen breit und ist nur noch aus den an ihren beiden Seiten aufgehäuften unbedeutenden Trümmern zu erkennen. Die Nebenstrassen lassen sich nicht mehr mit Sicherheit erkennen: einige sind auf unserem Plane angedeutet.

Die Häuser sind gänzlich zerstört, nur von den Kirchen lassen sich noch einige wenige unbedeutende Trümmer nachweisen. Sie waren sämmtlich verhältnissmässig sehr klein, wie aus ihren Fundamenten sich schliessen lässt. Die Reste von dreien dieser Kirchen (F, G, H, unseres Planes) wurden im J. 1827 auf-

gegraben: alle enthielten halbrunde Altäre auf der Ostseite und an den Wänden Gräber, welche mit Marmortafeln, auf denen Kreuze eingehauen sind, bedeckt waren. In den Gräbern selbst lagen Skelette, so wie Münzen, gläserne Ringe von verschiedener Farbe und andere Schmuckgegenstände.

Von diesen drei Kirchen ist nur die auf unserem Plane unter G angegebene noch erhalten. Sie ist wahrscheinlich die Kirche der heiligen Mutter Gottes, in welcher Wladimir der Apostelgleiche getauft wurde und über welche wir Bd. III, S. 72 schon gesprochen haben. Diese Kirche, in Kreuzesform erbaut, erhebt sich auf einem kleinen Hügel von 27 Fuss Höhe und 50 Fuss im Umfange. Sie hat in der Länge, wie in der Breite achtzehn Arschinen und enthält an der Ostseite den halbrunden Hauptaltar, neben welchem sich zwei kleine Seitenkapellen, jede mit zwei Thüren, befinden. Auf dem Mosaikfussboden lagen bei der Blosslegung desselben Säulentrümmer, welche mit unten breit auslaufenden Kreuzen verziert sind.

Die jetzt leider gänzlich zerstörten Reste der Kirchen F und H müssen weniger bedeutend gewesen sein, da Herr Arkas dieselben nicht weiter erwähnt.

In der Nähe der südlichen Stadtmauer befindet sich ein viereckiger Erdhügel von 46 Fuss Höhe und 210 Sashenen im Umfange, ohne Spuren von Gebäuden auf der Oberfläche. Dies kann, wie Herr Arkas sehr richtig bemerkt, nicht die von den Chersonern bei den Belagerung aufgehäufte Erde sein, weil, wie wir gesehen haben, auf dieser Wladimir zum Andenken an seine Taufe, eine Kirche baute. Herr Mursakewitsch vermuthet, dass an diesem Orte einst des Lamachos und der Gykia Haus gestanden habe, auf dessen Stelle, dem Wunsche der Gykia gemäss, die Chersoner ihren

Unrath aufhäuften [1]. Ohne den verdienstvollen Herrn Mursakewitsch widerlegen zu wollen, bemerken wir, dass ein Erdhügel doch wahrscheinlich nicht durch Unrath allein zu einer so bedeutenden Ausdehnung anwachsen konnte.

Herr Arkas vermuthet daher, dass die so eben erwähnte Kirche G vielleicht die von Wladimir erbaute war. Um diese Frage zu lösen, müsste man genau ihre Trümmer untersuchen, ob solche den Stil des zehnten Jahrhunderts oder einen älteren verrathen. Es bliebe dann für die Mutter-Gottes-Kirche nur die auf unserem Plane unter I angegebene übrig, welche wir für die des heil. Basil hielten. Die Muttes-Gottes-Kirche stand aber auf dem Markte; sollte dieser nicht eher im Mittelpunkte der Stadt, bei G, als am nordöstlichen Ende gelegen haben?

Auffallend ist die Nähe der Kirchen H und I zu einander und dürfte vielleicht erstere von Wladimir erbaut sein, welcher nicht gerade dafür eine Stelle aussuchte, in deren Nähe sich keine Kirche befand, sondern eine solche die schon an und für sich an seine siegreiche Anwesenheit erinnerte. Freilich wird nicht berichtet, dass die Kirche H auf einem Erdhügel liegt: dieser, welcher wahrscheinlich schon an und für sich nicht sehr bedeutend war, ist vielleicht durch allmählige Erhöhung des benachbarten Terrains noch unscheinbarer geworden. Jedoch kann unsere Vermuthung nur durch Autopsie entschieden werden und niemand wäre dazu passender als Herr Arkas, den wir freundlichst zu solcher Untersuchung auffordern.

Eine gründliche Betrachtung widmet Herr Arkas auch den Anstalten, durch welche die Stadt ihr Trink-

---

1 S. Mémoires II, S. 323. Der Ort hiess des Lamachos Warte, Λαμάχου σκεπή.

wasser erhielt. Dies sind theils Cisternen und Brunnen innerhalb, wie ausserhalb der Stadt, theils die Wasserleitung, welche von der sieben und eine halbe Werst südöstlich liegenden Hauptquelle ausging. Letztere befindet sich etwa auf der Mitte des Weges, der von Sewastopol nach dem Kloster des heiligen Georg führte und ist der Gang der Wasserleitung auf unserem Plane XVIII (VIII) angedeutet. Von den acht Zoll im Durchmesser habenden Thonröhren dieser Wasserleitung haben sich mehrere an verschiedenen Stellen ausserhalb der Stadt, so wie innerhalb derselben, in der Hauptstrasse, erhalten, wo sie vier Fuss tief unter der Erde angebracht sind. Bekanntlich nöthigte Wladimir durch Zerstörung dieser Wasserleitung die Bewohner Chersons zur Uebergabe [1].

Pläne der zwei in Ruinen noch erkennbaren Kirchen, Ansichten des einen Uferplatzes, der bedeutendsten Mauerreste, Cisternen, Gräber u. s. w., theilt Herr Arkas auf Taf. VII mit.

Auch über das ältere Cherronesos giebt Herr Arkas interessante Notizen, welche die Angaben Strabon's vollkommen bestättigen. Es lag demnach auf der südlichsten Spitze der Herakleotischen Halbinsel, sieben Werst südlich von Sewastopol. Südlich war die Stadt durch das steile Ufer der Halbinsel geschützt, westlich gränzte sie an die Schilfrohr- und die dreifache Bucht, welche letztere ihr zum Hafen diente. Wir haben schon bemerkt [2] dass das Baumaterial der alten Stadt bei Errichtung der neuen benutzt wurde; nur Wachtthürme und Tempel liess man stehen, zu welchen nachher noch einige Landhäuser kamen. Die Reste dieser Stadt müssen daher noch weniger bedeutend sein, als die des neuen Cherronesos und in der That weist Herr Arkas

---

[1] III, S. 71.
[2] II, S. 176.

auch nur geringe Trümmer nach, welche meist von Wachtthürmen herrühren. Einige dieser Reste, welche auch zum Theil Landhäusern der Römischen und Byzantinischen Zeit angehören dürften, sind auf Tf. VIII und IX lithographirt.

Die Nachrichten des Herrn Arkas über den südöstlichen Theil der Halbinsel zu erwähnen, würde zu weit führen: gewiss verdienen diese verdienstvollen Untersuchungen allen Dank des Freundes der Geschichte wie des klassischen Alterthums überhaupt und wäre es wünschenswerth, dass Herr Arkas auch andere Ruinen der Krimm auf ähnliche Weise bekannt mache.

II.

Wie schon oben erwähnt, hat S. E. Herr F. von Graefe den ehemals in Sewastopol, jetzt in der Eremitage befindlichen Grabstein, gleichzeitig mit unserer Arbeit, in einem kleinen mit classischen Redensarten gewürzten Aufsatze des Bulletin der hiesigen Akademie (Vol V N° 24) bekannt gemacht.

Der verdienstvolle Gelehrte bestättigt in so fern unsere Ansicht, dass der Grabstein etwa in die Zeit Diocletians gehören möge, als er ihn plump und roh ausgeführt und ohne Kunstwerth nennt. Bezeichnungen, welche im Allgemeinen auf die Grabsteine der gedachten Zeit wohl anzuwenden sind, indessen doch etwas zu hart erscheinen, wenn man die zB. verhältnissmässig nicht ganz üble Gewandung des Theagenes in Betrachtung zieht. Ohne aber den etwaigen Kunstwerth dieses Grabsteines vertheidigen zu wollen, ist er doch ohne Zweifel ungleich werthvoller als das von Herrn von Gräfe in derselben Abhandlung publicirte ganz rohe sogenannte Salzfass, welches der gelehrte Herr Verfasser

doch mit dem Namen eines Kunstwerkes bezeichnet und auf ihm ΑΡΑΟ ΗΟ ΗΑΠΑΣ, ἄραο ὁ ἅπας. Nimm jeder der da ist und ΠΡΟΜΕ ΣΑΛ (prome sal) erkennen will. Das Unsichere dieses Erklärungsversuches, in zwei Sprachen, entgeht Herrn von Gräfe selbst nicht; die mittlere Zeile enthält vielleicht eine orientalische Aufschrift ähnlichen Sinnes und so müssten wir jedenfalls die Gelehrsamkeit des Pantikapäischen Töpfers bewundern, der sogar die schlechten Salzfässer mit Sprüchlein in drei Sprachen schmückte.

Kehren wir jedoch von diesem kunstlosen, für Archäologie und Philologie wenig bedeutungsvollen Denkmale zu unserem Steine zurück.

Herr von Gräfe bemerkt richtig, dass in der Inschrift desselben die beiden ersten Zeilen sich durch grössere und elegantere Schrift auszeichnen, meint aber dass am Ende der zweiten Zeile hinter MA die Buchstaben KAPIA weggebrochen und ausgekratzt seien. Offenbar ist der Stein an dieser Stelle beschädigt, jedoch hätte er auch in seiner vollkommenen Erhaltung nicht genug Raum für noch fünf Buchstaben dargeboten. Auch ist hinter MA zu viel Raum frei, was nicht möglich wäre, wenn noch der Schluss des Wortes in dieser Zeile gestanden hätte.

Dann meint Herr von Gräfe, dass die dritte Zeile nach dem Tode der Frau, vielleicht (wie ihre nachlässige Ausführung bekunden dürfte), von lachenden Erben hinzugefügt sei. Ohne zu läugnen, dass die dritte Zeile mit geringerer Sorgfalt gravirt ist als die ersten, möchte es doch nicht recht wahrscheinlich sein, dass man mitten im Worte MAKAPIA abgebrochen und die zweite Hälfte desselben vielleicht erst einige Jahre später hinzugefügt habe. Jedenfalls sind solche Untersuchungen, wie der Stein selbst, den sie betreffen, von keinem grossen Interesse.

Die geistreichen philologischen Untersuchungen, welche der gelehrte Herr Verfasser der Betrachtung dieser Denkmäler folgen lässt, berühren nicht Dinge, welche zum Zwecke unserer Untersuchungen über Cherson gehören.

III.

Die bekannte von Herrn Raoul-Rochette[1], Köhler[2] u. a. publicirte, auf dem Gräflich Kuschelew-Besborodkoschen Schlosse Stolnoje befindliche Inschrift, welche die Verdienste und Belohnung des Olbischen Archonten Theokles, Sohnes des Satyros verherrlicht, ist auch nicht ohne Interesse für die Geschichte von Cherronesos. Unter den Städten, welche den Theokles mit goldenen Kränzen beschenkten und welche in den vier auf dem Friese der Inschrift angebrachten Zeilen genannt sind, befindet sich auch Cherronesos, das, wie diese Inschrift wohl zu schliessen erlaubt, mit Olbiopolis, Heraklea, Tios, Tomi, Milet, Nikomedia, Byzanz, Prusias, Istros, Kyzikos, Bosporos, Nikaia, Amastris, Odessos, Kallatia, Apamea, Tyra und Sinope nicht allein in Handels-, sondern vielleicht sogar in politischer Verbindung gestanden hat. Alle diese Städte lagen am Schwarzen Meere und waren zum Theil Colonien von Milet. Der Name von Cherronesos ist, worauf auch schon Herr Raoul-Rochette mit Recht

---

1 Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien, 146 und folg.

2 In Morgensterns Dörptischen Beyträgen für Freunde der Philosophie und Kunst, 1814. Einige weniger wesentliche Bemerkungen fügt Köhler hinzu im Serapis, 1, S. 204.

3 l. c. S. 156.

aufmerksam macht, irrig XEPCONHCCOC geschrieben. Die Inschrift selbst gehört, wie derselbe verdienstvolle Gelehrte darthut, in die letzten Jahre der Römischen Republik.

Noch erwähnen wir kurz die ebenfalls von Raoul-Rochette [1] und Koehler [2] bekannt gemachte, in den Ruinen von Cherronesos, gefundene jetzt im Museo von Theodosia aufbewahrte Inschrift zu Ehren des Demokrates, Sohnes des Aristogenes, dessen Aemter und Verdienste in derselben hervorgehoben werden.

IV.

Ungeachtet aller Mühe, welche wir uns gegeben, ist die Zahl der Münzen, die wir als Nachträge zu unserer Abhandlung aufgefunden haben, eine sehr geringe. Wir führen nur folgende auf:

A. Griechische Periode.

12[a]. *Hs.* Haupt der Artemis mit Sphendone, rechtshin; dahinter die Spur von Köcher und Bogen.

Rs. XEP Hirsch rechtshin, davor ein Bäumchen. Im Abschnitte AΠ·ΛΛΑ [3]. Abbildung S. Mémoires IV, Tf. I N° 4.

Æ 4.

Diese, in der Sammlung Sr. Erlaucht des Fürsten B. Kotschubey befindliche Kupfermünze, ist zwar etwas beschädigt, dient aber dennoch dazu, das von uns unter N° 12 angeführte noch weniger deutliche Exemplar

---

[1] l. c. S. 58, 59.

[2] Serapis, I, 119 u. s. w.

[3] Nicht AΠΟΛΛΕ wie irrig auf der Abbildung.

der Kaiserlichen Eremitage zu ergänzen. Der Name ΑΠΟΛΛΑ erscheint ebenfalls auf der Kupfermünze № 34, mit der kauernden Artemis auf der Hs. und dem Greifen auf der Rs., so wie auf der Silbermünze № 53, mit Herakleshaupt auf der Hs. und Stier auf der Rs., welche beide daher mit der zuletzt beschriebenen gleichzeitig sein dürften.

55[a]. *Hf.* Haupt des Herakles in der Löwenhaut, rechtshin, darunter die Keule.

Rf. ΧΕΡ Der stehende Stier, linkshin, darunter: ΗΡΑΚΛΕΟΥ. —

AR 4.

Kürzlich in der Krimm gefunden und im Besitze I. Erlaucht der Frau Fürstin Gagarin. Der Name ΗΡΑΚΛΗΣ, ebenfalls wahrscheinlich nicht ohne Zusammenhang mit dem Typus dieser seltenen Münze, erscheint sonst auf keinem Cherronesischen Gepräge.

56[a]. *Hf.* Jugendlicher Herakleskopf mit Diadem, rechtshin.

Rf. ΧΕΡ Keule linkshin, darunter: ΑΡΧΙΚΛΕ. Abbildung s. l. c. № 3.

Æ 2.

In der Sammlung Sr. Erlaucht des Fürsten B. Kotschubey und Sr. Erlaucht des Grafen A. Uwarow.

Diese interessante Münze führt den Namen eines bisher auf Cherronesischen Geprägen nicht genannten Beamten ΑΡΧΙΚΛΗΣ. Der Typus des Stückes ist dagegen wohl bekannt.

Wie kennen mit Einschluss dieser beiden Stücke, jetzt vierzehn verschiedene Cherronesische Münzen mit dem Herakles-Haupte; ein Typus, der also, nicht wie Köhler gegen Raoul-Rochette behauptete, nur sehr selten [1] in Cherronesos angewendet wurde.

---

[1] Serapis, I, S. 122.

76[a]. *Hf.* Kniender Krieger mit Pilos, Schild und Lanze, linkshin; darunter: ΧΕΡ.

Rf. Quadriga rechtshin, über den Rossen: ΑΥ.

Æ 5.

Ebenfalls kürzlich in der Krimm gefunden und im Besitze I. Erlaucht der Frau Fürstin Gagarin.

Diese Münze unterscheidet sich von unserer N° 76 dadurch, dass das kleine Τ über dem ΑΥ fehlt.

In Bezug auf den Krieger bemerken wir noch, dass Herr Raoul-Rochette in seiner interessanten und belehrenden Schrift: Premier Mémoire sur l'Hercule assyrien et phénicien &c., S. 224, Taf. II N° 17, einen Tarsischen Goldstater mittheilt, welcher genau dieselbe Vorstellung enthält, unter der aber noch ein rechtshin gewendeter Fisch angebracht ist. Herr Raoul-Rochette, welcher bekanntlich auch das Verdienst hat, mit zuerst den classischen Alterthümern Russlands die ihnen gebührende Aufmerksamkeit geschenkt zu haben, bemerkt bei dieser Gelegenheit, dass auf den Münzen von Cherronesos sich ein Asiatischer Einfluss geltend mache, — was in der That, wenn auch nicht alle, doch mehrere ihrer Typen, wie die mit Asklepios und Hygieia u. s. w., bestättigen dürften und auch von uns nicht unerwähnt gelassen ist.

B. Byzantinische Periode.

LEO VI.

886—912.

1, *Hf.* Brustbild des Kaisers von vorn.

Rf. Doppelkreuz auf Stufen; daneben: Λ—Є

Æ 4.

In der Sammlung Sr. Erlaucht des Grafen A. Uwarow, welcher eine Abbildung dieser, so wie mehrerer anderer Cherronesischen Münzen seiner reichen Sammlung in seinem archäologischen Reisewerke über Süd-Russland, baldigst bekannt zu machen beabsichtigt.

Obige Münze ist in so fern besonders wichtig als sie die erste ist aus der späteren Byzantinischen Epoche, auf welcher das Brustbild des Kaisers sich dargestellt findet. Der Typus der Rs. mit den Buchstaben neben dem Kreuze, erinnert an die zweite Münze Leos und seines Bruders Alexander[1]. Die Münze selbst wurde von dem eifrigen Sammler Herrn Sabatier kürzlich in der Krimm erworben und dem Herrn Grafen überlassen.

B. v. Köhne.

---

[1] Bd. III, S. 41.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'ARCHÉOLOGIE

DE

St. PÉTERSBOURG.

SÉANCES XXVI — XXXV.

1850.

St. Pétersbourg.

IMPRIMERIE DE LA CONFECTION DES PAPIERS DE LA COURONNE.

Permis d'imprimer,

à la charge de fournir les exemplaires requis par la loi, au Comité de Censure. St. Pétersbourg, le 11 Mai 1850.

I. Srezniewski, Censeur.

Le Conseil d'État, après avoir examiné, au Département des lois et en séance générale, la présentation du Ministre de l'Instruction publique, relative au nouveau règlement de la Société d'archéologie et de numismatique, a résolu:

1) De présenter le projet de règlement de la dite Société à la sanction de SA MAJESTÉ L'EMPEREUR.

2) De supplier SA MAJESTÉ de vouloir bien autoriser la Société à prendre le titre de Société IMPÉRIALE et d'employer dans son cachet les armes de l'Empire.

3) De statuer que la valeur du § 18 du règlement, ne s'applique pas au Président actuel de la Société, Son Altesse IMPÉRIALE, Monseigneur le Duc de LEUCHTENBERG, à qui est réservé le droit de ne pas accepter la présentation des candidats pour membres effectifs et de changer les membres du Comité administratif.

Cet opinion (MНѢНІЕ) du Conseil d'État a été approuvée par SA MAJESTÉ, le 26 Octobre 1849.

RÈGLEMENT

DE LA

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'ARCHÉOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

But de la Société.

§ 1.

La Société fondée à St. Pétersbourg au mois de mai 1846 avec l'autorisation Suprême a pour objet non-seulement l'archéologie classique proprement dite mais encore, et plus spécialement, l'étude des monuments du moyen âge et la numismatique des temps modernes, tant en Orient, qu'en Occident, en ayant en vue surtout de faire connaître l'existence des monnaies, des médailles et des objets d'art ancien et inédits, que l'on viendrait à découvrir en Russie.

CHAPITRE SECOND.

Personnel de la Société.

§ 2.

La Société se compose de *membres effectifs*, de membres *correspondants*, de membres *collaborateurs* et de membres *honoraires*, résidant tant en Russie qu'à l'étranger. Les personnes qui ont signé la demande d'autorisation de la Société en sont déclarées les membres *fondateurs*.

§ 3.

La Société admet au nombre de ses membres *effectifs* les personnes connues par quelques travaux spéciaux en Archéologie, en Numismatique, ou signalées par l'intérêt qu'elles portent aux progrès de ces sciences; il n'est pas nécessaire qu'elles résident à St. Pétersbourg, et le nombre n'en est pas limité.

§ 4.

Elle nomme membres *correspondants* à l'étranger ou dans l'Empire, les personnes connues par leurs travaux scientifiques dans les branches dont elle s'occupe, et qui peuvent lui être utiles par leurs communications.

§ 5.

Sont admises comme membres *collaborateurs*, les personnes qui sans s'occuper spécialement d'Archéologie ou de Numismatique, peuvent cependant, par leur position et leurs rapports, favoriser les intérêts de la Société et contribuer à ses progrès.

§ 6.

C'est sur la proposition du Président et à la majorité absolue des voix que sont nommées membres *honoraires* les personnes dont leur position sociale ou la protection particulière et reconnue qu'elles accordent aux sciences archéologiques, désignent naturellement à cette distinction. Un membre honoraire peut devenir membre effectif, mais alors il est astreint à toutes les conditions exigées pour cette catégorie de membres de la Société.

§ 7.

Pour être admis comme membre effectif il faut être proposé par deux membres effectifs de la Société; cette proposition est accompagnée d'une demande signée du candidat et adressée au Président qui en donne commu-

nication à la Société, afin qu'elle puisse en déliberer dans la séance suivante.

§ 8.

La nomination d'un membre effectif a lieu à la majorité absolue des suffrages de la Société réunie au nombre d'au moins douze membres. Elle se fait au scrutin secret, au moyen de boules blanches pour l'admission, et noires pour le rejet. Un candidat qui n'a pas réuni le nombre de voix nécessaires à son admission, ne peut être proposé de nouveau qu'après un intervalle de deux années.

§ 9.

Les membres *correspondants* et *collaborateurs* sont élus sur la proposition du Président, ou de deux membres effectifs, Cette élection est soumise aux mêmes formalités de ballotage que celle des membres effectifs.

§ 10.

Les membres effectifs, correspondants, collaborateurs et honoraires, reçoivent leur diplôme en langue russe, avec traduction en langue latine. Les membres fondateurs n'ont pas de diplôme.

§ 11.

Tout membre effectif est astreint au versement annuel dans la caisse de la Société d'une somme de quinze roubles argent, et cette somme est exigible en totalité lors-même que l'élection aurait lieu dans les derniers mois de l'année. Un membre effectif, qui pendant deux années de suite n'aura pas rempli cette obligation, sera considéré comme démissionnaire et mention en sera faite dans la première assemblée générale.

§ 12.

Les membres effectifs peuvent s'affranchir pour toujours de la contribution annuelle en payant une fois pour toutes la somme de cent-cinquante roubles argent.

§ 13.

Tout membre correspondant ou collaborateur qui pendant cinq années, n'aura fait aucune communication à la Société est regardé comme démissionnaire. Mention en est faite à la Société dans sa première assemblée générale.

§ 14.

Un démissionnaire ne peut être réélu qu'après un intervalle de deux années.

§ 15.

Les membres effectifs seuls ont voix délibérative dans les séances de la Société. Ils ont le droit d'initiative dans la proposition d'une question quelconque concernant la Société.

§ 16.

Les membres honoraires ont voix consultative.

CHAPITRE TROISIÈME.

Administration et Moyens de la Société.

§ 17.

L'administration de la Société se compose du Président, du Vice-président, de deux Secrétaires, dont l'un pour la langue russe et l'autre pour les langues étrangères, et du Trésorier.

§ 18.

Les membres appartenant à l'administration sont élus pour une année seulement, dans une assemblée générale de la Société, à la majorité absolue des suffrages, au scrutin secret et par bulletins écrits. Ils peuvent être réélus à l'expiration de leurs fonctions. L'élection d'un ou plusieurs membres de l'administration sera toujours mentionnée d'avance sur les cartes de convocation.

§ 19.

En l'absence du Président, le Vice-Président le remplace pour la convocation des Séances et dans la direction des délibérations.

§ 20.

Les Secrétaires sont chargés de la rédaction du protocole et de la correspondance; les papiers officiels doivent être présentés par eux à la signature du Président et en son absence à celle du Vice-Président. Le sceau de la Société leur est confié. Ils ont seuls la garde des archives, et en sont responsables. Ils veillent au bon entretien et à la conservation des livres, des médailles, des monuments et en général de tous les objets d'art appartenant à la Société; ils sont tenus de dresser un catalogue général de ces divers objets. A la fin de chaque année ils doivent présenter à la dernière séance, un exposé succinct des travaux accomplis, et des mesures prises par la Société pendant l'année écoulée.

§ 21.

Le Trésorier a le maniement des fonds de la Société; au moyen des quels il effectue tous les payements autorisés en vertu d'un mandat du Président. Il tient un livre particulier pour y inscrire les souscriptions, ainsi qu'un livre de caisse où doivent être portées à leur date toutes les rentes et les dépenses. Aucun paiement ne peut avoir lieu sans quittance, facture ou pièce justificative. Il est autorisé à disposer sous sa responsabilité et sans l'autorisation du Président, d'une somme de r. arg[t]. 25, en une ou plusieurs fois pour menues dépenses urgentes.

§ 22.

Au fur et à mesure de leur rentrée, les fonds appartenant à la Société sont convertis en billets de la Banque

de commerce ou d'emprunt au nom du Président, chez lequel ils restent déposés. Une somme de 500 roubles argent reste constamment entre les mains du Trésorier afin de subvenir aux dépenses courantes.

§ 23.

Chaque membre de la Société a le droit de consulter le livre de souscription ainsi que celui de la caisse. Le Président peut à son gré procéder ou faire procéder à une vérification des fonds de la Société. A la fin de chaque année, le Trésorier est tenu de présenter à la Société un compte-rendu de son administration.

§ 24.

Le soin de veiller à l'exécution des décisions de la Société et à l'entière observation des règlements, appartient exclusivement aux membres de l'administration. Ils surveillent la rédaction des protocoles, y apposent leurs signatures et veillent également à l'impression des mémoires et actes écrits, publiés aux frais de la Société.

§ 25.

Les efforts de l'administration doivent tendre sans cesse à activer les travaux de la Société, à étendre sa sphère, surtout dans l'Empire, enfin à lui faire atteindre le but qu'elle s'est proposé. Comme la publication de ses mémoires est le moyen le plus efficace pour répandre au dehors et entretenir dans son propre sein le goût des sciences archéologiques, la Société compte sur le concours de tous ses membres, et attend d'eux les communications et les travaux qui peuvent donner à cette publication de l'intérêt et de l'utilité.

§ 26.

En général, les séances ordinaires de la Société ont lieu le second lundi de chaque mois, sauf l'époque des vacances, de mai à septembre.

Les membres sont convoqués par les soins des Secrétaires; le jour de la séance peut être changé par le Président.

§ 27.

Le Président a le droit de convoquer la Société en séance extraordinaire.

§ 28.

Les séances ordinaires sont consacrées aux travaux généraux de la Société, tels que lectures d'articles scientifiques, comptes-rendus, discussions archéologiques, examen de monuments, de médailles, d'objets d'art, d'ouvrages nouveaux concernant les études de la Société. C'est aussi pendant le cours de ces séances qu'ont lieu la proposition, la nomination, et l'admission des nouveaux membres.

§ 29.

L'ouverture, l'ordre et la clôture des délibérations et des débats appartiennent au Président.

§ 30.

L'ordre général des séances est réglé comme suit:

a) Lecture du protocole de la séance precédente.

b) Exposé des dispositions prises par l'administration depuis la dernière séance.

c) Communication des dons et envois reçus par la Société, ainsi que des notices et de la correspondance.

d) Ballotage des candidats proposés dans la séance precédente et présentation des nouveaux membres.

e) Lecture d'articles scientifiques.

§ 31.

A la demande d'un membre effectif et moyennant l'autorisation préalable du Président, une personne étrangère peut assister aux séances ordinaires de la Société.

§ 32.

Outre les jours fixés pour les assemblées générales,

les membres peuvent se réunir dans le local de la Société pour des lectures ou des conversations scientifiques.

§ 33.

Les moyens pécuniaires de la Société se composent: du produit de la contribution annuelle des membres effectifs et de la subvention de rbl[s]. arg 3000, accordée par la munificence de S. M. l'Empereur pour l'espace de six années.

§ 34.

Au moyen de ces ressources la Société paie les frais d'impression de ses mémoires, paraissant sous le titre de **Записки Археологическаго Общества** par cahiers accompagnés de planches, lorsqu'elles sont nécessaires à l'intelligence du texte. Ces **Записки** doivent former par année la matière d'au moins un volume in 8°, et les articles qui les composent doivent porter chacun la signature de son auteur.

§ 35.

La Société publie en outre à ses frais tous les ans et sous le titre de **Mémoires de la Société d'archéologie de St. Pétersbourg**, un volume in 8°, renfermant tous les articles écrits en francais, ou en allemand, la traduction d'articles imprimés dans les **Записки** et les protocoles des séances.

§ 36.

La Société publie aussi à ses frais les ouvrages de ses membres ou de savants étrangers, qu'elle trouve utiles pour la science lors surtout que ces ouvrages sont relatifs à la Russie.

§ 37.

La Société décide en séance ordinaire, si un article ou un ouvrage présenté doit être imprimé entièrement ou en partie, dans les **Записки** ou à part.

§ 38.

Les membres effectifs seuls ont le droit de recevoir gratuitement toutes les publications de la Société.

§ 39.

La Société peut thésauriser un capital, sans toutefois être obligée de le faire.

§ 40.

La Société possède une bibliothéque et un cabinet de médailles. Une somme est fixée chaque année pour l'achat des livres. Celle qui doit être consacrée à l'achat des monnaies n'est pas déterminée, mais, à l'occasion, la Société décide, lorsqu'une collection se présente, s'il y a lieu ou non de l'acheter, et alors il est fait à ce sujet un rapport par les commissaires nommés *ad hoc.*

La Société échange les exemplaires doubles de ses monnaies contre les monnaies qu'elle ne possède pas et tâche aussi d'arriver à faire une collection au moyen des dons qu'elle reçoit.

L'original est signé par le Président du Conseil Impérial

Prince Tchernitcheff.

PROTOCOLES DES SÉANCES.

—

XXVI SÉANCE LUNDI 14 FÉVRIER 1849, SOUS LA PRÉSIDENCE DE S. E. M. DE REICHEL.

Le secrétaire communique d'abord les lettres des Sociétés royales de Prague et de Görlitz, qui entrent avec la Société de St. Pétersburg en correspondance et acceptent l'échange réciproque des publications; ensuite la lettre de Mr. Serrure, qui remercie la Société de l'avoir nommé membre correspondant.

Mr. le Ministre Comte Ouwarow offre à la Société 59 monnaies djoudgides en argent, trouvées dans le gouvernement de Saratoff, district de Nikolski. La Société invite Mr. le Comte Schouwaloff et Mr. Sawélieff à faire un rapport sur ces monnaies.

Mr. de Reichel entretient la Société de monnaies étrangères qui ont eu cours en Russie et dont il montre une suite très-intéressante et appartenant à sa collection. Quelques unes sont en or: ce sont des byzantines, золотники, des nobles anglais, корабленики, des ducats hongrois et des portugaises (португальцы) Celles en argent: consistent en des lingots de formes différentes, des deniers anglo-saxons d'Aethelred II et de Cnut, des deniers allemands de Cologne, de Mayence, de Magdebourg et de beaucoup d'autres villes, frappés depuis les rois Othon I jusqu'à Henri IV; et enfin des sous et des ferdings de Livonie, des gros de Bohême, des Scots de l'ordre teutonique en Prusse, et des écus, ефимки.

Le sécrétaire donne lecture d'un article de Mr. Sabatier sur deux lettres de Mr. Snéguireff à Mr. le Comte

Alexis Ouwaroff, et imprimées dans le dernier (3) N° des **Записки** de la Société sous le titre: **О значении отечественной иконописи.**

Mr. Sabatier, après avoir fourni quelques notions sur l'histoire du costume du clergé de l'église latine, exprime le vœu que ce sujet soit aussi traité d'une manière analogue pour l'histoire du costume du clergé grec. [1]

Mr. de Bartholomaei donne communication d'une monnaie inédite et unique jusqu'à présent, de Isdegerd III, dernier roi sassanide, frappée dans la 12 année de son règne, alors que les Arabes avaient déjà conquis la moitié de son royaume. Cette monnaie intéressante, faisant partie de la riche collection de Mr. de Bartholomaei, sera publiée avec l'article qu'il prépare sur la numismatique sassanide.

XXVII SÉANCE, LUNDI 14 MARS 1849, SOUS LA PRÉSIDENCE DE S. E. M. DE REICHEL.

Le secrétaire lit un article de Mr. de Paucker, à Dorpat, concernant la peinture d'une vase grec, publié par Gérhard, et ayant pour sujet Oreste, enlevant le palladium de la Tauride. Cet intéressant article paraîtra incessamment dans nos mémoires. [2]

Mr. de Bartholomaei émet une nouvelle opinion sur les légendes pehlvies qui décorent le fût des pyrées de quelques dirhems de Sapor II et de ses successeurs jusqu'à Izdegerd II inclusivement. Ces légendes ont été considérées par le Docteur Mordtmann et par Mr. Olshausen comme des dates se rapportant aux règnes des souverains. Mr. Dorn a démontré l'invraisemblance

[1] L'article de Mr. J. Sabatier a été imprimé dans les Mémoires, Vol. III. p. 305—351.

[2] Ibid. p. 295—304.

de cette opinion et il a supposé que les légendes des pyrées pourraient produire les noms de quelques temples du feu (âtesch gâhs) mais n'ayant trouvé sur les pyrées aucun des noms transmis par les auteurs arabes, Mr. Dorn n'a pas insisté sur cette conjecture. Ainsi ce point de la numismatique sassanide reste encore à résoudre.

La légende que l'on rencontre le plus fréquemment est [illegible] Mr. de Bartholomaei y reconnaît le mot «râst», désignant le Jezd de la droiture, Raschnirâst, *médiateur*, donné aux hommes par Mithra pour peser leurs actions sur le point qui sépare la terre du ciel. C'est probablement la même légende qui a été lue par Mr. Mordtmann «vist» et «schast», vingt et soixante?

La légende [illegible] désigne selon Mr. de Bartholomaei, le béhéscht, nom de la partie du ciel, où résident Hormoudzs et les esprits célestes, la demeure des saints. Enfin une troisième légende [illegible], dans laquelle Mr. Mordtmann a cru reconnaître le nombre douze, douazdih, doit être lue, d'après Mr. de Bartholomaei, dâdar; c'est une des épithètes d'Hermouzd, le juge intègre.

Mr. le Prince Dolgorouki présente un projet ayant pour but d'engager tout propriétaire de médailles ou d'autres objets antiques et qui désirerait s'en défaire à les envoyer à la Société; elle en ferait l'estimation et se chargerait d'en surveiller la vente aux enchères. On aurait ainsi la chance de voir beaucoup de pièces intéressantes devenir la propriété des membres de la Société et d'être par là conservées pour la publication.

Mais comme l'exécution de ce projet, dont l'utilité ne saurait être contestée, présente néanmoins quelques difficultés d'exécution, la Société nomme une commission, composée de M. M. les Princes Dolgorouki, Kotchoubey et de Mr. de Reichel, pour lui faire un rapport à ce sujet.

Mr. de Köhne montre ensuite un beau vase en argent, trouvé à Herculanum et appartenant à la collection de Mr. le Comte P. Schouvalow. Cette superbe pièce a la forme d'un *praefericulum* et paraît être un ouvrage toreutique, c. à. d. ciselé après la fonte. Des incrustations en or qui décorent cette pièce témoignent de beaucoup de goût; elles forment sur la panse plusieurs cercles d'étoiles et sur l'anse un pedum et une syrinx. Au bas de l'anse, on voit une tête de satyre, pleine d'expression. Ce chef-d'œvre de l'art antique a été cassé et restauré avec une grande habileté par Mr. E. Linde: l'opération était d'autant plus difficile, que l'argent est devenu presque entièrement corné, car ce vase est resté enfoui pendant presque dix-huit siècles dans une terre ferrugineuse.

XXVIII SÉANCE, LUNDI 18 AVRIL 1849, PRÉSIDENCE DE S. E. M. DE REICHEL.

M. M. le Pr. Dolgorouki et de Reichel communiquent le rapport de la commission concernant le projet pour la vente d'objets antiques envoyés de l'intérieur. La commission pense que pour atteindre le but, qu'on se propose il faudrait obtenir l'exemption du droit, fixé par les lois en pareille circonstance et trouver un homme intelligent et sûr, auquel on pût confier la rédaction des catalogues, ainsi que la surveillance de la vente. Mr. de Reichel est chargé de solliciter la décision de Son Altesse Impériale Monseigneur le Président, à ce sujet.

Mr. de Muralt communique un aperçu chronologique des tombeaux existants des deux côtés du Bosphore cimmérien. D'après les médailles trouvées dans les tombeaux, les vases de d'après verre et le style des autres objets, le mode de sépulture le plus ancien est celui des bûchers. Puis

viennent les urnes cinéraires en pierre, en bronze, en plomb et en argent, enfin celles en terre cuite, toutes antérieures à l'époque romaine. Restent donc à examiner les caveaux à voute égyptienne, ou couverts horizontalement, ou à voute romaine ainsi que les fosses et les catacombes qui appartiennent à des époques différentes. Les pierres tumulaires à reliefs paraissent appartenir aux temps romains.

Mr. de Bartholomaei présente deux fragments d'inscriptions cunéiformes, l'un en pierre calcaire, l'autre en terre cuite. Ce dernier paraît avoir fait partie d'une colonne ou d'une espèce d'obélisque hexagone; il est couvert de lettres fort petites. Ces deux pièces ont été trouvées à Nimroud en Mésopotamie et apportées par feu Mr. Dittel. Une de ces inscriptions a déjà été publiée dans nos Mémoires (Vol. II. p. 139) par Mr. Sawélieff.

Mr. le Comte A. Ouwaroff offre à la société une cornaline, trouvée à Eski-Krimm, sur laquelle sont gravés trois épis et une inscription inconnue.

Mr. de Köhne donne lecture de notices sur les émaux, nommés Majolicas et sur ceux de Limoges; on y trouve la description des pièces les plus remarquables de ce genre du Musée de l'Ermitage Impérial.

L'époque de la fabrication de la Faïence émaillée en Europe, ne remonte pas au-delà du XIVe siècle, car les poteries à glaçure, ouvrages des Arabes en Espagne et en Italie, au IXe et Xe siècles, ne peuvent pas être considérées comme de la faience émaillée. C'est donc aux Arabes en Espagne, sans contredit, qu'il faut attribuer l'invention de cet art: les célèbres vases et les carreaux de l'Alhambra, ne sont que du commencement du XIVe siècle. Ce peuple commerçant introduisit bientôt cet art en Italie, principalement dans les contrées, occupées par d'autres Arabes, qui ne tardèrent pas à

imiter bientôt ces produits, sortis des mains de leurs compatriotes d'Espagne, ou d'Espagnols fixés d'abord à l'île de Majorca. C'est ainsi qu'on explique le nom de Majolica, dérivé suivant Scaliger, de Majorca et défiguré ou du moins transformé par coquetterie de langage, comme le dit Fabio Ferrari.

Cette introduction de l'émail opaque en Italie, eut lieu au commencement du XV[e] siecle, vers la même époque ou le fameux sculpteur florentin Luca della Robbia, né en 1388 et mort en 1430, commença à composer ses reliefs en terre cuite qu'il empâta dans un émail d'étain. Luca ne pouvant plus exécuter seul les ouvrages qui lui étaient commandés, s'associa ses deux frères Ottaviano et Agostino, et c'est d'alors seulement que les produits de cette branche d'industrie furent désignés sous le nom d'Opere della Robbia.

A partir de la seconde moitié du XV[e] siècle, la terre—cuite stannifère commença à être employée aussi pour la fabrication de plats et de vases différents. Les fabriques les plus renommées de ces Majolicas étaient établies dans le petit duché d'Urbino et notamment à Urbino, à Gubbio, à Pesaro et à Castel Durante. Elles obtinrent tout d'abord l'encouragement du gouvernement, car les anciens ducs d'Urbino étaient renommés pour la protection qu'ils accordaient aux beaux-arts. L'Ermitage possède plusieurs plats et vases excellents des fabriques de ce duché, parmi lesquels un plat du fameux peintre Maestro Giorgio, représentant une scène du massacre des Innocents de Raphael, un plat de Francesco Xanto d'Urbino, deux de Guido Durantino, etc.

En France le nom de Bernard Palissy se rattache à la fabrication de la poterie émaillée. Les productions de ce héros de l'art céramique, comme l'appelle Mr. Brogniart, se distinguent, en ce qu'ils sont tous couverts de reliefs, qu'on rencontre rarement sur les

Majolicas de l'Italie; ces reliefs sont executés avec beaucoup de soin, surtout sur les pièces nommées rustiques. L'Ermitage conserve sept assiettes de ce maître; un plat superbe avec des reptiles et des poissons de la Seine, représentés en relief fait partie de la belle collection de Mr. de Montferrand. En Italie comme en France, ce genre de poteries émaillées tomba par suite de l'invention de la porcelaine nommée de Chine.

Les émaux sur métal de France, du XVIe siècle portent ordinairement le nom *d'émaux de Limoges*, parce que c'était dans cette ville qu'ils furent d'abord travaillés avec la plus grande perfection. Ils consistent en de simples plaques ou en plats, coupes et vases de formes différentes, dont ordinairement le fond est de cuivre recouvert d'un émail dans lequel sont cuits les dessins. Ces dessins sont illuminés, les couleurs ont une transparence ressemblante à celle du verre. La plupart sont monochromes en couleurs grises sur un fond gris, avec reflets et ornements d'or; les parties nues ont ordinairement un ton rougeâtre, afin d'augmenter l'effet. Dans les pièces polychromes on admire principalement la beauté des couleurs bleue et verte. Notre Musée n'est pas riche en fait d'émaux de Limoges; néanmoins il possède quelques pièces des artistes fameux Jehan Court, nommé Vigier et Pierre Rexmon (Raimond), dont il y a un plat ovale avec le millésime 1572. Les autres artistes de l'école de Limoges étaient: Monvearni (dans la seconde moitié du XVe siècle), Léonard Limousin, émailleur du Roi (entre 1532 et 1574), Johan Pénicaud, Pierre Courtois, Jehan Courtois, Martial Courtois, M. D. Pape, Suzanne Courtois, Jean Léonard Limousin, et du temps de Louis XIV, Henri Poncet, Jacques Nouallier, Noël Laudin, Joseph Laudin et autres [1].

---

[1] Dans la riche collection Debruge-Duménil il y avait

Après cette lecture, Mr. de Reichel exhibe à la Société les nouvelles monnaies de Francfort et du gouvernement provisoire de Venise; ces pièces seront décrites dans un des prochains numéros de nos Mémoires [1].

XXIX SÉANCE, LUNDI, 16 MAI, SOUS LA PRÉSIDENCE DE S. E. M. DE REICHEL.

Mr. Desmaisons, trésorier de la Société, donne le compte-rendu de la caisse pendant son administration, en priant la Société de nommer un autre membre à sa place, attendu que ses occupations ne lui permettent plus de remplir ces fonctions. Des remerciments sont votés à Mr. Desmaisons par la Société, qui nomme à l'unanimité Mr. F. Seguin pour son trésorier provisoire, en le chargeant de préparer pour la fin de l'année, un compte-rendu général de la caisse, qui sera imprimé et communiqué à tous les membres. Mr. Seguin reçoit en même temps le capital appartenant à la Société consistant en un billet de banque de 500 r. arg. et 328 r. arg. compt.

M. de Muralt continue son examen des tombeaux du Bosphore cimmérien, d'après leur ordre chronologique; il parle des caveaux voutés à la manière romaine, des tombeaux en briques, des fosses couvertes d'une pierre ou de planches, et des catacombes, il mentionne aussi les différentes sortes de cercueils et de sarcophages. Cet article paraîtra dans les Mémoires de la Société [1]. Mr. de Bartholomaei donne l'explication d'une pierre sassanide, publiée déjà par Visconti, qui a reconnu dans le personnage, représenté sur ce monument, le portrait

---

des pièces de presque tous ces maîtres. V. le catalogue de cette collection, p. 77 — 90.

[1] V. vol. IV (N° X) p. 148 — 150.

de Papakos, fils de Sasan. Après Papaki, on lit les deux noms: Chosrowi et Hormasdi et Mr. de Bartholomaei prouve que cette pierre n'offre point les traits du père du fondateur de la race sassanide, mais bien un simple particulier, qui portait les trois noms de Papaki Chosréwi Hormasdi. Mr. de Bartholomaei exhibe en outre trois autres pierres du même genre, qu'il promet de publier avec ses savantes recherches, concernant les pierres gravées sassanides.

Mr. de Köhne communique un travail sur les monnaies occidentales du Xe jusqu'au XIIe, siècle, trouvées en Russie. Ces monnaies qui jusqu'à présent n'avaient pas encore attiré l'attention des savants, offrent un grand intérêt historique, puisqu'elles prouvent l'existence d'un commerce étendu entre la Russie, l'Allemagne et le Nord. L'abondance de ces deniers démontre qu'ils ont constitué avec les dirhems arabes, la monnaie courante de la Russie, à une époque où on ne frappait pas encore de monnaies nationales; les premières authentiques ne sont que du XIVe siècle.

Parmi les pièces inédites, dont le nombre s'élève à plus de cinq cents, il y en a beaucoup de grande importance, comme par exemple, les premières monnaies d'Eichstädt, de la maison de Zaehringen, de Frise, de Hainaut, de Flandre, une monnaie de Cnut le Grand avec le titre de Roi des Suédois et frappée à Sigtuna, par le même monétaire Thormod, qui figure sur les deniers du Roi Anund Jacob, pièce historique qui prouve que ce Roi avait réuni la Suède pour quelque temps à son vaste empire &c. Cet article, accompagné des gravures de plus de cent monnaies inédites et curieuses, paraîtra dans les Mémoires [1].

---

[1] Vol III, p. 352—448. Vol. IV p. 34—109.

XXX SÉANCE, LUNDI 19 SEPTEMBRE 1849, PRÉSIDÉE PAR S. E. M. DE REICHEL.

Mr Sabatier donne lecture à la Société de quelques passages d'un livre qu'il va publier sur le Bosphore, et intitulé: Souvenirs de Kertch; il y est question de l'ancienne Panticapée et de ses nombreux tumulus, des fouilles q'uon y a pratiquées depuis quelque temps, et qu'on y poursuit encore de nos jours. Dans un voyage accompli l'an dernier vers ces contrées méridionales de la Russie, l'auteur a recueilli quelques beaux vases, des objets divers en bronze, beaucoup de monnaies grecques rares ou inédites, une médaille royale de Bosphore, portant dans son inscription le nom d'un roi nouveau, et enfin une foule d'objets antiques d'or, trouvés dans les tombeaux; il croit servir la science en faisant connaître les plus précieux de ces objets. Cette publication, pleine d'intérêt, accompagnée de beaux dessins lithochromiques et rehaussés d'or, se distingue principalement par un résumé complet de tout ce qui a été écrit sur l'histoire de Bosphore et par un système nouveau de chronologie de ce royaume, appuyée uniquement sur les inscriptions et sur les médailles royales, portant une date.

Mr de Reichel exhibe les monnaies frappées par les républiques éphémères de Rome, ainsi que les échantillons des nouvelles monnaies russes de cuivre, qui doivent être mises en circulation au 1r Janvier 1850, et dont l'exécution ne laisse rien à désirer.—[1]

Mr de Koehne donne lecture de son article sur la domination et la numismatique de la famille gênoise

---

[1] V. la déscription, Vol, IV, p. 145, 151.

de Gatelusio à Mytilène, qui paraîtra incessamment dans les Mémoires de la Société. [1] —

XXXI SÉANCE, LUNDI 10 OCTOBRE 1849, PRÉSIDÉE PAR S. E. M. DE REICHEL.

Mr le Comte A. Ouvaroff fait à la Société l'offre de fonder de ses propres deniers une prime annuelle de trois-cents roubles argt. pour cinq ans, en faveur du meilleur ouvrage, écrit en langue russe, concernant les antiquités ou la numismatique de la Russie; il en excepte toutefois la numismatique des princes apanagés. La Société accepte avec empressement et reconnaissance cet offre désintéressée et nomme de suite une commission, composée de M. M. le Comte A. Ouvaroff, de Reichel, de Bartholomaei, Sawélieff et Sacharoff dans le but d'établir le programme de cette prime.

Mr. Sawélieff lit le procès verbal de l'Institut de France concernant le prix Allier de Hauteroche, partagé en 1849 entre Mr. de Koehne pour son ouvrage **Изслѣдованія объ исторіи и древностяхъ Херсониса**, publié sous les auspices de la Société, et Mr. de Longpérier pour son catalogue de la collection Rousseau

Mr. de Muralt émet l'opinion que feu Mr. Dubrux, d'après les extraits, tirés de son rapport sur le fouilles pratiquées par lui en 1816, paraît avoir découvert alors déjà une série de catacombes, semblables à celles que Mr. Achik a décrites et publiées dans son ouvrage sur une catacombe de Panticapée.

Enfin le secrétaire fait lecture à la Société des statuts de la société numismatique de Prague, dont le but principal paraît être de faciliter un commerce d'échange entre les amateurs et collecteurs de monnaies.

---

[1] Vol. III, p. 475—493. et Supplément Vol. IV. p. 110—113.

XXXII SÉANCE, MARDI 8 NOVEMBRE 1849, PRÉSIDÉE PAR S. E. M. DE REICHEL.

La commission nommée pour la proposition de Mr le Comte Ouwaroff, communique à la Société un prospectus qu'elle juge à propos de publier dans les journaux les plus répandus de l'intérieur. Ce projet est adopté à l'unanimité.

Mr. de Bartholomaei annonce qu'il a fait acquisition d'un grand nombre de monnaies arsacides inédites et fort intéressantes, dont il se propose d'ajouter la description et la gravure à son article sur la numismatique arsacide, publié dans les Mémoires. En outre il exhibe quatre précieux médaillons bactriens, nouvellement acquis et de la plus grande rareté: d'Eucratides; du même, avec Héliociès et Laodicée; de Héliociès, et d'Antimachus. Ce dernier est unique, attendu que le seul exemplaire connu jusqu'à présent et offrant un monogramme différent de celui qu'on voit sur l'exemplaire de Mr. de Bartholomaei (gravé dans: Köhler, Serapis, Pl. I N° 10) a disparu. Comme Mr. de Bartholomaei se propose de publier plus tard ces monuments précieux nous nous abstenons d'en donner ici la description.

Après avoir donné quelques détails généraux sur les récompenses, accordées au mérite, et avoir fait observer que les signes de distinction commencent toujours par être incertains et qu'ils se modifient peu à peu, Mr. de Laquier passe à l'examen des grivnas russes. En comparant les diverses notions qu'on trouve sur ce mot dans les livres de la Sainte Écriture avec la traduction en langue slavonne et en songeant à son analogie avec l'histoire des Grecs et des Romains, Mr. de Laquier croit pouvoir conclure que cette décoration consistait en une chaîne et qu'on y ajoutait une médaille quelconque, savoir: en premier lieu, des grivnas comme monnaies,

ensuite des monnaies d'or courantes et enfin des médailles frappées spécialement pour ce but. C'est ainsi qu'on peut expliquer pourquoi on donnait en récompense différentes pièces d'or, des Zoloties, des Portugaises, etc. Mr. de Laquier dit ensuite quelques mots sur les habits, les vases, etc. que les Tzars donnaient en récompense à ceux qui se distinguaient par leur service, et il finit en parlant des ordres de chevalerie que la Russie a vu créer depuis Pierre le Grand.

XXXIII SÉANCE, MARDI 13, DÉCEMBRE 1849, PRÉSIDÉE PAR S. E. M. DE REICHEL.

Mr. de Reichel annonce qu'un compte rendu de Mr. le Professeur Stephani à Dorpat, sur l'ouvrage de Mr. de Koehne, publié par la Société et ayant pour titre: **Изслѣдованія объ исторіи и древностяхъ Херсониса**, a été imprimé dans le bulletin de l'Académie des sciences, N° 150 — 152, et demande si la Société désire que la réponse de Mr. de Koehne soit imprimée dans ses Mémoires. Les membres présents, tout en faisant observer que ce compte rendu de Mr. Stephani avait trop peu d'importance scientifique, puisqu'il ne relevait presque que des fautes d'impression, sont d'avis néanmoins que la réplique de Mr. de Koehne soit imprimée dans un supplément aux Mémoires, attendu surtout que Mr. de Köhne désire à cette occasion ajouter quelques notes supplémentaires à son ouvrage.

Mr. Sabatier donne lecture d'un article intéressant sur trois monnaies byzantines d'Alexis Comnène, dont deux sont d'une grande rareté; la troisième portant le même type offre de plus une particularité tout à fait inconnue jusqu'ici dans la numismatique byzantine; elle offre deux contremarques en caractères arabes cufiques,

destinées à lui donner chez les Arabes un cours et une valeur légales. [1]

Mr. de Bartholomaei, dans une communication orale, attire l'attention de la Société, sur des médailles d'Euthydème, roi de la Bactriane, et sur les imitations barbares de ces pièces. Feu Mr. de Koehler avait pris ces imitations pour des médailles d'un roi inconnu, Mr. Raoul-Rochette y a vu à son tour des imitations barbares contemporaines d'Euthydème. Mr. Wilson a le premier avancé l'opinion que quelques-unes de ces médailles peuvent appartenir à des rois scythes et Mr. de Bartholomaei partage cette opinion du savant anglais; il ajoute encore que selon lui la plupart de ces médailles sont postérieures à la domination des Grecs, que les pièces barbares qui rappellent encore l'ancien type mais dont les inscriptions sont tout-à-fait illisibles ont été frappées vers 160 av. J. C. sous les premiers conquérants Saces, (Seu, selon les Chinois); les tétradrachmes dont les têtes sont avec des chevelures pointillées et qui ont des espèces de fanons, doivent avoir été frappées, vers 125 av. J. C. par les Tokhares, (Youetchi des Chinois.)

Mr. de Bartholomaei, en exhibant une riche collection de ces monnaies, promet d'en donner la description et l'explication à la suite de son travail sur les monnaies grecques de la Bactriane.

Mr. le Prince Dolgorouki montre à la Société deux monnaies russes inédites, frappées par des princes dont les noms sont encore inconnus dans la numismatique. L'une de ces pièces est attribuée à Constantin Dmitriewitsch, Prince de Rjew, né en 1389 et dont on ignore l'année de la mort. Elle offre sur l'Av . . . . . Ъ КОСТАНТІ . . et le Prince à cheval, armé d'un sabre et tourné à gauche. Sur le Rev. on voit un griffon à

[1] V. Mémoires, Vol. IV, p. 11 — 16.

gauche avec le légende ДМІТР..ЧЪ. L'autre pièce est du prince **Feodor Wassiliewitch** de **Rostow**, mort en 1331. L'avers représente le Prince à cheval allant à droite, ayant un faucon sur la main, avec la légende ......ОРЪ ВАСИЛЬЄ.... Sur le Rev. est gravé le Prince à cheval, sans légende.

XXXIV SÉANCE, MARDI 10 JANVIER 1850, PRÉSIDÉE PAR S. E. M. DE REICHEL.

S. E. Mr. de Reichel annonce que par oukase Impérial, du 26 Octobre 1849, les nouveaux règlements sont confirmés; la Société portera désormais le titre de Société Impériale d'archéologie de St. Pétersbourg (**Императорское археологическое общество**) avec le droit de se servir d'un sceau aux armes Impériales. Mr. Sawélieff donne lecture des nouveaux statuts qui seront imprimés dans le prochain numéro des publications de la Société.

Mr. Seguin présente le compte-rendu des recettes et des dépenses de la Société, depuis le 4 Juillet 1846, jusqu'au 31 Décembre 1849. Ce compte-rendu, d'après lequel la Société possède un capital de 3000 roubles arg. en six billets de banque, de 500 rbs:, plus 894 roubles 10 cop. en argent comptant, est approuvé par les membres présents et contresigné par le Vice-Président Mr. de Reichel, ainsi que par les deux secrétaires.

Mr. de Koehne entretient la Société des sceaux en métal, nommés vulgairement bulles. Il prouve que l'usage de ces sceaux provient de l'orient, où le soleil brûlant ne permettait pas de se servir de cire. Les bulles d'or ont été employées par les empereurs de Byzance à partir de Justinien I (527 — 565) et plus tard par les Carlovingiens, par les rois d'Allemagne, d'Espagne, de France, d'Angleterre, de Danemark, de

Suède, de Hongrie, de Bulgarie, par les Ducs de Lorraine (à cause des titres royaux, auxquels ils prétendaient) et aussi, mais rarement, par les Papes, par les ducs de Venise et autres princes italiens; enfin par les sultans d'Iconium. Mais ces bulles d'or n'étaient attachées qu'aux documents de la plus grande importance.

Les bulles d'argent sont extrêmement rares, on en cite de quelques empereurs de Byzance et de Robert II Prince de Capoue (1128); Mr. de Koehne exhibe une bulle d'argent du Roi Chrétien V de Dannemark, faisant partie de le collection de S. E. Mr. de Reichel.

Le plomb était employé le plus ordinairement pour ces sceaux. Tous les souverains cités, qui ont fait sceller des documents importants avec de l'or, ont aussi employé le plomb pour les documents de moindre importance. En outre les princes et seigneurs moins puissants ont reproduit leurs cachets sur du plomb. La plupart des sceaux, soit papaux soit vénitiens, ont été et sont encore de nos jours, en plomb, ce que Mr. de Koehne prouve, en montrant plusieurs exemplaires, appartenant à différentes époques. Le plomb a également servi pour tous les sceaux des princes croisés, qui ont introduit cette coutume dans l'ouest de l'Europe, où les princes d'Orange et autres, ainsi que beaucoup d'évêques, d'abbés, de colléges ecclésiastiques, &c. ont aussi scellé leurs diplômes de bulles de plomb.

Les bulles de bronze sont très-rares; on en connaît pourtant de quelques anciens rois de Danemark, d'Alésine de Montferrat, femme de Napoléon Orsini (vers 1328) &c. C'est par erreur qu'on a pris quelques pièces de bronze de différentes villes françaises et espagnoles pour des bulles. Ces pièces portant toujours des millésimes, n'offrent pas des traces du cordon, qui doit toujours traverser la bulle et au moyen duquel elle était attachée au document. Ce sont plutôt des poids de

villes: c'est ainsi que Mr. le Baron Chaudruc de Crazannes a publié ceux des villes guyennoises, d'Auch, de Lectoure et de Condom (Revue archéologique, V. Année, p. 737) et dont Mr. de Koehne exhibe une pièce inédite de la ville de Tolosa en Espagne, offrant sur l'Av. un édifice à trois tours, avec la légende + MEIA : LIVRA : DE : TOLOZA (demi-livre de Tolosa) et sur le Rv. une partie d'une muraille, surmontée d'une tour, avec la légende + : AN : M : CC : XXX : VIII. (Anno MCCXXXVIII) (diamètre 53 millim.)

Les sceaux en cire, nommés bulles, sont des empreintes de cachets à deux faces, faits pour les bulles en métal; on les trouve en fort petit nombre, et par exemple, en Prusse, où l'Ordre teutonique employait la cire pour son ancien cachet, gravé en Orient, parce qu'il n'avait plus à craindre la dissolution de cette matière par le soleil.

Mr. de Reichel communique un alphabet arabe qu'il a fait graver et qui sera employé pour les publications de la Société.

XXXV SÉANCE, MARDI 14 FÉVRIER 1850, CHEZ M. LE P. DOLGOROUKI. S. E. M. DE REICHRL OCCUPE LE FAUTEUIL DU VICE-PRÉSIDENT.

Le ballotage de plusieurs candidats et des délibérations sur des affaires d'administration, occupent la plus grande partie de la Séance.

Mr. de Comte Ouwarow montre 22 dessins, représentant des vues différentes et d'objets antiques; ces planches accompagneront la 1e livraison de son ouvrage sur son Voyage archéologique dans la Russie méridionale.

———

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

Élection du 14 Février 1849.

Membres correspondants: Mr. Martynoff, Architecte, à Moscou.

Mr. le Chevalier Arneth, Conseiller du gouvernement, Directeur du Cabinet I. R. des médailles et antiquités, à Vienne.

Mr. le Chevalier Bergmann, Conseiller, Conservateur au Cabinet I. R. des médailles &c.

Membre effectif. Mr. J. Sacharoff, Assesseur de collége, membre-collaborateur depuis le 12 Janvier 1848.

Élection du 14 Mars 1849.

Membres correspondants: S. E. Mr. de Foundoukleï, Conseiller d'état actuel, Gouverneur civil de Kiew.

Mr. le Dr. Holmboe. Professeur à l'Université R. de Christiania.

Mr. le Dr. Stickel, Professeur à l'Université de Iéna.

Mr. d'Erdmann, Conseiller d'état, Directeur des écoles du district de Nowgorod.

Élection du 10 Octobre 1849.

Membre effectif: Son Altesse Royale Monseigneur le Prince Alexandre de Hesse-

Darmstadt, Lieutenant-Général &c. &c.

Membres correspondants: Mr. L. de la Saussaye, Directeur de la Revue Numismatique &c. à Blois.

Mr. Rhizos-Rhangabé, Conseiller, Secrétaire de la Société d'archéologie d'Athènes.

Mr. le Comte Tyskewicz, Curateur honoraire du gymnase de Minsk.

Mr. Yosselian, Conseiller de Collége, rédacteur du Кавказскій вѣстникъ, à Tiflis.

Mr. Fr. Schweitzer, Archéologue à Trieste.

Élection du 8 Novembre 1849.

Membre correspondant: Mr. de Paucker, Maître-ès-sciences, archéologue, à Dorpat.

Élection du 13 Décembre 1849.

Membres correspondants: Mr A. Achik, Conseiller de Collége, Directeur du Musée de Kertch.

Mr. F. A. Vossberg, employé de la banque R. de Berlin.

Membre-Collaborateur: Mr. Jakowleff, à St. Pétersbourg.

Élection du 10 Janvier 1850.

Membre correspondant: Mr. H. Dannenberg, Reférendaire à la chambre R. de justice de Berlin.

Élection du 14 Février 1850.

Membres correspondants: Mr. Gorski, conseiller de Collége, Professeur à l'Académie ecclésiastique de Moscou.

Mr. Kasanski, conseiller de Collége, Professeur à l'Académie ecclésiastique de Moscou.

Mr. Piskareff, Maître-ès-sciences, attaché au Ministère de l'Intérieur.

Mr. Boritchefski, Conseiller de Cour.

Mr. Sabbaitoff, Conseiller de Cour.

Mr. Nadeschdine, Doct. en Théologie, ancien professeur, attaché au Min. de l'Intérieur.

Le R. P. Makarius, Archimandrite, Docteur en Théologie, à St. Pétérsbourg.

Le R. P. Makarius, Docteur en Théologie, professeur au séminaire ecclésiastique à Nijni-Novgorod.

Mr. Philarète, Évêque de Kharkow.

Mr. Artémieff, Conseiller de Cour, Conservateur du Musée de l'Université de Kazan.

Le R. P. Théod. Goloubinski, professeur de l'Académie Ecclésiastique de Moscou.

Mr. Zélénetzki, Conseilleur de Collége, Professeur du Lycée d'Odessa.

TABLEAU

des recettes et dépenses, extrait du livre de caisse de la Société Impériale d'Archéologie de St. Pétersbourg, depuis le 4 Juillet 1846, jusqu'au 31 Décembre 1849.

	Rbs.	Cop. arg.		
Recette.				
Reçu du Trésor Impérial	7691	66		
Intérêts de billets de banque	97	25		
Contributions des membres effectifs.	1413			
Vente de publications	85			
			9286	91
Dépense.				
Frais de publication des Записки, des Mémoires, &	4057	64		
Traductions et copies	388	15		
Achat de livres et de monnaies	99	88		
Reliure de livres, portefeuilles et cartons	239	32		
Pour trois armoires et la boîte à scrutin	145	75		
Gages des commissionaires, etc.	255			
Frais de port et d'expédition	74	53		
Menus frais de chancellerie	132	54		
	5392	81		
Solde en caisse:				
Six billets de 500 roub. arg. de la Banque d'emprunt	3000			
Argent comptant	894	10		
			9286	91

L'original est signé par le Trésorier

F. Seguin

et contresigné par le Vice-Président J. de Reichel et par les Secrétaires.

COLLECTION NUMISMATIQUE.

Monnaies russes, offertes par Mr. Yerémćieff, savoir: 1, Monnaies des Grand-Ducs, des Tzars et des villes; 40 pièces d'argent et 6 de cuivre. 2, Pierre le Grand, 2 pièces d'argent et 27 de cuivre. 3, Cathérine I, 3 monnaies de cuivre. 4, Pierre II, 3 monnaies de cuivre. 5, Anne, 3 monnaies d'argent et 17 de cuivre. 6, Jean III, 1 pièce d'argent. 7, Élisabeth, 1 pièce d'argent et 25 de cuivre. 8, Pierre III, 4 monnaies de cuivre. 9, Cathérine II, 37 monnaies de cuivre. 10 Paul, 12 pièces de cuivre. 11, Alexandre, 17 pièces de cuivre. 12, S M. Nicolas I, 18 monnaies de cuivre. En tout 47 pièces d'argent et 168 de cuivre.

Mr. Léontieffski, membre collaborateur, a offert une petite collection de vingt monnaies chinoises, de différentes dynasties.

COLLECTIONS D'AUTRES OBJETS ANTIQUES.

Deux haches entières et une non achevée, de basalte; une hache brisée en granit; une espèce de couteau en basalte; deux pointes alézées des ouvertures de haches, en basalte et en serpentine; deux crochets et deux perles perforées, en schiste. Tous ces objets, trouvés en 1848, dans la Lithuanie, ont été présentés par Mr. Wilczynski.

Cornaline, sur laquelle sont gravés trois épis et une inscription inconnue. Trouvée à Eski-Krimm et offerte par Mr. le Comte A. Ouwarow.

Miroir chinois, en métal, donné à la Société par Mr. le Comte A. Ouwarow. Ce miroir offre un musicien assis et devant lui, trois personnes dont deux dansent et l'autre est à genoux.

BIBLIOTHÈQUE.

Comme le premier catalogue de la bibliothèque que la Société a réunie sera imprimé bientôt, nous nous abstenons de communiquer ici la liste des livres, acquis dans le courant des derniers quinze mois.

Les conditions des primes archéologiques fondées par M. M. le Comte A. Ouwarow, Kouzmine et Yakowlew, seront ajoutées au prochain numero des Mémoires.

TABLE.

Antiquités classiques.

Numismatique russe.

Numismatique et antiquités du moyen-âge.

Numismatique moderne.

Littérature nouvelle.

Ouvrages sur lesquels il y a un compte-rendu ou une notice.

INDICATION

des objets figurés sur les planches et note de la page où ils sont expliqués dans le texte.

TABLE DES MATIÈRES.

(Le lettres B et S indiquent le Bulletin et le Supplément.)

ERRATA ET ADDITIONS.

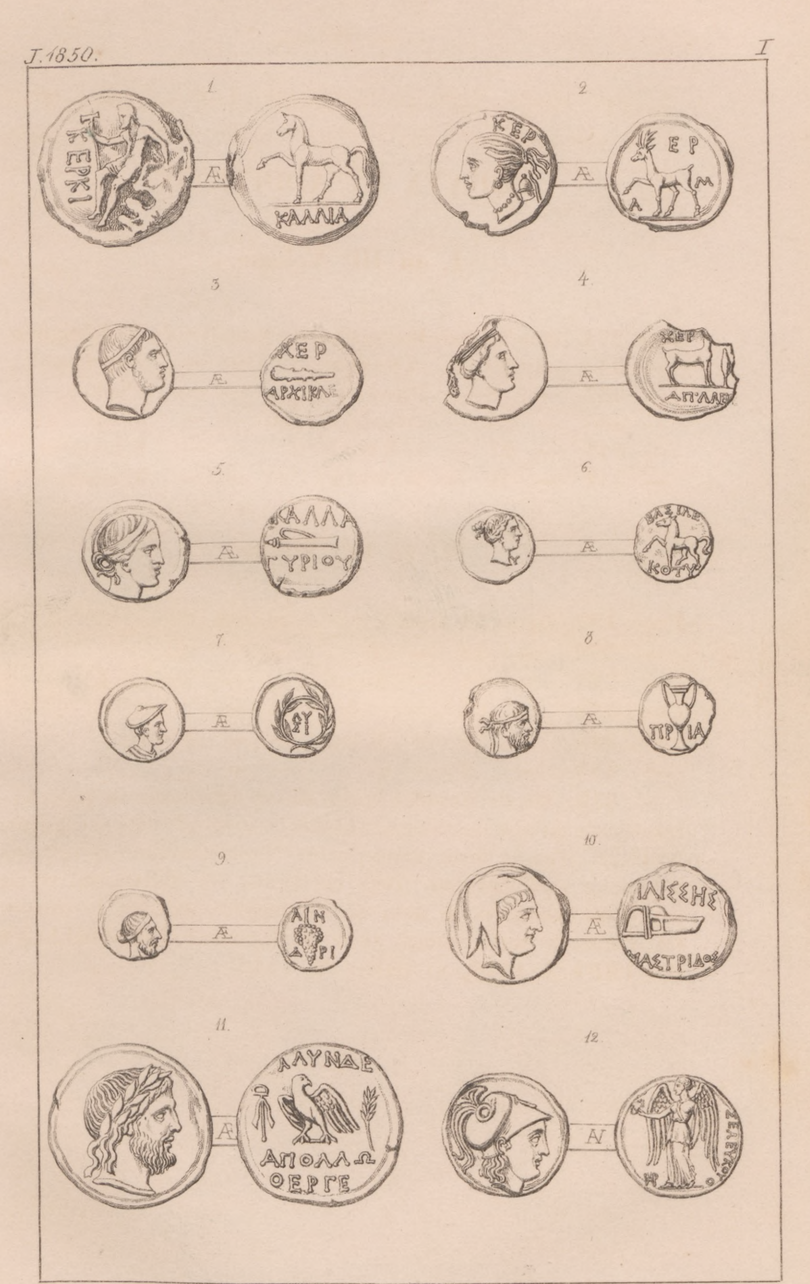
I, au IIIe Volume.

Page 271,	ligne 23	lisez	Bereicherung,	au lieu de		Berichtigung.
— 353	— 29	—	Aperçu	—	—	Apperçu.
— 357	— 8	—	Phokas	—	—	Phokos.
— 385	— 24	—	anschliessen	—	—	anschliesen.
— 417	— 27	—	Schwaben	—	—	Schweden.
— 441	— 10	—	Winsen	—	—	Winhen.

II, au IVe Volume.

Page 189,	ligne 34	lisez	ἔπαρχος,	au	lieu	d'ἒπαρχος.
— 276	— 13	—	(1)	—	—	(2)
— 289	— 11	—	Anastase	—	—	Justin. I.
— 367	— 23	—	36	—	—	86.
— 345	— 24	—	Καῖνοι	—	—	Καἶνοι.
— 349	— 2	—	ή	—	—	ἡ

— 373. Mr. de Muralt à propos de son article sur un florin bâlois, ajoute qu'une monnaie semblable se trouve décrite par Haller, N° 1517, d'après deux exemplaires, appartenant aux collections d'Annone et Falkeysen. Déjà en 1516, les Bâlois ont repris sur leurs monnaies le nom de l'empereur, comme le prouve un florin de cette année avec la légende: MAXIMILIAN9 RO·IMP9 A·1516, v. Haller N° 1518.


1.
ΚΕΡΚΙ
ΚΑΛΛΙΑ
Æ
2.
ΚΕΡ
ΕΡ
Α
Μ
Æ
3.
ΧΕΡ
ΑΡΧΙΚΛΕ
Æ
4.
ΧΕΡ
ΑΠΛΛΕ
Æ
5.
ΚΑΛΛΑ
ΓΥΡΙΟΥ
Æ
6.
ΒΑΣΙΛΕ
ΚΟΤΥ
Æ
7.
Æ
8.
ΠΡ ΙΑ
Æ
9.
ΑΙΝ
ΔΡΙ
Æ
10.
ΙΛΙΣΣΗΣ
ΑΣΤΡΙΔΟΣ
Æ
11.
ΑΛΥΝΔΕ
ΑΠΟΛΛΩ
ΟΕΡΓΕ
Æ
12.
ΣΕΛΕΥΚΟΥ
N

Weber sc.

1. ...MON·N·AV·LAC·R·C·MAG·COM·H·A·O·R·I·FI· — FERDI·II·ROMA·IMP·SEMP·AVG·

2. CO·MAC·C·R· ... ONG·IAC·MAND· — 1622 SACRI·OVE·ROM·IMP·PVIC·PER·

3. S·STEPHAN PROT·MACE

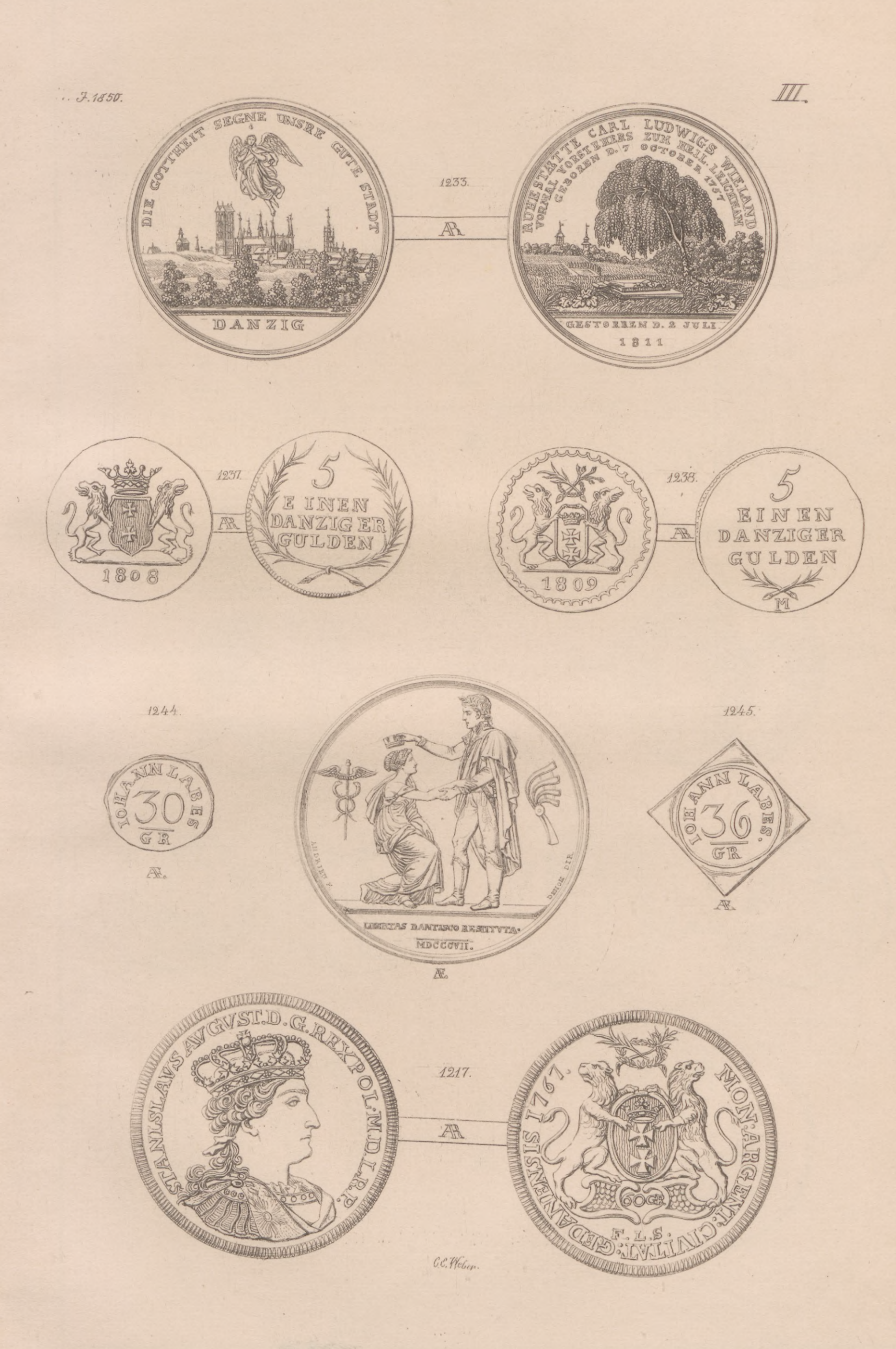
4. IVLIVS·II·

5. GUILIELMUS GUSTAVUS FRIDERICUS BENTINCK — X THALER 1806 — IN KNIPHAUSEN &c. SACR·ROM·IMP·COM·& DYN·

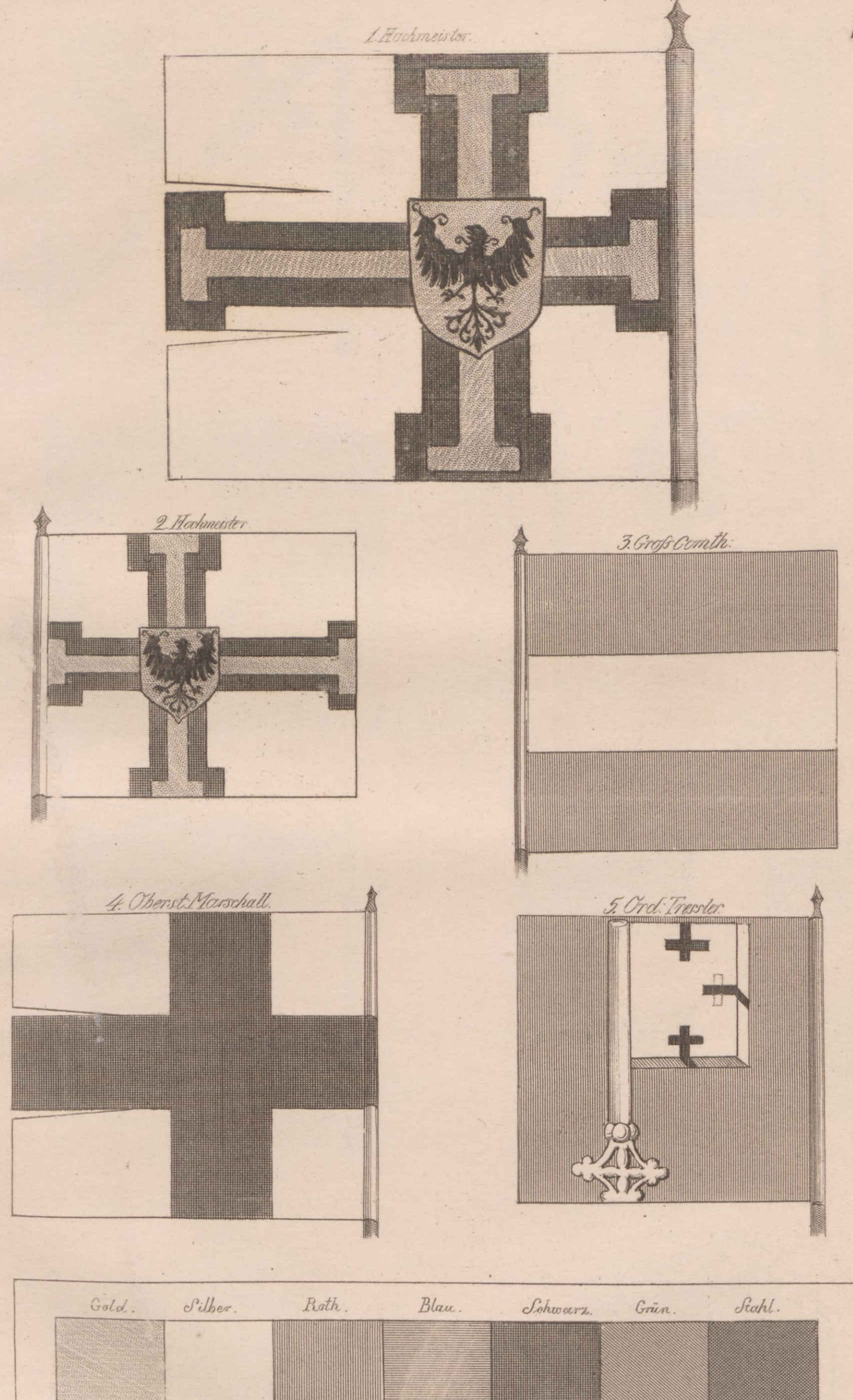
6. IN TE DOMINE SPERAVI 1736 — THEODORUS·I·D·G·REX·CORSICAE

7. CATHARINA·ALEXIEWNA·RVSSOR·IMP·MARIA·LEZKINSKIA·GALLOR·REGINA — ESTHERAE SARMATICAE LABORANTIS PVBLICAE SALVTIS RVSSORVM GALLORVMQVE VINDICES· C·W·

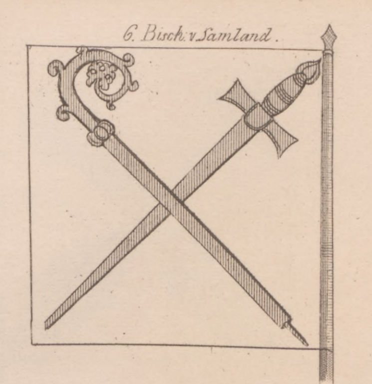
C. L. Weber


1233.
DIE GOTTHEIT SEGNE UNSRE GUTE STADT
DANZIG
Æ
RUHESTÄTTE CARL LUDWIGS WIELAND
VORMAL VORSTEHERS ZUM HEIL. LEICHNAM
GEBOREN D. 7 OCTOBER 1757
GESTORBEN D. 2 JULI
1811
1237.
1808
Æ
5
EINEN
DANZIGER
GULDEN
1238.
1809
Æ
5
EINEN
DANZIGER
GULDEN
M
1244.
IOHANN LABES
30
GR
Æ
LIBERTAS DANTISCO RESTITUTA.
MDCCCVII.
Æ
1245.
IOHANN LABES.
36
GR
Æ
1217.
STANISLAUS AUGUST. D. G. REX POL. M. D. L. R. P.
Æ
MON: ARGENT: CIVITAT: GEDANENSIS 1767.
60 GR
F. L. S.
C.C. Weber.

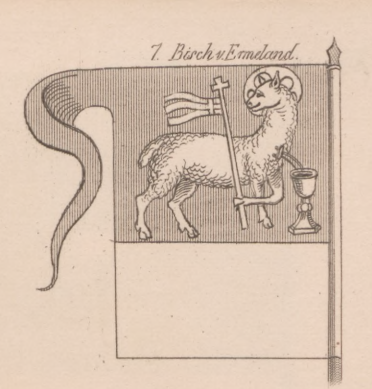

1.
Æ
IC XC NI KA
2.
Æ
IC XC NI KA
3.
Æ
IC XC NI KA
4.
Æ
ΙΟΥΛΙΑ ΑΥΓΟΥϹΤΑ
5.
Æ
6.
Æ
7.
Æ
Μ·ΑΥΡ· ΑΝΤΩΝΕΙ
ΑΥΤ·Κ·
ΝΙΚΑΙΕΩΝ


1. Hochmeister.
2. Hochmeister.
3. Gross Comth:
4. Oberst: Marschall.
5. Ord: Tressler.
Gold.
Silber.
Roth.
Blau.
Schwarz.
Grün.
Stahl.

6. Bisch. v. Samland.



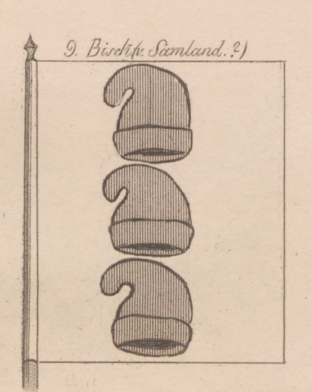
7. Bisch. v. Ermeland.



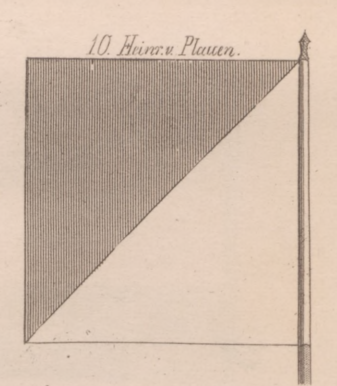
8. Bisch. v. Pomesan.



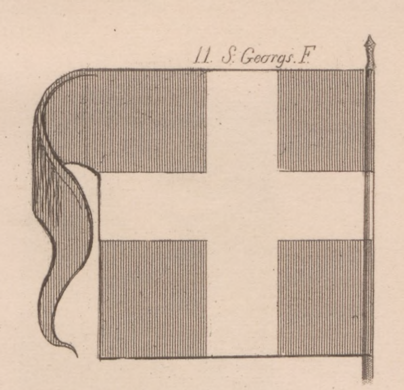
9. Bischf. v. Samland. ?)



10. Heinr. v. Plauen.



11. S. Georgs. F.

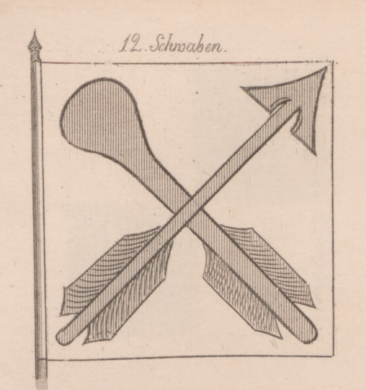


8a. Bisch. Voigt. v. Pomesan.

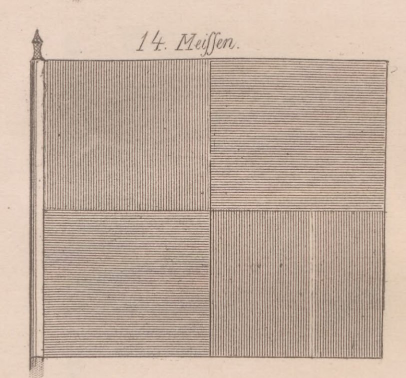


8b. Bisch. Voigt. Marienwerder.

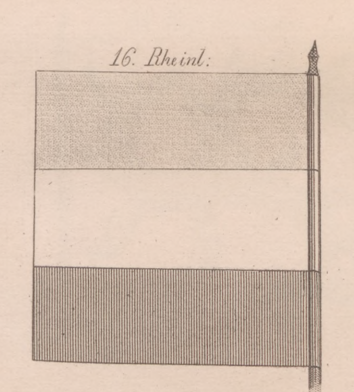


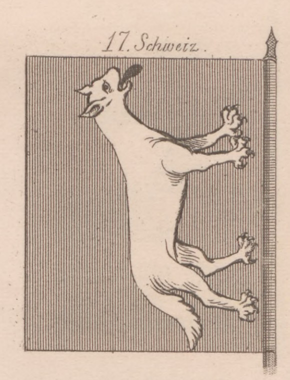

12. Schwaben.

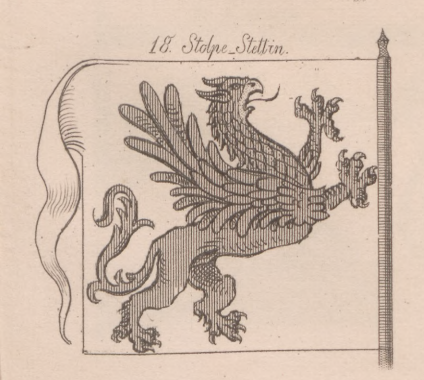

13. Hessen.

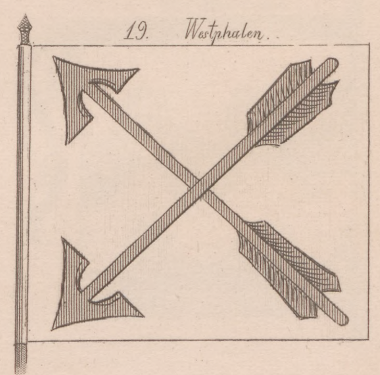

14. Meissen.


15. Herz: v. Oels.

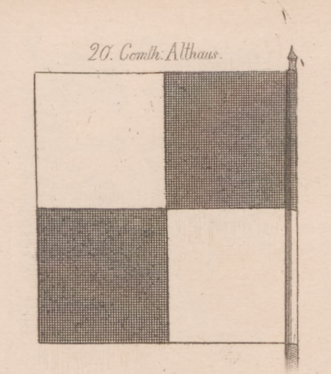

16. Rheinl:


17. Schweiz.


18. Stolpe_Stettin.


19. Westphalen.

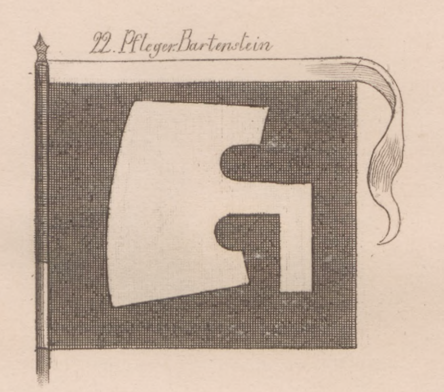
20. Comth: Althaus.



21. Comth. Balga.



22. Pfleger Bartenstein



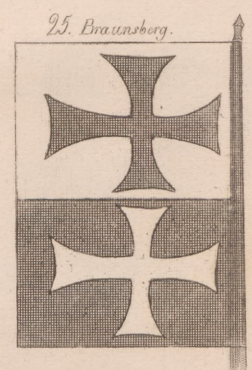
23. Comth: Brandenburg.



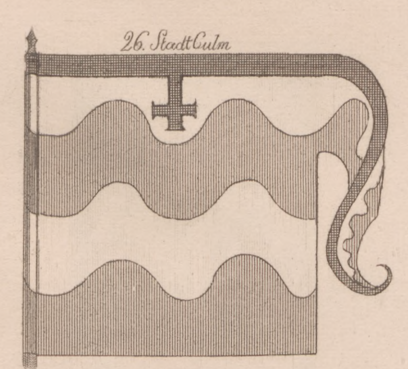
24. Vogt. Brathean.



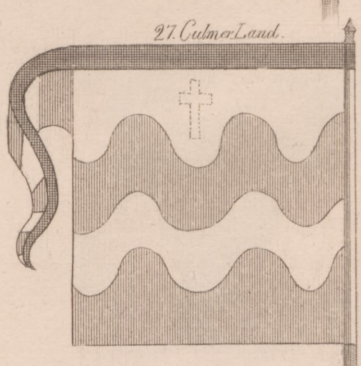
25. Braunsberg.

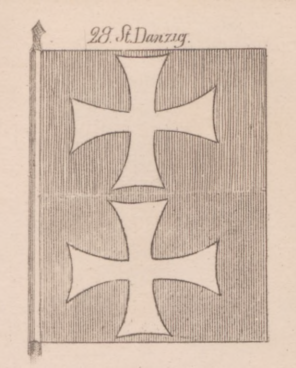


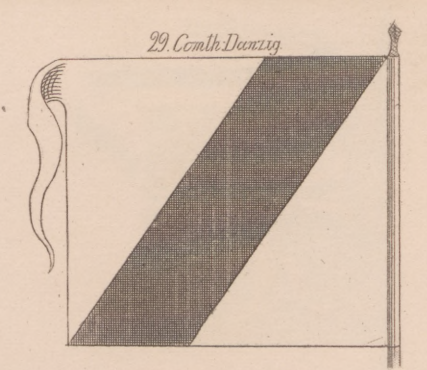
26. Stadt Culm

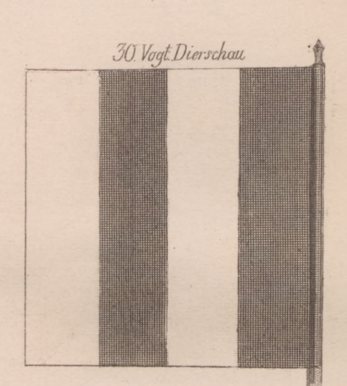


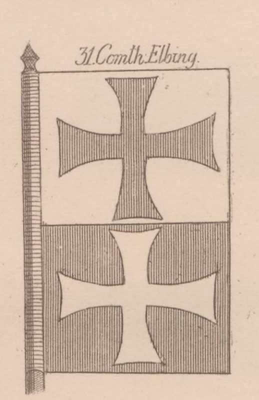
27. Culmer Land.

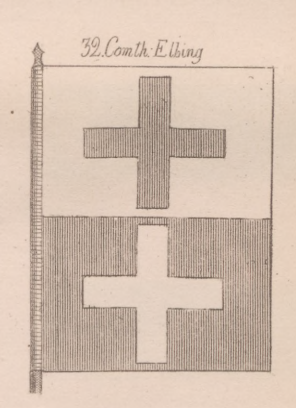


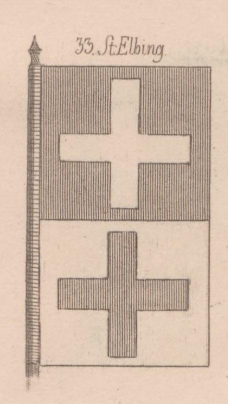

28. St. Danzig.


29. Comth. Danzig.

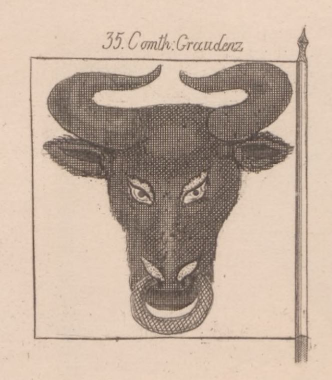

30. Vogt. Dierschau

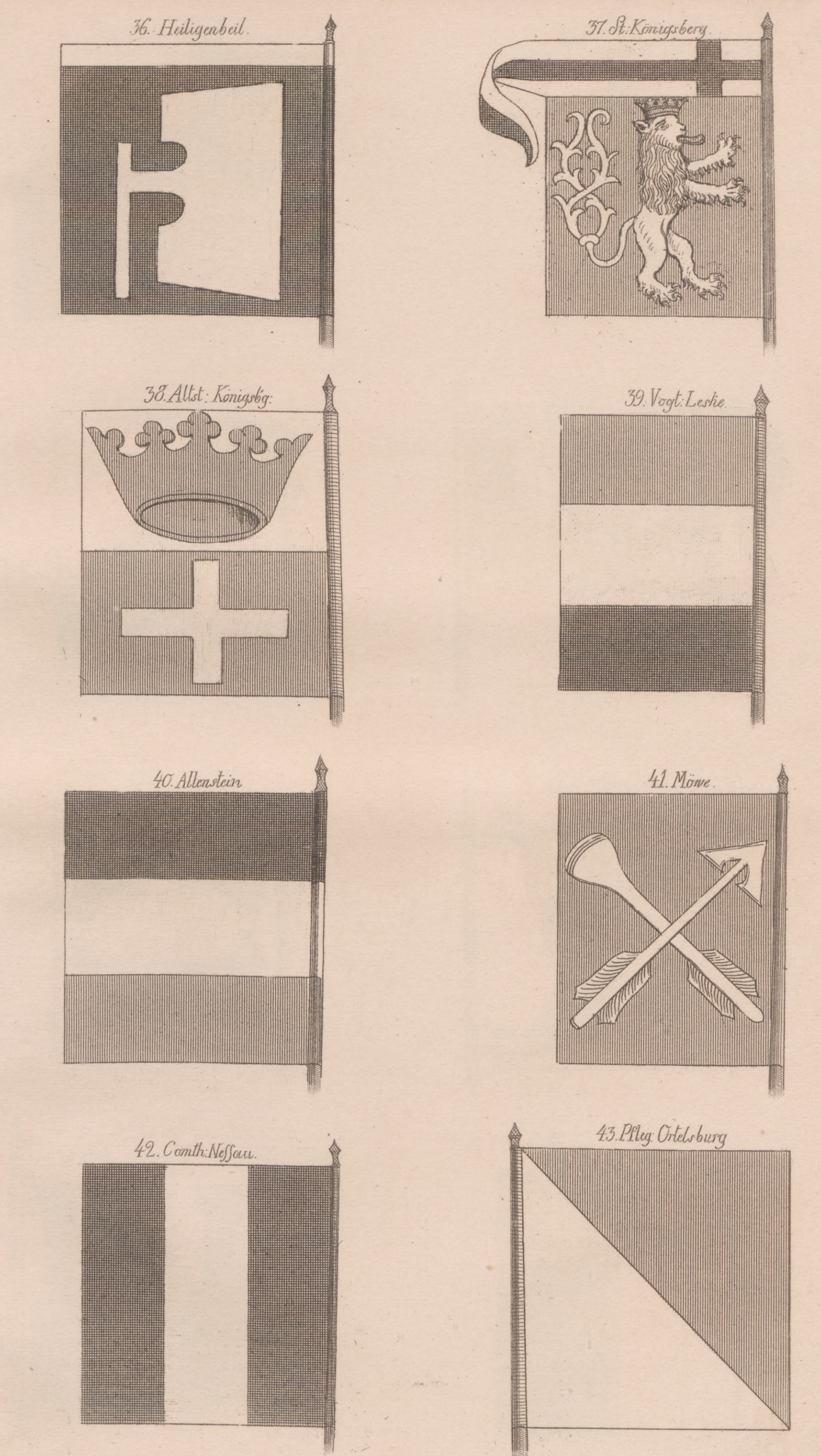

31. Comth. Elbing.


32. Comth. Elbing

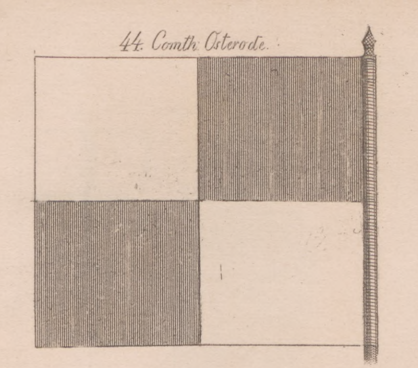

33. St. Elbing.

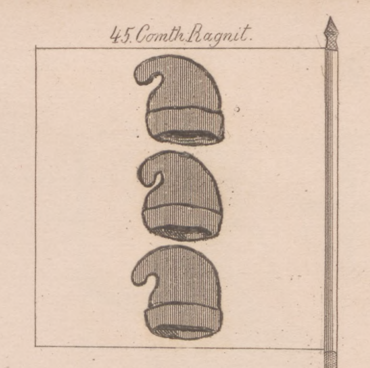

34. Comth. Engelsburg

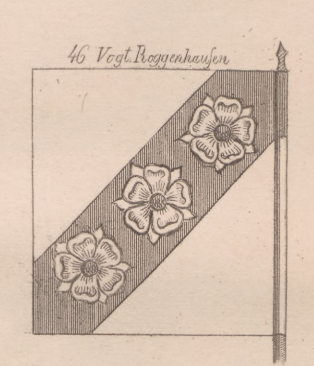

35. Comth. Graudenz



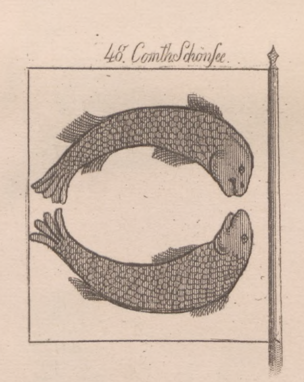
36. Heiligenbeil.
37. St. Königsberg
38. Altst: Königsbg:
39. Vogt: Leske
40. Allenstein
41. Möwe.
42. Comth: Neſſau.
43. Pfleg: Ortelsburg


44. Comth: Osterode.

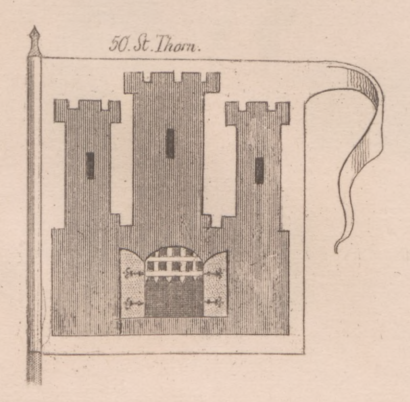

45. Comth. Ragnit.

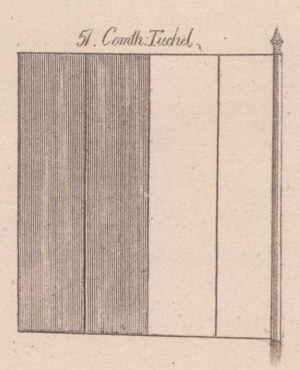

46 Vogt. Roggenhausen


47 Comth: Schlochau


48. Comth. Schönsee.


49. Comth. Strassburg.


50. St. Thorn.

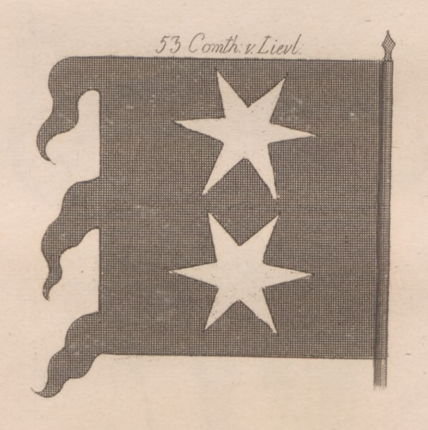

51. Comth: Tuchel.

52. Deutsch Ord. in Lievland.

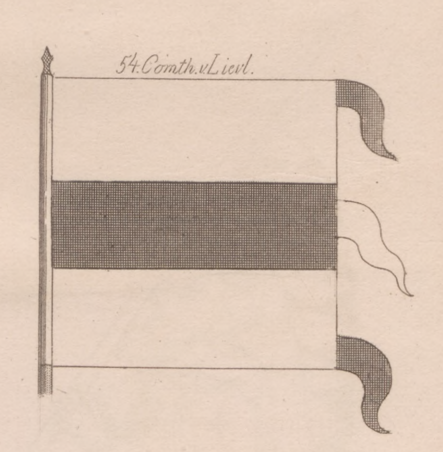


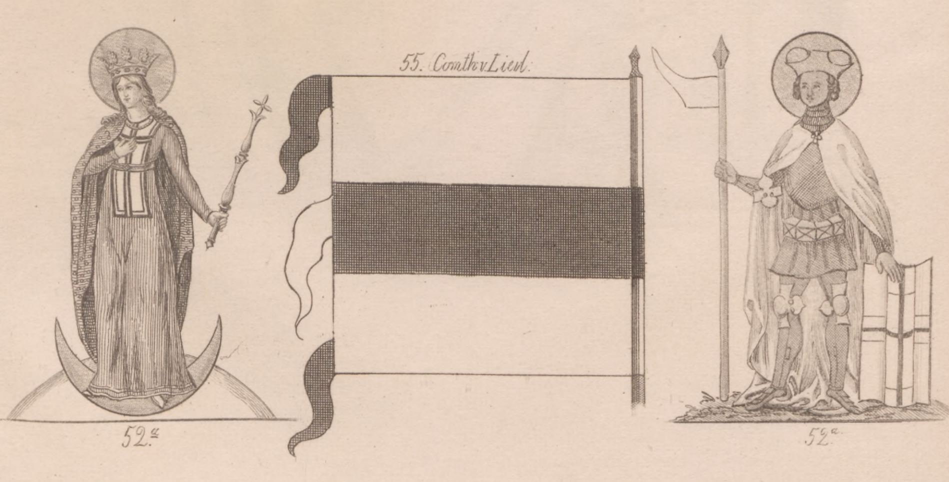


53 Comth: v. Lievl.

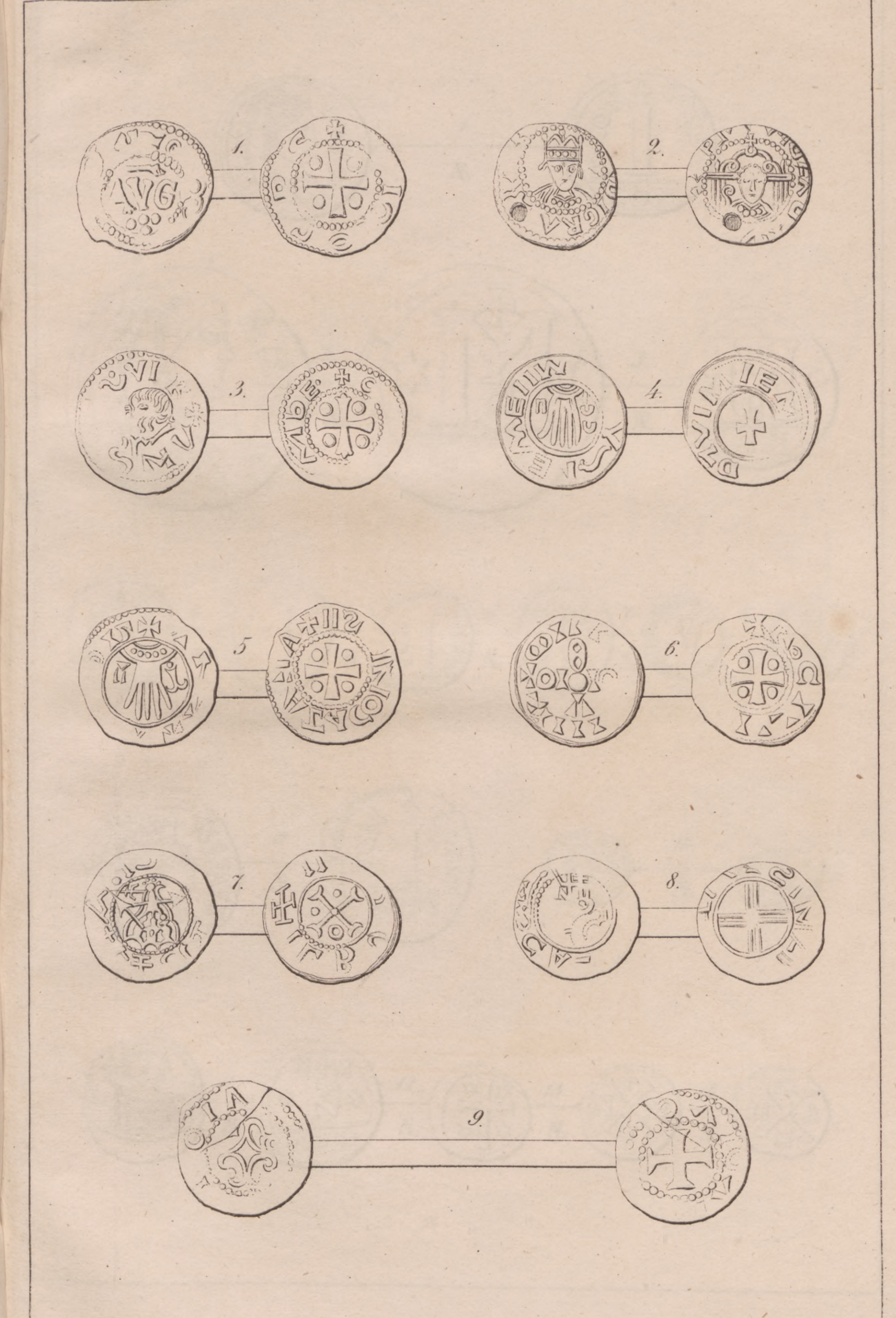


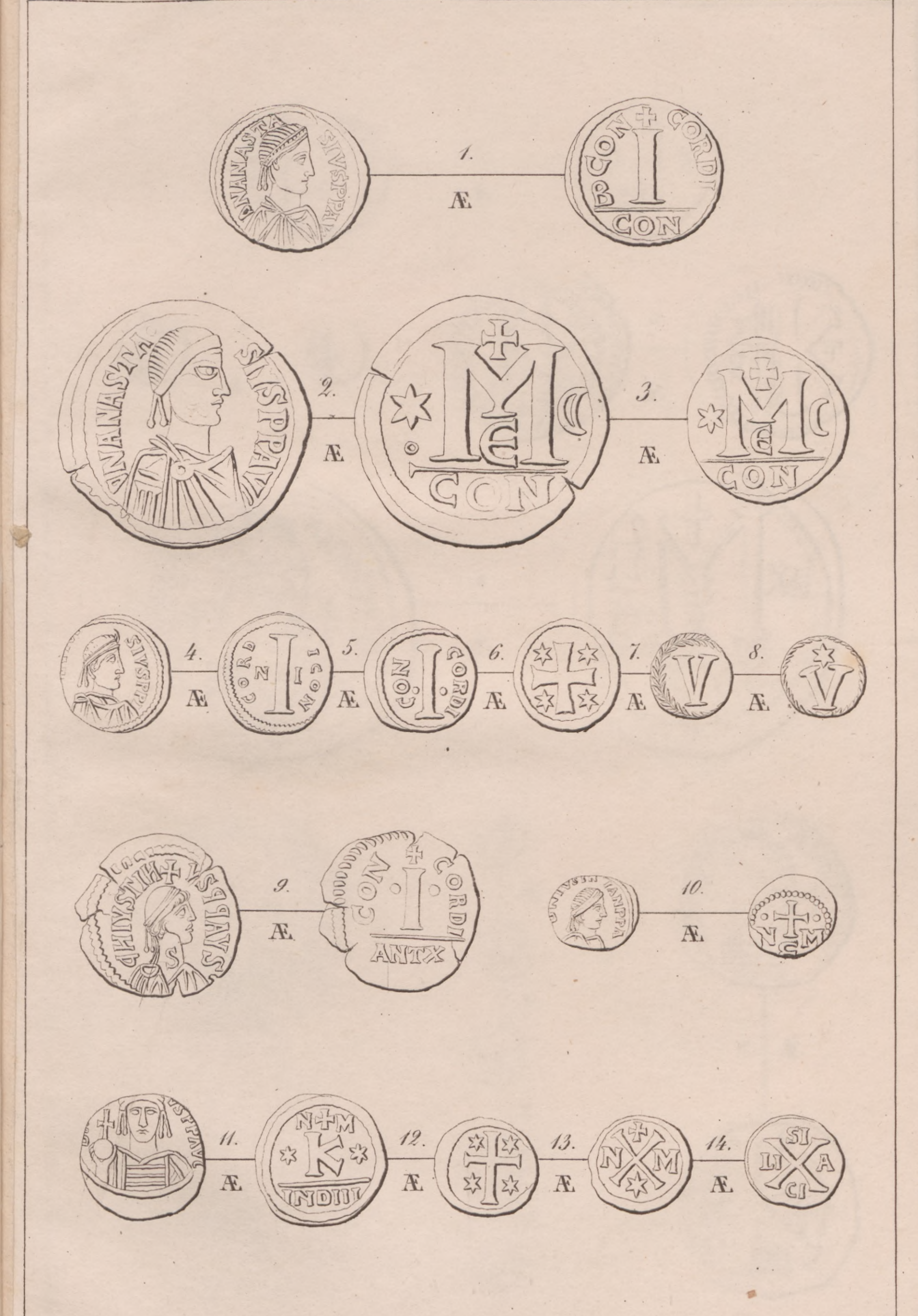
54. Comth. v. Lievl.



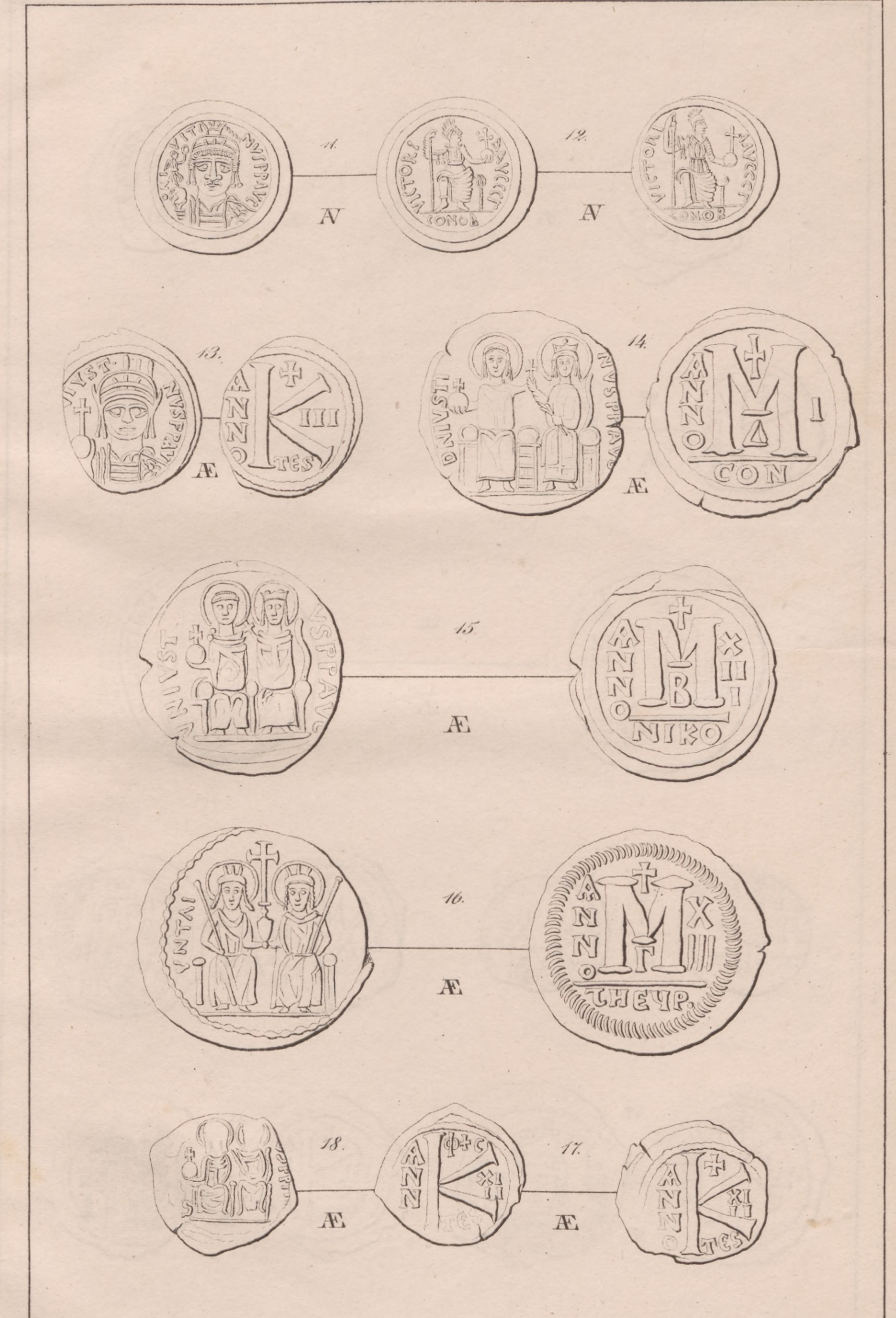


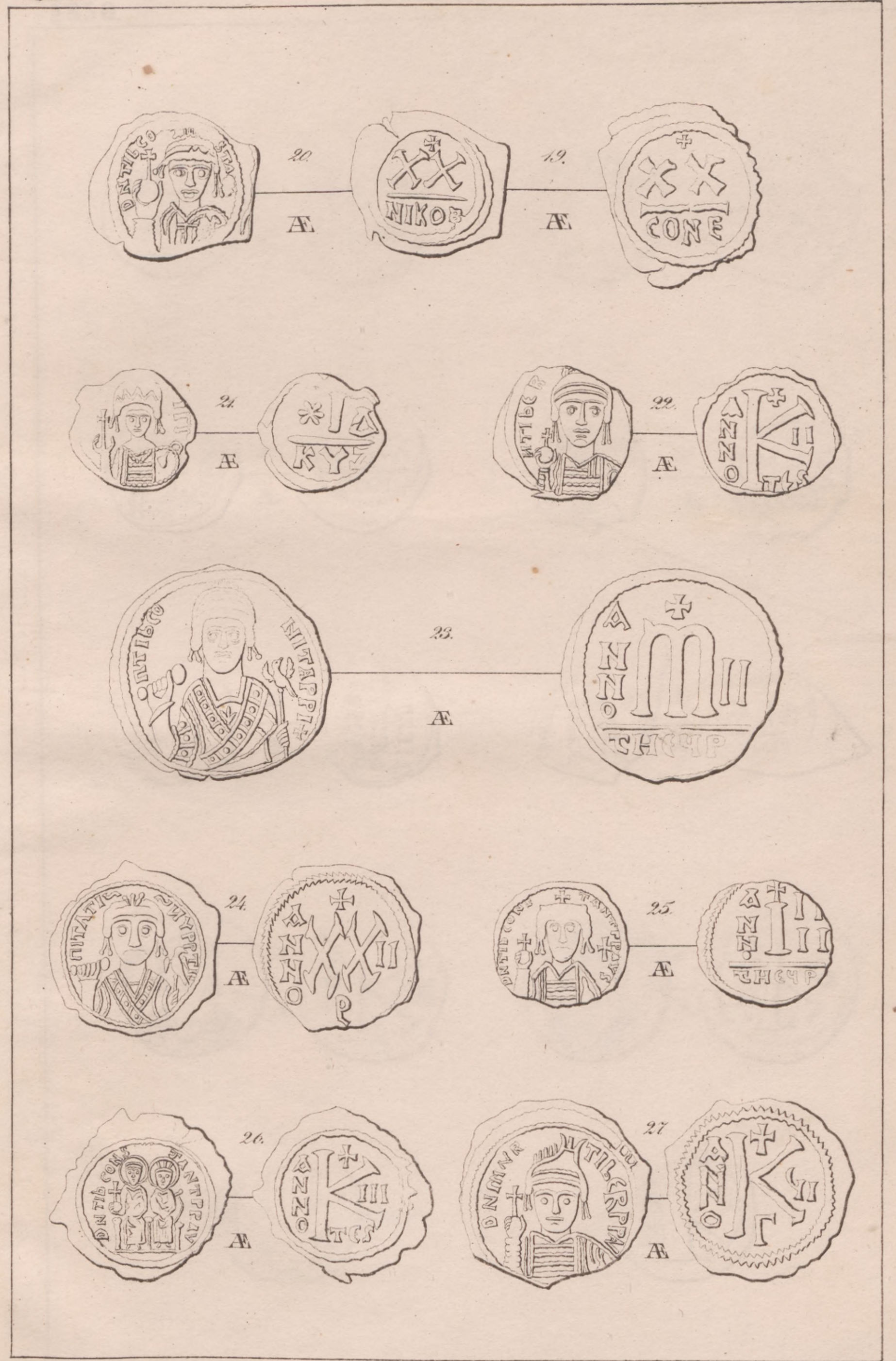



1.
2.
3.
4.
5
6.
7.
8.
9.

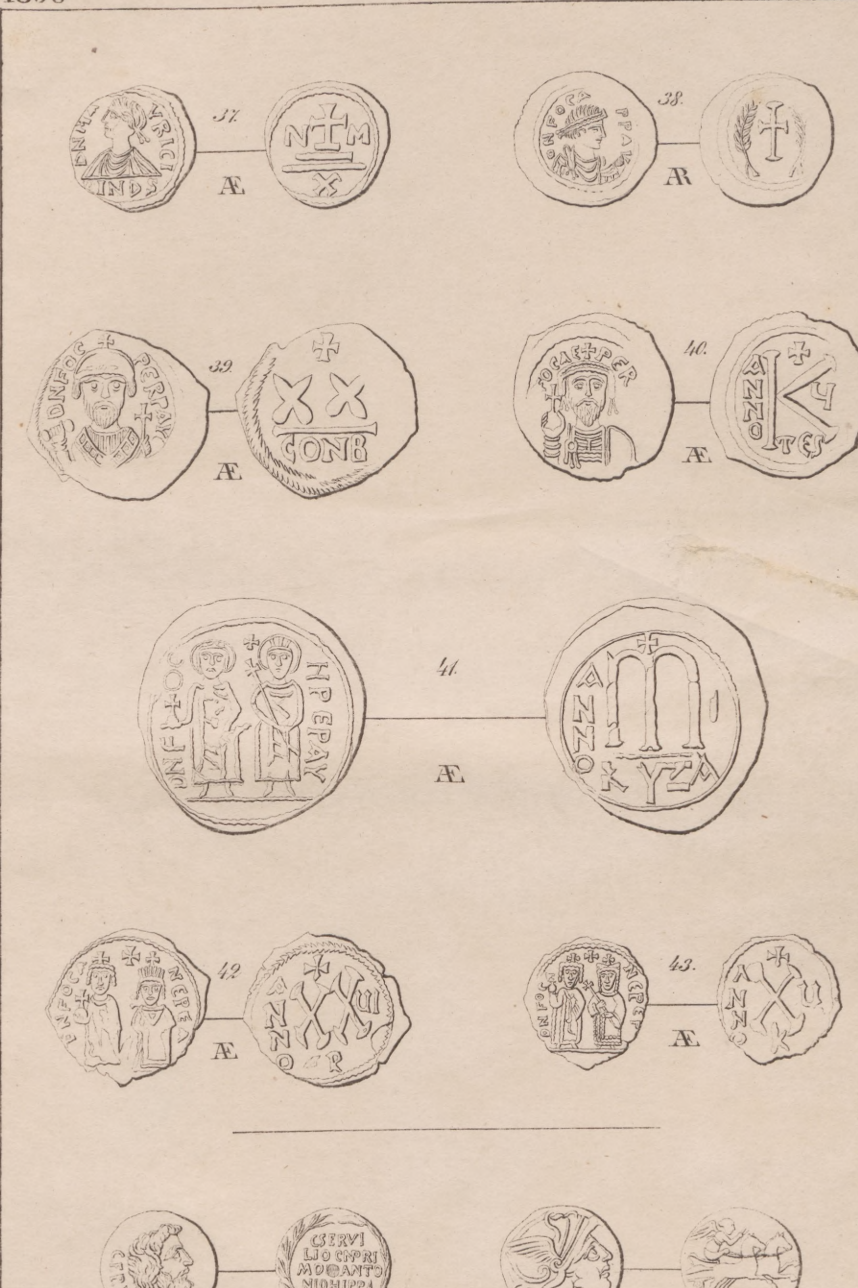

1.
Æ
2.
Æ
3.
Æ
4.
Æ
5.
Æ
6.
Æ
7.
Æ
8.
Æ
9.
Æ
10.
Æ
11.
Æ
12.
Æ
13.
Æ
14.
Æ
CON
ANTX
INDIII


1.
Æ
CAR
2.
Æ
3.
Æ
4.
Æ
XII
KYZ
5.
Æ
ANNO
CAR
6.
Æ
7.
Æ
8.
Æ
9.
Æ
10.


11.
12.
AV
AV
VICTORI AVGGGI
CONOB
13.
14.
15.
16.
17.
18.
Æ
Æ
Æ
Æ
Æ
Æ
ANNO
TES
CON
NIKO
ΘΗΕΥΡ.
ANNO
X
TES


20.
19.
Æ
Æ
21.
Æ
22.
Æ
23.
Æ
24.
Æ
25.
Æ
26.
Æ
27.
Æ


28
Æ
29
Æ
30
Æ
31
Æ
32
Æ
33
Æ
34
Æ
35
Æ
36
Æ


37.
Æ
38.
AR
39.
XX
CONB
Æ
40.
ANNO
TES
Æ
41.
ANNO
Æ
42.
ANNO
Æ
43.
ANNO
Æ
CSERVI
LIO CNPRI
MO ANTO
NIOHIPPA
RCHO
Æ
AV

